

**Beatriz Cerisara Gil**

**REMÉMORATION ET HISTOIRE DANS LES  
*MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE* DE F.-R. DE  
CHATEAUBRIAND ET LEUR TRADUCTION EN  
PORTUGAIS**

Porto Alegre

2008

UNIVERSIDADE FEDERAL DO RIO GRANDE DO SUL  
INSTITUTO DE LETRAS  
PROGRAMA DE PÓS-GRADUAÇÃO EM LETRAS  
ESTUDOS DE LITERATURA  
LITERATURAS FRANCESA E FRANCÓFONAS

**REMÉMORATION ET HISTOIRE DANS LES *MÉMOIRES*  
*D'OUTRE-TOMBE* DE F.-R. DE CHATEAUBRIAND ET LEUR  
TRADUCTION EN PORTUGAIS**

Beatriz Cerisara Gil

Prof. Dr. Robert Ponge

Orientador

Tese de Doutorado em Literaturas Francesa e Francófonas,  
apresentada como requisito parcial para a obtenção do título de  
Doutor pelo Programa de Pós-Graduação em Letras da  
Universidade Federal do Rio Grande do Sul.

Porto Alegre, dezembro de 2008.

Ao Miguel, Pedro e Homero que foram  
companheiros nas idas e vindas e que tiveram  
paciência.

## AGRADECIMENTOS

Ao meu orientador Prof. Robert Ponge, com quem tenho aprendido muito, pela leitura cuidadosa e pela forte presença.

Ao setor de Francês do Instituto de Letras da UFRGS, especialmente à colega Patrícia Reuillard, pelas liberações e pelo apoio ao longo de todo este trabalho.

À Prof. Maria Luíza Remédios pela permanente disposição em avaliar meus projetos de pesquisa.

Aos que me ajudaram lá fora e aqui dentro: Alfredo Jr., Roneide, Sandra, Fernando, Alfredo e Irene.

A Lúcia Mees, que esteve junto do início ao fim desta história.

Ao Prof. Stéphane Michaud pelo acolhimento e pela orientação de meus estudos na Universidade Sorbonne Nouvelle.

Ao Prof. Jean-Claude Berchet, pelo grande trabalho que inspirou o meu e pela receptividade.

Parte desta pesquisa se realizou junto à Universidade Sorbonne Nouvelle, Paris 3, no período de julho de 2005 a junho de 2006, graças à bolsa concedida pela CAPES, sem a qual este trabalho não poderia ter se desenvolvido.

## RESUMO

Este trabalho tem como objetivo o estudo da obra *Mémoires d'outre-tombe*, de François-René de Chateaubriand. Procedemos, inicialmente, à tradução de uma parte da obra - seus cinco primeiros livros -, estando esta tradução precedida por uma síntese do período histórico que serve de pano de fundo às *Mémoires* e também pela gênese da escrita deste texto memorialístico, com ênfase nas alterações em seu processo de redação que durou aproximadamente quarenta anos. A seguir, desenvolvemos uma análise centrada no corpus traduzido, que nos permite conhecer a construção do sujeito autobiográfico da narrativa. O estudo procura apresentar a particularidade deste sujeito que se forma a partir da dupla necessidade de criar uma subjetividade autônoma, de um lado, e de manter fortes laços com sua história, de outro. Investigamos as relações do texto com a herança dos gêneros que chegava então a Chateaubriand, mais precisamente com o gênero das memórias e com o da autobiografia, a fim de examinarmos aspectos da composição narrativa que formam sua dimensão autobiográfica. Diante desses elementos, pudemos, enfim, detalhar as análises sobre o eu autobiográfico que resulta da articulação, feita pelo narrador-protagonista, da perspectiva intimista e da perspectiva histórica.

## RÉSUMÉ

L'objectif du présent travail est l'étude de l'ouvrage *Mémoires d'outre-tombe*, de François-René de Chateaubriand. Avant de procéder à la traduction des cinq premiers volumes, nous proposons une synthèse de la période historique qui a servi de toile de fond à l'ouvrage ainsi qu'une genèse de l'écriture de ce texte mémorialiste, tout en mettant l'accent sur les modifications présentes dans le processus de rédaction qui a duré près de quarante ans. Dans un second temps, l'analyse du corpus traduit permet de connaître la construction du sujet autobiographique du récit. L'étude se propose de présenter la particularité de ce sujet formé à partir de la double nécessité de créer une subjectivité autonome et de maintenir des liens profonds avec son histoire. Elle aborde les rapports entre le texte et l'héritage des genres auxquels Chateaubriand avait alors accès, en particulier le genre des mémoires et celui de l'autobiographie. L'ensemble de ces éléments permet de détailler les analyses sur le moi autobiographique issu de l'articulation opérée par le narrateur-personnage principal entre la perspective intimiste et la perspective historique.

# TABLE DES MATIÈRES

## PARTIE I

INTRODUCTION .....	11
--------------------	----

### CHAPITRE 1

#### 1. L'histoire de la France qui traverse la vie et les Mémoires de Chateaubriand

##### 1.2 L'Ancien Régime

La société sous l'Ancien Régime .....	13
La complexité des rapports sociaux sous l'Ancien Régime .....	16
Le malaise social en 1789 et la crise de l'Ancien Régime .....	17
Le problème de la fiscalité et les conflits sociaux .....	18

##### 1.2 La Révolution Française

Les révolutions dans la Révolution .....	20
La première phase de la Révolution : 1789 .....	21
Deuxième moment, le sommet de la Révolution : les jacobins au pouvoir .....	24
Le régime du Directoire .....	25

##### 1.3 L'épopée napoléonienne

Napoléon Bonaparte : le régime du Consulat .....	28
Les principales mesures du premier Consul .....	30
L'Empire de Napoléon .....	32
La chute de Napoléon Bonaparte et les <i>Cents-jours</i> .....	34

##### 1.4 La monarchie constitutionnelle : la Restauration des Bourbons et la monarchie de Juillet

La Restauration et la Charte .....	36
Charles X : le dernier roi de la Restauration .....	39
La monarchie de Juillet (1830-1848) : la bourgeoisie commence à régner .....	42
La politique orléaniste .....	45
L'écroulement du régime de 1830 .....	47

### CHAPITRE 2

#### 2. Les trajectoires de Chateaubriand et de ses *Mémoires d'outre-tombe*

##### 2.1 Brève exposition du long parcours de l'écrivain

La jeunesse : entre la Bretagne et Paris .....	50
Les voyages, l'exil et le début de sa carrière littéraire .....	52
Sur le champ de bataille : le retour en France et la vie politique et littéraire jusqu'en 1815 .....	53
Chateaubriand pendant la Restauration des Bourbons et son abandon de la politique en 1830 .....	55

<b>2.2 La genèse et les publications des <i>Mémoires d'outre-tombe</i></b>	
Les origines du projet des <i>Mémoires</i> .....	58
<i>Mémoires de ma vie</i> deviennent <i>Mémoires d'outre-tombe</i> .....	59
Les trois étapes clés du processus de rédaction des <i>Mémoires d'outre-tombe</i> .....	61
La perspective funèbre des <i>Mémoires</i> rejoint le temps historique .....	65
Transformer les manuscrits en livre : une brève histoire des publications .....	67
Les éditions des <i>Mémoires d'outre-tombe</i> .....	68

## **PARTIE II**

Une traduction en portugais des cinq premiers livres des <i>Mémoires d'outre-tombe</i> .....	74
--	----

## **PARTIE III**

### **CHAPITRE 3**

#### **3. Les mémoires, l'autobiographie et le croisement des genres dans les *Mémoires d'outre-tombe***

##### **3.1 Quelques aspects de l'évolution des mémoires et de l'autobiographie**

Les mémoires au sein et en marge de l'histoire .....	446
L'évolution du genre des mémoires : effacement ou triomphe d'un moi ? .....	451
Les écritures de soi : les mémoires et l'autobiographie .....	453
Les enjeux théoriques de l'autobiographie .....	455

##### **3.2 L'architecture des *Mémoires d'outre-tombe* embrasse des formes diverses**

Histoire et autobiographie chez Chateaubriand .....	460
Chateaubriand et le problème des genres .....	463
Les <i>microgenres</i> dans les <i>Mémoires</i> .....	466

### **CHAPITRE 4**

#### **4. Les *Mémoires d'outre-tombe*: une littérature autobiographique dans l'Histoire**

##### **4.1. L'écriture de la généalogie**

L'histoire comme rupture .....	473
La composition du récit : la préhistoire du protagoniste .....	475
La composition du récit : la fonction des preuves authentiques .....	479

##### **4.2 La formation d'une subjectivité autobiographique dans les *Mémoires d'outre-tombe***

Les images de la naissance .....	484
Entre la mélancolie et la révolte : une jeunesse en suspens .....	487
Le tableau de l'enfance dans les <i>Mémoires</i> .....	489



Une traversée individuelle : le protagoniste dans le château de Combourg .....	492
Les sylphides : une dimension psychologique formant le moi autobiographique .....	497

**4.3 Le moi autobiographique règle ses comptes avec l'histoire : la construction d'une conscience réflexive sur soi et sur l'Histoire**

Les premiers signes de la Révolution .....	502
Une traversée historique : le protagoniste dans le <i>théâtre</i> de la Révolution .....	508
Dans la fracture de l'histoire : quelle est la place du poète ? .....	511
Dans la fracture de l'histoire : quelle est la voix du poète ? .....	515
Dans la fracture de l'histoire : transformation et discontinuité métaphorique du sujet autobiographique .....	520

<b>CONCLUSION</b> .....	524
-------------------------	-----

<b>BIBLIOGRAPHIE</b> .....	530
----------------------------	-----

# PARTIE I

# INTRODUCTION

Au confluent de deux siècles, l'œuvre de Chateaubriand se caractérise par sa diversité. Bien que jusqu'à sa mort son prestige littéraire auprès de la génération romantique tienne essentiellement à ses trois premiers ouvrages – *Atala*, *René* et le *Génie du christianisme* –, l'épopée, l'histoire, les mémoires et la philosophie politique forment aussi quelques-uns des genres utilisés par l'auteur pour traduire sa vision du monde.

Héritier de la philosophie des Lumières, le sens pédagogique et la politique sont à la base de sa pensée. L'effort de comprendre son époque et de réfléchir sur les valeurs de la société française, en transformation vertigineuse après la Révolution française, se fait voir dans les projets de l'écrivain. Mais si cet intérêt pour l'épopée de son temps fait plutôt partie des préoccupations du Chateaubriand historien ou journaliste, une intention créatrice particulière se manifeste de façon permanente dans l'ensemble de ses textes : dans son écriture, Chateaubriand est toujours à la recherche d'une expression pour représenter le moi individuel inséré dans la vie collective. Ainsi, les *Mémoires d'outre-tombe* constituent un espace privilégié pour la peinture des états d'âme, des idées et des rêves de l'écrivain.

Ouvrage de toute une vie, les *Mémoires d'outre-tombe* a été rédigé pendant la première moitié du dix-neuvième siècle et se compose de 42 livres, dans lesquels le narrateur reconstruit différents niveaux d'expériences personnelles sur une période d'environ soixante ans d'histoire de la France.

Dans ce travail, nous nous proposons d'aborder les *Mémoires d'outre-tombe* de deux manières diverses mais non sans lien l'une avec l'autre : à travers une traduction et une étude du texte. Cependant, l'extension de l'ouvrage et sa grande complexité discursive nous ont amené à limiter notre corpus aux cinq premiers livres, dans ce double objectif de traduire et d'analyser.

Pour atteindre ce but, nous avons divisé cette étude en trois parties. Dans la première partie, le premier chapitre intitulé *L'histoire de la France qui traverse la vie et les Mémoires de Chateaubriand* reprend le contexte historique présent dans les *Mémoires d'outre-tombe*, un contexte qui apparaît en toile de fond ou parfois comme objet premier du récit. Nous commençons par y montrer quelques aspects de l'ancienne société française sous la monarchie des Bourbons avant la Révolution française, avant de nous arrêter sur l'avènement de la Révolution et les principaux changements sociaux et politiques du pays. De même, nous

présentons la vie française sous l'Empire de Napoléon et les impasses du gouvernement restaurateur des Bourbons entre 1815 et 1830, ainsi qu'un aperçu de la monarchie de Juillet en 1830.

Dans le deuxième chapitre, *Les trajectoires de Chateaubriand et de ses 'Mémoires d'outre-tombe'*, deux parcours fondamentaux sont mis en avant : d'un côté celui de l'auteur, avec les principaux aspects politiques et littéraires définissant ses différentes carrières, et de l'autre la genèse de l'écriture des *Mémoires* ainsi que l'histoire des publications de l'ouvrage. Nous nous penchons également sur la question du choix de l'édition qui se pose pour la traduction des *Mémoires*, étant donné que leur longue genèse et les remaniements constants que Chateaubriand leur a fait subir jusqu'à sa mort nous apportent aujourd'hui des versions différentes selon le moment retenu pour le choix du texte de base.

La deuxième partie du travail s'attache à présenter la traduction de notre corpus – les cinq premiers livres des *Mémoires* –, basée sur l'édition de 2003-2004 organisée par Jean-Claude Berchet.

Finalement, dans la troisième partie, nous proposons une étude selon la perspective de la construction du moi autobiographique dans le récit. Pour mener à bien cette étude, nous l'avons divisé en deux chapitres : le chapitre 3, *Les mémoires, l'autobiographie et le croisement des genres dans les 'Mémoires d'outre-tombe'*, aborde certains éléments théoriques sur l'autobiographie et les mémoires, en partant du constat selon lequel l'ouvrage est traversé par ces deux genres ; il lance également un regard sur les conditions qui engendrent et placent ces deux genres dans le canon littéraire français, ainsi que leur rapport avec l'écriture des *Mémoires d'outre-tombe*.

Le chapitre 4, *Les Mémoires d'outre-tombe : une littérature autobiographique dans l'Histoire*, analyse la composition du récit afin de comprendre la création et l'établissement d'un moi qui se mêle à la perspective historique. Il s'agit d'examiner ici la manière dont cette littérature autobiographique, qui a comme question centrale la Révolution de 1789, établit une voix narrative qui problématise la position singulière du mémorialiste plongé dans les épreuves de son temps ; par ailleurs, il est possible de voir comment cette voix structure, sur le plan compositionnel, un sujet scindé par ces deux temps historiques, celui de la France ancienne et de la France nouvelle.

# CHAPITRE I

## 1. L'HISTOIRE DE LA FRANCE QUI TRAVERSE LA VIE ET LES MÉMOIRES DE CHATEAUBRIAND

Les années d'existence de Chateaubriand nous renvoient à une période longue et mouvementée de l'histoire sociale et politique de la France. Cette étude va présenter cette étape historique qui commence en 1768 et finit en 1848, dates respectives de la naissance et de la mort de Chateaubriand. L'époque en question embrasse des événements capitaux responsables de la construction de la moderne société française. Il nous intéresse ici de présenter en grandes lignes le tournant historique à partir duquel les fondements de la vie démocratique moderne et ses principales implications sociales s'établissent en France. Autrement dit, il s'agit de mettre au point le *passage* vécu par Chateaubriand de l'ancien ordre féodal au monde bourgeois capitaliste avec quelques-uns des enjeux politiques de la période en question.

### 1.1 L'Ancien Régime

#### La société sous l'Ancien Régime

L'expression *Ancien Régime* nous renvoie à des aspects divers concernant les modes de vie antérieurs à la Révolution française. Le terme apparaît aux environs de 1789 et se rapporte donc à un système qui se démantelait face aux revendications sociales à cette époque. On nomme aujourd'hui *Ancien Régime* l'organisation générale de la France précédant la Révolution entre le 15<sup>ème</sup> et le 18<sup>ème</sup> siècles, organisation avec tous ses aspects politiques, économiques, sociaux, administratifs et religieux. Cela correspond donc à une large durée de temps qui débute avec la dynastie des Valois et finit avec celle des Bourbons.

Pour la France des 17<sup>ème</sup> et 18<sup>ème</sup> siècles particulièrement, nous présentons quelques caractéristiques communément dégagées par les historiens.

Monarchie centralisée, le royaume de France est tout d'abord une société fortement hiérarchisée et structurée. Il y a trois ordres sociaux - le clergé, la noblesse et le tiers état - et cette société se lie à la fonction publique par la dignité attachée à cette fonction et par l'hérédité et la vénalité des offices. C'est aussi une société seigneuriale, cela veut dire qu'en principe toute terre avait un seigneur. Et c'est enfin une société en grande partie rurale, 80 % de la population habitait les campagnes, et la majorité des citadins non pauvres possédait des terres. Cette forme ancienne d'organisation se trouve profondément ancrée dans l'évolution séculaire d'un système féodal dans lequel les seigneurs, en générale des nobles, affirment et perpétuent leur pouvoir par la propriété de la terre et par la transmission filiale de leur héritage patrimonial.

La France est alors fondée sur des lois fondamentales qui organisent hiérarchiquement la vie en société : l'inégalité est une idée acceptée par l'ensemble des membres du royaume. C'est la religion qui constitue le ciment de la vie sociale dans tous ses aspects. Le catholicisme forme la chair et l'esprit qui organise les mœurs et les institutions de la société d'avant 1789. La mentalité religieuse détermine aussi l'espace d'action et de liberté individuelle.

Le droit et le devoir de gouverner étaient transmis au roi et il incombait aux vassaux la reconnaissance et l'acceptation de leur place dans la hiérarchie sociale. On croyait que la conformation traditionnelle de la société devait être permanente, sans chance de mobilité entre les groupes sociaux.

Il y a dans cette société ancienne une relation stricte de subordination entre ses membres. La chaîne des vassalités unit les français depuis le dernier vassal jusqu'au premier des suzerains. Le réseau social s'établit à la fois par le devoir et par la dévotion. Voilà l'essence du mécanisme : l'inférieur prête foi et hommage au supérieur et reçoit de lui le don d'un fief.

Pierre Goubert souligne que dans le monde des gentilshommes une coutume a longtemps survécu : chez les plus pauvres, il existait l'usage de se « recommander », de se « donner » aux plus puissants : « Ceux-ci nourrissaient, logeaient et équipaient ceux-là, qui étaient à leur disposition, épées, corps et biens. La plupart des révoltes nobiliaires ont tiré leur force de ces subordinations, de ces clientèles, de ces fidélités. »<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> GOUBERT, Pierre, *L'Ancien Régime*, t.1, Collection U, Paris, Armand Colin, 1969, p.150.

Cette conception rigide de hiérarchie de base religieuse soutient de manière solide la forme du gouvernement, le régime monarchique. La croyance au droit divin justifie historiquement le pouvoir du roi et régit la vie en société : les affaires politiques et la pensée religieuse se mêlent ainsi inextricablement.

Par ces principes, le clergé et la noblesse forment la classe dirigeante du royaume. Outre la tâche d'entretenir la vie spirituelle du peuple, le clergé s'insère dans toutes les instances politiques et administratives à côté de l'aristocratie ; le pouvoir ecclésiastique participe aux Conseils du roi, prend en charge des décisions politiques et interfère donc directement dans les initiatives gouvernementales. La noblesse et le clergé réunis ne font plus de 3% de la population. Ils sont pourtant les seuls dirigeants de l'administration, soit sur le plan des finances soit sur le terrain de la justice.

La fortune générale du clergé comprend environ 10% de l'ensemble des terres du royaume et la dîme est l'imposition prélevée sur les sujets du roi. Les membres du clergé bénéficient de nombreuses exemptions fiscales étant exempts de la taille, de la gabelle, du logement des gens de guerre, de toutes servitudes personnelles, outre les privilèges judiciaires.<sup>2</sup>

En ce qui concerne la noblesse, on peut la définir par son antonyme, la roture ; elle se distingue des roturiers par maints privilèges. La situation économique, les titres et les fonctions spécifiquement attribuées aux gens de la noblesse établissent leur place dans l'échelle sociale.<sup>3</sup> Les nobles se divisent en deux types : la noblesse d'épée, dite aussi de race, qui s'impose par la tradition de ses ancêtres et la noblesse de robe, ou les bourgeois anoblis.

Enfin le système de promotion sociale passe obligatoirement par la pratique de l'anoblissement, ce qui se faisait par l'achat des charges et des offices. Il faut ajouter que l'aristocratie entretenait sa position par une culture particulière à sa classe. Une manière de vivre distinguée assurait aussi la légitimité sociale des nobles. C'est ainsi que les atours de la noblesse, y compris le commerce social, l'érudition, la conversation, vont constituer également l'ornement ultime de la bourgeoisie en ascendance. Vivre conformément au goût et aux règles nobles était indispensable à la reconnaissance sociale pour un roturier réussi.

---

<sup>2</sup> Jean de VIGUERIE, *Histoire et dictionnaire du temps des Lumières, 1715-1789*, Paris, Robert Laffont, 2003.

<sup>3</sup> Contrairement à une croyance souvent répandue, quelques historiens (Pierre Goubert, par exemple) attirent l'attention sur le fait qu'une partie significative de la noblesse participe de forme active aux activités du commerce. On verra que le grand trafic maritime, colonial et négrier aide la famille des Chateaubriand à se redresser économiquement.

## La complexité des rapports sociaux sous l'Ancien Régime

Il n'est pas simple de cerner la configuration sociale de la France prérévolutionnaire. Bien que les conventions soient fort rigides et que les traditions de la vie politique semblent inébranlables, les historiens identifient généralement l'existence d'une diversité sociale et d'une forme de mobilité de type particulier. L'absence d'unité caractérise donc aussi l'Ancien Régime ; le royaume n'est pas homogène. Cette variété se manifeste soit sur le plan de la diversité des régions soit au niveau de la constitution même des classes sociales.

Les divers régions du territoire n'ont pas tous la même histoire et ne possèdent pas non plus toujours les mêmes rapports avec le roi : « Certaines lois ne s'appliquaient qu'à certaines régions ; les poids et les mesures variaient de nom et de valeur selon les lieux ; les impôts ne pesaient pas de la même façon sur tous les Français ; dans les pays d'Etat les impôts directs étaient répartis et levés par les Etats – ailleurs ils l'étaient par les agents du roi. »<sup>4</sup> A la veille de la Révolution, les Français du Midi étaient jugés d'après le droit romain écrit, la population du Nord par contre suivait les plus de 300 coutumes, mises également par écrit.

Il y a d'autre part une hétérogénéité concernant les ordres, dans ce cas les ordres supérieurs peuvent comprendre des hommes pauvres, tandis que le tiers état rassemble bien des familles aisées commandées par des négociants ou des financiers réussis économiquement. L'image de la pyramide traduisant officiellement la configuration des trois ordres de la France ancienne ne correspond pas toujours à la réalité sociale. Quelques déséquilibres à l'intérieur des ordres sont remarquables. Le haut clergé était noble et le bas clergé était roturier, la petite noblesse de province pouvait être plus démunie que certains roturiers et la bourgeoisie se détachait économiquement des artisans et des paysans au sein du tiers état.

La société cléricale est fortement hiérarchisée. Mais autant que les autres ordres sociaux le clergé n'est aucunement homogène. On distinguait le clergé régulier et le clergé séculier. Le clergé régulier vivait la vie commune sous une règle et le clergé séculier, formé par les serveurs de l'Eglise, n'est pas astreint à cette vie commune, et exerce ses fonctions dans le siècle. Une autre distinction importante à caractère plutôt social se fait entre le *haut clergé* et le *bas clergé*. Recrutés uniquement dans la noblesse les premiers mènent une vie aisée, les autres, sortis du Tiers État sont en général plus pauvres. Mais entre les riches et les pauvres l'on trouve aussi une masse qui sans être fastueuse vit à l'aise.

---

<sup>4</sup> MALET et ISAAC, *L'histoire : les révolutions, 1789-1848*, Paris, Hachette, 1960, p.11.



## **Le malaise social en 1789 et la crise de l'Ancien Régime**

Dans ce cadre social apparemment inaltérable se réalise une mutation. Peu à peu la richesse précipite des changements, et les rapports économiques font évoluer la société vers une nouvelle forme d'ascension : de plus en plus, c'est l'argent qui règle l'évolution sociale des familles. Et l'épuisement du modèle qui se perpétuait historiquement produit enfin le tournant révolutionnaire de 1789.

En 1789, une grande partie des Français, même ceux des classes privilégiées, ne sont pas satisfaits de leur régime. L'aristocratie veut un régime moins centralisateur dans lequel elle pouvait avoir plus de voix et plus de pouvoir. D'autre part, le tiers ordre, la bourgeoisie tout particulièrement, désire transformer le régime monarchique selon les idées exprimées par les Lumières et amplement répandues par leurs Philosophes au long du 18<sup>ème</sup> siècle. Encore que les contenus des revendications varient selon les intérêts en question, dans les premières années après le déclenchement de la Révolution les Français défendent essentiellement la substitution de l'absolutisme monarchique par une monarchie aristocratique.

Les mécontentements devant la situation se trouvaient partout. Une partie des nobles s'étaient longtemps employés à attaquer le pouvoir central. Nombre de révoltes nobiliaires sont provoquées par la crise entre la monarchie et les parlements aristocratiques.<sup>5</sup> Les conflits se succèdent et même s'amplifient, car le dégoût des bourgeois rejoint la misère d'une partie de population citadine et paysanne. La bourgeoisie formait depuis quelque temps le secteur qui menait de façon hardie les initiatives commerciales. Elle faisait accroître vite ses négoce en occupant les espaces dans les affaires économiques ceux-ci étant en grande partie interdits aux nobles.

Enfin des groupes distincts de la société se rassemblaient contre le pouvoir central. Le tiers état désirant augmenter sa représentation par le vote comptait faire de la convocation des États généraux un moyen pour obtenir plus de force politique. Les bourgeois avec les moyens de leur travail et leur culture accumulée se croyaient en pleine mesure d'accéder aux charges principales de l'Etat ainsi que les nobles. Parallèlement aux mécontentements de la bourgeoisie, une autre fraction du tiers état, les paysans, se déchaîne contre le gouvernement.

---

<sup>5</sup> Déjà au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, sous la régence d'Anne d'Autriche et de Mazarin, survient par exemple l'épisode de la Fronde entre les années 1648 et 1653. Même sans avoir un programme commun ni un chef unique, une opposition aristocratique mène toute une série de manifestations qui incluent les bourgeois et le peuple.

Les paysans réclament alors l'acquisition des terres et mettent en cause le poids séculaire des droits féodaux qui tombaient historiquement sur eux.

Les paysans vivent péniblement selon les résultats de leur production. La difficulté de cultiver les champs était énorme. La grande majorité des paysans ne possédant pas de terres doivent s'engager comme fermiers, métayers ou journaliers sur le domaine du seigneur. Ces travailleurs payent au propriétaire un loyer en argent, ou rendent une partie de la récolte, ou encore louent leur travail en tant qu'ouvriers de la terre.

Pour les paysans qui étaient des propriétaires les charges fiscales devenaient trop lourdes et les difficultés techniques pour exécuter le travail se montraient excessivement pesantes : « Ils devaient au roi des impôts directs (taille, capitation, vingtième) et les impôts indirects (gabelles et aides) ; ils étaient seuls astreints au service militaire de la milice et à la corvée royale pour la construction et l'entretien des routes. Ils devaient au curé la dîme et au seigneur les droits féodaux. »<sup>6</sup>

En somme, la crise de l'Ancien Régime se déroule essentiellement sur deux plans. On peut voir d'une part qu'il y a des contradictions *internes* dans lesquelles se localisent les combats de l'aristocratie en générant des disputes féroces à l'intérieur même des institutions établies, telles que l'Assemblée des notables et les Parlements. D'autre part, des attaques *extérieures* ont aussi lieu. Dans ce cas-là, c'est la bourgeoisie et les groupes populaires exclus des décisions politiques qui affrontent le régime établi. Les premiers, les membres de la noblesse, s'attaquent à la structure d'un pouvoir monarchique qui leur avait historiquement assuré une place de prestige dans la société soit par les bénéfices parasitant la Cour soit par le système de la rente foncière. Les seconds, membres du tiers état, désirent entrer dans l'univers politique, univers qui leur apparaît comme nécessaire à la prospérité de leur vie économique.

### **Le problème de la fiscalité et les conflits de sociaux**

Lorsqu'on parle des raisons qui auraient déclenché la Révolution française, une question se trouve toujours au centre de la discussion et se présente comme un problème structural traversant le gouvernement des Bourbons : c'est le problème de la gestion fiscale.<sup>7</sup> L'Ancien Régime se débat toujours dans les difficultés financières et son incapacité à gérer

---

<sup>6</sup> MALET et ISAAC, p.23.

<sup>7</sup> Nous nous appuyons sur l'article de R. Ponge pour la question fiscale. PONGE R., "Os últimos anos do Antigo Regime e as causas da Revolução Francesa", Ciências e Letras, n°15, 1995.

l'argent est l'une des causes de son effondrement. Deux phrases de Colbert, l'homme des Finances dans les années 1660, illustrent les rapports du roi aux affaires financières du royaume : « L'administration des finances, qui consiste en un lourd détail, n'est point la fonction naturelle et ordinaire des rois » ; et un peu plus tard il dira : « Votre Majesté n'a jamais consulté ses finances pour résoudre ses dépenses »<sup>8</sup>.

Les deux côtés de ce processus d'administration deviennent l'un et l'autre explosifs pour la société française. D'un côté, les dépenses ruineuses de l'Etat consacrées à entretenir en permanence les guerres externes et les batailles internes et destinées en plus à combler la cour et son entourage de luxe et à nourrir son fastueux style de vie. D'un autre côté, la source de cette recette ne se montrait pas inépuisable ; l'insatisfaction des contribuables alors s'accroissait.

Plusieurs tentatives de réforme fiscale ont été faites par le roi sans que la monarchie réussisse à rétablir l'équilibre budgétaire. Le paiement des impôts suivait la loi des privilèges. La noblesse était en général exempte des impôts directs. La charge lourde de la responsabilité fiscale tombait sur le tiers état. Le système ne permettait point d'augmenter encore plus l'imposition fiscale. C'est pourquoi la suppression des privilèges financiers et l'égalité des tous devant l'impôt s'imposaient comme solution pour résoudre cette comptabilité. Cependant, toute hypothèse de transformer par la base le système de contribution fiscale signifiait une atteinte grave contre des privilèges historiquement consacrés. Une transformation dans ce sens consisterait à renverser la société elle-même. Ce serait mettre en cause l'essence du système social. Et surtout, une autre donnée dans cette impasse, comment un gouvernement sans autorité comme l'était celui de Louis XVI pourrait-il réaliser ce qui serait une révolution sociale ?

Pendant plus d'un an la France a été la scène de combats découlant fondamentalement de ce déséquilibre des finances de l'Etat. La noblesse associée à la bourgeoisie réclamait alors la convocation des États Généraux et profitait de la fragilité de la monarchie pour insister sur l'installation d'un régime moins centralisé.

---

<sup>8</sup> Cit. par GOUBERT et ROCHE, *Les Français et l'Ancien Régime* : la société et l'état, vol.1, 2<sup>ème</sup> éd, Paris : Armand Colin, 1991. p.334.

## 1.2 La Révolution française

### Les révolutions dans la Révolution

Il est frappant de voir comment les événements autour de tels problèmes structureaux se développent rapidement et atteignent profondément toute la société. Le point de départ que nous venons de présenter brièvement ouvre le chemin à un processus révolutionnaire complexe. La Révolution française est le grand événement à partir duquel découle toute la conformation de l'histoire du 19<sup>ème</sup> siècle. Le bouleversement que fut 1789, par son ampleur, par sa radicalité et par son retentissement non seulement en France mais partout dans le monde va transformer la manière de concevoir les rapports politiques et d'organiser la vie en société dans tous les niveaux, qu'ils soient, religieux, politiques, économiques ou sociaux.

En réalité, la Révolution embrasse dans son évolution un complexe de *mouvements* survenus durant les dix années comprises entre 1789 et 1799. On y repère quelques phases distinctes qui sont comme des révolutions formant la grande Révolution, chacune de ces phases réalise un programme, atteint des résultats. Chaque moment « a aussi son personnel, s'appuie sur une couche et laisse un héritage, des institutions, des procédés de gouvernement qui concourent à la différencier des autres phases »<sup>9</sup>.

Mais dans ce travail il nous importe seulement de rendre le relief nécessaire à certains aspects afin de dresser un petit panorama de la période. Pour le faire nous retracerons les événements cruciaux de la Révolution en France et quelques uns de leurs retentissements.

Premièrement, il y a une forte opposition de l'aristocratie au pouvoir royal. L'opposition se fait dans les Parlements, dans l'Assemblée des notables et dans les États provinciaux. La cible de cette rébellion des privilégiés est l'absolutisme et ses agents locaux, les intendants. Ensuite, nous avons un moment important de la Révolution lorsque l'Assemblée nationale devient constituante et s'engage dans l'élaboration de la première Constitution. D'autres couches sociales s'engagent alors plus fortement dans le mouvement en altérant son déroulement. On considère que cette première phase révolutionnaire est plus antinobiliaire qu'antimonarchique : elle vise à consommer la ruine de la féodalité, sans pour autant mettre en cause le principe de la monarchie. Il s'agit en l'occurrence de concilier

---

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 150.

l'institution royale héritée du passé avec des mécanismes nouveaux redistribuant le pouvoir politique.

D'autres événements inaugurent une deuxième phase de la Révolution. Le régime de la Convention commence par la journée populaire du 10 août 1792, l'exécution du roi et la proclamation de la République. Cette phase va beaucoup plus loin dans tous les domaines. Les nouvelles forces en jeu souhaitent dépasser la vision individualiste bourgeoise et tentent de mettre en place un projet plus égalitaire du point de vue social et plus démocratique du point de vue politique. C'est un moment de recrudescence du processus où le gouvernement révolutionnaire a recours à la Terreur et où ses principaux agents sont surtout le peuple parisien (les sans-culottes).

La dernière phase, c'est-à-dire de 1794 à 1799, se caractérise par l'installation de deux régimes modérés de pouvoir, la Convention thermidorienne puis le Directoire qui vont dans le sens d'une récupération du libéralisme individualiste refusé par les montagnards (les républicains radicaux) à la tête du gouvernement précédent.<sup>10</sup>

Finalement en 1799 la montée de Bonaparte marque le terme des dix années de révolution qui ont forgé dans la vie politique du pays les idéaux de la démocratie et de la république ; ces idéaux vont continuer à marquer par la suite les conflits dans la vie politique française.

### **La première phase de la Révolution : 1789**

La Révolution à ses débuts, c'est-à-dire jusqu'en 1791 se caractérise essentiellement par des conflits nobiliaires et par l'établissement de transformations libérales dans le sens d'écarter les obstacles structureaux du régime monarchique ainsi que du système agraire seigneurial. Dans ce premier temps la Révolution tend vers la libéralisation de l'économie et l'égalité civile des citoyens. C'est une perspective visant tout particulièrement l'égalité dans un ordre de liberté bourgeoise. Ce premier mouvement de la Révolution se fait donc dans le sens de la destruction des ordres sociaux de l'Ancien Régime, y compris l'abolition du servage, d'une pratique économique plus libre et de la liberté d'expression.

---

<sup>10</sup> Une partie de l'historiographie voit des ressemblances entre les deux Constitutions, celle de 1795 et de 1791, bien que les expériences en termes de luttes sociales soient distinctes.

1789 était au départ la conséquence immédiate de l'insoluble question fiscale et des divergences entre la noblesse et la monarchie à propos des solutions pour régler le problème. Résoudre le déséquilibre des comptes du Trésor suivant les principes et les règles de l'ordre ancien fondé sur l'inégalité et les privilèges se révèle une tâche impossible. D'ailleurs, toute tentative de réforme du système budgétaire est bloquée par la noblesse qui protège ses privilèges dans la structure ancienne immuable. En plus, le roi sans aucun crédit ne fait rien bouger ; il ne se trouve pas en mesure de proposer une nouvelle base fiscale sans atteindre les intérêts de l'aristocratie.

L'insatisfaction de la noblesse va ainsi se manifester par toute une série de réactions violentes dans les Parlements et les Assemblées (États) provinciales. Le roi Louis XVI enfin cède et fait la convocation des États généraux. Le changement souhaité par la noblesse consistait à remplacer l'absolutisme monarchique par un gouvernement mixte où une constitution aristocratique limiterait les pouvoirs du roi et traduirait les volontés de la noblesse.

Mais les nobles ne sont pas les seuls insatisfaits dans ce jeu et leur indignation, à laquelle les États généraux répondent, ouvre la porte à d'autres groupes sociaux qui ne se trouvent pas au sommet de la pyramide. Le processus de la Révolution s'élargit désormais ; après la noblesse rebelle, se trouve le tiers état avec l'apport de ses revendications. C'est ainsi qu'entre le 5 mai et le 7 juillet 1789 les événements prennent une nouvelle allure révolutionnaire dirigée par le tiers état :

« Réunis le 5 mai 1789, les États généraux s'érigent en Assemblée nationale le 17 juin et en Assemblée nationale constituante le 7 juillet 1789. En deux mois le tiers état s'est emparé du pouvoir législatif et s'est arrogé le droit de rédiger une constitution, se mettant ainsi en position de définir et de restreindre les pouvoirs du roi. L'insurrection parisienne des 13-14 juillet effraie le roi et le dissuade de dissoudre par la force armée cette Assemblée devenue si puissante. »<sup>11</sup>

Plusieurs émeutes et des insurrections paysannes éclatent dans la France. La Grande Peur, une onde de panique, prend la population, et enfin les soulèvements populaires dans les villes de province viennent aider à l'abolition des droits féodaux dans la nuit du 4 août 1789. La classe bourgeoise se croyait lésée à l'égard de sa représentation. Proportionnellement le

---

<sup>11</sup> *Histoire et dictionnaire de la Révolution française, 1789-1799*, Paris, Robert Laffont, 1987, p. 540-541.

tiers état a moins de voix que le clergé et la noblesse. Dans les états généraux la question de la représentation politique est donc immédiatement posée par la bourgeoisie, une grande contribuable du Trésor public politiquement faible jusqu'alors. À partir de là, lorsque les États généraux deviennent Assemblée nationale constituante, celle-ci commence l'élaboration de ce qui sera la Constitution de 1791.

Dans ce contexte, un processus d'émancipation de l'individu devenant citoyen est en cours. Seule une réforme des institutions pouvait matérialiser cette libération des formes anachroniques et inopérantes du passé. La Constitution sortie de cette première phase de la Révolution contient à la lettre ce renouvellement. Le préambule de la Constitution promulguée en septembre 1791 est la fameuse *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* adoptée par l'Assemblée nationale au mois d'août 1789. L'unité de la nation, la monarchie et les Français forment dorénavant la triade de la nouvelle France. Le loyalisme au souverain donne place au sentiment d'appartenance à une nation. La souveraineté de la nation, la patrie passe alors à constituer un axe de rassemblement de la société, et celle-ci se définit non pas uniquement par son attachement au territoire, mais aussi par une fidélité symbolique. La prise de la Bastille et les luttes sociales avaient enfin engendré une solidarité nationale de type nouveau.

Mais toute la vigueur des manifestations populaires n'a pourtant pas une réponse satisfaisante du roi. Louis XVI ne s'avère pas enclin à accomplir intégralement la Constitution en 1791. Un sentiment fort de défiance à l'égard du roi se généralise alors. A partir de là, il semble évident que la monarchie ne possède guère le propos de garantir en effet les changements du système de gouvernement ainsi que les transformations vivement réclamées par la société.

On a déjà dit que la Révolution ne se fit pas d'un seul coup. Elle a créé ses programmes chemin faisant et s'est frayée ses propres voies au long même de son apprentissage politique, par les prises de conscience sur le plan idéologique et par les stratégies que les conditions généralement adverses lui offraient. Dans cette expérience inédite la France passe à se voir elle-même sous une autre optique : un régime constitutionnel est instauré et le peuple devient un fort protagoniste de sa propre histoire.

La Révolution à ses débuts marque ainsi de forme indélébile les dispositions et les consciences et par la suite, au lendemain de 1789, elle va relancer le peuple encore plus loin dans ce processus de transformation. Prenant en charge le devant du mouvement révolutionnaire quelques groupes sociaux (les artisans, les paysans, les ouvriers, la petite et

moyenne bourgeoisie) jusqu'alors exclus des décisions et écartés des fruits de leur propre travail font avancer les revendications. Le mouvement prend de la sorte un nouvel essor.

### **Deuxième moment, le sommet de la Révolution : les jacobins au pouvoir**

Le terrain est propice à l'effervescence politique. D'une part la création des clubs (les cordeliers, les jacobins, les feuillants) et l'épanouissement de la presse canalisent les débats politiques et d'autre part, la misère d'une grande partie de la population. Entre 1792 et 1794, face aux résistances du roi dans l'application du nouveau régime, les partisans du suffrage universel et de la justice sociale se fortifient.

En 1792, les meneurs de la politique nationale sortent des deux principaux groupes politiques, les girondins et les jacobins. Une Convention gouverne la France, et dans cette Convention les deux courants s'alternent dans la direction du gouvernement, les girondins – des républicains modérés – entre septembre 1792-mai 1793, et les jacobins de juin 1793 à juin 1794. En 1794, la France vit la recrudescence du mouvement révolutionnaire. En 1794, Robespierre est en tête des conventionnels. C'est le moment où ce qu'on appelle la Grande Terreur a lieu.

Le gouvernement révolutionnaire des jacobins s'installe au pouvoir au milieu de 1793. C'est la période où se réalisent, ou du moins s'annoncent, les initiatives les plus avancées dans le sens d'inclure une partie majeure du peuple dans un projet nouveau de société.

Par ailleurs, il y a un facteur crucial caractérisant ce nouveau déploiement de la Révolution. La France décide de déclarer la guerre au roi de Bohême et de Hongrie au mois d'avril 1792. Avec cette mesure l'Assemblée législative change la direction en ce qui concerne les rapports internationaux et il en survient de graves conséquences pour la France. Les trônes étrangers qui ne voyaient pas d'un bon œil les pressions internes contre la cour française, qui maintenaient des communications avec Louis XVI et qui donnaient leur appui aux royalistes français s'établissent dans l'objectif de renverser la situation en France et de remettre le pouvoir à l'aristocratie contre-révolutionnaire dès que la guerre est déclarée.

Désormais le sort de la Révolution ne dépend pas que des décisions internes de ses dirigeants ou de ses assemblées, mais de la marche incertaine de la guerre et du hasard des combats. Cette perspective change de façon radicale la suite du mouvement : « Les conditions



d'exercice du pouvoir sont profondément modifiées, les garanties suspendues, les libertés individuelles mises entre parenthèses. La Terreur sort de la guerre. »<sup>12</sup>

La citation synthétise l'évaluation de certains historiens selon lesquels, dans cette phase, la Révolution passe à constituer un pouvoir central autoritaire surtout en fonction de la guerre.

Une recrudescence des guerres contre le gouvernement révolutionnaire se fait. Les monarques étrangers avec les armées royalistes s'engagent dans d'innombrables batailles sur les frontières dont la plus connue est celle de Valmy. Mais avec la participation acharnée du peuple en armes et la levée en masse le gouvernement réussit à faire face aux armées adversaires. La France sort en général fort victorieuse de tous ces combats. Il faut noter que ces guerres apportent à la France non seulement de nouveaux territoires, mais qu'elles fournissent en plus des ressources aidant à redresser la situation financière et économique du pays.

Les vicissitudes de ces guerres aux étrangers contre-révolutionnaires alimentent d'autre part une composante de nature idéologique très importante. Les citoyens en armes passent à lutter contre les armées étrangères (et royalistes) afin de maintenir les conquêtes de la Révolution. C'est dans ces conditions de menace aux acquis de la Révolution que l'idée d'une nation unie et souveraine se forme. Et toujours au sein de ce déploiement à caractère symbolique, il s'établit un lien de solidarité entre la Nation et la République. Et enfin la patrie devient dans ce contexte la patrie républicaine.

Bref, 1792-1794 se caractérise par une confluence de circonstances et d'agents qui conduit la Révolution à son niveau maximal de tension sociale et politique. La situation va se détendre avec les succès militaires à l'extérieur et l'affaiblissement de l'autorité de Robespierre intérieurement.

Le 9 thermidor (27 juillet 1794) les girondins reprennent le gouvernement et imposent une autre étape politique.

## **Le régime du Directoire**

À partir de là on appelle *Directoire* la forme de gouvernement qui s'étend jusqu'au coup d'Etat du 18 Brumaire (novembre 1799) mené par Napoléon Bonaparte. Le Directoire

---

<sup>12</sup> *Ibid.*, p.157.

de cinq membres continue en réalité la réaction thermidorienne. Il marque l'entrée dans la phase de la légalité constitutionnelle. Des hommes politiques expérimentés dominent alors le *Directoire* : ce sont Sieyès, Talleyrand (modérés), Carnot, Barras (montagnards).

On peut dire que le Directoire est le régime du reflux par rapport aux audaces politiques du gouvernement précédent. Et pour exprimer cette nouvelle configuration politique une autre Constitution va entrer en vigueur en 1795. Contrairement à la Constitution précédente, conçue sous le gouvernement de Robespierre, le texte constitutionnel de 1795 incarnant la réaction bourgeoise contre les épisodes antérieurs, est moins démocratique. Les fondements constitutionnels abandonnent maintenant le suffrage universel en rétablissant le suffrage censitaire, lequel restreint l'univers d'électeurs selon la contribution de chacun. Le régime est beaucoup plus modéré en termes de réforme : il défend la propriété et s'appuie sur les notables. Il se méfie à la fois des jacobins et du danger royaliste et réintroduit le principe de la séparation des pouvoirs.

Mais le Directoire va vite se révéler un régime faible. Attaqué sans cesse sur sa droite et sur sa gauche, il devra affronter des complots et faire face à une situation financière désastreuse tout en poursuivant la guerre contre l'Autriche et l'Angleterre.

Aussitôt les oppositions renaissent et les Français, las des agitations et des souffrances, se mettent en peu de temps à mépriser la politique du Directoire. La République pendant ces quatre ans est un constant jeu de bascule. Au moins quatre tentatives de coups d'État se succèdent sous le régime des directeurs. Ces bascules, tantôt sont provoquées par la pression des conservateurs royalistes tantôt sont produites, à l'autre extrémité, par la menace du retour des jacobins.

On tend généralement à distinguer quelques caractéristiques ayant trait aux modes de vie de cette époque-là. La question financière concernant le flux de la richesse est l'un de ces aspects. On voit la montée de quelques milliers de spéculateurs qui affichent une vie fastueuse et un luxe scandaleux. Ces parvenus du négoce, de la finance, de la politique disposaient de la richesse d'une manière particulière. Dans les grandes villes et à Paris, les gens sont assoiffés de fêtes galantes, de théâtres, de restaurants, de salles de jeux. Une fureur de jouissance effrénée va succéder à l'âpreté des derniers temps et faire en sorte que les Français s'écartent des questions publiques et se réfugient dans le privé. La valeur de la monnaie et la paix intéressent davantage en ce moment.

Et la crise financière reste toujours assez grave. La banqueroute est imminente. Une mesure financière, *l'assignat*, adoptée il y avait quelques années, expire en 1796, et une seconde tentative d'un nouveau papier-monnaie échoue peu de semaines après sa création. La

dépréciation des papiers dans les deux cas n'a servi qu'à dépouiller l'État de ses grands domaines achetés à bas prix par les spéculateurs. Le gouvernement est discrédité et perd la confiance du pays. Un autre chemin, toujours risqué, est la politique extérieure : le Directoire se lance dans la conquête à l'étranger pour obtenir les ressources de guerre imposées aux pays vaincus. Michel Vovelle estime à ce propos que « a crise financeira do Estado é o resultado da recusa dos contribuintes de pagar os impostos, por sua vez expressão de uma crise de autoridade cuja pior consequência será a crescente distorção da expansão revolucionária. A conquista tornar-se-á o melhor meio de encher os cofres, com um reforço da pressão do poder militar sobre o poder civil, subordinado, para prejuízo das motivações ideológicas.»<sup>13</sup>

Cet historien attire l'attention sur le résultat du jeu de forces qui se met alors en place : « Embora sem a dimensão heróica dos seus predecessores, os homens do Diretório não são fantoches : mas além de terem de lutar contra o declínio do empenho popular na Revolução, têm de opor outros meios a uma contra-revolução agressiva e mesmo reforçada no decurso dos acontecimentos. Repellido o apoio popular, que mais resta à classe política se não o recurso a uma outra força agora consolidada, ou seja, o exército?»<sup>14</sup>

Après dix ans de révolution, la France, affaiblie, aspire à un gouvernement fort et durable. Le pays se trouve alors plongé dans la misère et l'anarchie. D'un côté, les royalistes soulèvent la Garonne et l'Ouest et des brigands agissent partout, pillant les foyers, torturant, arrêtant les diligences. De l'autre côté, le commerce et l'industrie étaient presque complètement ruinés. De cette situation ressortait une méfiance et même une apathie envers le sort du pays. Voilà que le pouvoir de l'armée progresse alors dans le pays. À partir de là l'armée se présente comme un pouvoir permanent d'intervention politique et devient dans la pratique la seule force à pouvoir arbitrer tout genre de conflit. Peu à peu, les soldats de l'armée française avec toute leur dévotion aux chefs militaires plutôt qu'aux gouverneurs du Directoire se rendent compte de leur force et visent au pouvoir.

C'est au moment où la dégradation s'empare de presque tout dans tous les secteurs que Napoléon s'impose. Financièrement, économiquement et politiquement la situation est de profonde déchéance. La misère du peuple, les difficultés des récoltes et de la production jointes à la faiblesse de la monnaie forment les problèmes chroniques qui s'aggravent à ce moment-là face aux déroutes d'un gouvernement médiocre. Aucun projet politique global efficace mené par le Directoire ne s'était déployé de forme satisfaisante.

---

<sup>13</sup>VOVELLE M., *Breve Historia da Revolução Francesa*, trad. do italiano por Ana Falcão e Luis Leitão, Lisboa, Presença, 1985, p. 40.

<sup>14</sup>*Ibid.*, p. 40.

Tout ce climat rend propice l'ascension des militaires en tant que force politique nouvelle, et va permettre le succès de Napoléon Bonaparte à la tête du coup d'État du 18 Brumaire.

### 1.3 L'épopée napoléonienne

#### **Napoléon Bonaparte : le régime du Consulat**

Un nouveau régime baptisé le *Consulat* va remplacer le régime du Directoire survécu jusqu'au bout de 1799. Le régime du Consulat s'étend jusqu'en 1804 lorsque Napoléon proclame son Empire qui se termine en 1814.

La grande majorité des Français se résignent facilement face au coup d'État mené par Napoléon. N'importe quel forme de gouvernement semblait acceptable au peuple à la condition que les nouveaux dirigeants garantissent les acquis fondamentaux de la Révolution. Ces acquis signifiaient la conservation de l'égalité devant la loi et devant l'impôt, la garantie de la suppression des droits féodaux, de la possession des biens nationaux, de la paix et de la sécurité.

Le nouveau chef doit être désormais sensible à la débilite des institutions politiques, mais il doit également tenir compte de l'épuisement moral des agents politiques. Voici quelques traits de ce moment fort difficile :

« En fait, le développement de la révolution populaire devait conduire la bourgeoisie révolutionnaire à se replier sur des positions défensives, sur une philosophie politique qui serait celle d'une classe seulement. Quel dessèchement, de l'enthousiasme du tiers état de 1789 à proposer des solutions au nom de la nation toute entière, à la dureté craintive des brumairiens de 1799 qui attendent d'un pouvoir fort qu'il enrayer définitivement les conséquences nuisibles du mouvement révolutionnaire ! Les hommes de 1789 ne sont plus que des révolutionnaires assagis, mais aussi affaiblis et limités dans leurs possibilités de manœuvre politique par l'échec de l'entente qu'ils avaient toujours recherchée

avec les monarchistes modérés. Brisée en 1791-1792 par la fuite à Varennes et la déchéance du roi, cette entente n'a pu se reconstituer sous le Directoire. La bourgeoisie, qui a cessé d'être révolutionnaire, est dans l'attente de l'homme qui saura enraciner les réformes et figer la Révolution. »<sup>15</sup>

On voit bien dans l'extrait ci-dessus que les actions du nouveau gouvernement doivent *figer* la Révolution et que cette demande apporte toujours beaucoup de difficultés. Dans ce but, en partie, tout au long des quinze années comprenant le régime du Consulat et de l'Empire, Napoléon Bonaparte va concentrer sur sa propre figure le travail de recomposition des forces politiques. Et nous retenons les grandes lignes d'une réponse sur la question:

« Aux 'factions', Bonaparte oppose l'idéal d'une nation réunifiée autour de sa personne, d'une nouvelle légitimité datant du coup d'Etat et s'exprimant par l'allégeance individuelle ou par le ralliement massif des plébiscites. Ainsi, le bonapartisme crée le pouvoir personnel, amalgame de tradition monarchique et de simulacre démocratique. Le Premier consul gouverne et règne à la façon d'un souverain éclairé qui concéderait au fait accompli de la Révolution de s'entourer de formes républicaines. »<sup>16</sup>

Bonaparte crée un système politique de formes grandioses qui renferme plusieurs ambiguïtés et dans lequel l'empereur a le pouvoir de rassembler, d'écarter ou de faire taire les factions en concurrence. Sa volonté de puissance, sa passion pour l'uniformité et sa ferveur autoritaire marquent toute son œuvre politique.

Lors de son arrivée au pouvoir, il rédige une nouvelle constitution et s'emploie à organiser l'administration. Différente des constitutions précédentes, celle de l'an VIII, fait des concessions au suffrage universel mais crée à la fois des mécanismes qui suppriment toute élection. Du point de vue des corps intermédiaires de pouvoir, le législatif, le sénat et le Conseil s'établissent constitutionnellement mais n'ont guère pouvoir de décision. D'autre part, le premier Consul, avec tout son prestige, met en place des mesures faisant rapidement prospérer plusieurs secteurs de la vie du pays. Un relèvement général du pays dans la période du Consulat est visible. En 1801, d'ailleurs la situation du pays se modifie déjà.

---

<sup>15</sup> *Histoire de la France de 1348 à 1852* sous la direction de Georges Duby, Paris, Larousse, coll. Références, 1989, p. 359.

<sup>16</sup> *Ibid*, p. 361.

## Les principales mesures du Premier Consul

Parmi les initiatives du gouvernement se trouvent le redressement des finances et la restauration du crédit et de la monnaie. Une importante association entre le gouvernement et le monde des affaires permet cette amélioration financière. Les banquiers et les capitalistes avancent avec plus de confiance l'argent nécessaire. Par surcroît, la professionnalisation et le perfectionnement de la bureaucratie de l'État produisent aussi la victoire administrative de Bonaparte. Gaudin, le ministre des Finances et un technicien réputé, régularise la perception des impôts avec la création de fonctionnaires chargés d'un contrôle administratif effectif sur les contribuables et sur le recueillement de l'argent. Le budget de l'an X (1801) est enfin équilibré. La France peut avoir une monnaie stable. Par une loi de mars 1803 le Consul crée le franc-germinal, monnaie d'argent est maintenue stable jusqu'à la guerre de 1914.

La centralisation administrative est la marque de la gestion de Bonaparte : les préfets et les conseillers des départements, les sous-préfets et les conseillers des arrondissements, les maires et les conseillers des communes sont tous choisis par le gouvernement ou par les préfets. Une réforme judiciaire a également lieu, des Tribunaux d'Appel sont institués ainsi qu'une justice administrative pour les fonctionnaires.

Le Conseil d'Etat, semblable au Conseil du roi sous l'Ancien Régime, constitue la toute-puissance du gouvernement. Ses membres, formés au départ par Siéyes, Ducos et Bonaparte, rédigeaient les projets de loi et pouvaient aussi les interpréter, ils constituaient en outre la Cour suprême de justice administrative.

En mars 1804, Cambacérès à la tête d'une commission de juristes élabore le Code civil pour la France. Le Code établit de forme précise et claire l'unification du droit français par les 2.281 articles qui réalisent enfin une synthèse entre l'héritage de l'Ancien Régime et les principes issus de la Révolution (le partage égal des successions, l'égalité de tous devant la loi, par exemple). Le texte (qui reconnaît le principe de la libre entreprise, interdit les grèves et garantit la propriété) est bien accueilli surtout par l'opinion bourgeoise.<sup>17</sup>

On a vu plus haut combien de fissures politiques, venues surtout de l'histoire récente, marquaient la vie du pays. Une caractéristique cruciale de Bonaparte est de travailler

---

<sup>17</sup> Bonaparte pendant son gouvernement consolide une *infrastructure institutionnelle* inouïe atteignant tous les niveaux de la vie des Français. Il est responsable de nombre de mécanismes sociaux, tantôt forgeant une élite intellectuelle tantôt recréant une noblesse distinguée par des titres, etc. C'est le cas notamment de la création des lycées (1803), de l'université d'Etat et de l'institution de la Légion d'honneur (1802). On verra que dans le domaine de l'économie beaucoup d'initiatives pour organiser et régulariser la production seront prises.

intensément dans le sens de chercher l'apaisement et l'ordre. Il a soigneusement préparé sa carte d'action politique en équilibrant les forces : « L'un garde ma gauche, l'autre ma droite. J'ouvre une grande route où tous peuvent aboutir. »<sup>18</sup> Il ne se posait pas comme homme de parti, il prenait pour collaborateurs des modérés ou des régicides<sup>19</sup>. C'est Napoléon Bonaparte lui-même le grand meneur des affaires de l'Etat et de toutes les négociations politiques. C'est lui qui essaie de concilier d'abord pour ensuite, lorsqu'une entente pacifique ne se montre pas faisable, chasser de manière féroce les adversaires réfractaires ou ceux qui ne se mettent point au pas. Le Consul n'hésitait pas à éliminer brutalement les dissidences, qu'elles soient faites par des royalistes ou des républicains. Par exemple, Bonaparte essaie d'intégrer diplomatiquement les émigrés royalistes et les anciens contre-révolutionnaires, mais d'autre par il se débarrasse de ses rivaux moyennant des tribunaux d'exception et des exécutions.

Sur le plan religieux, Bonaparte conserve l'orientation d'un républicain partisan de la laïcité. Mais dans le but de se rapprocher des catholiques royalistes, il effectue en 1801 la signature d'un Concordat. Dans ce traité entre l'Etat français et le Saint-Siège le Premier Consul garantit le culte religieux des croyants, reconnaît le catholicisme comme la religion de la grande majorité des Français et pose les églises à la disposition du clergé. Il va y avoir dorénavant un grand remaniement des membres du clergé ; Bonaparte réorganise les diocèses et redistribue les clercs selon leur fidélité au régime. Les mesures de négociation visent en effet le contrôle des diverses tendances en jeu dans le tableau politique. Il reste à dire que le clergé forme par là une classe de fonctionnaires de l'État, devant prêter un serment de fidélité au gouvernement et recevant pour vivre un traitement de l'État : « L'Eglise catholique sortait du Concordat uniformisée, hiérarchisée et centralisée ; le clergé de France était devenu un corps de fonctionnaires. »<sup>20</sup>

En somme, le Consulat répond aux attentes des Français : une stabilisation générale du pays et une amélioration des conditions de vie. Dans un sens autoritaire il réussit à fixer une partie de l'héritage révolutionnaire, notamment celui de l'égalité civile et de la liberté économique si chères à la bourgeoisie entreprenante. Mais il est clair qu'il va au-delà de ces expectatives lorsqu'il imprime un ordre tout à fait nouveau avec ses méthodes particulières de gouvernement centralisateur et surtout avec ses ambitions expansionnistes.

---

<sup>18</sup> Isaac et Malet, p. 138.

<sup>19</sup> Bien des administrateurs impériaux sont issus de l'Ancien Régime, c'est le cas des Ségur, La Rochefoucauld, Cossé-Brissac.

## L'Empire de Napoléon

Dans un premier temps, on l'a vu, Bonaparte obtient une popularité considérable et devant l'approbation générale avec même certaines consultations populaires le premier Consul concentre de plus en plus le pouvoir.

Dans la deuxième phase, celle de l'Empire, la tendance autoritaire du régime s'intensifie. Bonaparte instaure un gouvernement dictatorial où la politique extérieure joue un rôle primordial. La France devient une machine de guerre. Contrastant avec les débuts de son gouvernement quand en 1802 le traité d'Amiens assure un temps de pacification générale surtout avec l'Angleterre, l'Empire napoléonien va se caractériser par une politique d'expansion à l'étranger. Les initiatives gouvernementales consistent à stimuler toute hiérarchie capable d'entretenir l'ordre intérieur et la compétence militaire. L'enrôlement en masse et la formation d'une armée puissante deviennent les nouveaux piliers du système impérial qui se prépare pour franchir ses frontières.

L'activité économique, celle-ci prospère dès les débuts du Consulat, l'empereur continue à créer des appuis pour l'agriculture et l'industrie. Les chambres d'agriculture et de commerce ainsi que le code de commerce voient le jour. C'est le moment de grandes expositions industrielles. L'empereur estime d'autre part que Paris doit détenir le monopole des arts. La cour impériale encourage ainsi des mouvements artistiques en peinture et en sculpture et crée un style Empire influencé par la mythologie et l'Antiquité.

Mais à ce moment-là l'intérêt de Bonaparte se dirige principalement vers l'étranger. Il entreprend alors un grand projet de conquête territoriale. De 1805 à 1814 près de 1,5 million de jeunes Français sont recrutés pour les batailles napoléoniennes. Les États conquis doivent fournir des contingents pour l'armée française ce qui produit très vite l'internationalisation de l'armée impériale. Après quelques années de guerre il remporte des victoires sur une grande partie de l'Europe.

En 1805, l'armée française vainc les Autrichiens et les Russes à la bataille d'Austerlitz. Cette bataille est certainement l'une des plus importantes. La victoire est écrasante. Ses conséquences politiques sont décisives, puisqu'elle consolide de manière durable le pouvoir de Bonaparte. Les invasions se succèdent et l'expansion française se poursuit dans les années postérieures. En 1806, Napoléon contrôle l'Allemagne occidentale et

---

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 141.



centrale, où il crée la Confédération du Rhin. Le Wurtemberg, la Bavière, et d'autres États allemands deviennent ses alliés et, dans la même année, il dissout le Saint Empire romain germanique après une existence de près d'un millénaire. L'empereur François II redevient François I d'Autriche. L'Italie du Sud passe au contrôle français et au nord, la République Batave devient royaume de Hollande sous le commandement du frère Louis Bonaparte. En 1812, l'Empire accumule sur le continent européen plusieurs annexions.

Dans la période entre 1807 et 1812 se situe l'apogée du pouvoir de Napoléon. Une partie de ses conquêtes est formée par l'Empire proprement dit, une seconde fraction était composée des États vassaux de l'Empire et une dernière part comprenait enfin des États alliés.<sup>21</sup> En 1812 surtout l'Angleterre et l'Empire russe formaient ostensiblement le groupe des adversaires de Napoléon.

Pourquoi Bonaparte réussit à conduire aussi loin sa politique expansionniste ? C'est une question qui mérite une réponse complexe dont nous ne prétendons évidemment pas rendre compte ici. Mais chez les historiens il nous est possible de relever au moins une tendance générale qui insiste sur les facteurs idéologiques et économiques du problème. Dans la phase impériale l'augmentation des recettes et des richesses donne assez de munition à ces guerres. De surcroît, l'inspiration nationaliste républicaine meut aussi le projet. Il ne s'agit pas uniquement de dominer économiquement et politiquement toute l'Europe, mais d'étendre à tous les pays du Grand Empire l'ordre social et l'organisation administrative que l'empereur a créée pour la France.

Du reste, si l'on revient aux effets de la politique extérieure de Napoléon sur la France elle-même, il faut signaler que pendant la formation du Grand Empire il y a une recrudescence de l'autoritarisme dans la politique intérieure. Il en résulte que les corps législatifs et intermédiaires sont affaiblis ou supprimés et que les institutions politiques perdent leur pouvoir au détriment de la volonté souveraine de l'empereur.<sup>22</sup>

---

<sup>21</sup> L'Empire français comprenait au Nord la Hollande, les villes de Hambourg, Lubeck et Brême ; au Sud, le Piémont, la Toscane, Gênes, la partie occidentale des États pontificaux, et de l'autre côté de la mer Adriatique, les Provinces illyriennes ; la population comptait approximativement 44 millions d'habitants. D'autre part, avec des degrés différents de dépendance envers Napoléon, les États vassaux rassemblaient la Confédération du Rhin comprenant tous les États allemands à l'exception de la Prusse et le grand duché de Varsovie ; la Confédération helvétique ; le royaume d'Italie. Outre ce dernier royaume gouverné par le beau-fils de Napoléon, deux autres royaumes avaient également des membres de la famille napoléonienne à leur tête : le royaume de Naples de Murat, et le royaume d'Espagne de Joseph. Ces États vassaux comptent environ 38 millions d'habitants.

<sup>22</sup> Pour réaliser son ambition d'unification « Napoléon comptait surtout sur le Code civil. L'introduction du Code devait entraîner la disparition du servage, de la féodalité et des privilèges, l'égalité civile et religieuse, la diminution des grandes propriétés de l'aristocratie par le jeu des lois successorales, l'essor de la bourgeoisie et du capitalisme, la sécularisation des biens du clergé. » Isaac et Malet, p.191.

## La chute de Napoléon Bonaparte et les *Cent-jours*

À proportion que l'Empire s'accroît une crise de nature économique gagne forme. Les scissions et les mécontentements augmentent en raison des impasses économiques provoquées par les guerres. La production et le commerce sont sérieusement affectés par les conflits. Les stratégies visant l'affaiblissement économique des adversaires, de l'Angleterre surtout, se tournent contre le blocus continental impérial lui-même. Les Français commencent alors à se détacher du régime et à rejeter la conscription à laquelle sont soumis les jeunes français. Les catholiques condamnent la politique de Bonaparte envers le pape Pie VII. L'invasion des territoires pontificaux provoque une crise violente. Le pape refuse le divorce de Napoléon et l'arrêt du pape à Fontainebleau (1812-1814) agite l'opinion. Les accords avec le Saint Sièges s'effondrent.

Par ailleurs, les défaites militaires deviennent fréquentes et des mouvements nationaux éclatent contre la France (Prusse, Tyrol, Westphalie). L'année 1813 est décisive, car une nouvelle coalition se dresse contre la France. La Russie, la Prusse, l'Autriche, l'Angleterre et la Suède font écrouler le Grand Empire. Au mois de janvier 1814 ces alliés envahissent la France par la Lorraine, la Suisse et la Belgique. Paris est pris le 31 mars. En juin 1814 Bonaparte abdique officiellement.

Le comte d'Artois et le comte de Provence, les deux frères de Louis XVI, qui entretenaient des relations avec des souverains étrangers et complotaient contre les régimes révolutionnaires depuis longtemps profitent des nouvelles circonstances. Toujours attentifs aux vulnérabilités du gouvernement établi, les monarchistes se préparent à nouveau à entrer sur la scène politique. Et cette fois-ci ils parviennent en effet à récupérer le pouvoir et la dynastie des Bourbons reconquiert le commandement de la nation. Prenant l'espace ouvert par ses alliés anglais et les autres, Louis XVIII réinstaura la monarchie des Bourbons écartée du pouvoir depuis un quart de siècle.

Mais peu de mois suffisent pour faire renaître la colère de la population contre les royalistes désireux de rétablir des pratiques conservatrices intolérables dans les circonstances nouvelles de 1814. C'est ainsi que dans ce contexte où règne l'insatisfaction de quelques secteurs de la société, Bonaparte revient à Paris de l'Île d'Elbe, en mars 1815, dans le but de recouvrer le gouvernement de la nation.<sup>23</sup> Il n'a pas fallu un seul coup de fusil pour

---

<sup>23</sup> Les non-catholiques ont été pris d'indignation contre les premiers signes en faveur de l'Eglise et une partie des officiers, mise en retraite avec la moitié de solde -les demi-soldes. En plus, le retour d'une foule d'émigrés avec

reconquérir le trône, ce qui fait croire qu'une fraction significative de la population désapprouvait Louis XVIII.

Cette dernière période que Napoléon demeure au pouvoir est appelée les *Cent-jours*. Entretemps l'ancien empereur *restauré* soumet à un plébiscite de 1,5 million de citoyens *l'Acte additionnel aux institutions de l'Empire*, une nouvelle constitution pour la France.<sup>24</sup>

Mais sans obtenir le soutien international, cette dernière et audacieuse entreprise de Napoléon n'est pas très durable. Son dernier acte se joue en Belgique, à Waterloo (18 juin 1815) où le prussien Blücher et le général anglais Wellington déjouent ses dernières stratégies militaires et mettent l'armée française en déroute.

En ce qui concerne la sphère internationale, entre les années 1814-1815, les États étrangers s'engagent politiquement et diplomatiquement dans des pactes conservateurs contraires à tout signal révolutionnaire et à toute idée de république. Durant 25 ans l'Europe avait été touchée par l'impact révolutionnaire de la France et à partir de là les idéaux d'égalité et les idées nationalistes s'enracinaient un peu partout. C'est le temps pour les trônes étrangers de rétablir la nouvelle carte de l'Europe, toute en redistribuant les territoires libérés de la domination napoléonienne. Il commence une phase de traités divers et d'organisation de congrès européens par lesquels les absolutismes plus ou moins ébranlés, ou mis en cause, tentent de retrouver leurs voies de légitimation. C'est le cas notamment du Congrès de Vienne<sup>25</sup> souhaitant réaffirmer la force et la légitimité des monarchies européennes. Dans le cadre de ce congrès les pays européens, y compris une représentation française, prônent essentiellement la restauration royaliste. D'autres traités en 1815 sont signés dans le sens d'assurer un *équilibre* entre les puissances d'Europe et un blocage effectif des dangers révolutionnaires.<sup>26</sup>

---

des prétentions quasi anachroniques et réclamant la restitution de leurs biens irritait le peuple en général et les révolutionnaires plus particulièrement dont les passions se redressaient encore.

<sup>24</sup> *L'Acte additionnel aux constitutions de l'Empire* est l'œuvre du théoricien libéral Benjamin Constant.

<sup>25</sup> De novembre 1814 à juin 1815.

<sup>26</sup> Les membres intégrant ces accords sont la Prusse, la Russie, l'Autriche, l'Angleterre, pays qui ont également formé les Alliances de 1815.

## 1.4 La monarchie constitutionnelle : la Restauration des Bourbons et la monarchie de Juillet

### La Restauration et la Charte

Après l'épopée des *cent-jours* Napoléon est définitivement confiné à Sainte-Hélène où il reste jusqu'à sa mort en 1821, alors que Louis XVIII reprend la couronne pour diriger le pays pendant presque dix ans. La monarchie des Bourbons gouverne la France de 1814 à 1830. D'abord Louis XVIII règne jusqu'en 1824 et ensuite Charles X jusqu'en 1830 quand la Révolution de 1830 met fin à la Restauration.

La période politique appelé la *Restauration* ne signifie pourtant pas le rétablissement de l'Ancien Régime dans tous ses aspects. Au contraire, le roi Louis XVIII savait bien que le retour à la société d'avant 1789 était impraticable. L'expérience révolutionnaire et l'Empire avaient créé de nouveaux rapports sociaux et bâti un horizon idéologique qui s'éloignait de beaucoup du passé absolutiste et féodal. À contre-courant de ces bouleversants événements donc, et occupée par les armées étrangères, la nation française réédite ce nouveau ancien régime, sous le commandement de Talleyrand et de Fouché.

La monarchie restaurée sera soutenue institutionnellement par une Chambre des Pairs héréditaire, nommée par le roi, et par une Chambre des députés, élue au suffrage censitaire. Une Charte constitutionnelle promulguée en juin 1814 régit le pays. En dépit des rappels aux anciens temps, la Charte confirme les acquisitions fondamentales de la France née en 1789. Les libertés publiques, la propriété des acquéreurs de biens nationaux et l'égalité civile sont reconnues et le Code Civil napoléonien est maintenu. Au long du gouvernement de Louis XVIII, une pratique administrative moins interpersonnelle et plus fonctionnelle héritée de l'Empire suit son cours, même si d'une manière irrégulière. La Charte établit enfin une monarchie constitutionnelle.

Ce texte qui assure l'essence des acquis de la Révolution va toutefois provoquer des disputes féroces entre les royalistes eux-mêmes en raison des impasses réelles qu'elle renferme. La Charte est le résultat de l'évolution politique et sociale depuis 1789. Bien qu'elle n'ait pas été élaborée par des mains républicaines, elle exprime dans sa lettre les nouvelles conceptions idéologiques mises en place jusqu'alors. L'ensemble des royalistes, des constitutionnels et des libéraux ne refuse pas intégralement le texte de la Charte en principe ;

car enfin elle a été rédigée en visant une réconciliation de la France libérale avec la monarchie et l'aristocratie de l'Ancien Régime. Une expérience particulière de gouvernement représentatif se développe à partir de là.

Il reste à noter que ce texte constitutionnel qui sera la base de la monarchie constitutionnelle française jusqu'en 1848 était précaire et imprécis pour rendre compte des rapports entre l'exécutif et le législatif. Les interprétations divergentes autour du texte se succèdent suivant les vicissitudes et les intempéries d'un trône qui cherche constamment un point d'équilibre entre les forces politiques. Dans la pratique, il arrivera que le pouvoir législatif fût partagé entre le roi et les Chambres.

Dans un premier instant, la Restauration, cherche une alternative modérée avec le ministre Décazes ; puis, dans les années 1820, Villèle, à la tête des ministères pendant six ans, commande le tournant du gouvernement vers la droite, direction que la Restauration va prendre jusqu'à ses derniers jours en 1830.

Lors de la suprématie de Décazes, entre 1816 et 1820, le gouvernement essaie de mener une politique de tendance plus libérale. Dans cette étape, sous le règne de Louis XVIII, on peut distinguer une culture politique particulière. C'est une phase de paix extérieure - le recrutement pour l'armée devient moins sévère, la conscription étant supprimée - et de redressement des finances. Le gouvernement prend ses mesures dans le sens d'apaiser les rivalités politiques et de garantir un état minimum de gouvernabilité. Dans cet esprit de conciliation, la pratique des cultes se fait librement et la liberté d'expression est assurée par des lois plus libérales en 1819.

L'une des difficultés du trône est de négocier avec les tendances monarchiques variées plus ou moins conservatrices en ce qui touche la récupération du passé et la récupération des privilèges aristocratiques. D'un côté les *ultraroyalistes* défendent avec fanatisme un retour aux modes de vie prérévolutionnaire, et de l'autre côté les modérés envisagent une monarchie réglée par une Constitution.<sup>27</sup>

---

<sup>27</sup> Au départ, enragés contre les protagonistes de l'épisode des Cent-jours les royalistes prennent des mesures dures pour écarter les contre-révolutionnaires : 1815 c'est le moment où la fameuse « Chambre introuvable » est élue et la Terreur blanche agit dans la France ; ensuite il s'établit une ligne plus modérée et tolérante de gouvernement ; le roi Louis XVIII dissout « la Chambre introuvable » en septembre 1816 et il s'ensuit une série de mesures *avancées* provoquant la fureur des ultraroyalistes ; mais après l'assassinat du duc de Berry et le renvoi de Décazes, en 1820, une réaction conservatrice violente a lieu : le clergé et les notables ruraux soutenaient les chefs royalistes, et dans le Midi le petit peuple suivait les ultras qui formaient un réseau de sociétés secrètes dont la plus importante s'appelle les Chevaliers de la foi masquée sous une association religieuse, la Congrégation. Les persécutions des protestants se durcissent.

Après la mort de Louis XVIII en 1824, la Restauration prétend de plus en plus ressembler à la France de l'Ancien Régime et les fréquents recours à l'article 14 de la Charte permettant au roi de légiférer par ordonnances et tenant à l'écart les Chambres va renforcer la tendance absolutiste du trône provoquant sa chute.

L'espace du pouvoir commandé par Louis XVIII embrasse ainsi une tendance plutôt constitutionnelle ou libérale et une tendance plus conservatrice des *ultraroyalistes*, avec toutes les nuances du spectre politique du moment. Pour les premiers, il est question de faire une interprétation plus libérale de la Charte et pour les *ultras*, les actes du gouvernement doivent avoir une vision moins constitutionnelle de la loi fondamentale puisqu'elle ouvrirait le chemin en effet vers quelques préceptes de l'Ancien Régime avec la figure restaurée du roi. Dans ce dernier cas, on souhaite, par exemple, la restitution du rôle de l'Eglise dans la vie sociale et dans l'Etat et l'indemnisation des immigrés.

En 1820, l'assassinat du duc de Berry, unique héritier du trône des Bourbons, provoque la sortie de Decazes, qui s'annonçait d'ailleurs déjà en raison des mécontentements des royalistes. Chateaubriand, alors membre de la Chambre des pairs de France, écrit ce qui devient son fameux catéchisme constitutionnel, *De la monarchie selon la charte*. Dans un post-scriptum du texte, il attaque le ministre Decazes et proteste contre la dissolution de la chambre introuvable. En conséquence de cette protestation clôturant l'ouvrage, *De la Monarchie* sera saisi et le nom de l'écrivain sera radié de la liste des ministres d'Etat.

A la fin de 1821, après le gouvernement du duc de Richelieu, Villèle assume le ministère. A partir de là on assiste à la recrudescence de la politique réactionnaire du gouvernement. Membre de deux organisations secrètes, les Chevaliers de la foi et la Congrégation, qui prônent le rétablissement du pouvoir de l'Eglise catholique, Villèle représente la droite du pouvoir monarchique.

Quelques mesures sont prises pour arrêter la diffusion des idées libérales et pour interdire la publication des journaux des libéraux. L'association du cléricisme et de l'enseignement est progressivement rétablie en même temps qu'on instaure la censure contre les journalistes et les professeurs.<sup>28</sup>

Mais les républicains, hors du pouvoir, font aussi bouger, dans un autre sens, le cadre politique ; ils revivifient leurs manifestations en agissant de forme secrète. Inspirée des actions des Carbonari italiens, la Charbonnerie, une grande association secrète, est fondée en 1821. Décidés à chasser les Bourbons du pouvoir et à rétablir la république, ses membres, parmi lesquels se trouve La Fayette, organisent plusieurs conspirations militaires. Néanmoins, toutes les tentatives de renverser les Bourbons échouent et trois ans après son apparition l'association des Charbonniers disparaît.<sup>29</sup>

---

<sup>28</sup> Guizot notamment se trouve empêché d'enseigner à l'Université.

<sup>29</sup> Ces militants étaient des intellectuels, des jeunes gens du commerce et des écoles et des militaires ; l'organisation a eu près de 35 000 adhérents qui se partageaient entre des bonapartistes et des républicains.

## Charles X : le dernier roi de la Restauration<sup>30</sup>

Si le gouvernement du roi Louis XVIII prenait au fur et à mesure une direction plus conservatrice et finissait par ouvrir ses rangs aux ultraroyalistes<sup>31</sup>, cette tendance va se renforcer encore plus pendant le deuxième règne de la Restauration. Le nouveau roi, Charles X, est un *restaurateur* plus convaincu, désirant rétablir promptement d'autres aspects du système social de la France ancienne.<sup>32</sup> Il avait d'ailleurs des divergences publiques envers son prédécesseur qui s'était engagé, même si de manière inefficace, à contourner les demandes excessives des contre-révolutionnaires royalistes. Gouvernant entre 1824 et 1830 le roi affirme ne pas avoir changé depuis 1789 et ses initiatives dans le gouvernement vont petit à petit rappeler au peuple le retour au système ancien des privilèges.

C'est donc dans cette perspective que la couronne revêt officiellement la forme religieuse en 1825 quand le sacre de Charles X a lieu. Avec le remariage entre le trône et l'autel, le pouvoir monarchique essaie de regagner toute sa puissance et sa couleur de jadis. Le roi réinstalle les rituels solennels qui entouraient la royauté, et le catholicisme redevient religion d'État malgré les oppositions.

Dès 1825, le gouvernement tente d'imposer des mesures polémiques dont une partie est violemment rejetée (même par la droite dans la Chambre des pairs). Parmi ces lois se trouve celle de l'indemnisation des émigrés. Les émigrés revenus en masse de l'étranger lors de l'avènement de la monarchie redeviennent une force dans le jeu politique. La question de la perte des propriétés de l'aristocratie survenue pendant la Révolution renaît. Les anciens

---

<sup>30</sup> Bien qu'il y ait évidemment cette propension restauratrice (ou dans certains cas compensatoire) dans la politique du régime, les historiens font en général remarquer que la restauration est de nature plutôt symbolique et que le gouvernement des monarques, même celui de Charles X, ne touche pas à l'œuvre essentielle de la Révolution sur son plan structurel.

<sup>31</sup> Il ne faut pas laisser de constater que certains historiens insistent sur les nuances dans la période. On attire l'attention sur le fait qu'il n'existe pas alors une offensive toujours nette et homogène de la part des royalistes dans le but de rétablir l'Ancien Régime et que les années précédant l'avènement de Charles X en 1824 se caractérisaient même par une relative acceptation de la monarchie. Outre une stabilisation économique et une effervescence culturelle, les Français ont du mal à discerner jusqu'à quel point les mesures du gouvernement représentent une vraie réaction contre-révolutionnaire. « Les succès électoraux du pouvoir sont, naturellement, à mettre au crédit de la loi électorale de 1820 ; et au bâillonnement de la presse d'opposition. Mais cette explication demeure insuffisante ; car les ultras obtiennent aussi des résultats très importants au sein des collèges électoraux d'arrondissement [...]. Au fond, ce début des années 1820 semble favorable à la monarchie restaurée. La naissance d'un prince héritier en 1820 détruit les chances de la famille d'Orléans [...]. La France connaît aussi cinq à six ans d'expansion économique [...]. Par ailleurs, les indépendants (et républicains) ont inquiété nombre d'électeurs par leur recours délibéré à l'action illégale (les complots), qui a choqué bien des modérés. Enfin, la Chambre des pairs joue plutôt un rôle modérateur. » Il en découlerait donc une relative stabilisation entre 1820 et 1824. » BARJOT, CHALINE, ENCREVE, p.160.

<sup>32</sup> Charles X, le comte d'Artois, avait commandé l'armée des princes du Rhin, mouvement contre-révolutionnaire appuyé par les étrangers, pendant la période révolutionnaire.

détenteurs de terres reçoivent finalement sous Charles X, avec la loi sur le *milliard des émigrés*, une somme afin de compenser la perte de leurs biens d'autrefois.

Beaucoup se réveillent devant l'imminence de ce retour au passé menaçant l'œuvre de la Révolution.<sup>33</sup> Les défections se font de plus en plus fréquentes même dans le parti des royalistes.<sup>34</sup> L'opposition s'accroît, et les tentatives de faire taire la presse politique sont reçues avec une forte indignation par l'opinion. Les réponses à cette renaissance du passé se font entendre publiquement avec véhémence.

Dans ces manifestations la presse va jouer un rôle central. C'est le temps où l'effervescence des idées politiques gagne corps et mouvement par la presse écrite. Plusieurs journaux et revues paraissent en ce moment.<sup>35</sup> Le *Globe*, comprenant dans sa rédaction des hommes de lettres et des penseurs, est créé en 1824. Sans constituer exclusivement un journal politique, il sera, pendant plusieurs années, l'organe et le directeur spirituel des jeunes intellectuels, et son influence va s'étendre au-delà des frontières de la France. La presse en sa grande majorité s'oppose alors au gouvernement. On compte 43 000 abonnés aux journaux libéraux contre 14 000 aux journaux gouvernementaux et 6 000 à la presse de droite hostile à Villèle.<sup>36</sup> Pendant le règne de Charles X l'opinion éclairée grossit les rangs des libéraux. Le groupe des doctrinaires s'accroît de forme significative.

Le ministère Villèle riposte avec sévérité. Mais en 1826 et 1827 le gouvernement accumule deux défaites, respectivement celle du droit d'aînesse privilégiant l'aîné dans la succession des biens familiaux et celle qui prétend limiter les pouvoirs de la presse. Villèle doit enfin démissionner en janvier 1828 à la suite de la défaite dans les élections législatives. Charles X dans ses deux dernières années de gouvernement confie le pouvoir à Martignac et finalement à Polignac, l'un des chefs des *ultraroyalistes*.

Dans ses dernières années, le régime s'écarte de l'opinion et n'arrive pas à rassembler une majorité pour soutenir son gouvernement ; tout au contraire, la scission politique semble

---

<sup>33</sup> Bien qu'il y ait évidemment cette propension restauratrice (ou dans certains cas compensatoire) dans la politique du régime, les historiens font en général remarquer que la restauration est de nature plutôt symbolique et que le gouvernement des monarches, même celui de Charles X, ne touche pas l'œuvre essentielle de la Révolution sur son plan structurel.

<sup>34</sup> À partir de ce moment Chateaubriand s'écarte du gouvernement. Plus tard viendra l'instant où quelques catholiques gallicans prendront leurs distances par rapport au gouvernement.

<sup>35</sup> La presse d'alors ne véhiculait pas les informations du jour le jour, elle contenait surtout des articles littéraires et politiques. Le *Journal des débats* et le *Constitutionnel*, forment les deux journaux les plus puissants de l'époque. Le premier portant principalement sur la vie politique officielle et le deuxième, organe anticlérical et libéral s'opposant au régime monarchique de la Restauration et devenant sous la monarchie de juillet l'organe du centre gauche (Thiers). Le *Conservateur* et le *National*, journal libéral qui paraît en janvier 1830, aident aussi à amplifier la discussion et font circuler le débat autour des questions politiques. En 1826 la capitale compte quatorze journaux politiques, au total 65 000 abonnés dans tous le pays.

<sup>36</sup> Données retirées de Barjot, Chaline, Encrevé, p. 165.



être la règle et l'ambiance est de moins en moins propice à l'adoption de toute politique cohérente. La Chambre se montre ingouvernable, « car elle est composée de trois minorités juxtaposées, qui ne peuvent constituer que des majorités d'occasion. »<sup>37</sup>

Enfin l'esprit du temps avait changé et la société n'était plus la même. Il fallait dans ce contexte concilier les nouveaux enjeux idéologiques avec un régime périmé de plus en plus obsolète et douteux aux yeux même de l'élite économique du royaume. Pendant la Restauration, la France vit sous un régime représentatif et constitutionnel qui n'est pourtant pas un régime parlementaire, les Chambres se trouvant excessivement dépendantes de l'exécutif monarchique. La crise est surtout de nature politique. D'une part, la fragmentation de l'élite aristocratique dirigeante et d'autre part l'écart de la bourgeoisie du pouvoir s'associant de temps en temps aux mécontentements du peuple parisien ont fait progressivement la ruine du gouvernement restaurateur. On l'a vu, l'élite a ses divergences et se fragmente graduellement autour de l'interprétation de la Charte surtout en ce qui concerne le rôle et le poids respectifs du législatif et de l'exécutif dans la conduction des affaires politiques du royaume. Tantôt une tendance monarchique tantôt une vision parlementaire prédominait. « On n'a pas tranché en 1814 quel est le véritable 'sens du cens' ; c'est-à-dire quelle est la signification de l'introduction au sein des institutions monarchiques d'élections de 'députés des départements', pour reprendre le texte de la Charte, au suffrage censitaire. »<sup>38</sup>

D'autre part, sous la façade anachronique de la Restauration, la bourgeoisie agissante continue à développer sa pratique économique dans le libre jeu des initiatives individuelles. À côté de ses entreprises commerciales et industrielles, et à côté de la primauté de l'autonomie individuelle sur le plan économique, toute une justification doctrinale du libéralisme se développe. Cette doctrine est pénétrée « d'influences étrangères et protestantes que l'on retrouve chez Guizot et chez Benjamin Constant : 'Le but des Modernes – écrit ce dernier en 1819 – est la sécurité dans les jouissances privées, et ils nomment liberté les garanties accordées par les institutions à ces jouissances' [...]. » C'est Benjamin Constant qui a le mieux exprimé « le caractère du *juste-milieu* en écrivant : 'Par liberté, j'entend le triomphe de l'individualisme, tant sur l'autorité qui voudrait gouverner par le despotisme, que sur les masses qui réclament le droit d'asservir la minorité à la majorité.' »<sup>39</sup>

---

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 167.

<sup>38</sup> Barjot D., Chaline J.-P., Encrevé A., *La France au XIXe siècle, 1814 -1914*, Paris, Puf, coll. « Quadrige », 2005, p. 171.

<sup>39</sup> DUBY Georges (dir.), *Histoire de la France – dynasties et révolutions de 1348 à 1852*, Paris, Larousse, 1989, p. 408.

Bref, la Restauration a accepté l'égalité civile et a gardé la liberté des cultes protestants ; elle a créé une vie parlementaire riche et le roi n'a pas demandé la restitution des biens nationaux. Mais à la veille de 1830 le régime n'a pas évolué dans le sens d'intégrer la bourgeoisie au pouvoir. L'aristocratie, qui incarnait aux yeux des français l'Ancien Régime, formait toujours la base du gouvernement. La stabilisation du régime n'a pas été possible puisque les dirigeants de la vie économique du pays ne trouvaient toujours pas les moyens pour diriger la vie politique.

Enfin, si au départ les français n'avaient pas refusé avec véhémence le rétablissement de la monarchie restaurée, certains signes de mécontentement du peuple par rapport au retour des rois laissaient voir que la préservation des principes de 1789 était une question vivante, surtout quand la cour faisait revivre tout son attachement envers les rituels ou les idées-symboles de l'Ancien Régime.

### **La monarchie de Juillet (1830-1848) : la bourgeoisie commence à régner**

C'est ainsi qu'en 1830, entre le 27 et 29 juillet, période baptisée les « Trois Glorieuses », le peuple parisien s'attaque avec acharnement au système monarchique de Charles X. Plusieurs révoltes et manifestations vont éclater à Paris. Les étudiants républicains et les ouvriers font la résistance armée et les organisations populaires recouvrent leur élan révolutionnaire. En outre, jouant un rôle prépondérant sous le commandement de Thiers, les journalistes protestent contre les dernières mesures du roi et demandent la dissolution de la nouvelle Chambre. La suspension de la liberté d'expression donne en particulier encore plus de vigueur à cette réaction. On voit renaître de forme renouvelée par le truchement de la Presse les manifestations en faveur d'une vie plus démocratique. Après trois jours d'insurrection, les meneurs du mouvement renversent le gouvernement.

Mais en craignant les excès des républicains (y compris la revendication en faveur du suffrage universel), les représentants des secteurs bourgeois favorables à une monarchie constitutionnelle découvrent aussitôt une issue moins radicale. C'est ainsi que La Fayette, Thiers et Talleyrand vont trouver dans la figure d'un prince réputé libéral le point d'équilibre pour rétablir l'ordre social et politique. Avec Louis-Philippe, duc d'Orléans, d'une filiation

indirecte des Bourbons, la bourgeoisie libérale va prendre le pouvoir politique suivant la ligne du *juste milieu* préconisée par Guizot.<sup>40</sup>

Pour diriger le pays, le nouveau roi, dit le roi bourgeois, devra se soumettre dorénavant à une Charte élaborée sans sa participation (l'ancienne Charte de la Restauration révisée alors) au moment où le drapeau tricolore redevient l'emblème national. Divisés entre le parti du *mouvement* et le parti de la *résistance*, les orléanistes détruisent pratiquement tous les signes de l'ancienne politique aristocratique. L'origine du pouvoir n'est plus la même : la Charte ne s'ouvre plus à la possibilité de restauration de l'Ancien Régime. La censure est abolie, la religion catholique n'est plus religion de l'État. Il ne reste que le roi comme ultime ornement de l'Ancien Régime ; et l'importance de la figure royale va à partir de 1830 s'amenuiser dans la sphère institutionnelle. Jusqu'aux années 1848 le roi doit se mettre au service de la nation représentée alors par les Chambres. Son rôle est celui d'un chef d'Etat qui assure la continuité du pouvoir indépendamment de la majorité dans la Chambre. En ce sens, le gouvernement de 1830 va vers une tendance libérale de la Charte en garantissant au législatif sa prérogative de légiférer. Bien que l'organisation des pouvoirs subisse peu de modifications<sup>41</sup>, les Chambres peuvent prendre l'initiative de faire les lois ayant plus de pouvoir d'action. Il se développe de la sorte une étape importante d'apprentissage parlementaire. Le corps d'électeurs s'amplifie, car le cens électoral et le cens d'éligibilité sont abaissés. On assiste à une revitalisation de la vie politique locale et par conséquent la présence des Français dans la vie politique s'amplifie.

Une question fondamentale dans ce processus est le problème du suffrage. Le degré de participation populaire aux élections dépendait du paiement d'un cens et maintes disputes politiques avaient trait à ce point. Par principe les républicains prônaient l'ample participation des Français dans le processus électoral : ils défendaient le suffrage universel. D'autre part, leurs opposants, les orléanistes de toute nuance, n'envisageaient point l'universalisation du vote comme une possibilité politique désirable, du moins à court terme.

---

<sup>40</sup> On appelle *juste milieu* l'idée selon laquelle la primauté de la rationalité doit guider toute organisation de la vie politique. Essayant d'échapper à la souveraineté du monarque d'un côté, et à la souveraineté du peuple d'un autre côté, Guizot propose de fonder le gouvernement sur l'autorité de la raison. Pour le faire dans la pratique, il faut reconnaître que les Chambres constituent l'expression de la raison politique, étant donné qu'elles sont formées par des hommes supérieurs intellectuellement élus par des citoyens moins riches mais également éclairés et capables. Il découle de ce principe que le suffrage censitaire est défendu par cette nouvelle élite au détriment du suffrage universel.

Pour Chateaubriand, éternel légitimiste, ce nouveau régime, ni républicain ni authentiquement monarchique, naît déjà dégradé puisque commandé par Louis-Philippe, un usurpateur du trône.

<sup>41</sup> La Chambre des pairs cesse d'être héréditaire.

Il est courant parmi les historiens d'ailleurs de grouper les étapes historiques de la Restauration et celle de la Monarchie de juillet sous la même rubrique de *Monarchie constitutionnelle*.

La question du suffrage partage donc les deux tendances du pouvoir. Le parti du *mouvement*, d'où sort Laffitte, le premier ministre du régime de 1830, perçoit le suffrage censitaire comme un recours temporaire devant être remplacé par la pleine démocratisation de la vie politique, alors que les membres de la *résistance*, partisans de l'élitisme du *juste milieu*, le considèrent comme une forme efficace et juste d'exercer le pouvoir politique. Ce qui pour les uns formait donc une stratégie transitoire, pour les autres constituait un projet de gouvernement raisonné et opérant soutenu par une conviction de nature théorique.<sup>42</sup> Le débat sur la question démocratique va alors se prolonger et les gouvernements vont se succéder. Entre 1830 et 1848, la France comptera 17 ministères différents. Le plus long, celui de Guizot, va durer près de 7 ans.

On peut dire que, du point de vue politique, la transformation n'est pas profonde, mais la victoire de la classe moyenne, celle qui se voyait seule capable de faire l'alliance de la richesse et de la liberté, se consolide au pouvoir. Avec la Révolution de Juillet, la souveraineté nationale remporte sur le droit monarchique, et le triomphe de la bourgeoisie se réalise contre l'aristocratie et le clergé. Certains historiens considèrent même que «1830 est bien l'aboutissement de 1789.»<sup>43</sup>

Sur le plan de l'œuvre politique de l'époque, on peut citer Lebrun et Carpentier pour illustrer le bilan général que dressent quelques historiens sur la période de la monarchie constitutionnelle, c'est-à-dire celle de la Restauration et de la monarchie de Juillet. Faisant la part des distinctions entre la monarchie restaurée et la monarchie orléaniste, ils estiment que pendant ces trente-trois ans une expérience durable de vie parlementaire se fait par « le règlement du fonctionnement des Assemblées, les règles de l'établissement et le contrôle du budget. » En plus, « la qualité des débats parlementaires, l'essor de la presse d'opinion, lieu et enjeu des luttes politiques, attestent de la vitalité de la vie politique du temps. Mais celle-ci ne concerne qu'une minorité : la France ne compte que 240 000 électeurs à la fin du régime de Juillet, les journaux ont 200 000 abonnés. La France est entrée dans l'âge du libéralisme, non dans celui de la démocratie. »<sup>44</sup>

Cette dernière phrase sur la victoire du libéralisme, il faut le dire, s'applique particulièrement à la révolution accomplie par la monarchie de Juillet. La principale transformation apportée par ce mouvement historique consiste à écarter définitivement l'élite

---

<sup>42</sup> Pendant les années 1830 éclatent nombre de mouvements révolutionnaires partout en Europe et les deux groupes se divisaient aussi par rapport au parti à prendre face aux questions extérieures.

<sup>43</sup> Carpentier Jean, Lebrun François (dir.), *Histoire de la France*, Paris, Seuil, 1987, p. 271.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 272.

aristocratique du pouvoir central, substituée alors par la grande bourgeoisie dépositaire des valeurs libérales.

Mais dans le champ complexe de ces rapports politiques, une fois cette nouvelle classe ascendante au pouvoir, elle fait face aux positions politiques à sa gauche et à sa droite. Soient les légitimistes soient les républicains, le spectre de l'opposition est varié et les nouveaux dirigeants affrontent bien des difficultés à s'imposer, surtout dans les premières années de gouvernement. Par ailleurs, il y a une question interne importante à régler : le *programme* des vainqueurs de Juillet n'était absolument pas établi par avance et une dispute interne se déroule donc autour de la définition d'un *centre* politique à guider le nouveau régime.

### **La politique orléaniste**

L'installation du régime de Juillet ne se fait pas sans obstacles. Même après la défaite de la dynastie des Bourbons, l'instabilité sociale se poursuit. À droite, les monarchistes s'organisent et à gauche, les sociétés secrètes républicaines fleurissent. Le gouvernement met du temps à consolider une ligne d'action, concentrant ses premières initiatives entre le choix des noms et les aménagements dans la fonction publique. C'est ainsi que devant une espèce de crise d'autorité, une onde de manifestations secoue le pays entre 1830 et 1834.

Les années 1832 et 1834 sont particulièrement difficiles pour le gouvernement. 1832 voit éclater les insurrections des 5 et 6 juin conduites par les républicains lors des funérailles du général Lamarque à Paris. À la même année il y a des tentatives de soulèvements en Provence et en Vendée ; c'est à ce moment-là que la duchesse de Berry tente secrètement de soulever les paysans de l'Ouest en faveur de la cause légitimiste.

Il faut rappeler que d'autres rébellions manifestent les mécontentements de la société déjà à la fin de 1831. À Lyon après le refus du patronat de concéder un salaire minimum, des ouvriers et des artisans travaillant la soie - les canuts - organisent la fameuse et féroce émeute qui sera violemment écrasée par le gouvernement. D'autre part, les milieux populaires déçus par les mesures timides prises par le ministère de Casimir Perier<sup>45</sup> montraient leur insatisfaction devant l'impossibilité d'un changement plus profond. Par surcroît, parallèlement à la crise politique et sociale, en 1832, la population va être victime de la grande épidémie de choléra qui fait 20 000 morts à Paris.

---

<sup>45</sup> Issu de la *résistance*, C. Perier remplace en mars 1831 le banquier Laffitte du parti du *mouvement*.

En 1834, la tension reprend avec un deuxième soulèvement des canuts et avec des insurrections à Paris. Plusieurs sociétés républicaines se réunissent autour de la *Société des droits de l'Homme* qui avait à sa tête des bourgeois et des intellectuels. Parmi ses chefs se trouvent Cavaignac, Garnier-Pagès, le médecin Raspail, les journalistes Armand Carrel et Louis Blanc. Les républicains souhaitent étendre leur lutte et leur solidarité aux révolutionnaires et aux peuples opprimés de l'étranger et diffusent, par le journal la *Tribune*, un programme qui inclut entre autres l'instruction primaire gratuite, la liberté d'association et les théories sociales de Robespierre. Mais pendant le régime de Juillet, les républicains ne sont pas encore suffisamment nombreux et forts, et ils ne vont récupérer toute leur puissance révolutionnaire qu'en 1847, peu avant l'instauration de la Seconde République.

Jusqu'à l'année 1840 l'ambiance est d'instabilité politique et plusieurs crises parlementaires surviennent<sup>46</sup>. Les rapports entre l'exécutif et la représentation législative pose toujours des problèmes et le changement des règles du jeu électoral demeure au centre des disputes. Mais à partir du ministère Soult-Guizot, avec la composition plus solide d'un gouvernement conservateur et dévoué au roi, le régime retrouve sa stabilité. Dans les années 1840 ce gouvernement va bénéficier de la conjoncture économique et parier sur la paix dans sa politique extérieur. En revanche, deux questions ne sont toujours point réglée : premièrement, une opposition significative réclame l'élargissement du nombre d'électeurs, elle veut notamment que la garde nationale, base d'appui du régime, puisse voter ; deuxièmement, l'attribution de l'enseignement reste un sujet controversé et devient un point de dispute brûlant. Sur cette dernière question, l'opposition catholique se charge de rouvrir le débat : maintenant le libéralisme en religion va prôner la liberté dans l'enseignement tout en défendant la création d'écoles secondaires et d'universités, par l'Église qui souhaite enfin contrôler la formation des futurs cadres de la nation. C'est un problème épineux et les tentatives de réponses officielles s'avèrent insuffisantes à tous les adversaires du gouvernement.

Du point de vue économique et social, le gouvernement aboutit enfin à quelques réalisations. La perspective libérale et entreprenante du gouvernement engendre une prospérité économique. Les modifications concernant le travail des enfants et la création d'un réseau de voies ferrées sont alors prévues par les lois. Toutefois les effets positifs de ces mesures, loin d'altérer la conviction quasi-générale de la faiblesse du régime, vont disparaître très prochainement devant la nouvelle crise qui s'annonce à la fin de 1846.

---

<sup>46</sup> Broglie, Thiers, Molé, Guizot parmi d'autres.

## L'écroulement du régime de 1830

La crise économique violente qui atteint toute la France s'aggrave au long de 1847. Ce moment dramatique de l'économie française produit de sérieuses conséquences sociales et agraires et ravive les inquiétudes de l'opposition qui remet en cause le système électoral. Guizot reste inflexible même face au rassemblement d'une opposition hétérogène (les légitimistes, la gauche dynastique, les libéraux progressistes, les républicains modérés, les ouvriers socialistes, les indépendants, etc.). Cette opposition voit dans l'élargissement du droit de vote le seul chemin pour assurer la légitimité du régime.

Le prochain pas de ce groupement qui n'a rien de révolutionnaire rejoint le mécontentement populaire. On va lancer partout dans le pays la *campagne des banquets*. Ces banquets ne s'ouvrant point au grand public fait résonner et déborder tout de même les discours de leurs orateurs. Sans avoir à la tête des républicains radicaux, ces réunions vont petit à petit enflammer les esprits, et les protestations qui s'y déroulent trouvent leur écho dans les militants de gauche et dans l'opinion en général.

Dans ce moment troublé, qui précède la révolution de 1848, une longue chaîne des faits produit un important déchirement de la société. Sur cette toile, il se dessine une crise profonde : les problèmes de récoltes occasionnés par la sécheresse et par des inondations, la mauvaise récolte qui perturbe le commerce, la déroute générale de la population devant la pénurie et la peur de la disette, le déséquilibre de la balance commerciale, la confusion financière et la crise industrielle. Et finalement, le chômage et les faillites alourdissent aussi le cadre catastrophique.

Mais il faut souligner un autre aspect qui inaugure ce temps : il s'agit des transformations dans le jeu de la production engendrées par cette phase particulière du développement capitaliste. La base des rapports productifs se transforme, elle devient plus complexe, et la crise des années 1840 révèle, selon certains spécialistes, tout un système financier précaire ou peu adaptable aux nouveaux enjeux économiques de la société moderne : « L'importance exceptionnelle des phénomènes de circulation (grains, numéraires ou transports internationaux) fait apparaître la crise industrielle et financière de 1847 comme une conséquence des transformations économiques et de l'entrée – partielle – de l'économie française dans une nouvelle phase de l'évolution capitaliste. »

Et, dernière chose importante, cette déstabilisation économique en France se double d'une crise morale et idéologique.

« L'accusation de spéculer ou d'accaparer pendant la crise économique jeta le discrédit sur une bonne partie de la bourgeoisie d'affaires et fit entrer le terme de 'capitalisme' dans le vocabulaire de la polémique. Plusieurs scandales vinrent en 1847 déconsidérer les membres de la Chambre des pairs [...]. L'affaiblissement de la moralité touche toutes les classes, mais l'impression d'immoralité des classes dirigeantes amène les notables à douter eux-mêmes de la légitimité de leur pouvoir, premier signe d'une démission, inséparable du déclin de leur prestige devant les foules urbaines informées de ces incidents.[...]. Les transformations économiques bouleversaient la hiérarchie des valeurs, ce qui provoquait aussi la confusion des programmes politiques : l'opposition libérale prend la défense des principes conservateurs qu'elle accuse le ministère de discréditer ; les légitimistes sont déchirés dans des contradictions, les uns adhèrent au mouvement pour la liberté d'enseignement qui les rapproche d'une large fraction des conservateurs, tandis que d'autres rejoignent les radicaux et admettent le suffrage universel. »<sup>47</sup>

On voit qu'à ce moment-là en France un profond malaise atteint sous des formes diverses l'élite politique. Les agitations dans les rues vont enfin traduire cet état de trouble. Au début de 1848, les barricades provoquent la démission de Guizot le 23 février. L'autorité du roi se désintègre. À ses côtés il n'y a plus de forts défenseurs du régime. La crainte exprimée par Tocqueville peu de temps avant à la Chambre se matérialise : « Le sentiment de l'instabilité, ce sentiment précurseur des révolutions, existe à un degré très redoutable dans ce pays. »<sup>48</sup>

La monarchie de Juillet n'arrive pas à fêter ses 18 ans.

---

<sup>47</sup> André-Jean Tudesq dans *l'Histoire de la France de 1348 à 1852*, p. 444-445.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 445.



## CHAPITRE 2

### 2. LES TRAJECTOIRES DE CHATEAUBRIAND ET DE SES *MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE*

#### 2.1 Brève exposition du long parcours de l'écrivain

La France de Louis XV a été le berceau de François-René de Chateaubriand. Fils cadet d'une famille de l'aristocratie bretonne, il naît à Saint-Malo, village de vie marine, et vit ensuite dans d'autres villes de la Bretagne en raison des nécessités familiales et aussi pour développer ses études. Il va passer alors par Plancouët, Dol, Brest, Dinan et Rennes. Bien des aspects physiques, géographiques et culturels de cette région vont jouer un rôle important dans la vie du futur écrivain. Les brouillards, l'océan, les rochers, tout un paysage imposant et violent, une nature indomptable formeront l'imaginaire du jeune chevalier et, plus tard, le discours du poète.

Chateaubriand a une vie longue et tumultueuse. Eminence littéraire, homme public, journaliste, publiciste, son existence s'étend de 1768 à 1848. Il a vécu de manière passionnée toutes les tempêtes historiques qui traversent son pays en ce temps-là. La trajectoire de Chateaubriand devient une sorte de monument historique dont la richesse il va exprimer dans ses *Mémoires d'outre-tombe*. L'histoire de sa vie est inextricablement liée à celle de la France. Homme de son temps, tous ses écrits deviennent une forme d'intervention dans la vie politique française. Enraciné par sa naissance dans les formes féodales de vie typiques de la Bretagne d'avant 1789, Chateaubriand va être le témoin des grands événements qui vont faire s'écrouler l'Ancien Régime. Au long de son existence il va assister à la convocation des États généraux et à la chute de Louis XVI ; il survit à la Révolution française et voit le établissement et l'écroulement de l'Empire napoléonien ; il participe en homme d'Etat à la Restauration monarchique en 1815 et traverse encore les dix-huit années de la monarchie de Louis-Philippe. Il meurt au mois de juillet 1848, à l'aube d'une nouvelle révolution.

## La jeunesse : entre la Bretagne et Paris

L'histoire de la famille de Chateaubriand a été marquée par les oscillations de la vie économique qui caractérisaient la fin de l'Ancien Régime. Son père, René-Auguste, fut infatigable dans le but d'améliorer la position sociale de sa famille.

C'est ainsi qu'en 1777, la famille du futur écrivain se rend au château de Combourg, possession que son père acquiert avec le ferme propos de rétablir la fortune et les privilèges familiaux nobiliaires perdus autrefois. L'acquisition du château représente la réussite du patriarche dans ses efforts pour reconstituer la lignée familiale dont la souche principale avait disparu au moins deux fois depuis son existence, premièrement au XIV<sup>e</sup> siècle et, plus tard, dans le cours du XVII<sup>e</sup> siècle.

À Combourg, Chateaubriand vit une période importante de sa jeunesse. Il y éprouve des moments singuliers qu'il va considérer comme ses années de délire et de folie (1784-1786). Expérimentant son humble et précaire situation de cadet de six frères au sein d'une famille aristocratique de province, François-René se renferme dans ses méditations et se replie sur soi-même. Toute la base fantasmatique d'une imagination sensuelle et éthérée se fait dans l'atmosphère du château et de ses alentours deviendra matériau artistique pour le futur écrivain. Les formes sombres et les couleurs sinistres ainsi que l'ambiance grisâtre de la région seront dépeintes littérairement et constituent aujourd'hui quelques-uns des passages célèbres des *Mémoires d'outre-tombe*.

Toutes les régions de province n'étaient pas identiques du point de vue social et politique. Bien que l'aristocratie bretonne bénéficie de privilèges typiques de l'ancien ordre social, il est assez connu le fait que cette aristocratie a traditionnellement une position singulière par rapport au pouvoir monarchique central. Un esprit d'indépendance caractérise la noblesse bretonne, celle-ci orgueilleuse et très encline à combattre l'absolutisme monarchique du roi. La mentalité politique de Chateaubriand se forme dans ce contexte. Maintes fois il entendit son père médire la politique du gouvernement central. Mais avant de pouvoir exercer son esprit indépendant de Breton frondeur à l'occasion les agitations autour de la convocation des États généraux, il expérimente par exemple une phase d'incertitude par rapport au métier à suivre. C'est dans cette période qu'il renonce à l'état ecclésiastique et ensuite à la carrière d'officier de marine.

Ayant vécu près de vingt ans dans son canton, Chateaubriand part pour Paris l'année de la Révolution ; dans la capitale, il est peu à peu introduit dans le monde parisien par ses sœurs Lucile et Julie où il a alors ses premiers contacts avec l'éclat de la vie sociale et

littéraire des salons aristocratiques. Il fait connaissance avec des écrivains et des poètes parmi lesquels se trouvent Parny, Chamfort, Fontanes, La Harpe, Delisle de Sales, Flins, Lebrun, Ginguené<sup>1</sup>. C'est un monde érudit, formé par une génération d'intellectuels héritière de la philosophie des Lumières, génération qui reprend à sa façon, suivant le nouvel esprit du temps, la pensée de Voltaire et de Rousseau par exemple.

Les premières tentatives de publier quelques poèmes datent de cette période et il y réussit en effet, en 1790, avec la parution de « l'Amour de la campagne » dans *L'Almanach des muses*.

Peu de temps après, c'est le moment d'abandonner l'apprentissage des salons pour fixer son attention sur l'agitation des espaces publics : les rues se transforment en plateau des actions d'une société en profonde ébullition. Les émeutes se multiplient, les dissensions et les disputes dans les parlements s'accroissent. François-René, se plaçant au départ dans l'effervescence bornée de sa propre classe lors de la Convocation des États généraux, accompagne à ce moment des révoltes qui s'éparpillent un peu partout, en tous les milieux sociaux. Il assiste aux événements de 1789.

---

<sup>1</sup> Fontanes (Louis de) (1757-1821) : un des plus fidèles amis de Chateaubriand, il fut poète, administrateur et critique, fondateur de la revue *Mercur* et grand maître de l'Université sous l'Empire.

Chamfort (Nicolas de) (1741-1794) : conteur spirituel et caustique, maître de la maxime après La Rochefoucauld fut l'auteur de fables, de poésies légères et d'épigrammes ; homme célébré par la société aristocratique, il arrive à être sympathique à la Révolution à ses débuts. Se suicide après être emprisonné plusieurs fois.

Parny (Evariste de) (1753-1814) : grand poète élégiaque du XVIII<sup>ème</sup> siècle, Chateaubriand le considère dans son *Essai sur les révolutions* comme « le seul poète élégiaque que la France ait encore produit » . Plus tard l'auteur du *Génie du christianisme* refusera la visée anti-chrétienne de son épopée satirique *La Guerre des Dieux* de 1799.

La Harpe (Jean-François) (1739-1803) : il est connu par son *Cours de littérature ancienne et moderne* (1799) utilisé dans les collèges et universités jusqu'à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. Protégé de Voltaire, il écrit des pièces de théâtre et des articles ; mis en prison sous la terreur, il se convertit et compose une épopée *Le Triomphe de la Religion ou le Roi Martyr* (1814). Chateaubriand le fréquenta à son retour en France.

Ginguené (Pierre) (1748-1816) : il fait partie des *Idéologues*, groupe d'intellectuels issus du milieu des Philosophes, de tendance politique républicaine, partisan de la laïcité. Incarcéré pendant la Terreur, il deviendra directeur de l'instruction publique et ambassadeur ; en 1794 il fonde la Décade philosophique, revue qui s'opposera à Napoléon et critiquera Chateaubriand, il fera une critique précise et dure au *Génie du christianisme* dans trois grands articles dans la revue en 1802.

Sales (Delisle de) (1741-1816) : on sait que ce penseur modéré et élégant a bien influencé Chateaubriand, qui pourtant le critiquera beaucoup et très cruellement. Certaines de ses idées même s'inspireront de ce grand représentant de la pensée de la fin du siècle qui réalise une synthèse de la pensée des Lumières dans une philosophie de la nature à la fois rationaliste et sentimentaliste. Son œuvre la plus connue, la *Philosophie de la Nature*, est condamnée en 1776. Cette persécution lui assure la sympathie des Philosophes et la gloire auprès du grand public.

## Les voyages, l'exil et le début de sa carrière littéraire

En 1791, Chateaubriand entreprend pour la première fois un genre de projet qui lui plaît beaucoup et auquel il se consacrera de temps en temps pendant sa vie : le voyage. Il éprouve alors une sorte d'émancipation et de liberté en partant vers les terres neuves américaines. Le projet du voyage est méticuleusement étudié avec l'aide de M. Malesherbes, le beau-père de son frère Jean-Baptiste. Il s'embarque dans cette aventure en Amérique du Nord en sachant déjà qu'il laisse derrière lui une France ébranlée et en voie de changement à cause de la Révolution de 1789.

De l'autre côté de l'océan, il connaît la culture indigène américaine qui va lui fournir beaucoup d'images et quelques intrigues à ses ouvrages futurs tels qu'*Atala*, *Natchez* et *Voyage en Amérique*.

Deux ans après son voyage en Amérique, il prépare le plus long séjour hors de son pays natal. Cette fois-ci il se rend en Angleterre afin d'abandonner le pays révolutionné ; il y reste huit années au long desquelles il lui faut trouver ses propres moyens de vie. Plusieurs occupations peu nobles assureront très modestement les ressources – des leçons de français et quelques traductions, par exemple. Rôdant dans les rues londoniennes, ce noble obscur connaît l'anonymat et la famine. Il établit quelques contacts avec les immigrants français à Londres, lesquels se renferment dans un monde particulier où la noblesse parisienne conserve toujours les usages et les habitudes de Paris. Diesbach nous rappelle que Chateaubriand considère sa vie d'immigré comme une « des expériences les plus enrichissantes offertes à un esprit curieux, dans la mesure où il est prêt à s'intégrer à la société britannique ou, du moins, à la fréquenter »<sup>2</sup>. Ses premiers textes sont ancrés dans cette expérience de l'exil et de l'éloignement de sa patrie. C'est dans l'exil britannique que sa carrière d'écrivain commence.

Sa production écrite dans ces terres étrangères se concentre plutôt sur des sujets politiques. En 1797, Peltier, un actif entreprenant diffuseur des idées contre-révolutionnaires des *ultraroyalistes* dans l'immigration, l'aide à mettre à jour son *Essai historique sur les révolutions*. Ce livre volumineux ( qui a un titre également long, *Essai historique politique et moral sur les Révolutions anciennes et modernes considérées dans leurs rapports avec la Révolution française de nos jours ou examen de ces questions*) vise analyser les révolutions antiques et anglaises, notamment celles de l'Antiquité pour expliquer la Révolution française.

---

<sup>2</sup> Chateaubriand, Ghislain de Diesbach, éditions Perrin, collection tempus, Paris, 2004, p. 108.

<sup>3</sup> L'œuvre ne sera pas bien accueillie ni par les partisans de la restauration de la monarchie, ni par les défenseurs des idées plus libérales<sup>4</sup>. Il faut remarquer que la Révolution avait créé pour tous, surtout pour les hommes politiques, le besoin urgent de réfléchir sur les événements de l'histoire contemporaine. Chateaubriand accompagne son temps, il cherche obstinément à comprendre le moment historique où il se trouve. Héritier de la tradition rousseauiste d'un côté et des valeurs traditionnelles de la noblesse bretonne de l'autre, il s'agit dans cette première œuvre, de comprendre la place de l'individu dans la société et de la nouvelle collectivité qui semble s'annoncer à l'horizon historique. Pour le faire, il se lance dans un bilan historique étendu. Suivant le modèle des traités historiques érudits du 18<sup>ème</sup> siècle, son *Essai* compare les pays, les époques et rapproche les modèles politiques pour faire connaître les différents mouvements des peuples et pour élaborer une description de la civilisation moderne. Il s'engage aussi dans une observation attentive et passionnée des mondes nouveaux.

Enfin, s'étant marié peu avant de se rendre en Angleterre (Céleste de La Vigne est le nom de son épouse française soigneusement choisie par sa sœur Lucile.), il ne lui est pas permis de correspondre à une demande d'engagement faite par la famille d'une jeune fille de la province anglaise.

### **Sur le champ de bataille : le retour en France et la vie politique et littéraire jusqu'en 1815**

En 1800, quand Chateaubriand rentre en France après son exil, il est attiré par l'aspect majestueux de la cour napoléonienne de Napoléon. Mais quelque temps plus tard, à l'occasion de l'assassinat du duc d'Enghien, en 1804, il va rejoindre chœur des mécontents envers certaines mesures de l'empereur. Ils se sont rarement rencontrés. L'hostilité n'est pas toujours un trait du rapport entre les deux personnalités. Napoléon semble avoir tenté de transformer Chateaubriand, écrivain déjà célèbre, en une figure décorative de son Empire, en lui ouvrant les portes de l'Académie française lors de l'élection à la place de Marie-Joseph

---

<sup>3</sup> La première œuvre de Chateaubriand qui n'obtient pas grand succès, *Essai historique sur les révolutions*, date de 1797 lors de son exil qui dure environ 8 ans de 1792 à 1800 à Bruxelles et à Londres. A cette date elle fut publiée à Londres et n'a été connue du public français qu'en 1826 au moment de la publication de ses *Œuvres complètes*.

<sup>4</sup> Henri GUILLEMIN définit le rôle de *l'Essai* à ce moment-là particulier de la vie de l'auteur : « Protégé, en Angleterre, par Peltier, [...] François-René attend et guette, rédigeant cet *Essai sur les révolutions* qui voudrait ne donner de gages à aucun parti et présenter son auteur comme intelligent, à la fois, éclairé et disponible. » cité par *l'Encyclopaedia Universalis*, tome 4.

Chénier en 1811. Selon ses propres mots Chateaubriand admire Napoléon « plus que personne en ce qu'il a d'admirable. » Mais estime aussi que « le tort que la vraie philosophie ne lui pardonnera jamais, c'est d'avoir façonné la société à l'obéissance passive, repoussé le genre humain vers les temps de dégradation politique et peut-être abâtardi les caractères, de manière qu'il serait impossible de dire quand les cœurs recommenceront à palpiter de sentiments généreux. »<sup>5</sup>

L'une des accusations de Chateaubriand contre Napoléon a trait à la parfaite réalisation de l'un des principes de la Révolution Française refusé par l'écrivain, à savoir le privilège de l'égalité au détriment de la liberté. Pour lui le succès dans l'exécution du projet napoléonien confirme un caractère propre aux Français qui est celui de l'obsession du droit d'égalité.

Avec une énorme répercussion à l'époque, peu après sa rentrée de l'exil anglais, il paraît le *Génie du christianisme* qui comprend alors deux autres titres publiés aussi séparément, *Atala* et *René*<sup>6</sup>. Ici, d'après l'auteur, les hommes doivent faire la reconstitution du lien religieux sans lequel toute tentative de transcender la sauvagerie morale est vaine. Selon cette conception qui est la sienne, le christianisme favoriserait le génie, épurerait le goût, développerait les passions vertueuses, donnerait de la vigueur à la pensée et offrirait des formes nobles à l'écrivain et des moules parfaits à l'artiste. En soulignant le contenu libérateur et rédempteur de la doctrine chrétienne, l'auteur fait l'éloge du christianisme comme la seule valeur capable de discipliner moralement et positivement les arts et la pensée.

Rappelons que l'Eglise catholique et romaine vit en France une situation nouvelle depuis la Révolution. C'est dans ce contexte que Chateaubriand fait renaître le goût pour le sacré et, chemin faisant, insiste sur la mission historique et civilisatrice de l'Eglise et sur le rôle émancipateur de sa doctrine. La publication du *Génie du christianisme*, le 14 avril 1802, quatre jours avant le Concordat entre la France et le Vatican, acte qui marque le rapprochement de Napoléon et du pape, attire la sympathie du Premier consul et conduit ensuite l'écrivain au poste de premier secrétaire d'ambassade à Rome. Cependant il ne reste pas longtemps dans cette fonction et l'instabilité sera d'ailleurs la règle dans la vie publique de l'écrivain.

---

<sup>5</sup> *Lettre sur les fortifications*, in M.-J.Durry, *En marge des « Mémoires d'outre-tombe », Fragments inédits*, Paris, Le Divan, 1933, p. 136-137, cité par Jean-Paul Clément, *Chateaubriand, biographie morale et intellectuelle*, Flammarion, 1998, p.243.

<sup>6</sup> *Atala* avait déjà été publié un an auparavant, en 1801, avec grand succès et *René* sera publié ultérieurement en 1805, séparément.

Entre 1806 et 1807 il entreprend un voyage en Orient au cours duquel il connaît la Grèce, l'Égypte, la Palestine, la Tunisie et visite l'Espagne. Ce pèlerinage est longuement décrit dans *L'Itinéraire de Paris à Jérusalem*. D'autre part, *Les Martyrs*, épopée religieuse, remaniée et augmentée jusqu'à sa parution en 1809, ont également bénéficié de ce nouvel horizon d'expériences. Il est déjà installé dans une maison à la Vallée-aux-Loups (1807-1817) au sud de Paris, quand il rédige *Les Martyrs*, *l'Itinéraire* et *Les Aventures du dernier Abencérage*.

Bien que l'écrivain soit depuis 1801, à partir de la publication d'*Atala*, un homme célèbre dans le champ littéraire, il est loin de faire l'unanimité en politique et, en 1811, il se brouille de nouveau avec Napoléon. Ses divergences seront manifestées plus tard dans un texte véhément intitulé *De Buonaparte et des Bourbons* (avril 1814). Il apprécie l'indépendance intellectuelle et rejette toute possibilité de devenir un simple et docile fonctionnaire jouant un rôle subalterne. Cette indépendance critique qui anime sa carrière politique est bien traduite dans un passage sur ses positions à l'égard de Napoléon : « En 1814, j'ai peint Buonaparte et les Bourbons ; en 1827, j'ai tracé le parallèle de Washington et de Buonaparte : mes deux *plâtres* de Napoléon se ressemblent ; mais l'un a été coulé sur la vie, l'autre modelé sur la mort, et la mort est plus vraie que la vie. »<sup>7</sup>

En 1814, survient la chute de l'Empire. Ce nouveau renversement historique, cette fois-ci en faveur de l'ancienne aristocratie, a été pour Chateaubriand le début d'un temps désiré : le retour du temps des rois.

### **Chateaubriand pendant la Restauration des Bourbons et son abandon de la politique en 1830**

Sous la Restauration, quoique de forme intermittente, Chateaubriand mène une carrière politique. C'est le moment propice pour matérialiser ses convictions royalistes : la monarchie des Bourbons, dans une nouvelle phase, permettrait maintenant de conjuguer la légitimité historique des rois et la liberté des temps nouveaux. Il serait alors possible de rompre avec les vices d'un régime traditionnellement centralisé en ouvrant, de la sorte, le chemin à un libéralisme constitutionnel.

---

<sup>7</sup> CHATEAUBRIAND, *De Buonaparte et des Bourbons*, in *Œuvres complètes*, éd. Lavocat, t. XXIV, p. XIII-XIV, Préface. Cité par J.-P. Clément, op.cit., p. 241.

En ce qui concerne la carrière d'homme d'État de Chateaubriand, c'est jusqu'en 1824, pendant dix années à peu près, qu'il se consacre effectivement à la vie politique et occupe quelques postes importants. Les dernières années de la monarchie de Louis XVIII, au début des années 20 vont constituer l'apogée de sa carrière politique. C'est à cette époque que son texte en hommage au duc de Berry lui vaut le poste prestigieux d'ambassadeur à Berlin (janvier à avril 1821) et à Londres (avril à septembre 1822). Puis il représente la France au congrès de Vérone en 1822 et, en décembre de la même année, il est nommé ministre des Affaires étrangères (1822-1824). De mai à septembre 1823 il se trouve à la tête de l'intervention militaire de la France pour secourir Ferdinand VII et rétablir l'ordre sur le territoire espagnol ; il parlera avec orgueil de cette entreprise victorieuse que fut la guerre d'Espagne.

Des historiens ont longuement écrit sur la carrière politique de Chateaubriand, sur son rôle dans le déroulement des affaires de l'État ainsi que sur sa pensée politique en général.<sup>8</sup> Il n'est pas question ici de reconstituer tous les méandres de son insertion politique à cette époque-là. Il faut souligner cependant les deux importants conflits qui mènent Chateaubriand à s'éloigner du gouvernement. D'abord, en pair de France, sous le ministère Décazes, il est renvoyé sans pension en 1816 par suite de la publication de la *Monarchie selon la Charte*.

La deuxième rupture arrive en 1824. Occupant le poste de ministre des Affaires étrangères, il est renvoyé en raison des conflits avec le président du conseil des ministres du roi, Villèle. Celui-ci comptant sur la confiance du roi devient un important rival de Chateaubriand. Le désaccord par rapport au vote sur les lois des rentes et aussi sur l'indemnisation aux immigrés a été décisif dans la scission. Après quitter le gouvernement Chateaubriand va faire désormais une opposition ferme devant le gouvernement monarchique. C'est le début de la fin de la carrière politique de l'écrivain.

Pendant la Restauration, on le voit, Chateaubriand assume une position de combat permanent. Et outre l'action politique proprement, il se sert d'une autre forme d'intervention pour influencer sur la politique sous la Restauration. Ainsi, en 1818 il aide à fonder *Le Conservateur* regroupant d'autres royalistes. Ses manifestations comme journaliste étaient polémiques et contribuent à guider parfois l'opinion.

Enfin, dans un contexte chargé de conflits, sa posture critique et ses indisciplines provoquent, au cours du trajet, de nombreuses disputes, l'amenant peu à peu à un écartement définitif du gouvernement. Manœuvres, chicanes, renversements, toute une ambiance troublée

---

<sup>8</sup> Voir les études de G. de Bertier de Sauvigny, de Bertrand Aureau, de Jean-Paul Clément.



font partie de cet itinéraire convulsif qui a été le sien.<sup>9</sup> C'est ainsi qu'avant même la Révolution de 1830, ses divergences avec la monarchie restaurée l'éloignaient déjà du pouvoir.

Dans le dernier événement politique de sa vie, en 1828-1829, au terme du gouvernement de Charles X, Chateaubriand repart encore une fois à Rome pour la diplomatie, démissionnant après la formation du ministère de Polignac.

À partir de 1830 Chateaubriand ne suit plus de carrière politique. Selon lui, le nouveau régime de Juillet, ni républicain ni authentiquement monarchique, commandé par Louis-Philippe, un usurpateur du trône, naît déjà dégradé. À cette époque-là, il réalise encore quelques voyages et s'engage dans une mission en faveur de la duchesse de Berry afin de rejoindre Charles X, le roi exilé, à Prague.<sup>10</sup>

À part la publication des *Études historiques* (1831) et du *Congrès de Vérone* (1838), dans les dix-huit ans qui lui restent, l'écrivain développe ses écrits en mémorialiste. Il se consacre entièrement à rédiger son ouvrage le plus ambitieux, les *Mémoires d'outre-tombe*, et un texte récemment redécouvert intitulé la *Vie de Rancé* (1844), celui-ci étant une sorte de littérature biographique. L'écriture des *Mémoires d'outre-tombe* devient à partir de là l'espace de création d'un écrivain qui cherche la meilleure perspective pour dépeindre la succession de ses carrières, celle de soldat, de voyageur et d'employé de l'État.

---

<sup>9</sup> A l'heure actuelle, par exemple, on se consacre toujours à interpréter l'étendue des offensives de Chateaubriand contre quelques figures de la Restauration et son importance dans l'affaiblissement du gouvernement jusqu'à la chute définitive des Bourbons en 1830.

<sup>10</sup> Entre le burlesque et le tragique, cette entreprise sera racontée dans la dernière partie de ses *Mémoires*.

## 2.2 La genèse et les publications des *Mémoires d'outre-tombe*

### Les origines du projet des Mémoires

Il est difficile de préciser l'origine du projet autobiographique dans la trajectoire de Chateaubriand. Si, parmi les œuvres de l'auteur, les *Mémoires d'outre-tombe* concentrent tous ses efforts dans une perspective exclusivement mémorialiste et/ou autobiographique, il convient de dire qu'on retrouve déjà dans ses premiers textes quelques éléments d'une écriture personnelle. C'est pourquoi Dominique Rincé va chercher dans l'apparent désordre d'ouvrages tels que *Les Natchez*, *Atala*, *René*, *les Martyrs* et la *Vie de Rancé* l'unité d'un Je permanent qui traverse ces récits, encore que d'une manière inégale. Rincé propose de lire son œuvre globalement comme un continuum, car le roman biographique, l'épopée ou les autres récits révéleraient dans l'ensemble une sorte de prolongement textuel produit par une subjectivité autobiographique implicite<sup>11</sup>

Toutefois, dans un passage des *Mémoires d'outre-tombe* daté de 1838, Chateaubriand lui-même affirme qu'il projeta d'écrire son histoire pour la première fois en 1803, à Rome, quand il avait trente-cinq ans<sup>12</sup>. S'il est vrai qu'il nourrit à ce moment-là ce genre de projet, il va cependant reporter à quelques années sa réalisation. Pour Jean-Claude Berchet, même les funestes nouvelles de 1804 – une démission et la mort de sa sœur Lucile - ne le détourneront pas des *Martyrs de Dioclétien*, puisque c'est la fiction qui prend toujours en charge les éléments autobiographiques<sup>13</sup>.

Le parcours entre la décision de Chateaubriand d'entreprendre ses *Mémoires* et l'accomplissement effectif de la tâche ne se fait pas sans détours ni sans changement de conception. Ce sont d'ailleurs les reculs, les doutes, les révisions qui marqueront la longue période, presque quarante-cinq ans, de création et d'écriture de l'œuvre.

---

<sup>11</sup> RINCÉ, Dominique. « Les premières œuvres de Chateaubriand : la genèse d'un projet autobiographique ». *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol 77, n° 1. Paris : Armand Colin, 1977.

<sup>12</sup> « C'est aussi à Rome que je conçus, pour la première fois, d'écrire les *Mémoires de ma vie* ». CHATEAUBRIAND, François-René. *Mémoires d'outre-tombe*. Tome 1, Paris, LGF, coll. « La Pochothèque », 2003-2004. Livre XV, chap. 7, p.712.

<sup>13</sup> BERCHET, Jean-Claude. « Préface ». In : CHATEAUBRIAND. Op. Cit. p. XIII.

Même si à un moment donné il est pris par la tentation autobiographique et décide de consacrer une œuvre à sa vie, il ne laisse pas de contaminer ses autres textes par une perspective autobiographique. Après son périple de 1806 à 1807 en Orient, il va publier *Les Martyrs* en 1809 et achever son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* en 1810. Dans ses textes, surtout le dernier, pleins de références autobiographiques sans aucune médiation romanesque, on voit clairement une écriture *personnelle* se dessiner sans que pour autant l'auteur les intitule de *Mémoires*.

Ainsi, s'il est difficile de fixer une date précise pour le début de la conception des *Mémoires*, il faut, toutefois, reconnaître dans l'étape située entre 1807 et 1811 le moment décisif où l'initiative du projet déclenche. En juillet 1810, dans une lettre à Mme de Duras il note le sens fondamental de l'acte autobiographique d'après lui : « Un homme qui écrit ses mémoires a fini sa vie. » C'est le temps où il semble s'écarter définitivement de la *littérature* ; il déclare son propos d'écrire une Histoire de la France et se consacre plutôt aux questions politiques. Dans la préface des *Mémoires d'outre-tombe*, Berchet affirme à ce sujet :

« Histoire et autobiographie se définissent désormais par un refus de la 'littérature', mais aussi par une exclusion mutuelle. Car la répartition de la matière entre elles détermine chacune *a contrario*. C'est parce qu'il commence une *Histoire de France*, et que dans ce domaine, le terrain est occupé, que Chateaubriand va pouvoir orienter ses *Mémoires* dans un sens opposé, c'est-à-dire restituer à un espace privé le moi aliéné sur la scène sociale. »<sup>14</sup>

### ***Mémoires de ma vie deviennent Mémoires d'outre-tombe***

Au long de sa lente exécution, les *Mémoires* auront deux titres différents. Chateaubriand écrit entre 1811 et 1822, sous un premier titre, les *Mémoires de ma vie*, une autobiographie intimiste où il raconte son enfance et sa jeunesse. Mais l'évolution de ce texte liminaire, surtout au début des années 1830, aboutit à ce que le mémorialiste va appeler les *Mémoires d'outre-tombe*.<sup>15</sup> Il est possible de voir aujourd'hui le premier comme une sorte de chantier du second.<sup>16</sup> Entre les années 1811 et 1814 Chateaubriand rédige les premières pages des *Mémoires de ma vie*, mais les abandonne ensuite pour s'occuper de ses activités politiques sous le gouvernement de la Restauration.<sup>17</sup> Néanmoins, les engagements politiques ne durent pas très longtemps et l'année de 1817 le voit retourner aux manuscrits des *Mémoires*.

<sup>14</sup> Ibidem. p. XV.

<sup>15</sup> Quand aux années 1830, plus précisément en 1832, la publication de l'œuvre devient un objectif central de ses préoccupations, il substitue le titre : les *Mémoires d'outre-tombe* au lieu de *Mémoires de ma vie*.

<sup>16</sup> Mais en effet les *Mémoires de ma vie* n'ont pas été qu'une ébauche d'écriture des *Mémoires d'outre-tombe*. Si ce texte préliminaire a été radicalement modifié dans la version finale des MOT, Chateaubriand n'a pourtant jamais voulu en détruire les trois premiers livres, ceux qui sont parvenus jusqu'à nous et qui forment un intéressant tableau de jeunesse, toujours considérés comme un curieux modèle de texte autobiographique. Dans l'édition Garnier des *Mémoires d'outre-tombe* préparée par Berchet les *Mémoires de ma vie* sont placés dans le premier volume avant le texte des MOT.

<sup>17</sup> La division ne se faisait pas encore en chapitres.

L'écrivain se trouve à partir de là fort attaché à ses mémoires qu'il a du mal à quitter même dans l'apogée de sa carrière politique, au début des années 20. Bien qu'apparemment la Poésie semble être, à ce moment-là, pour Chateaubriand, dépassée par l'Histoire, cette entreprise, outre un espace d'introspection, devient parmi les projets intellectuels de l'écrivain une possibilité de chercher la gloire par sa plume. De cette façon, en 1822, les premiers livres forment déjà une importante introduction et il à cette année il aura fini son histoire qui comprend l'enfance, la jeunesse et son voyage en Amérique jusqu'à l'année 1800, lors du retour de l'exil en Grande-Bretagne.

Les *Mémoires* vont continuer à suivre leur cours, au souterrain même de la vie publique de l'écrivain : c'est sous les lumières des disputes politiques que l'auteur va rassembler de différents types de matériaux à être utilisés plus tard dans les *Mémoires d'outre-tombe*. La réunion des notes, des lettres, des fragments de journaux et d'autres registres qui seront placés à l'intérieur du récit donnant aux *Mémoires* leur aspect hétérogène, reçoivent à cette époque une attention particulière.

À partir de là, l'écrivain va rédiger ses *Mémoires* de façon intermittente jusqu'au moment où un nouveau tournant historique l'écarte en définitive de la vie politique et le relance irrémédiablement à ses écrits autobiographiques. La Révolution de Juillet en 1830 est le coup fatal qui marque sa retraite des affaires de l'État. Et de cette situation vient toute sa disponibilité, voire sa nécessité, de se consacrer entièrement au texte qui devra contenir l'essence de ses expériences, expériences qui seront désormais, du point de vue de l'écriture, profondément ancrées dans l'histoire.

Il se met à réécrire la partie déjà rédigée, ajoutant des passages et modifiant des dates – la date de 1809 est remplacée par 1811 -, changeant la structure générale de l'œuvre. Une division en quatre parties remplace celle en trois parties initialement prévue et renvoie le lecteur à ses différentes carrières et à leurs étapes historiques correspondantes : la Révolution, l'Empire, la Restauration et la Monarchie de Juillet. Au drame en trois actes mettant en scène les carrières du voyageur, du littéraire et de l'homme d'État, il va ajouter après la chute de la monarchie une quatrième carrière, mélange des trois précédentes.

À la rigueur, ce que Chateaubriand écrit jusqu'en 1834 ne représente que les deux axes principaux du vaste édifice des *Mémoires* dont les constructions intermédiaires ne se présentent encore que sous une forme assez précaire. En réalité, c'est seulement en 1839 que l'auteur termine ce qui constitue le principal de son œuvre, et à ce texte il va encore ajouter une conclusion rédigée en 1840-1841. Ensuite, face à la perspective imminente de publier les *Mémoires*, l'auteur commence une dernière révision complète du texte et le soumet à

l'appréciation du cercle littéraire de Mme Récamier dans lequel se trouve Sainte-Beuve et Edgard Quinet. Lus et relus, discutés, corrigés, modifiés, ces textes feront l'objet de la curiosité et de l'attention de la petite société.<sup>18</sup> À cette occasion, à l'aide de la presse, l'œuvre et les événements qui l'entourent auront d'ailleurs une énorme répercussion. Après ces lectures privées et à la suite des réprobations et des suggestions de ce public, l'auteur procédera encore à des suppressions : les 4.074 pages en deviendront 3.514, et voilà finalement conclu le manuscrit de 1847-1848.

Dans la composition de cette entreprise d'une vie entière, Chateaubriand mène aux dernières conséquences la conception esthétique qu'il a longuement mûrie. Le processus d'écriture qui devait aboutir au texte *achevé* fut long : à un texte *définitif* succédait un nouveau texte *définitif* et ainsi successivement jusqu'à la mort du mémorialiste, le 4 juillet 1848. L'ouvrage définitif ne pouvant pas être achevé du vivant de l'auteur, c'est forcément le contretemps de sa mort qui l'a conclu.

Enfin, nous pouvons ainsi résumer le parcours des différentes versions des *Mémoires d'outre-tombe* : il y a eu un texte définitif en 1841, puis en 1845, ensuite en 1846-1847. La dernière copie officielle serait datée du mois d'avril 1847, mais Chateaubriand a vécu jusqu'au mois de juillet 1848. Alors ce n'est pas le dernier état du texte, et nous avons encore un dernier manuscrit trouvé au pied de son lit de mort, manuscrit qui n'a pas été rigoureusement suivi dans l'édition originale de l'œuvre en 1848-1850 et qui doit attendre le vingtième siècle pour recevoir une édition satisfaisante.<sup>19</sup>

### **Les trois étapes clés du processus de rédaction des *Mémoires d'outre-tombe***

Nous souhaitons traiter maintenant d'une question qui touche au cerne du programme des *Mémoires d'outre-tombe*. Il s'agit d'examiner le contexte de la transformation des

---

<sup>18</sup> Maurice Levaillant décrit la scène suivante : « L'après-midi – on disait alors 'la matinée' – pendant trois semaines, devant une assistance d'élite, restreinte et recueillie – quinze ou vingt représentants habilement choisis des salons, de la politique et des Lettres, où ne manquaient ni Sainte-Beuve, jeune puissance, ni Ballanche, vieil ami – tandis que l'Homère de cette odyssee, assis au coin de la cheminée sous une simple branche de fraxinelle, semble passer une revue mélancolique des fantômes ranimés par son verbe, écrasant parfois du doigt une larme au bord de sa paupière, dix-huit livres, par les voix alternées de Charles Lenormant et d'Ampère, sont lentement, solennellement déroulés. Douze correspondent à la première partie révisée et réécrite ; six relatent les deux 'courses à Prague' ». *Les Mémoires d'outre-tombe, Chateaubriand – Le Livre du Centenaire*, Paris, Flammarion, 1949, p. 302.

<sup>19</sup> L'édition de la « Bibliothèque de la Pléiade » et celle du Centenaire, de 1947-1948, mais surtout l'édition parue aux éditions Bordas, « Classiques Garnier », en 1989-1998, établie par Jean-Claude Berchet.

*Mémoires de ma vie* en *Mémoires d'outre-tombe* et de vérifier comment le développement des perspectives du moi et de l'histoire vont progressivement former le récit du mémorialiste.

Pour faire une synthèse de l'évolution de la perspective du Chateaubriand mémorialiste, il faut tout d'abord reconnaître le jeu de lumières et d'ombres lancé par Rousseau sur la scène romantique dans les trois premières décennies du dix-neuvième siècle. Les *Confessions* de Rousseau fut en même temps une inspiration et un obstacle pour Chateaubriand. Les enjeux du philosophe créateur de *l'Emile* sont une référence permanente dans la conception des *Mémoires d'outre-tombe* et ce dialogue avec Rousseau traverse les trois phases décisives de l'itinéraire des *Mémoires*.

En 1803, la première fois que Chateaubriand projette d'écrire ses *Mémoires*, il veut parler de ce qui est beau, exposer seulement les réalisations et les sentiments qui honorent l'homme. Il n'envisage pas à ce moment-là d'écrire sur des choses intimes, sur un univers qui, d'après lui, ne doit pas être exposé par quelqu'un qui ne se fait pas piéger par la vanité et l'amour-propre. Il refuse les excès d'une exposition crue, réaliste ; il défend une discrétion totale envers soi-même et envers les autres. Les *Mémoires* vont donc éviter de scruter le fond du cœur, fuyant la tentation rousseauiste du récit introspectif et de l'affirmation d'une intériorité. La sincérité est une valeur secondaire dans ce cas-là.

Suivant cette vision, le projet ne doit pas destiner un espace à l'apprentissage des premières années ou de la jeunesse ; par conséquent, la temporalité du récit n'embrasse pas toute la suite d'expériences personnelles du mémorialiste. Chateaubriand justifie avec argutie et fierté un projet supérieur : l'amour-propre est le fondement de la tentation confessionnelle et la vraie confession ne se fait que devant Dieu, étant donné que la vérité n'appartient qu'à la sphère religieuse. L'homme cherche en vain l'absolution chez ses pairs ; à part le Tribunal divin, il ne pourra pas trouver d'autres formes possibles de réconciliation ou d'apaisement spirituel.<sup>20</sup>

Dans un premier instant, notre écrivain conçoit son ouvrage comme un moyen de chercher la pérennité de ses beaux souvenirs, comme une forme de représentation classique du beau, tout en écartant les faiblesses humaines de son horizon artistique. On voit ici alors combien le programme de Chateaubriand s'éloigne de celui concrétisé par Rousseau dans ses

---

<sup>20</sup> Berchet clarifie la dimension du problème chez Chateaubriand de la façon suivante : « À la rhétorique du perpétuel aveu, il oppose un double refus. C'est, pour commencer, un critère mondain (la discrétion de la bonne éducation, dans un monde où, loin de les publier, on se rend ses lettres) ; c'est ensuite un critère spirituel [...]. La sincérité ne représente donc ni un idéal littéraire ni un idéal moral [...] ». BERCHET. « Préface ». Op. cit. p. XII.

*Confessions* où l'éloge de la sincérité suscite les confidences du cœur et les révélations des passions avec une forte affirmation individualiste de son moi.

Plus tard, dans une deuxième période, vers 1811, peu après son voyage en Orient, Chateaubriand a de nouvelles idées pour son projet des *Mémoires* ; il envisage d'écrire « principalement pour rendre compte de moi à moi-même [...] ». Et il expose de quelle manière cette expérience inédite d'écriture lui permettrait de dégager son histoire individuelle :

« La plupart de mes sentiments sont restés ensevelis ou ne se sont montrés dans mes ouvrages que comme appliqués à des êtres imaginaires. Aujourd'hui que je regrette encore mes chimères sans les poursuivre [...] je veux avant de mourir remonter vers mes belles années, expliquer mon inexplicable cœur, voir enfin ce que je pourrai dire lorsque ma plume sans contrainte s'abandonnera à tous mes souvenirs. »<sup>21</sup>

C'est une deuxième étape importante : maintenant les *Mémoires* gagnent un poids *autobiographique*. Au point de vue programmatique, du moins, l'intérêt pour le trajet personnel s'accroît et promet une mise en relief de la perspective *intimiste* et subjective. Force est de constater que le projet confessionnel rousseauiste devient à moment-là un modèle. Dans cette deuxième étape où le propos de Chateaubriand et l'héritage de Rousseau se rapprochent, les *Mémoires*, intitulés encore *Mémoires de ma vie*, manifestent un retour à Rousseau par « la brusque émergence dans le champ de conscience de ce qui avait été occulté en 1803 : enfance, intériorité, authenticité du souvenir et de l'écriture. [...] C'est poser le moi comme énigme à résoudre, cœur à explorer ; jouissance inlassable du miroir, qui écarte, sur le plan du récit, toute prolifération anecdotique. »<sup>22</sup>

Dans les années 1830, on assiste à une troisième mutation essentielle dans l'évolution du projet, mutation d'ailleurs qui s'annonçait déjà depuis les années 1820. À partir de là, Chateaubriand va élargir le cadre de ses *Mémoires* : outre la perspective individuelle, le récit doit désormais comprendre la perspective historique. Ainsi le texte ne cessera d'être aménagé dans le but d'associer l'individu et son histoire. Et c'est ici que le texte va progressivement recevoir une attention particulière sur son plan artistique.

Pour mieux situer cette transformation dans le projet des *Mémoires*, nous détaillons un peu plus le contexte de la production de l'auteur dans les années 1820. C'est que ce troisième

<sup>21</sup> *Mémoires de ma vie* se trouvent dans l'édition des *Mémoires d'outre-tombe* mentionnée ci-dessus, p.7.

<sup>22</sup> BERCHET. « Préface ». Op. cit. p. XVI.

tournant a un rapport direct avec la publication de ses *Œuvres complètes* : cet important changement dans la conception de ses *Mémoires* se produit au cours du long processus qu'est l'entreprise de réorganisation et de publication des ouvrages qu'il a rédigés jusqu'à ce moment là.

C'est en 1825 que Chateaubriand décide de préparer ses *Œuvres complètes*. L'entreprise s'avère décisive pour dresser le bilan de sa carrière ainsi que pour redéfinir et expliciter maints aspects de sa pensée politique et littéraire. Chateaubriand va y établir des ponts entre ses divers textes et, chemin faisant, va recomposer l'ensemble de ses travaux. L'importance de cette initiative réside surtout dans deux aspects.

Le premier est que dans ces *Œuvres complètes*, d'une part, l'auteur réunit de nombreuses pièces qui n'avaient pas encore vu le jour : des articles littéraires, des brochures, des essais et quelques discours politiques y gagnent leur espace. D'autre part, les œuvres inédites ou inachevées sont incluses dans cette édition magistrale (c'est le cas des *Natchez*, des *Aventures du dernier Abencérage*, des *Voyages*, des *Études historiques*, mais aussi de son *Essai sur les révolutions* de 1797, édité en Angleterre qui n'avait pas été publié en France jusqu'alors).

Le deuxième aspect à considérer, c'est l'étendue de l'apparat explicatif constitué par les notes et les préfaces. Selon J.-C. Berchet, avec cette publication de ses ouvrages l'écrivain prépare « un retour en force sur la scène littéraire, à laquelle il avait renoncé quinze ans plus tôt, mais aussi une revendication de paternité envers le romantisme renaissant : le mirifique contrat qu'il signe, au mois de mars 1826, avec le libraire-éditeur Lavocat, le consacre comme le modèle envié de la gloire littéraire pour toute la génération des années 20. »<sup>23</sup>

Mais les *Œuvres* ne se limitent pas à compiler des textes, son importance dépasse la simple tâche de réunir et d'organiser les ouvrages éparpillés au long des trente dernières années. Mis en évidence par ce mouvement publicitaire, l'auteur se voit comme un représentant privilégié d'une conscience historique vivante et lance quelques lumières sur sa propre perspective historique. D'autre part, cette grande édition reçoit dans ses préfaces quelques pages qui faisaient partie des *Mémoires*, et le rapprochement des *Œuvres* et des *Mémoires* manifeste enfin l'évolution théorique et programmatique du Chateaubriand mémorialiste. Bref, une voie fertile s'ouvre. Portant la force du témoignage personnel ou d'un projet *autobiographique* naissant, les *Œuvres* deviennent une espèce d'étude qui fonde une nouvelle perspective poétique pour son auteur.

---

<sup>23</sup> BERCHET. « Préface ». Op. cit. p. XIX.



Dans la « Préface générale », en tête du tome XVI, publié en 1826, Chateaubriand affirme que ses ouvrages « seront comme les preuves et les pièces justificatives de ces Mémoires » ainsi qu'une « histoire fidèle des trente prodigieuses années qui viennent de s'écouler »<sup>24</sup> inaugurées à partir de la Révolution. Ce texte représente donc une étape importante dans la genèse des *Mémoires*, car la perspective historique qu'il propose annonce déjà les éléments compositionnels qu'on pourra trouver plus tard dans les *Mémoires d'outre-tombe* et qui seront théoriquement explicités dans sa « Préface testamentaire »<sup>25</sup>.

Enfin, après avoir voulu donner à la France une épopée moderne avec *Les Martyrs*, il canalise ses forces sur le projet des *Mémoires*. Mais pour cela il va modifier un peu l'ampleur du programme. Il ne va plus se limiter à écrire la confidence introspective de l'histoire de sa vie, comme il avait projeté de le faire vingt ans plus tôt. À présent il lui faut, tout au contraire, amplifier le récit pour y introduire l'Histoire.

### **La perspective funèbre des *Mémoires* rejoint le temps historique**

Si Chateaubriand se trouve empêché d'influer sur l'histoire après la Révolution de Juillet et l'avènement de Louis-Philippe<sup>26</sup> il ne renonce pas pour autant à l'écrire, c'est dans ce contexte que la visée historique entre finalement comme apport vital dans les *Mémoires* et c'est de même dans ces circonstances, en 1832, que les *Mémoires de ma vie* deviennent les *Mémoires d'outre-tombe*.

Mais il faut observer que le changement de perspective, celle d'avoir un plan historique solide à côté de l'univers personnel, n'équivaut pas tout simplement à une migration d'ordre thématique. Ici la perspective devient plus compliquée, car l'histoire en éliminant d'emblée l'hégémonie aristocratique et en cessant d'être de nouveau un espace d'action pour Chateaubriand, va offrir désormais à cet homme public, qui se voit obligé à quitter la scène politique, un futur dramatique plein d'incertitudes et de crise. Il en ressort une vision problématisée de l'histoire, vision qui sera matérialisée par le texte des *Mémoires*.

---

<sup>24</sup> La « Préface générale » se trouve dans l'édition des *Mémoires d'outre-tombe* dont la référence se trouve ci-dessus, p. 1533-1537.

<sup>25</sup> La « Préface testamentaire » est le principal texte programmatique des *Mémoires d'outre-tombe* ; écrit entre 1832 et 1833, il paraît pour la première fois dans la *Revue des Deux Mondes*, en mars 1843, et sert de préface aux *Mémoires* jusqu'à son remplacement par un « Avant-propos » peu avant la mort de l'auteur. Elle se trouve dans l'édition des *Mémoires d'outre-tombe* mentionnée ci-dessus.

<sup>26</sup> Chateaubriand est un critique implacable du roi bourgeois, Louis-Philippe, et renonce définitivement à la vie politique.

Pour représenter cette impasse, l'auteur-narrateur du récit se place au futur et se met à parler d'un lieu invraisemblable : c'est ainsi qu'un auteur-défunt qui ne peut envisager son avenir qu'au-delà de la tombe devient l'historien des *Mémoires*, situation qu'il appelle. Sur les circonstances qui engendrent ce nouveau titre, Chateaubriand dit encore :

« J'éprouve maintenant de la joie, forçat libéré que je suis des galères du monde et de la cour. [...] Heureux de terminer une carrière politique qui m'était odieuse, je rentre avec amour dans le repos.[...] Les heures de loisir sont propres aux récits : naufragé, je continuerai de raconter mon naufrage. »<sup>27</sup>

Que peut-on appréhender enfin de ce deuxième baptême des *Mémoires*?

On voit tout d'abord que cette transformation signale la maturation de l'œuvre. Les *Mémoires d'outre-tombe* désignent une nouvelle forme d'envisager la perspective du temps – et aussi de l'espace – et ce changement de dénomination correspond bien à une modification dans la conception générale du récit.

D'une part, les *Mémoires de ma vie* prétend sans doute exposer les souvenirs clairs et positifs d'un passé pleinement restituable, créant dans une position rétrospective, plus linéaire, un encadrement moins problématisée du récit. *Ma vie*, expression forte, voire colorée, informe avec toute transparence que l'écrivain se propose de révéler un parcours bien cerné, illuminé par la clairvoyance de tout ce qui se trouve dans l'horizon du souvenu. Et par surcroît, l'adjectif *ma* insiste sur la primauté du particulier, sur l'affirmation d'une individualité qui doit être distinguée.

Les *Mémoires d'outre-tombe* proposent, en revanche, une formule symbolique funèbre. Éliminant le *ma* indicateur de la *personne* (*ma vie*) du discours, le titre n'apporte qu'un trait de l'énonciateur, celui qui correspond à sa finitude, à sa disparition. L'auteur n'y affiche même pas sa mort, *ma mort* : au-delà de la vie, détaché de tout ce qui assure et conduit les choses terrestres, d'une manière assez lugubre, il renvoie le lecteur à des souvenirs qui sortent *d'outre-tombe*. Toute l'ambiguïté d'une voix sans les repères *physiques* de l'énonciateur est mise en place, et la composition textuelle qui en ressort fait alors écho aux

---

<sup>27</sup> CHATEAUBRIAND. *Mémoires d'outre-tombe*. Tome 2, Paris, LGF, coll. « La Pochothèque », 2003-2004, p. 490-491.

secousses et aux oscillations des temps révolutionnaires. Cette dernière tendance s'accompagne d'une conscience de plus en plus aiguë de son historicité.

Voilà enfin à peu près quel est le pari du mémorialiste quand il rebaptise son œuvre, deux ans après la chute de la monarchie restauratrice, en attribuant à son entreprise un timbre qui porte le poids énigmatique du deuil.

Et après ce long processus d'élaboration du texte, nous avons une nouvelle histoire de variations qui commence : celle de ses publications.

### **Transformer les manuscrits en livre : une brève histoire des publications des *Mémoires d'outre-tombe***

L'histoire de la publication des *Mémoires* est aussi tumultueuse que l'histoire de la vie de l'auteur elle-même. Si la genèse de son écriture représente bien les injonctions et les impasses du parcours de l'auteur, l'histoire de sa publication n'est pas différente, et elle continue la longue trame de son écriture.

La vente des *Mémoires* deviendra pour l'écrivain un moyen de subsistance et une manière de régler ses dettes. Mais il va rencontrer bien des difficultés à mener ses affaires de publication, étant donné que les éditeurs n'avaient pas de prévision de publication immédiate des *Mémoires*, puisque le point final serait mis avec la mort de l'auteur et que Chateaubriand ne désirait les publier qu'après sa disparition.<sup>28</sup> En fait, les *Mémoires* devraient naître pour le public seulement après la mort de l'auteur.

On a vu combien Chateaubriand consacra sa vie à ce projet et, dans les dernières années particulièrement, au ciselage de ses écrits autobiographiques. Toutefois, malgré ses efforts, il ne réussit pas à faire établir tout de suite une édition à la hauteur de son travail suivant sa dernière volonté. Le texte subit toute sorte de contretemps dans les mains de ses nouveaux propriétaires.

Son projet de publication posthume ne se réalise pas tel qu'il le voulait et, à sa grande déception, un journal va diffuser sous forme de fascicules une partie de ses *Mémoires* en 1848. Puis, quelques fragments de l'œuvre reçoivent des publications éventuelles et, bien avant qu'il le désire, il doit commencer à hypothéquer sa tombe.

---

<sup>28</sup> Le propos d'une autobiographie dite d'*outre-tombe* signifie aussi une publication *outre-tombe*.

Pour des raisons économiques aussi, dans l'*Essai sur la littérature anglaise*, de 1836, long texte en guise d'avant-propos pour sa traduction du *Paradis perdu*, il inclut nombre de pages de ses *Mémoires*. Mais après la création d'une « Société propriétaire des *Mémoires d'outre-tombe* », à partir de 1838, il obtient une rente permanente, la protection et le secret sur ses écrits futurs et aussi la garantie que son manuscrit personnel est le seul texte légitime pour une publication posthume.

Chateaubriand exige dans le contrat de vente des *Mémoires* une totale fidélité des éditeurs à la version définitive du texte ; et en quoi consiste-elle cette version définitive ? C'est toujours celle que l'auteur gardait pour les dernières corrections. Il y avait donc un permanent décalage entre la copie rendue aux éditeurs et celle considérée comme l'authentique, au pouvoir seul de l'auteur. C'est un peu comme si écriture et publication se faisaient concurrence. L'auteur vit ainsi de ses *Mémoires* qui sont toujours en train de se faire, tandis que les éditeurs passent à vivre de la promesse d'accomplissement de l'ouvrage. En 1844, devant la possibilité de sa diffusion en feuilleton, l'auteur se met immédiatement à authentifier chacun de ses derniers manuscrits, désireux d'annuler les précédents.

Selon les règles du contrat, le dernier manuscrit, celui de 1847-1848, s'était formé de trois copies (auteur, éditeur et notaire). Mais il ne reste aujourd'hui que sept livres du manuscrit autographe et une version complète, celle du notaire, presque sans corrections. On ne connaît pas le destin de celle de l'éditeur.

### **Les éditions des *Mémoires***

Dès la mort de Chateaubriand les éditeurs Lenormant et Ampère font paraître en octobre 1848 une publication en feuilleton, publication qui s'annonçait déjà depuis 1844 après un contrat de vente de l'ouvrage. Pour ce faire, les éditeurs ne tiennent guère compte de l'architecture générale du texte, le découpant en sections aléatoires et supprimant les livres et les chapitres qui le structuraient.

Jacques Neefs examine remarquablement le long processus de révision des manuscrits ainsi que le traitement donné par les éditeurs à ces textes. L'auteur décrit en détail l'infidélité de cette première édition par rapport au dernier état du texte laissé par Chateaubriand:

« À la mort de Chateaubriand, le texte édité des *Mémoires* est doublement 'infidèle', les imprimeurs utilisant les copies-témoins qui ne comportaient pas toutes les

corrections et révisions du manuscrit original, et les exécuteurs testamentaires qui détenaient le manuscrit original tronquant certaines parties, supprimant les développements de circonstance et les audaces stylistiques qui risquaient de rendre, pensaient-ils, l'œuvre difficilement recevable en son temps. L'architecture 'en livres', conçue par Chateaubriand, fut elle aussi défaite par la publication en 'volume' (unité strictement typographique) de la succession des brefs chapitres qui composaient le texte des *Mémoires*. »<sup>29</sup>

Comme les éditeurs avaient convenu que la publication en livre ne se ferait qu'après l'accomplissement de son impression dans le journal, le premier et le second volumes tardent un peu et vont paraître seulement en janvier 1849, chez Penaud frères. Suivant le rythme du journal qui ne maintient pas une régularité, le dernier volume doit voir le jour seulement au mois de décembre 1850. Le texte est difficile à établir. Cette édition originale présente pourtant la même structure fractionnée du feuilleton, devant recevoir des ajouts, quelques rectifications, voire des interprétations des éditeurs, afin de compenser les problèmes venus de l'établissement du texte.<sup>30</sup> Ces solutions sont désastreuses pour la composition globale de l'œuvre. De surcroît, la réception du public et de la critique n'a pas été très généreuse. Les *Mémoires* vont alors tomber misérablement dans l'indifférence générale, situation aggravée par l'image excentrique de l'auteur propagée publiquement. Loin d'être bien lus et évalués, on ne tarde pas à les considérer comme le fruit tardif de l'égotisme sénile de l'auteur.<sup>31</sup>

Il n'y a pas d'unanimité à propos des raisons de cette mauvaise réception des *MOT*. Jean-Paul Clément ne considère pas cette *déstructuration* comme décisive pour expliquer la médiocre réception de l'ouvrage. Il attribue les antipathies et les réticences des lecteurs plutôt aux interruptions au long de sa publication.<sup>32</sup> Mais en tout cas, l'indifférence ou les hostilités envers ce texte long, difficile, dépendant d'une organisation hiérarchique à mieux orienter le lecteur, se prolongent longtemps, jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle.

C'est en fait la deuxième édition qui va diffuser les *Mémoires* à une importante génération d'écrivains qui va vraiment lire et apprécier le texte. Proust, Gide et Claudel, par exemple, entrent en contact avec le texte à travers cette deuxième édition organisée par l'historien Edmond Biré, basée toujours sur le texte de Penaud. Publiée en 1898, par les

<sup>29</sup> NEEFS J, « De main vive – trois versions de la transmission des textes », *Littérature*, décembre 1986, p. 36.

<sup>30</sup> Ce texte apparaît en tranches mécaniques de 12 tomes, sans cohérence.

<sup>31</sup> On trouve certaines exceptions, c'est le cas notamment de l'appréciation de P.-J. Hetzel écrite en 1859, citée par Berchet : « Il ne mourra de Chateaubriand que la mode de son temps. Les *Mémoires d'outre-tombe*, mal publiés, mal lus, mal jugés sont une oeuvre à se lécher le museau », *Mémoires d'outre-tombe*, XXXIII.

<sup>32</sup> CLÉMENT J.-P., *Chateaubriand, biographie morale et intellectuelle*, Paris, Flammarion, 1998, p. 200-223.

éditions Garnier, elle fera alors partie des *Œuvres complètes*, celles-ci venant précédées d'une étude de Sainte-Beuve. Cette riche édition, en préparation depuis les années 1859-1861, informée par des appendices et des notes historiques, joue un rôle important dans la diffusion et la redécouverte des *Mémoires* au long du siècle dernier. Cette même version sera encore republiée dans la collection des Classiques Garnier, obtenant une préface et des notes complémentaires de Pierre Moreau, en 1947.

À partir de là un vrai travail archéologique est mis en œuvre, et de ce travail découle la découverte et l'étude postérieure de nombreux fragments et de pages des *Mémoires*. C'est le cas notamment du « manuscrit de Genève » des années 1840-1843, par exemple, découvert en 1961.

Les recherches qui se sont développées après la découverte de ces documents ont beaucoup bénéficié du travail de la Société Chateaubriand, institution créée en 1930 et qui publie depuis 1957 les *Bulletins* de la Société. Ces *Bulletins* ont publié au long du vingtième siècle, surtout entre les années 1940 et 1970, d'abondantes études sur les matériaux retrouvés : des correspondances, des documents, des fragments de manuscrits perdus ; une partie considérable du contexte familial et social de Chateaubriand a pu alors être révélée et étudiée.

Cinquante ans après l'édition de E. Biré, il paraît l'édition et les études critiques de Maurice Levaillant. Deux grands projets éditoriaux seront réalisés dans les années 1940. En 1948, la publication du Centenaire de la mort de Chateaubriand (Flammarion, 4 volumes ; seconde édition 1949) coordonnée par Maurice Levaillant est préparée. Possédant tous les éléments pour organiser une édition sûre, Levaillant décide de prendre comme base la version de 1845<sup>33</sup> ; cette version était celle qui précédait les retranchements et les modifications faites par le mémorialiste après les objections et les commentaires du groupe de madame Récamier. La solution de Levaillant ne tient pas en compte donc les révisions faites après les années 1830 et vise à restituer ce qui serait le vrai désir de Chateaubriand avant d'être contaminé par les conseils de son entourage. Le problème principal qui se pose dans le rétablissement du texte de 1848, c'est l'impossibilité de le restituer dans son intégralité, étant donné que ladite version complète n'existe plus. C'est ainsi que pour restituer à leur place supposée certains passages retrouvés, l'éditeur va lui-même écrire des phrases ou sélectionner dans le *Congrès*

---

<sup>33</sup> Maurice Levaillant (1883-1961) est le responsable de l'organisation et de la coordination des découvertes partielles. Le professeur Lenormant lui communique les papiers de Madame Récamier et il consulte, d'autre part, plusieurs manuscrits du collectionneur Edouard Champion, parmi lesquels se trouvent la copie de 1826 des *Mémoires de ma vie*, le dossier du livre Récamier, la quatrième partie de la version de 1845 et sept livres du manuscrit de 1848.

*de Vérone* la matière de deux livres : « Il finit par aboutir à une sorte de monstre philologique, où des strates différentes du texte sont enchaînées, sur le même plan, dans un récit continu. »<sup>34</sup> Mais, il faut dire que cette édition, bénéficiant d'une énorme masse documentaire pour sa réalisation, a longtemps servi de référence et que surtout la deuxième de ses éditions demeure précieuse pour ses appendices documentaires ainsi que pour des notes.

Parallèlement à l'édition du Centenaire, Levaillant et Georges Moulinier commencent à publier les *Mémoires* dans la « Bibliothèque de la Pléiade ». Le premier tirage est de 1946, avec des retirages corrigés en 1951 et 1957. Pour la « Pléiade », les organisateurs adoptent un autre système. Elle reproduit le texte corrigé de 1847-1848, avec les dernières modifications entreprises par l'auteur, mais en compensation elle reçoit le livre sur Mme Récamier retranché par l'auteur et présente les chapitres de conclusion dans un livre séparé. On a alors ici un total de 44 livres, structure qui ne correspond à aucun manuscrit.

On arrive enfin à la dernière édition critique de l'ouvrage, établie par Jean-Claude Berchet, parue entre 1989 et 1998 dans la collection « Classiques Garnier » chez Bordas, qui s'appuie sur les acquis de la recherche historique et bibliographique des cinquante dernières années. Suivant rigoureusement les trois derniers états du texte, la copie notariale (1847), le manuscrit partiel de 1848, l'édition originale (1849-1850), elle évite l'alternative proposée par M. Levaillant, lequel fixait sur le même plan textuel des strates de l'écriture qui correspondaient en fait aux différents stades de l'évolution du texte. Cette édition est enfin assez fidèle à la structure générale du texte et utilise la dernière version laissée par Chateaubriand.

D'autre part, cette publication met à disposition du lecteur intéressé un double appareil supplémentaire et critique : les textes supprimés sont regroupés en appendice, tandis que les variantes de l'écriture proprement dites sont placées en bas de page. Les variantes utilisent tous les manuscrits connus : le manuscrit dit « de Genève », le manuscrit de 1845 et l'édition originale de 1848. À l'aide des notes explicatives préparées pour l'édition on peut enfin suivre aisément la *construction* du texte.

Il faut dire finalement qu'en 2003-2004 la « Pochothèque » publie à nouveau ce texte des « Classiques Garnier », établi et recorrecté par Berchet, qui nous fait voir toujours de forme intelligible l'histoire et l'évolution de l'écriture des *Mémoires d'outre-tombe* avec son champ précieux de variantes et des notes. On y trouve en plus une véritable documentation

---

<sup>34</sup> BERCHET, *Mémoires d'outre-tombe*, op. cit., p. XXXV.

lexicale (histoire, sens et niveau de langue de tous les termes rares) et une recherche importante des références des citations.

Bref, jusqu'à présent les *Mémoires* ont reçu quatre éditions différentes. La première, après la mort de l'auteur, entre 1849-1850 chez Penaud qui fait suite à une publication en feuilleton dans le journal *La Presse*. La deuxième, organisée par Edmond Biré, paraît en 1898 et fait partie du projet de publication des *Œuvres complètes* de Chateaubriand qui débute dans les années 1859-1861. La troisième édition, et la première du vingtième siècle, de Maurice Levaillant, réalise en fait un double projet, d'un côté l'organisation du « Livre du Centenaire » de la mort de l'auteur et, de l'autre, la publication du texte dans la « Bibliothèque de la Pléiade » en 1947. L'édition la plus récente voit le jour entre 1989-1998 dans la collection « Classiques Garnier » et reçoit une révision pour paraître ensuite dans la « Pochothèque » sous la coordination de Jean-Claude Berchet.

Il reste à dire que c'est à partir du texte établi par « La Pochothèque » que nous avons préparé la traduction que nous présentons tout de suite.



## PARTIE II

# AVANT-PROPOS

*Paris, 14 avril 1846.*

Revu le 28 juillet 1846.

*Sicut nubes ... quasi naves ... velut umbra.*

JOB.

Comme il m'est impossible de prévoir le moment de ma fin, comme à mon âge les jours accordés à l'homme ne sont que des jours de grâce ou plutôt de rigueur, je vais m'expliquer.

Le 4 septembre prochain, j'aurai atteint ma soixante-dix-huitième année : il est bien ternps que je quitte un monde qui me quitte et que je ne regrette pas.

Les *Mémoires* à la tête desquels on lira cet avant-propos, suivents; dans leurs divisions, les divisions naturelles de mes carrières.

La triste nécessité qui m'a toujours tenu le pied sur la gorge, m'a forcé de vendre mes *Mémoires*. Personne ne peut savoir ce que j' ai souffert d' avoir été obligé d'hypothéquer ma tombe; mais je devais ce dernier sacrifice à mes serments et à l'unité de ma conduite. Par un attachement peut-être pusillanime, je regardais ces *Mémoires* comme des confidents dont je ne m'aurais pas voulu séparer ; mon dessein était de les laisser à madame de Chateaubriand ; elle les eût fait connaître à sa volonté, ou les aurait supprimés, ce que je désirerais plus que jamais aujourd'hui.

Ah ! si, avant de quitter la terre, j'avais pu trouver quelqu'un d'assez riche, d'assez confiant pour racheter les actions de la *Société*, et n'étant pas, comme cette Société, dans la nécessité de mettre l' ouvrage sous presse sitôt que tintera mon glas ! Quelques-uns des actionnaires sont mes amis ; plusieurs sont des personnes obligeantes qui ont cherché à m'être utiles ; mais enfin les actions se seront peut-être vendues ; elles auront été transmises à des tiers que je ne connais pas et dont les affaires de famille doivent passer en première ligne ; à ceux-ci, il est naturel que mes jours, en se prolongeant, deviennent sinon une irnporrunité, du moins un dommage. Enfin, si j'étais encore maître de ces *Mémoires*, ou je les garderais en manuscrit ou j' en retarderais l' apparition de cinquante années.

# PRÓLOGO

Paris, 14 de abril de 1846.

Revisto em 28 de julho de 1846.

Sicut nubes... quasi naves... velut umbra.

JÓ.

Como me é impossível prever o momento de meu fim, como em minha idade os dias concedidos ao homem são apenas dias de graça ou, antes, de rigor, vou explicar-me.

No próximo dia 4 de setembro, terei atingido setenta e oito anos: já é tempo de deixar este mundo que me deixa, sem que eu o lamente.

As *Memórias* na abertura das quais se lerá este prólogo, acompanham, em suas divisões, as divisões naturais de minhas carreiras.

A triste indignância que constantemente tem me afligido forçou-me a vender minhas *Memórias*. Ninguém pode imaginar o que sofri por ter sido obrigado a hipotecar minha tumba; mas eu devia este último sacrifício a meus juramentos e à coerência de minha conduta. Talvez por um apego pusilânime eu tomasse por confidentes essas *Memórias* das quais não desejava separar-me; meu intuito era o de entregá-las à senhora de Chateaubriand: ela as divulgaria segundo sua vontade; ou as suprimiria, o que eu hoje desejaria mais do que nunca.

Ah! se antes de abandonar a terra pudesse encontrar alguém suficientemente rico e confiável para resgatar as ações da *Sociedade*, sem que a esta Sociedade fosse necessário proceder à impressão da obra assim que soar minha hora! Alguns dos acionários são meus amigos; vários outros são pessoas obsequiosas que tentaram ser-me úteis; mas finalmente parece que as ações serão vendidas; teriam sido transmitidas a terceiros que não conheço e que farão prevalecer os interesses de família; para esses, é natural que meus dias, ao prolongarem-se, tornem-se uma inconveniência ou pelo menos um prejuízo. Enfim se eu ainda fosse senhor dessas *Memórias* eu as conservaria em manuscritos ou retardaria sua aparição em cinqüenta anos.

Ces *Mémoires* ont été composés à différentes dates et en différents pays: de là, des prologues obligés qui peignent les lieux que j'avais sous les yeux, les sentiments qui m'occupaient au moment où se renoue le fil de ma narration. Les formes changeantes de ma vie sont ainsi entrées les unes dans les autres : il m'est arrivé que, dans mes instants de prospérité, j'ai eu à parler de mes temps de misère ; dans mes jours de tribulation, à retracer mes jours de bonheur. Ma jeunesse pénétrant dans ma vieillesse, la gravité de mes années d'expérience attristant mes années légères, les rayons de mon soleil, depuis son aurore jusqu'à son couchant, se croisant et se confondant, ont produit dans mes récits une sorte de confusion, ou, si l'on veut, une sorte d'unité indéfinissable ; mon berceau a de ma tombe ma tombe a de mon berceau : mes souffrances deviennent des plaisirs, mes plaisirs des douleurs, et je ne sais plus, en achevant de lire ces *Mémoires*, s'ils sont d'une tête brune ou chenue.

J'ignore si ce mélange, auquel je ne puis apporter remède, plaira ou déplaira ; il est le fruit des inconstances de mon sort : les tempêtes ne m'ont laissé souvent de table pour écrire que l'écueil de mon naufrage.

On m'a pressé de faire paraître de mon vivant quelques morceaux de ces *Mémoires*, je préfère parler du fond de mon cercueil ; ma narration sera alors accompagnée de ces voix qui ont quelque chose de sacré, parce qu'elles sortent du sépulcre ; c'est sans doute un bien petit intérêt, mais je le lègue faute de mieux à l'orphelin « mes Mémoires » destiné à rester après moi ici-bas . Si j'ai assez souffert en ce monde pour être dans l'autre une ombre heureuse, un rayon échappé des Champs-Élysées répandra sur mes derniers tableaux une lumière protectrice : la vie me sied mal ; la mort m'ira peut-être mieux.

Ces *Mémoires* ont été l'objet de ma prédilection : saint Bonaventure obtint du ciel la permission de continuer les siens après sa mort ; je n'espère pas une telle faveur, mais je désirerais ressusciter à l'heure des fantômes, pour corriger au moins les épreuves. Au surplus, quand l'Éternité m'aura de ses deux mains bouché les oreilles, dans la poudreuse famille des sourds, je n'entendrai plus personne.

Si telle partie de ce travail m'a plus attaché que telle autre, c'est ce qui regarde ma jeunesse, le coin le plus ignoré de ma vie. Là, j'ai eu à réveiller un monde qui n'était connu que de moi; je n'ai rencontré, en errant dans cette société évanouie, que des souvenirs et le silence ; de toutes les personnes que j'ai connues, combien en existe-t-il aujourd'hui ?

Essas *Memórias* foram compostas em diferentes datas, em diferentes países: daí os forçosos prólogos que mostram os lugares que eu tinha diante dos olhos, os sentimentos de que era tomado no momento em que se restabelecia o fio de minha narração. As formas inconstantes de minha vida entraram, assim, umas nas outras: ocorreu-me que em instantes de prosperidade, tive de falar de meus dias de miséria; em momentos de turbulência, descrever meus dias de ventura. Minha juventude penetrando em minha velhice, a gravidade de meus anos de experiência entristecendo meus anos mais agradáveis, os raios de meu sol, desde sua aurora até seu ocaso, cruzando-se e confundindo-se produziram em minhas narrativas uma espécie de confusão ou, se quisermos, uma espécie de unidade indefinível; meu berço ganha minha tumba, minha tumba ganha meu berço: os sofrimentos tornaram-se meus prazeres e os prazeres, minhas dores, e não sei mais, ao acabar de ler estas *Memórias*, se elas são de uma cabeça morena ou grisalha.

Eu ignoro se essa mistura, para a qual não tenho remédio, agradará ou desagradará; ela é fruto das inconstâncias de meu destino: as tempestades muitas vezes deixaram-me por mesa de escrever apenas o despojo de meu naufrágio.

Apressaram-me em fazer aparecer ainda em vida alguns pedaços dessas *Memórias*; eu prefiro falar do fundo de minha sepultura; minha narração será então acompanhada dessas vozes que tem algo de sagrado porque saem do sepulcro. Se sofri suficientemente neste mundo para ser no outro um espectro feliz, um raio fugido dos Campos Elíseos deitará sobre meus últimos quadros uma luz protetora : a vida me cai mal, a morte me será talvez melhor.

Estas *Memórias* foram objeto de minha predileção: São Boaventura obteve dos céus a permissão de continuar as suas após a morte; eu não espero tal favor, mas desejaria ressuscitar à hora dos fantasmas para ao menos corrigir as provas. De resto, quando a Eternidade com suas mãos tiver-me tapado os ouvidos, na empoeirada família dos surdos, não escutarei mais ninguém.

Se alguma parte deste trabalho me agradou mais do que outra, esta foi a de minha juventude, o recanto mais ignorado de minha vida. Ali eu tive que despertar um mundo que somente eu conhecia; e tudo o que encontrei, errando por essa sociedade desvanecida, foi apenas lembranças e silêncio; de todas as pessoas que conheci, quantas sobrevivem hoje?

Les habitants de Saint-Malo s'adressèrent à moi le 25 août 1828, par l'entremise de leur maire, au sujet d'un bassin à flot qu'ils désiraient établir. Je m'empressai de répondre, sollicitant, en échange de bienveillance, une concession de quelques pieds de terre, pour mon tombeau, sur *le Grand-Bé*: Cela souffrit des difficultés, à cause de l'opposition du génie militaire. Je reçus enfin, le 27 octobre 1831, une lettre du maire, M. Hovius. Il me disait : « Le lieu de repos que vous désirez au bord de la « mer, à quelques pas de votre berceau, sera préparé par « la pitié filiale des Malouins. Une pensée triste se mêle « pourtant à ce soin. Ah! puisse le monument rester « longtemps vide ! mais l'honneur et la gloire survivent à « tout ce qui passe sur la terre. » Je cite avec reconnaissance ces belles paroles de M. Hovius : il n'y a de trop que le mot gloire.

Je reposerai donc au bord de la mer que j'ai tant aimée. Si je décède hors de France, je souhaite que mon corps ne soit rapporté dans ma patrie qu'après cinquante ans révolus d'une première inhumation. Qu'on sauve mes restes d'une sacrilège autopsie ; qu'on s'épargne le soin de chercher dans mon cerveau glacé et dans mon cœur éteint le mystère de mon être. La mort ne révèle point les secrets de la vie. Un cadavre courant la poste me fait horreur ; des os blanchis et légers se transportent facilement : ils seront moins fatigués dans ce dernier voyage que quand je les traînais çà et là chargés de mes ennuis.

Os habitantes de Saint Malo se dirigiram a mim em 25 de agosto de 1828 por intermédio de seu prefeito para tratar de uma doca flutuante que desejavam criar. Apressei-me em responder, solicitando em troca do benefício a concessão de alguns pés de terra para minha tumba no *Grand-Bé*<sup>1</sup>. O trato sofreu alguns reveses por conta da oposição da engenharia militar. Finalmente recebi em 27 de outubro de 1831, uma carta do prefeito, senhor Hovius. Ele me dizia: “O lugar de repouso que o senhor deseja à beira-mar, a poucos passos de seu berço, será preparado pela devoção filial dos moradores de Saint-Malo. Um triste pensamento junta-se, no entanto, a estes cuidados. Ah! que este monumento fique muito tempo vazio! mas a honra e a glória sobrevivem a tudo aquilo que passa pela a terra.” Cito com gratidão estas belas palavras do senhor Hovius: apenas há de mais a palavra *glória*.

Repousarei, portanto, à beira do mar que tanto amei. Se eu morrer fora da França, desejo que meu corpo somente seja transportado à minha pátria após cinquenta anos de uma primeira inumação. Que livrem meus restos de uma autópsia sacrílega; poupem-se dos cuidados de investigar em meu cérebro gélido, em meu coração apagado o mistério de meu ser. A morte não revela os segredos da vida. Um cadáver andando rapidamente me aterroriza; ossos leves e esbranquiçados são facilmente transportados: eles ficarão menos cansados nesta última viagem do que quando eu os arrastava aqui e ali saturados de meus dissabores.

---

<sup>1</sup>N.A. Ilhota situada na baía de Saint Malo

# LIVRE PREMIER

## (1)

*La Vallée-aux-Loups, près d'Aulnay, ce 4 octobre 1811.*

Il y a quatre ans qu'à mon retour de la Terre-Sainte, j'achetai près du hameau d'Aulnay, dans le voisinage de Sceaux et de Châtenay, une maison de jardinier, cachée parmi des collines couvertes de bois. Le terrain inégal et sablonneux dépendant de cette maison, n'était qu'un verger sauvage au bout duquel se trouvait une ravine et un taillis de châtaigniers. Cet étroit espace me parut propre à renfermer mes longues espérances ; *spatio brevi spem longam reseces*. Les arbres que j'y ai plantés prospèrent, ils sont encore si petits que je leur donne de l'ombre quand je me place entre eux et le soleil. Un jour, en me rendant cette ombre, ils protégeront mes vieux ans comme j'ai protégé leur jeunesse. Je les ai choisis autant que je l'ai pu des divers climats où j'ai erré ; ils rappellent mes voyages et nourrissent au fond de mon cœur d'autres illusions.

Si jamais les Bourbons remontent sur le trône, je ne leur demanderai, en récompense de ma fidélité, que de me rendre assez riche pour joindre à mon héritage la lisière des bois qui l'environnent : l'ambition m'est venue ; je voudrais accroître ma promenade de quelques arpents : tout chevalier errant que je suis, j'ai les goûts sédentaires d'un moine : depuis que j'habite cette retraite, je ne crois pas avoir mis trois fois les pieds hors de mon enclos. Mes pins, mes sapins, mes mélèzes, mes cèdres tenant jamais ce qu'ils promettent, la Vallée-aux-Loups deviendra une véritable chartreuse. Lorsque Voltaire naquit à Châtenay, le 20 février 1694, quel était l'aspect du coreau où se devait retirer, en 1807, l'auteur du *Genie du Christianisme* ?



# LIVRO PRIMEIRO

## Capítulo 1

Vallée-aux-Loups, próximo a Aulnay, neste 4 de outubro de 1811.

Faz quatro anos que, em meu retorno da Terra Santa, comprei perto do vilarejo de Aulnay, pelas imediações de Sceaux e de Chatenay, uma casa de jardineiro, escondida entre colinas cobertas de bosques. O terreno irregular e arenoso pertencente à casa era um simples pomar selvagem em cuja extremidade havia um barranco e uma mata de castanheiros. Este estreito espaço pareceu-me apropriado para recolher minhas longas esperanças; *spatio brevi spem longam reseces*. As árvores que plantei cresceram, mas encontram-se tão pequenas que eu ainda lhes faço sombra quando me ponho entre elas e o sol. Algum dia, devolvendo-me esta sombra, elas protegerão meus velhos anos assim como protegi sua juventude. Eu as escolhi, o quanto pude, nos diversos climas por onde errei; elas evocam minhas viagens e nutrem no fundo de meu coração outras ilusões.

Se algum dia os Bourbons reconquistarem o trono, eu pedirei apenas, em recompensa por minha fidelidade, suficiente riqueza para reunir à minha herança as zonas de bosques que a circundam: esta é minha ambição; desejaria aumentar em alguns arpentos meu passeio: por mais que seja um cavaleiro errante, tenho gostos sedentários de um monge: desde que me encontro nesta morada, creio não ter posto os pés três vezes fora de meu claustro. Meus pinheiros, meus larícios, meus cedros mantendo o que prometem, a Vallée-aux-Loups se tornará um verdadeiro retiro. Quando Voltaire nasceu em Chatenay, em 20 de fevereiro de 1694, qual seria o aspecto da encosta para onde deveria retirar-se, em 1807, o autor do *Gênio do Cristianismo*?

Ce lieu me plaît ; il a remplacé pour moi les champs paternels ; je l'ai payé du produit de mes rêves et de mes veilles ; c'est au grand désert d'Atala que je dois le petit désert d'Aulnay ; et pour me créer ce refuge, je n'ai pas, comme le colon américain, dépouillé l'Indien des Florides. Je suis attaché à mes arbres ; je leur ai adressé des élégies, des sonnets, des odes. Il n'y a pas un seul d'entre eux que je n'aie soigné de mes propres mains, que je n'aie délivré du ver attaché à sa racine, de la chenille collée à sa feuille ; je les connais tous par leurs noms comme mes enfants: c'est ma famille, je n'en ai pas d'autre, j'espère mourir au milieu d'elle.

Ici, j'ai écrit les *Martyrs*, les *Abencerages*, l'*Itinéraire* et *Moïse* ; que ferai-je maintenant dans les soirées de cet automne ? Ce 4 octobre 1811, anniversaire de ma fête et de mon entrée à Jérusalem, me tente à commencer l'histoire de ma vie. L'homme qui ne donne aujourd'hui l'empire du monde à la France que pour la fouler à ses pieds, cet homme, dont j'admire le génie et dont j'abhorre le despotisme, cet homme m'enveloppe de sa tyrannie comme d'une autre solitude ; mais s'il écrase le présent, le passé le brave, et je reste libre dans tout ce qui a précédé sa gloire.

La plupart de mes sentiments sont demeurés au fond de mon âme, ou ne se sont montrés dans mes ouvrages que comme appliqués à des êtres imaginaires. Aujourd'hui que je regrette encore mes chimères sans les poursuivre, je veux remonter le penchant de mes belles années: ces *Mémoires* seront un temple de la mort élevé à la clarté de mes souvenirs.

De la naissance de mon père et des épreuves de sa première position, se forma en lui un des caractères les plus sombres qui aient été. Or, ce caractère a influé sur mes idées en effrayant mon enfance, contristant ma jeunesse et décidant du genre de mon éducation.

Je suis né gentilhomme. Selon moi, j'ai profité du hasard de mon berceau, j'ai gardé cet amour plus ferme de la liberté qui appartient principalement à l'aristocratie dont la dernière heure est sonnée. L'aristocratie a trois âges successifs : l'âge des supériorités, l'âge des privilèges, l'âge des vanités : sortie du premier, elle dégénère dans le second et s'éteint dans le dernier.

On peut s'enquêter de ma famille, si l'envie en prend jamais, dans le dictionnaire de Moréri, dans les diverses histoires de Bretagne de d'Argentré, de dom Lobineau, de dom Morice, dans *l'Histoire généalogique de plusieurs maisons illustres de Bretagne* du P. Dupaz, dans Toussaint Saint-Luc, Le Borgne, et enfin dans l'*Histoire des grands officiers de la Couronne* du P. Anselme\*.

Este lugar me agrada; substituí para mim os campos paternos; paguei-o com o produto de meus sonhos e de minhas vigílias; é ao grande deserto de Atala que devo o pequeno deserto de Aulnay; e para cultivar este refúgio, não despojei os índios da Flórida como o colono americano. Afeiçoei-me às minhas árvores; enderecei-lhes elegias, sonetos, odes. Não há uma única que não tenha sido cuidada com minhas próprias mãos, nenhuma de cujas raízes eu não tenha arrancado verme, de cujas folhas não tenha tirado larva grudada; eu conheço todas por seus nomes como filhos meus: esta é minha família, não tenho outra, espero morrer junto a elas.

Aqui, escrevi os *Mártires*, os *Abencerages*, o *Itinerário* e *Moisés*; o que farei agora nas noites de outono? Neste 4 de outubro de 1811, festa de meu aniversário e de minha entrada em Jerusalém, tento começar a história de minha vida. O homem que hoje dá o Império do mundo à França apenas para espezinhá-la, este homem, cujo gênio admiro e cujo despotismo deploro me envolve em sua tirania como se fosse outra solidão; mas, se ele destrói o presente, o passado o desafia, e eu permaneço livre em tudo o que precedeu sua glória.

Grande parte de meus sentimentos permaneceu no fundo de minha alma, ou só foram aplicados a seres imaginários em minhas obras. Hoje, lamentando ainda minhas quimeras sem mais persegui-las, quero refazer o curso de meus melhores anos: estas *Memórias* serão um templo da morte erguido à clareza de minhas lembranças.

O nascimento de meu pai e as provas por que passou em sua primeira posição formaram nele um dos caracteres mais sombrios que já houve. Este caráter influenciou minhas idéias aterrorizando minha infância, amargurando minha juventude e determinando o gênero de minha educação.

Nasci gentil-homem. Creio que me beneficiei do acaso de minha origem, conservei este amor sólido pela liberdade que é patrimônio, sobretudo, da aristocracia cujo fim foi anunciado. A aristocracia conta com três eras sucessivas: a era das superioridades, a era dos privilégios, a era das vaidades: saída da primeira, ela degenera na segunda e extingue-se na última.

É possível informar-se sobre minha família, se alguém o desejar, no dicionário de Moréri, nas diversas histórias da Bretanha de d'Argentré, de dom Lobineau, de dom Morice, na *Historia genealógica das várias casas ilustres da Bretanha*, de P. Dupaz, em Toussaint Saint-Luc, Le Borgne, e finalmente na *História dos grandes oficiais da Coroa* do Padre Anselme<sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup> Esta genealogia está resumida em *História genealógica e heráldica dos Pares de França, dos grandes dignatários da Coroa*, pelo senhor cavaleiro de Courcelles.

Les preuves de ma descendance furent faites entre les mains de Chérin, pour l'admission de ma soeur Lucile comme chanoinesse au chapitre de l' Argentière, d'ou elle devait passer à celui de Remiremont ; elles furent reproduites pour ma présentation à Louis XVI, reproduites pour mon affiliation à l'ordre de Malte et reproduites, une dernière fois, quand mon frère fut présenté au même infortuné Louis XVI.

Mon nom s'est d'abord écrit *Brien*, ensuite *Briant* et *Briand*, par l'invasion de l'orthographe française. Guillaume le Breton dit *Castrum-Briani*. Il n'y a pas un nom en France qui ne présente ces variations de lettres. Quelle est l' orthographe de du Guesclin ?

Les *Brien* vers le commencement du onzième siècle communiquèrent leur nom à un château considérable de Bretagne, et ce château devint le chef-lieu de la baronnie de Chateaubriand. Les armes des Chateaubriand étaient d' abord des pommes de pin avec la devise : *Je sème l'or*. Geoffroy, baron de Chateaubriand, passa avec saint Louis en Terre-Sainte. Fait prisonnier à la bataille de la Massoure, il revint, et sa femme Sybille mourut de joie et de surprise en le revoyant. Saint Louis, pour récompenser ses services, lui concéda à lui et à ses héritiers, en échange de ses anciennes armoiries, un écu de gueules, semé de fleurs de lys d' or : *Cui et ejus haeredibus*, atteste un cartulaire du prieuré de Bérée, *sanctus Ludovicus tum Francorum rex, propter ejus probitatem in armis, flores lilii auri, loco pomorum pini auri, contulit*.

Les Chateaubriand se partagèrent dès leur origine en trois branches : la première, dite *barons de Chateaubriand*, souche des deux autres et qui commença l'an 1000 dans la personne de Thiern, fils de Brien, petit-fils d' Alain III, comte ou chef de Bretagne; la seconde, surnommée *seigneurs des Roches Baritaut*, ou du Lion d'Angers ; la troisième paraissant sous le titre de *sires de Beaufort*.

Lorsque la lignée des sires de Beaufort vint à s'éteindre dans la personne de Dame Renée, un Christophe II, branche collatérale de cette lignée, eut en partage la terre de la Guérande en Morbihan. A cette époque, vers le milieu du dix-septième siècle, une grande confusion s'était répandue dans l'ordre de la noblesse, des titres et des noms avaient été usurpés. Louis XIV prescrivit une enquête, afin de remettre chaecun dans son droit. Christophe fut maintenu, sur preuve de sa noblesse d'ancienne extraction, dans son titre et dans la possession de ses armes, par arrêt de la Chambre établie à Rennes pour la réformation de la noblesse de Bretagne. Cet arrêt fut rendu le 16 septembre 1669 ; en voici le texte :

As provas de minha descendência foram feitas pelas mãos de Chérin, para admissão de minha irmã enquanto cônica no Capítulo de l'Argentière, de onde ela passaria a seguir para o de Remiremont; estas foram reproduzidas para minha apresentação à Luís XVI, reproduzidas para minha filiação à Ordem de Malta e reproduzidas, uma última vez, quando meu irmão fora apresentado ao desafortunado Luís XVI.

No princípio, meu nome escrevia-se *Brien*, a seguir *Briant* e *Briand*, por interferência da ortografia francesa. Guillaume le Breton dito *Castrum-Briani*. Não há um só nome na França que não apresente estas variações de letras. Qual é a ortografia de du Guesclin?

Pelo começo do século XI os *Brien* transmitiram seu nome a um prestigioso castelo da Bretanha, e este castelo tornou-se a sede do baronato de Chateaubriand. As armas de Chateaubriand no princípio eram pinhas com a divisa: *Semeio ouro*. Geoffroy, barão de Chateaubriand, passou por Terra Santa com São Luís. Fez-se prisioneiro na Batalha de Massoure e, em sua volta, sua mulher Sybille morreu de alegria e de surpresa ao vê-lo retornar. Como recompensa de seus serviços, São Luís concedeu a ele e a seus herdeiros, em troca de suas antigas armas, um escudo, adornado com flores de lis em ouro: *Cui et ejus haeredibus*, atesta um catulário do priorado de Bérée, *sanctus Ludovicus tum Francorum rex, propter ejus probitatem in armis, flores lilii auri, loco pomorum pini auri, contulit*.

Os Chateaubriand, desde sua origem, dividiram-se em três ramos: a primeira, dita *barões de Chateaubriand*, tronco das duas outras que iniciou o ano 1000 na pessoa de Thiern, filho de Brien, neto de Alain III, conde ou chefe de Bretanha; a segunda, de alcunha *Senhores de Rochers Baritaut, ou de Leão d' Angers*; a terceira aparecendo sob o título de *sires de Beaufort*.

Quando a linhagem dos sires de Beaufort veio a extinguir-se na pessoa de Dame de Renée, um Christophe II, ramificação colateral desta linhagem, obteve por partilha a terra de Guérande em Morbihan. Nesta época, em meados do século XVII, reinava uma grande confusão na ordem da nobreza; títulos e nomes haviam sido usurpados. Luis XIV ordenou uma investigação, a fim de restituir a cada um seus direitos. Christophe conservara, diante das provas da antiga extração de sua nobreza, seu título e a posse de suas armas, por sentença da Câmara estabelecida em Rennes para reforma da nobreza de Bretanha. Essa sentença foi pronunciada em 16 de setembro de 1669; eis aqui o texto:

« Arrêt de la Chambre établie par le Roi (Louis XIV) pour la réformation de la noblesse en la province de Bretagne, rendu le 16 septembre 1669: Entre le procureur général du roi, et M. Christophe de Chateaubriand, sieur de la Guérande : lequel déclare le dit Christophe issu d'ancienne extraction noble, lui permet de prendre la qualité de chevalier, et le maintient dans le droit de porter pour armes de gueules semé de fleurs de lys d'or sans nombre, et ce après production par lui faite de ses titres authentiques, desquels il appert, etc., etc., ledit Arrêt signé Malescot. »

Cet arrêt constate que Christophe de Chateaubriand de la Guérande descendait directement des Chateaubriand, sires de Beaufort ; les sires de Beaufort se rattachaient par documents historiques aux premiers barons de Chateaubriand. Les Chateaubriand de Villeneuve, du Plessis et de Combourg étaient cadets des Chateaubriand de la Guérande, comme il est prouvé par la descendance d' Amaury, frère de Michel, lequel Michel était fils de ce Christophe de la Guérande maintenu dans son extraction par l' arrêt ci-dessus rapporté de la réformation de la noblesse, du 16 septembre 1669.

Après ma présentation à Louis XVI, mon frère songea à augmenter ma fortune de cadet en me nantissant de quelques-uns de ces bénéfices appelés *bénéfices simples*. Il n'y avait qu'un seul moyen praticable à cet effet, puisque j'étais laïque et militaire, c'était de m'agréger à l'ordre de Malte. Mon frère envoya mes preuves à Malte, et bientôt après il présenta requête en mon nom, au chapitre du grand-prieuré d' Aquitaine, tenu à Poitiers, aux fins qu'il fût nommé des commissaires pour prononcer d'urgence. M. Pontois était alors archiviste, vice-chancelier et généalogiste de l'ordre de Malte, au Prieuré.

Le président du chapitre était Louis-Joseph des Escotais, bailli, grand-prieur d' Aquitaine, ayant avec lui le bailli de Freslon, le chevalier de La Laureneie, le chevalier de Murat, le chevalier de Lanjamet, le chevalier de La Bourdonnaye-Montluc et le chevalier du Bouëtiez. La requête fut admise les 9, 10 et 11 septembre 1789. Il est dit, dans les termes d'admission du *Mémorial*, que je méritais à *plus d'un titre* la grâce que je sollicitais, et que des *considérations du plus grand poids* me rendaient digne de la satisfaction que je réclamais.

"Sentença da Câmara estabelecida pelo Rei (Luís XIV) para reforma da nobreza na província de Bretanha, pronunciada em 16 de setembro de 1669: Entre o procurador geral do rei e o senhor Christophe de Chateaubriand, senhor de La Guérande: o qual declara o referido Christophe proveniente de antiga extração nobre, e permite-lhe assumir a condição de cavaleiro, e mantendo-o no direito de portar armas adornadas de flores de lis em ouro sem limite de número, e isto após produção feita por ele próprio de seus títulos autênticos, dos quais torna manifesto, etc. etc., a referida Sentença assinada Malescot."

Essa sentença certifica que Christophe de Chateaubriand de la Guérande descendia diretamente dos Chateaubriand, *sires* de Beaufort; os *sires* de Beaufort ligavam-se, segundo documentos históricos, aos primeiros barões de Chateaubriand. Os Chateaubriand de Villeneuve, de Plessis e de Combours eram os cadetes<sup>3</sup> dos Chateaubriand de la Guérande, conforme o prova a descendência de Amaury, irmão de Michel, sendo o tal Michel filho deste Christophe de la Guérande mantido em sua extração pela sentença acima descrita da reforma da nobreza, em 16 de setembro de 1669.

Depois de minha apresentação a Luís XVI, meu irmão pretendeu aumentar minha fortuna de caçula provendo-me de alguns dos benefícios chamados *benefícios simples*. O único meio para alcançar tal fim, sendo eu laico e militar, seria o de incorporar-me à Ordem de Malta. Meu irmão enviou minhas provas a Malta e, logo depois, apresentou petição em meu nome dirigida ao Capítulo do grande priorado da Aquitânia, reunido em Poitiers, a fim de que fossem nomeados comissários para um pronunciamento de urgência. Senhor Pontois era então o arquivista, vice-chanceler e genealogista da Ordem de Malta no Priorado.

O presidente do Capítulo era Louis-Joseph des Escotais, bailio, grande prior de Aquitânia, estando acompanhado pelo bailio de Freslon, o cavaleiro de La Laurencie, o cavaleiro de Murat, o cavaleiro de Lanjamet, o cavaleiro de La Bourdonnaye-Montluc e o cavaleiro de Bouëtiez. A petição fora admitida em 9, 10 e 11 de setembro de 1789. Está dito, nos termos da admissão do *Memorial*, que eu merecia *por mais de uma razão* o benefício que solicitava, e que *considerações de grande peso* tornavam-me digno de ter minha solicitação acolhida.

---

<sup>3</sup> Filhos não primogênitos de nobres.

Et tout cela avait lieu après la prise de la Bastille, après les scènes du 9 octobre 1789 et la translation de la famille royale à Paris ! Et dans la séance du 7 août de cette année 1789, l'Assemblée nationale avait aboli les titres de noblesse ! Comment les chevaliers et les examinateurs de mes preuves trouvaient-ils aussi que je méritais à plus d' un titre la grâce que je sollicitais, etc., moi qui n' étais qu'un chétif sous-lieutenant d'infanterie, inconnu, sans crédit, sans faveur et sans fortune ?

Le fils aîné de mon frère (j'ajoute ceci en 1831 à mon texte primitif écrit en 1811), le comte Louis de Chateaubriand, a épousé mademoiselle d'Orglandes, dont il a eu cinq filles et un garçon, celui-ci nommé Geoffroy. Christian, frère cadet de Louis, arrière-petit-fils et filleul de M. de Malesherbes, et lui ressemblant d'une manière frappante, servit avec distinction en Espagne comme capitaine dans les dragons de la garde, en 1823. Il s'est fait jésuite à Rome. Les jésuites suppléent à la solitude à mesure que celle-ci s'efface de la terre. Christian vient de mourir à Chieri, près Turin : vieux et malade, je le devais devancer ; mais ses vertus l'appelaient au ciel avant moi, qui ai encore bien des fautes à pleurer.

Dans la division du patrimoine de la famille, Christian avait eu la terre de Malesherbes, et Louis la terre de Combourg. Christian ne regardant pas le partage égal comme légitime, voulut, en quittant le monde, se dépouiller des biens qui ne lui appartenaient pas et les rendre à son frère aîné.

A la vue de mes parchemins, il ne tiendrait qu'à moi, si j'héritais de l'infatuation de mon père et de mon frère, de me croire cadet des ducs de Bretagne, venant de Thiern, petits-fils d' Alain III.

Cesdits Chateaubriand auraient mêlé deux fois leur sang au sang des souverains d'Angleterre, Geoffroy IV de Chateaubriand ayant épousé en secondes noces Agnès de Laval, petite-fille du comte d'Anjou et de Mathilde, fille de Henri I; Marguerite de Lusignan, veuve du roi d' Angleterre et petite-fille de Louis-le-Gros, s'étant mariée à Geoffroy V, douzième baron de Chateaubriand. Sur la race royale d'Espagne, on trouverait Brien, frère puîné du neuvième baron de Chateaubriand, qui se serait uni à Jeanne, fille d'Alphonse, roi d'Aragon. Il faudrait croire encore, quant aux grandes familles de France, qu'Edouard de Rohan prit à femme Marguerite de Chateaubriand ; il faudrait croire encore qu'un Croï épousa Charlotte de Chateaubriand. Tinteniac, vainqueur au combat des Trente, du Guesclin le connétable, auraient eu des alliances avec nous dans les trois branches.



E tudo isso acontecia após a tomada da Bastilha, e depois das cenas de 6 de outubro de 1789 e da transferência da família Real a Paris! E na sessão de 7 de agosto deste ano de 1789, a Assembléia Nacional havia abolido os títulos de nobreza! Como então os cavaleiros e examinadores de minhas provas julgavam que eu merecia *por mais de uma razão o benefício que eu solicitava*, etc., eu que não passava de um pobre subtenente de infantaria, desconhecido, sem crédito, sem favor e sem fortuna?

O primogênito de meu irmão (acrescento isso em 1831 a meu texto escrito em 1811), conde Luís de Chateaubriand, desposou a senhorita d'Orglandes, de quem teve cinco filhas e um menino, chamado Geoffroy. Christian, irmão caçula de Luís, bisneto e afilhado do senhor Malesherbes, com quem se assemelhava de maneira espantosa, serviu com distinção na Espanha como capitão dos dragões de guarda, em 1823. Tornou-se jesuíta em Roma. Os jesuítas restauram a solidão à medida que esta desaparece da face da terra. Christian acaba de morrer em Chieri, perto de Turim: velho e doente, eu devia precedê-lo; mas suas virtudes o chamaram ao céu antes de mim, que tenho ainda alguns erros a lamentar.

Na divisão do patrimônio da família, Christian havia recebido as terras de Malesherbes, e Luís as de Combourg. Christian, não tendo considerado legítima a repartição, quis, ao deixar este mundo, despojar-se dos bens que não lhe pertenciam devolvendo-os a seu irmão mais velho.

Em vista de meus pergaminhos, dependeria apenas de mim, se tivesse herdado a fatuidade de meu pai e de meu irmão, crer-me cadete dos duques de Bretanha, descendente de Thiern, neto de Alain III.

Esses mencionados Chateaubriand teriam mesclado duas vezes seu sangue com o sangue dos soberanos da Inglaterra, ao casar Geoffroy IV de Chateaubriand em segundas núpcias com Agnès de Laval, neta do conde de Anjou e de Mathilde, filha de Henrique Ier; Marguerite de Lusignan, viúva do rei da Inglaterra e neta de Luis o Gordo, tendo casado com Geoffroy V, décimo segundo barão de Chateaubriand. Na estirpe real de Espanha, encontramos Brien, segundo irmão do nono barão de Chateaubriand, que se teria unido a Jeanne, filha de Alphonse, rei de Aragão. Parece também, quanto às grandes famílias da França, que Edouard de Rohan tomou por esposa Marguerite de Chateaubriand; e ainda que um Croï desposou Charlotte de Chateaubriand. Titeniac, vencedor no combate dos Trinta e o condestável de Guesclin teriam efetuado alianças conosco nos três ramos.

Tiphaine du Guesclin, petite-fille du frère de Bertrand, céda à Brien de Chateaubriand, son cousin et son héritier, la propriété du Plessis-Bertrand. Dans les traités, des Chateaubriand sont donnés pour caution de la paix aux rois de France, à Clisson, au baron de Vitré. Les ducs de Bretagne envoient à des Chateaubriand copie de leurs assises. Les Chateaubriand deviennent grands officiers de la couronne, et des *illustres* dans la cour de Nantes ; ils reçoivent des commissions pour veiller à la sûreté de leur province contre les Anglais. Brien I se trouve à la bataille d'Hastings : il était fils d'Eudon, comte de Penthièvre. Guy de Chateaubriand est du nombre des seigneurs qu'Arthur de Bretagne donna à son fils pour l'accompagner dans son ambassade de Rome, en 1309.

Je ne finirais pas si j'achevais ce dont je n'ai voulu faire qu'un court résumé : la note à laquelle je me suis enfin résolu\*, en considération de mes deux neveux, qui ne font pas sans doute aussi bon marché que moi de ces vieilles misères, remplacera ce que j'ometts dans ce texte. Toutefois, on passe aujourd'hui un peu la borne; il devient d'usage de déclarer que l'on est de race corvéable, qu'on a l'honneur d'être fils d'un homme attaché à la glèbe. Ces déclarations sont-elles aussi fières que philosophiques ? N'est-ce pas se ranger du parti du plus fort ? Les marquis, les comtes, les barons de maintenant, n'ayant ni privilèges ni sillons, les trois quarts mourant de faim, se dénigrant les uns les autres, ne voulant pas se reconnaître, se contestant mutuellement leur naissance ; ces nobles, à qui l'on nie leur propre nom, ou à qui on ne l'accorde que sous bénéfice d'inventaire, peuvent-ils inspirer quelque crainte ? Au reste, qu'on me pardonne d'avoir été contraint de m'abaisser à ces puérides ré citations, afin de rendre compte de la passion dominante de mon père, passion qui fit le noeud du drame de ma jeunesse. Quant à moi, je ne me glorifie ni ne me plains de l'ancienne ou de la nouvelle société. Si, dans la première, j'étais le chevalier ou le vicomte de Chateaubriand, dans la seconde je suis François de Chateaubriand ; je préfère mon nom à mon titre.

Monsieur mon père aurait volontiers, comme un grand terrier du moyen âge, appelé Dieu le Gentilhomme de là-haut, et surnommé Nicodème (le Nicodème de l'Évangile) un saint gentiçhomme. Maintenant, en passant par mon géniteur, arrivons de Christophe, seigneur suzerain de la Guérande, et descendant en ligne directe des barons de Chateaubriand, jusqu'à moi, François, seigneur sans vassaux et sans argent de la Vallée-aux-Loups.

Tiphaine du Guesclin, neta do irmão de Bertrand, cedeu a Brien de Chateaubriand, seu primo e herdeiro, a propriedade de Plessis-Bertrand. Nos tratados, uns Chateaubriand são oferecidos como fiadores da paz com os reis de França, em Clisson, ao barão de Vitré. Os duques de Bretanha enviam aos Chateaubriand cópia de suas audiências. Os Chateaubriand tornam-se grandes oficiais da Coroa, e *ilustres* na corte de Nantes; recebem a incumbência de velar pela segurança de sua província contra os ingleses. Brien Ier toma parte na batalha de Hastings: era filho de Eudon, conde de Penthièvre. Guy de Chateaubriand figura entre os senhores designados por Arthur de Bretagne para acompanhar o filho em sua embaixada a Roma, em 1309.

Eu não terminaria mais se me prolongasse ainda no que desejava que fosse apenas um curto resumo: a nota sobre a qual finalmente me decidi, em consideração a meus dois sobrinhos, que sem dúvida não fazem tanto caso quanto eu destas antigas misérias, suprirá o que omito neste texto. Entretanto, passamos um pouco hoje dos limites; torna-se comum declarar que se é de condição plebéia, que se tem a honra de ser filho de homem ligado à gleba. Pretendem essas declarações serem tão altivas quanto filosóficas? Não seria isso alinhar-se ao partido do mais forte? Os marqueses, os condes, os barões de agora, não tendo nem privilégios nem lavouras, estando três quartos morrendo de fome, se difamam uns aos outros, sem quererem reconhecer-se, contestando mutuamente seu nascimento; podem estes nobres, cujo nome se nega ou se concede sob privilégio de inventário, inspirar algum temor? De resto, que me perdoem o constrangimento de descer a estas pueris recitações, a fim de dar conta da paixão dominante de meu pai, paixão que foi o nó do drama de minha juventude. Quanto a mim, não me vanglorio nem me queixo da antiga ou da nova sociedade. Se, na primeira, eu era o cavaleiro ou o visconde de Chateaubriand, na segunda sou François de Chateaubriand; prefiro meu nome a meu título.

O senhor meu pai, de bom grado, como um grande feudatário da Idade Média, haveria de chamar a Deus de *nobre cavaleiro das alturas*, e chamado Nicodème (o Nicodème do Evangelho) um *santo cavaleiro*. Agora, deixando de lado o meu genitor, chegamos de Christophe, senhor feudal da Guérande, e descendente em linha direta dos barões de Chateaubriand, até mim, François, senhor sem vassalos e sem dinheiro da Vallée-aux-Loups.

En remontant la lignée des Chateaubriand, composée de trois branches, les deux premières étant faillies, la troisième, celle des sires de Beaufort, prolongée par un rameau (les Chateaubriand de la Guérande), s'appauvrit, effet inévitable de la loi du pays: les aînés nobles emportaient les deux tiers des biens, en vertu de la coutume de Bretagne ; les cadets divisaient entre eux tous un seul tiers de l'héritage paternel. La décomposition du chétif estoc de ceux-ci s'opérait avec d' autant plus de rapidité, qu'ils se mariaient ; et comme la même distribution des deux tiers au tiers existait aussi pour leurs enfants, ces cadets des cadets arrivaient promptement au partage d'un pigeon, d'un lapin, d'une canardière et d'un chien de chasse, bien qu'ils fussent toujours *chevaliers hauts et puissants seigneurs* d'un colombier, d'une crapaudière et d'une garenne . On voit dans les anciennes familles nobles une quantité de cadets ; on les suit pendant deux ou trois générations, puis ils disparaissent, redescendus peu à peu à la charrue ou absorbés par les classes ouvrières, sans qu'on sache ce qu'ils sont devenus.

Le chef de nom et d'armes de ma famille, était, vers le commencement du dix-huitième siècle, Alexis de Chateaubriand, seigneur de la Guérande, fils de Michel, lequel Michel avait un frère, Amaury. Michel était le fils de ce Christophe, maintenu dans son extraction des sires de Beaufort et des barons de Chateaubriand, par l'arrêt ci-dessus rappelé, Alexis de la Guérande était veuf ; ivrogne décidé, il passait ses jours à boire, vivait dans le désordre avec ses servantes, et mettait les plus beaux titres de sa maison à couvrir des pots de beurre.

En même temps que ce chef de nom et d'armes, existait son cousin François, fils d'Amaury, puîné de Michel. François, né le 19 février 1683, possédait les petites seigneuries des Touches et de la Villeneuve. Il avait épousé, le 27 août 1713, Pétronille-Claude Lamour, dame de Lanjégu, dont il eut quatre fils : François-Henri, René (mon père), Pierre, seigneur du Plessis, et Joseph, seigneur du Parc. Mon grand-père, François, mourut le 28 mars 1729 ; ma grand-mère, je l' ai connue dans mon enfance avait encore un beau regard qui souriait dans l'ombre de ses belles années. Elle habitait, au décès de son mari, le manoir de la Villeneuve, dans les environs de Dinan. Toute la fortune de mon aïeule ne dépassait pas 5,000 livres de rente, dont l'aîné de ses fils emportait les deux tiers, 3 332 livres; restaient 1 668 livres de rente pour les trois cadets, sur laquelle somme l'aîné prélevait encore le préciput .

Remontando à linhagem dos Chateaubriand, composta de três ramos, estando as duas primeiras extintas a terceira, a dos *sires* de Beaufort, prolongada por um ramo (os Chateaubriand de Guérande), empobrecera, efeito inevitável da lei do lugar: os filhos primogênitos nobres levavam dois terços dos bens, em virtude dos costumes de Bretanha; os mais novos dividiam entre si um único terço da herança paterna. A degradação do magro patrimônio desses operava-se ainda com mais rapidez após o casamento; e como a mesma distribuição dos dois terços do terço valia também para seus filhos, esses caçulas dos caçulas chegavam rapidamente ao ponto de terem de partilhar um pombo, um coelho, um pântano para caçar patos e um cão de caça, mesmo que fossem *altos cavaleiros e poderosos senhores* de um pombal, de uma pocilga ou de uma reserva de caça. Vê-se nas antigas famílias nobres um grande número de caçulas; podemos segui-los por duas ou três gerações, depois desaparecem pouco a pouco entregues ao arado ou absorvidos pelas classes trabalhadoras sem que saibamos no que se transformaram.

O chefe da linhagem e das armas de minha família, pelo início do século XVIII, era Alexis de Chateaubriand, senhor de la Guérande, filho de Michel, que tinha um irmão, Amaury. Michel era filho daquele Christophe mantido na extração dos *sires* de Beaufort e dos Barões de Chateaubriand, pela sentença acima mencionada. Alexis de la Guérande era viúvo; bêbado incorrigível, passava os dias a se embriagar, levava uma vida desregrada com as criadas e esbanjava todos os seus maiores bens.

Na mesma época deste chefe de linhagem e de armas, havia seu primo François, filho de Amaury, nascido depois de Michel. François, nascido em 19 de fevereiro de 1683, possuía os pequenos domínios de Touches e de Villeneuve. Ele desposara, em 27 de agosto de 1713, Pétronille- Claude Lamour, senhora de Lanjegu, que lhe deu quatro filhos: François-Henri, René (meu pai), Pierre, senhor de Plessis, e Joseph, senhor de Parc. Meu avô, François, morreu em 28 de março de 1729; minha avó, a quem conheci na infância, conservava um bonito olhar sorridente como uma sombra de sua juventude. Ao falecer seu marido, habitava o solar de Villeneuve, nos arredores de Dinan. Toda a fortuna de meu avô não excedia 5000 libras de renda, das quais o primogênito levava dois terços, 3 332 libras; restavam 1 668 libras de renda para os três filhos mais novos, que ainda entregavam ao mais velho um quantia sobre o feudo principal.

Pour comble de malheur, ma grand'mère fut contrariée dans ses desseins par le caractère de ses fils: l'aîné, François-Henri, à qui le magnifique héritage de la seigneurie de la Villeneuve était dévolu, refusa de se marier et se fit prêtre ; mais au lieu de quêter les bénéfices que son nom lui aurait pu procurer et avec lesquels il aurait soutenu ses frères, il ne sollicita rien par fierté et par insouciance. Il s'ensevelit dans une cure de campagne et fut successivement recteur de Saint-Launeuc et de Merdrignac, dans le diocèse de Saint-Malo. Il avait la passion de la poésie ; j'ai vu bon nombre de ses vers. Le caractère joyeux de cette espèce de noble Rabelais, le culte que ce prêtre chrétien avait voué aux Muses dans un presbytère excitaient la curiosité. Il donnait tout ce qu'il avait et mourut insolvable.

Le quatrième frère de mon père, Joseph, se rendit à Paris et s'enferma dans une bibliothèque : on lui envoyait tous les ans les 416 livres, son lopin de cadet. Il passa inconnu au milieu des livres ; il s'occupait de recherches historiques. Pendant sa vie qui fut courte, il écrivait chaque premier de janvier à sa mère, seul signe d'existence qu'il ait jamais donné. Singulière destinée ! Voilà mes deux oncles, l'un érudit et l'autre poète ; mon frère aîné faisait agréablement des vers ; une de mes soeurs, madame de Farcy, avait un vrai talent pour la poésie ; une autre de mes soeurs, la comtesse Lucile, chanoinesse, pourrait être connue par quelques pages admirables ; moi, j'ai barbouillé force papier. Mon frère a péri sur l'échafaud, mes deux soeurs ont quitté une vie de douleur après avoir languï dans les prisons ; mes deux oncles ne laissèrent pas de quoi payer les quatre planches de leur cercueil ; les lettres ont causé mes joies et mes peines, et je ne désespère pas, Dieu aidant, de mourir à l'hôpital.

Ma grand'mère s'étant épuisée pour faire quelque chose de son fils aîné et de son fils cadet, ne pouvait plus rien pour les deux autres, René, mon père, et Pierre, mon oncle. Cette famille, qui avait *semé l'or*, selon sa devise, voyait de sa gentilhommière les riches abbayes qu'elle avait fondées et qui entombaient ses aïeux. Elle avait présidé les états de Bretagne, comme possédant une des neuf baronnies ; elle avait signé au traité des souverains, servi de caution à Clisson, et elle n'aurait pas eu le crédit d'obtenir une sous-lieutenance pour l'héritier de son nom.

Il restait à la pauvre noblesse bretonne une ressource, la marine royale : on essaya d'en profiter pour mon père ; mais il fallait d'abord se rendre à Brest, y vivre, payer les maîtres, acheter l'uniforme, les armes, les livres, les instruments de mathématiques : comment subvenir à tous ces frais ? Le brevet demandé au ministre de la marine n'arriva point, faute de protecteur pour en solliciter l'expédition : la châtelaine de Villeneuve tomba malade de chagrin.

Para o cúmulo da infelicidade, o caráter de seus filhos contraria os projetos de minha avó: o primogênito, François-Henri, a quem era atribuída a magnífica herança do senhorio de Villeneuve, recusou-se a casar e tornou-se padre; mas ao invés de buscar as vantagens que seu nome ter-lhe-ia proporcionado, e com os quais teria sustentado seus irmãos, não solicitou nada por orgulho e indiferença. Enterrou-se em uma paróquia do campo e foi sucessivamente reitor de Saint-Launeuc e de Merdrignac, na diocese de Saint-Malo. Era um apaixonado pela poesia; vi bom número de seus versos. O temperamento alegre dessa espécie de nobre Rabelais e o culto que este padre cristão votava às Musas dentro de um presbitério excitavam a curiosidade. Ele deu tudo o que tinha e morreu insolvente.

O quarto irmão de meu pai, Joseph, dirigiu-se a Paris e encerrou-se numa biblioteca: todos os anos lhe enviavam 416 libras, sua porção de caçula. Ele passou incógnito em meio aos livros; ocupava-se de pesquisas históricas. Durante sua vida, que foi breve, ele escrevia a cada primeiro de janeiro a sua mãe, único sinal de vida que sempre dera. Singular destino! Eis aí meus dois tios, um erudito e outro poeta; meu irmão mais velho fazia versos aprazíveis. Uma de minhas irmãs, senhora de Farcy, tinha um verdadeiro talento para a poesia; outra de minhas irmãs, a condessa Lucile, cônica, podia ser conhecida por algumas páginas admiráveis; já eu rabisquei uma enorme quantidade de papel. Meu irmão pereceu no cadafalso, minhas duas irmãs abandonaram uma vida de dor após terem definhado nas prisões; meus dois tios não deixaram com o que pagar quatro pranchas de seu caixão; as cartas têm motivado minhas alegrias e meus pesares, e eu não me perco a esperança, se Deus ajudar, de morrer num asilo de pobres.

Minha avó, tendo esgotado seus esforços com seu filho mais velho e com o seu caçula, não podia fazer mais nada pelos dois outros, René, meu pai, e Pierre, meu tio. Esta família que havia *semeado ouro*, segundo sua divisa, via de seu castelo as ricas abadias que havia fundado e que sepultavam seus antepassados. Ela presidira os estados de Bretanha, como dona de um dos nove baronatos; firmara tratados com os soberanos, servira de fiadora em Clisson, e não obtinha crédito para adquirir uma subtenência para o herdeiro de seu nome.

Restava à pobre nobreza Bretã um recurso, a marinha Real: tentou-se recorrer a isso para meu pai; mas primeiro era necessário partir para viver em Brest, pagar os mestres, comprar o uniforme, as armas, os livros, os instrumentos de matemática: como subvencionar todos esses gastos? O diploma pedido ao ministro da marinha não chegou por falta de um protetor para solicitar sua expedição: a castelã de Villeneuve acabou doente de desgosto.

Alors mon père donna la première marque du caractère décidé que je lui ai connu. Il avait environ quinze ans : s'étant aperçu des inquiétudes de sa mère, il approcha du lit où elle était couchée et lui dit : « Je ne veux plus « être un fardeau pour vous. » Sur ce, ma grand'mère se prit à pleurer (j'ai vingt fois entendu mon père raconter cette scène). « René, répondit-elle, que veux-tu faire ?

« Laboure ton champ. - Il ne peut pas nous nourrir ; laissez-moi partir. - Eh bien, dit la mère, va donc ou Dieu veut que tu ailles. » Elle embrassa l'enfant en sanglotant. Le soir même, mon père quitta la ferme maternelle, arriva à Dinan, où une de nos parentes lui donna une lettre de recommandation pour un habitant de Saint-Malo. L'aventurier orphelin fut embarqué, comme volontaire, sur une goëlette armée, qui mit à la voile quelques jours après.

La petite république malouine soutenait alors sur la mer l'honneur du pavillon français. La goëlette rejoignit la flotte que le cardinal de Fleury envoyait au secours de Stanislas, assiégé dans Dantzick par les Russes. Mon père mit pied à terre et se trouva au mémorable combat que quinze cents Français, commandés par le brave Breton, de Bréhan comte de Plélo, livrèrent, le 29 mai 1734, à quarante mille Moscovites, commandés par Munich. De Bréhan, diplomate, guerrier et poète, fut tué, et mon père blessé deux fois. Il revint en France et se rembarqua. Naufragé sur les cotés de l'Espagne, des voleurs l'attaquèrent et le dépouillèrent dans les Galices ; il prit passage à Bayonne sur un vaisseau et surgit encore au toit paternel. Son courage et son esprit d'ordre l'avaient fait connaître. Il passa aux Iles ; il s'enrichit dans la colonie et jeta les fondements de la nouvelle fortune de sa famille.

Ma grand'mère confia à son fils René, son fils Pierre, M. de Chateaubriand du Plessis, dont le fils, Armand de Chateaubriand, fut fusillé, par ordre de Bonaparte: le Vendredi-Saint de l'année 1810. Ce fut un des derniers gentilshommes français morts pour la cause ,de la monarchie\*. Mon père se chargea du sort de son frère, quoiqu'il eût contracté, par l'habitude de souffrir, un rigueur de caractère qu'il conserva toute sa vie ; le *Non ignara mali* n'est pas toujours vrai : le malheur a ses duretés comme ses tendresses.



Foi então que meu pai deu o primeiro sinal do temperamento enérgico que conheci. Ele tinha aproximadamente quinze anos: tendo notado as inquietações de sua mãe, aproximou-se da cama onde ela se encontrava deitada e disse-lhe: “Não quero mais ser um fardo para a senhora.” Minha avó pôs-se a chorar (vinte vezes ouvi meu pai contar esta cena). “René, respondeu-lhe, o que quer fazer? Lavre teu campo. – Ele não pode alimentar-nos; deixe-me partir. – Está bem, disse a mãe, então vai para onde Deus quiser.” Aos soluços ela abraçou seu filho. Na mesma noite, meu pai deixou a fazenda materna e chegou a Dinan, onde um de nossos parentes lhe deu uma carta de recomendação para um habitante de Saint Malo. O aventureiro órfão embarcou como voluntário numa escuna armada que iniciou viagem alguns dias depois.

A pequena república da Saint-Malo defendia então a honra do pavilhão francês ao mar. A escuna se uniu à frota que o cardeal de Fleury enviava em socorro de Stanislau, sitiado em Danzig pelos russos. Meu pai pôs os pés em terra e fez parte do memorável combate travado por mil e quinhentos franceses, comandados pelo valente bretão, De Bréhan, o conde de Plélo, em 29 de maio de 1734, contra quarenta mil moscovitas comandados por Munich. De Bréhan, diplomata, guerreiro e poeta foi morto, e meu pai, duas vezes ferido. Ele retornou à França e embarcou novamente. Tendo naufragado na costa espanhola, salteadores o atacaram e o despojaram na Galícia; tomou passagem por Bayonne, de barco, e apareceu mais uma vez no lar paterno. Ficara conhecido pela coragem e pelo espírito de ordem. Passou para as Ilhas; enriqueceu nas colônias e lançou os fundamentos da nova fortuna de sua família.

Minha avó confiou a seu filho René seu outro filho, Pierre, senhor de Chateaubriand du Plessis, cujo filho, Armand de Chateaubriand, foi fuzilado por ordem de Bonaparte, na Sexta-feira Santa do ano de 1810. Este foi um dos últimos gentis-homens franceses mortos pela causa monárquica.<sup>4</sup> Meu pai se encarregou da sorte de seu irmão, embora tenha adquirido, com o hábito de sofrer, um rigor de temperamento que conservou durante toda a vida; o *Non ignara mali* nem sempre é correto: a infelicidade tem seus rigores e suas ternuras.

---

<sup>4</sup> N.A. Isso foi escrito em 1811. (Nota de 1831, Genebra).

M. de Chateaubriand était grand et sec ; il avait le nez aquilin, les lèvres minces et pâles, les yeux enfoncés, petits et pers ou glauques, comme ceux des lions ou des anciens barbares. Je n'ai jamais vu un pareil regard : quand la colère y montait, la prunelle étincelante semblait se détacher et venir vous frapper comme une balle.

Une seule passion domimait mon père, celle de son nom. Son état habituel était une tristesse profonde que l'âge augmenta et un silence dont il ne sortait que par des emportements. Avare dans l'espoir de rendre à sa famille son premier éclat, hautain aux états de Bretagne avec les gentilshommes, dur avec ses vassaux à Combourg, taciturne, despotique et menaçant dans son intérieur, ce qu'on sentait en le voyant était la crainte. S'il eût vécu jusqu'à la Révolution et s'il eût été plus jeune, il aurait joué un rôle important, ou se serait fait massacrer dans son château, Il avait certainement du génie : je ne doute pas qu'à la tête des administrations ou des armées, il n'eût été un homme extraordinaire.

Ce fut en revenant d'Amérique qu'il songea à se marier. Né le 23 septembre 1718, il épousa à trente-cinq ans, le 3 juillet 1753, Apolline-Jeanne-Suzanne de Bedée, née le 7 avril 1726, et fille de messire Ange-Annibal, comte de Bedée, chevalier seigneur de la Bouëtardais. Il s'établit avec elle à Saint-Malo, dont l'un et l'autre étaient nés à sept ou huit lieues, de sorte qu'ils apercevaient de leur demeure l'horizon sous lequel ils étaient venus au monde. Mon aïeule maternelle, Marie-Anne de Ravenel de Boisteilleul, dame de Bedée, née à Rennes, le 16 octobre 1698, avait été élevée à Saint-Cyr dans les dernières années de madame de Maintenon : son éducation s'était répandue sur ses filles.

Ma mère, douée de beaucoup d'esprit et d'une imagination prodigieuse, avait été formée à la lecture de Fénelon, de Racine, de madame de Sévigné, et nourrie des anecdotes de la cour de Louis XIV; elle savait tout *Cyrus* par coeur. Apolline de Bedée, avec de grands traits, était noire, petite et laide ; l'élégance de ses manières, l'allure vive de son humeur contrastaient avec la rigidité et le calme de mon père. Aimant la société autant qu'il aimait la solitude, aussi pétulante et animée qu'il était immobile et froid, elle n'avait pas un goût qui ne fût opposé à ceux de son mari. La contrariété qu'elle éprouva la rendit mélancolique, de légère et gaie qu'elle était. Obligée de se taire quand elle eût voulu parler, elle s'en dédommageait par une espèce de tristesse bruyante entrecoupée de soupirs, qui interrompaient seuls la tristesse muette de mon père. Pour la piété, ma mère était un ange.

Senhor de Chateaubriand era grande e seco; ele tinha nariz aquilino, lábios finos e pálidos, olhos encovados, pequenos e azuis ou esverdeados, como os dos leões ou dos antigos bárbaros. Nunca vi um olhar parecido: quando a cólera lhe assomava aos olhos a pupila rutilante parecia despregar-se e querer atingir-nos como uma bala.

Uma única paixão dominava meu pai, a de seu nome. Seu estado habitual era o de uma tristeza profunda agravada pela idade e o de um silêncio suspenso apenas por seus arrebatamentos. Avaro na sua esperança de devolver à família seu antigo lustre, altivo nos domínios de Bretanha com os nobres, duro com seus vassalos em Combourg, taciturno, despótico e ameaçador em seu lar, tudo o que sentíamos ao vê-lo era temor. Se fosse mais jovem e tivesse vivido até a Revolução, ele teria exercido um papel importante, ou haveria de se deixar massacrar dentro de seu castelo. Certamente era homem de gênio: não tenho dúvida de que à frente da administração ou do exército teria sido homem extraordinário.

Foi voltando da América que pensou em se casar. Nascido em 23 de setembro de 1718, se casou aos 35 anos, em 3 de julho de 1753, com Apolline-Jeanne-Suzanne de Bedée, nascida em 7 de abril de 1726, e filha de Monsenhor Ange-Annibal, conde de Bedée, senhor de La Bouëtardais. Estabeleceu-se com ela em Saint-Malo, tendo ambos nascido a sete ou oito léguas dali, de modo que avistavam de sua moradia o horizonte sob o qual vieram ao mundo. Minha avó materna, Marie-Anne de Ravenel de Boisteilleul, senhora de Bedée, nascida à Rennes, em 16 de outubro de 1698, fora educada em Saint-Cyr nos últimos anos da senhora de Maintenon: sua instrução estendera-se às filhas.

Minha mãe dotada de muito espírito e de uma imaginação prodigiosa, havia sido formada pela leitura de Fénelon, de Racine, de Madame de Sevigné e alimentada pelas anedotas da corte de Luís XIV; ela sabia de cor todo o *Cyrus*. Apolline de Bedée, de traços largos, era escura, pequena e feia; a elegância de suas maneiras, a vivacidade de seu humor contrastavam com a rigidez e a calma de meu pai. Amante da vida em sociedade tanto quanto ele o era da solidão, tão petulante e animada quanto imóvel e frio ele era, ela não possuía uma única inclinação que não fosse oposta à de seu marido. Graças aos sofrimentos por que passara, de desembaraçada e alegre tornara-se melancólica. Obrigada a se calar quando desejava falar, ela compensava por uma espécie de tristeza ruidosa entrecortada de suspiros, que chegavam a interromper a tristeza muda de meu pai. Para a devoção, minha mãe era um anjo.

## (2)

*La Vallée-aux-Loups, le 31 décembre 1811*

NAISSANCE DE MES FRÈRES ET SOEURS. - JE VIENS AU MONDE.

Ma mère accoucha à Saint-Malo d'un premier garçon qui mourut au berceau, et qui fut nommé Geoffroy, comme presque tous les aînés de ma famille. Ce fils fut suivi d'un autre et de deux filles qui ne vécurent que quelques mois.

Ces quatre enfants périrent d'un épanchement de sang au cerveau. Enfin, ma mère mit au monde un troisième garçon qu'on appela Jean-Baptiste : c'est lui qui, dans la suite, devint le petit-gendre de M. de Malesherbes. Après Jean-Baptiste, naquirent quatre filles : Marie-Anne, Bénigne, Julie et Lucile, toutes quatre d'une rare beauté et dont les deux aînées ont seules survécu aux orages de la Révolution. La beauté, frivolité sérieuse, reste quand toutes les autres sont passées. Je fus le dernier de ces dix enfants. Il est probable que mes quatre soeurs durent leur existence au désir de mon père d'avoir son nom assuré par l'arrivée d'un second garçon; je résistais, j' avais aversion pour la vie.

Voici mon extrait de baptême.

« Extrait des registres de l' état civil de la commune de Saint-Malo pour l' année 1768. François-René de Chateaubriand, fils de René de Chateaubriand et de Pauline-Jeanne Suzanne de Bedée, son épouse, né le 4 septembre 1768, baptisé le jour suivant par nous, Pierre-Henry Nouail, grand-vicaire de l'évêque de Saint-Malo. A été parrain Jean-Baptiste de Chateaubriand, son frère, et marraine Françoise Gertrude de Contades, qui signent et le père. Ainsi signé au registre: Contades de Plouër, Jean-Baptiste de Chateaubriand, Brignon de Chateaubriand, de Chateaubriand et Nouail, vicaire-général. »

On voit que je m'étais trompé dans mes ouvrages : je me fais naître le 4 octobre et non le 4 septembre; mes prénoms sont: François-René, et non pas François-Auguste\*.

## Capítulo 2

Vallée-aux-Loups, 31 de dezembro de 1811.

Nascimento de meus irmãos e irmãs. – Venho ao mundo.

Minha mãe deu à luz em Saint-Malo a um primeiro menino que morreu no berço, e que foi chamado Geoffroy, como quase todos os primogênitos de minha família. A este filho seguiu-se outro menino e duas meninas que viveram apenas alguns meses.

Essas quatro crianças sucumbiram a um derrame no cérebro. Finalmente minha mãe pôs no mundo um terceiro menino que se chamou Jean-Baptiste: ele que viria, mais tarde, a tornar-se o genro do senhor de Malesherbes. Depois de Jean-Baptiste, nasceram quatro filhas: Marie-Anne, Bénigne, Julie e Lucile, todas as quatro de uma rara beleza, das quais somente as duas mais velhas sobreviveram aos vendavais da Revolução. A beleza, frivolidade séria, permanece, quando as demais já passaram. Eu fui o último desses dez filhos. É provável que minhas quatro irmãs devam sua existência ao desejo de meu pai de ter seu nome afiançado pela chegada de um segundo menino; eu resistia, tinha aversão pela vida.

Eis aqui minha certidão de batismo:

“Certidão dos registros de Estado civil da comuna de Saint-Malo para o ano de 1768.

“François-René de Chateaubriand, filho de René de Chateaubriand e de Pauline-Jeanne Suzanne de Bedée, sua esposa, nascido em 4 de setembro de 1768, batizado no dia seguinte por nós, Pierre-Henry Nouail, vigário-geral do bispo de Saint-Malo. Foi padrinho Jean-Baptiste de Chateaubriand, seu irmão, e madrinha, Françoise-Gertrude de Contades, abaixo firmados, e o pai. Assim consta no registro: Contades de Plouër, Jean-Baptiste de Chateaubriand, Brignon de Chateaubriand, de Chateaubriand e Nouail, vigário-geral.”

Vê-se que me enganei em minhas obras: fiz-me nascer em 4 de outubro e não em 4 de setembro; meus prenomes são François-René, não François-Auguste.<sup>5</sup>

---

<sup>5</sup> N.A. Vinte dias antes de mim, em 15 de agosto de 1768, nascia em outra ilha, na outra extremidade da França, o homem que pôs fim à antiga sociedade, Bonaparte.

La maison qu'habitaient alors mes parents est située dans une rue sombre et étroite de Saint-Malo, appelée la rue des juifs : cette maison est aujourd'hui transformée en auberge. La chambre où ma mère accoucha domine une partie déserte des murs de la ville, et à travers les fenêtres de cette chambre on aperçoit une mer qui s'étend à perte de vue, en se brisant sur des écueils. J'eus pour parrain, comme on le voit dans mon extrait de baptême, mon frère, et pour marraine la comtesse de Plouër, fille du maréchal de Contades. J'étais presque mort quand je vins au jour. Le mugissement des vagues, soulevées par une bourrasque annonçant l'équinoxe d'automne, empêchait d'entendre mes cris : on m'a souvent conté ces détails; leur tristesse ne s'est jamais effacée de ma mémoire. Il n'y a pas de jour où, rêvant à ce que j'ai été, je ne revoie en pensée le rocher sur lequel je suis né, la chambre où ma mère m'infligea la vie, la tempête dont le bruit berça mon premier sommeil, le frère infortuné qui me donna un nom que j'ai presque toujours traîné dans le malheur. Le Ciel sembla réunir ces diverses circonstances pour placer dans mon berceau une image de mes destinées.

### (3)

*Vallée-aux-Loups, janvier 1812.*

PLANCOUËT. - VOEU. - COMBOURG. - PLAN DE MON PÈRE POUR MON  
ÉDUCATION. - LA VILLENEUVE. -  
LUCILE. - MESDEMOISELLES COUPPART. -  
MAUVAIS ÉCOLIER QUE JE SUIS.

En sortant du sein de ma mère, je subis mon premier exil ; on me reléqua à Plancouët, joli village situé entre Dinan, Saint-Malo et Lamballe. L'unique frère de ma mère, le comte de Bedée, avait bâti près de ce village le château de *Monchoix*. Les biens de mon aïeule maternelle s'étendaient dans les environs jusqu'au bourg de Corseul, les *Curiosolites* des *Commentaires* de César. Ma grand'mère, veuve depuis longtemps, habitait avec sa soeur, mademoiselle de Boisteilleul, un hameau séparé de Plancouët par un pont, et qu'on appelait l'Abbaye, à cause d'une abbaye de Bénédictins, consacrée à Notre-Dame de Nazareth.

A casa em que meus pais habitavam nesta época situava-se em uma rua sombria e estreita de Saint-Malo, chamada Rua dos Judeus: esta morada é hoje uma hospedaria. O quarto em que minha mãe deu à luz domina uma parte deserta dos fortes da cidade, e através das janelas desse quarto avista-se um mar que se estende a perder de vista, arrebatando sobre os escolhos. Recebi meu irmão por padrinho, como se vê em minha certidão de batismo, e por madrinha a condessa de Plouër, filha do marechal de Contades. Estava quase morto quando vim ao mundo. O bramido das vagas, revolvidas por uma borrasca que anunciava o equinócio de outono, impedia que se ouvissem meus gritos: muitas vezes me contaram os detalhes; a tristeza de seus rostos nunca mais se apagou de minha memória. Não há dia em que meditando sobre o que fui não reveja em pensamentos o rochedo sobre o qual nasci, o quarto em que minha mãe infligiu-me a vida, a tempestade cujo barulho embalou meu primeiro sono, o irmão desventurado que me deu um nome que arrastei à desgraça por quase toda vida. O céu parece ter reunido estas diversas circunstâncias para colocar em meu berço uma imagem de meu destino.

### Capítulo 3

Vallée-aux-Loups, janeiro de 1812.

Plancouët. – Voto. – Combourg. – Plano de meu pai para minha educação. – Villeneuve. –  
Lucile. – Senhoritas Coupart. – Sou um mau aluno.

Tão logo nasci, fui experimentar meu primeiro exílio; me relegaram a Plancouët, uma bonita cidade situada entre Dinan, Saint-Malo e Lamballe. O único irmão de minha mãe, o conde de Bedée, construía perto deste vilarejo o castelo de *Monchoix*. Os domínios de minha avó materna se estendiam por estas imediações até o burgo de Corseul, *Curiosolites* dos *Comentários* de César. Minha avó, viúva há muito tempo, morava com a irmã, senhorita de Boisteilleul, num lugarejo separado de Plancouët por uma ponte, que chamávamos l'Abbaye, por causa de uma abadia de Beneditinos, consagrada a Nossa Senhora de Nazaré.

Ma nourrice se trouva stérile ; une autre pauvre chrétienne me prit à son sein. Elle me voua à la patronne du hameau, Notre-Dame de Nazareth, et lui promit que je porterais en son honneur, le bleu et le blanc jusqu'à l'âge de sept ans. Je n'avais vécu que quelques heures, et la pesanteur du temps était déjà marquée sur mon front. Que ne me laissait-on mourir ? Il entra dans les conseils de Dieu d'accorder au voeu de l'obscurité et de l'innocence la conservation des jours qu'une vaine renommée menaçait d'atteindre.

Ce voeu de la paysanne bretonne n'est plus de ce siècle : c'était toutefois une chose touchante que l'intervention d'une Mère divine placée entre l'enfant et le ciel, et partageant les sollicitudes de la mère terrestre.

Au bout de trois ans on me ramena à Saint-Malo ; il y en avait déjà sept que mon père avait recouvré la terre de Combourg. Il désirait rentrer dans les biens où ses ancêtres avaient passé ; ne pouvant traiter ni pour la seigneurie de Beaufort, échue à la famille de Goyon, ni pour la baronnie de Chateaubriand, tombée dans la maison de Condé, il tourna les yeux sur Combourg que Froissart écrit *Combour* : plusieurs branches de ma famille l'avaient possédé par des mariages avec les Coëtquen. Combourg défendait la Bretagne dans les marches normande et anglaise : Junken, évêque de Dol, le bâtit en 1016 ; la grande tour date de 1100. Le maréchal de Duras, qui tenait Combourg de sa femme, Maclovie de Coëtquen, née d'une Chateaubriand, s'arrangea avec mon père. Le marquis du Hallay, officier aux grenadiers à cheval de la garde royale, peut-être trop connu par sa bravoure, est le dernier des Coëtquen-Chateaubriand : M. du Hallay a un frère. Le même maréchal, en qualité de notre allié, nous présenta dans la suite à Louis XVI, mon frère et moi.

Je fus destiné à la marine royale : l'éloignement pour la cour était naturel à tout Breton, et particulièrement à mon père. L'aristocratie de nos États fortifiait en lui ce sentiment.

Quand je fus rapporté à Saint-Malo, mon père était à Cornbourg, mon frère au collège de Saint-Brieuc ; mes quatre soeurs vivaient auprès de ma mère.



Minha ama-de-leite esgotou-se; outra pobre cristã tomou-me em seu seio. Ela me votou à padroeira do lugar, Nossa Senhora de Nazaré, prometendo-lhe que eu usaria em sua homenagem o azul e o branco até a idade de sete anos. Vivia eu há poucas horas, e a força do tempo já marcava minha fronte. Como não me deixavam morrer? Estava nos desígnios de Deus conceder a esse voto de obscuridade e de inocência a preservação de uma vida que ameaçava alcançar um inútil renome.

Esse voto da camponesa bretã não é mais deste século: entretanto era uma coisa comovente a intervenção de uma Mãe divina posta entre a criança e o céu, partilhando as solitudes da mãe terrena.

Ao final de três anos me trouxeram de volta a Saint-Malo; e já fazia sete que meu pai havia recobrado a terra de Combours. Ele desejava retornar às propriedades por onde seus antepassados haviam passado; mas não podendo negociar nem o domínio senhorial de Beaufort, destinado à família de Goyan, nem a baronia de Chateaubriand, ficando em poder da casa de Condé, ele voltou os olhos para Combours, que Froissart escreve *Cambour*: vários ramos de minha família possuíram-na mediante os casamentos com os Coëtquen. Combours defendia a Bretanha contra as incursões normandas e inglesas: Junken, bispo de Dol, construiu-o em 1016; a grande torre data de 1100. O Marechal de Duras, que possuía Combours por sua mulher, Maclovie de Coëtquen, nascida de uma Chateaubriand, chegou a um acordo com meu pai. O marques de Hallay, oficial dos granadeiros da cavalaria da guarda real, talvez demasiado conhecido por sua bravura, é o último dos Coëtquen-Chateaubriand: o senhor du Hallay possui um irmão. Este mesmo marechal de Duras, na qualidade de parente, apresentou-nos, depois, meu irmão e eu, a Luís XVI.

Destinaram-me à Marinha Real: o afastamento em nome da Corte era natural a todo Bretão, e especialmente a meu pai. A aristocracia de nossos Estados fortalecia nele este sentimento.

Quando retornei a Saint-Malo, meu pai estava em Combours, meu irmão, no Colégio de Saint-Brieuc; minhas quatro irmãs viviam junto de minha mãe.

Toutes les affections de celle-ci s'étaient concentrées dans son fils aîné ; non qu'elle ne chérît ses autres enfants, mais elle témoignait une préférence aveugle au jeu de comte de Combourg. J'avais bien, il est vrai, comme garçon, comme le dernier venu, comme *le chevalier* (ainsi m'appelait-on), quelques privilèges sur mes soeurs ; mais en définitive, j'étais abandonné aux mains des gens. Ma mère d'ailleurs, pleine d'esprit et de vertu, était préoccupée par les soins de la société et les devoirs de la religion. La comtesse de Plouër, ma marraine, était son intime amie ; elle voyait aussi les parents de Maupertuis et de l'abbé Trublet. Elle aimait la politique, le bruit, le monde : car on faisait de la politique à Saint-Malo, comme les moines de Saba dans la ravine de Cédron ; elle se jeta avec ardeur dans l'affaire La Chalotais. Elle rapportait chez elle une humeur grondeuse, une imagination distraite, un esprit de parcimonie, qui nous empêchèrent d'abord de reconnaître ses admirables qualités. Avec de l'ordre, ses enfants étaient tenus sans ordre ; avec de la générosité, elle avait l'apparence de l'avarice ; avec de la douceur d'âme, elle grondait toujours : mon père était la terreur des domestiques, ma mère le fléau.

De ce caractère de mes parents sont nés les premiers sentiments de ma vie. Je m'attachai à la femme qui prit soin de moi, excellente créature appelée *la Villeneuve*, dont j'écris le nom avec un mouvement de reconnaissance et les larmes aux yeux. La Villeneuve était une esèce de surintendante de la maison, me portant dans ses bras, me donnant, à la dérobée, tout ce qu'elle pouvait trouver, essuyant mes pleurs, m'embrassant, me jetant dans un coin, me reprenant et marmottant toujours : « C'est celui là, qui ne sera pas fier ! qui a bon coeur ! qui ne rebute point les pauvres gens ! Tiens, petit garçon », et elle me bourrait de vin et de sucre.

Mes sympathies d'enfant pour la Villeneuve furent bientôt dominées par une amitié plus digne.

Todas as afeições desta concentravam-se em seu filho mais velho; não que deixasse de acarinhar seus outros filhos, mas ela demonstrava uma preferência cega pelo jovem conde de Combourg. É bem verdade que eu, como menino, como último chegado, como *o cavaleiro* (assim chamavam-me), tinha certamente alguns privilégios sobre minhas irmãs; mas encontrava-me definitivamente abandonado nas mãos de terceiros. Também, minha mãe, de muita inteligência e virtude, dedicava-se a compromissos sociais e aos deveres da religião. A condessa de Plouër, minha madrinha, era sua amiga íntima; ela via também os parentes de Maupertuis e do abade Trublet. Ela apreciava a política, o barulho, o mundo: pois se fazia política em Saint-Malo, como os monges de Saba nos barrancos de Cédron; lançou-se com ardor no caso La Chalotais. Trazia consigo um temperamento irascível, uma mente distraída, um espírito parcimonioso, que nos impediam de reconhecer num primeiro momento suas admiráveis qualidades. Com ordem, seus filhos eram mantidos sem ordem; com generosidade, ela aparentava avareza; com delicadeza de espírito ela repreendia sempre: meu pai era o terror dos criados, minha mãe, o flagelo.

Desse temperamento de meus pais nasceram os primeiros sentimentos de minha vida. Afeioei-me à mulher que assumiu meus cuidados, excelente criatura chamada Villeneuve, cujo nome escrevo num gesto de reconhecimento e com lágrimas nos olhos. *Villeneuve* era uma espécie de superintendente da casa, levando-me em seus braços, dando-me às escondidas tudo o que podia encontrar, enxugando meu pranto, abraçando-me, largando-me num canto, resgatando-me e sempre murmurando: “Este não será orgulhoso! Tem bom coração! Não despreza os pobres! Tome, meu pequeno”, e me empanturrava de vinho e açúcar.

Minhas simpatias de criança por Villeneuve foram logo suplantadas por uma amizade mais digna.

Lucile, la quatrième de mes soeurs, avait deux ans de plus que moi. Cadette délaissée, sa parure ne se composait que de la dépouille de ses soeurs. Qu'on se figure une petite fille maigre, trop grande pour son âge, bras dégingandés, air timide, parlant avec difficulté et ne pouvant rien apprendre; qu'on lui mette une robe empruntée à une autre taille que la sienne ; renfermez sa poitrine dans un corps piqué dont les pointes lui faisaient des plaies aux côtés ; soutenez son cou par un collier de fer garni de velours brun ; retroussez ses cheveux sur le haut de sa tête, rattachez-les avec une toque d'étoffe noire; et vous verrez la misérable créature qui me frappa en rentrant sous le toit paternel. Personne n'aurait soupçonné dans la chétive Lucile, les talents et la beauté qui devaient un jour briller en elle.

Elle me fut livrée comme un jouet ; je n'abusai point de mon pouvoir ; au lieu de la soumettre à mes volontés, je devins son défenseur. On me conduisait tous les matins avec elle chez les soeurs Couppart, deux vieilles bossues habillées de noir, qui montraient à lire aux enfants. Lucile lisait fort mal ; je lisais encore plus mal. On la grondait ; je griffais les soeurs ; grandes plaintes portées à ma mère. Je commençais à passer pour un vaurien, un révolté, un paresseux, un âne enfin. Ces idées entraient dans la tête de mes parents : mon père disait que tous les chevaliers de Chateaubriand avaient été des fouetteurs de lièvres, des ivrognes et des querelleurs. Ma mère soupirait et grognait en voyant le désordre de ma jaquette. Tout enfant que j'étais, le propos de mon père me révoltait ; quand ma mère couronnait ses remontrances par l'éloge de mon frère qu'elle appelait un Caton, un héros, je me sentais disposé à faire tout le mal qu'on semblait attendre de moi.

Mon maître d'écriture, M. Després, à perruque de matelot, n'était pas plus content de moi que mes parents ; il me faisait copier éternellement, d'après un exemple de sa façon, ces deux vers que j'ai pris en horreur, non à cause de la faute de langue qui s'y trouve :

*C'est à vous mon esprit à qui je veux parler:*

*Vous avez des défauts que je ne puis celer.*

Lucile, a quarta de minhas irmãs, tinha dois anos a mais do que eu. Caçula desamparada, seu vestuário compunha-se somente dos despojos das irmãs. Imagine-se uma moça magra, muito grande para sua idade, braços desengonçados, ar tímido, falando com dificuldade e nada aprendendo; ponha-lhe um vestido emprestado, de um tamanho que não o seu; estreite-lhe o busto dentro de um corpete piquê cujas pontas criam-lhe feridas nas costas; adorne-lhe o seu pescoço com um colar de ferro revestido de veludo escuro; suspenda-lhe os cabelos no alto de sua cabeça, prendendo-os com um barrete de pano preto, e você terá a miserável criatura que me surpreendeu quando retornei à casa paterna. Ninguém poderia suspeitar os talentos e a beleza que um dia deveriam germinar na frágil Lucile.

Ela me foi entregue como um brinquedo; eu não abusei de meu poder; ao invés de submetê-la às minhas vontades, tornei-me seu defensor. Todas as manhãs nós éramos conduzidos à residência das irmãs Couppart, duas velhas corcundas vestidas de preto, que ensinavam as crianças a lerem. Lucile lia muito mal; eu lia ainda pior. Reprendiam-na; eu arranhava as irmãs; muitas queixas encaminhadas à minha mãe. Começava a passar por ordinário, revoltado, preguiçoso, um asno enfim. A cabeça de meus pais era tomada por essas idéias: meu pai dizia que todos os cavaleiros de Chateaubriand haviam sido caçadores de lebres, bêbados e brigões. Minha mãe suspirava e resmungava ao ver a desordem de minha jaqueta. Mesmo ainda sendo muito criança, as palavras de meu pai me revoltavam; quando minha mãe coroava suas censuras com elogio a meu irmão, chamando-o de Catão, de herói, sentia-me disposto a fazer todo o mal que pareciam esperar de mim.

Meu mestre de escrita, senhor Després, com sua peruca de marujo não se mostrava mais contente comigo do que meus pais; tomando um exemplo seu, fazia-me eternamente copiar dois versos pelos quais tomei ódio, não por causa do erro gramatical que contém:

C'est à vous mon esprit à qui je veux parler:

Vous avez des défauts que je ne puis celer.<sup>6</sup>

---

<sup>6</sup> Boileau: “É a vós minha alma a quem desejo dizer: vós tendes defeitos que não posso esconder.”

Il accompagnait ses réprimandes de coups de poing qu'il me donnait dans le cou, en m'appelant tête d'achôcre ; voulait-il dire *achore\** ? Je ne sais pas ce que c'est qu'une tête d'*achôcre*, mais je la tiens pour effroyable.

Saint-Malo n'est qu'un rocher. S'élevant autrefois au milieu d'un marais salant, il devint une île par l'irruption de la mer qui, en 709, creusa le golfe et mit le mont Saint-Michel au milieu des flots. Aujourd'hui, le rocher de Saint-Malo ne tient à la terre ferme que par une chaussée appelée poétiquement le Sillon. Le Sillon est assailli d'un côté par la pleine mer, de l'autre est lavé par le flux qui tourne pour entrer dans le port. Une tempête le détruisit presque entièrement en 1730. Pendant les heures de reflux, le port reste à sec, et à la bordure est et nord de la mer, se découvre une grève du plus beau sable. On peut faire alors le tour de mon nid paternel. Auprès et au loin, sont semés des rochers, des forts, des îlots inhabités : le Fort-Royal, la Conchée, Cézembre et le Grand-Bé, ou sera mon tombeau ; j'avais bien choisi sans le savoir : *be*, en breton, signifie *tombe*.

Au bout du Sillon, planté d'un calvaire, on trouve une butte de sable au bord de la grande mer. Cette butte s'appelle la Hoguette; elle est surmontée d'un vieux gibet : les piliers nous servaient à jouer aux quatre coins ; nous les disputions aux oiseaux de rivage. Ce n'était cependant pas sans une sorte de terreur que nous nous arrêtions dans ce lieu.

Là, se rencontrent aussi les *Miels*, dunes où pâturaient les moutons ; à droite sont des prairies au bas de Paramé, le chemin de poste de Saint-Servan, le cimetière neuf, un calvaire et des moulins sur des buttes, comme ceux qui s'élèvent sur le tombeau d'Achille à l'entrée de l'Hellespont.

Suas reprimendas eram acompanhadas de murros que me dava no pescoço, chamando-me de cabeça de *achôcre*<sup>78</sup>; pretendia ele dizer “achore”<sup>9</sup>? Não sei o que évem a ser uma cabeça de *achôcre*, mas a tomo por algo execrável.

Saint-Malo é somente um rochedo. Elevando-se antigamente no centro de uma marinha de sal, tornou-se uma ilha após a irrupção do mar que, em 709, escavara o golfo e colocara o monte Saint-Michel em meio às vagas. Hoje o rochedo de Saint-Malo une-se à terra firme apenas por um aterro nomeado poeticamente de Sillon. O Sillon, de um lado, é assaltado pelo alto mar e, de outro, é banhado pelo fluxo que volta para invadir o porto. Uma tempestade quase o destruiu por inteiro em 1730. Nos momentos de refluxo, o porto seca, e às costas leste e norte do mar se revela uma praia com a mais bonita areia. Podemos então nos acercar de meu ninho paterno. Longe e perto espalham-se rochas, fortes e ilhotas inabitadas: o Fort-Royal, a Conchée, Cézembre e o Grand-Bé, onde ficará meu túmulo; fiz uma boa escolha sem sabê-lo: *be*, em bretão, significa *tumba*.

No extremo de Sillon, onde se eleva um calvário, encontra-se uma colina de areia à beira do mar aberto. Esta colina chama-se la Hogue e é dominada por um velho patíbulo : as pilastras serviam para que brincássemos aos quatro cantos; nós as disputávamos com as aves marinhas. Não era, entretanto, sem uma espécie de terror que parávamos neste lugar.

Também ali se encontravam os *Miels*, dunas onde pastavam os carneiros; à direita estão as pradarias da parte baixa de Paramé, o caminho de posta Saint-Servan, o cemitério novo, um calvário e os moinhos sobre as colinas, como aqueles que se elevam sobre a tumba de Aquiles à entrada do Helesponto.

---

<sup>7</sup> Palavra grega : eczema

<sup>8</sup> Em bretão rude: desajeitado.

## (4)

VIE DE MA GRAND'MÈRE MATERNELLE ET DE SA SOEUR,  
 A PLANCOUËT. - MON ONCLE LE COMTE DE BEDÉE,  
 A MONCHOIX. – RELÈVEMENT DU VOEU DE MA NOURRICE.

Je touchais à ma septième année ; ma mère me conduisit à Plancouët, afin d'être relevé du voeu de ma nourrice ; nous descendîmes chez ma grand'mère. Si j'ai vu le bonheur, c' était certainement dans cette maison.

Ma grand'mère occupait, dans la rue du Hameau de l'Abbaye, une maison dont les jardins descendaient en terrasse sur un vallon, au fond duquel on trouvait une fontaine entourée de saules. Madame de Bedée ne marchait plus, mais à cela près, elle n'avait aucun des inconvénients de son âge : c'était une agréable vieille, grasse, blaoche, propre, l'air grand, les manières belles et nobles, portant des robes à plis à l'antique et une coiffe noire de dentelle, nouée sous le menton. Elle avait l'esprit orné, la conversation grave, l'humeur sérieuse. Elle était soignée par sa soeur, mademoiselle de Boisteilleul, qui ne lui ressemblait que par la bonté. Celle-ci était une petite personne maigre, enjouée, causeuse, railleuse. Elle avait aimé un comte de Trémignon, lequel comte ayant dû l'épouser, avait ensuite violé sa promesse. Ma tante s'était consolée en célébrant ses amours, car elle était poète. Je me souviens de lui avoir souvent entendu chantonner en nasillant, lunettes sur le nez, tandis qu'elle brodait pour sa soeur des manchettes à deux rangs, un apologue qui commençait ainsi :

*Un épervier aimait une fauvette*

*Et, ce dit-on, il en était aimé.*

ce qui m'a paru toujours singulier pour un épervier. La chanson finissait par ce refrain :

*Ah ! Trémignon, la fable est-elle obscure ?*

*Ture lure.*

Que de choses dans le monde finissent comme les amours de ma tante , ture lure !



## Capítulo 4

Vida de minha avó materna e de sua irmã, em Plancouët. – Meu tio, o conde de Bedée, em Monchoix. – Liberação do voto de minha ama-de-leite

Eu estava prestes a completar sete anos; minha mãe me levou a Plancouët, a fim de ser liberado da promessa de minha ama-de-leite; rumamos para a casa de minha avó. Se conheci a felicidade, sem dúvida foi nesta casa.

Minha avó ocupava, na Rua de Hameau de l'Abbaye, uma residência cujos jardins desembocavam num terreno de um pequeno vale, no fundo do qual havia uma fonte cercada de salgueiros. A senhora de Bedée não podia mais andar, mas, à exceção disso, não possuía nenhum outro dos inconvenientes de sua idade: era uma velha afável, gorda, branca, asseada, de aparência distinta, de belas e nobres maneiras, trajando vestido de pregas à antiga e uma coifa escura de rendas, atada sob o queixo. Tinha espírito ilustrado, conversação grave e humor austero. Era cuidada por sua irmã, senhorita de Boisteilleul, que só assemelhava-se a ela pela bondade. Esta era uma pessoa magra, engraçada, conversadeira, jocosa. Havia amado um conde de Trémigon, o qual, tendo aceito desposá-la, violara depois sua promessa. Minha tia se consolava celebrando seus amores, pois era poeta. Lembro-me de ter seguidamente ouvido seu cantarolar nasalado, com os óculos sobre o nariz, enquanto bordava para sua irmã pequenas mangas duplas, um apólogo que começava assim:

*Um épervier aimait une fauvette  
Et, ce dit-on, il en était aimé.<sup>10</sup>*

o que sempre me pareceu singular para um gavião. A canção terminava com este estribilho:

*Ah! Trémigon, la fable est-elle obscure?  
Ture lure.<sup>11</sup>*

Quantas coisas neste mundo terminam como os amores de minha tia, lengalenga!

<sup>10</sup> « Um gavião amava uma toutinegra e, pelo que dizem, ela o amava. »

<sup>11</sup> « Ah ! Trémigon ! achas esta fábula obscura ? »

Ma grand-mère se reposait sur sa soeur des soins de la maison. Elle dînait à onze heures du matin, faisait la sieste ; à une heure elle se réveillait ; on la portait au bas des terrasses du jardin, sous les saules de la fontaine, où elle tricotait, entourée de sa soeur, de ses enfants et petits-enfants. En ce temps-là, la vieillesse était une dignité ; aujourd'hui elle est une charge. A quatre heures, on reportait ma grand-mère dans son salon ; Pierre, le domestique, mettait une table de jeu ; mademoiselle de Boisteilleul frappait avec les pincettes contre la plaque de la cheminée, et quelques instants après, on voyait entrer trois autres vieilles filles qui sortaient de la maison voisine à l'appel de ma tante. Ces trois soeurs se nommaient les demoiselles Vildéneux ; filles d'un pauvre gentilhomme, au lieu de partager son mince héritage, elles en avaient joui en commun, ne s'étaient jamais quittées, n'étaient jamais sorties de leur village paternel. Liées depuis leur enfance avec ma grand-mère, elles logeaient à sa porte et venaient tous les jours, au signal convenu dans la cheminée, faire la partie de quadrille de leur amie. Le jeu commençait ; les bonnes dames se querellaient : c'était le seul événement de leur vie, le seul moment où l'égalité de leur humeur fût altérée. A huit heures le souper ramenait la sérénité. Souvent mon oncle de Bedée avec son fils et ses trois filles, assistait au souper de l'aïeule. Celle-ci faisait mille récits du vieux temps ; mon oncle à son tour, racontait la bataille de Fontenoy, où il s'était trouvé, et couronnait ses vanteries par des histoires un peu franches qui faisaient pâmer de rire les honnêtes demoiselles. A neuf heures, le souper fini, les domestiques entraient ; on se mettait à genoux, et mademoiselle de Boisteilleul disait à haute voix la prière. A dix heures, tout dormait dans la maison, excepté ma grand-mère, qui se faisait faire la lecture par sa femme de chambre jusqu'à une heure du matin.

Cette société, que j'ai remarquée la première dans ma vie, est aussi la première qui ait disparu à mes yeux. J'ai vu la mort entrer sous ce toit de paix et de bénédiction, le rendre peu à peu solitaire, fermer une chambre et puis une autre qui ne se rouvrait plus. J'ai vu ma grand-mère forcée de renoncer à sa quadrille, faute des partners accoutumés ; j'ai vu diminuer le nombre de ces constantes amies, jusqu'au jour où mon aïeule tomba la dernière. Elle et sa soeur s'étaient promis de s'entre-appeler aussitôt que l'une aurait devancé l'autre ; elles se tinrent parole, et madame de Bedée ne survécut que peu de mois à mademoiselle de Boisteilleul.

Minha avó confiava à sua irmã os cuidados da casa. Ela almoçava às onze horas da manhã, fazia a sesta; à uma hora levantava-se; era trazida para o terreno baixo do jardim, sob os salgueiros da fonte, onde tricotava, rodeada pela irmã, pelos seus filhos e netos. Naquele tempo, a velhice era uma dignidade; hoje ela é uma carga. Às quatro horas, faziam minha avó retornar a seu salão; Pierre, o criado, colocava a mesa de jogo; a senhorita de Boisteilleul batia as pinças contra a chapa da lareira, e alguns instantes depois, víamos entrar outras três velhas solteironas que deixavam sua casa vizinha ao chamado de minha tia. Essas três irmãs eram conhecidas como as senhoritas Vildéneux; filhas de um gentil-homem pobre, em vez de dividirem a medíocre herança, elas a desfrutavam conjuntamente, jamais se abandonaram nem deixaram o vilarejo paterno. Ligadas desde a infância à minha avó, elas alojavam-se à sua porta e vinham todos os dias, após um sinal pela lareira, jogar a partida de quatrilha com sua amiga. O jogo começava; as boas senhoras conversavam: este era o único evento de suas vidas, o único momento em que a constância de seus humores via-se alterado. Às oito horas, a ceia restabelecia a serenidade. Seguidamente meu tio de Bedée, com o filho e as três filhas, participava da ceia com minha avó. Ela contava mil histórias dos velhos tempos; meu tio, por sua vez, narrava a batalha de Fontenoy, de que tomara parte, e coroava suas poses com histórias um pouco absurdas, fazendo aquelas decentes senhoritas morrerem de rir. Às nove horas, terminada a ceia, os criados retiravam-se; todos punham-se de joelhos e a senhorita Boisteilleul fazia em voz alta a oração. Às dez horas, toda a casa dormia, exceto minha avó, para quem a criada de quarto ainda fazia a leitura até a uma hora da madrugada.

Esta sociedade, a primeira que pude observar em minha vida, foi também a primeira a desaparecer de minha vista. Eu vi a morte entrar sob este teto de bênção e de paz, converter tudo aos poucos em solidão, fechar um quarto depois do outro, sem que nunca mais de se abrissem. À falta das habituais parceiras, vi minha avó ter de renunciar à seu quatrilha; vi diminuir o número de suas amigas fiéis, até o dia em que, por último, minha avó sucumbiu. Ela e sua irmã haviam feito a promessa de se chamarem tão logo uma precedesse a outra; mantiveram a palavra, e a senhora de Bedée sobreviveria apenas poucos meses à senhorita de Boisteilleul.

Je suis peut-être le seul homme au monde qui sache que ces personnes ont existé. Vingt fois, depuis cette époque, j'ai fait la même observation ; vingt fois des sociétés se sont formées et dissoutes autour de moi. Cette impossibilité de durée et de longueur dans les liaisons humaines, cet oubli profond qui nous suit, cet invincible silence qui s'empare de notre tombe et s'étend de là sur notre maison, me ramènent sans cesse à la nécessité de l'isolement. Toute main est bonne pour nous donner le verre d'eau dont nous pouvons avoir besoin dans la fièvre de la mort. Ah ! qu'elle ne nous soit pas trop chère ! car comment abandonner sans désespoir la main que l'on a couverte de baisers et que l'on voudrait tenir éternellement sur son cœur ?

Le château du comte de Bedée était situé à une lieue de Plancouët, dans une position élevée et riante. Tout y respirait la joie ; l'hilarité de mon oncle était inépuisable. Il avait trois filles, Caroline, Marie et Flore, et un fils, le comte de La Bouëtardais, conseiller au Parlement, qui partageaient son épanouissement de cœur. Monchoix était rempli des cousins du voisinage ; on faisait de la musique, on dansait, on chassait, on était en liesse du matin au soir. Ma tante, madame de Bedée, qui voyait mon oncle manger gaiement son fonds et son revenu, se fâchait assez justement ; mais on ne l'écoutait pas, et sa mauvaise humeur augmentait la bonne humeur de sa famille ; d'autant que ma tante était elle-même sujette à bien des manies : elle avait toujours un grand chien de chasse hargneux couché dans son giron, et à sa suite un sanglier privé qui remplissait le château de ses grognements. Quand j'arrivais de la maison paternelle, si sombre et si silencieuse, à cette maison de fêtes et de bruit, je me trouvais dans un véritable paradis. Ce contraste devint plus frappant, lorsque ma famille fut fixée à la campagne : passer de Combourg à Monchoix, c'était passer du désert dans le monde, du donjon d'un baron du moyen âge à la villa d'un prince romain.

Sou provavelmente o único homem no mundo que sabe da existência dessas pessoas. À partir desta época, observei umas vinte vezes a mesma coisa; vinte vezes as sociedades se formaram e se dissolveram em minha volta. Esta impossibilidade de permanência e de constância nas relações humanas, este esquecimento profundo que nos segue, este invencível silêncio que se apodera de nosso túmulo e estende-se daí sobre nossa morada levam-me sempre à necessidade de isolamento. Qualquer mão é boa para dar-nos o copo d'água de que podemos precisar na febre da morte. Ah! que ela não nos seja demasiado cara! pois como abandonar sem desespero a mão que cobrimos de beijos e que desejaríamos ter eternamente sobre o coração?

O castelo do conde de Bedée situava-se a uma légua de Plancouët, numa posição elevada e aprazível. Tudo respirava alegria; a hilaridade de meu tio era inesgotável. Ele tinha três filhas, Carolina, Maria e Flore, e um filho, o conde de la Bouëtardais, conselheiro do Parlamento, que partilhava com o pai o mesmo bom humor. Monchoix estava repleto de primos em sua vizinhança; tocávamos música, dançávamos, caçávamos, estávamos em pleno regozijo da manhã à noite. Minha tia, senhora de Bedée, zangava-se com toda razão ao ver meu tio consumir alegremente suas terras e rendas; mas ninguém lhe dava ouvidos, e seu mau humor aumentava o bom humor da família; além do mais, minha tia estava ela também sujeita a algumas tantas manias: possuía sempre um grande e feroz cão de caça deitado em seu colo, e ao seu encalço um javali doméstico que enchia o castelo com seus grunhidos. Quando eu chegava de minha casa paterna, tão sombria e silenciosa, a esta casa de festas e de barulho, supunha-me num verdadeiro paraíso. Esse contraste se tornou ainda mais sensível quando minha família se estabeleceu no campo: passar de Combours à Monchoix, era passar do deserto para o mundo, do torreão de um barão da Idade Média para a vila de um príncipe romano.

Le jour de l'Ascension de l'année 1775, je partis de chez ma grand-mère, avec ma mère, ma tante de Boisteilleul, mon oncle de Bedée et ses enfants, ma nourrice et mon frère de lait, pour Notre-Dame de Nazareth. J'avais une lévite blanche, des souliers, des gants, un chapeau blanc, et une ceinture de soie bleue. Nous montâmes à l'Abbaye à dix heures du matin. Le couvent, placé au bord du chemin, s'envieillissait d'un quinconce d'ormes du temps de Jean V de Bretagne. Du quinconce on entrait dans le cimetière : le chrétien ne parvenait à l'église qu'à travers la région des sépulcres : c'est par la mort qu'on arrive à la présence de Dieu.

Déjà les religieux occupaient les stalles ; l'autel était illuminé d'une multitude de cierges ; des lampes descendaient des différentes voûtes : il y a dans les édifices gothiques des lointains et comme des horizons successifs. Les massiers me vinnent prendre à la porte, en cérémonie, et me conduisirent dans le choeur. On y avait préparé trois sièges : je me plaçai dans celui du milieu ; ma nourrice se mit à ma gauche ; mon frère de lait à ma droite.

La messe commença : à l'offertoire, le célébrant se tourna vers moi et lut des prières ; après quoi on m'ôta mes habits blancs, qui furent attachés en *ex-voto* au dessous d'une image de la Vierge. On me revêtit d'un habit couleur violette. Le prieur prononça un discours sur l'efficacité des vœux ; il rappela l'histoire du baron de Chateaubriand, passé dans l'orient avec saint Louis ; il me dit que je visiterais peut-être aussi, dans la Palestine cette Vierge de Nazareth, à qui je devais la vie par l'intercession des prières du pauvre, toujours puissantes auprès de Dieu. Ce moine, qui me racontait l'histoire de ma famille, comme le grand-père de Dante lui faisait l'histoire de ses aïeux, aurait pu aussi, comme Cacciaguida y joindre la prédiction de mon exil.

No dia de Ascensão do ano de 1775, parti da residência de minha avó com minha mãe, minha tia De Boisteilleul, meu tio De Bedée e seus filhos, minha ama-de-leite e meu irmão de leite para Nossa Senhora de Nazaré. Eu usava um hábito branco, sapatos, luvas, chapéu brancos e um cinto de seda azul. Nós subimos à Abadia às dez horas da manhã. O convento, situado ao final do caminho, era embelezado por um quincunce de almas dos tempos de Jean V de Bretanha. Pelo quincunce, entrava-se no cemitério: um cristão atingia a igreja somente atravessando a região dos sepulcros: é pela morte que se chega à presença de Deus.

Os religiosos já ocupavam as estalas; o altar era iluminado por uma multidão de círios; os candelabros desciam das diferentes abóbadas: existem longes nas edificações góticas, como uma espécie de horizontes sucessivos. Os maceiros vieram, em cerimônia, me pegar à porta e me conduziram até o coro. Havia três assentos preparados: coloquei-me ao centro; minha ama-de-leite pôs-se à minha esquerda; meu irmão de leite, à minha direita.

A missa começou: no ofertório o celebrante voltou-a para mim e fez as orações; depois, minhas vestes brancas foram-me retiradas e atadas em *ex-voto* abaixo de uma imagem da Virgem. Vestiram-me com um hábito de cor violeta. O prior pronunciou um discurso sobre a eficácia dos votos; recordou-nos a história do barão de Chateaubriand passando pelo Oriente com São Luís; disse-me que talvez eu visitasse, da mesma maneira, na Palestina, a Virgem de Nazaré a quem, pela intervenção das preces do pobre, sempre tão poderosas junto a Deus, eu devia a vida. Este monge que me contava a história de minha família, assim como o avô de Dante contava-lhe a de seus antepassados, poderia bem ter ali acrescentado a ela, como Cacciaguida, a predição de meu exílio.

Tu proverai si come sa de sale  
 Il pane altrui, e com' è duro calle  
 Lo scendere e'l salir per l'altrui scale.  
 E quel che piu ti gravera le spalle,  
 Sarà la compagnia malvagia e scempia,  
 Con la qual tu cadrai in questa valle ;  
 Che tutta ingrata, tutta matta ed empia  
 Si farà contra te.

.....  
 Di sua bestialitate il suo processo  
 Sarà la pruova : si ch'a te sia bello  
 Averti fatta parte, per te stesso.

Tu sauras combien le pain d'autrui a le goût du sel, combien est dur le degré du monter et du descendre de l'escalier d'autrui. Et ce qui pèsera encore davantage sur tes épaules, sera la compagnie mauvaise et hérétique avec laquelle tu tomberas et qui toute ingrate, toute folle, toute impie, se tournera contre toi. « (...) De sa stupidité sa conduite fera preuve ; tant qu'à toi il sera beau de t'être fait un parti de toi-même. »

Depuis l'exhortation du Bénédictin, j'ai toujours rêvé le pèlerinage de Jérusalem, et j'ai fini par l'accomplir.

J'ai été consacré à la religion, la dépouille de mon innocence a reposé sur ses autels : ce ne sont pas mes vêtements qu'il faudrait suspendre aujourd'hui à ses temples, ce sont mes misères.



*Tu proverai si come sà di sale  
 Il pane altrui, e com' è duro calle  
 Lo scendere e'l salir per l'altrui scale.  
 E quel che più ti graverà le spalle,  
 Sarà la compagnia malvagia e scempia,  
 Con la qual tu cadrai in questa valle ;  
 Che tutta ingrata, tutta matta ed empia  
 Si farà contra te (...).  
 Di sua bestialitate il suo processo  
 Sarà la pruova : sì ch'a te sia bello  
 Averti fatta parte, per te stesso. <sup>12</sup>*

“Tu saberás como o pão alheio tem o gosto do sal, e como é duro descer e subir os degraus da escada alheia. E o que irá te pesar ainda mais será a companhia maldosa e herética que te levará em sua queda e que vai se voltar, ingrata, descontrolada e ímpia, contra ti (...). De sua estupidez sua conduta será a maior prova; quanto a ti, farás bem em tomares, tu mesmo, o teu próprio partido.”

Desde a exortação do beneditino, sempre sonhei com a peregrinação a Jerusalém, e terminei por realizá-la.

Fui destinado à religião, o despojo de minha inocência repousou sobre seus altares: não são minhas vestes que deveriam ser suspensas hoje em seus templos, mas minhas misérias.

---

<sup>12</sup> *Paraíso*, XVII.

On me ramena à Saint-Malo. Saint-Malo n'est point l'Aleth de la *Notitia imperii* : Aleth était mieux placée par les Romains dans le faubourg Saint-Servan, au port militaire appelé *Solidor*, à l'embouchure de la Rance. En face d'Aleth, était un rocher, *est in conspectu Tenedos*, non le refuge des perfides Grecs, mais la retraite de l'ermite Aaron, qui, l'an 507, établit dans cette île sa demeure ; c'est la date de la victoire de Clovis sur Alaric ; l'un fonda un petit couvent, l'autre une grande monarchie, édifices également tombés.

Malo en latin *Malclovius*, *Macutus*, *Machutes*, devenu en 541 évêque d'Aleth, attiré qu'il fut par la renommée d'Aaron, le visita. Chapelain de l'oratoire de cet ermite, après la mort du saint, il éleva une église cénobiale, *in praedio Machutis*. Ce nom de Malo se communiqua à l'île, et ensuite à la ville, *Malclovium*, *Maclopolis*.

De saint Malo, premier évêque d'Aleth, au bienheureux Jean surnommé *de la Grille*, sacré en 1140 et qui fit élever la cathédrale, on compte quarante-cinq évêques. Aleth ayant été presque entièrement détruit en 1172, Jean de la Grille transféra le siège épiscopal de la ville romaine dans la ville bretonne qui croissait sur le rocher d'Aaron.

Saint-Malo eut beaucoup à souffrir dans les guerres qui survinrent entre les rois de France et d'Angleterre.

Le comte de Richebourg, depuis Henri VII d'Angleterre, en qui se terminèrent les démêlés de la Rose blanche et de la Rose rouge, fut conduit à Saint-Malo. Livré par le duc de Bretagne aux ambassadeurs de Richard, ceux-ci l'emmenaient à Londres pour le faire mourir. Echappé à ses gardes, il se réfugia dans la cathédrale, *Asylum quod in ea urbe est inviolatissimum* : ce droit d'asile Minihi remontait aux Druides, premiers prêtres de l'île d'Aaron.

Levaram-me novamente a Saint-Malo. Saint-Malo não é a Aleth *de notitia imperii*: Aleth achava-se em melhor posição à época dos Romanos no bairro de Saint-Servan, junto ao porto militar chamado *Solidor*, no desaguadouro de Rance. Em frente ao Aleth, havia um rochedo, *est in conspectu Tenedos*, não o refugio dos pérfidos gregos, mas o retiro do eremita Aaron, que, no ano de 507, estabeleceu sua morada nesta ilha; esta é a data da vitória de Clovis sobre Alaric; um fundou um pequeno convento, o outro, uma grande monarquia, ambas edificações igualmente devastadas.

Malo, em latim *Maclovius*, *Macutus*, *Machutes*, sagrou-se bispo de Aleth em 541, e, atraído pela reputação de Aaron, visitou-o. Capelão do oratório desse eremita, após a morte do santo, ergueu uma igreja cenubial, *in praedio Machutis*. O nome Malo foi transmitido à ilha e, a seguir, à cidade *Maclovium*, *Maclopolis*.

De São Malo, primeiro bispo de Aleth, ao bem-aventurado São João, sob a alcunha *de la Grille*, sagrado em 1140 e que ergueu a catedral, contam-se quarenta e cinco bispos. Quando Aleth encontrava-se quase inteiramente destruída em 1172, Jean de la Grille transferiu a sede episcopal da cidade romana para a cidade bretã que crescia sobre o rochedo d'Aaron.

Saint-Malo sofreu imensamente com as sucessivas guerras entre os reis da França e da Inglaterra.

O conde de Richemont, mais tarde Henrique VII de Inglaterra, em cujo reino encerraram-se os litígios entre a Rosa branca e a Rosa vermelha, fora conduzido a Saint-Malo<sup>13</sup>. Entregue pelo duque de Bretanha aos embaixadores de Ricardo, foi por estes levado a Londres para ser morto. Tendo-se evadido da vigilância dos guardas, refugiou-se na catedral, *Asylum quod in ea urbe et inviolatissimum*: tal direito de asilo Minihi<sup>14</sup> remontava aos Druidas, primeiros padres da ilha de Aaron.

---

<sup>13</sup> Guerra civil de 1450 a 1485 entre os ramos de Plantageneta que disputavam a Coroa.

Un évêque de Saint-Malo fut l'un des trois favoris (les deux autres étaient Arthur de Montauban et Jean Hingaut) qui perdirent l'infortuné Gilles de Bretagne : c'est ce qu'on voit dans l' *Histoire lamentable de Gilles, seigneur de Chateaubriand et de Chantocé, prince du sang de France et de Bretagne, étranglé en prison par les ministres du favori, le 24 avril 1450.*

Il y a une belle capitulation entre Henri IV et Saint-Malo : la ville traite de puissance à puissance, protège ceux qui se sont réfugiés dans ses murs, et demeure libre, par une ordonnance de Philibert de La Guiche, grand-maître de l'artillerie de France, de faire fondre cent pièces de canon. Rien ne ressemblait davantage à Venise (au soleil et aux arts près) que cette petite république malouine par sa religion, ses richesses et sa chevalerie de mer. Elle appuya l'expédition de Charles-Quint en Afrique et secourut Louis XIII devant La Rochelle. Elle promenait son pavillon sur tous les flots, entretenait des relations avec Moka, Surate, Pondichéry, et une compagnie formée dans son sein explorait la mer du Sud.

A compter du règne de Henri IV, ma ville natale se distingua par son dévouement et sa fidélité à la France. Les Anglais la bombardèrent en 1693 ; ils y lancèrent, le 29 novembre de cette année, une machine infernale, dans les débris de laquelle j'ai souvent joué avec mes camarades. Ils la bombardèrent de nouveau en 1758.

Les Malouins prêtèrent des sommes considérables à Louis XIV pendant la guerre de 1701 : en reconnaissance de ce service, il leur confirma le privilège de se garder eux-mêmes ; il voulut que l'équipage du premier vaisseau de la marine royale fût exclusivement composé de matelots de Saint-Malo et de son territoire.

En 1771, les Malouins renouvelèrent leur sacrifice et prêtèrent trente millions à Louis XV. Le fameux amiral Anson descendit à Cancale, en 1758, et brûla Saint-Servan. Dans le château de Saint-Malo, La Chalotais écrivit sur du linge, avec un cure-dents, de l'eau et de la suie, les mémoires qui firent tant de bruit et dont personne ne se souvient. Les événements effacent les événements ; inscriptions gravées sur d'autres inscriptions, ils font des pages de l'histoire des palimpsestes.

---

<sup>14</sup> Expressão céltica: absolutamente inviolável; tal como o texto em latim.

Um bispo de Saint-Malo foi um dos três favoritos (os dois outros eram Arthur de Montauban e Jean Hingaut) que condenaram o infortunado Gilles de Bretanha: encontramos isso na *Triste história de Gilles, senhor de Chateaubriand e de Chantocé, príncipe de sangue de França e de Bretanha, estrangulado na prisão pelos ministros do favorito, em 24 de abril de 1450*.

Há um magnífico pacto entre Henrique IV e Saint-Malo: a cidade negocia de igual para igual, protege os refugiados no interior de suas muralhas, e permanece livre, por ordenança de Philibert de La Guiche, grão-mestre da artilharia de França, para fundir cem peças de canhão. Não havia nada de mais parecido com Veneza (à exceção do sol e das artes) do que esta pequena república de Saint-Malo, por sua religião, suas riquezas e sua cavalaria de mar. Apoiou a expedição de Carlos V na África e socorreu Luís XIII em La Rochelle. Passeava seu pavilhão sobre todos os mares, mantinha relações com Moka, Surate, Pondichéry, e uma companhia formada em seu solo explorava os mares do Sul.

A contar do reinado de Henrique IV, minha cidade natal distinguiu-se por sua devoção e fidelidade à França. Os ingleses bombardearam-na em 1693; em 29 de novembro deste mesmo ano, lançaram sobre ela uma máquina infernal, sobre cujos destroços muitas vezes brinquei com meus companheiros. Eles a bombardearam de novo em 1758.

Seus habitantes emprestaram somas consideráveis a Luís XIV durante a guerra de 1701: em reconhecimento ao serviço prestado, o rei confirmou o privilégio de se defenderem a si próprios; desejou que a tripulação do primeiro navio da marinha Real fosse composta exclusivamente por marinheiros de Saint-Malo e de seu território.

Em 1771, os habitantes de Saint-Malo renovaram seu sacrifício ao emprestar trinta milhões a Luís XV. O famoso almirante Ansol invadiu Cancale, em 1758, e incendiou Saint-Servan. No castelo de Saint-Malo, La Chalotais escreveu sobre as roupas, com um palito de dentes, água e fuligem, as memórias que tanto barulho fizeram e das quais ninguém mais se lembra. Os acontecimentos apagam os acontecimentos; inscrições gravadas sobre outras inscrições, eles fazem as páginas da história dos palimpsestos.

Saint-Malo fournissait les meilleurs matelots de notre marine ; on peut en voir le rôle général dans le volume in-fol. publié en 1682, sous ce titre : *Rôle général des officiers, mariniers et matelots de Saint-Malo*. Il y a une *Coutume de Saint-Malo*, imprimée dans le recueil du Coutumier général. Les archives de la ville sont assez riches en chartes utiles à l'histoire et au droit maritime.

Saint-Malo est la patrie de Jacques Cartier, le Christophe Colomb de la France, qui découvrit le Canada. Les Malouins ont encore signalé à l'autre extrémité de l'Amérique les îles qui portent leur nom : *les Iles Malouines*.

Saint-Malo est la ville natale de Duguay-Trouin, l'un des plus grands hommes de mer qui aient paru ; et de nos jours elle a donné à la France Surcouf. Le célèbre Mahé de La Bourdonnais, gouverneur de l'Ile-de-France, naquit à Saint-Malo, de même que Lamettrie, Maupertuis, l'abbé Trublet, dont Voltaire a ri : tout cela n'est pas trop mal pour une enceinte qui n'égale pas celle du jardin des Tuileries.

L'abbé de Lamennais a laissé loin derrière lui ces petites illustrations littéraires de ma patrie. Broussais est également né à Saint-Malo, ainsi que mon noble ami, le comte de La Ferronnays.

Enfin, pour ne rien omettre, je rappellerai les dogues qui formaient la garnison de Saint-Malo : ils descendaient de ces chiens fameux, enfants de régiment dans les Gaules, et qui, selon Strabon, livraient avec leurs maîtres des batailles rangées aux Romains. Albert le Grand, religieux de l'ordre de saint Dominique, auteur aussi grave que le géographe grec, déclare qu'à Saint-Malo " la garde d'une place si importante était commise toutes les nuits à la fidélité de certains dogues qui faisaient bonne et sûre patrouille. » Ils furent condamnés à la peine capitale pour avoir eu le malheur de manger inconsidérément les jambes d'un gentilhomme ; ce qui a donné lieu de nos jours à la chanson : *Bon voyage*. On se moque de tout. On emprisonna les criminels ; l'un d'eux refusa de prendre la nourriture des mains de son gardien qui pleurait ; le noble animal se laissa mourir de faim : les chiens, comme les hommes, sont punis de leur fidélité. Au surplus, le Capitole était, de même que ma Délos, gardé par des chiens, lesquels n'aboyaient pas lorsque Scipion l'Africain venait à l'aube faire sa prière.

Saint-Malo fornecia os melhores marujos de nossa marinha; podemos ver seu desempenho geral no volume in-fol., publicado em 1682, sob o título de *Atribuição geral dos oficiais, marinheiros e marujos de Saint-Malo*. Existe um *Costume de Saint-Malo* impresso na compilação de Costumes Gerais. Os arquivos da cidade são bastante ricos em documentos úteis à história e ao direito marítimo.

Saint-Malo é a pátria de Jacques Cartier, o Cristóvão Colombo da França, que descobriu o Canadá. Os malvinos também marcariam na outra extremidade da América as ilhas que levam seu nome: *Ilhas Malvinas*.

Saint-Malo é a cidade natal de Duguay-Trouin, um dos grandes homens de mar que já existiram; e deu à França, em nossos dias, Surcouf. O célebre Mahé de La Bourdonnais, governador de Île-de-France, nasceu em Saint-Malo, bem como Lamettrie, Malpertuis, o abade de Trublet, de quem Voltaire zombou: isso tudo é bastante para um reduto que não se equipara ao Jardim das Tulherias.

O abade de Lamennais deixara longe, atrás de si, as pequenas ilustrações literárias de minha pátria. Broussais nascera também em Saint-Malo, assim como o meu nobre amigo, o conde de La Ferronnays.

Finalmente, e para nada omitir, evoco os cães que compunham a guarnição militar de Saint-Malo: descendiam daqueles cachorros famosos, companheiros de regimento nas Gálias e que, segundo Estrabão, travaram com seus donos batalhas campais contra os romanos. Alberto, o Grande, religioso da ordem de São Dominique, autor tão rigoroso quanto o geógrafo grego, declara que, em Saint-Malo, “a guarda de um lugar tão importante era confiada todas as noites à fidelidade de certos cães que faziam eficiente e sólido patrulhamento”. Eles foram condenados à pena capital por terem tido a imprudência de devorar as pernas de um gentil-homem; o acontecido gerou em nossos dias a canção: *Boa viagem*. De tudo se faz chacota. Envenenaram-se os criminosos; um deles recusou-se a tomar o alimento das mãos de seu guarda, que chorava; o nobre animal deixou-se morrer de fome: assim como os homens, os cães são punidos por sua fidelidade. De resto, o Capitólio, assim como minha Delos, era vigiado por cães que não latiam quando Cipião, o africano, vinha fazer sua prece ao amanhecer.

Enclos de murs de diverses époques qui se divisent en *grands* et *petits*, et sur lesquels on se promène, Saint-Malo est encore défendu par le château dont j'ai parlé, et qu'augmenta de tours, de bastions et de fossés, la duchesse Anne. Vue du dehors, la cité insulaire ressemble à une citadelle de granit.

C'est sur la grève de la pleine mer, entre le château et le Fort Royal, que se rassemblent les enfants ; c'est là que j'ai été élevé, compagnon des flots et des vents. Un des premiers plaisirs que j'aie goûtés était de lutter contre les orages, de me jouer avec les vagues qui se retiraient devant moi ou couraient après moi sur la rive. Un autre divertissement était de construire, avec l'arène de la plage, des monuments que mes camarades appelaient des *fours*. Depuis cette époque, j'ai souvent cru bâtir pour l'éternité des châteaux plus vite écroulés que mes palais de sable.

Mon sort étant irrévocablement fixé, on me livra à une enfance oisive. Quelques notions de dessin, de langue anglaise, d'hydrographie et de mathématiques, parurent plus que suffisantes à l'éducation d'un garçonnet destiné d'avance à la rude vie d'un marin.

Je croissais sans étude dans ma famille ; nous n'habitions plus la maison où j'étais né : ma mère occupait un hôtel, place Saint-Vincent, presque en face de la porte de la ville qui communique au Sillon. Les polissons de la ville étaient devenus mes plus chers amis : j'en remplissais la cour et les escaliers de la maison. Je leur ressemblais en tout ; je parlais leur langage ; j'avais leur façon et leur allure ; j'étais vêtu comme eux, déboutonné et débraillé comme eux ; mes chemises tombaient en loques ; je n'avais jamais une paire de bas qui ne fût largement trouée ; je traînais de méchants soutiers éculés, qui sortaient à chaque pas de mes pieds ; je perdais souvent mon chapeau et quelquefois mon habit. J'avais le visage barbouillé, égratigné, meurtri, les mains noires. Ma figure était si étrange, que ma mère, au milieu de sa colère, ne se pouvait empêcher de rire et de s'écrier : « Qu'il est laid ! »

J'aimais pourtant et j'ai toujours aimé la propreté, même l'élégance. La nuit, j'essayais de raccommoder mes lambeaux ; la bonne Villeneuve et ma Lucile m'aidaient à réparer ma toilette, afin de m'épargner des pénitences et des gronderies ; mais leur rapiécetage ne servait qu'à rendre mon accoutrement plus bizarre. J'étais surtout désolé, quand je paraissais déguenillé au milieu des enfants, fiers de leurs habits neufs et de leur braverie.



Cercado por muralhas de épocas diversas, dividindo-se em *grandes e pequenas*, e sobre as quais se caminha, Saint-Malo encontra-se também protegido pelo castelo da que falei, que teve incorporados, por iniciativa da duquesa Anne, torres, baluartes e fossos. Vista de fora, a cidade insular assemelha-se a uma cidadela de granito.

Era na praia de mar aberto, entre o castelo e Fort Royal, que as crianças reuniam-se; parceiro das ondas e dos ventos, lá é que fui educado. Um dos primeiros prazeres que experimentei era o de lutar contra as tempestades, de brincar com as ondas que refluíam à minha frente, ou que me seguiam por trás na orla. Outro divertimento era construir com o areal da praia monumentos que meus camaradas chamavam de *fours*. A partir desta época, acreditei, com freqüência, que construía para a eternidade castelos que viriam abaixo mais rapidamente do que meus palácios de areia.

Estando meu destino irrevogavelmente firmado, trataram de me entregar a uma infância ociosa. Algumas noções de desenho, de língua inglesa, de hidrografia e de matemática pareceram mais do que suficiente à educação de um rapazote destinado de antemão à rude vida de marinheiro.

Eu crescia sem estudo em minha família; nós não morávamos mais na casa onde eu nascera: minha mãe ocupava um hotel à Praça Saint-Vicent, quase defronte à porta que se comunica com o Sillon. Todos os malandros da cidade se tornaram meus melhores amigos: tomávamos o pátio e as escadas da casa. Assemelhava-me a eles em tudo; eu falava sua linguagem; possuía seus modos e estilo; andava vestido como eles, desabotoado e desleixado como eles; minhas camisas transformavam-se em trapos; não tinha nunca um par de meias que não estivesse completamente furado; arrastava horrendos sapatos surrados que a cada passo caíam de meus pés; seguidamente perdia meu chapéu e às vezes minhas roupas. Tinha o rosto imundo, esfolado, mortificado, as mãos pretas. Minha figura era tão estranha, que minha mãe, em meio à cólera, não podia conter o riso e gritava: “Como está feio!”

Entretanto, eu gostava e sempre gostei de limpeza, até mesmo de elegância. À noite tentava reparar meus farrapos; a boa Villeneuve e minha Lucile ajudavam-me a recompor o toalete a fim de que fosse poupado dos castigos e reprimendas, mas seus remendos serviam apenas para tornar minhas farpelas mais esquisitas. Eu ficava arrasado, sobretudo quando me achava desgrenhado em meio às crianças orgulhosas em suas novas vestes e em sua pompa.

Mes compatriotes avaient quelque chose d'étranger, qui rappelait l'Espagne. Des familles malouines étaient établies à Cadix ; des familles de Cadix résidaient à Saint-Malo. La position insulaire, la chaussée, l'architecture, les maisons, les citernes, les murailles de granit de Saint-Malo, lui donnent un air de ressemblance avec Cadix : quand j'ai vu la dernière ville, je me suis souvenu de la première.

Enfermés le soir sous la même clef dans leur cité, les Malouins ne composaient qu'une famille. Les moeurs étaient si candides que de jeunes femmes qui faisaient venir des rubans et des gazes de Paris, passaient pour des mondaines dont leurs compagnes effarouchées se séparaient. Une faiblesse était une chose inouïe : une comtesse d'Abbeville ayant été soupçonnée, il en résulta une complainte que l'on chantait en se signant. Cependant le poète, fidèle, malgré lui, aux traditions des troubadours, prenait parti contre le mari qu'il appelait un *monstre barbare*.

Certains jours de l'année, les habitants de la ville et de la campagne se rencontraient à des foires appelées *assemblées*, qui se tenaient dans les îles et sur des forts autour de Saint-Malo ; ils s'y rendaient à pied quand la mer était basse, en bateau lorsqu'elle était haute. La multitude de matelots et de paysans ; les charrettes entoilées ; les caravanes de chevaux, d'ânes et de mulets ; le concours des marchands ; les tentes plantées sur le rivage ; les processions de moines et de confréries qui serpentaient avec leurs bannières et leurs croix au milieu de la foule ; les chaloupes allant et venant à la rame ou à la voile ; les vaisseaux entrant au port, ou mouillant en rade ; les salves d'artillerie le branle des cloches, tout contribuait à répandre dans ces réunions le bruit, le mouvement et la variété.

J'étais le seul témoin de ces fêtes qui n'en partageât pas la joie. J'y paraissais sans argent pour acheter des jouets et des gâteaux. Evitant le mépris qui s'attache à la mauvaise fortune, je m'asseyais loin de la foule, auprès de ces flaques d'eau que la mer entretient et renouvelle dans les concavités des rochers. Là, je m'amusais à voir voler les pingouins et les mouettes, à béer aux lointains bleuâtres, à ramasser des coquillages, à écouter le refrain des vagues parmi les écueils. Le soir au logis, je n'étais guère plus heureux ; j'avais une répugnance pour certains mets : on me forçait d'en manger. J'implorais les yeux de La France qui m'enlevait adroitement mon assiette, quand mon père tournait la tête. Pour le feu même rigueur : il ne m'était pas permis d'approcher de la cheminée. Il y a loin de ces parents sévères aux gâte-enfants d'aujourd'hui.

Meus compatriotas tinham algo de estrangeiro, que lembrava a Espanha. Algumas famílias malvinas haviam se estabelecido em Cadiz; famílias de Cadiz residiam em Saint-Malo. A posição insular, o pavimento, a arquitetura, as casas, as cisternas, as muralhas de granito de Saint-Malo davam-lhe uma aparência semelhante à de Cadiz: quando vi esta última cidade, recordei-me da primeira.

À noite fechados em sua cidade com a mesma chave, os malvinos compunham uma única família. Seus costumes eram tão cândidos que jovens mulheres eram vistas como mundanas e abandonadas por suas companheiras estupefatas aos verem-nas trazerem de Paris véus e fitas. Uma fraqueza era coisa inédita: uma suspeita recaída sobre uma certa condessa de Abbeville produziu uma cantilena que era entoada com o sinal da cruz. No entanto, o poeta, fiel, mesmo contra a vontade, às tradições trovadorescas tomava partido contra o marido chamando-o de *monstro bárbaro*.

Em alguns dias do ano, os moradores da cidade e do campo se encontravam nas feiras chamadas *assemblées*, que aconteciam nas ilhas e nos fortes em torno de Saint-Malo; eles chegavam até lá a pé quando a maré estava baixa e de barco quando estava alta. A multidão de marujos e de camponeses; as carretas, as caravanas de cavalo, de asnos e de mulas; a concorrência dos mercadores; as tendas plantadas à beira-mar; as procissões de monges e de confrarias que serpenteavam com suas bandeiras e cruzes no meio da turba; as chalupas indo e vindo a remo ou a vela, os barcos que entravam no porto, ou que se banhavam ancorados; as salvas de artilharia, o dobre dos sinos, nessas reuniões tudo contribuía para disseminar o barulho, o movimento e a variedade.

Eu era o único espectador dessas festas a não compartilhar a alegria. Não levava dinheiro para comprar brinquedos e doces. Tentando evitar o desprezo que acompanha a má fortuna, colocava-me longe da turba, junto às poças d'água que o mar mantém e renova nas concavidades dos rochedos. Lá me divertia ao ver voar os papagaios-do-mar, as gaiivotas, ao apreciar embasbacado o horizonte azulado, ao recolher conchas e escutar o refrão das ondas por entre os escolhos. À noite, alojado, não me achava muito mais feliz; tinha repugnância por certas iguarias: forçavam-me a comê-las. Com os olhos, implorava a La France que levasse discretamente meu prato quando meu pai virasse a cabeça. O mesmo rigor com o fogo: não me era permitido aproximar-me da lareira. Esses severos pais estão muito longe dos mima-crianças de hoje.

Mais si j'avais des peines qui sont inconnues de l'enfance nouvelle, j'avais aussi quelques plaisirs qu'elle ignore.

On ne sait plus ce que c'est que ces solennités de religion et de famille où la patrie entière et le Dieu de cette patrie avaient l'air de se réjouir ; Noël, le premier de l'an, les Rois, Pâques, la Pentecôte, la Saint-Jean étaient pour moi-même des jours de prospérité. Peut-être l'influence de mon rocher natal a-t-elle agi sur mes sentiments et sur mes études. Dès l'année 1015, les Malouins firent voeu d'aller aider à bâtir *de leurs mains et de leurs moyens* les clochers de la cathédrale de Chartres : n'ai-je pas aussi travaillé de mes mains à relever la flèche abattue de la vieille basilique chrétienne ? « Le soleil, dit le père Maunoir, n'a jamais éclairé canton où ait paru une plus constante et invariable fidélité dans la vraie foi, que la Bretagne. Il y a treize siècles, qu'aucune infidélité n'a souillé la langue qui a servi d'organe pour prêcher Jésus-Christ, et il est à naître qui ait vu Breton bretonnant prêcher autre religion que la catholique. »

Durant les jours de fête que je viens de rappeler, j'étais conduit en station avec mes soeurs aux divers sanctuaires de la ville, à la chapelle de Saint-Aaron, au couvent de la Victoire ; mon oreille était frappée de la douce voix de quelques femmes invisibles : l'harmonie de leurs cantiques se mêlait aux mugissements des flots. Lorsque, dans l'hiver, à l'heure du salut, la cathédrale se remplissait de la foule ; que de vieux matelots à genoux, de jeunes femmes et des enfants lisaient, avec de petites bougies dans leurs Heures ; que la multitude, au moment de la bénédiction, répétait en chœur le *Tantum ergo* ; que dans l'intervalle de ces chants, les rafales de Noël frôlaient les vitraux de la basilique, ébranlaient les voûtes de cette nef que fit résonner la mâle poitrine de Jacques Cartier et de Duguay-Trouin, j'éprouvais un sentiment extraordinaire de religion. Je n'avais pas besoin que la Villeneuve me dît de joindre les mains pour invoquer Dieu par tous les noms que ma mère m'avait appris ; je voyais les cieux ouverts, les anges offrant notre encens et nos voeux, je courbais mon front : il n'était point encore chargé de ces ennuis qui pèsent si horriblement sur nous, qu'on est tenté de ne plus relever la tête lorsqu'on l'a inclinée au pied des autels.

Porém, se eu sofria castigos que são desconhecidos da infância de hoje, eu tinha também alguns prazeres que ela ignora.

Estas solenidades de religião e de família em que a toda a pátria e o Deus dessa pátria pareciam regozijar-se não são hoje mais conhecidas: Natal, o primeiro do ano, os Reis, a Páscoa, Pentecostes, São João eram para mim dias de prosperidade. É possível que a força de meu rochedo natal tenha influenciado meus sentimentos e meus estudos. Ainda no ano de 1015, os habitantes de Saint-Malo tomaram a decisão de ajudar a construir os campanários da catedral de Chartres com as próprias *mãos e recursos*: também eu não trabalhei com minhas mãos para reerguer a ponteira abatida da velha basílica cristã? “O sol, disse o padre Maunoir, jamais iluminou cantão em que se manifestasse uma mais constante e invariável fidelidade à verdadeira fé, como na Bretanha. Há treze séculos nenhuma infidelidade maculou a língua que serviu de instrumento para celebrar Jesus Cristo, e está para nascer aquele que tenha visto bretão celebrar outra religião que a católica.”

Nestes dias de festa que acabo de rememorar, eu era levado com minhas irmãs às estações, em diversos santuários da cidade, à capela de Saint-Aaron, ao convento de Victoire; meu ouvido era tocado pela voz doce de algumas mulheres invisíveis: a harmonia de seus cânticos misturava-se aos bramidos das ondas. Quando, durante o inverno, à hora do ofício, a catedral enchia-se de gente; quando velhos marujos de joelhos, mulheres jovens e crianças liam, com pequenas velas nas mãos, seus livros de Horas; quando a multidão, no momento da consagração, repetia em coro o *Tantum ergo*; quando no intervalo desses cantos, as rajadas de vento de Natal roçavam os vitrais da basílica e faziam vibrar as abóbadas da nave que fez ressoar o peito viril de Jacques Cartier e de Duguay-Trouin, eu experimentava um extraordinário sentimento religioso. Não me era preciso que Villeneuve pedisse-me para juntar as mãos a fim de invocar Deus com todos os nomes que minha mãe havia-me ensinado; eu via o céu aberto, os anjos oferecendo nosso incenso e nossos votos; eu inclinava minha fronte: ela ainda não se encontrava carregada dos desgostos que pesam terrivelmente sobre nós, a ponto de sermos tentados a não mais reerguer a cabeça que já um dia se inclinou ao pé dos altares.

Tel marin, au sortir de ces pompes, s'embarquait tout fortifié contre la nuit, tandis que tel autre rentrait au port en se dirigeant sur le dôme éclairé de l'église : ainsi la religion et les périls étaient continuellement en présence, et leurs images se présentaient inséparables à ma pensée. A peine étais-je né, que j'ouïs parler de mourir : le soir, un homme allait avec une sonnette de rue en rue, avertissant les chrétiens de prier pour un de leurs frères décédé. Presque tous les ans, des vaisseaux se perdaient sous mes yeux, et, lorsque je m'ébattais le long des grèves, la mer roulait à mes pieds les cadavres d'hommes étrangers, expirés loin de leur patrie. Madame de Chateaubriand me disait comme sainte Monique disait à son fils : *Nihil longe est a Deo* : « Rien n'est loin de Dieu. » On avait confié mon éducation à la Providence : elle ne m'épargnait pas les leçons.

Voué à la Vierge, je connaissais et j'aimais ma protectrice que je confondais avec mon ange gardien : son image, qui avait coûté un demi-sou à la bonne Villeneuve, était attachée, avec quatre épingles, à la tête de mon lit. J'aurais dû vivre dans ces temps où l'on disait à Marie : « Douce Dame du ciel et de la terre, mère de pitié, fontaine de tous biens, qui portastes Jésus-Christ en vos précieulx flancz, belle très-douce Dame, je vous mercye et vous pryé. »

La première chose que j'ai sue par coeur est un cantique de matelot commençant ainsi :

Je mets ma confiance,  
Vierge, en votre secours ;  
Servez-moi de défense  
Prenez soin de mes jours ;  
Et quand ma dernière heure  
Viendra finir mon sort,  
Obtenez que je meure  
De la plus sainte mort.

J'ai entendu depuis chanter ce cantique dans un naufrage. Je répète encore aujourd'hui ces méchantes rimes avec autant de plaisir que des vers d'Homère ; une madone coiffée d'une couronne gothique vêtue d'une robe de soie bleue, garnie d'une frange d'argent m'inspire plus de dévotion qu'une Vierge de Raphaël.

Um marinheiro, ao abandonar essas pompas, embarcava fortalecido contra a noite, enquanto outro retornava ao porto orientando-se pelo domo iluminado da igreja: assim a religião e os perigos estavam continuamente presentes, e em meu pensamento suas imagens mostravam-se inseparáveis. Logo que nascera ouvi falar de morte: à noite, um homem andava com uma sineta de rua em rua, solicitando a prece dos cristãos em favor de um de seus irmãos falecidos. Quase todos os anos, barcos desapareciam sob meu olhar e, enquanto distraía-me ao longo das areias, o mar trazia a meus pés cadáveres de homens estrangeiros, que expiravam longe de sua pátria. A senhora de Chateaubriand dizia-me, assim como Santa Mônica dizia a seu filho: *Nihil longe est a Deo*: “Nada está longe de Deus.” Confiaram minha educação à Providência: ela não me poupava suas lições.

Votado à Virgem, eu conhecia e amava minha protetora que eu confundia com meu anjo da guarda: sua imagem que custara meio-soldo à boa Villeneuve estava pregada, com quatro alfinetes, à cabeceira de minha cama. Eu deveria ter vivido nesses tempos em que se dizia a Maria: “Suave Senhora do céu e da terra, mãe de piedade, fonte de todo o bem, que levastes Jesus Cristo em vosso precioso seio, bela e muito doce Senhora, eu vos agradeço e vos peço.”

A primeira coisa que eu soube de cor foi um cântico de marinheiro que iniciava dessa forma:

*Je mets ma confiance,  
Vierge, en votre secours;  
Servez-moi de défense,  
Prenez soin de mes jours ;  
Et quand ma dernière heure  
Viendra finir mon sort,  
Obtenez que je meure  
De la plus sainte mort.<sup>15</sup>*

Eu ouvi, depois, este cântico ser entoado em um naufrágio. Repito ainda hoje essas medíocres rimas com tanto prazer quanto os versos de Homero; uma madona com uma coroa gótica na cabeça, portando um vestido de seda azul, adornada com uma franja prateada inspira-me mais devoção do que uma virgem de Rafael.

Du moins, si cette pacifique *Etoile des mers* avait pu calmer les troubles de ma vie ! Mais je devais être agité, même dans mon enfance ; comme le dattier de l'Arabe, à peine ma tige était sortie du rocher qu'elle fut battue du vent.

(5)

*La Vallée-aux-Loups, juin 1812.*

GERSIL. – HERVINE MAGON. –  
COMBAT CONTRE LES DEUX MOUSSES.

J'ai dit que ma révolte prématurée contre les maîtresses de Lucile commença ma mauvaise renommée ; un camarade l'acheva.

Mon oncle, M. de Chateaubriand du Plessis, établi à Saint-Malo comme son frère, avait, comme lui, quatre filles et deux garçons. De mes deux cousins (Pierre et Armand), qui formaient d'abord ma société, Pierre devint page de la Reine, Armand fut envoyé au collège comme destiné à l'état ecclésiastique. Pierre au sortir des pages, entra dans la marine et se noya à la côte d'Afrique. Armand, longtemps enfermé au collège, quitta la France en 1790, servit pendant toute l'émigration, fit intrépidement dans une chaloupe vingt voyages à la côte de Bretagne, et vint enfin mourir pour le Roi à la plaine de Grenelle, le vendredi saint de l'année 1810, ainsi que je l'ai déjà dit, et que je le répéterai encore en racontant sa catastrophe.

Privé de la société de mes deux cousins, je la remplaçai par une liaison nouvelle.

---

<sup>15</sup> “Deposito em vós, oh Virgem, minha confiança; sede minha protetora, velai por meus dias; e quando soar minha última hora, fazei com que eu tenha uma santa morte.”



Se ao menos esta pacífica *Estrela dos mares* tivesse apaziguado as turbulências de minha vida! mas eu havia de ter sido sacudido, já em minha infância; assim como a tamareira da Arábia, logo que brotou do rochedo, meu talo se viu abatido pelo vento.

## Capítulo 5

Vallée-aux-Loups, junho de 1812.

Gesril. – Hervine Magon. – Combate entre dois grumetes.

Eu disse que minha revolta prematura contra as mestras de Lucile iniciou minha má reputação; um amigo completou-a.

Meu tio, senhor de Chateaubriand de Plessis, estabelecido, assim como seu irmão em Saint-Malo, tinha também, como ele, quatro filhas e dois filhos. Dos meus dois primos que inicialmente formavam minha sociedade, Pierre tornou-se pajem da Rainha, e Armand foi enviado ao colégio a fim de seguir a carreira eclesiástica. Pierre, ao abandonar o serviço de pajem, entrou para a marinha e afogou-se junto à costa da África. Armand, por muito tempo encerrado no colégio, deixou a França em 1790, serviu durante toda a emigração, fez intrepidamente vinte viagens à costa da Bretanha numa chalupa, e veio enfim a morrer pelo Rei nas planícies de Grenelle, na Sexta-feira Santa do ano de 1810, tal como já antes relatei e volto aqui a repetir a história desta catástrofe.<sup>16</sup>

Privado da companhia de meus dois primos, a substituí por uma nova relação.

---

<sup>16</sup> N.A. Ele deixou um filho, Frédéric, que primeiramente introduzi na guarda do *Senhor*, estabelecendo-se depois num regimento da cavalaria. Desposou, em Nancy, a senhorita de Gastaldi, de quem teve dois filhos, e retirou-se do serviço. A irmã mais velha de Armandi, minha prima, é há vários anos superiora das religiosas trapistas. (Nota de 1831, Genebra)

Au second étage de l'hôtel que nous habitions, demeurait un gentilhomme nommé Gesril : il avait un fils et deux filles. Ce fils était élevé autrement que moi ; enfant gâté, ce qu'il faisait était trouvé charmant : il ne se plaisait qu'à se battre, et surtout qu'à exciter des querelles dont il s'établissait le juge.

Jouant des tours perfides aux bonnes qui menaient promener les enfants il n'était bruit que de ses espiègleries que l'on transformait en crimes noirs. Le père riait de tout, et *Joson* n'en était que plus chéri. Gesril devint mon intime ami et prit sur moi un ascendant incroyable : je profitai sous un tel maître quoique mon caractère fût entièrement l'opposé du sien. J'aimais les jeux solitaires, je ne cherchais querelle à personne : Gesril était fou des plaisirs de cohue et jubilait au milieu des bagarres d'enfants. Quand quelque polisson me parlait, Gesril me disait : « Tu le souffres ? » A ce mot je croyais mon honneur compromis et je sautais aux yeux du téméraire ; la taille et l'âge n'y faisaient rien. Spectateur du combat, mon ami applaudissait à mon courage, mais ne faisait rien pour me servir. Quelquefois il levait une armée de tous les sautereaux qu'il rencontrait, divisait ses conscrits en deux bandes, et nous escarmouchions sur la plage à coups de pierres.

Un autre jeu, inventé par Gesril, paraissait encore plus dangereux : lorsque la mer était haute et qu'il y avait tempête, la vague, fouettée au pied du château, du côté de la grande grève, jaillissait jusqu'aux grandes tours. A vingt pieds d'élévation au-dessus de la base d'une de ces tours, régnait un parapet en granit, étroit, glissant, incliné, par lequel on communiquait au ravelin qui défendait le fossé : il s'agissait de saisir l'instant entre deux vagues, de franchir l'endroit périlleux avant que le flot se brisât et couvrît la tour. Voici venir une montagne d'eau qui s'avancait en mugissant et qui, si vous tardiez d'une minute, pouvait, ou vous entraîner, ou vous écraser contre le mur. Pas un de nous ne se refusait à l'aventure, mais j'ai vu des enfants pâlir avant de la tenter.

No segundo andar do palácio em que habitávamos, residia um gentil-homem chamado Gesril: ele tinha um filho e duas filhas. Este rapaz recebera uma educação muito diferente da minha; menino mimado, tudo o que fazia era visto com adoração: só em disputa ele se divertia, e gostava, sobretudo, de estimular querelas para as quais se apresentava como juiz.

Aplicando golpes pérfidos às criadas que levavam as crianças para o passeio, só se tinha ouvidos para suas travessuras que eram transformadas em crimes negros. O pai ria de tudo, y *Joson* era ainda mais querido por ele. Gesril veio a ser meu íntimo amigo e passou a ter uma ascendência impressionante sobre mim: eu tirava proveito de tal mestre ainda que meu temperamento fosse inteiramente oposto ao seu. Eu apreciava os jogos solitários, não procurava contendas com ninguém: Gesril era louco por prazeres, por confusão, e rejubilava-se em meio às brigas de meninos. Quando algum pilantra me dirigia a palavra, Gesril me dizia: “Como pode agüentar isso?” Ao ouvi-lo, sentia comprometida a minha honra e lançava-me sobre o audacioso; o tamanho ou a idade não faziam diferença. Espectador do combate, meu amigo aplaudia minha coragem, mas nada fazia para me favorecer. Às vezes ele recrutava um exército com todos os arruaceiros que encontrava, dividia seus conscritos em dois bandos e íamo-nos à praia escaramuçar a pedradas.

Um outro jogo, inventado por Gesril, parecia ainda mais perigoso: quando a maré estava alta e havia tempestade, as ondas, fustigando os pés ao castelo pelo lado da grande praia, jorravam chegando até as grandes torres. A vinte pés de altura sobre a base de uma dessas torres, divisava-se um parapeito em granito, estreito, escorregadio, inclinado, o qual se ligava ao revelim que protegia o fosso: tratava-se de aproveitar o instante, entre uma vaga e outra, a fim de percorrer o local perigoso antes que a onda se chocasse e cobrisse a torre. E eis que uma montanha de água vinha e avançava bramindo, a qual poderia, se demorássemos um instante, ou arrastar-nos, ou esmagar-nos contra os muros. Nenhum de nós recusava a aventura, mas cheguei a ver alguns meninos empalidecerem antes de tentá-la.

Ce penchant à pousser les autres à des rencontres dont il restait spectateur, induirait à penser que Gesril ne montra pas dans la suite un caractère fort généreux : c'est lui néanmoins qui, sur un plus petit théâtre, a peut-être effacé l'héroïsme de Régulus ; il n'a manqué à sa gloire que Rome et Tite-Live. Devenu officier de marine il fut pris à l'affaire de Quiberon ; l'action finie et les Anglais continuant de canonner l'armée républicaine, Gesril se jette à la nage, s'approche des vaisseaux, dit aux Anglais de cesser le feu, leur annonce le malheur et la capitulation des émigrés. On le voulut sauver, en lui filant une corde et le conjurant de monter à bord : « Je suis prisonnier sur parole », s'écrie-t-il du milieu des flots et il retourne à terre à la nage : il fut fusillé avec Sombreuil et ses compagnons.

Gesril a été mon premier ami ; tous deux mal jugés dans notre enfance, nous nous liâmes par l'instinct de ce que nous pouvions valoir un jour.

Deux aventures mirent fin à cette première partie de mon histoire, et produisirent un changement notable dans le système de mon éducation.

Nous étions un dimanche sur la grève, à l' *éventail* de la porte Saint-Thomas à l'heure de la marée. Au pied du château et le long du *Sillon*, de gros pieux enfoncés dans le sable protègent les murs contre la houle. Nous grimpons ordinairement au haut de ces pieux pour voir passer au-dessous de nous les premières ondulations du flux. Les places étaient prises comme de coutume ; plusieurs petites filles se mêlaient aux petits garçons. J'étais le plus en pointe vers la mer, n'ayant devant moi qu'une jolie mignonne, Hervine Magon qui riait de plaisir et pleurait de peur. Gesril se trouvait à l'autre bout du côté de la terre. Le flot arrivait, il faisait du vent ; déjà les bonnes et les domestiques criaient : « Descendez, Mademoiselle ! descendez, Monsieur ! » Gesril attend une grosse lame : lorsqu'elle s'engouffre entre les pilotis, il pousse l'enfant assis auprès de lui ; celui-là se renverse sur un autre ; celui-ci sur un autre : toute la file s'abat comme des moines de cartes, mais chacun est retenu par son voisin ; il n'y eut que la petite fille de l'extrémité de la ligne sur laquelle je chavirai qui, n'étant appuyée par personne, tomba. Le jusant l'entraîne ; aussitôt mille cris, toutes les bonnes retroussant leurs robes et tripotant dans la mer, chacune saisissant son magot et lui donnant une tape.

Este pendor de incitar os outros a tais embates, nos quais ele se mantinha como espectador, poderia levar-nos a crer que Gesril não mostraria ao longo da vida uma índole muito generosa: foi ele, no entanto, que num teatro menor talvez tenha eclipsado o heroísmo de Régulo; para sua glória faltou apenas Roma e Tito Lívio. Quando se tornou oficial da marinha, foi feito prisioneiro no caso de Quiberon; a ação tendo terminado e os ingleses ainda a canhonear o exército republicano, Gesril lança-se a nado, aproxima-se dos barcos, comunica aos ingleses o cessar-fogo, anuncia-lhes a derrota e a capitulação dos emigrados. Quiseram salvá-lo, estendendo-lhe uma corda e conclamando-o a subir a bordo: “Estou prisioneiro sob juramento”, grita ele em meio às ondas, retornando à terra a nado: foi fuzilado juntamente com Sombreuil e seus companheiros.

Gesril foi meu primeiro amigo; ambos com má reputação durante a infância, nos ligamos pelo instinto do que poderíamos um dia valer.

Duas aventuras colocaram fim a esta primeira parte de minha história, e produziram uma mudança notável no sistema de minha educação.

Um domingo, estávamos à beira-mar, sob o *leque* da porta Saint-Thomas, à hora da maré. Ao pé do castelo e ao longo do Sillon, grandes estacas cravadas na areia protegiam os muros das ondas. De hábito escalávamos até o alto destas estacas para vermos passar abaixo de nós as primeiras ondulações da maré. Os lugares estavam tomados como de costume; vários meninos e meninas aglomeravam-se. Eu era o que estava mais próximo ao mar, só tendo diante de mim uma bela menina, Hervine Magon, que ria de prazer e chorava de medo. Gesril encontrava-se na outra extremidade para os lados da terra. A onda vinha, havia vento; as criadas e domésticas já gritavam: “Desça, senhorita! Desça, senhor!” Gesril aguarda uma imponente onda: quando ela se precipita por entre a estacaria, ele empurra o companheiro mais próximo; este é jogado sobre o outro: toda a fila é abatida em efeito dominó, mas cada um é retido por seu vizinho. Aconteceu que a menina da extremidade da linha sobre a qual eu desabara, não sendo apoiada por ninguém, caiu. A maré a carrega; logo ouvem-se mil gritos, todas as criadas arregaçam seus vestidos e, revolvendo dentro do mar, cada qual captura seu pequeno dando-lhe uma palmada.

Hervine fut repêchée ; mais elle déclara que François l'avait jetée bas. Les bonnes fondent sur moi ; je leur échappe ; je cours me barricader dans la cave de la maison : l'armée femelle me pourchasse. Ma mère et mon père étaient heureusement sortis. La Villeneuve défend vaillamment la porte et soufflette l'avant-garde ennemie. Le véritable auteur du mal, Gesril, me prête secours : il monte chez lui, et avec ses deux soeurs jette par les fenêtres des potées d'eau et des pommes cuites aux assaillantes. Elles levèrent le siège à l'entrée de la nuit ; mais cette nouvelle se répandit dans la ville, et le chevalier de Chateaubriand, âgé de neuf ans, passa pour un homme atroce, un reste de ces pirates dont saint Aaron avait purgé son rocher.

Voici l'autre aventure :

J'allais avec Gesril à Saint-Servan, faubourg séparé de Saint-Malo par le port marchand. Pour y arriver à basse mer, on franchit des courants d'eau sur des ponts étroits de pierres plates, que recouvre la marée montante. Les domestiques qui nous accompagnaient, étaient restés assez loin derrière nous. Nous apercevons à l'extrémité d'un de ces ponts deux mousses qui venaient à notre rencontre ; Gesril me dit : « Laisserons-nous passer ces gueux-là? » et aussitôt il leur crie : « A l'eau, canards ! » Ceux-ci, en qualité de mousses, n'entendant pas raillerie, avancent ; Gesril recule ; nous nous plaçons au bout du pont, et saisissant des galets, nous les jetons à la tête des mousses. Ils fondent sur nous, nous obligent à lâcher pied, s'arment eux-mêmes de cailloux, et nous mènent battant jusqu'à notre corps de réserve, c'est-à-dire jusqu'à nos domestiques. Je ne fus pas, comme Horatius, frappé à l'oeil, mais à l'oreille : une pierre m'atteignit si rudement que mon oreille gauche, à moitié détachée, tombait sur mon épaule.

Je ne pensai point à mon mal, mais à mon retour. Quand mon ami rapportait de ses courses un oeil poché un habit déchiré, il était plaint, caressé, choyé, rhabillé ; en pareil cas, j'étais mis en pénitence. Le coup que j'avais reçu était dangereux, mais jamais La France ne me put persuader de rentrer, tant j'étais effrayé. Je m'allai cacher au second étage de la maison, chez Gesril qui m'entortilla la tête d'une serviette.

Hervine é recuperada; mas declara que François a tinha empurrado para baixo. As criadas lançam-se em minha direção; eu escapo; corro trancafiando-me na adega da casa: o exército feminino me persegue. Minha mãe e meu pai felizmente haviam saído. Villeneuve protege valentemente a porta e repele a vanguarda inimiga. O verdadeiro autor do mal, Gesril, presta-me socorro: ele sobe à sua casa e, com suas duas irmãs, lança pela janela paneladas de água e maçãs cozidas sobre as sitiadas. Elas levantaram o cerco no início da noite, mas a novidade espalhou-se pela cidade, e o cavaleiro de Chateaubriand, aos nove anos, passava por um homem atroz, um remanescente daqueles piratas dos quais Saint Aaron purgara seu rochedo.

Eis aqui a outra aventura:

Íamos, Gesril e eu, a Saint-Servan, bairro separado de Saint-Malo pelo porto comercial. Para chegarmos até lá com maré baixa, transpúnhamos as correntes de água sobre umas estreitas pontes de pedras lisas, que a maré alta recobre. As domésticas que nos acompanhavam, haviam ficado muito longe atrás de nós. Reparamos que no extremo de uma dessas pontes dois grumetes vinham a nosso encontro; Gesril me disse: “Vamos deixar passar esses malditos?” e imediatamente berra: “Pra água, patos!” Estes, sendo grumetes e não admitindo zombaria, avançam; Gesril recua; nós nos instalamos no fim da ponte e, apanhando pedras, alvejávamos a cabeça deles. Precipitaram-se em nossa direção, nos obrigando a fugir, armaram-se, por sua vez, de cascalhos e fizeram-nos bater em retirada até nosso corpo de reserva, ou seja, até nossas criadas. Não fui, como Horácio, ferido no olho: uma pedra atingiu-me com tal violência que minha orelha esquerda, partida ao meio, caiu sobre meu ombro.

Não pensei em minha dor, mas em meu retorno. Meu amigo, quando trazia de suas andanças um olho roxo, uma roupa rasgada, era acolhido, lastimado, acarinhado, recomposto: em semelhante caso, eu era submetido à penitência. O golpe que havia sofrido era preocupante, mas La France não conseguia me persuadir a voltar para casa, tal era o terror que eu sentia. Fui me esconder no segundo andar da residência de Gesril, que me enrolou a cabeça com uma toalha.

Cette serviette le mit en train : elle lui représenta une mitre ; il me transforma en évêque, et me fit chanter la grand-messe avec lui et ses soeurs jusqu'à l'heure du souper. Le pontife fut alors obligé de descendre : le coeur me battait. Surpris de ma figure débiffée et barbouillée de sang, mon père ne dit pas un mot ; ma mère poussa un cri ; La France conta mon cas piteux, en m'excusant ; je n'en fus pas moins rabroué. On pansa mon oreille, et monsieur et madame de Chateaubriand résolurent de me séparer de Gesril le plus tôt possible.

Je ne sais si ce ne fut point cette année que le comte d'Artois vint à Saint-Malo : on lui donna le spectacle d'un combat naval. Du haut du bastion de la poudrière je vis le jeune prince dans la foule au bord de la mer ; dans son éclat et dans mon obscurité, que de destinées inconnues ! Ainsi, sauf erreur de mémoire, Saint-Malo n'aurait vu que deux rois de France, Charles IX et Charles X.

Voilà le tableau de ma première enfance. J'ignore si la dure éducation que je reçus est bonne en principe, mais elle fut adoptée de mes proches sans dessein et par une suite naturelle de leur humeur. Ce qu'il y a de sûr c'est qu'elle a rendu mes idées moins semblables à celles des autres hommes ; ce qu'il y a de plus sûr encore, c'est qu'elle a imprimé à mes sentiments un caractère de mélancolie née chez moi de l'habitude de souffrir à l'âge de la faiblesse, de l'imprévoyance et de la joie.

Dira-t-on que cette manière de m'élever m'aurait pu conduire à détester les auteurs de mes jours ? Nullement. le souvenir de leur rigueur m'est presque agréable ; j'estime et honore leurs grandes qualités. Quand mon père mourut, mes camarades au régiment de Navarre furent témoins de mes regrets. C'est de ma mère que je tiens la consolation de ma vie, puisque c'est d'elle que je tiens ma religion ; je recueillis les vérités chrétiennes qui sortaient de sa bouche, comme Pierre de Langres étudiait la nuit dans une église, à la lueur de la lampe qui brûlait devant le Saint-Sacrement. Aurait-on mieux développé mon intelligence en me jetant plus tôt dans l'étude ? J'en doute : ces flots, ces vents, cette solitude qui furent mes premiers maîtres, convenaient peut-être mieux à mes dispositions natives ; peut-être dois-je à ces instituteurs sauvages quelques vertus que j'aurais ignorées.



Essa toalha o estimulou: representava para ele uma mitra; transformou-me em bispo e me fez celebrar a grande missa com ele e suas irmãs até a hora da ceia. Mas o pontífice foi obrigado a descer: meu coração disparava. Surpreso com minha figura desalinhada e manchada de sangue, meu pai não disse uma só palavra; minha mãe soltou um grito; La France contou minha triste história, desculpando-me; não fui por isso menos hostilizado. Trataram minha orelha, e o senhor e a senhora de Chateaubriand resolveram separar-me de Gesril o mais rapidamente possível.<sup>17</sup>

Não sei se não foi nesse ano que o conde d'Artois veio a Saint-Malo: ofereceram-lhe o espetáculo de um combate naval. Do alto do bastião do paiol, eu vi o jovem príncipe à beira-mar em meio à multidão: em seu brilho e em minha obscuridade, que destinos desconhecidos! Portanto, salvo erro de memória, Saint-Malo teria visto apenas dois reis de França, Carlos IX e Carlos X.

Eis o quadro de minha primeira infância. Ignoro se a dura educação que recebi é boa em princípio, mas ela fora adotada por meus familiares como consequência natural de seu temperamento. O que parece certo é que ela tornou minhas idéias menos parecidas com as dos outros homens; o que parece mais certo ainda é que ela imprimiu em meus sentimentos um caráter melancólico nascido do hábito de sofrer à idade da fragilidade, da imprevidência e da alegria.

Poder-se-á dizer que esta forma de me educar teria me feito detestar os autores de meus dias? Em absoluto; a lembrança de seu rigor me é quase agradável; eu estimo e honro suas grandes qualidades. Quando meu pai morreu, meus companheiros do regimento de Navarra testemunharam minha desolação. É de minha mãe que tenho o consolo de minha vida, pois é dela que tenho minha religião; recolhia as verdades cristãs que saíam de sua boca, assim como Pierre de Langres estudava à noite em uma igreja sob a luz de uma lamparina que ardia diante do Santo Sacramento. Teriam desenvolvido melhor minha inteligência, iniciando-me mais cedo nos estudos? Duvido: essas ondas, esses ventos, esta solidão que foram meus primeiros mestres, convinham talvez mais às minhas disposições nativas; devo talvez a estes mestres selvagens algumas virtudes que teria ignorado sem eles.

---

<sup>17</sup> N.A. Já havia falado de Gesril nas minhas obras. Uma de suas irmãs, Angélique Gesril de La Trochardais, escreveu-me em 1818, solicitando-me que o nome de Gesril fosse colocado junto ao de seu marido e ao do marido de sua irmã: fracassei em minha negociação. (nota de 1831, Genebra)

La vérité est qu'aucun système d'éducation n'est en soi préférable à un autre système : les enfants aiment-ils mieux leurs parents aujourd'hui qu'ils les tutoient et ne les craignent plus ? Gesril était gâté dans la maison où j'étais gourmandé : nous avons été tous deux d'honnêtes gens et des fils tendres et respectueux. Telle chose que vous croyez mauvaise met en valeur les talents de votre enfant ; telle chose qui vous semble bonne, étoufferait ces mêmes talents. Dieu fait bien ce qu'il fait : c'est la Providence qui nous dirige, lorsqu'elle nous destine à jouer un rôle sur la scène du monde.

(6)

*Dieppe, septembre 1812.*

BILLET DE M. PASQUIET. – DIEPPE. – CHANGEMENT DE MON  
ÉDUCATION. – PRINTEMPS EN BRETAGNE. – FORÊT HISTORIQUE. –  
CAMPAGNES PÉLAGIENNES. – COUCHER DE LA LUNE SUEUR LA MER.

Le 4 septembre 1812, j'ai reçu ce billet de M. Pasquier, préfet de police :

« Cabinet du préfet.

« M. le préfet de police invite M. de Chateaubriand à prendre la peine de passer à son cabinet, soit aujourd'hui sur les quatre heures de l'après-midi, soit demain à neuf heures du matin. »

A verdade é que nenhum sistema de educação é em si preferível a outro sistema: os filhos amam mais seus pais hoje por poderem tratá-los por *tu* e por não temê-los mais? Gesril era mimado em casa ao passo que eu era repreendido: ambos tínhamos sido pessoas honestas e filhos ternos e respeitosos. Certa coisa que se crê nociva contribui para valorizar os talentos de seu filho; uma outra coisa que lhe parece boa pode sufocar estes mesmos talentos. Está bem feito o que Deus faz: é a Providência que nos dirige, quando nos destina a cumprir um papel na cena do mundo.

## Capítulo 6

Dieppe, setembro de 1812.

Bilhete do senhor Pasquier. – Dieppe. – Mudança em minha educação. – Primavera na Bretanha. – Floresta histórica. – Campos pelágicos. – Pôr da lua sobre o mar.

Em 4 de setembro de 1812 recebi este bilhete do senhor Pasquier, prefeito de polícia:

Gabinete de Polícia.

“O Senhor Prefeito de polícia solicita ao senhor de Chateaubriand de fazer a gentileza de passar em seu gabinete hoje às quatro horas da tarde ou amanhã às nove horas da manhã.”

C'était un ordre de m'éloigner de Paris que M. le préfet de police voulait me signifier. Je me suis retiré à Dieppe, qui porta d'abord le nom de *Bertheville*, et fut ensuite appelé Dieppe, il y a déjà plus de quatre cents ans, du mot anglais *deep*, profond (mouillage). En 1788, je tins garnison ici avec le second bataillon de mon régiment : habiter cette ville, de brique dans ses maisons, d'ivoire dans ses boutiques, cette ville à rues propres et à belle lumière, c'était me réfugier auprès de ma jeunesse. Quand je me promenais, je rencontrais les ruines du château d'Arques, que mille débris accompagnaient. On n'a point oublié que Dieppe fut la patrie de Duquesne. Lorsque je restais chez moi, j'avais pour spectacle la mer ; de la table où j'étais assis, je contemplais cette mer qui m'a vu naître, et qui baigne les côtes de la Grande-Bretagne, où j'ai subi un si long exil : mes regards parcouraient les vagues qui me portèrent en Amérique, me rejetèrent en Europe et me reportèrent aux rivages de l'Afrique et de l'Asie. Salut, ô mer, mon berceau et mon image ! Je te veux raconter la suite de mon histoire : si je mens, tes flots, mêlés à tous mes jours, m'accuseront d'imposture chez les hommes à venir.

Ma mère n'avait cessé de désirer qu'on me donnât une éducation classique. L'état de marin auquel on me destinait « ne serait peut-être pas de mon goût », disait-elle ; il lui semblait bon à tout événement de me rendre capable de suivre une autre carrière. Sa piété la portait à souhaiter que je me décidasse pour l'Eglise. Elle proposa donc de me mettre dans un collège où j'apprendrais les mathématiques, le dessin, les armes et la langue anglaise ; elle ne parla point du grec et du latin, de peur d'effaroucher mon père ; mais elle me les comptait faire enseigner, d'abord en secret, ensuite à découvert lorsque j'aurais fait des progrès. Mon père agréa la proposition : il fut convenu que j'entrerais ad collège de Dol. Cette ville eut la préférence parce qu'elle se trouvait sur la route de Saint-Malo à Combourg.

Pendant l'hiver très froid qui précéda ma réclusion scolaire, le feu prit à l'hôtel où nous demeurions : je fus sauvé par ma soeur aînée, qui m'emporta à travers les flammes. M. de Chateaubriand, retiré dans son château, appela sa femme auprès de lui : il le fallut rejoindre au printemps.

Esta era uma notificação do senhor prefeito de polícia com ordem para afastar-me de Paris. Retirei-me para Dieppe, que primeiro se chamou *Bertheville* e que foi depois denominada Dieppe, há mais de quatrocentos anos, provinda do inglês *deep*, profundo (ancoradouro). Em 1788, estabeleci aqui guarnição militar com o segundo batalhão de meu regimento: viver nesta cidade, com casas de tijolo por dentro, com mármore em suas lojas, nesta cidade de ruas limpas e de bela iluminação, significava refugiar-me em minha juventude. Quando por aí passeava, encontrava ruínas do castelo de Arques acompanhadas por mil destroços. Não podemos esquecer que Dieppe foi a pátria de Duquesne. Em alguns momentos, em casa, tinha o mar como espetáculo; da mesa onde me instalava, podia contemplar este mar que me viu nascer, e que banha a costa da Grã-Bretanha onde me submeti a tão longo exílio: meus olhos percorriam as vagas que me conduziram à América, me devolveram à Europa e me reconduziram às margens da África e da Ásia. Salve, oh mar, meu berço e minha imagem! Quero ver-te contar a continuação de minha história: se eu mentir, tuas ondas, misturadas a todos os meus dias, me acusarão de impostura aos homens que virão.

Minha mãe continuava a desejar que me dessem uma educação clássica. O ofício de marinheiro ao qual me destinavam “talvez não fosse de meu gosto”, dizia ela; seria conveniente, em todo caso, que estivesse preparado para seguir outra carreira. Sua devoção levava-a a desejar que eu me decidisse pela Igreja. Propôs então colocar-me num colégio em que aprenderia a matemática, o desenho, o manejo de armas e a língua inglesa; não falava do grego e do latim com medo de exasperar meu pai; mas ela pretendia ensinar-me, no início em segredo, depois, às claras, quando eu já tivesse feito progressos. Meu pai admitiu a proposta: ficou combinado que eu entraria para o colégio de Dol. Esta cidade tivera a preferência porque se situava na estrada entre Saint-Malo e Comburg.

Durante o rigoroso inverno que precedeu minha reclusão escolar, o palácio em que residíamos pegou fogo: fui salvo pela minha irmã mais velha que me carregou em meio às chamas. O senhor de Chateaubriand, recolhido em seu castelo, chamou sua esposa para junto de si: deveria encontrá-lo na primavera.

Le printemps, en Bretagne, est plus doux qu'aux environs de Paris, et fleurit trois semaines plus tôt. Les cinq oiseaux qui l'annoncent, l'hirondelle, le loriot, le coucou, la caille et le rossignol, arrivent avec des brises qui hébergent dans les golfes de la péninsule armoricaine. La terre se couvre de marguerites, de pensées, de jonquilles, de narcisses, d'hyacinthes, de renoncules, d'anémones, comme les espaces abandonnés qui environnent Saint-Jean-de-Latran et Sainte-Croix-de-Jérusalem, à Rome. Des clairières se panachent d'élégantes et hautes fougères ; des champs de genêts et d'ajoncs resplendissent de leurs fleurs qu'on prendrait pour des papillons d'or. Les haies, au long desquelles abondent la fraise, la framboise et la violette, sont décorées d'aubépines, de chèvrefeuille, de ronces dont les rejets bruns et courbés portent des feuilles et des fruits magnifiques. Tout fourmille d'abeilles et d'oiseaux. les essaims et les nids arrêtent les enfants à chaque pas. Dans certains abris, le myrte et le laurier-rose croissent en pleine terre, comme en Grèce ; la figue mûrit comme en Provence ; chaque pommier, avec ses fleurs carminées ressemble à un gros bouquet de fiancée de village.

Au douzième siècle, les cantons de Fougères, Rennes, Bécherel, Dinan, Saint-Malo et Dol, étaient occupés par la forêt de Bréheliant ; elle avait servi de champ de bataille aux Francs et aux peuples de la Dommonée. Wace raconte qu'on y voyait l'homme sauvage, la fontaine de Berenton et un bassin d'or. Un document historique du quinzième siècle, *les Usemens et coutumes de la forêt de Brécilien*, confirme le roman de *Rou* : elle est, disent les *Usemens*, de grande et spacieuse étendue. « Il y a quatre châteaux, fort grand nombre de beaux étangs, belles chasses où n'habitent aucunes bêtes vénéneuses, ni nulles mouches, deux cents futaies, autant de fontaines, nommément la fontaine de *Belenton* , auprès de laquelle le chevalier Pontus fit ses armes. »

Aujourd'hui, le pays conserve des traits de son origine : entrecoupé de fossés boisés, il a de loin l'air d'une forêt et rappelle l'Angleterre : c'était le séjour des fées, et vous allez voir qu'en effet j'y ai rencontré ma sylphide. Des vallons étroits sont arrosés par de petites rivières non navigables. Ces vallons sont séparés par des landes et par des futaies à cépées de houx. Sur les côtes, se succèdent phares, vigies, dolmens, constructions romaines, ruines de châteaux du moyen-âge, clochers de la renaissance : la mer borde le tout. Pline dit de la Bretagne : *Péninsule spectatrice de l' Océan.*

A primavera na Bretanha é mais amena do que nos arredores de Paris e floresce três semanas mais cedo. Os cinco pássaros que a anunciam, a andorinha, o verdelinho, o cuco, a codorna e o rouxinol chegam com as brisas que se alojam nos golfos da península armórica. A terra cobre-se de margaridas, de amores-perfeitos, de junquinhos, de narcisos, de jacintos, de ranúnculos, de anêmonas, da mesma forma que os espaços abandonados que circundam São-João-de-Latrão e São-João-de-Jerusalém, em Roma. As clareiras se empenacham de elegantes e altas figueiteiras; campos de giesta e de juncos resplandecem com suas flores que passariam por borboletas de ouro. As sebes, ao longo das quais abundam o morango, a framboesa, a violeta, são decoradas pelos espinheiros, madressilvas e sarças, cujos brotos escuros e curvados estão repletos de folhas e frutos magníficos. De toda parte, surgem abelhas e pássaros; os enxames e ninhos paralisam as crianças a cada passo. Em certos abrigos, a mirta e o loureiro-rosa crescem em plena terra, como na Grécia; o figo amadurece como na Provence; cada pomar, com suas flores acarminadas, se assemelha a um grande buquê de noiva da aldeia.

No século XII, os cantões de Fougères, Rennes, Bécherel, Dinan, Saint-Malo e Dol eram ocupados pela floresta de Bréheliant; ela havia servido de campo de batalha aos Francos e aos povos da Dommonée. Wace conta que havia aí o homem selvagem, a fonte de Berenton e um lago dourado. Um documento histórico do século XV, *Usos e costumes da floresta de Brécilien*, confirma o romance de *Rou*: ela possui, dizem os *Usos*, grandes e amplas dimensões; “existem quatro castelos, um grande número de belas lagoas, bonitas reservas de caça, onde não habitam animais venenosos nem moscas, duzentas gigantescas árvores, igual número de fontes, por exemplo, a fonte de *Belenton*, junto à qual o cavaleiro Pontus iniciara sua carreira.”

A região conserva hoje traços de sua origem: entrecortada de fossos arborizados, tem de longe o ar de uma floresta e lembra-nos a Inglaterra: era o solo das fadas, e você verá que, de fato, encontrei aí minha sílfide. Valos estreitos são banhados por pequenos rios não navegáveis. Esses vales estão separados dos rebentos de azevinho por charnecas e matagais. Sobre a costa, sucedem-se faróis, vigias, dolmens, construções romanas, ruínas de castelos da Idade Média, campanários da Renascença: tudo é contornado pelo mar. Disse Plínio sobre a Bretanha: *Península espectadora do oceano*.

Entre la mer et la terre s'étendent des campagnes pélagiennes, frontières indécises des deux éléments : l'alouette de champ y vole avec l'alouette marine ; la charrue et la barque à un jet de pierre l'une de l'autre sillonnent la terre et l'eau. Le navigateur et le berger s'empruntent mutuellement leur langue : le matelot dit *les vagues moutonnent*, le pâtre dit *des flottés de moutons*. Des sables de diverses couleurs, des bancs variés de coquillages, des varechs, des franges d'une écume argentée, dessinent la lisière blonde ou verte des blés. Je ne sais plus dans quelle île de la Méditerranée, j'ai vu un bas-relief représentant les Néréides attachant des festons au bas de la robe de Cérès.

Mais ce qu'il faut admirer en Bretagne, c'est la lune se levant sur la terre et se couchant sur la mer.

Etablie par Dieu gouvernante de l'abîme, la lune a ses nuages, ses vapeurs, ses rayons, ses ombres portées comme le soleil ; mais comme lui, elle ne se retire pas solitaire ; un cortège d'étoiles l'accompagne. A mesure que sur mon rivage natal elle descend au bout du ciel, elle accroît son silence qu'elle communique à la mer ; bientôt elle tombe à l'horizon, l'intersecte, ne montre plus que la moitié de son front qui s'assoupit, s'incline et disparaît dans la molle intumescence des vagues. Les astres voisins de leur reine, avant de plonger à sa suite, semblent s'arrêter, suspendus à la cime des flots. La lune n'est pas plus tôt couchée, qu'un souffle venant du large brise l'image des constellations, comme on éteint les flambeaux après une solennité.

## (7)

### DÉPART POUR COMBOURG. – DESCRIPTION DU CHÂTEAU.

Je devais suivre mes soeurs jusqu'à Combourg : nous nous mîmes en route dans la première quinzaine de mai. Nous sortîmes de Saint-Malo au lever du soleil, ma mère, mes quatre soeurs et moi, dans une énorme berline à l'antique, panneaux surdorés, marchepieds en dehors, glands de pourpre aux quatre coins de l'impériale. Huit chevaux parés comme les mulets en Espagne, sonnettes au cou, grelots aux brides, housses et franges de laine de diverses couleurs, nous traînaient.



Entre o mar e a terra se estendem os campos pelágicos, fronteiras indecisas entre os dois elementos: a cotovia do campo voa com a cotovia do mar; a charrua e a barca, separadas por um arremesso de pedra uma da outra, sulcam a terra e a água. O navegante e o pastor servem-se mutuamente de suas línguas: o marujo diz *as ondas encarneiram*, o pastor diz *as ondulações de carneiros*. As areias de diversas cores, os bancos variados de mariscos, os sargaços, as franjas de uma espuma prateada desenham os contornos louros ou verdes dos trigais. Não sei em que ilha do Mediterrâneo vi baixos-relevos que representavam as nereidas amarrando festões sob o vestido de Ceres.

Mas o mais admirável na Bretanha é a lua levantando-se da terra e pondo-se no mar.

Nomeada por Deus governanta do abismo, a lua tem suas nuvens, seus vapores, seus raios, suas sombras projetadas como o sol; e assim como ele, ela não se retira solitariamente; um cortejo de estrelas a acompanha. Em minha costa natal, à medida que ela desce para o extremo do céu, aumenta o silêncio que comunica ao mar; em seguida ela cai no horizonte, cruzando-o, não mostra mais do que a metade de sua fronte que se consome, inclina-se e desaparece na mole intumescência das ondas. Os astros vizinhos de sua rainha, antes de mergulharem no seu encaço, parecem deter-se, suspensos sobre o cimo das ondas. Tão logo a lua se põe, sopra um vento que esconde a imagem das constelações, tal como archotes que são apagados após uma solenidade.

## Capítulo 7

Partida para Combourg. – Descrição do castelo.

Eu devia acompanhar minhas irmãs até Combourg: pusemo-nos a caminho durante a primeira quinzena de maio. Saímos de Saint-Malo com o nascer do sol, minha mãe, minhas quatro irmãs e eu, em uma enorme berlinda à antiga, com molduras sobredouradas, estribos externos, borlas púrpuras nos quatro cantos da imperial. Éramos conduzidos por oito cavalos paramentados como as mulas de Espanha, com sinetas ao pescoço, guizos nas bridadas, xairel e franjas de lã de diversas cores.

Tandis que ma mère soupirait, mes soeurs parlaient à perdre haleine, je regardais de mes deux yeux, j'écoutais de mes deux oreilles, je m'émerveillais à chaque tour de roue : premier pas d'un Juif errant qui ne se devait plus arrêter. Encore si l'homme ne faisait que changer de lieux ! mais ses jours et son coeur changent.

Nos chevaux reposèrent à un village de pêcheurs sur la grève de Cancale. Nous traversâmes ensuite les marais et la fiévreuse ville de Dol : passant devant la porte du collège où j'allais bientôt revenir, nous nous enfonçâmes dans l'intérieur du pays.

Durant quatre mortelles lieues, nous n'aperçûmes que des bruyères guirlandées de bois, des friches à peine écrêtées, des semailles de blé noir, court et pauvre, et d'indigentes avénieres. Des charbonniers conduisaient des files de petits chevaux à crinière pendante et mêlée ; des paysans à sayons de peau de bique, à cheveux longs, pressaient des boeufs maigres avec des cris aigus et marchaient à la queue d'une lourde charrue, comme des faunes labourant. Enfin, nous découvrîmes une vallée au fond de laquelle s'élevait, non loin d'un étang, la flèche de l'église d'une bourgade. A l'extrémité occidentale de cette bourgade, les tours d'un château féodal montaient dans les arbres d'une futaie éclairée par le soleil couchant.

J'ai été obligé de m'arrêter : mon coeur battait au point de repousser la table sur laquelle j'écris. Les souvenirs qui se réveillent dans ma mémoire m'accablent de leur force et de leur multitude : et pourtant, que sont-ils pour le reste du monde ?

Descendus de la colline, nous guéâmes un ruisseau ; après avoir cheminé une demi-heure, nous quittâmes la grande route, et la voiture roula au bord d'un quinconce, dans une allée de charmilles dont les cimes s'entrelaçaient au-dessus de nos têtes : je me souviens encore du moment où j'entrai sous cet ombrage et de la joie effrayée que j'éprouvai.

En sortant de l'obscurité du bois, nous franchîmes une avant-cour plantée de noyers, attenante au jardin et à la maison du régisseur ; de là nous débouchâmes par une porte bâtie dans une cour de gazon, appelée la *Cour Verte*. A droite étaient de longues écuries et un bouquet de marronniers ; à gauche, un autre bouquet de marronniers. Au fond de la cour, dont le terrain s'élevait insensiblement, le château se montrait entre deux groupes d'arbres. Sa triste et sévère façade présentait une courtine portant une galerie à mâchicoulis, denticulée et couverte. Cette courtine liait ensemble deux tours inégales en âge, en matériaux, en hauteur et en grosseur, lesquelles tours se terminaient par des créneaux surmontés d'un toit pointu, comme un bonnet posé sur une couronne gothique.

Enquanto minha mãe suspirava, minhas irmãs falavam a perder o fôlego, eu olhava com meus dois olhos, ouvia com meus dois ouvidos, maravilhava-me a cada giro da roda: primeiro passo de um Judeu errante que não poderia mais se deter. Se o homem mudasse apenas de lugar! mas seus dias e seu coração também mudam.

Nossos cavalos repousaram em um vilarejo de pescadores sobre a areia de Cancale. Depois atravessamos os mangues e a efervescente cidade de Dol: passando diante da porta do colégio para onde em breve eu retornaria, entramos no interior da região.

Ao longo de quatro léguas mortais, não avistamos senão charnecas coroadas de ramagens, terrenos baldios, sementeiras de trigo negro, pequeno e pobre, e escassos avenais. Carvoeiros conduziam filas de pequenos cavalos com crinas pendentes e mescladas; camponeses com saios de pele de cabra e cabelos longos apressavam bois magros com gritos agudos e caminhavam na rabeira de uma pesada charrua, como faunos labutando. Por fim, descobrimos um vale ao fundo do qual se elevava, não longe de um lago, a ponteira da igreja de uma aldeia. No extremo ocidente desta aldeia, as torres de um castelo feudal mostravam-se em meio às árvores de um bosque iluminado pelo sol poente.

Fui obrigado a parar: meu coração batia ao ponto de estremecer a mesa sobre a qual eu escrevo. As recordações que despertam em minha memória dilaceram-me pela sua força e profusão: e, no entanto, o que são elas para o resto do mundo?

Tendo descido a colina, atravessamos um rio; depois de termos caminhado uma meia-hora, deixamos a grande estrada e o carro pôs-se a rodar ao longo de um quincunce, numa alameda de bordos, cujos cimos entrelaçavam-se acima de nossas cabeças: lembro-me ainda do momento em que entrei sob esta sombra e do contentamento aflito que experimentei.

Abandonando a obscuridade do bosque, percorremos um pátio, com nogueiras plantadas, contíguo ao jardim e à casa do intendente; de lá atravessamos uma porta construída na relva de um pátio, chamado de Pátio Verde. À direita encontravam-se longas estrebarias e um bosque de castanheiras; à esquerda, outro bosque de castanheiras. Ao fundo do pátio, cujo terreno elevava-se ligeiramente, o castelo aparecia entre dois grupos de árvores. Sua triste e severa fachada exibia uma cortina contendo uma galeria de matacão, denticulada e coberta. Essa cortina ligava duas torres desiguais em idade, em materiais, em altura e espessura; essas torres eram arrematadas por seteiras dominadas por um telhado pontiagudo, como uma touca posta sobre uma coroa gótica.

Quelques fenêtres grillées apparaissaient çà et là sur la nudité des murs. Un large perron, raide et droit, de vingt-deux marches, sans rampes, sans garde-fou, remplaçait sur les fossés comblés l'ancien pont-levis ; il atteignait la porte du château, percée au milieu de la courtine. Au-dessus de cette porte on voyait les armes des seigneurs de Combourg, et les taillades à travers lesquelles sortaient jadis les bras et les chaînes du pont-levis.

La voiture s'arrêta au pied du perron ; mon père vint au-devant de nous. La réunion de la famille adoucit si fort son humeur pour le moment, qu'il nous fit la mine la plus gracieuse. Nous montâmes le perron ; nous pénétrâmes dans un vestibule sonore, à voûte ogive, et de ce vestibule dans une petite cour intérieure.

De cette cour, nous entrâmes dans le bâtiment regardant au midi sur l'étang, et jointif des deux petites tours. Le château entier avait la figure d'un char à quatre roues. Nous nous trouvâmes de plain-pied dans une salle jadis appelée la salle des Gardes. Une fenêtre s'ouvrait à chacune de ses extrémités, deux autres coupaient la ligne latérale. Pour agrandir ces quatre fenêtres, il avait fallu excaver des murs de huit à dix pieds d'épaisseur. Deux corridors à plan incliné, comme le corridor de la grande Pyramide, partaient des deux angles extérieurs de la salle et conduisaient aux petites tours. Un escalier, serpentant dans l'une de ces tours, établissait des relations entre la salle des Gardes et l'étage supérieur : tel était ce corps de logis.

Celui de la façade de la grande et de la grosse tour, dominant le nord, du côté de la Cour Verte, se composait d'une espèce de dortoir carré et sombre, qui servait de cuisine ; il s'accroissait du vestibule, du perron et d'une chapelle. Au-dessus de ces pièces était le salon des *Archives*, ou des *Armoiries*, ou des *Oiseaux*, ou des *Chevaliers*, ainsi nommé d'un plafond semé d'écussons coloriés et d'oiseaux peints. Les embrasures des fenêtres étroites et trèflées étaient si profondes, qu'elles formaient des cabinets autour desquels régnait un banc de granit. Mêlez à cela, dans les diverses parties de l'édifice, des passages et des escaliers secrets, des cachots et des donjons, un labyrinthe de galeries couvertes et découvertes, des souterrains murés dont les ramifications étaient inconnues ; partout silence, obscurité et visage de pierre : voilà le château de Combourg.

Un souper servi dans la salle des Gardes, et où je mangeai sans contrainte, termina pour moi la première journée heureuse de ma vie. Le vrai bonheur coûte peu ; s'il est cher, il n'est pas d'une bonne espèce.

Algumas janelas gradeadas apareciam aqui ou ali sobre a nudez das paredes. Uma longa escadaria, íngreme e reta, de vinte e dois degraus, sem corrimão e sem balaustrada, substituía, sobre os fossos, a antiga ponte levadiça; ela alcançava a porta do castelo instalada no centro da cortina. Acima desta porta, viam-se as armas dos senhores de Combourg, e os talhos através dos quais outrora saíam os braços e as correntes da ponte levadiça.

O carro parou ao pé da escadaria; meu pai veio ao nosso encontro. A reunião em família por um momento apaziguou tão fortemente seu espírito que ele chegou a mostrar-nos o seu mais afável semblante. Nós subimos a escadaria, penetramos em um vestíbulo ressonante, com abóbadas em ogivas, e deste vestíbulo para um pequeno pátio interno.

Desse pátio, nós entramos numa construção voltada para o sul, sobre o lago, unindo as duas pequenas torres. O castelo inteiro tinha a forma de um carro de quatro rodas. Encontramo-nos no mesmo nível em uma sala que no passado chamava-se *sala dos Guardas*. Uma janela abria-se a cada uma de suas extremidades; duas outras cortavam a linha lateral. Para aumentar essas quatro janelas, fora preciso escavar paredes de oito a dez pés de espessura. Dois corredores em superfície inclinada, como o corredor da grande Pirâmide, partiam dos dois ângulos externos da sala e conduziam às pequenas torres. Uma escada, serpenteando uma destas torres, estabelecia ligação entre a sala dos Guardas e o andar superior: este era o corpo central do edifício.

O da fachada da espessa e grande torre, dominando o norte para os lados do Pátio Verde, compunha-se de uma espécie de dormitório quadrado e sóbrio, que servia de cozinha; ele abarcava também o vestíbulo, a escadaria e uma capela. Acima dessas peças encontrava-se o salão dos *Arquivos*, ou dos *Brasões*, ou dos *Pássaros*, ou dos *Cavaleiros*, o que designava um teto semeado de escudos coloridos e pássaros pintados. Os postigos das janelas estreitas e trifoliadas eram tão profundos que formavam gabinetes em torno dos quais se distinguiu um banco em granito. Acrescente-se a isso, nas diversas partes da edificação, passagens e escadas secretas, calabouços e torreões, um labirinto de galerias cobertas e descobertas, subterrâneos murados de ramificações misteriosas; em toda parte silêncio, escuridão e fisionomias de pedra: eis o castelo de Combourg.

Uma ceia servida na sala dos Guardas, onde comi sem embaraço, encerrou para mim a primeira etapa feliz de minha vida. A verdadeira felicidade custa pouco; se for cara ela não é de boa espécie.

A peine fus-je réveillé le lendemain que j'allais visiter les dehors du château, et célébrer mon avènement à la solitude. Le perron faisait face au nord-ouest. Quand on était assis sur le diazome de ce perron, on avait devant soi la Cour Verte, et au delà de cette cour, un potager étendu entre deux futaies : l'une, à droite (le quinconce par lequel nous étions arrivés), s'appelait le petit Mail ; l'autre, à gauche, le grand Mail. Celle-ci était un bois de chênes, de hêtres, de sycomores, d'ormes et de châtaigniers. Madame de Sévigné vantait de son temps ces vieux ombrages ; depuis cette époque, cent quarante années avaient été ajoutées à leur beauté.

Du côté opposé, au midi et à l'est, le paysage offrait un tout autre tableau : par les fenêtres de la grand-salle on apercevait les maisons de Combourg, un étang, la chaussée de cet étang sur laquelle passait le grand chemin de Rennes, un moulin à eau, une prairie couverte de troupeaux de vaches et séparée de l'étang par la chaussée. Au bord de cette prairie s'allongeait un hameau dépendant d'un prieuré fondé en 1149 par Rivallon, seigneur de Combourg, et où l'on voyait sa statue mortuaire couchée sur le dos en armure de chevalier. Depuis l'étang, le terrain s'élevant par degrés, formait un amphithéâtre d'arbres, d'où sortaient des campaniles de villages et des tourelles de gentilhommières. Sur un dernier plan de l'horizon, entre l'occident et le midi, se profilaient les hauteurs de Bécherel. Une terrasse bordée de grands buis taillés circulait au pied du château de ce côté, passait derrière les écuries et allait, à divers replis, rejoindre le jardin des bains qui communiquait au grand Mail.

Si, d'après cette trop longue description, un peintre prenait son crayon, produirait-il une esquisse ressemblant au château ? Je ne le crois pas ; et cependant ma mémoire voit l'objet comme s'il était sous mes yeux ; telle est dans les choses matérielles l'impuissance de la parole et la puissance du souvenir ! En commençant à parler de Combourg, je chante les premiers couplets d'une complainte qui ne charmera que moi ; demandez au pâtre du Tyrol pourquoi il se plaît aux trois ou quatre notes qu'il répète à ses chèvres, notes de montagne, jetées d'écho en écho pour retentir du bord d'un torrent au bord opposé ?

Ma première apparition à Combourg fut de courte durée. Quinze jours s'étaient à peine écoulés que je vis arriver l'abbé Porcher, principal du collège de Dol ; on me remit entre ses mains et je le suivis malgré mes pleurs.

Mal havia despertado no dia seguinte, fui visitar o exterior do castelo e celebrar o advento de minha solidão. A escadaria dava para o noroeste. Quando sentávamo-nos ao patamar desta escadaria, tínhamos diante de nós o Pátio Verde, e adiante desse pátio, uma horta estendida entre duas matas: uma, à direita (o quincunce pelo qual havíamos chegado), chamava-se o *pequeno Mail*; a outra, à esquerda, o *grande Mail*: essa consistia num bosque de carvalhos, faias, sicômoros, olmos e castanheiros. Madame de Sévigné elogiava em seu tempo esses velhos arvoredos; desde essa época foram acrescentados cento e cinquenta anos à sua beleza.

Do lado oposto, ao sul e a leste, a paisagem oferecia-nos outro quadro: pelas janelas da grande sala, avistavam-se as casas de Combourg, um lago com um pavimento sobre o qual se atravessava a principal rota para Rennes, um moinho de água e uma pradaria com rebanhos de vacas separada do lago pelo passeio. À margem desta pradaria estendia-se uma aldeia que pertencia a um priorado fundado em 1149 por Rivallon, senhor de Combourg, e lá via-se a sua estátua mortuária deitada de costas em armadura de cavaleiro. A partir do lago, o terreno, elevando-se gradualmente formava um anfiteatro de árvores, de onde surgiam campanários de vilarejos e torrezinhas das casas senhoriais. No último plano do horizonte, entre o ocidente e o sul, perfilavam-se as colinas de Bécherel. Um terraço ladeado de grandes buxos podados estendia-se ao pé do castelo deste lado, passava atrás das estrebarias e, em diversos recantos, unia-se ao jardim dos banhos que se comunicava com o grande Mail.

Se, após esta longuíssima descrição, um pintor pegasse seu lápis, conseguiria ele reproduzir um esboço semelhante ao castelo? Creio que não; e, no entanto, minha memória enxerga o objeto como se ele estivesse diante de meus olhos; assim é, para as coisas materiais, a impotência da palavra e o poder da lembrança! Começando a falar de Combourg, eu canto as primeiras estrofes de uma cantilena que só cativará a mim mesmo; pergunte ao pastor do Tirol por que ele se deslumbra com as três ou quatro notas que repete a suas cabras, notas de montanhas, jogadas de eco em eco para ressoarem da margem de uma torrente à sua margem oposta?

Minha primeira aparição em Combourg teve breve duração. Quinze dias apenas haviam transcorrido quando vi chegar o abade Porcher, diretor do colégio de Dol; puseram-me em suas mãos, e o segui, apesar de minhas lágrimas.

# LIVRE DEUXIÈME

(1)

*Dieppe, septembre 1812.*

Revu en juin 1846.

COLLÈGE DE DOL. – MATHÉMATIQUES ET LENGUES. – TRAITES DE MA  
MÉMOIRE.

Je n'étais pas tout à fait étranger à Dol ; mon père en était *chanoine*, comme descendant et représentant de la maison de Guillaume de Chateaubriand, sire de Beaufort, fondateur en 1529 d'une première stalle, dans le choeur de la cathédrale. L'évêque de Dol était M. de Hercé, ami de ma famille, prélat d'une grande modération politique, qui, à genoux, le crucifix à la main, fut fusillé avec son frère l'abbé de Hercé, à Quiberon, dans le Champ du martyr. En arrivant au collège, je fus confié aux soins particuliers de M. l'abbé Leprince, qui professait la rhétorique et possédait à fond la géométrie : c'était un homme d'esprit, d'une belle figure, aimant les arts, peignant assez bien le portrait. Il se chargea de m'apprendre mon *Bezout* ; l'abbé Egault régent de troisième, devint mon maître de latin ; j'étudiais les mathématiques dans ma chambre, le latin dans la salle commune.



## LIVRO II

### Capítulo 1

Dieppe, setembro de 1812.

Revisto em junho de 1846.

Colégio de Dol. – Matemática e línguas. – Traços de minha memória.

Eu não era completamente estranho em Dol; meu pai era *cônego* do lugar, como descendente e representante da casa de Guillaume de Chateaubriand, sire de Beaufort, fundador, em 1529, de uma primeira estala, no coro da catedral. O bispo de Dol era o senhor de Hercé, amigo de minha família, prelado de uma grande moderação política, que, de joelhos, com o crucifixo à mão, fora fuzilado com seu irmão, o abade de Hercé, em Quibéron, no Campo do martírio. Chegando ao colégio, fui confiado aos cuidados particulares do senhor abade Leprince, que professava a retórica e dominava a fundo a geometria: era um homem de espírito, de belo rosto, amante das artes, que pintava bons retratos. Encarregou-se de ensinar meu *Bezout*; o abade Égault, regente do terceiro ano, tornou-se meu professor de latim; eu estudava matemática no meu quarto, latim na sala comum.

Il fallut quelque temps à un hibou de mon espèce pour s'accoutumer à la cage d'un collègue et régler sa volée au son d'une cloche. Je ne pouvais avoir ces prompts amis que donne la fortune, car il n'y avait rien à gagner avec un pauvre polisson qui n'avait pas même d'argent de semaine ; je ne m'enrôlai point non plus dans une clientèle car je hais les protecteurs. Dans les jeux je ne prétendais mener personne, mais je ne voulais pas être mené : je n'étais bon ni pour tyran ni pour esclave, et tel je suis demeuré.

Il arriva pourtant que je devins assez vite un centre de réunion ; j'exerçai dans la suite, à mon régiment, la même puissance : simple sous-lieutenant que j'étais, les vieux officiers passaient leurs soirées chez moi et préféraient mon appartement au café. Je ne sais d'où cela venait, n'était peut-être de ma facilité à entrer dans l'esprit et à prendre les moeurs des autres. J'aimais autant chasser et courir que lire et écrire. Il m'est encore indifférent de deviser des choses les plus communes, ou de causer des sujets les plus relevés. Très-peu sensible à l'esprit, il m'est presque antipathique, bien que je ne sois pas une bête. Aucun défaut ne me choque, excepté la moquerie et la suffisance que j'ai grand-peine à ne pas morguer ; je trouve que les autres ont toujours sur moi une supériorité quelconque, et si je me sens par hasard un avantage, j'en suis tout embarrassé.

Des qualités que ma première éducation avait laissées dormir s'éveillèrent au collège. Mon aptitude au travail était remarquable, ma mémoire extraordinaire. Je fis des progrès rapides en mathématiques où j'apportai une clarté de conception qui étonnait l'abbé Leprince. Je montrai en même temps un goût décidé pour les langues. Le rudiment, supplice des écoliers, ne me coûta rien à apprendre ; j'attendais l'heure des leçons de latin avec une sorte d'impatience, comme un délassement de mes chiffres et de mes figures de géométrie. En moins d'un an, je devins fort cinquième. Par une singularité, ma phrase latine se transformait si naturellement en pentamètre que l'abbé Egault m'appelait l'*Elégiaque*, nom qui me pensa rester parmi mes camarades.

Quant à ma mémoire en voici deux traits. J'appris par coeur mes tables de logarithmes : c'est-à-dire qu'un nombre étant donné dans la proportion géométrique, je trouvais de mémoire son exposant dans la proportion arithmétique, et *vice versa*.

Foi preciso algum tempo para que uma coruja de minha espécie se acostumassem à gaiola de um colégio e regulassem seu vôo ao som de um sino. Não podia ter aqueles amigos que a fortuna prontamente oferece, pois não havia nada a ganhar com um pobre menino travesso que não possuía sequer o dinheiro da semana; não me filiei a nenhuma forma de tutela, pois detesto os protetores. Durante os jogos, não pretendia conduzir ninguém, mas não queria ser conduzido: não era bom nem para tirano nem para escravo, e como tal permaneci.

Ocorreu, no entanto, de tornar-me rapidamente um centro de reunião; exerci, um pouco mais tarde, em meu regimento, o mesmo poder: sendo um simples subtenente, os velhos oficiais passavam noites em minha casa e preferiam meus aposentos ao café. Desconheço a causa disso; não vinha provavelmente de minha facilidade em penetrar o espírito e em adquirir os costumes dos outros. Gostava tanto de caçar e correr quanto de ler e escrever. Ainda hoje me é indiferente falar sobre as coisas mais comuns, ou confabular sobre assuntos mais elevados. Tão pouco sensível ao talento, este me é quase antipático, ainda que não careça inteiramente dele. Nenhum defeito me choca, exceto a presunção e o escárnio, que me são difíceis não desafiar; creio sempre que os outros têm sobre mim uma superioridade qualquer, e se, por acaso, me encontro em vantagem, sinto-me em total embaraço.

Certas qualidades que minha primeira educação deixaram adormecidas despertaram no colégio. Minha aptidão para o trabalho era notável, minha memória extraordinária. Fiz rápidos progressos em matemática demonstrando uma clareza de concepção que espantava o abade Leprince. Ao mesmo tempo, manifestava um gosto decidido pelas línguas. O rudimento<sup>1</sup>, suplício dos colegiais, não me era difícil aprender; eu esperava a hora das lições de latim com impaciência, como um descanso de meus números e de minhas figuras de geometria. Em menos de um ano, tornei-me aluno do quinto ano. Por uma singularidade, minha frase latina transformava-se naturalmente em pentâmetro, a ponto de eu ser chamado pelo abade Égault de o *Elegíaco*, nome que acredito ter ficado entre meus companheiros.

Quanto à minha memória, eis aqui dois de seus traços. Sabia de cor tábuas de logarítmos: ou seja, eu encontrava de memória o expoente na proporção aritmética de um número que me fora dado na proporção geométrica, e *vice-versa*.

---

<sup>1</sup> Livro infantil para aprender os rudimentos de latim.

Après la prière du soir que l'on disait en commun à la chapelle du collège, le principal faisait une lecture. Un des enfants, pris au hasard, était obligé d'en rendre compte. Nous arrivions fatigués de jouer et mourant de sommeil à la prière ; nous nous jetions sur les bancs, tâchant de nous enfoncer dans un coin obscur, pour n'être pas aperçus et conséquemment interrogés. Il y avait surtout un confessionnal que nous nous disputions comme une retraite assurée. Un soir, j'avais eu le bonheur de gagner ce port et je m'y croyais en sûreté contre le principal ; malheureusement, il signala ma manoeuvre et résolut de faire un exemple. Il lut donc lentement et longuement le second point d'un sermon ; chacun s'endormit. Je ne sais par quel hasard je restai éveillé dans mon confessionnal. Le principal qui ne me voyait que le bout des pieds, crut que je dodinais comme les autres, et tout à coup m'apostrophant, il me demanda ce qu'il avait lu.

Le second point du sermon contenait une énumération des diverses manières dont on peut offenser Dieu. Non seulement je dis le fond de la chose, mais je repris les divisions dans leur ordre, et répétai presque mot à mot plusieurs pages d'une prose mystique, inintelligible pour un enfant. Un murmure d'applaudissement s'éleva dans la chapelle : le principal m'appela, me donna un petit coup sur la joue et me permit, en récompense, de ne me lever le lendemain qu'à l'heure du déjeuner. Je me dérobaï modestement à l'admiration de mes camarades et je profitai bien de la grâce accordée. Cette mémoire des mots, qui ne m'est pas entièrement restée, a fait place chez moi à une autre sorte de mémoire plus singulière, dont j'aurai peut-être occasion de parler.

Une chose m'humilie : la mémoire est souvent la qualité de la sottise ; elle appartient généralement aux esprits lourds, qu'elle rend plus pesants par le bagage dont elle les surcharge. Et néanmoins, sans la mémoire, que serions-nous ? Nous oublierions nos amitiés, nos amours, nos plaisirs, nos affaires ; le génie ne pourrait rassembler ses idées ; le coeur le plus affectueux perdrait sa tendresse, s'il ne s'en souvenait plus ; notre existence se réduirait aux moments successifs d'un présent qui s'écoule sans cesse ; il n'y aurait plus de passé. O misère de nous ! notre vie est si vaine qu'elle n'est qu'un reflet de notre mémoire.

Depois da oração da noite que era feita em comum na capela do colégio, o diretor fazia uma leitura. Um dos meninos, escolhido ao acaso, era obrigado a comentá-la. Chegávamos à hora da reza cansados dos jogos, morrendo de sono; atirávamo-nos sobre os bancos, tentando ocultar-nos em um canto obscuro, para não sermos percebidos e interrogados. Havia principalmente um confessorário que disputávamos como se fosse um recanto seguro. Certa noite eu tivera a felicidade de ganhar este porto, achando-me em segurança contra o diretor; infelizmente ele notou minha manobra e resolveu dar uma lição. Leu, então, lenta e longamente o segundo ponto de um sermão; todos adormeceram. Por um acaso permaneci acordado em meu confessorário. O diretor, vendo apenas a ponta de meus pés, pensava que eu havia cochilado como os outros, e, subitamente, apostrofando-me, perguntou-me o que havia lido.

O segundo ponto continha uma enumeração das diversas maneiras pelas quais se podiam ofender a Deus. Eu não apenas expus o assunto, mas retomei as divisões em sua ordem e quase repeti palavra por palavra de várias páginas de uma prosa mística, ininteligível para uma criança. Um murmúrio de aplausos alastrou-se dentro da capela: o diretor me chamou, deu uma leve batida em meu rosto e permitiu-me, em recompensa, levantar-me no dia seguinte apenas à hora do desjejum. Esquivei-me modestamente da admiração de meus companheiros e fiz bom proveito da graça concedida. Esta capacidade de memorizar palavras, que não conservei inteiramente, deu lugar a outro tipo de memória singular, de que terei talvez oportunidade de falar.

Uma coisa me humilha: a memória é o atributo da tolice; ela pertence geralmente aos espíritos enfadonhos, que se tornam ainda mais pesados com a bagagem de que ela os sobrecarrega. E, no entanto, sem a memória, o que seríamos? Esqueceríamos nossas amizades, nossos amores, nossos prazeres, nossos afazeres; a inteligência não poderia conjugar suas idéias; o mais afetuoso coração perderia sua ternura se não mais se lembrasse; nossa existência se reduziria aos momentos sucessivos de um presente que transcorre sem cessar; não haveria mais passado. Que miseráveis somos nós! nossa vida é tão vã que não passa de um reflexo de nossa memória.

## (2)

*Dieppe, octobre 1812.*

VANCANCES À COMBOURG. – VIE DE CHÂTEAU EN PROVINCE. –  
MOEURS FÉODALES – HABITANTS DE COMBOURG.

J'allai passer le temps des vacances à Combourg. La vie de château aux environs de Paris ne peut donner une idée de la vie de château dans une province reculée.

La terre de Combourg n'avait pour tout domaine que des landes, quelques moulins et les deux forêts, Bourgouët et Tanoërn, dans un pays où le bois est presque sans valeur. Mais Combourg était riche en droits féodaux ; ces droits étaient de diverses sortes : les uns déterminaient certaines redevances pour certaines concessions, ou fixaient des usages nés de l'ancien ordre politique ; les autres ne semblaient avoir été dans l'origine que des divertissements.

Mon père avait fait revivre quelques-uns de ces derniers droits, afin de prévenir la prescription. Lorsque toute la famille était réunie, nous prenions part à ces amusements gothiques : les trois principaux étaient le *Saut des poissonniers*, la *Quintaine*, et une foire appelée l' *Angevine*. Des paysans en sabots et en braies, hommes d'une France qui n'est plus, regardaient ces jeux d'une France qui n'était plus. Il y avait prix pour le vainqueur, amende pour le vaincu.

La Quintaine conservait la tradition des tournois : elle avait sans doute quelque rapport avec l'ancien service militaire des fiefs. Elle est très-bien décrite dans du Cange ( *Voce Quintana*). On devait payer les amendes en ancienne monnaie de cuivre, jusqu'à la valeur de *deux moutons d' or à la couronne de 25 sols parisis chacun.*

## Capítulo 2

Dieppe, outubro de 1812.

Férias em Combourg. – Vida de castelo na província. – Costumes feudais. –  
Moradores de Combourg.

Fui passar os dias de férias em Combourg. A vida de castelo nos arredores de Paris não pode dar uma idéia da vida de castelo numa província afastada.

As terras de Combourg tinham, em seu domínio, apenas os landes, alguns moinhos e duas florestas, Bourgouët e Tanoërn, num lugar em que a madeira quase não possuía valor; eram, porém, ricas em direitos feudais; esses direitos eram de diversos tipos: alguns determinavam pagamentos para certas concessões, ou fixavam usufrutos nascidos da antiga ordem política; outros, em sua origem, parecem ter servido somente para o divertimento.

Meu pai fizera reviver alguns destes últimos direitos, a fim de evitar sua prescrição. Quando toda a família se reunia, tomávamos parte desses divertimentos góticos: os três principais eram o *Salto dos pescadores*, o *Estafermo* e a feira chamada *Angevine*. Camponeses de tamancos e calções, homens de uma França que não mais existe, apreciavam os jogos de uma França que não existia mais. Havia prêmio para o vencedor, multas para o vencido.

O Estafermo conservava a tradição dos torneios: sem dúvida ela possuía alguma relação com o antigo serviço militar dos feudos. Ela é muito bem descrita em Du Cange (*Voce* QUINTANA). Deviam-se pagar as multas em antiga moeda de cobre, até o valor de *dois carneiros de ouro a Coroa de 25 soldos parisino* cada.

La foire appelée l' *Angevine* se tenait dans la prairie de l'étang, le 4 septembre de chaque année, le jour de ma naissance. Les vassaux étaient obligés de prendre les armes, ils venaient au château lever la bannière du seigneur ; de là ils se rendaient à la foire pour établir l'ordre, et prêter force à la perception d'un péage dû aux comtes de Combourg par chaque tête de bétail, espèce de droit régalien. A cette époque, mon père tenait table ouverte. On ballait pendant trois jours : les maîtres, dans la grand-salle, au raclement d'un violon ; les vassaux, dans la Cour Verte, au nasillement d'une musette. On chantait, on poussait des huzzas on tirait des arquebusades. Ces bruits se mêlaient aux mugissements des troupeaux de la foire ; la foule vaguait dans les jardins et les bois et du moins une fois l'an, on voyait à Combourg quelque chose qui ressemblait à de la joie.

Ainsi, j'ai été placé assez singulièrement dans la vie pour avoir assisté aux courses de la *Quintaine* et à la proclamation des *Droits de l' Homme* ; pour avoir vu la milice bourgeoise d'un village de Bretagne et la garde nationale de France, la bannière des seigneurs de Combourg et le drapeau de la Révolution. Je suis comme le dernier témoin des moeurs féodales.

Les visiteurs que l'on recevait au château se composaient des habitants de la bourgade et de la noblesse de la banlieue : ces honnêtes gens furent mes premiers amis. Notre vanité met trop d'importance au rôle que nous jouons dans le monde. Le bourgeois de Paris rit du bourgeois d'une petite ville ; le noble de cour se moque du noble de province ; l'homme connu dédaigne l'homme ignoré, sans songer que le temps fait également justice de leurs prétentions et qu'ils sont tous également ridicules ou indifférents aux yeux des générations qui se succèdent.

Le premier habitant du lieu était un M. Potelet, ancien capitaine de vaisseau de la compagnie des Indes, qui redisait de grandes histoires de Pondichéry. Comme il les racontait les coudes appuyés sur la table, mon père avait toujours envie de lui jeter son assiette au visage. Venait ensuite l'entreposeur des tabacs, M. Launay de La Billardiète, père de famille qui comptait douze enfants, comme Jacob, neuf filles et trois garçons, dont le plus jeune, David, était mon camarade de jeux. Le bonhomme s'avisa de vouloir être noble en 1789 : il prenait bien son temps !



A feira chamada *Angevine* realizava-se todo o ano na pradaria da Lagoa, em 4 de setembro, dia de meu nascimento. Os vassallos eram obrigados a tomarem as armas e a irem ao castelo para içar a bandeira de seu senhor; de lá se dirigiam à feira para restabelecerem a ordem e prestarem ajuda na cobrança de um pedágio pago aos condes de Combourg por cada cabeça de gado, como uma espécie de privilégio. Nesta época meu pai mantinha a mesa aberta a todos. A gente bailava durante três dias: os senhores, na grande sala, ao som arranhado de um violino; os vassallos, no Pátio Verde, ao ritmo de uma toada popular. Todos cantavam, lançavam hurras, disparavam-se tiros de arcabuz. Esses barulhos misturavam-se aos rugidos dos rebanhos das feiras; a multidão vagava pelos jardins e bosques e, ao menos uma vez por ano, víamos em Combourg algo que se assemelhava à alegria.

Assim, estive situado muito singularmente na vida para ter assistido aos torneios de *Estafermo* e à proclamação dos *Direitos do Homem*; para ter visto a milícia burguesa de um vilarejo da Bretanha e a Guarda Nacional de França, o pavilhão dos senhores de Combourg e a bandeira da Revolução. Sou a última testemunha dos costumes feudais.

Os visitantes recebidos no castelo eram formados por habitantes do pequeno burgo e nobres dos arredores: esses homens honestos foram meus primeiros amigos. Nossa vaidade dá excessiva importância ao papel que exercemos no mundo. O burguês de Paris ri do burguês de uma cidade pequena; o nobre da Corte debocha do nobre de província; o homem conhecido desdenha o homem ignorado, sem pensar que o tempo faz igualmente justiça a suas pretensões e que eles são todos igualmente ridículos ou indiferentes aos olhos das gerações que se sucedem.

O principal habitante do lugar era um tal senhor Potelet, antigo capitão de navio da Companhia das Índias, que contava grandes histórias de Pondichéry. Como o fazia com o cotovelo apoiado na mesa, meu pai teve sempre o desejo de jogar-lhe o prato na cara. Vinha, a seguir, o armazenista de tabaco, senhor Launay de La Billardière, pai de família que tinha doze filhos, assim como Jacob, com nove meninas e três meninos, dos quais o mais jovem, David, era meu companheiro de jogo<sup>2</sup>. O homem atreveu-se a querer ser nobre em 1789: ocupou-se bem de seu tempo!

---

<sup>2</sup> N.A. Encontrei mais tarde meu amigo David: direi quando e como. (Nota de Genebra, 1832.)

Dans cette maison, il y avait force joie et beaucoup de dettes. Le sénéchal Gébert, le procureur fiscal Petit, le receveur Corvaisier, le chapelain l'abbé Charmel, formaient la société de Combourg. Je n'ai pas rencontré à Athènes des personnages plus célèbres.

MM. du Petit-Bois, de Château-d'Assie, de Tinténiac un ou deux autres gentilshommes, venaient, le dimanche, entendre la messe à la paroisse, et dîner ensuite chez le châtelain. Nous étions plus particulièrement liés avec la famille Trémaudan, composée du mari, de la femme extrêmement belle, d'une soeur naturelle et de plusieurs enfants. Cette famille habitait une métairie, qui n'attestait sa noblesse que par un colombier. Les Trémaudan vivent encore. Plus sages et plus heureux que moi, ils n'ont point perdu de vue les tours du château que j'ai quitté depuis trente ans ; ils font encore ce qu'ils faisaient lorsque j'allais manger le pain bis à leur table ; ils ne sont point sortis du port dans lequel je ne rentrerai plus. Peut-être parlent-ils de moi au moment même où j'écris cette page : je me reproche de tirer leur nom de sa protectrice obscurité. Ils ont douté longtemps que l'homme dont ils entendaient parler fût le *petit chevalier*. Le recteur ou curé de Combourg l'abbé Sévin, celui-là même dont j'écoutais le prône, a montré la même incrédulité ; il ne se pouvait persuader que le polisson, camarade des paysans, fût le défenseur de la religion ; il a fini par le croire, et il me cite dans ses sermons, après m'avoir tenu sur ses genoux. Ces dignes gens, qui ne mêlent à mon image aucune idée étrangère, qui me voient tel que j'étais dans mon enfance et dans ma jeunesse, me reconnaîtraient-ils aujourd'hui sous les travestissements du temps ? Je serais obligé de leur dire mon nom, avant qu'ils me voulussent presser dans leurs bras.

Je porte malheur à mes amis. Un garde-chasse, appelé Raulx, qui s'était attaché à moi, fut tué par un braconnier. Ce meurtre me fit une impression extraordinaire. Quel étrange mystère dans le sacrifice humain ! Pourquoi faut-il que le plus grand crime et la plus grande gloire soient de verser le sang de l'homme ? Mon imagination me représentait Raulx tenant ses entrailles dans ses mains et se traînant à la chaumière où il expira. Je conçus l'idée de la vengeance ; je m'aurais voulu battre contre l'assassin. Sous ce rapport je suis singulièrement né : dans le premier moment d'une offense je la sens à peine ; mais elle se grave dans ma mémoire. son souvenir, au lieu de décroître, s'augmente avec le temps ; il dort dans mon coeur des mois, des années entières, puis il se réveille à la moindre circonstance avec une force nouvelle, et ma blessure devient plus vive que le premier jour.

Nessa casa havia demasiada alegria e muitas dívidas. O senescal Gébert, o procurador fiscal Petit, o receptor Corvaisier, o capelão abade Charmel formavam a sociedade de Combourg. Não encontrei em Atenas personagens mais célebres.

Os senhores du Petit-Bois, de Château-d'Assie, de Tinténiac e um ou dois outros gentis-homens vinham domingo assistir à missa na paróquia e jantar depois na residência do castelão. Nós éramos especialmente ligados à família Trémaudan, formada pelo marido, pela mulher, extremamente bela, por uma irmã natural e por vários filhos. Essa família morava numa propriedade cuja nobreza era atestada somente por um columbário. Os Trémaudan ainda vivem. Mais sábios e felizes que eu, eles não perderam de vista as torres do castelo que abandonei há trinta anos; eles fazem ainda o que faziam quando eu ia comer pão escuro à sua mesa; eles não saíram do porto ao qual não voltarei mais. Talvez falem de mim no instante em que escrevo esta página: reprovam-me em haver tirado o nome da família de sua protetora obscuridade. Por muito tempo duvidaram que o homem de quem ouviam falar fosse o *pequeno cavaleiro*. O reitor ou cura de Combourg, abade Sévin, cuja pregação eu ouvia, mostrou a mesma incredulidade; não conseguia persuadir-se que o rapazote, amigo dos camponeses, fosse o defensor da religião; ele terminou por acreditar e cita-me em seus sermões, depois de ter-me pego no colo. Estas pessoas dignas, que não acrescentam em minha imagem nenhuma idéia alheia a elas, que me vêem tal como eu era em minha infância e juventude, poderiam me reconhecer hoje sob os disfarces do tempo? Veria-me obrigado a lhes dizer meu nome antes que quisessem estreitar-me em seus braços.

Trago infelicidade a meus amigos. Um guarda-caça, chamado Raulx, apegado a mim, foi morto por um caçador furtivo. Esse assassinato deixou-me uma terrível impressão. Que estranho mistério no sacrifício humano! Por que o mais admirável crime e a mais admirável glória consistem em derramar sangue do homem? Minha imaginação mostrava-me Raulx segurando suas vísceras nas mãos e arrastando-se até a cabana onde expirou. Concebi a idéia de vingança; desejaria lutar contra o assassino. Opera-se em mim algo de singular: no primeiro momento apenas sinto a ofensa, que se grava em minha memória; sua lembrança, ao invés de diminuir, aumenta com o tempo; ela dorme em meu coração durante meses, anos inteiros, depois, numa mínima circunstância, desperta com força renovada, e minha ferida torna-se mais viva do que no primeiro dia.

Mais si je ne pardonne point à mes ennemis, je ne leur fais aucun mal ; je suis rancunier et ne suis point vindicatif. Ai-je la puissance de me venger, j'en perds l'envie ; je ne serais dangereux que dans le malheur. Ceux qui m'ont cru faire céder en m'opprimant se sont trompés ; l'adversité est pour moi ce qu'était la terre pour Antée ; je reprends des forces dans le sein de ma mère. Si jamais le bonheur m'avait enlevé dans ses bras, il m'eût étouffé.

(3)

*Dieppe, octobre 1812.*

SECONDES VACANCES À COMBOURG. – RÉGIMENT DE CONTI . – CAMP À SAINT-MALO. – UNE ABBAYE. – THEÂTRE. – MARIAGE DE MES DEUX SOEURS AÎNÉES. – RETOUR AU COLLÈGE. – RÉVOLUTION COMMENCÉE DANS MES IDÉES.

Je retournai à Dol, à mon grand regret. L'année suivante, il y eut un projet de descente à Jersey, et un camp s'établit auprès de Saint-Malo. Des troupes furent cantonnées à Combourg. M. de Chateaubriand donna, par courtoisie, successivement asile aux colonels des régiments de Touraine et de Conti : l'un était le duc de Saint-Simon, et l'autre le marquis de Causans. Vingt officiers étaient tous les jours invités à la table de mon père. Les plaisanteries de ces étrangers me déplaisaient ; leurs promenades troublaient la paix de mes bois. C'est pour avoir vu le colonel en second du régiment de Conti, le marquis de Wignacourt, galoper sous des arbres, que des idées de voyage me passèrent pour la première fois par la tête.

Quand j'entendais nos hôtes parler de Paris et de la cour, je devenais triste ; je cherchais à deviner ce que c'était que la société : je découvrais quelque chose de confus et de lointain ; mais bientôt je me troublais. Des tranquilles régions de l'innocence, en jetant les yeux sur le monde, j'avais des vertiges, comme lorsqu'on regarde la terre du haut de ces tours qui se perdent dans le ciel.

Contudo, se não perdôo a meus inimigos, também não lhes faço mal; sou rancoroso e não vingativo. Se tenho o poder de me vingar, perco a vontade; eu seria apenas perigoso na desgraça. Aqueles que acreditaram fazer-me ceder na opressão se equivocaram; a adversidade é para mim o que a terra foi para Anteu: recobro as forças no seio de minha mãe. Se a felicidade me tivesse estreitado em seus braços, me teria sufocado.

### Capítulo 3

Dieppe, outubro de 1812.

Segundas férias em Combourg. – Regimento de Conti. – Acampamento em Saint-Malo. – Uma abadia. – Teatro. – Casamento de minhas duas irmãs mais velhas. – Retorno ao colégio.  
– Início de uma revolução em minhas idéias.

Retornei à Dol, para meu grande pesar. No ano seguinte houve um plano de desembarque em Jersey, e estabeleceu-se um acampamento perto de Saint-Malo. As tropas foram acantonadas em Combourg; por cortesia, o senhor de Chateaubriand concedeu asilo aos coronéis dos regimentos de Touraine e de Conti, sucessivamente: um era o duque de Saint-Simon, o outro o marquês de Causans. Todos os dias, vinte oficiais eram convidados à mesa de meu pai. As piadas desses estrangeiros me desagradavam; seus passeios perturbavam o sossego de meus bosques. Foi após ter visto o tenente coronel do regimento de Conti, marquês de Wignacourt, galopar sob as árvores, que as primeiras idéias de viagem me vieram à cabeça.

Ficava triste quando ouvia nossos hóspedes falarem de Paris e da Corte; tentava imaginar o que devia ser a sociedade: eu entrevia algo confuso e distante; e logo me sentia perturbado. Das tranqüilas regiões da inocência, lançando os olhos sobre o mundo, sentia vertigens, como quando contemplava a terra do alto dessas torres que se perdem no céu.

Une chose me charmait pourtant, la parade. Tous les jours, la garde montante défilait, tambour et musique en tête, au pied du perron, dans la Cour Verte. M. de Causans proposa de me montrer le camp de la côte : mon père y consentit.

Je fus conduit à Saint-Malo par M. de La Morandais, très-bon gentilhomme, mais que la pauvreté avait réduit à être régisseur de la terre de Combourg. Il portait un habit de camelot gris, avec un petit galon d'argent au collet, une têtère ou morion de feutre gris à oreilles, à une seule corne en avant. Il me mit à califourchon derrière lui, sur la croupe de sa jument Isabelle. Je me tenais au ceinturon de son couteau de chasse, attaché par-dessus son habit : j'étais enchanté. Lorsque Claude de Bullion et le père du président de Lamoignon, enfants, allaient en campagne, « on les portait tous les deux sur un même âne, dans des paniers, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, et l'on mettait un pain du côté de Lamoignon, parce qu'il était plus léger que son camarade, pour faire le contre-poids. » (*Mémoires du président de Lamoignon.*)

M. de La Morandais prit des chemins de traverse :

Moult volontiers, de grand'manière,

Alloit en bois et en rivière ;

Car nulles gens ne vont en bois

Moult volontiers comme François.

Nous nous arrê tâmes pour dîner à une abbaye de Bénédictins, qui, faute d'un nombre suffisant de moines, venait d'être réunie à un chef-lieu de l'ordre. Nous n'y trouvâmes que le père procureur, chargé de la disposition des biens-meubles et de l'exploitation des futaies. Il nous fit servir un excellent dîner maigre, à l'ancienne bibliothèque du prieur : nous mangeâmes quantité d'oeufs frais, avec des carpes et des brochets énormes. A travers l'arcade d'un cloître, je voyais de grands sycomores, qui bordaient un étang. La cognée les frappait au pied, leur cime tremblait dans l'air, et ils tombaient pour nous servir de spectacle. Des charpentiers, venus de Saint-Malo, sciaient à terre des branches vertes, comme on coupe une jeune chevelure, ou équarrissaient des troncs abattus. Mon coeur saignait à la vue de ces forêts ébréchées et de ce monastère déshabité. Le sac général des maisons religieuses m'a rappelé depuis le dépouillement de l'abbaye qui en fut pour moi le pronostic.

Uma coisa, no entanto, maravilhava-me, a parada militar. Todos os dias havia o desfile da troca da guarda, com tambor e música à frente, no patamar externo do Pátio Verde. O senhor de Causans propôs mostrar-me o acampamento da costa: meu pai consentiu.

Eu fui levado a Saint-Malo pelo senhor La Morandais, extraordinário gentil-homem, reduzido pela pobreza a administrador das terras de Combourg. Ele portava vestes de chamalote cinza, com uma pequena insígnia de prata no colarinho, uma testeira ou morrião de feltro cinza às orelhas com uma ponta à frente. Montou-me atrás, na garupa de sua égua *Isabelle*. Eu me segurava no cinturão de seu punhal de caça, preso em cima de sua roupa: estava maravilhado. Quando Claude de Bullion e o pai do presidente de Lamoignon, ainda crianças, iam ao campo, “ambos eram postos no mesmo burro, em cestos, um de cada lado, e colocava-se um pedaço de pão junto à Lamoignon fazendo o contrapeso, porque este era mais leve que o amigo.” (*Memórias do presidente de Lamoignon.*)

M. de La Morandais prit des chemins de traverse:

Moult volontiers, de grand'manière,

Alloit en bois et en rivière ;

Car nulles gens ne vont en bois

Moult volontiers comme François.<sup>3</sup>

Nós paramos para almoçar numa abadia de Beneditinos, que, à falta de número suficiente de monges, acabava de ser incorporada à sede principal da Ordem. Lá encontramos somente o padre procurador, encarregado da administração dos bens móveis e da exploração das matas. Ele fez-nos servir um excelente e frugal almoço na antiga biblioteca do prior: comemos grande quantidade de ovos frescos, com carpas e lúcius enormes. Através da arcada de um claustro, eu via grandes sicômoros que contornavam um lago. O machado acertava-lhes na parte inferior, os cimos estremeciam no alto e eles caíam servindo-nos de espetáculo. Carpinteiros, vindos de Saint-Malo, cerravam galhos verdes no chão, como se corta uma jovem cabeleira, ou desbastavam os troncos abatidos. Eu sangrava ao ver estas florestas dilaceradas e este monastério desabitado. A lembrança do despojamento desta abadia passou a ser para mim o prenúncio do que viria a ser a pilhagem geral das casas religiosas.

---

<sup>3</sup> “O senhor de La Morandais pegou alguns atalhos: De bom grado e muito decidido ele ia ao bosque e ao rio; pois ninguém vai ao bosque de tão bom grado como François.”

Arrivé à Saint-Malo, j'y trouvai le marquis de Causans ; je parcourus sous sa garde les rues du camp. Les tentes, les faisceaux d'armes, les chevaux au piquet, formaient une belle scène avec la mer, les vaisseaux, les murailles et les clochers lointains de la ville. Je vis passer, en habit de hussard, au grand galop sur un barbe, un de ces hommes en qui finissait un monde, le duc de Lauzun. Le prince de Carignan, venu au camp, épousa la fille de M. de Boisgarin, un peu boiteuse, mais charmante : cela fit grand bruit, et donna matière à un procès que plaide encore aujourd'hui M. Lacretelle l'aîné. Mais quel rapport ces choses ont-elles avec ma vie ? « A mesure que la mémoire de mes privés amis », dit Montaigne, « leur fournit la chose entière, ils reculent si arrière leur narration, que si le conte est bon, ils en étouffent la bonté ; s'il ne l'est pas, vous êtes à maudire ou l'heur de leur mémoire ou le malheur de leur jugement. J'ai vu des récits bien plaisants devenir très-ennuyeux en la bouche d'un seigneur. » J'ai peur d'être ce seigneur.

Mon frère était à Saint-Malo, lorsque M. de La Morandais m'y déposa. Il me dit un soir : « Je te mène au spectacle : prends ton chapeau. « Je perds la tête ; je descends droit à la cave pour chercher mon chapeau qui était au grenier. Une troupe de comédiens ambulants venait de débarquer. J'avais rencontré des marionnettes ; je supposais qu'on voyait au théâtre des polichinelles beaucoup plus beaux que ceux de la rue.

J'arrive, le coeur palpitant, à une salle bâtie en bois dans une rue déserte de la ville. J'entre par des corridors noirs, non sans un certain mouvement de frayeur. On ouvre une petite porte, et me voilà avec mon frère dans une loge à moitié pleine.

Le rideau était levé, la pièce commencée : on jouait *le Père de famille*. J'aperçois deux hommes qui se promenaient sur le théâtre en causant, et que tout le monde regardait. Je les pris pour les directeurs des marionnettes, qui devisaient devant la cahute de madame Gigogne, en attendant l'arrivée du public : j'étais seulement étonné qu'ils parlassent si haut de leurs affaires et qu'on les écoutât en silence. Mon ébahissement redoubla lorsque d'autres personnages, arrivant sur la scène, se mirent à faire de grands bras, à larmoyer, et lorsque chacun se prit à pleurer par contagion. Le rideau tomba sans que j'eusse rien compris à tout cela. Mon frère descendit au foyer entre les deux pièces. Demeuré dans la loge au milieu des étrangers dont ma timidité me faisait un supplice, j'aurais voulu être au fond de mon collège. Telle fut la première impression que je reçus de l'art de Sophocle et de Molière.



Chegando a Saint-Malo, encontrei-me com o marquês de Causans; percorri sob sua proteção as ruas do acampamento. As tendas, os arsenais, os cavalos enlaçados formavam uma bela cena com o mar, os barcos, as muralhas e os sinos distantes da cidade. Vi passar a galope, num cavalo árabe, em uniforme de hussardo, um daqueles homens com quem morria um mundo, o duque de Lauzun. O príncipe de Carignan, que estava no acampamento, casou-se com a filha do senhor de Boisgarin, um pouco manca, mas atraente: a história causou um grande rebuliço, e foi objeto de um processo ainda hoje mantido pelo senhor Lacretable, o primogênito. Mas que relação essas coisas têm com minha vida? “Para alguns de meus amigos particulares, diz Montaigne, na medida em que a memória lhes fornece os detalhes de um acontecimento, às vezes vejo que remetem sua narração a um passado tão remoto, que, se a história é boa, eles sufocam toda sua beleza; e, se não o é, maldizemos a felicidade de sua memória ou seu desafortunado juízo. Eu vi histórias interessantes se tornarem bastante enfadonhas na boca de algum senhor.” Receio ser este senhor.

Meu irmão estava em Saint-Malo quando o senhor de La Morandais me trouxe de volta. Certa noite ele me diz: “Vou te levar a um espetáculo: pega teu chapéu.” Enlouqueci; fui direto ao porão procurar meu chapéu, que estava no sótão. Uma trupe de artistas ambulantes acabava de desembarcar. Eu já havia visto marionetes; supunha que no teatro os polichinelos eram mais belos do que os das ruas.

Chego, com o coração palpitando, numa construção de madeira em uma rua deserta da cidade. Entro pelos corredores escuros, não sem alguma agitação de pavor. Abrimos uma portinhola, e me vejo, com meu irmão, num camarote mais ou menos cheio.

A cortina estava erguida, a peça tinha começado: encenava-se *O Pai de família*. Notei que dois homens caminhavam, conversando pelo teatro, e que todos os olhavam. Imaginei tratar-se dos diretores das marionetes que aguardavam a chegada do público confabulando frente ao recanto da senhora Gigogne: mas fiquei espantado que falassem tão alto de seus assuntos e que, em silêncio, todos os escutassem. Meu assombro redobrou quando outros personagens, ao entrarem em cena, puseram-se a gesticular, a lacrimejar, e, quando todos, contagiados, começaram a chorar. A cortina fechou sem que eu tivesse entendido o que se passara. Meu irmão desceu ao *foyer* entre um e outro ato. Tendo permanecido no camarote entre os estranhos, e, sofrendo por minha timidez, preferi naquele momento encontrar-me fechado em meu colégio. Foi esta a primeira impressão que tive da arte de Sófocles e de Molière.

La troisième année de mon séjour à Dol fut marquée par le mariage de mes deux soeurs aînées : Marianne épousa le comte de Marigny, et Bénigne le comte de Québriac. Elles suivirent leurs maris à Fougères : signal de la dispersion d'une famille dont les membres devaient bientôt se séparer. Mes soeurs reçurent la bénédiction nuptiale à Combourg le même jour, à la même heure, au même autel, dans la chapelle du château. Elles pleuraient, ma mère pleurait ; je fus étonné de cette douleur : je la comprends aujourd'hui. Je n'assiste pas à un baptême ou à un mariage sans sourire amèrement ou sans éprouver un serrement de coeur. Après le malheur de naître, je n'en connais pas de plus grand que celui de donner le jour à un homme.

Cette même année commença une révolution dans ma personne comme dans ma famille. Le hasard fit tomber entre mes mains deux livres bien divers, un Horace non châtié et une histoire des *Confessions mal faites*. Le bouleversement d'idées que ces deux livres me causèrent est incroyable : un monde étrange s'éleva autour de moi. D'un côté, je soupçonnai des secrets incompréhensibles à mon âge, une existence différente de la mienne, des plaisirs au delà de mes jeux, des charmes d'une nature ignorée dans un sexe où je n'avais vu qu'une mère et des soeurs ; d'un autre côté, des spectres traînant des chaînes et vomissant des flammes m'annonçaient les supplices éternels pour un seul péché dissimulé. Je perdis le sommeil, la nuit, je croyais voir tour à tour des mains noires et des mains blanches passer à travers mes rideaux : je vins à me figurer que ces dernières mains étaient maudites par la religion, et cette idée accrut mon épouvante des ombres infernales. Je cherchais en vain dans le ciel et dans l'enfer l'explication d'un double mystère. Frappé à la fois au moral et au physique, je luttais encore avec mon innocence contre les orages d'une passion prématurée et les terreurs de la superstition.

Dès lors je sentis s'échapper quelques étincelles de ce feu qui est la transmission de la vie. J'expliquais le quatrième livre de l'*Enéide* et lisais le *Télémaque* : tout à coup je découvris dans Didon et dans Eucharis des beautés qui me ravirent ; je devins sensible à l'harmonie de ces vers admirables et de cette prose antique. Je traduisis un jour à livre ouvert l'*Aeneadum genitrix, hominum divumque voluptas* de Lucrèce avec tant de vivacité, que M. Egault m'arracha le poème et me jeta dans les racines grecques.

O terceiro ano de minha estada em Dol foi marcado pelo casamento de minhas duas irmãs mais velhas: Marianne desposou o conde de Marigny, e Bénigne, o conde de Québriac. Elas seguiram para Fougères com seus maridos: sinal da dispersão de uma família cujos membros em breve se separariam. Minhas irmãs receberam a bênção nupcial em Combours, no mesmo dia, à mesma hora, no mesmo altar, dentro da capela do castelo. Elas choravam, minha mãe chorava; fiquei espantado com este sofrimento: hoje o compreendo. Não assisto a um batizado ou a um casamento sem esboçar um sorriso amargo ou sem sentir meu coração apertar. Depois da infelicidade de nascer, não conheço outra maior do que a de dar luz a um homem.

Neste mesmo ano, começou uma revolução em minha pessoa e também em minha família. O acaso me fez cair nas mãos dois livros bem diferentes, um Horácio não expurgado e uma história das *Confissões mal feitas*. É inacreditável a reviravolta de idéias que esses dois livros me causaram: um mundo estranho apareceu em minha frente. De um lado, reconheci os segredos incompreensíveis à minha idade, uma existência distinta da minha, prazeres distantes de meus jogos, os encantos de uma natureza ignorada em um sexo que me aparecia somente sob a forma de mãe e irmãs; por outro lado, espectros arrastando correntes e vomitando chamas me anunciavam os suplícios eternos por um único pecado dissimulado. Perdi o sono; acreditava enxergar mãos negras, outras vezes, mãos brancas, à noite, atravessando minhas cortinas: cheguei a imaginar que essas últimas mãos eram amaldiçoadas pela religião, idéia que não fez senão aumentar meu pavor pelas sombras infernais. Eu procurava em vão no céu e no inferno a explicação para um duplo mistério. Atingido moral e fisicamente, continuei a lutar com minha inocência contra as tempestades de uma paixão prematura e contra os terrores da superstição.

Desde então, senti que despontavam algumas centelhas deste fogo que é a transmissão da vida. Eu estudava o quarto livro de *Eneida* e lia *Telêmaco*: descobri subitamente em Dido e Eucaris encantos que me fascinaram; tornei-me sensível à harmonia destes versos admiráveis e desta prosa antiga. Traduzi certo dia fluentemente e com tanta vivacidade o *Aeneadum genitrix, hominum divumque voluptas*, de Lucrécio, que o senhor Égault tirou-me o poema e me fez voltar às raízes gregas.

Je dérobai un *Tibulle* : quand j'arrivai au *Quam iuvat immites ventos audire cubantem*, ces sentiments de volupté et de mélancolie semblèrent me révéler ma propre nature. Les volumes de Massillon qui contenaient les sermons de la *Pécheresse* et de l' *Enfant prodigue* ne me quittaient plus ; on me les laissait feuilleter car on ne se doutait guère de ce que j'y trouvais. Je volais de petits bouts de cierges dans la chapelle pour lire la nuit ces descriptions séduisantes des désordres de l'âme. Je m'endormais en balbutiant des phrases incohérentes, où je tâchais de mettre la douceur, le nombre et la grâce de l'écrivain qui a le mieux transporté dans la prose l'euphonie racinienne.

Si j'ai, dans la suite, peint avec quelque vérité les entraînements du coeur mêlés aux syndérèses chrétiennes, je suis persuadé que j'ai dû ce succès au hasard qui me fit connaître au même moment deux empires ennemis. Les ravages que porta dans mon imagination un mauvais livre, eurent leur correctif dans les frayeurs qu'un autre livre m'inspira, et celles-ci furent comme alanguies par les molles pensées que m'avaient laissées des tableaux sans voile.

#### (4)

*Dieppe, fin d'octobre 1812.*

AVENTURE DE LA PIE. – TROISIÈMES VACANCES À COMBOURG.

- LE CHARLATAN. – RENTRÉE AU COLLÈGE.

Ce qu'on dit d'un malheur, qu'il n'arrive jamais seul, on le peut dire des passions : elles viennent ensemble, comme les muses ou comme les furies. Avec le penchant qui commençait à me tourmenter, naquit en moi l'honneur ; exaltation de l'âme, qui maintient le coeur incorruptible au milieu de la corruption, sorte de principe réparateur placé auprès d'un principe dévorant, comme la source inépuisable des prodiges que l'amour demande à la jeunesse et des sacrifices qu'il impose.

Furtei um Tíbulo: quando cheguei em *Quam juvat immites ventos audire cubantem*, tais sentimentos de volúpia e de melancolia pareceram revelar minha própria natureza. Os volumes de Massillon que continham os sermões da *Pecadora* e do *Filho pródigo* não me abandonavam mais. Deixavam-me folhear, pois não faziam idéia do que eu buscava lá. Eu ia roubar pequenos tocos de vela para ler, à noite, as descrições sedutoras das desordens da alma. Adormecia balbuciando frases incoerentes nas quais tentava pôr toda a doçura, o ritmo e a graça do escritor que melhor transportou para a prosa a eufonia raciniana.

Se mais tarde consegui pintar com alguma verdade os enlevos do coração misturados às sindéreses cristãs, estou convencido de que este sucesso deveu-se ao acaso de haver conhecido dois impérios inimigos ao mesmo tempo. Os estragos que um mau livro produziu em minha imaginação foram corrigidos pelos medos que um outro livro me inspirou, e estes se desvaneceram pelos pensamentos frouxos que haviam deixado em mim certos quadros sem véus.

## Capítulo 4

Dieppe, fim de outubro de 1812.

Aventura de uma pega. – Terceiras férias em Combourg. – O charlatão. – Retorno ao colégio.

O ditado que diz que a desgraça não chega nunca sozinha, pode também aplicar-se às paixões: elas vêm juntas, como musas ou como fúrias. Com as disposições que começavam a me atormentar, nasceu em mim a honra; exaltação da alma, que mantém o coração incorruptível em meio à corrupção; espécie de princípio reparador posto ao lado de um princípio devorador, como fonte inesgotável dos prodígios que o amor pede à juventude e dos sacrifícios que ele impõe.

Lorsque le temps était beau les pensionnaires du collège sortaient le jeudi et le dimanche. On nous menait souvent au Mont-Dol, au sommet duquel se trouvaient quelques ruines gallo-romaines : du haut de ce tertre isolé, l'oeil plane sur la mer et sur des marais où voltigent pendant la nuit des feux follets, lumière des sorciers qui brûle aujourd'hui dans nos lampes. Un autre but de nos promenades était les prés qui environnaient un séminaire d'*Eudistes*, d'Eudes, frère de l'historien Mézerai, fondateur de leur congrégation.

Un jour du mois de mai, l'abbé Egault, préfet de semaine, nous avait conduits à ce séminaire : on nous laissait une grande liberté de jeux, mais il était expressément défendu de monter sur les arbres. Le régent après nous avoir établis dans un chemin herbu, s'éloigna pour dire son bréviaire.

Des ormes bordaient le chemin : tout à la cime du plus grand, brillait un nid de pie : nous voilà en admiration, nous montrant mutuellement la mère assise sur ses oeufs, et pressés du plus vif désir de saisir cette superbe proie. Mais qui oserait tenter l'aventure ? L'ordre était si sévère, le régent si près, l'arbre si haut ! Toutes les espérances se tournent vers moi ; je grimpais comme un chat. J'hésite, puis la gloire l'emporte : je me dépouille de mon habit, j'embrasse l'orme et je commence à monter. Le tronc était sans branches, excepté aux deux tiers de sa crue, où se formait une fourche dont une des pointes portait le nid.

Mes camarades, rassemblés sous l'arbre, applaudissent à mes efforts, me regardant, regardant l'endroit d'où pouvait venir le préfet, trépignant de joie dans l'espoir des oeufs, mourant de peur dans l'attente du châtiment. J'aborde au nid ; la pie s'envole ; je ravis les oeufs, je les mets dans ma chemise et redescends. Malheureusement, je me laisse glisser entre les tiges jumelles et j'y reste à califourchon. L'arbre étant élagué, je ne pouvais appuyer mes pieds ni à droite ni à gauche pour me soulever et reprendre le limbe extérieur : je demeure suspendu en l'air à cinquante pieds.

Quando o tempo ficava bom, aos internos do colégio era permitido sair nas quintas e domingos. Éramos levados com frequência ao Monte-Dol, em cujo topo encontravam-se algumas ruínas galo-romanas: do alto deste monte isolado, o olhar paira sobre o mar e os pântanos onde à noite se esvoaçam fogos-fátuos, luzes de feitiços que acendem hoje nossas lamparinas. Outra meta de nossas excursões eram os prados que circundavam um seminário de *Eudistas*, de Eudes, irmão do historiador Mézerai, fundador de sua congregação.

Certo dia do mês de maio, o abade Égault, o prefeito da semana, nos conduziu a este seminário: davam-nos grande liberdade de ação, entretanto, proibiam-nos expressamente de subir nas árvores. O regente, após ter-nos estabelecido em um local herboso, afastou-se para ler seu breviário.

Os olmos flanqueavam o caminho; na copa mais alta de todas, brilhava um ninho de pega: ficamos lá, admirados, sinalizando em direção à mãe, que estava sentada sobre os ovos, e fomos completamente tomados pelo desejo de capturar aquela presa soberba. Mas quem ousaria a aventura? O regente encontrava-se tão perto, a ordem era tão severa e a árvore tão alta! Todas as esperanças se voltaram para mim; eu galgava como gato. Hesito um pouco, mas a glória vence: tiro o casaco, abraço o olmo e começo a subir. O tronco não tinha galhos, exceto nos dois terços de sua altura onde se formava uma das pontas da bifurcação sobre a qual estava o ninho.

Meus colegas, reunidos sob a árvore, aplaudiam meus esforços, olhando-me e olhando para o lugar de onde podia surgir o prefeito, trepidando de contentamento à espera dos ovos, morrendo de medo com a expectativa de um castigo. Atinjo o ninho; a pega voa; eu roubo os ovos, os guardo em minha camisa e desço. Infelizmente, deslizo entre dois galhos e fico aí engarfado. Como a árvore estava podada, não pude apoiar meus pés nem à direita nem à esquerda a fim de estender-me e de retomar a borda externa: permaneci suspenso no ar a cinquenta pés de altura.

Tout à coup un cri : « Voici le préfet ! » et je me vois incontinent abandonné de mes amis, comme c'est l'usage. Un seul, appelé Le Gobbien, essaya de me porter secours, et fut tôt obligé de renoncer à sa généreuse entreprise. Il n'y avait qu'un moyen de sortir de ma fâcheuse position, c'était de me suspendre en dehors par les mains à l'une des deux dents de la fourche, et de tâcher de saisir avec mes pieds le tronc de l'arbre au-dessous de sa bifurcation. J'exécutai cette manoeuvre au péril de ma vie. Au milieu de mes tribulations, je n'avais pas lâché mon trésor ; j'aurais pourtant mieux fait de le jeter, comme depuis j'en ai jeté tant d'autres. En dévalant le tronc, je m'écorchai les mains, je m'éraillai les jambes et la poitrine, et j'écrasai les oeufs : ce fut ce qui me perdit. Le préfet ne m'avait point vu sur l'orme ; je lui cachai assez bien mon sang, mais il n'y eut pas moyen de lui dérober l'éclatante couleur d'or dont j'étais barbouillé. « Allons, me dit-il, monsieur, vous aurez le fouet. »

Si cet homme m'eût annoncé qu'il commuait cette peine dans celle de mort, j'aurais éprouvé un mouvement de joie. L'idée de la honte n'avait point approché de mon éducation sauvage : à tous les âges de ma vie, il n'y a point de supplice que je n'eusse préféré à l'horreur d'avoir à rougir devant une créature vivante. L'indignation s'éleva dans mon coeur, je répondis à l'abbé Egault, avec l'accent non d'un enfant, mais d'un homme que jamais ni lui ni personne ne lèverait la main sur moi. Cette réponse l'anima ; il m'appela rebelle et promit de faire un exemple. « Nous verrons », répliquai-je, et je me mis à jouer à la balle avec un sang-froid qui le confondit.

Nous retournâmes au collège ; le régent me fit entrer chez lui et m'ordonna de me soumettre. Mes sentiments exaltés firent place à des torrents de larmes. Je représentai à l'abbé Egault qu'il m'avait appris le latin ; que j'étais son écolier, son disciple, son enfant ; qu'il ne voudrait pas déshonorer son élève, et me rendre la vue de mes compagnons insupportable, qu'il pouvait me mettre en prison, au pain et à l'eau, me priver de mes récréations, me charger de *pensums* ; que je lui saurais gré de cette clémence et l'en aimerais davantage. Je tombai à ses genoux, je joignis les mains, je le suppliai par Jésus-Christ de m'épargner : il demeura sourd à mes prières. Je me levai plein de rage, et lui lançai dans les jambes un coup de pied si rude qu'il en poussa un cri. Il court en clochant à la porte de sa chambre, la ferme à double tour et revient sur moi. Je me retranche derrière son lit, il m'allonge à travers le lit des coups de férule. Je m'entortille dans la couverture, et, m'animant au combat, je m'écrie :



De repente ouço um grito: “Olha o prefeito!” No mesmo instante, me vejo abandonado por meus amigos, como de costume. Apenas um, chamado Le Gobbien, tentou socorrer-me, mas foi logo obrigado a desistir de seu generoso empreendimento. Não havia senão um meio de sair de minha desconfortável posição: era preciso estender-me para o lado de fora com as mãos sobre um dos dentes do garfo e tentar encontrar com os pés o tronco da árvore sob a bifurcação. Pondo em risco minha vida, executei a manobra. Em meio a esses reveses, não havia abandonado meu tesouro; deveria, no entanto, tê-lo feito, assim como tantas vezes depois, em que tive que me desprender de muitas outras coisas. Resvalando pelo tronco, esfolei as mãos, feri as pernas e o peito e esmaguei os ovos: foi minha perdição. O prefeito não me tinha visto sobre o olmo; ocultei muito bem meu sangue, mas não houve jeito de esconder-lhe a evidente cor dourada da qual estava emporcalhado. “Vamos lá, disse-me ele, o senhor terá o castigo.”

Se este homem tivesse anunciado que comutaria esta pena por uma pena de morte, eu teria sentido uma grande alegria. A idéia da vergonha não fazia parte de minha educação selvagem: em todas as fases de minha vida, não existiu suplício maior que o de sentir-me enrubescer diante de uma criatura viva. Uma indignação dominou meu peito; respondi ao abade Égault, não com a ênfase de uma criança, mas de um homem, que nem ele nem ninguém jamais levantaria a mão para mim. Esta resposta o inflamou; chamou-me de rebelde e prometeu impor-me um castigo exemplar. “Veremos”, repliquei, e me pus a jogar bola com um sangue-frio que o desconcertou.

Retornamos ao colégio; o regente me fez entrar em sua residência e ordenou que me submetesse. A exaltação de meus sentimentos cedeu lugar a torrentes de lágrimas. Tentei fazer lembrar ao abade Égault que ele havia me ensinado o latim; que eu era seu aprendiz, seu discípulo, seu filho; que ele não gostaria de desonrar seu aluno tornando-lhe intolerável o olhar de seus companheiros; que ele podia me deixar a pão e água na prisão, me privar das recreações, em encher de *castigos*; que eu lhe seria eternamente grato por esta clemência e que o admiraria ainda mais. Caí a seus pés, juntei as mãos e supliquei por Jesus Cristo para que me poupasse: ele permaneceu surdo diante de meus pedidos. Levantei-me cheio de raiva e desferi-lhe um chute tão violento nas pernas que lhe fiz soltar um urro. Ele corre coxeando em direção à porta do quarto para trancá-la com duas voltas e retorna para mim. Protejo-me atrás da cama; ele atinge-me por cima da cama com golpes de palmatória. Embrulho-me nas cobertas e, animando-me com o combate, exclamo:

*Macte animo, generose puer !*

Cette érudition de grimaud fit rire malgré lui mon ennemi ; il parla d'armistice : nous conclûmes un traité ; je convins de m'en rapporter à l'arbitrage du principal. Sans me donner gain de cause, le principal me voulut bien soustraire à la punition que j'avais repoussée. Quand l'excellent prêtre prononça mon acquittement, je baisai la manche de sa robe avec une telle effusion de coeur et de reconnaissance, qu'il ne se put empêcher de me donner sa bénédiction. Ainsi se termina le premier combat que me fit rendre cet honneur devenu l'idole de ma vie et auquel j'ai tant de fois sacrifié repos, plaisir et fortune.

Les vacances où j'entrai dans ma douzième année furent tristes ; l'abbé Leprince m'accompagna à Combourg. Je ne sortais qu'avec mon précepteur ; nous faisons au hasard de longues promenades. Il se mourait de la poitrine, il était mélancolique et silencieux ; je n'étais guère plus gai. Nous marchions des heures entières à la suite l'un de l'autre sans prononcer une parole. Un jour, nous nous égarâmes dans les bois ; M. Leprince se tourna vers moi et me dit : « Quel chemin faut-il prendre ? » je répondis sans hésiter : « Le soleil se couche ; il frappe à présent la fenêtre de la grosse tour : marchons par là. » M. Leprince raconta le soir la chose à mon père : le futur voyageur se montra dans ce jugement. Maintes fois, en voyant le soleil se coucher dans les forêts de l'Amérique, je me suis rappelé les bois de Combourg : mes souvenirs se font écho.

L'abbé Leprince désirait que l'on me donnât un cheval, mais dans les idées de mon père, un officier de marine ne devait savoir manier que son vaisseau. J'étais réduit à monter à la dérobee deux grosses juments de carrosse ou un grand cheval pie. La Pie n'était pas, comme celle de Turenne, un de ces destriers nommés par les Romains *desultorios equos*, et façonnés à secourir leur maître ; c'était un Pégase lunatique qui ferrait en trottant, et qui me mordait les jambes quand je le forçais à sauter des fossés. Je ne me suis jamais beaucoup soucié de chevaux, quoique j'aie mené la vie d'un Tartare, et contre l'effet que ma première éducation aurait dû produire, je monte à cheval avec plus d'élégance que de solidité.

*Macte animo, generose puer !<sup>4</sup>*

Esta erudição de um mau aprendiz provocou um riso involuntário em meu inimigo; ele falou de armistício: concluímos um tratado; concordei em reportar-me à autoridade do diretor. Sem me dar ganho de causa, desejou subtrair-me da punição a que tanto eu me furtava. Assim que o magnífico padre pronunciou minha absolvição, eu beijei a manga de suas vestes com tal efusão de reconhecimento e de afeto que sequer negou-se a me conceder a bênção. Desta forma, terminou o primeiro combate que fez do sentido de honra o ídolo de minha vida e pelo qual tantas vezes sacrifiquei repouso, prazer e fortuna.

As férias em que completei doze anos foram tristes; o abade Leprince me acompanhou a Combourg. Eu saía apenas com meu preceptor; fazíamos longas caminhadas sem destino. Ele sofria do peito; estava melancólico e silencioso; eu não me achava também muito mais feliz. Nós caminhávamos horas inteiras, um atrás do outro, sem dizer uma só palavra. Um dia nos perdemos pelos bosques; o senhor Leprince voltou-se para mim e perguntou: “Qual caminho devemos tomar?”, respondi sem hesitar: “O sol está se pondo; neste momento ele está batendo à janela da grande torre: seguimos por ali.” À noite, o senhor Leprince contou a coisa a meu pai: um futuro viajante já se manifestava neste julgamento. Muitas vezes, ao ver o sol se pôr em meio às florestas da América, lembrei-me dos bosques de Combourg : minhas lembranças se fazem eco.

Abade Leprince achava que eu devia ganhar um cavalo, mas, para meu pai, um oficial da marinha necessitava saber manejar unicamente seu barco. Limitava-me a montar às escondidas duas éguas enormes de coche ou um grande cavalo pigarço. O *Pigarço*<sup>5</sup> não era como aquele de Turena, um daqueles corcéis chamados pelos Romanos de *desultorios equos*, treinados para socorrer seu dono; era um Pégaso lunático que entrechocava os cascos ao trotar e que me mordida as pernas quando eu o forçava a saltar os fossos. Nunca me interessei o bastante por cavalos, ainda que tenha levado a vida de um Tártaro, e, ao contrário do resultado que minha primeira educação poderia produzir, monto a cavalo com mais elegância do que solidez.

---

<sup>4</sup> « Coragem, filho nobre ! »

<sup>5</sup> Nome do cavalo legendário de Turena.

La fièvre tierce, dont j'avais apporté le germe des marais de Dol, me débarrassa de M. Leprince. Un marchand d'orviétan passa dans le village ; mon père, qui ne croyait point aux médecins, croyait aux charlatans : il envoya chercher l'empirique, qui déclara me guérir en vingt-quatre heures. Il revint le lendemain, habit vert galonné d'or, large tignasse poudrée, grandes manchettes de mousseline sale, faux brillants aux doigts, culotte de satin noir usé, bas de soie d'un blanc bleuâtre, et souliers avec des boucles énormes.

Il ouvre mes rideaux, me tâte le pouls, me fait tirer la langue, baragouine avec un accent italien quelques mots sur la nécessité de me purger, et me donne à manger un petit morceau de caramel. Mon père approuvait l'affaire, car il prétendait que toute maladie venait d'indigestion, et que pour toute espèce de maux, il fallait purger son homme jusqu'au sang.

Une demi-heure après avoir avalé le caramel, je fus pris de vomissements effroyables ; on avertit M. de Chateaubriand, qui voulait faire sauter le pauvre diable par la fenêtre de la tour. Celui-ci, épouvanté, met habit bas retrousse les manches de sa chemise en faisant les gestes les plus grotesques. A chaque mouvement, sa perruque tournait en tous sens ; il répétait mes cris et ajoutait après : *Che ? monsou Lavandier ?* Ce monsieur Lavandier était le pharmacien du village, qu'on avait appelé au secours. Je ne savais, au milieu de mes douleurs, si je mourrais des drogues de cet homme ou des éclats de rire qu'il m'arrachait.

On arrêta les effets de cette trop forte dose d'émétique, et je fus remis sur pied. Toute notre vie se passe à errer autour de notre tombe ; nos diverses maladies sont des souffles qui nous approchent plus ou moins du port. Le premier mort que j'aie vu, était un chanoine de Saint-Malo ; il gisait expiré sur son lit, le visage distors par les dernières convulsions. La mort est belle, elle est notre amie : néanmoins, nous ne la reconnaissons pas, parce qu'elle se présente à nous masquée et que son masque nous épouvante.

On me renvoya au collège à la fin de l'automne.

Uma febre terçã, cujo germe eu havia trazido dos pântanos de Dol, afastou-me do senhor Leprince. Passou pela aldeia um curandeiro; meu pai que não acreditava nos médicos, acreditava nos charlatães: mandou chamar o empírico, que assegurou curar-me em vinte e quatro horas. Ele voltou no dia seguinte com traje verde galonado a ouro, vasta cabeleira empoada, grandes punhos de uma musselina sórdida, brilhantes falsos nos dedos, calção puído de cetim escuro, meias de seda de um branco azulado e sapatos com enormes fivelas.

Ele abre minhas cortinas, me apalpa o pulso, me faz mostrar a língua, balbucia com um sotaque italiano algumas palavras sobre a necessidade de me purgarem, e me oferece um pedaço de caramelo. Meu pai aprovava a decisão, pois supunha que toda doença decorria de indigestão e que, para todos os males, era preciso purgar o homem até em seu sangue.

Meia hora após ter engolido o caramelo, tive vômitos horríveis; quando o senhor de Chateaubriand foi advertido, quis arremessar o pobre diabo pela janela da torre. O homem, apavorado, começou a despir-se, arregaçou as mangas da camisa e fazia gestos grotescos. A cada movimento sua peruca revirava-se; ele repetia meus gritos e ainda acrescentava: “*Che? Monsou Lavandier?*” Este senhor Lavandier era o farmacêutico do lugar a quem haviam pedido socorro. Eu não sabia mais, em meio a minhas dores, se morreria das drogas daquele homem ou dos ataques de riso que ele me provocava.

Os efeitos desta forte dose de eméticos passaram, e me recompus. Toda nossa vida passamos a vagar em torno de nosso túmulo; nossas diversas doenças são sopros que nos aproximam mais ou menos do porto. O primeiro morto que vi era um cônego de Saint-Malo; ele jazia inerte sobre a cama, o rosto contorcido pelas últimas convulsões. A morte é bela, é nossa amiga, todavia, não a reconhecemos, porque ela apresenta-se mascarada e sua máscara nos apavora.

Mandaram-me de volta para o colégio no fim do outono.

## (5)

*Vallée-aux-Loups, décembre 1813.*

## INVASION DE LA FRANCE. – JEUX. –

## L'ABBÉ DE CHATEAUBRIAND.

De Dieppe où l'injonction de la police m'avait obligé de me réfugier, on m'a permis de revenir à la Vallée-aux-Loups, où je continue ma narration. La terre tremble sous les pas du soldat étranger, qui dans ce moment même envahit ma patrie ; j'écris comme les derniers Romains, au bruit de l'invasion des Barbares. Le jour je trace des pages aussi agitées que les événements de ce jour; la nuit, tandis que le roulement du canon lointain expire dans mes bois, je retourne au silence des années qui dorment dans la tombe, à la paix de mes plus jeunes souvenirs. Que le passé d'un homme est étroit et court, à côté du vaste présent des peuples et de leur avenir immense !

Les mathématiques, le grec et le latin occupèrent tout mon hiver au collège. Ce qui n'était pas consacré à l'étude était donné à ces jeux du commencement de la vie, pareils en tous lieux. Le petit Anglais, le petit Allemand, le petit Italien, le petit Espagnol, le petit Iroquois, le petit Bédouin roulent le cerceau et lancent la balle. Frères d'une grande famille, les enfants ne perdent leurs traits de ressemblance qu'en perdant l'innocence, la même partout. Alors les passions modifiées par les climats, les gouvernements et les mœurs font les nations diverses ; le genre humain cesse de s'entendre et de parler le même langage : c'est la société qui est la véritable tour de Babel.

## Capítulo 5

Vallée-aux-Loups, dezembro de 1813.

Invasão da França. – Jogos. – Abade de Chateaubriand.

De Dieppe, onde me havia refugiado por determinação da polícia, pude retornar a Vallée-aux-Loups, onde continuo minha narração. A terra treme sob os passos do soldado estrangeiro, que neste mesmo instante invade minha pátria; escrevo como os últimos romanos, sob o rumor da invasão dos Bárbaros. Durante o dia traço páginas tão agitadas quanto os acontecimentos deste dia<sup>6</sup>; à noite, quando os estrondos dos canhões se interrompem em minhas florestas, eu retorno ao silêncio dos anos que adormecem na tumba, sob a paz de minhas mais jovens lembranças. Como é estreito e breve o passado de um homem diante do vasto presente dos povos e de seu futuro imenso!

A matemática, o grego e o latim ocuparam todo meu inverno no colégio. O tempo em que não me dedicava aos estudos era aplicado a estes jogos do início da vida, semelhantes em todos os lugares. O menino inglês, o menino alemão, o menino italiano, o menino espanhol, o menino iroquês, o menino beduíno rodam o arco, jogam bola. Irmãs de uma grande família, as crianças perdem seus traços de similitude somente ao perder a inocência, a mesma em toda parte. Então paixões modificadas pelos climas, pelos governos e pelos costumes criam as diversas nações; o gênero humano cessa de se ouvir e de falar a mesma linguagem: a sociedade é a verdadeira torre de Babel.

Un matin, j'étais très animé à une partie de barres dans la grande cour du collège ; on me vint dire qu'on me demandait. Je suivis le domestique à la porte extérieure. Je trouve un gros homme, rouge de visage, les manières brusques et impatientes, le ton farouche ; ayant un bâton à la main, portant une perruque noire mal frisée, une soutane déchirée retroussée dans ses poches, des souliers poudreux des bas percés au talon : « Petit polisson, » me dit-il, « n'êtes-vous pas le chevalier de Chateaubriand de Combourg ? - Oui, monsieur », répondis-je tout étourdi de l'apostrophe. « - Et moi, » reprit-il presque écumant, « je suis le dernier aîné de votre famille, je suis l'abbé de Chateaubriand de la Guérande : regardez-moi bien. « Le fier abbé met la main dans le gousset d'une vieille culotte de panne, prend un écu de six francs moisi, enveloppé dans un papier crasseux, me le jette au nez et continue à pied son voyage en marmottant ses matines d'un air furibond. J'ai su depuis que le prince de Condé avait fait offrir à ce hobereau-vicaire le préceptorat du duc de Bourbon. Le prêtre outreucidé répondit que le prince, possesseur de la baronnie de Chateaubriand, devait savoir que les héritiers de cette baronnie pouvaient avoir des précepteurs, mais n'étaient les précepteurs de personne. Cette hauteur était le défaut de ma famille ; elle était odieuse dans mon père ; mon frère la poussait jusqu'au ridicule ; elle a un peu passé à son fils aîné. - Je ne suis pas bien sûr, malgré mes inclinations républicaines de m'en être complètement affranchi, bien que je l'aie soigneusement cachée.

## (6)

### PREMIÈRE COMMUNION. – JE QUITTE LE COLLÈGE DE DOL.

L'époque de ma première communion approchait, moment où l'on décidait dans la famille de l'état futur de l'enfant. Cette cérémonie religieuse remplaçait parmi les jeunes chrétiens la prise de la robe virile chez les Romains. Madame de Chateaubriand était venue assister à la première communion d'un fils qui, après s'être uni à son Dieu, allait se séparer de sa mère.

---

<sup>6</sup> N.A. *De Bonaparte e dos Bourbons*. (Nota de Genebra, 1831).



Certa manhã, estava eu animado em uma partida de barra no pátio grande do colégio; vieram dizer-me que alguém me procurava. Segui o empregado à porta externa. Avisto um homem gordo, de cara vermelha, de modos bruscos e impacientes, de ares selvagens, tendo à mão uma bengala, usando uma peruca negra mal encrespada, uma sotaina rasgada e arregaçada nos bolsos, sapatos empoeirados, meias furadas nos calcanhares: “Menino pilantra, disse-me ele, você não é o cavaleiro de Chateaubriand de Combourg? – Sim, senhor”, respondi-lhe, espantado com a súbita abordagem. “- E eu,” retomou quase espumando, “sou o último primogênito de sua família, eu sou o abade de Chateaubriand de la Guérande; olhe-me bem.” O orgulhoso abade mete a mão no bolsinho de uma calça velha de pelúcia, tira uma peça de seis francos, envolta num papel encardido, joga-me o dinheiro à cara e continua sua viagem à pé, murmurando suas matinas com ar furibundo. Soube depois que o príncipe de Condé havia oferecido a este fidalgo-vigário de província o preceptorado do duque de Bourbon. Este padre presunçoso respondeu que o príncipe, possuidor da baronia de Chateaubriand deveria saber que os herdeiros desta baronia podiam possuir preceptores, mas que não eram eles preceptores de ninguém. Esta altivez era o defeito de minha família; ela era odiosa em meu pai; meu irmão a levava ao ridículo; ela foi passada um pouco a seu filho mais velho. – Eu não tenho muita certeza, apesar de minhas inclinações republicanas, de tê-la superado completamente, ainda que a tenha cuidadosamente ocultado.

## Capítulo 6

Primeira comunhão. – Deixo o colégio de Dol.

A época de minha primeira comunhão aproximava-se, era o momento em que se decidia, na família, o futuro do filho. Essa cerimônia religiosa equivalia, para os jovens cristãos, ao momento da conquista da toga viril para os romanos. A senhora de Chateaubriand tinha vindo assistir à primeira comunhão de um filho que, após unir-se a seu Deus, iria separar-se da mãe.

Ma piété paraissait sincère ; j'édifiais tout le collège : mes regards étaient ardents ; mes abstinences répétées allaient jusqu'à donner de l'inquiétude à mes maîtres ; on craignait l'excès de ma dévotion ; une religion éclairée cherchait à tempérer ma ferveur.

J'avais pour confesseur le supérieur du séminaire des Eudistes homme de cinquante ans, d'un aspect rigide. Toutes les fois que je me présentais au tribunal de la pénitence, il m'interrogeait avec anxiété. Surpris de la légèreté de mes fautes, il ne savait comment accorder mon trouble avec le peu d'importance des secrets que je déposais dans son sein. Plus le jour de Pâques s'avoisinait, plus les questions du religieux étaient pressantes. « Ne me cachez-vous rien ? » me disait-il. Je répondais : « Non, mon père. - N'avez-vous pas fait telle faute ? - Non, mon père. » Et toujours : « Non, mon père. » Il me renvoyait en doutant, en soupirant, en me regardant jusqu'au fond de l'âme, et moi, je sortais de sa présence, pâle et défiguré comme un criminel.

Je devais recevoir l'absolution le mercredi saint. Je passai la nuit du mardi au mercredi en prières, et à lire avec terreur, le livre des Confessions mal faites. Le mercredi, à trois heures de l'après-midi, nous partîmes pour le séminaire ; nos parents nous accompagnaient. Tout le vain bruit qui s'est depuis attaché à mon nom, n'aurait pas donné à madame de Chateaubriand un seul instant de l'orgueil qu'elle éprouvait comme chrétienne et comme mère, en voyant son fils prêt à participer au grand mystère de la religion.

En arrivant à l'église, je me prosternai devant le sanctuaire et j'y restai comme anéanti. Lorsque je me levai pour me rendre à la sacristie où m'attendait le supérieur, mes genoux tremblaient sous moi. Je me jetai aux pieds du prêtre ; ce ne fut que de la voix la plus altérée que je parvins à prononcer mon *Confiteor*. « Eh bien, n'avez-vous rien oublié ? » me dit l'homme de Jésus-Christ. Je demeurai muet. Ses questions recommencèrent, et le fatal *non, mon père*, sortit de ma bouche. Il se recueillit, il demanda des conseils à Celui qui conféra aux apôtres le pouvoir de lier et de délier les âmes. Alors, faisant un effort, il se prépare à me donner l'absolution.

La foudre que le ciel eût lancée sur moi, m'aurait causé moins d'épouvante je m'écriai : « Je n'ai pas tout dit ! » Ce redoutable juge, ce délégué du souverain Arbitre, dont le visage m'inspirait tant de crainte, devient le pasteur le plus tendre ; il m'embrasse et fond en larmes : « Allons, me dit-il mon cher fils, du courage ! »

Minha devoção parecia sincera; eu enlevava a todos no colégio: meus olhares eram ardentes; minhas abstinências insistentes chegavam a provocar apreensão em meus mestres; temiam os excessos de minha devoção; uma religiosidade instruída temperava meu fervor.

Eu tinha por confessor o superior do seminário dos eudistas, homem de cinqüenta anos, de aspecto severo. Todas as vezes que me apresentava para o tribunal da penitência, ele interrogava-me com aflição. Surpreso com a superficialidade de minhas faltas, não sabia como associar minha perturbação com a insignificância dos segredos que eu lhe entregava. Quanto mais próximo o dia de Páscoa, mais contundentes se faziam as perguntas do religioso. “Você não me esconde nada?” dizia-me ele. Eu respondia: “Não, meu padre – Você não cometeu aquele pecado? – Não, meu padre.” E sempre: “Não, meu padre.” Mandava-me embora meio reticente, suspirando e observando-me até o fundo da alma, e eu deixava sua presença, pálido e desfigurado como um criminoso.

Iria receber a absolvição na Quarta-Feira Santa. Passei a noite de terça para quarta-feira a orar e a ler, com terror, o livro das *Confissões Mal Feitas*. Na quarta, às três horas da tarde, partimos para o seminário; nossos pais nos acompanhavam. Todo o rumor inútil que mais tarde ligou-se a meu nome não daria o único instante de orgulho que a senhora de Chateaubriand havia sentido, como cristã e como mãe, vendo seu filho disposto a participar do grande mistério da religião.

Chegando à igreja, prosternei-me diante do santuário e aí permaneci, acabrunhado. Quando me levantei para ir à sacristia onde o superior me esperava, senti que meus joelhos tremiam. Eu me joguei aos pés do padre. Com a voz profundamente alterada consegui pronunciar meu *Confiteor*. “E, então, não está esquecendo de nada?” me diz o homem de Jesus Cristo. Fiquei mudo. Suas perguntas recomeçaram, e saiu de minha boca o fatal *não, meu pai*. Ele se recolheu e pediu conselhos Àquele que conferira aos apóstolos o poder de unir e de desunir as almas. Fazendo, então, um esforço ele prepara-se para dar-me a absolvição.

Um raio que o céu tivesse lançado sobre mim, me teria causado menos terror, e eu gritei: “Não disse tudo!” O terrível juiz, este delegado do soberano Árbitro, cujo rosto me inspirava tanto receio, tornou-se o mais terno pastor; ele me abraçou e se desfez em lágrimas: “Vamos, diz ele, tenha coragem, meu filho!”

Je n'aurai jamais un tel moment dans ma vie. Si l'on m'avait débarrassé du poids d'une montagne, on ne m'eût pas plus soulagé : je sanglotais de bonheur. J'ose dire que c'est de ce jour que j'ai été créé honnête homme ; je sentis que je ne survivrais jamais à un remords : quel doit donc être celui du crime, si j'ai pu tant souffrir pour avoir tu les faiblesses d'un enfant ! Mais combien elle est divine cette religion qui se peut emparer ainsi de nos bonnes facultés ! Quels préceptes de morale suppléeront jamais à ces institutions chrétiennes ?

Le premier aveu fait, rien ne me coûta plus : mes puérilités cachées, et qui auraient fait rire le monde, furent pesées au poids de la religion. Le supérieur se trouva fort embarrassé ; il aurait voulu retarder ma communion, mais j'allais quitter le collège de Dol et bientôt entrer au service dans la marine. Il découvrit avec une grande sagacité, dans le caractère même de mes *juvéniles*, tout insignifiantes qu'elles étaient, la nature de mes penchants ; c'est le premier homme qui ait pénétré le secret de ce que je pouvais être. Il devina mes futures passions ; il ne me cacha pas ce qu'il croyait voir de bon en moi, mais il me prédit aussi mes maux à venir. « Enfin, » ajouta-t-il « le temps manque à votre pénitence ; mais vous êtes lavé de vos péchés par un aveu courageux, quoique tardif. » Il prononça, en levant la main, la formule de l'absolution. Cette seconde fois, ce bras foudroyant ne fit descendre sur ma tête que la rosée céleste ; j'inclinai mon front pour la recevoir ; ce que je sentais participait de la félicité des anges. Je m'allai précipiter dans le sein de ma mère qui m'attendait au pied de l'autel. Je ne parus plus le même à mes maîtres et à mes camarades ; je marchais d'un pas léger, la tête haute, l'air radieux, dans tout le triomphe du repentir.

Le lendemain, Jeudi-Saint, je fus admis à cette cérémonie touchante et sublime dont j'ai vainement essayé de tracer le tableau dans le *Génie du Christianisme* . J'y aurais pu retrouver mes petites humiliations accoutumées : mon bouquet et mes habits étaient moins beaux que ceux de mes compagnons ; mais ce jour-là, tout fut à Dieu et pour Dieu. Je sais parfaitement ce que c'est que la Foi : la présence réelle de la victime dans le saint sacrement de l'autel m'était aussi sensible que la présence de ma mère à mes côtés. Quand l'hostie fut déposée sur mes lèvres je me sentis comme tout éclairé en dedans. Je tremblais de respect, et la seule chose matérielle qui m'occupât était la crainte de profaner le pain sacré.

Nunca vou ter na vida um momento igual a este. Se me tivessem livrado do peso de uma montanha, não haveria de ficar mais aliviado: soluçava de felicidade. Ouso dizer que foi neste dia que me fiz um homem honesto; senti que jamais poderia sobreviver a um remorso: como, pois, não deveria ser o de um criminoso, se fui capaz de sofrer tanto por calar as fraquezas de um menino! Mas como é divina esta religião que pode apoderar-se assim de nossas melhores faculdades! Quais preceitos de moral poderão algum dia substituir os destas instituições cristãs?

Feita a primeira confissão, nada mais me foi penoso: minhas puerilidades ocultas, e que fariam o mundo rir, foram pesadas na balança da religião. O superior ficou muito embaraçado; teria desejado retardar minha comunhão, mas eu ia deixar o colégio de Dol e entrar em breve para o serviço da marinha. Com grande sagacidade, ele descobria, na natureza de minhas *juveniles*<sup>7</sup>, por mais insignificantes que estas fossem, a essência de minhas inclinações; foi o primeiro homem que penetrou o segredo daquilo que eu poderia ser. Ele adivinhou minhas futuras paixões; não escondeu o que supunha ver de bom em mim, mas pressagiu igualmente meus males futuros. “Enfim, acrescentou, falta tempo para sua penitência; mas você lavou-se dos pecados por uma confissão corajosa, ainda que tardia.” Pronunciou, levantando a mão, a fórmula da absolvição. Nesta segunda vez, o braço, fulminante, fez descer apenas a rosa celeste sobre minha cabeça; eu inclinei minha fronte para recebê-la; o que experimentava correspondia ao júbilo dos anjos. Precipitei-me para os braços de minha mãe, que me esperava no pé do altar. Não parecia mais o mesmo a meus amigos e mestres; eu andava com passos leves, cabeça erguida, ar radiante, sob o triunfo completo do arrependimento.

No dia seguinte, na Quinta-feira Santa, fui admitido na comovente e sublime cerimônia, cuja pintura tentei em vão esboçar em o *Gênio do Cristianismo*. Poderia ter encontrado aí minhas costumeiras humilhações: meu buquê e meus trajes não eram tão belos quanto os de meus companheiros; mas neste dia tudo era de Deus e para Deus. Sei perfeitamente o que é a Fé: a presença real da vítima<sup>8</sup> no Santo Sacramento do altar me era tão perceptível quanto a presença de minha mãe a meu lado. Quando a hóstia foi posta em meus lábios, senti-me iluminar por dentro. Estremecia de respeito, e a única coisa material de que me ocupava era o temor de profanar o pão sagrado.

---

<sup>7</sup> N.T. Refere-se aos pecados de juventude.

Le pain que je vous propose  
 Sert aux anges d'aliment,  
 Dieu lui-même le compose  
 De la fleur de son froment.

Racine.

Je conçus encore le courage des martyrs ; j'aurais pu dans ce moment confesser le Christ sur le chevalet ou au milieu des lions.

J'aime à rappeler ces félicités qui précédèrent de peu d'instant dans mon âme les tribulations du monde. En comparant ces ardeurs aux transports que je vais peindre ; en voyant le même coeur éprouver dans l'intervalle de trois ou quatre années, tout ce que l'innocence et la religion ont de plus doux et de plus salubre, et tout ce que les passions ont de plus séduisant et de plus funeste on choisira des deux joies ; on verra de quel côté il faut chercher le bonheur et surtout le repos.

Trois semaines après ma première communion, je quittai le collège de Dol. Il me reste de cette maison un agréable souvenir : notre enfance laisse quelque chose d'elle-même aux lieux embellis par elle, comme une fleur communique son parfum aux objets qu'elle a touchés. Je m'attendris encore aujourd'hui en songeant à la dispersion de mes premiers camarades et de mes premiers maîtres. L'abbé Leprince, nommé à un bénéfice auprès de Rouen, vécut peu ; l'abbé Egault obtint une cure dans le diocèse de Rennes, et j'ai vu mourir le bon principal, l'abbé Porcher, au commencement de la Révolution : il était instruit, doux et simple de coeur. La mémoire de cet obscur Rollin me sera toujours chère et vénérable.

---

<sup>8</sup> O corpo de Cristo.

Le pain que je vous propose  
Sert aux anges d'aliment,  
Dieu lui-même le compose  
De la fleur de son froment.<sup>9</sup>

RACINE.

Compreendi ainda mais a coragem dos mártires; neste momento eu poderia ter proclamado minha fé em Cristo sobre o cavalete ou em meio aos leões.

Apraz-me lembrar estas felicidades de minha alma que antecederam um tanto as atribulações do mundo. Comparando estes ardores com as exaltações que vou descrever; vendo o mesmo coração experimentar, no intervalo de três ou quatro anos, tudo o que a inocência e a religião têm de mais terno e salutar, e tudo o que as paixões têm de mais sedutor e de mais funesto, há de se escolher uma das duas alegrias; veremos de que lado se deve procurar a felicidade e, sobretudo, o repouso.

Três semanas depois de minha primeira comunhão, abandonei o colégio de Dol. Ficou-me uma agradável lembrança desta casa: nossa infância deixa alguma coisa dela mesma nos lugares que embeleza, assim como uma flor transmite seu perfume aos objetos que toca. Enterneço-me ainda hoje ao lembrar o afastamento de meus primeiros amigos e de meus primeiros mestres. O abade Leprince, nomeado para um benefício nas proximidades de Rouen, viveu pouco; o abade Égault obteve uma cura na diocese de Rennes, e vi morrer o bom diretor, abade Porcher, no início da Revolução: ele era instruído, afável e simples de coração. A memória daquele obscuro Rollin me será sempre cara e venerável.

---

<sup>9</sup> *Cantigas Espirituais*: “O pão que vos proponho serve aos anjos de alimento, Deus o fez ele mesmo da flor de seu frumento.”

## (7)

*Vallée-aux-Loups, fin de décembre 1813.*

MISSION Á COMBOURG. – COLLÉGE DE RENNES. –  
 JE RETROUVE GESRIL. – MOREAU. – LIMOELAN. –  
 MARIAGE DE MA TROISIÈME SOEUR.

Je trouvai à Combourg de quoi nourrir ma piété, une mission ; j'en suivis les exercices. Je reçus la confirmation sur le perron du manoir, avec les paysans et les paysannes, de la main de l'évêque de Saint-Malo. Après cela, on érigea une croix ; j'aidai à la soutenir, tandis qu'on la fixait sur sa base. Elle existe encore : elle s'élève devant la tour où est mort mon père. Depuis trente années elle n'a vu paraître personne aux fenêtres de cette tour ; elle n'est plus saluée des enfants du château ; chaque printemps elle les attend en vain ; elle ne voit revenir que les hirondelles, compagnes de mon enfance, plus fidèles à leur nid que l'homme à sa maison. Heureux si ma vie s'était écoulée au pied de la croix de la mission, si mes cheveux n'eussent été blanchis que par le temps qui a couvert de mousse les branches de cette croix !

Je ne tardai pas à partir pour Rennes : j'y devais continuer mes études et clore mon cours de mathématiques, afin de subir ensuite à Brest l'examen de garde-marine.

M. de Fayolle était principal du collège de Rennes. On comptait dans ce Juilly de la Bretagne trois professeurs distingués, l'abbé de Chateaugiron pour la seconde, l'abbé Germé pour la rhétorique, l'abbé Marchand pour la physique. Le pensionnat et les externes étaient nombreux, les classes fortes. Dans les derniers temps, Geoffroy et Ginguéné, sortis de ce collège, auraient fait honneur à Sainte-Barbe et au Plessis. Le chevalier de Parny avait aussi étudié à Rennes ; j'héritai de son lit dans la chambre qui me fut assignée.

Rennes me semblait une Babylone, le collège un monde. La multitude des maîtres et des écoliers, la grandeur des bâtiments, du jardin et des cours, me paraissaient démesurées : je m'y habituai cependant. A la fête du Principal, nous avions des jours de congé ; nous chantions à tue-tête à sa louange de superbes couplets de notre façon, où nous disions :



## Capítulo 7

Vallée-aux-Loups, fim de dezembro de 1813.

Missão em Combourg. – Colégio de Rennes. – Reencontro Gesril. – Moreau. – Limoëlan. –  
Casamento de minha terceira irmã.

Em Combourg achei com o que alimentar minha religiosidade, uma missão; segui os exercícios. Recebi a confirmação nas escadarias do solar senhorial, junto com os camponeses e camponesas, das mãos do bispo de Saint-Malo. Depois disso, uma cruz foi erguida; eu ajudei a segurá-la enquanto fixavam sua base. Ela ainda existe: está erguida diante da torre em que meu pai morreu. Há trinta anos ela não vê ninguém aparecer às janelas desta torre; não é mais saudada pelas crianças do castelo; ela as espera em vão a cada primavera; vê apenas o retorno das andorinhas, companheiras de minha infância, mais fiéis a seus ninhos do que o homem à sua casa. Feliz teria sido se minha vida tivesse transcorrido aos pés da cruz nesta missão, se meus cabelos tivessem embranquecido apenas pelo tempo que fez cobrir de musgo os braços desta cruz!

Não tardei em partir para Rennes. Deveria continuar aí meus estudos e concluir meu curso de matemática a fim de me submeter, depois, ao exame de guarda-marinha em Brest.

O senhor de Fayolle era o diretor do colégio de Rennes. Este Juilly<sup>10</sup> de Bretanha contava com três professores distintos: o abade de Chateaugiron para o segundo ano, o abade Germé para a retórica, o abade Marchand para a física. Os internos e os externos eram numerosos, as aulas eram difíceis. Nos últimos tempos, Geoffroy e Ginguéné, saídos deste colégio, honraram Sainte-Barbe e Plessis. O cavaleiro de Parny também havia estudado em Rennes; herdei sua cama no quarto que me foi designado.

Rennes pareceu-me uma Babilônia; o colégio, um mundo. A multidão de professores e de alunos, a imponência das construções, do jardim e dos pátios me pareceram desmesuradas; no entanto, acabei me acostumando. Na festa santa do diretor, tínhamos dias de feriado; cantávamos aos gritos em seu louvor soberbas cantigas de nossa lavra, em que dizíamos:

O Terpsichore, ô Polymnie,  
Venez, venez remplir nos vœux ;  
La raison même vous convie.

Je pris sur mes nouveaux camarades l'ascendant que j'avais eu à Dol sur mes anciens compagnons : il m'en coûta quelques horions. Les babouins bretons sont d'une humeur hargneuse ; on s'envoyait des cartels pour les jours de promenade, dans les bosquets du jardin des Bénédictins, appelé *le Thabor* : nous nous servions de compas de mathématiques attachés au bout d'une canne, ou nous en venions à une lutte corps à corps plus ou moins félonne ou courtoise, selon la gravité du défi. Il y avait des juges du camp qui décidaient s'il échait gage, et de quelle manière les champions mèneraient des mains. Le combat ne cessait que quand une des deux parties s'avouait vaincue. Je retrouvai au collège mon ami Gesril, qui présidait comme à Saint-Malo, à ces engagements. Il voulait être mon second dans une affaire que j'eus avec Saint-Riveul, jeune gentilhomme qui devint la première victime de la Révolution. Je tombai sous mon adversaire, refusai de me rendre et payai cher ma superbe. Je disais, comme Jean Desmarest allant à l'échafaud : « Je ne crie merci qu'à Dieu. »

Je rencontrai à ce collège deux hommes devenus depuis différemment célèbres : Moreau le général, et Limoëlan, auteur de la machine infernale, aujourd'hui prêtre en Amérique. Il n'existe qu'un portrait de Lucile, et cette méchante miniature a été faite par Limoëlan, devenu peintre pendant les détresses révolutionnaires. Moreau était externe, Limoëlan pensionnaire. On a rarement trouvé à la même époque, dans une même province, dans une même petite ville, dans une même maison d'éducation, des destinées aussi singulières. Je ne puis m'empêcher de raconter un tour d'écolier que joua au préfet de semaine mon camarade Limoëlan.

---

<sup>10</sup> N.T. Colégio de Juilly.

O Terpsichore, ô Polymnie,  
Venez, venez remplir nos vœux ;  
La raison même vous convie.<sup>11</sup>

Adquiri sobre meus novos companheiros a mesma ascendência que havia exercido sobre meus antigos camaradas em Dol: isso me custou alguns sopapos. Esses pequenos babuínos bretões eram de temperamento difícil; lançavam-se desafios para os dias de passeios nos arvoredos do jardim dos Beneditinos, chamado de *o Thabor*: utilizávamos o compasso de matemática fixado à ponta de uma vara, ou nos precipitávamos em uma luta corpo-a-corpo mais ou menos cortês ou desleal, conforme a gravidade do desafio. Havia juízes de campo que decidiam sobre as prendas a pagar e sobre o modo pelo qual os campeões manejariam as mãos. O combate terminava somente quando uma das duas partes se dava por vencida. Reencontrei no colégio meu amigo Gesril, que presidia, assim como em Saint-Malo, a todos esses jogos. Quis ser meu padrinho num enfrentamento que tive com Saint-Riveul, jovem nobre e primeira vítima da Revolução. Sucumbi a meu adversário, mas não quis render-me e paguei caro minha soberba. Eu dizia, assim como Jean Desmarest, indo para o cadafalso: “Peço misericórdia só a Deus.”

Encontrei neste colégio dois homens que, por razões distintas, se tornaram célebres: Moreau, o general, e Limoëlan, o autor da máquina infernal, hoje padre na América. Existe hoje apenas um retrato de Lucile, e esta horrenda miniatura foi feita por Limoëlan, que virou pintor durante os conflitos revolucionários. Moreau era externo, Limoëlan, interno. Raramente, numa mesma época, numa mesma província, numa mesma pequena cidade, num mesmo estabelecimento de educação, foram vistos destinos tão singulares. Não posso deixar de contar uma peça que meu camarada Limoëlan pregou no prefeito da semana.

---

<sup>11</sup> Ô Terpsicore, ô Polimnia, venha, venha, satisfazer nossos desejos; é a própria razão que lhes convida.

Le préfet avait coutume de faire sa ronde dans les corridors, après la retraite, pour voir si tout était bien : il regardait à cet effet par un trou pratiqué dans chaque porte. Limoëlan, Gesril, Saint-Riveul et moi nous couchions dans la même chambre :

D'animaux malfaisants c'était un fort bon plat.

Vainement avions-nous plusieurs fois bouché le trou avec du papier ; le préfet poussait le papier et nous surprenait sautant sur nos lits et cassant nos chaises.

Un soir Limoëlan, sans nous communiquer son projet nous engage à nous coucher et à éteindre la lumière. Bientôt nous l'entendons se lever, aller à la porte, et puis se remettre au lit. Un quart d'heure après, voici venir le préfet sur la pointe du pied. Comme avec raison nous lui étions suspects, il s'arrête à notre porte, écoute, regarde, n'aperçoit point de lumière.

« Qui est-ce qui a fait cela ? » s'écrie-t-il en se précipitant dans la chambre. Limoëlan d'étouffer de rire et Gesril de dire en nasillant, avec son air moitié niais, moitié goguenard : « Qu'est-ce donc, monsieur le préfet ? » Voilà Saint-Riveul et moi à rire comme Limoëlan et à nous cacher sous nos couvertures.

On ne put rien tirer de nous : nous fûmes héroïques. Nous fûmes mis tous quatre en prison au *caveau* : Saint-Riveul fouilla la terre sous une porte qui communiquait à la basse-cour ; il engagea sa tête dans cette taupinière, un porc accourut et lui pensa manger la cervelle ; Gesril se glissa dans les caves du collège et mit couler un tonneau de vin. Limoëlan démolit un mur et moi, nouveau Perrin Dandin, grimant dans un soupirail, j'ameutai la canaille de la rue par mes harangues. Le terrible auteur de la machine infernale, jouant cette niche de polisson à un préfet de collège, rappelle en petit Cromwell barbouillant d'encre la figure d'un autre régicide, qui signait après lui l'arrêt de mort de Charles Ier.

Após nos recolhermos, o prefeito costumava fazer sua ronda pelos corredores para ver se tudo estava em ordem: para isso, examinava através de um buraco feito em todas as portas. Limoëlan, Gesril, Saint-Riveul e eu dormíamos no mesmo quarto:

*D'animaux malfaisants c'était un fort bon plat.*<sup>12</sup>

Tentamos, muitas vezes, em vão, tapar o buraco com papel; o prefeito empurrava o papel e nos surpreendia saltando sobre as camas e quebrando as cadeiras.

Uma noite, sem nos comunicar seu projeto, Limoëlan nos instigou a deitar e a apagar as luzes. Pouco depois, nós o ouvimos levantar-se, ir à porta e retornar, em seguida, à cama. Passados quinze minutos, eis que o prefeito aproxima-se na ponta dos pés. E como, por bons motivos, nós lhe éramos suspeitos, ele pára diante de nossa porta, escuta, olha e não percebe luz.

“Quem fez isso?”, grita ele, precipitando-se para dentro do quarto. Limoëlan afogava-se de rir e Gesril dizia, com voz fanha, com ar meio abestalhado e meio galhofeiro: “Mas o que houve, senhor prefeito?” Como Limoëlan, Saint-Riveul e eu nos púnhamos a rir, escondendo-nos sob os cobertores.

Não conseguiram nos arrancar nada : fomos heróicos. Fomos todos os quatro presos na *cripta*: Saint-Riveul escavou a terra sob a porta que se comunicava com o curral; meteu a cabeça nesse montículo, e um porco arremeteu querendo devorar-lhe o cérebro; Gesril percorreu as adegas da escola esvaziando um tonel de vinho; Limoëlan demoliu uma parede, e eu, um novo Perrin Dandin,<sup>13</sup> escalando pelo respiradouro, exortava a gentalha da rua com minhas arengas. O terrível autor da máquina infernal, fazendo essas molecagens a um prefeito de colégio, lembra o pequeno Cromwell, borrando de tinta a cara de um outro regicida, que assinava depois dele a sentença de morte de Carlos I.

---

<sup>12</sup>« Era uma boa porção de animais cruéis », La Fontaine, *Fables* : « Le singe et le chat ».

<sup>13</sup> Juiz burlesco de *Plaideurs*, de Racine.

Quoique l'éducation fût très religieuse au collège de Rennes, ma ferveur se ralentit : le grand nombre de mes maîtres et de mes camarades multipliait les occasions de distraction. J'avancai dans l'étude des langues ; je devins fort en mathématiques, pour lesquelles j'ai toujours eu un penchant décidé : j'aurais fait un bon officier de marine ou de génie. En tout j'étais né avec des dispositions faciles : sensible aux choses sérieuses comme aux choses agréables, j'ai commencé par la poésie, avant d'en venir à la prose, les arts me transportaient ; j'ai passionnément aimé la musique et l'architecture. Quoique prompt à m'ennuyer de tout, j'étais capable des plus petits détails ; étant doué d'une patience à toute épreuve, quoique fatigué de l'objet qui m'occupait, mon obstination était plus forte que mon dégoût. Je n'ai jamais abandonné une affaire quand elle a valu la peine d'être achevée ; il y a telle chose que j'ai poursuivie quinze et vingt ans de ma vie, aussi plein d'ardeur le dernier jour que le premier.

Cette souplesse de mon intelligence se retrouvait dans les choses secondaires. J'étais habile aux échecs, adroit au billard à la chasse, au maniement des armes ; je dessinais passablement ; j'aurais bien chanté, si l'on eût pris soin de ma voix. Tout cela, joint au genre de mon éducation, à une vie de soldat et de voyageur, fait que je n'ai point senti mon pédant, que je n'ai jamais eu l'air hébété ou suffisant, la gaucherie, les habitudes crasseuses des hommes de lettres d'autrefois, encore moins la morgue et l'assurance, l'envie et la vanité fanfaronne des nouveaux auteurs.

Je passai deux ans au collège de Rennes ; Gesril le quitta dix-huit mois avant moi. Il entra dans la marine. Julie, ma troisième soeur, se maria dans le cours de ces deux années : elle épousa le comte de Farcy, capitaine au régiment de Condé, et s'établit avec son mari à Fougères, où déjà habitaient mes deux soeurs aînées, mesdames de Marigny et de Québriac. Le mariage de Julie eut lieu à Combourg, et j'assistai à la noce. J'y rencontrai cette comtesse de Tronjoli qui se fit remarquer par son intrépidité à l'échafaud : cousine et intime amie du marquis de La Rouërie, elle fut mêlée à sa conspiration.

Ainda que a educação no colégio de Rennes fosse bastante religiosa, meu fervor arrefecia: o grande número de professores e de colegas multiplicava as oportunidades de distração. Progredi nos estudos de línguas; tornei-me mais forte em matemática, para a qual sempre tive uma decidida inclinação: teria dado um bom oficial de marinha ou de engenharia. Havia nascido com fáceis disposições para tudo: sensível tanto para as coisas sérias como para as coisas agradáveis, comecei pela poesia antes de me dedicar à prosa; as artes me arrebatavam; apaixonei-me pela música e pela arquitetura. Mesmo estando prestes a aborrecer-me de tudo, permanecia atento aos menores detalhes; dotado de uma paciência a toda prova, ainda que cansado do objeto de que me ocupava, minha obstinação conservava-se mais forte do que minha repulsa. Nunca abandonei tarefa que valesse a pena ser cumprida; há coisas que persegui por quinze ou vinte anos, mantendo, no último dia, o mesmo entusiasmo que no primeiro.

Esta vivacidade de minha inteligência encontrava-se também nas coisas secundárias. Eu era hábil no xadrez, desenvolto no bilhar, na caça, no manejo das armas; desenhava razoavelmente; teria cantado bem se me tivessem educado a voz. Tudo isso somado ao tipo de educação que recebi, à minha vida de soldado e de viajante, fez com que não me tivesse tornado pedante, ou que apresentasse um aspecto abestalhado ou presunçoso, o acanhamento, os costumes torpes dos homens de letras de outros tempos, e menos ainda a insolência e a segurança, a inveja e a vaidade bravateira dos novos autores.

Passei dois anos no colégio de Rennes ; Gesril o deixou dezoito meses antes de mim. Ele entrou para a marinha. Julie, minha terceira irmã, casou-se no curso destes dois anos: ela desposou o conde de Farcy, capitão do regimento de Condé, e se estabeleceu com o marido em Fougères, onde já residiam as minhas duas irmãs mais velhas, as senhoras de Marigny e de Québriac. O matrimônio de Julie foi celebrado em Combours, eu assisti à cerimônia. Vi a tal condessa de Tronjoli, que se notabilizou pela ousadia diante do cadafalso: prima e amiga íntima do marquês de La Rouërie, acabou envolvida em sua conspiração.

Je n'avais encore vu la beauté qu'au milieu de ma famille ; je restai confondu en l'apercevant sur le visage d'une femme étrangère. Chaque pas dans la vie m'ouvrait une nouvelle perspective ; j'entendais la voix lointaine et séduisante des passions qui venaient à moi ; je me précipitais au-devant de ces sirènes, attiré par une harmonie inconnue. Il se trouva que, comme le grand prêtre d'Eleusis, j'avais des encens divers pour chaque divinité. Mais les hymnes que je chantais, en brûlant ces encens pouvaient-ils s'appeler *baumes*, ainsi que les poésies de l'hiérophante ?

(8)

*La Vallée-aux-Loups, janvier 1814.*

JE SUIS ENVOYÉ À BREST POUR SUBIR L'EXAMEN DE GARDE DE  
MARINE. – LE PORT DE BREST. – JE REROUVE ENCORE GESRIL. – LA PÉROUSE. –  
JE REVIENS À COMBOURG.

Après le mariage de Julie, je partis pour Brest. En quittant le grand collège de Rennes, je ne sentis point le regret que j'éprouvai en sortant du petit collège de Dol ; peut-être n'avais-je plus cette innocence qui nous fait un charme de tout : ma jeunesse n'était plus enveloppée dans sa fleur, le temps commençait à la déclore. J'eus pour mentor dans ma nouvelle position un de mes oncles maternels, le comte Ravenel de Boisteilleul, chef d'escadre, dont un des fils, officier très distingué d'artillerie dans les armées Bonaparte, a épousé la fille unique de ma soeur la comtesse de Farcy.

Arrivé à Brest, je ne trouvai point mon brevet d'aspirant ; je ne sais quel accident l'avait retardé. Je restai ce qu'on appelait *soupirant*, et comme tel, exempt d'études régulières. Mon oncle me mit en pension dans la rue de Siam, à une table d'hôte d'aspirants, et me présenta au commandant de la marine, le comte Hector.

Abandonné à moi-même pour la première fois, au lieu de me lier avec mes futurs camarades, je me renfermai dans mon instinct solitaire. Ma société habituelle se réduisit à mes maîtres d'escrime, de dessin et de mathématiques.



Não havia ainda visto a beleza senão dentro de minha família; fiquei desconcertado ao percebê-la no rosto de uma mulher estranha. Cada passo na vida abria-me uma nova perspectiva; eu ouvia a voz distante e sedutora das paixões que chegavam a mim; precipitava-me ao encontro dessas sereias, atraído por uma harmonia desconhecida. Aconteceu que, como o grande sacerdote de Elêusis, eu tinha um incenso diferente para cada divindade. Mas os hinos que eu cantava, ao queimar estes incensos, podiam ser chamados de *bálsamos*, assim como as poesias de hierofante?<sup>14</sup>

## Capítulo 8

Vallée-aux-Loups, janeiro de 1814.

Sou enviado à Brest para me submeter ao exame de guarda-marinha. – O porto de Brest. –  
Reencontro Gesril. – A Pérouse. – Retorno a Combourg.

Depois do casamento de Julie, parti para Brest. Ao deixar o grande colégio de Rennes não experimentei o mesmo pesar que tive quando saí do pequeno colégio de Dol; talvez já não tivesse mais aquela inocência que torna tudo encantador: minha juventude já não estava mais encoberta por sua flor, o tempo começava a abri-la. Em minha nova situação tive por mentor um de meus tios maternos, o conde Ravenel de Boisteilleul, chefe de esquadra, que tivera entre seus filhos um distinto oficial de artilharia dos exércitos de Bonaparte, que casou com a filha única de minha irmã, a condessa de Farcy.

Ao chegar a Brest não encontrei meu brevê de aspirante; algum imprevisto o havia atrasado. Permaneci na posição de *pretendente*, e, como tal, isento dos estudos regulares. Meu tio colocou-me como pensionista à Rua de Siam, numa mesa fixa de refeições para aspirantes, e me apresentou ao comandante da marinha, o conde Hector.

Pela primeira vez abandonado à minha própria sorte, ao invés de me juntar aos futuros colegas, me trancafeiei em meu instinto solitário. Minha convivência habitual se reduzia a meus mestres de esgrima, de desenho e de matemática.

---

<sup>14</sup> O hierofante era o grande sacerdote dos mistérios de Elêusis.

Cette mer que je devais rencontrer sur tant de rivages baignait à Brest l'extrémité de la péninsule Armoricaine : après ce cap avancé, il n'y avait plus rien qu'un océan sans bornes et des mondes inconnus ; mon imagination se jouait dans ces espaces. Souvent, assis sur quelque mât qui gisait le long du quai de Recouvrance, je regardais les mouvements de la foule : constructeurs, matelots militaires, douaniers, forçats, passaient et repassaient devant moi. Des voyageurs débarquaient et s'embarquaient, des pilotes commandaient la manoeuvre, des charpentiers équarrissaient des pièces de bois, des cordiers filaient des câbles, des mousses allumaient des feux sous des chaudières d'où sortaient une épaisse fumée et la saine odeur du goudron. On portait, on reportait, on roulait de la marine aux magasins, et des magasins à la marine des ballots de marchandises, des sacs de vivres, des trains d'artillerie. Ici des charrettes s'avançaient dans l'eau à reculons pour recevoir des chargements ; là, des palans enlevaient des fardeaux, tandis que des grues descendaient des pierres, et que des cure-môles creusaient des atterrissements. Des forts répétaient des signaux, des chaloupes allaient et venaient, des vaisseaux appareillaient ou rentraient dans les bassins.

Mon esprit se remplissait d'idées vagues sur la société, sur ses biens et ses maux. Je ne sais quelle tristesse me gagnait. Je quittais le mât sur lequel j'étais assis ; je remontais le Penfeld, qui se jette dans le port ; j'arrivais à un coude où ce port disparaissait. Là, ne voyant plus rien qu'une vallée tourbeuse, mais entendant encore le murmure confus de la mer et la voix des hommes, je me couchais au bord de la petite rivière. Tantôt regardant couler l'eau, tantôt suivant des yeux le vol de la corneille marine, jouissant du silence autour de moi, ou prêtant l'oreille aux coups de marteau du calfat, je tombais dans la plus profonde rêverie. Au milieu de cette rêverie, si le vent m'apportait le son du canon d'un vaisseau qui mettait à la voile, je tressaillais et des larmes mouillaient mes yeux.

Un jour, j'avais dirigé ma promenade vers l'extrémité extérieure du port du côté de la mer : il faisait chaud, je m'étendis sur la grève et m'endormis. Tout à coup, je suis réveillé par un bruit magnifique ; j'ouvre les yeux, comme Auguste pour voir les trirèmes dans les mouillages de la Sicile, après la victoire sur Sextus Pompée ; les détonations de l'artillerie se succédaient ; la rade était semée de navires : la grande escadre française rentrait après la signature de la paix.

Este mar, que eu haveria de reencontrar em tantas outras costas, banhava, em Brest, a extremidade da península armórica: por detrás deste prolongamento de terra não havia nada além de um oceano sem limites e de mundos desconhecidos; minha imaginação se deleitava nesses espaços. Muitas vezes, sentado sobre um mastro que jazia ao longo do cais de Recouvrance, eu observava o movimento de toda a gente: construtores, marinheiros, militares, aduaneiros, degredados passavam de um lado a outro à minha frente. Viajantes desembarcavam e embarcavam, pilotos comandavam a manobra, carpinteiros retalhavam peças de madeira, cordoeiros arriavam os cabos, grumetes acendiam fogos embaixo das caldeiras de onde saía uma espessa fumaça e o odor forte do alcatrão. Levava-se, trazia-se, circulavam da marina aos armazéns e dos armazéns à marina embrulhos de mercadorias, sacos de víveres, provisões de artilharia. Aqui, avançavam carretas sobre as águas para recuarem e depois receberem seus carregamentos; lá, as talhas retiravam as cargas, enquanto as gruas desciam pedras e dragas escavavam aterros. Os fortes emitiam repetidos sinais, as chalupas iam e vinham, nos diques, os barcos aparelhavam ou aportavam.

Minha mente se enchia de vagas idéias sobre a sociedade, sobre seus bens e seus males. Uma espécie de tristeza me tomava; eu deixava o mastro em que me achava sentado; retomava o Penfeld, que desemboca no porto; atingia uma curvatura onde este porto desaparecia. Lá, sem enxergar nada além de um vale turfoso, mas ainda ouvindo o murmúrio confuso do mar e a voz dos homens, deitava-me à margem do pequeno rio. Ora observando a água correr, ora seguindo com o olhar o vô da gralha marinha, desfrutando o silêncio que me envolvia, ou prestando atenção às batidas de martelo do calafate, eu caía no mais profundo devaneio. Se, no meio deste devaneio, o vento trouxesse até mim o som do canhão de um navio que iniciava viagem eu estremecia e enchia os olhos de lágrimas.

Um dia fiz meu passeio rumo à extremidade externa do porto, do lado do mar: estava quente, estendi-me sobre as areias e adormeci. De súbito, fui despertado por um extraordinário ruído: abro os olhos, como Augusto para ver as trirremes nos ancoradouros da Sicília, após a vitória sobre Sexto Pompeu; as detonações da artilharia se sucediam; a rada estava coberta de navios: a grande esquadra francesa retornava após a assinatura de paz.<sup>15</sup>

---

<sup>15</sup> Tratado de Versalhes é assinado em 1783.

Les vaisseaux manoeuvraient sous voile, se couvraient de feux, arboraient des pavillons, présentaient la poupe, la proue, le flanc, s'arrêtaient en jetant l'ancre au milieu de leur course, ou continuaient à voltiger sur les flots. Rien ne m'a jamais donné une plus haute idée de l'esprit humain ; l'homme semblait emprunter dans ce moment quelque chose de Celui qui a dit à la mer : « Tu n'iras pas plus loin. *Non procedes amplius.* »

Tout Brest accourut. Des chaloupes se détachent de la flotte et abordent au Môle. Les officiers dont elles étaient remplies, le visage brûlé par le soleil, avaient cet air étranger qu'on apporte d'une autre hémisphère, et je ne sais quoi de gai, de fier, de hardi, comme des hommes qui venaient de rétablir l'honneur du pavillon national. Ce corps de la marine, si méritant, si illustre ces compagnons des Suffren, des Lamothe-Piquet, des du Couëdic, des d'Estaing, échappés aux coups de l'ennemi, devaient tomber sous ceux des Français !

Je regardais défiler la valeureuse troupe, lorsqu'un des officiers se détache de ses camarades et me saute au cou : c'était Gesril. Il me parut grandi, mais faible et languissant d'un coup d'épée qu'il avait reçu dans la poitrine. Il quitta Brest le soir même pour se rendre dans sa famille. Je ne l'ai vu qu'une fois depuis, peu de temps avant sa mort héroïque ; je dirai plus tard en quelle occasion. L'apparition et le départ subit de Gesril, me firent prendre une résolution qui a changé le cours de ma vie : il était écrit que ce jeune homme aurait un empire absolu sur ma destinée.

On voit comment mon caractère se formait, quel tour prenaient mes idées, quelles furent les premières atteintes de mon génie, car j'en puis parler comme d'un mal quel qu'ait été ce génie, rare ou vulgaire, méritant ou ne méritant pas le nom que je lui donne, faute d'un autre mot pour mieux m'exprimer. Plus semblable au reste des hommes, j'eusse été plus heureux : celui qui, sans m'ôter l'esprit, fût parvenu à tuer ce qu'on appelle mon talent, m'aurait traité en ami.

Lorsque le comte de Boisteilleul me conduisait chez M. Hector, j'entendais les jeunes et les vieux marins raconter leurs campagnes, et causer des pays qu'ils avaient parcourus : l'un arrivait de l'Inde, l'autre de l'Amérique ; celui-là devait appareiller pour faire le tour du monde, celui-ci allait rejoindre la station de la Méditerranée, visiter les côtes de la Grèce.

Os barcos manobravam a vela, cobriam-se de fogos, ostentavam os pavilhões, apresentavam a popa, a proa, o flanco, detinham-se no meio do trajeto jogando as âncoras, ou continuavam volteando sobre as águas. Nada jamais me ofereceu uma mais alta idéia sobre o espírito humano; o homem parecia emprestar neste momento qualquer coisa Daquele que disse para o mar: “Tu não poderás ir além. *Non procedes amplius.*”<sup>16</sup>

Brest inteiro ocorreu. Algumas chalupas se destacam da frota e abordam no Môle. Os oficiais que as ocupam, com os rostos queimados de sol, tinham o aspecto estrangeiro que se traz de um outro hemisfério, e um não sei quê de alegria, de orgulho, de altivez, como homens que acabavam de restabelecer a honra ao pavilhão nacional. Este corpo da marinha, tão merecedor, tão ilustre, estes companheiros dos Suffren, dos Lamothe-Piquet, dos Du Couëdic, dos d’Estaing, inatingidos pelo golpe do inimigo, deveriam tombar sob o dos franceses!

Estava observando o desfile da valorosa tropa quando um dos oficiais afasta-se dos seus companheiros e salta-me ao pescoço: era Gesril. Ele me pareceu mais alto, porém mais fraco e abatido por causa de uma estocada que havia recebido no peito. Deixou Brest nesta mesma noite para encontrar sua família. Desde então, o vi apenas uma única vez, pouco tempo antes de sua morte heróica; direi mais tarde em que circunstâncias. A aparição e a súbita partida de Gesril fizeram-me tomar uma decisão que mudou o curso de minha vida: estava escrito que este jovem rapaz havia de ter um poder absoluto sobre o meu destino.

É possível ver como meu caráter ia se formando, que curso tomavam minhas idéias, quais foram as primeiras conquistas de meu gênio, pois posso falar dele como de um mal, qualquer que tenha sido este gênio, raro ou vulgar, merecendo ou não o nome que lhe dou, à falta de um termo para melhor expressar-me. Se tivesse parecido mais com os outros homens, teria sido mais feliz: qualquer um que, sem me subtrair o espírito, tivesse conseguido matar aquilo que consideram meu talento, teria agido como um amigo.

Enquanto o conde de Boisteilleul conduzia-me à casa do senhor Hector, escutava os jovens e velhos marujos narrar suas campanhas e falar dos países que haviam percorrido: um chegava da Índia, outro da América; aquele devia aparelhar para fazer a volta ao mundo, este rumava para estação do Mediterrâneo, a fim de visitar a costa da Grécia.

---

<sup>16</sup> J6, 38, II.

Mon oncle me montra La Pérouse dans la foule, nouveau Cook dont la mort est le secret des tempêtes. J'écoutais tout, je regardais tout, sans dire une parole ; mais la nuit suivante, plus de sommeil : je la passais à livrer en imagination des combats, ou à découvrir des terres immenses.

Quoi qu'il en soit, en voyant Gesril retourner chez ses parents, je pensai que rien ne m'empêchait d'aller rejoindre les miens. J'aurais beaucoup aimé le service de la marine, si mon esprit d'indépendance ne m'eût éloigné de tous les genres de service : j'ai en moi une impossibilité d'obéir. Les voyages me tentaient, mais je sentais que je ne les aimerais que seul, en suivant ma volonté. Enfin, donnant la première preuve de mon inconstance, sans en avertir mon oncle Ravenel, sans écrire à mes parents, sans en demander permission à personne, sans attendre mon brevet d'aspirant, je partis un matin pour Combourg où je tombai comme des nues.

Je m'étonne encore aujourd'hui qu'avec la frayeur que m'inspirait mon père, j'eusse osé prendre une pareille résolution, et ce qu'il y a d'aussi étonnant, c'est la manière dont je fus reçu. Je devais m'attendre aux transports de la plus vive colère, je fus accueilli doucement. Mon père se contenta de secouer la tête comme pour dire : « Voilà une belle équipée ! » Ma mère m'embrassa de tout son coeur en grognant, et ma Lucile, avec un ravissement de joie.

## (9)

*Montboissier, juillet 1817.*

### PROMENADE. - APPARITION DE COMBOURG.

Depuis la dernière date de ces Mémoires, Valléeaux-Loups, janvier 1814, jusqu'à la date d'aujourd'hui, Montboissier, juillet 1817, trois ans et six mois se sont passés. Avez-vous entendu tomber l'Empire ? Non : rien n'a troublé le repos de ces lieux. L'Empire s'est abîmé pourtant ; l'immense ruine s'est écroulée dans ma vie, comme ces débris romains renversés dans le cours d'un ruisseau ignoré. Mais à qui ne les compte pas, peu important les événements: quelques années échappées des mains de l'Eternel feront justice de tous ces bruits par un silence sans fin.

Meu tio mostrou-me La Pérouse no meio da multidão, novo Cook cuja morte é segredo dos temporais. Eu escutava tudo, olhava tudo, sem dizer uma só palavra; mas na noite seguinte não podia dormir: eu passava a travar combates em minha imaginação, ou a descobrir terras imensas.

De qualquer modo, ao ver Gesril retornar à casa de seus pais, pensei que nada me impedia de ir ao encontro dos meus. Eu teria apreciado bastante o serviço da marinha, se meu espírito de independência não me distanciasse de todo o tipo de ofício: trago em mim uma impossibilidade de obedecer. As viagens me tentavam, porém sentia que as apreciaria estando sozinho e seguindo minha própria vontade. Dando, enfim, a primeira prova de minha inconstância, sem advertir meu tio Ravel, sem escrever a meus pais, sem pedir permissão a ninguém, sem aguardar minha carta de aspirante, parti certa manhã para Combours, onde cheguei como se tivesse caído das nuvens.

Espanta-me ainda hoje que, com o medo que meu pai me inspirava, eu tivesse ousado tomar semelhante decisão, e é também surpreendente a maneira pela qual fui recebido. Eu esperava os arroubos da mais viva cólera, mas fui ternamente acolhido. Meu pai contentou-se em sacudir a cabeça, como se dissesse “Temos aí uma bela escapulida!” Minha mãe, resmungando, abraçou-me com todo o coração, e minha Lucile, com um arrebatamento de felicidade.

## Capítulo 9

Montboissier, julho de 1817.

Passeio. – Aparição de Combours.

Desde a última data destas *Memórias*, Vallée-aux-Loups, janeiro de 1814, até a data de hoje, Montboissier, julho de 1817, passaram-se três anos e seis meses. Puderam ouvir a queda de um Império? Não: nada perturbou o repouso destes lugares. No entanto, o Império desmantelou-se; esta imensa ruína abateu-se sobre minha vida, como os destroços romanos jogados no curso de um rio ignorado. Mas àqueles não atingidos pelos fatos pouco interessam esses eventos: alguns anos salvos pelas mãos do Pai Eterno farão justiça a todo este barulho por meio de um silêncio sem fim.

Le livre précédent fut écrit sous la tyrannie expirante de Bonaparte et à la lueur des derniers éclairs de sa gloire : je commence le livre actuel sous le règne de Louis XVIII. J'ai vu de près les rois, et mes illusions politiques se sont évanouies, comme ces chimères plus douces dont je connue le récit. Disons d'abord ce qui me fait reprendre la plume : le coeur humain est le jouet de tout, et l'on ne saurait prévoir quelle circonstance frivole cause ses joies et ses douleurs. Montaigne l'a remarqué: « Il ne faut point de cause, dit-il, pour agiter notre âme : une resverie sans corps et sans subject la régente et l'agite. »

Je suis maintenant à Montboissier, sur les confins de la Beauce et du Perche. Le château de cette terre appartenant à madame la comtesse de Colbert-Montboissier, a été vendu et démoli pendant la révolution : il ne reste qu deux pavillons, séparés par une grille et formant autrefois le logement du concierge. Le parc, maintenant à l'anglaise, conserve des traces de son ancienne régularité française : des allées droites, des taillis encadrés dans des charmilles, lui donnent un air sérieux; il plait comme une ruine.

Hier au soir je me promenais seul ; le ciel ressemblait à un ciel d'automne ; un vent froid soufflait par intervalles. A la percée d'un fourré, je m'arrêtai pour regarder le soleil : il s'enfonçait dans des nuages au-dessus de la tour d'Alluye, d'où Gabrielle, habitante de cette tour, avait vu comme moi le soleil se coucher il y a deux cents ans. Que sont devenus Henri et Gabrielle ? Ce que je serai devenu quand ces *Mémoires* seront publiés.

Je fus tiré de mes réflexions par le gazouillement d'une grive perchée sur la plus haute branche d'un bouleau. A l'instant, ce son magique fit reparaître à mes yeux le domaine paternel ; j'oubliai les catastrophes dont je venais d'être le témoin, et, transporté subitement dans le passé, je revis ces campagnes où j'entendis si souvent siffler la grive.



O livro precedente foi escrito quando expirava a tirania de Bonaparte, sob o luar dos últimos sinais da sua glória: inicio o livro atual sob o reinado de Luís XVIII. Eu vi de perto os reis, e minhas ilusões políticas se esvaeceram, assim como as mais doces quimeras cujo relato aqui prossigo. Digamos imediatamente o que me faz retomar a pena: o coração humano é o brinquedo de tudo e não podemos prever quais frívolas circunstâncias causam suas alegrias e suas dores. Montaigne bem o notou: “Não é preciso uma causa, diz-ele, que agite nossa alma: qualquer devaneio sem corpo nem objeto a subjuga e a agita.”<sup>17</sup>

Estou agora em Montboissier, pelos confins da Beauce e de Perche. O castelo destas terras, de propriedade da senhora condessa de Colbert-Montboissier, foi vendido e demolido durante a revolução: restaram apenas duas construções, separadas por grades tendo sido em outros tempos a moradia do guardião. O parque, hoje ao estilo inglês, conserva traços de sua antiga regularidade francesa: as alamedas retas, as árvores enquadradas em aléias davam-lhe um aspecto sisudo; era agradável feito uma ruína.

Ontem ao entardecer eu caminhava só; o céu lembrava um céu de outono; um vento frio soprava intermitente. Parei em uma clareira na mata espessa para olhar o sol: ele se enfiava nas nuvens por cima da torre de Alluye, de onde Gabrielle, habitante da torre, havia visto como eu o sol se pôr duzentos anos atrás.<sup>18</sup> No que se transformaram Henrique e Gabrielle? Naquilo que serei quando estas *Memórias* estiverem publicadas.

Fui tirado de minhas reflexões pelo gorjeio de um tordo, empoleirado no galho mais alto de uma bétula. Naquele mesmo instante, este som mágico fez-me reaparecer diante dos olhos minha casa paterna; esqueci as catástrofes as quais acabara de testemunhar, e, sendo subitamente transportado ao passado, revi os campos onde ouvia tão seguido o chilreio do tordo.

---

<sup>17</sup> Ensaio, III, 4, “Da diversão”.

<sup>18</sup> Gabrielle d’Estrées, amante de Henrique IV.

Quand je l'écoutais alors, j'étais triste de même qu'aujourd'hui ; mais cette première tristesse était celle qui naît d'un désir vague de bonheur, lorsqu'on est sans expérience ; la tristesse que j' éprouve actuellement vient de la connaissance des choses appréciées et jugées. Le chant de l'oiseau dans les bois de Combourg m'entretenait d'une félicité que je croyais atteindre ; le même chant dans le parc de Montboissier me rappelait des jours perdus à la poursuite de cette félicité insaisissable. Je n'ai plus rien à apprendre ; j'ai marché plus vite qu'un autre, et j'ai fait le tour de la vie. Les heures fuient et m'entraînent ; je n'ai pas même la certitude de pouvoir achever ces *Mémoires*. Dans combien de lieux ai-je déjà commencé à les écrire, et dans quel lieu les finirai-je ? Combien de temps me promènerai-je au bord des bois ? Mettons à profit le peu d'instant qui me restent ; hâtons-nous de peindre ma jeunesse, tandis que j'y touche encore : le navigateur, abandonnant pour jamais un rivage enehanté, écrit son journal à la vue de la terre qui s' éloigne, et qui va bientôt disparaître.

## (10)

### COLLEGE DE DINAN. - BROUSSAIS. JE REVIENS CHEZ MES PARENTS.

J'ai dit mon retour à Combourg, et comment je fus accueilli par mon père, ma mère et ma soeur Lucile.

On n'a peut-être pas oublié que mes trois autres soeurs s'étaient mariées, et qu' elles vivaient dans les terres de leurs nouvelles familles, aux environs de Fougères. Mon frère, dont l'ambition commençait à se développer, était plus souvent à Paris qu'à Rennes. Il acheta d'abord une charge de maître des requêtes qu'il revendit afin d' entrer dans la carrière militaire. Il entra dans le régiment de Royal-Cavalerie; il s' attacha au corps diplomatique et suivit le comte de La Luzerne à Londres, où il se rencontra avec André Chénier: il était sur le point d'obtenir l'ambassade de Vienne, lorsque nos troubles éclatèrent ; il sollicita celle de Constantinople : mais il eut un concurrent redoutable, Mirabeau, à qui cette ambassade fut promise pour prix de sa réunion au parti de la cour. Mon frère avait donc à peu près quitté Combourg au moment où je vins l'habiter.

Quando eu o escutava, me achava triste como hoje; mas aquela primeira tristeza é a que nasce de um vago desejo de felicidade, quando não se tem experiência; a tristeza que sinto atualmente vem do conhecimento das coisas apreciadas e julgadas. O canto do pássaro nos bosques de Combourg me alimentava de uma felicidade que eu supunha um dia atingir; o mesmo canto no parque de Montboissier recorda-me os dias perdidos na busca desta felicidade inalcançável. Não tenho mais nada a aprender; andei mais rápido do que outros, e fiz a volta completa da vida. As horas correm e me arrastam; nem tenho mesmo a certeza de poder acabar estas *Memórias*. Em quantos lugares já comecei a escrevê-las e em que lugar vou terminá-las? Por quanto tempo vou passear à beira dos bosques? Aproveitemos o pouco tempo que me resta; apressemo-nos em pintar minha juventude, enquanto ainda consigo tocá-la: o navegador, abandonando para sempre uma margem deslumbrante, escreve seu diário vendo a terra que se afasta, e que vai logo desaparecer.

## Capítulo 10

Colégio de Dinan. – Broussais. – Retorno a meus pais.

Falei de meu retorno a Combourg, e de como fui acolhido por meu pai minha mãe e minha irmã Lucile.

Talvez não se tenha esquecido que minhas três outras irmãs estavam casadas e que viviam nas terras de suas novas famílias nos arredores de Fougères. Meu irmão, cuja ambição começava a se revelar, encontrava-se com mais frequência em Paris do que em Rennes. Primeiro comprou um título de referendário que revendeu para ingressar na carreira militar. Entrou para o regimento de Royal-Cavalerie; ligou-se ao corpo diplomático e seguiu o conde de La Luzerne em Londres, onde se encontrou com André Chénier: ele estava a ponto de obter a embaixada de Viena, quando explodiram os distúrbios; solicitou a de Constantinopla; mas teve um concorrente difícil, Mirabeau, a quem a embaixada foi prometida pelo preço de sua adesão ao partido da Corte. Meu irmão tinha, portanto, quase deixado Combourg quando aí me instalei.

Cantonné dans sa seigneurie, mon père n'en sortait plus, pas même pendant la tenue des Etats. Ma mère allait tous les ans passer six semaines à Saint-Malo, au temps de Pâques ; elle attendait ce moment comme celui de sa délivrance, car elle détestait Combourg. Un mois avant ce voyage, on en parlait comme d'une entreprise hasardeuse ; on faisait des préparatifs ; on laissait reposer les chevaux. La veille du départ, on se couchait à sept heures du soir, pour se lever à deux heures du matin. Ma mère, à sa grande satisfaction, se mettait en route à trois heures, et employait toute la journée pour faire douze lieues.

Lucile, reçu chanoinesse au chapitre de l'Argentière, devait passer dans celui de Remiremont : en attendant ce changement, elle restait ensevelie à la campagne.

Pour moi, je déclarai, après mon escapade de Brest, ma volonté ferme d'embrasser l'état ecclésiastique : la vérité est que je ne cherchais qu'à gagner du temps, car j'ignorais ce que je voulais. On m'envoya au collège de Dinan achever mes humanités. Je savais mieux le latin que mes maîtres ; mais je commençai à apprendre l'hébreu. L'abbé de Rouillac était principal du collège, et l'abbé Duhamel mon professeur.

Dinan, orné de vieux arbres, remparé de vieilles tours, est bâti dans un site pittoresque, sur une haute colline au pied de laquelle coule la Rance, que remonte la mer ; il domine des vallées à pentes agréablement boisées. Les eaux minérales de Dinan ont quelque renom. Cette ville, toute historique, et qui a donné le jour à Duclos, montrait parmi ses antiquités le coeur de du Gueselin : poussière héroïque qui, dérobée pendant la révolution, fut au moment d'être broyée par un vitrier pour servir à faire de la peinture ; la destinait-on aux tableaux des victoires remportées sur les ennemis de la patrie ?

M. Broussais, mon compatriote, étudiait avec moi à Dinan ; on menait les écoliers baigner tous les jeudis, comme les clercs sous le pape Adrien Ier, ou tous les dimanches, comme les prisonniers sous l'empereur Honorius. Une fois, je pensai me noyer ; une autre fois, M. Broussais fut mordu par d'ingrates sangsues, imprévoyantes de l'avenir. Dinan était à égale distance de Combourg et de Plancouët. J'allais tour à tour voir mon oncle de Bedée à Monchoix, et ma famille à Combourg. M. de Chateaubriand, qui trouvait économie à me garder, ma mère qui désirait ma persistance dans la vocation religieuse, mais qui se serait fait scrupule de me presser, n'insistèrent plus sur ma résidence au collège, et je me trouvai insensiblement fixé au foyer paternel.

Retirado em seu domínio, meu pai não saía de lá nem mesmo durante a convocação dos Estados. Minha mãe ia todos os anos passar seis semanas em Saint-Malo, na época de Páscoa; ela esperava por este momento como se fosse o de sua libertação, pois detestava Combours. Um mês antes da viagem, falávamos disso como de um empreendimento arrojado; faziam-se os preparativos; deixavam-se os cavalos descansarem. Às vésperas da partida, íamos deitar às sete horas da noite, para nos levantarmos às duas horas da madrugada. Com grande satisfação, minha mãe punha-se a caminho às três horas, e empenhava-se durante todo o dia em percorrer as doze léguas.

Lucile, aceita por cônega no Capítulo de Argentière, deveria passar pelo de Remiremont: à espera dessa mudança, permanecia enterrada no campo.

Quanto a mim, depois de minha escapada de Brest, declarei meu firme propósito de abraçar a carreira eclesiástica: a verdade é que tentava apenas ganhar tempo, pois ignorava o que queria. Enviaram-me ao colégio de Dinan para que concluísse as humanidades. Eu sabia mais o latim do que meus mestres; mas comecei a aprender o hebreu. O padre de Rouillac era o diretor do colégio, e o abade Duhamel, meu professor.

Dinan, adornado por velhas árvores, protegido por antigas torres, está construído num local pitoresco, sobre uma alta colina, ao pé da qual corre a Rance, indo em direção ao mar; ele domina vales com suas encostas deliciosamente arborizadas. As águas minerais de Dinan gozam de algum renome. Esta cidade, de tanta história, e que viu nascer Duclos, exhibia, em meio a suas antigüidades, o coração de Du Guesclin: poeira heróica que, furtada durante a revolução, esteve a ponto de ser triturada por um vidraceiro para servir de tinta; estaria sendo destinada aos quadros das vitórias obtidas sobre os inimigos da pátria?

O senhor Broussais, meu compatriota, estudava comigo em Dinan; os alunos eram levados para se banharem todas as quintas-feiras, como os clérigos sob o papa Adriano I, ou todos os domingos, como os prisioneiros sob o Imperador Honório. Certa vez, senti que ia me afogar; outra vez, sanguessugas ingratas, que não previam seu futuro, morderam o senhor Broussais. Dinan encontrava-se à mesma distância de Combours e de Plancouët. Revezava minhas visitas entre meu tio de Bedée em Monchoix e minha família em Combours. O senhor de Chateaubriand, que achava mais vantajoso ter-me em casa, e minha mãe, desejando que eu persistisse na vocação religiosa mas cheia de escrúpulos em me constranger, desistiram de minha residência no colégio, e vi-me então, pouco a pouco, de volta, estabelecido no lar paterno.

Je me complairais encore à rappeler les moeurs de mes parents, ne me fussent-elles qu'un touchant souvenir ; mais j'en reproduirai d'autant plus volontiers le tableau qu'il semblera calqué sur les vignettes des manuscrits du moyen âge: du temps présent au temps que je vais peindre, il y a des siècles.

Muito me agradaria ainda continuar lembrando os costumes de meus pais, mesmo que sejam para mim apenas uma recordação enternecedora; mas reproduziria com mais naturalidade este quadro se os calcasse sobre as vinhetas dos manuscritos da Idade Média: entre o tempo presente e o tempo que vou descrever existem séculos.

# LIVRE TROISIÈME

## (1)

*Montboissier, juillet 1817.*

Revu en décembre 1846.

### VIE À COMBOURG. – JOURNÉES ET SOIRÉES.

A mon retour de Brest, quatre maîtres (mon père, ma mère, ma soeur et moi) habitaient le château de Combourg. Une cuisinière, une femme de chambre, deux laquais et un cocher composaient tout le domestique : un chien de chasse et deux vieilles juments étaient retranchés dans un coin de l'écurie. Ces douze êtres vivants disparaissaient dans un manoir où l'on aurait à peine aperçu cent chevaliers, leurs dames, leurs écuyers, leurs varlets, les destriers et la meute du roi Dagobert.

Dans tout le cours de l'année aucun étranger ne se présentait au château, hormis quelques gentilshommes, le marquis de Monlouet, le comte de Goyon-Beaufort qui demandaient l'hospitalité en allant plaider au Parlement. Ils arrivaient l'hiver, à cheval, pistolets aux arçons, couteau de chasse au côté, et suivis d'un valet également à cheval, ayant en croupe un gros porte-manteau de livrée.



# LIVRO TERCEIRO

## Capítulo 1

Montboissier, julho de 1817.

Revisto em dezembro de 1846.

Vida em Combourg. – Dias e noites.

Com o meu retorno de Brest, quatro senhores (meu pai, minha mãe, minha irmã e eu) habitavam o castelo de Combourg. Uma cozinheira, uma dama de quarto, dois lacaios e um cocheiro formavam toda a criadagem: um cão de caça e duas velhas éguas ficavam isolados num canto da estrebaria. Esses doze seres vivos sumiam numa casa senhorial onde cem cavaleiros, suas senhoras, seus escudeiros, seus valetes, os corcéis e a matilha do rei Dagoberto seria dificilmente achada.

Ao longo do ano, nenhum estranho se apresentava ao castelo, à exceção de alguns nobres, o marquês de Monlouet, o conde de Goyon-Beaufort, que desejavam hospedagem, tendo já ido pedi-la ao Parlamento. Chegavam durante o inverno, a cavalo, com as pistolas nos arçães, as facas de caça à cintura, acompanhados por um criado também a cavalo tendo uma grande mala na garupa.

Mon père, toujours très cérémonieux, les recevait tête nue sur le perron, au milieu de la pluie et du vent. Les campagnards introduits racontaient leurs guerres de Hanovre, les affaires de leur famille et l'histoire de leurs procès. Le soir, on les conduisait dans la tour du nord, à l'appartement de la reine Christine, chambre d'honneur occupée par un lit de sept pieds en tout sens, à doubles rideaux de gaze verte et de soie cramoisie, et soutenu par quatre amours dorés. Le lendemain matin, lorsque je descendais dans la grand'salle, et qu'à travers les fenêtres je regardais la campagne inondée ou couverte de frimas, je n'apercevais que deux ou trois voyageurs sur la chaussée solitaire de l'étang : c'étaient nos hôtes chevauchant vers Rennes.

Ces étrangers ne connaissaient pas beaucoup les choses de la vie ; cependant notre vue s'étendait par eux à quelques lieues au-delà de l'horizon de nos bois. Aussitôt qu'ils étaient partis, nous étions réduits, les jours ouvrables au tête-à-tête de famille, le dimanche à la société des bourgeois du village et des gentilshommes voisins.

Le dimanche, quand il faisait beau, ma mère, Lucile et moi, nous nous rendions à la paroisse à travers le petit Mail, le long d'un chemin champêtre ; lorsqu'il pleuvait, nous suivions l'abominable rue de Combourg. Nous n'étions pas traînés, comme l'abbé de Marolles, dans un chariot léger que menaient quatre chevaux blancs, pris sur les Turcs en Hongrie. Mon père ne descendait qu'une fois l'an à la paroisse pour faire ses Pâques ; le reste de l'année, il entendait la messe à la chapelle du château. Placés dans le banc du seigneur, nous recevions l'encens et les prières en face du sépulcre de marbre noir de Renée de Rohan, attendant à l'autel : image des honneurs de l'homme ; quelques grains d'encens devant un cercueil !

Meu pai, sempre muito cerimonioso, os recebia sem chapéu, na escadaria, no meio da chuva e do vento. Estes homens de província que recebíamos falavam de suas guerras de Hanover, dos assuntos de família e da história de seus processos. À tarde, eram encaminhados à torre norte, aos aposentos da *rainha Christine*, um quarto de honra composto por um leito de sete pés quadrados, com cortinas duplas de gaze verde e de seda carmesim, e sustentado por quatro anjos dourados. Na manhã seguinte, quando eu descia para a grande sala e enxergava pela janela os campos encharcados ou cobertos de geada, eu vislumbrava apenas dois ou três viajantes que seguiam pela estrada solitária da lagoa: eram nossos hóspedes cavalgando para Rennes.

Esses estrangeiros não conheciam tanto as coisas da vida; porém, graças a eles, nossa visão estendia-se algumas léguas além do horizonte de nossos bosques. Assim que partiam, nos dias de semana, ficávamos reduzidos às conversas em família, e, nos domingos, ao contato com os burgueses do vilarejo e com os vizinhos nobres.

Aos domingos, quando fazia bom tempo, minha mãe, Lucile e eu íamos à paróquia seguindo o pequeno Mail, ao longo de um caminho campestre; quando chovia, percorríamos a abominável rua de Combourg. Não éramos levados, como o abade de Marolles, num elegante carro conduzido por quatro cavalos brancos tomados dos turcos na Hungria. Apenas uma vez por ano, na celebração da Páscoa, meu pai dirigia-se à paróquia; o resto do ano ele freqüentava a missa na capela do castelo. Sentados no banco do senhor, recebíamos o incenso e as orações diante do sepulcro de mármore escuro de Renée de Rohan contíguo ao altar: imagem das honras do homem; alguns poucos grãos de incenso diante de uma sepultura!

Les distractions du dimanche expiraient avec la journée ; elles n'étaient pas même régulières. Pendant la mauvaise saison, des mois entiers s'écoulaient sans qu'aucune créature humaine frappât à la porte de notre forteresse. Si la tristesse était grande sur les bruyères de Combourg, elle était encore plus grande au château : on éprouvait, en pénétrant sous ses voûtes, la même sensation qu'en entrant à la chartreuse de Grenoble. Lorsque je visitai celle-ci en 1805, je traversai un désert, lequel allait toujours croissant ; je crus qu'il se terminerait au monastère ; mais on me montra, dans les murs mêmes du couvent, les jardins des Chartreux encore plus abandonnés que les bois. Enfin, au centre du monument, je trouvai enveloppé dans les replis de toutes ces solitudes, l'ancien cimetière des cénobites ; sanctuaire d'où le silence éternel, divinité du lieu, étendait sa puissance sur les montagnes et dans les forêts d'alentour.

Le calme morne du château de Combourg était augmenté par l'humeur taciturne et insociable de mon père. Au lieu de resserrer sa famille et ses gens autour de lui, il les avait dispersés à toutes les aires de vent de l'édifice. Sa chambre à coucher était placée dans la petite tour de l'est, et son cabinet dans la petite tour de l'ouest.

Les meubles de ce cabinet consistaient en trois chaises de cuir noir et une table couverte de titres et de parchemins. Un arbre généalogique de la famille des Chateaubriand tapissait le manteau de la cheminée, et dans l'embrasure d'une fenêtre on voyait toutes sortes d'armes depuis le pistolet jusqu'à l'espingole. L'appartement de ma mère régnait au-dessus de la grand'salle, entre les deux petites tours : il était parqueté et orné de glaces de Venise à facettes. Ma soeur habitait un cabinet dépendant de l'appartement de ma mère. La femme de chambre couchait loin de là, dans le corps de logis des grandes tours. Moi, j'étais niché dans une espèce de cellule isolée, au haut de la tourelle de l'escalier qui communiquait de la cour intérieure aux diverses parties du château. Au bas de cet escalier, le valet de chambre de mon père et le domestique gisaient dans des caveaux voûtés, et la cuisinière tenait garnison dans la grosse tour de l'ouest.

Mon père se levait à quatre heures du matin, hiver comme été : il venait dans la cour intérieure appeler et éveiller son valet de chambre, à l'entrée de l'escalier de la tourelle. On lui apportait un peu de café à cinq heures ; il travaillait ensuite dans son cabinet jusqu'à midi. Ma mère et ma soeur déjeunaient chacune dans leur chambre, à huit heures du matin. Je n'avais aucune heure fixe, ni pour me lever, ni pour déjeuner ; j'étais censé étudier jusqu'à midi : la plupart du temps je ne faisais rien.

As distrações do domingo terminavam com o dia; e não eram sequer regulares. Durante a má estação, passavam-se meses inteiros sem que alguma criatura humana batesse à porta de nossa fortaleza. Se a tristeza era grande nas charnecas de Combourg, ela era maior ainda no castelo: passando sob suas abóbadas tínhamos a mesma sensação de entrarmos no convento de Grenoble. Na ocasião em que o visitei, em 1805, atravessei um deserto, que ia gradativamente aumentando; imaginei que terminasse no monastério; mas, dentro dos limites mesmo do convento, apresentaram-me os jardins de Chartreux mais abandonados ainda do que os bosques. Enfim, no meio do monumento, descobri, envolvido pela sinuosidade de todas estas solidões, o antigo cemitério dos cenobitas; santuário de onde o silêncio eterno, divindade do lugar, estendia seu poder às montanhas e às florestas vizinhas.

A calma morna do castelo de Combourg aumentava com o espírito taciturno e insociável de meu pai. Ao invés de agregar a família e os seus em torno de si, ele os dispersava aos quatro cantos do edifício. Seu quarto de dormir ficava na pequena torre do leste, e seu gabinete na pequena torre do oeste.

Os móveis deste gabinete consistiam em três cadeiras de couro escuro e uma mesa coberta de documentos e de pergaminhos. Uma árvore genealógica da família dos Chateaubriand revestia a saída da lareira, e pelo vão de uma janela via-se toda a sorte de armas, da pistola ao bacamarte. O aposento de minha mãe estendia-se em cima da grande sala, entre as duas pequenas torres: ele era assoalhado e adornado de cristais lapidados de Veneza. Minha irmã residia num gabinete dependente do apartamento de minha mãe. A criada de quarto dormia longe dali, no centro das grandes torres. Eu me escondia num tipo de cela isolada, no alto da torrezinha da escada que comunicava, pelo pátio interno, com os diversos lados do castelo. Embaixo desta escada, o criado de quarto de meu pai e o empregado dormiam nas caves abobadadas, e a cozinheira recebia abrigo no torreão oeste.

Meu pai se levantava às quatro horas da manhã, tanto no inverno como no verão: ele se dirigia ao pátio interno para chamar e despertar seu criado de quarto na entrada da escada da torre. Levavam-lhe um pouco de café às cinco horas; depois, ele trabalhava em seu gabinete até o meio-dia. Minha mãe e minha irmã faziam seu desjejum cada uma em seu quarto, às oito horas da manhã. Eu não tinha hora fixa para nada, nem para me levantar, nem para o desjejum; supunham que eu estudava até o meio-dia: a maior parte do tempo, não fazia nada.

A onze heures et demie, on sonnait le dîner que l'on servait à midi. La grand'salle était à la fois salle à manger et salon : on dînait et l'on soupait à l'une de ses extrémités du côté de l'est ; après les repas, on se venait placer à l'autre extrémité du côté de l'ouest, devant une énorme cheminée. La grand'salle était boisée, peinte en gris blanc et ornée de vieux portraits depuis le règne de François Ier jusqu'à celui de Louis XIV ; parmi ces portraits, on distinguait ceux de Condé et de Turenne : un tableau représentant Hector tué par Achille sous les murs de Troie, était suspendu au-dessus de la cheminée.

Le dîner fait, on restait ensemble jusqu'à deux heures. Alors, si l'été, mon père prenait le divertissement de la pêche, visitait ses potagers, se promenait dans l'étendue du vol du chapon ; si l'automne et l'hiver, il partait pour la chasse, ma mère se retirait dans la chapelle, où elle passait quelques heures en prières. Cette chapelle était un oratoire sombre, embelli de bons tableaux des plus grands maîtres, qu'on se s'attendait guère à trouver dans un château féodal, au fond de la Bretagne. J'ai aujourd'hui, en ma possession, une *Sainte Famille* de l'Albane, peinte sur cuivre, tirée de cette chapelle : c'est tout ce qui me reste de Combourg.

Mon père parti et ma mère en prières, Lucile s'enfermait dans sa chambre ; je regagnais ma cellule, ou j'allais courir les champs.

A huit heures, la cloche annonçait le souper. Après le souper, dans les beaux jours, on s'asseyait sur le perron. Mon père, armé de son fusil, tirait les chouettes qui sortaient des créneaux à l'entrée de la nuit. Ma mère, Lucile et moi, nous regardions le ciel, les bois, les derniers rayons du soleil, les premières étoiles. A dix heures, on rentrait et l'on se couchait.

Les soirées d'automne et d'hiver étaient d'une autre nature. Le souper fini et les quatre convives revenus de la table à la cheminée, ma mère se jetait, en soupirant, sur un vieux lit de jour de siamoise flambée ; on mettait devant elle un guéridon avec une bougie. Je m'asseyais auprès du feu avec Lucile ; les domestiques enlevaient le couvert et se retiraient. Mon père commençait alors une promenade, qui ne cessait qu'à l'heure de son coucher.

Às onze e meia chamavam para o almoço que era servido ao meio-dia. A grande sala era a sala de refeições e a sala de estar: almoçávamos e jantávamos em uma das extremidades ao lado leste; após as refeições, colocávamo-nos na outra extremidade do lado oeste, em frente a uma enorme lareira. A grande sala era revestida de madeira, pintada de cinza claro e adornada de antigos retratos desde o reinado de Francisco I até o de Luís XIV; em meio a estes retratos distinguiam-se os de Condé e de Turenne: um quadro que exibia Heitor morto por Aquiles sob os muros de Tróia encontrava-se pendurado sobre a lareira.

Terminado o almoço, ficávamos juntos até as duas horas. Assim, no verão, meu pai entretinha-se com a pesca, visitava suas hortas, passeava por seus domínios; no outono ou no inverno, ele ia caçar, minha mãe recolhia-se à capela onde passava algumas horas rezando.

A capela era um oratório sombrio, ornamentado por bonitos quadros de grandes mestres que não se espera achar num castelo feudal, num canto perdido da Bretanha. Tenho ainda em minha posse uma Santa Família de Albane pintada sobre cobre, retirada desta capela: isso é tudo o que me resta de Combours.

Estando meu pai fora e minha mãe em suas orações, Lucile encerrava-se no quarto; eu reconquistava minha cela ou ia percorrer os campos.

Às oito horas, o sino anunciava o jantar. Após a ceia, nos dias bonitos, sentávamo-nos na escadaria. Meu pai, armado de seu fuzil, atirava nas corujas que abandonavam as seteiras com a chegada da noite. Minha mãe, Lucile e eu contemplávamos o céu, o bosque, os últimos raios de sol, as primeiras estrelas. Às dez horas, nós entrávamos e íamos dormir.

As noites de outono e de inverno eram de outra natureza. Tendo acabado o jantar e os quatro convivas passado da mesa para a lareira, minha mãe, suspirando, jogava-se num velho leito de descanso de siamesas floreadas; diante dela era colocada uma mesinha com uma vela. Eu me sentava perto do fogo com Lucile; os criados tiravam a mesa e saíam. Meu pai iniciava, então, uma caminhada que só iria cessar quando se recolhia para dormir.

Il était vêtu d'une robe de ratine blanche, ou plutôt d'une espèce de manteau que je n'ai vu qu'à lui. Sa tête, demi-chauve, était couverte d'un grand bonnet blanc qui se tenait tout droit. Lorsqu'en se promenant, il s'éloignait du foyer, la vaste salle était si peu éclairée par une seule bougie qu'on ne le voyait plus ; on l'entendait seulement encore marcher dans les ténèbres : puis il revenait lentement vers la lumière et émergeait peu à peu de l'obscurité, comme un spectre, avec sa robe blanche, son bonnet blanc, sa figure longue et pâle. Lucile et moi, nous échangeons quelques mots à voix basse, quand il était à l'autre bout de la salle ; nous nous taisions quand il se rapprochait de nous. Il nous disait, en passant : « De quoi parliez-vous ? » Saisis de terreur, nous ne répondions rien ; il continuait sa marche. Le reste de la soirée, l'oreille n'était plus frappée que du bruit mesuré de ses pas, des soupirs de ma mère et du murmure du vent.

Dix heures sonnaient à l'horloge du château : mon père s'arrêtait ; le même ressort, qui avait soulevé le marteau de l'horloge, semblait avoir suspendu ses pas. Il tirait sa montre, la montait, prenait un grand flambeau d'argent surmonté d'une grande bougie, entraînait un moment dans la petite tour de l'ouest, puis revenait, son flambeau à la main, et s'avançait vers sa chambre à coucher, dépendante de la petite tour de l'est. Lucile et moi, nous nous tenions sur son passage ; nous l'embrassions en lui souhaitant une bonne nuit. Il penchait vers nous sa joue sèche et creuse sans nous répondre, continuait sa route et se retirait au fond de la tour, dont nous entendions les portes se refermer sur lui.

Le talisman était brisé ; ma mère, ma soeur et moi transformés en statues par la présence de mon père, nous recouvrions les fonctions de la vie. Le premier effet de notre désenchantement se manifestait par un débordement de paroles : si le silence nous avait opprimés, il nous le payait cher.

Ce torrent de paroles écoulé, j'appelais la femme de chambre, et je reconduisais ma mère et ma soeur à leur appartement. Avant de me retirer, elles me faisaient regarder sous les lits, dans les cheminées, derrière les portes, visiter les escaliers, les passages et les corridors voisins. Toutes les traditions du château, voleurs et spectres, leur revenaient en mémoire. Les gens étaient persuadés qu'un certain comte de Combourg, à jambe de bois, mort depuis trois siècles, apparaissait à certaines époques, et qu'on l'avait rencontré dans le grand escalier de la tourelle ; sa jambe de bois se promenait aussi quelquefois seule avec un chat noir.



Ele usava uma veste de ratina branca, ou, preferencialmente, uma espécie de capa que vi apenas nele. A cabeça, meio calva, era coberta por uma grande touca branca que se mantinha sempre direita. Quando, ao caminhar, ele se distanciava do fogo, a vasta sala tão pouco iluminada com uma única vela não nos permitia mais vê-lo; escutávamos apenas seus passos nas trevas; em seguida ele voltava lentamente em direção à luz e emergia pouco a pouco da escuridão, como um espectro, com sua veste branca, sua touca branca, sua figura comprida e pálida. Lucile e eu trocávamos algumas palavras em voz baixa, quando ele estava do outro lado da sala; nos calávamos quando ele se aproximava. Passando por nós, dizia-nos: “De que estavam falando?” Tomados de pavor, não respondíamos nada; ele continuava sua caminhada. No resto da noite, não se ouvia nada além do que o barulho compassado de seus passos, os suspiros de minha mãe e o murmúrio do vento.

Soavam dez horas no relógio do castelo: meu pai parava; a mola que erguia o badalo do relógio parecia ser a mesma que detinha seus passos. Ele pegava seu relógio, dava-lhe corda, tomava um grande castiçal de prata com uma grande vela, entrava por instantes na torre do oeste, em seguida voltava com o castiçal a mão e dirigia-se para o quarto de dormir, contíguo à pequena torre do leste. Lucile e eu o abordávamos em seu trajeto; dávamos-lhe um beijo, desejando boa noite. Ele inclinava para nós seu rosto encovado e rude sem nos responder, continuava seu caminho e se retirava para o fundo da torre, cujas portas ouvíamos bater atrás dele.

Quebrava-se o talismã; minha mãe, minha irmã e eu, transformados em estátuas pela presença de meu pai, recobrávamos as funções vitais. O primeiro efeito de nosso desencantamento manifestava-se por uma profusão de palavras: se o silêncio nos havia oprimido, agora ele pagava caro.

Uma vez interrompida a torrente de palavras, eu chamava a criada de quarto e conduzia minha mãe e minha irmã a seus aposentos. Antes de me recolher, elas me pediam para examinar sob as camas, dentro das lareiras, atrás das portas, para visitar as escadas, as passagens e os corredores adjacentes. Todas as tradições do castelo, ladrões e espectros, lhes vinham à memória. Estavam todos persuadidos que um certo conde de Combourg, com perna de pau, morto há três séculos, reaparecia em certas épocas, e que ele havia sido visto na grande escadaria da pequena torre; sua perna de pau também às vezes passeava sozinha junto com um gato preto

## (2)

*Montboissier, août 1817.*

## MON DONJON.

Ces récits occupaient tout le temps du coucher de ma mère et de ma soeur : elles se mettaient au lit mourantes de peur ; je me retirais au haut de ma tourelle ; la cuisinière rentrait dans la grosse tour, et les domestiques descendaient dans leur souterrain.

La fenêtre de mon donjon s'ouvrait sur la cour intérieure ; le jour, j'avais en perspective les créneaux de la courtine opposée, où végétaient des scolopendres et croissait un prunier sauvage. Quelques martinets qui, durant l'été, s'enfonçaient en criant dans les trous des murs, étaient mes seuls compagnons. La nuit, je n'apercevais qu'un petit morceau du ciel et quelques étoiles. Lorsque la lune brillait et qu'elle s'abaissait à l'occident, j'en étais averti par ses rayons, qui venaient à mon lit au travers des carreaux losangés de la fenêtre. Des chouettes, voletant d'une tour à l'autre, passant et repassant entre la lune et moi, dessinaient sur mes rideaux l'ombre mobile de leurs ailes. Relégué dans l'endroit le plus désert, à l'ouverture des galeries, je ne perdais pas un murmure des ténèbres. Quelquefois, le vent semblait courir à pas légers ; quelquefois il laissait échapper des plaintes ; tout à coup, ma porte était ébranlée avec violence, les souterrains poussaient des mugissements, puis ces bruits expiraient pour recommencer encore. A quatre heures du matin, la voix du maître du château, appelant le valet de chambre à l'entrée des voûtes séculaires, se faisait entendre comme la voix du dernier fantôme de la nuit. Cette voix remplaçait pour moi la douce harmonie au son de laquelle le père de Montaigne éveillait son fils.

## Capítulo 2

Montboissier, agosto de 1817.

Minha torre.

Estas histórias ocupavam todo o tempo de minha mãe e de minha irmã, ao deitar: elas iam para a cama morrendo de medo; eu me recolhia no alto de minha torrezinha; a cozinheira voltava para a grande torre e os criados desciam para o seu subterrâneo.

A janela de minha torre abria-se para o pátio interno; durante o dia eu tinha a perspectiva das seteiras do muro oposto, onde vegetavam lacraias e crescia uma ameixeira selvagem. Os martinetes que, durante o verão, iam esconder-se, gritando nos buracos dos muros, eram meus únicos companheiros. À noite eu entrevia apenas uma faixa de céu e algumas estrelas. Quando a lua brilhava e se punha no ocidente, eu era avisado do evento por seus raios que chegavam até minha cama através das vidraças da janela em losangos. As corujas, esvoaçando de uma torre a outra, passando e repassando entre mim e a lua, desenhavam em minhas cortinas a sombra móvel de suas asas. Relegado ao local mais deserto, à entrada das galerias, eu não perdia um só murmúrio das trevas. Algumas vezes, o vento parecia correr a passos largos; outras vezes, deixava escapar seus cantos; de repente, minha porta era sacudida com violência, os subterrâneos soltavam seus bramidos, depois, esses ruídos se extinguíam para recomeçarem outra vez. Às quatro horas da manhã, a voz do senhor do castelo, convocando o criado de quarto pela entrada das abóbadas seculares, ressoava como a voz do último fantasma da noite. Esta voz tinha para mim o lugar da harmonia delicada, sob cujo som o pai de Montaigne despertava seu filho.

L'entêtement du comte de Chateaubriand à faire coucher un enfant seul au haut d'une tour pouvait avoir quelque inconvénient ; mais il tourna à mon avantage. Cette manière violente de me traiter me laissa le courage d'un homme, sans m'ôter cette sensibilité d'imagination dont on voudrait aujourd'hui priver la jeunesse. Au lieu de chercher à me convaincre qu'il n'y avait point de revenants, on me força de les braver. Lorsque mon père me disait avec un sourire ironique : « Monsieur le chevalier aurait-il peur ? » il m'eût fait coucher avec un mort. Lorsque mon excellente mère me disait : « Mon enfant, tout n'arrive que par la permission de Dieu ; vous n'avez rien à craindre des mauvais esprits, tant que vous serez bon chrétien » ; j'étais mieux rassuré que par tous les arguments de la philosophie. Mon succès fut si complet que les vents de la nuit, dans ma tour déshabillée, ne servaient que de jouets à mes caprices et d'ailes à mes songes. Mon imagination allumée, se propageant sur tous les objets, ne trouvait nulle part assez de nourriture et aurait dévoré la terre et le ciel. C'est cet état moral qu'il faut maintenant décrire. Replongé dans ma jeunesse, je vais essayer de me saisir dans le passé, de me montrer tel que j'étais, tel peut-être que je regrette de n'être plus, malgré les tourments que j'ai endurés.

### (3)

#### PASSAGE DE L'ENFANCE À L'HOMME.

A peine étais-je revenu de Brest à Combourg, qu'il se fit dans mon existence une révolution. L'enfant disparut et l'homme se montra avec ses joies qui passent et ses chagrins qui restent.

D'abord tout devint passion chez moi, en attendant les passions mêmes. Lorsque après un dîner silencieux où je n'avais osé ni parler ni manger, je parvenais à m'échapper, mes transports étaient incroyables ; je ne pouvais descendre le perron d'une seule traite : je me serais précipité.

A obstinação do conde de Chateaubriand em colocar no alto da torre uma criança sozinha para dormir poderia ter tido algum inconveniente; porém, isso acabou vindo em meu favor. Este modo violento de me tratar deu-me a coragem de um homem, sem me subtrair esta sensibilidade de imaginação da qual se quer hoje privar a juventude. Em vez de eu tentar convencer a mim de que as assombrações não existiam, fui obrigado a enfrentá-las. Quando meu pai dizia com sorriso irônico: “O senhor cavaleiro por acaso estaria com medo?” eu seria capaz de dormir com um morto. Quando minha mãe extremosa dizia: “Meu filho, nada acontece sem o consentimento de Deus: não deve temer os maus espíritos enquanto for um bom cristão”, eu ficava, assim, mais tranqüilo do que com todos os argumentos da filosofia. Tão completo foi o meu sucesso que, em minha torre desabitada, os ventos da noite passaram a servir de joguetes a meus caprichos e de asas a meus sonhos. Minha imaginação inflamada, propagando-se para todos os objetos, sem encontrar alimento suficiente em parte alguma, seria capaz de devorar o céu e a terra. Este estado moral é que preciso agora descrever. Imerso em minha juventude, vou procurar ver-me no passado, mostrar-me tal como era, tal como provavelmente lamento não mais sê-lo, a despeito dos tormentos que suportei.

### Capítulo 3

Passagem do menino ao homem.

Logo que voltei de Brest a Combourg, uma revolução se fez em minha existência; o menino desapareceu e o homem se impôs com todas as alegrias que passam e mágoas que ficam.

No início, tudo em mim se converteu em paixão, à espera das paixões de fato. Quando, após um almoço silencioso, em que não havia ousado falar nem comer, eu conseguia escapar-me, sentia meus arrebatamentos fabulosos; eu não podia descer as escadas de um só golpe: teria caído.

J'étais obligé de m'asseoir sur une marche pour laisser se calmer mon agitation ; mais aussitôt que j'avais atteint la Cour Verte et les bois, je me mettais à courir, à sauter, à bondir, à fringuer, à m'éjouir jusqu'à ce que je tombasse épuisé de forces palpitant, enivré de folâtreries et de liberté.

Mon père me menait quant à lui à la chasse. Le goût de la chasse me saisit et je le portai jusqu'à la fureur ; je vois encore le champ où j'ai tué mon premier lièvre. Il m'est souvent arrivé en automne de demeurer quatre ou cinq heures dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour attendre au bord d'un étang des canards sauvages ; même aujourd'hui, je ne suis pas de sang-froid lorsqu'un chien tombe en arrêt. Toutefois, dans ma première ardeur pour la chasse, il entraînait un fond d'indépendance ; franchir les fossés, arpenter les champs, les marais, les bruyères, me trouver avec un fusil dans un lieu désert, ayant puissance et solitude, c'était ma façon d'être naturelle. Dans mes courses, je pointais si loin que, ne pouvant plus marcher, les gardes étaient obligés de me rapporter sur des branches entrelacées.

Cependant le plaisir de la chasse ne me suffisait plus ; j'étais agité d'un désir de bonheur que je ne pouvais ni régler, ni comprendre ; mon esprit et mon cœur s'achevaient de former comme deux temples vides, sans autels et sans sacrifices ; on ne savait encore quel Dieu y serait adoré. Je croissais auprès de ma soeur Lucile, notre amitié était toute notre vie.

#### (4)

#### LUCILE.

Lucile était grande et d'une beauté remarquable, mais sérieuse. Son visage pâle était accompagné de longs cheveux noirs ; elle attachait souvent au ciel ou promenait autour d'elle des regards pleins de tristesse ou de feu. Sa démarche, sa voix, son sourire, sa physionomie avaient quelque chose de rêveur et de souffrant.

Lucile et moi nous étions inutiles. Quand nous parlions du monde, c'était de celui que nous portions au dedans de nous et qui ressemblait bien peu au monde véritable.

Era obrigado a me sentar num degrau para deixar minha agitação passar; mas tão logo atingia o Pátio Verde e os bosques, me punha a saltar, a correr, a rodopiar, a fazer loucuras, a regozijar-me até cair exausto, sem forças, palpitante, exaltado pelo desvario e pela liberdade.

Meu pai levava-me junto para caçar. Eu tinha o gosto pela caça e a desfrutava com todo furor; ainda lembro o campo onde abati minha primeira lebre. Aconteceu-me seguidamente de permanecer quatro ou cinco horas com água até a cintura, durante o outono, esperando por patos selvagens à beira de um lago; mesmo hoje não fico indiferente quando um cão fareja a caça. Entretanto, nesse primeiro entusiasmo pela caça, havia um fundo de independência; ultrapassar as fossas, percorrer os campos, os pântanos, as charnecas, de posse de um fuzil num lugar deserto, experimentando poder e solidão era minha maneira de ser natural. Nas minhas incursões eu ia tão longe que, sem mais poder andar, os guardas se viam obrigados a me trazerem sobre galhos entrelaçados.

Contudo, o prazer pela caça não me era mais suficiente; sentia-me agitado por um desejo de felicidade que não conseguia nem controlar, nem compreender; meu espírito e coração consumavam-se enfim sob a forma de dois templos vazios, sem altares e sem sacrifícios; só não conhecia ainda o Deus que aí seria adorado. Eu crescia ao lado de minha irmã Lucile; nossa amizade era toda nossa vida.

## Capítulo 4

Lucile.

Lucile era alta e de uma beleza notável, porém séria. Seu rosto pálido contrastava com seus longos cabelos escuros; muitas vezes ela dirigia aos céus ou lançava a seu redor olhares cheios de tristeza ou de fogo. Seu caminhar, sua voz, seu sorriso, sua fisionomia tinham algo de sofrido e de sonhador.

Lucile e eu éramos inúteis. Quando falávamos do mundo, referíamos àquele que trazíamos dentro de nós mesmos e que bem pouco se assemelhava ao mundo verdadeiro.

Elle voyait en moi son protecteur, je voyais en elle mon amie. Il lui prenait des accès de pensées noires que j'avais peine à dissiper : à dix-sept ans, elle déplorait la perte de ses jeunes années ; elle se voulait ensevelir dans un cloître. Tout lui était souci, chagrin, blessure : une expression qu'elle cherchait, une chimère qu'elle s'était faite, la tourmentaient des mois entiers. Je l'ai souvent vue, un bras jeté sur sa tête, rêver immobile et inanimée ; retirée vers son coeur, sa vie cessait de paraître au dehors ; son sein même ne se soulevait plus. Par son attitude, sa mélancolie, sa vénusté, elle ressemblait à un Génie funèbre. J'essayais alors de la consoler, et l'instant d'après je m'abîmais dans des désespoirs inexplicables.

Lucile aimait à faire seule vers le soir, quelque lecture pieuse : son oratoire de prédilection était l'embranchement de deux routes champêtres, marqué par une croix de pierre et par un peuplier dont le long style s'élevait dans le ciel comme un pinceau. Ma dévote mère toute charmée, disait que sa fille lui représentait une chrétienne de la primitive Eglise, priant à ces stations appelées *Laures* .

De la concentration de l'âme naissent chez ma soeur des effets d'esprit extraordinaires : endormie, elle avait des songes prophétiques ; éveillée, elle semblait lire dans l'avenir. Sur un palier de l'escalier de la grande tour battait une pendule qui sonnait le temps au silence ; Lucile, dans ses insomnies, s'allait asseoir sur une marche, en face de cette pendule : elle regardait le cadran à la lueur de sa lampe posée à terre. Lorsque les deux aiguilles unies à minuit enfantaient dans leur conjonction formidable l'heure des désordres et des crimes, Lucile entendait des bruits qui lui révélaient des trépas lointains. Se trouvant à Paris quelques jours avant le 10 août, et demeurant avec mes autres soeurs dans le voisinage du couvent des Carmes, elle jette les yeux sur une glace pousse un cri et dit : « Je viens de voir entrer la mort. » Dans les bruyères de la Calédonie, Lucile eût été une femme céleste de Walter Scott, douée de la seconde vue ; dans les bruyères armoricaines, elle n'était qu'une solitaire avantagée de beauté, de génie et de malheur.



Ela via em mim o seu protetor, eu via nela a minha amiga. Deixava-se arrebatada por maus pensamentos que me eram difíceis de dissipar: aos dezessete anos, ela deplorava a perda de seus anos de juventude; desejava encerrar-se num claustro. Tudo lhe era preocupação, mágoa, dor: uma forma que procurava, uma quimera que houvesse criado a atormentava por meses inteiros. Muitas vezes a vi, com um braço sobre a cabeça, sonhar imóvel e inanimada; recolhida sobre seu próprio coração, sua vida cessava de se manifestar para os outros; nem mesmo seu seio palpitava mais. Por sua atitude, sua melancolia, sua formosura, ela se assemelhava a um Gênio fúnebre. Eu tentava, então, consolá-la e, momentos depois, eu afundava em desesperos inexplicáveis.

Lucile apreciava fazer sozinha, à tarde, alguma leitura religiosa: seu oratório de predileção se situava no cruzamento entre dois caminhos campestres, sinalizado por uma cruz de pedra e por um álamo longo que se elevava para o alto como um pincel. Minha devota mãe, maravilhada, dizia que a filha lhe lembrava uma cristã da Igreja primitiva, orando naquelas estações chamadas *Laures*.

Desta concentração de alma se originavam, em minha irmã, efeitos espirituais extraordinários: adormecida, ela tinha sonhos proféticos; acordada, ela parecia ler o futuro. Sobre um patamar da escada da grande torre, batia um pêndulo que anunciava o momento do silêncio; Lucile, em suas insônias, sentava-se num degrau, em frente a este pêndulo: ela enxergava o quadrante à luz de sua lâmpada posta no chão. Quando as duas agulhas unidas, à meia-noite, engendravam em sua formidável conjunção a hora das desordens e dos crimes, Lucile ouvia ruídos que lhe revelavam trespasses distantes. Encontrando-se em Paris alguns dias antes do 10 de agosto, e estando com minhas outras irmãs nos arredores do convento das Carmelitas, ela põe os olhos num espelho, solta um grito e diz: “Acabo de ver entrar a morte.” Nas landes da Caledônia, Lucile teria sido uma mulher celestial de Walter Scott, dotada de uma segunda visão; nas landes armorianas, ela era apenas uma mulher solitária, privilegiada na beleza, no gênio e na desventura.

## (5)

## PREMIER SOUFFLE DE LA MUSE.

La vie que nous menions à Combourg, ma soeur et moi, augmentait l'exaltation de notre âge et de notre caractère. Notre principal désennui consistait à nous promener côte à côte dans le grand Mail, au printemps sur un tapis de primevères, en automne sur un lit de feuilles séchées, en hiver sur une nappe de neige que brodait la trace des oiseaux, des écureuils et des hermines. Jeunes comme les primevères, tristes comme la feuille séchée, purs comme la neige nouvelle, il y avait harmonie entre nos récréations et nous.

Ce fut dans une de ces promenades, que Lucile, m'entendant parler avec ravissement de la solitude, me dit : « Tu devrais peindre tout cela. » Ce mot me révéla la muse, un souffle divin passa sur moi. Je me mis à bégayer des vers, comme si c'eût été ma langue naturelle ; jour et nuit je chantais mes plaisirs, c'est-à-dire mes bois et mes vallons ; je composais une foule de petites idylles ou tableaux de la nature. J'ai écrit longtemps en vers avant d'écrire en prose : M. de Fontanes prétendait que j'avais reçu les deux instruments.

Ce talent que me promettait l'amitié s'est-il jamais levé pour moi ? Que de choses j'ai vainement attendues ! Un esclave, dans l' *Agamemnon* d'Eschyle, est placé en sentinelle au haut du palais d'Argos ; ses yeux cherchent à découvrir le signal convenu du retour des vaisseaux ; il chante pour solacier ses veilles, mais les heures s'envolent et les astres se couchent, et le flambeau ne brille pas. Lorsque, après maintes années, sa lumière tardive apparaît sur les flots, l'esclave est courbé sous le poids du temps ; il ne lui reste plus qu'à recueillir des malheurs, et le choeur lui dit : « qu'un vieillard est une ombre » errante à la clarté du jour. *Onar hmerojanton alainei* .

## Capítulo 5

Primeiro sopro da musa.

A vida que levávamos em Combourg, minha irmã e eu, aumentava a exaltação de nossa idade e de nosso caráter. Nossa principal distração consistia em passearmos lado a lado no grande Mail, durante a primavera sobre um tapete de primulas, durante o outono sobre um leito de folhas secas, durante o inverno, sobre uma camada de neve que bordava o rastro dos pássaros, dos esquilos e dos arminhos. Jovens como as primulas, tristes como a folha seca, puros como a neve renovada, havia harmonia entre nossas recreações e nós.

Foi num desses passeios que Lucile, ao ouvir-me falar com deslumbramento da solidão, me disse: “Você deveria pintar isso tudo.” Esta frase revelou-me a Musa; um sopro divino passou por mim. Pus-me a balbuciar versos como se fosse minha língua natural; dia e noite eu cantava meus prazeres, isto é, meus bosques e meus vales; compunha um amontoado de pequenos idílios ou quadros da natureza. Por muito tempo escrevi em verso antes de escrever em prosa: o senhor Fontanes me considerava munido dos dois instrumentos.

Nasceu em mim alguma vez este talento que a amizade me prometia? Quantas coisas esperei em vão! Um escravo, no *Agamêmnon* de Esquilo, é posto de sentinela no alto do palácio de Argos; seus olhos buscam encontrar o sinal combinado do retorno dos barcos; ele canta para suavizar suas vigílias, mas as horas voam e os astros se põem, e as tochas não brilham mais. Quando, após muitos anos, sua luz tardia aparece sobre as águas, o escravo encontra-se encurvado sob o peso do tempo; resta-lhe apenas colher as desventuras, e o coro lhe diz: “que um velho é uma sombra errante à luz do dia.” *Onar hmerojanton alainei.*

## (6)

## MANUSCRIT DE LUCILE .

Dans les premiers enchantements de l'inspiration, j'invitai Lucile à m'imiter. Nous passions des jours à nous consulter mutuellement, à nous communiquer ce que nous avions fait, ce que nous comptions faire. Nous entreprenions des ouvrages en commun ; guidés par notre instinct, nous traduisîmes les plus beaux et les plus tristes passages de Job et de Lucrèce sur la vie : le *Taedet animam meam vitae meae* , l' *Homo natus de muliere* , le *Tum porro puer, ut saevius projectus ab undis navita* , etc. Les pensées de Lucile n'étaient que des sentiments ; elles sortaient avec difficulté de son âme ; mais quand elle parvenait à les exprimer, il n'y avait rien au-dessus. Elle a laissé une trentaine de pages manuscrites ; il est impossible de les lire sans être profondément ému. L'élégance, la suavité, la rêverie, la sensibilité passionnée de ces pages offrent un mélange du génie grec et du génie germanique.

## L'AURORE.

« Quelle douce clarté vient éclairer l'Orient ! Est-ce la jeune aurore qui entrouvre au monde ses beaux yeux chargés des langueurs du sommeil ? Déesse charmante, hâte-toi ! quitte la couche nuptiale, prends la robe de pourpre ; qu'une ceinture moelleuse la retienne dans ses noeuds ; que nulle chaussure ne presse tes pieds délicats ; qu'aucun ornement ne profane tes belles mains faites pour entrouvrir les portes du jour. Mais tu te lèves déjà sur la colline ombreuse. Tes cheveux d'or tombent en boucles humides sur ton col de rose. De ta bouche s'exhale un souffle pur et parfumé. Tendre déité, toute la nature sourit à ta présence ; toi seule verses des larmes, et les fleurs naissent. »

## Capítulo 6

Manuscrito de Lucile.

Em meio aos primeiros enlevos da inspiração, convidei Lucile a me acompanhar. Passávamos os dias a consultar-nos mutuamente, a trocar o que havíamos feito, o que pretendíamos fazer. Empreendíamos obras em comum; guiados por nosso instinto, traduzíamos as mais belas e as mais tristes passagens de Jó e de Lucrecio sobre a vida: le *Taedet animam meam vitae meae* , l' *Homo natus de muliere* , le *Tum porro puer, ut saevis projectus ab undis navita* , etc. Os pensamentos de Lucile eram sempre sentimentos; eles saíam com dificuldade de sua alma; mas quando ela conseguia expressá-los, nada a eles se comparava. Ela deixou umas trinta páginas manuscritas, é impossível lê-las sem emocionar-se profundamente. A elegância, a suavidade, o devaneio, a sensibilidade apaixonada destas páginas oferecem uma mistura de gênio grego e de gênio germânico.

### AURORA

“Que suave luz vem iluminar o Oriente! Seria a jovem aurora entreabrindo ao mundo seus belos olhos cheios de langores do sono! Deusa encantadora, apressa-te! Abandona o leito nupcial, veste o traje de púrpura; que uma cinta macia o sustente em seus laços; que nenhum sapato aperte teus pés delicados; que nenhum adorno profane tuas lindas mãos feitas para entreabrir as portas do dia. Mas tu já surges sobre a colina sombria. Teus cabelos dourados caem em cachos úmidos sobre teu colo de rosas. De tua boca exala um sopro puro e perfumado. Terna divindade, toda a natureza sorri na tua presença; somente tu vertes lágrimas, e as flores nascem.”

## A LA LUNE .

« Chaste déesse ! déesse si pure, que jamais même les roses de la pudeur ne se mêlent à tes tendres clartés, j'ose te prendre pour confidente de mes sentiments. Je n'ai point, non plus que toi, à rougir de mon propre coeur. Mais quelquefois le souvenir du jugement injuste et aveugle des hommes couvre mon front de nuages, ainsi que le tien. Comme toi, les erreurs et les misères de ce monde inspirent mes rêveries. Mais plus heureuse que moi, citoyenne des cieux, tu conserves toujours la sérénité ; les tempêtes et les orages qui s'élèvent de notre globe glissent sur ton disque paisible. Déesse aimable à ma tristesse, verse ton froid repos dans mon âme. »

## L'INNOCENCE .

« Fille du ciel, aimable innocence, si j'osais de quelques-uns de tes traits essayer une faible peinture, je dirais que tu tiens lieu de vertu à l'enfance, de sagesse au printemps de la vie, de beauté à la vieillesse et de bonheur à l'infortune ; qu'étrangère à nos erreurs, tu ne verses que des larmes pures, et que ton sourire n'a rien que de céleste. Belle innocence ! mais quoi, les dangers t'environnent, l'envie t'adresse tous ses traits : trembleras-tu, modeste innocence ? chercheras-tu à te dérober aux périls qui te menacent ? Non, je te vois debout, endormie, la tête appuyée sur un autel. »

Mon frère accordait quelquefois de courts instants aux ermites de Combourg : il avait coutume d'amener avec lui un jeune conseiller au parlement de Bretagne, M. de Malfilâtre, cousin de l'infortuné poète de ce nom. Je crois que Lucile, à son insu, avait ressenti une passion secrète pour cet ami de mon frère et que cette passion étouffée était au fond de la mélancolie de ma soeur. Elle avait d'ailleurs la manie de Rousseau sans en avoir l'orgueil : elle croyait que tout le monde était conjuré contre elle.

## À LUA

« Casta deusa ! deusa tão pura, que nem mesmo as rosas do pudor interferem em tuas ternas claridades, ousou tomar-te por confidente de meus sentimentos. Assim como tu, não devo enrubescer do meu próprio coração. Mas, certas vezes, a lembrança do julgamento injusto e cego dos homens cobre minha fronte de nuvens, assim como a tua. Como para ti, os erros e as misérias deste mundo inspiram meus devaneios. Porém, sendo mais venturosa, cidadã dos céus, tu conservas sempre a serenidade; as tempestades e os temporais, que se lançam de nosso globo, escorregam sobre teu manso disco. Amável Deusa de minha tristeza, verte teu frio repouso em minha alma.”

## A INOCÊNCIA

« Filha do céu, amável inocência, se eu ousasse tentar um pálido retrato de alguns de teus traços, diria que possuis o lugar da virtude na infância, da sabedoria na primavera da vida, da beleza na velhice e da felicidade no infortúnio; que alheia a nossos erros, derramas somente lágrimas puras, e que teu sorriso em tudo é celestial. Bela inocência! Mas os perigos te cercam, a inveja te lança todas as suas flechas: te abalarás modesta inocência? Vais querer te furtar aos perigos que te ameaçam? Não, vejo-te em pé, adormecida, com a cabeça recostada num altar.”

Meu irmão concedia, às vezes, uns breves momentos aos eremitas de Combourg: ele costumava vir acompanhado de um jovem conselheiro do parlamento de Bretanha, o senhor de Malfilâtre, primo do desafortunado poeta de mesmo nome. Creio que Lucile, sem o perceber alimentara uma paixão secreta por este amigo de meu irmão e que esta paixão sufocada estava na origem da melancolia de minha irmã. Aliás ela tinha a mania de Rousseau, sem possuir, porém, o mesmo orgulho: pensava que todos conjuravam contra ela.

Elle vint à Paris en 1789, accompagnée de cette soeur Julie dont elle a déploré la perte avec une tendresse empreinte de sublime. Quiconque la connut, l'admira depuis M. de Malesherbes jusqu'à Chamfort. Jetée clans les cryptes révolutionnaires à Rennes, elle fut au moment d'être renfermée au château de Combourg devenu cachot pendant la Terreur. Délivrée de prison, elle se maria à M. de Caud, qui la laissa veuve au bout d'un an. Au retour de mon émigration, je revis l'amie de mon enfance : je dirai comment elle disparut, quand il plut à Dieu de m'affliger.

(7)

*Vallée-aux-Loups, novembre 1817.*

DERNIÈRES LIGNES ÉCRITES À LA VALLÉ-AUX-LOUPS. – RÉVÉLATION  
SUR LE MISTÈRE DE MA VIE.

Revenu de Montboissier, voici les dernières lignes que je trace dans mon ermitage ; il le faut abandonner tout rempli des beaux adolescents qui déjà dans leurs rangs pressés cachaient et couronnaient leur père. Je ne verrai plus le magnolia qui promettait sa rose à la tombe de ma Floridienne, le pin de Jérusalem et le cèdre du Liban consacrés à la mémoire de Jérôme, le laurier de Grenade, le platane de la Grèce, le chêne de l'Armorique, au pied desquels je peignis Blanca, chantai Cymodocée, inventai Velléda. Ces arbres naquirent et crûrent avec mes rêveries ; elles en étaient les Hamadryades. Ils vont passer sous un autre empire : leur nouveau maître les aimera-t-il comme je les aimais ? Il les laissera dépérir, il les abattra peut-être : je ne dois rien conserver sur la terre. C'est en disant adieu aux bois d'Aulnay que je vais rappeler l'adieu que je dis autrefois aux bois de Combourg : tous mes jours sont des adieux.

Le goût que Lucile m'avait inspiré pour la poésie, fut de l'huile jetée sur le feu. Mes sentiments prirent un nouveau degré de force ; il me passa par l'esprit des vanités de renommée ; je crus un moment à mon talent, mais bientôt, revenu à une juste défiance de moi-même, je me mis à douter de ce talent, ainsi que j'en ai toujours douté.



Chegou a Paris em 1789, acompanhada da irmã Julie, cuja perda lamentou com uma grande ternura impregnada de sublime. Todos que a conheceram a admiravam, desde o senhor de Malesherbes até Chamfort. Lançada nas criptas revolucionárias em Rennes, esteve prestes a ser enclausurada no castelo de Combourg, convertido em cárcere, calabouço durante o Terror. Liberada da prisão, casou-se com o senhor de Caud, que a deixou viúva ao cabo de um ano. Quando retornei de minha emigração, reencontrei a amiga de minha infância: contarei sobre seu desaparecimento, quando Deus quis me afligir.

## Capítulo 7

Vallée-aux-Loups, novembro de 1817.

Últimas linhas escritas em Vallée-aux-Loups. – Revelação sobre o mistério de minha vida.

Tendo retornado de Montboissier, eis aqui as últimas linhas que traço em meu ermitário; eu devo abandoná-lo cheio de belos adolescentes que, apertados em suas fileiras, já ocultam e coroam seu pai. Não verei mais a magnólia que prometia sua rosa à tumba de minha Floridiana, o pinheiro de Jerusalém e o cedro do Líbano dedicados à memória de Jerônimo, o loureiro de Granada, o plátano da Grécia, o carvalho de Armórica, ao pé dos quais pintei Blanca, cantei Cymodocée, inventei Velléda. Essas árvores nasceram e cresceram com meus sonhos; eram suas hamadriadas. Elas passarão a um outro império: seu novo dono as amará como eu as amei? Ele as deixará perecer, ele as abaterá talvez: não devo conservar nada sobre a terra. É dando adeus aos bosques de Aulnay que vou me lembrar do adeus que dei, no passado, aos bosques de Combourg: todos os meus dias são de adeus.

O gosto que Lucile me havia inspirado pela poesia foi como óleo jogado sobre o fogo. Meus sentimentos tomaram um novo fôlego; passaram-me pela mente as vaidades da nomeada; acreditei por um momento em meu *talento*, mas tão logo tendo atingido a justa desconfiança sobre mim mesmo, pus-me a duvidar deste talento, assim como tenho sempre duvidado.

Je regardai mon travail comme une mauvaise tentation ; j'en voulus à Lucile d'avoir fait naître en moi un penchant malheureux : je cessai d'écrire, et je me pris à pleurer ma gloire à venir, comme on pleurerait sa gloire passée.

Rentré dans ma première oisiveté, je sentis davantage ce qui manquait à ma jeunesse : je m'étais un mystère. Je ne pouvais voir une femme sans être troublé ; je rougissais si elle m'adressait la parole. Ma timidité déjà excessive avec tout le monde, était si grande avec une femme que j'aurais préféré je ne sais quel tourment à celui de demeurer seul avec cette femme : elle n'était pas plus tôt partie, que je la rappelais de tous mes vœux. Les peintures de Virgile, de Tibulle et de Massillon, se présentaient bien à ma mémoire : mais l'image de ma mère et de ma soeur, couvrant tout de sa pureté, épaississait les voiles que la nature cherchait à soulever ; la tendresse filiale et fraternelle me trompait sur une tendresse moins désintéressée. Quand on m'aurait livré les plus belles esclaves du sérail, je n'aurais su que leur demander : le hasard m'éclaira.

Un voisin de la terre de Combourg était venu passer quelques jours au château avec sa femme, fort jolie. Je ne sais ce qui advint dans le village ; on courut à l'une des fenêtres de la grand'salle pour regarder. J'y arrivai le premier, l'étrangère se précipitait sur mes pas, je voulus lui céder la place et je me tournai vers elle ; elle me barra involontairement le chemin, et je me sentis pressé entre elle et la fenêtre. Je ne sus plus ce qui se passa autour de moi.

Dès ce moment, j'entrevis que d'aimer et d'être aimé d'une manière qui m'était inconnue, devait être la félicité suprême. Si j'avais fait ce que font les autres hommes, j'aurais bientôt appris les peines et les plaisirs de la passion dont je portais le germe ; mais tout prenait en moi un caractère extraordinaire. L'ardeur de mon imagination, ma timidité, la solitude firent qu'au lieu de me jeter au dehors, je me repliai sur moi-même ; faute d'objet réel, j'évoquai par la puissance de mes vagues désirs un fantôme qui ne me quitta plus. Je ne sais si l'histoire du coeur humain offre un autre exemple de cette nature.

Considerarei meu trabalho como uma espécie de tentação nociva; encolerizei-me contra Lucile por ter feito nascer em mim uma vocação desafortunada: parei de escrever, passei a lamentar minha glória futura, tal como se lamentaria a glória passada.

De volta a meu ócio inicial, pude sentir melhor o que faltava em minha juventude: eu era um mistério para mim. Não podia olhar uma mulher sem ficar perturbado; eu enrubescia se ela me dirigisse a palavra. Minha timidez, já excessiva com todo mundo, tornava-se tão grande com uma mulher que eu preferia qualquer outro tormento a permanecer sozinho com ela: mas tão cedo partia, eu começava a chamá-la com todas as minhas forças. As pinturas de Virgílio, de Tibulo e de Massillon estavam claras na minha memória; mas a imagem de minha mãe e de minha irmã, encobrendo tudo com sua inocência, adensava os véus que a natureza teimava em erguer; a ternura filial e fraternal me confundia diante de uma ternura menos desinteressada. Se me tivessem oferecido as mais belas escravas do harém, não saberia o que lhes pedir: o acaso me iluminou.

Um vizinho das terras de Combours viera passar alguns dias no castelo com sua mulher, muito bela. Não sei o que acontecia pelo vilarejo; corremos em direção a uma das janelas da grande sala para olhar. Cheguei primeiro, a estrangeira precipitou-se atrás de mim, quis ceder-lhe o lugar e me virei para ela; ela barrou-me involuntariamente o caminho e me vi prensado entre ela e a janela. Não percebi mais o que se passou a meu redor.

A partir deste momento, suspeitei que amar e ser amado, de um modo que me era estranho, devia ser a felicidade suprema. Se eu tivesse feito o que fazem os outros homens, teria desvendado imediatamente as penas e os prazeres da paixão cujo germe eu trazia; no entanto, em mim, tudo adquiria um caráter extraordinário. O ardor de minha imaginação, minha timidez, a solidão fizeram com que eu me fechasse em mim mesmo em vez de me lançar para fora; à falta de objeto real, eu evoquei, pela força de meus desejos vagos, um fantasma que não mais me abandonou. Não sei se a história do coração dos homens oferece outro exemplo desta natureza.

## (8)

## FANTÔME D'AMOUR.

Je me composai donc une femme de toutes les femmes que j'avais vues : elle avait la taille, les cheveux et le sourire de l'étrangère qui m'avait pressé contre son sein ; je lui donnai les yeux de telle jeune fille du village, la fraîcheur de telle autre. Les portraits des grandes dames du temps de François Ier, de Henri IV et de Louis XIV, dont le salon était orné, m'avaient fourni d'autres traits, et j'avais dérobé des grâces jusqu'aux tableaux des Vierges suspendues dans les églises.

Cette charmeresse me suivait partout invisible ; je m'entretenais avec elle, comme avec un être réel ; elle variait au gré de ma folie : Aphrodite sans voile, Diane vêtue d'azur et de rosée, Thalie au masque riant, Hébé à la coupe de la jeunesse, souvent elle devenait une fée qui me soumettait la nature. Sans cesse, je retouchais ma toile ; j'enlevais un appas à ma beauté pour le remplacer par un autre. Je changeais aussi ses parures ; j'en empruntais à tous les pays, à tous les siècles, à tous les arts, à toutes les religions. Puis, quand j'avais fait un chef-d'oeuvre, j'éparpillais de nouveau mes dessins et mes couleurs ; ma femme unique se transformait en une multitude de femmes, dans lesquelles j'idolâtrais séparément les charmes que j'avais adorés réunis.

Pygmalion fut moins amoureux de sa statue : mon embarras était de plaire à la mienne. Ne me reconnaissant rien de ce qu'il fallait pour être aimé, je me prodiguais ce qui me manquait. Je montais à cheval comme Castor et Pollux ; je jouais de la lyre comme Apollon ; Mars maniait ses armes avec moins de force et d'adresse : héros de roman ou d'histoire, que d'aventures fictives j'entassais sur des fictions ! Les ombres des filles de Morven, les sultanes de Bagdad et de Grenade, les châtelaines des vieux manoirs ; bains, parfums, danses, délices de l'Asie, tout m'était approprié par une baguette magique.

## Capítulo 8

Fantasma de amor.

Compus para mim, então, uma mulher feita de todas as mulheres que já havia visto: ela tinha a altura, os cabelos e o sorriso da estrangeira que me tinha apertado contra seu seio; eu emprestava-lhe os olhos de uma jovem da cidade, o frescor de uma outra. Os retratos das grandes damas do tempo de Francisco I, de Henrique IV e de Luís XIV, com o salão adornado, me forneciam outros traços, e eu capturava graças até mesmo dos quadros das Virgens expostos nas igrejas.

Esta feiticeira me seguia invisível em todos os lugares; entretinha-me com ela como se fosse um ser real; ela mudava ao sabor de minhas loucuras: Afrodite sem véus, Diana vestida de azul e de rosa, Tália de máscara sorridente, Hebe com um penteado juvenil, seguidamente ela se transformava numa fada que submetia minha natureza. Eu retocava meu quadro sem parar; removía um atrativo de minha beldade para substituí-lo por outro. Mudava também seus adereços; emprestava-lhes de todos os países, de todos os séculos, de todas as artes, de todas as religiões. Depois, quando terminava a obra-prima, desfazia de novo meus desenhos e minhas cores; minha mulher única se transformava em múltiplas mulheres, nas quais eu idolatrava separadamente os encantos cuja fusão havia antes venerado.

Pigmaleão não amou sua estátua mais do que eu: meu desafio era o de agradá-la. Não enxergando em mim nada daquilo que precisaria para ser amado, eu prodigalizava o que me faltava. Eu montava a cavalo como Castor e Polux; tocava a lira como Apolo; Marte manejava suas armas com menos força e destreza: herói de romance ou da história, quantas aventuras fictícias eu acumulava sobre ficções! As sombras das filhas de Morven, as sultanas de Bagdad e de Granada, as castelãs das velhas casas senhoriais; banhos, perfumes, danças, delícias da Ásia, tudo me era dado por uma varinha mágica.

Voici venir une jeune reine, ornée de diamants et de fleurs (c'était toujours ma sylphide) ; elle me cherche à minuit, au travers des jardins d'orangers, dans les galeries d'un palais baigné des flots de la mer, au rivage embaumé de Naples ou de Messine, sous un ciel d'amour que l'astre d'Endymion pénètre de sa lumière ; elle s'avance, statue animée de Praxitèle, au milieu des statues immobiles, des pâles tableaux et des fresques silencieusement blanchies par les rayons de la lune : le bruit léger de sa course sur les mosaïques des marbres se mêle au murmure insensible de la vague. La jalousie royale nous environne. Je tombe aux genoux de la souveraine des campagnes d'Enna ; les ondes de soie de son diadème dénoué viennent caresser mon front lorsqu'elle penche sur mon visage sa tête de seize années, et que ses mains s'appuient sur mon sein palpitant de respect et de volupté.

Au sortir de ces rêves, quand je me retrouvais un pauvre petit Breton obscur, sans gloire, sans beauté, sans talents, qui n'attirerait les regards de personne, qui passerait ignoré, qu'aucune femme n'aimerait jamais, le désespoir s'emparait de moi : je n'osais plus lever les yeux sur l'image brillante que j'avais attachée à mes pas.

## (9)

### DEUX ANNÉES DE DÉLIRE. – OCCUPATIONS ET CHIMÈRES.

Ce délire dura deux années entières, pendant lesquelles les facultés de mon âme arrivèrent au plus haut point d'exaltation. Je parlais peu, je ne parlai plus ; j'étudiais encore, je jetai là les livres ; mon goût pour la solitude redoubla. J'avais tous les symptômes d'une passion violente ; mes yeux se creusaient ; je maigrissais ; je ne dormais plus ; j'étais distrait, triste, ardent, farouche. Mes jours s'écoulaient d'une manière sauvage, bizarre, insensée, et pourtant pleins de délices.

Eis que chega de uma jovem rainha, adornada de diamantes e de flores era ainda minha sílfide; ela me busca à meia-noite, por entre os jardins de laranjeiras, nas galerias de um palácio banhado pelas águas do mar, à margem perfumada de Nápoles ou de Messina, sob um céu de amor onde o astro Endimion penetra com sua luz; ela avança, estátua animada de Praxíteles, no meio das estátuas imóveis, quadros pálidos e afrescos silenciosamente embranquecidos pelos raios da lua: o ruído leve de sua corrida sobre os mosaicos dos mármorees mistura-se ao murmúrio insensível da onda. O ciúme real nos cerca. Ponho-me de joelhos diante da soberana dos campos de Ena; as ondas da seda de seu diadema desatado vêm acariciar minha fronte quando ela inclina sobre meu rosto a sua face de dezesseis anos e quando suas mãos apóiam-se em meu peito palpitante de respeito e de volúpia.

Ao acordar desses sonhos, quando eu reencontrava o pobre mísero bretão obscuro, sem glória, sem beleza, sem talentos, que não atrairia os olhares de ninguém, que passaria ignorado, que nunca seria amado por nenhuma mulher, o desespero tomava conta de mim: não me atrevia mais a levantar os olhos para a imagem fascinante que agora seguia meus passos.

## Capítulo 9

Dois anos de delírio. – Ocupações e quimeras.

Este delírio durou dois anos inteiros, durante os quais as faculdades de minha alma atingiram o ponto máximo de exaltação. Eu falava pouco e passei a não falar mais; estudava um tanto e depois jogava fora os livros; meu gosto pela solidão redobrou. Possuía todos os sintomas de uma paixão violenta; meus olhos afundavam; eu emagrecia; não dormia mais; encontrava-me distraído, triste, inflamado, arredio. Meus dias transcorriam de modo selvagem, estranho, insensato, e contudo cheios de delícias.

Au nord du château s'étendait une lande semée de pierres druidiques ; j'allais m'asseoir sur une de ces pierres au soleil couchant. La cime dorée des bois, la splendeur de la terre, l'étoile du soir scintillant à travers les nuages de rose, me ramenaient à mes songes : j'aurais voulu jouir de ce spectacle avec l'idéal objet de mes désirs. Je suivais en pensée l'astre du jour, je lui donnais ma beauté à conduire afin qu'il la présentât radieuse avec lui aux hommages de l'univers. Le vent du soir qui brisait les réseaux tendus par l'insecte sur la pointe des herbes, l'alouette de bruyère qui se posait sur un caillou, me rappelaient à la réalité : je reprenais le chemin du manoir, le coeur serré, le visage abattu.

Les jours d'orage en été, je montais au haut de la grosse tour de l'ouest. Le roulement du tonnerre sous les combles du château, les torrents de pluie qui tombaient en grondant sur le toit pyramidal des tours, l'éclair qui sillonnait la nue et marquait d'une flamme électrique les girouettes d'airain, excitaient mon enthousiasme : comme Ismen sur les remparts de Jérusalem, j'appelais la foudre ; j'espérais qu'elle m'apporterait Armide.

Le ciel était-il serein ? je traversais le grand Mail, autour duquel étaient des prairies divisées par des haies plantées de saules. J'avais établi un siège, comme un nid, dans un de ces saules : là isolé entre le ciel et la terre, je passais des heures avec les fauvettes ; ma nymphe était à mes côtés. J'associais également son image à la beauté de ces nuits de printemps toutes remplies de la fraîcheur de la rosée, des soupirs du rossignol et du murmure des brises.

D'autres fois, je suivais un chemin abandonné, une onde ornée de ses plantes rivulaires ; j'écoutais les bruits qui sortent des lieux inféquentés ; je prêtais l'oreille à chaque arbre. Je croyais entendre la clarté de la lune chanter dans les bois : je voulais redire ces plaisirs et les paroles expiraient sur mes lèvres. Je ne sais comment je retrouvais encore ma déesse dans les accents d'une voix, dans les frémissements d'une harpe, dans les sons veloutés ou liquides d'un cor ou d'un harmonica.



Ao norte do castelo se estendia uma lande semeada de pedras druídicas; ia me sentar sobre uma dessas pedras ao sol poente. A copa dourada dos bosques, o esplendor da terra, a estrela vespertina cintilando através das nuvens rosadas, devolviam-me a meus sonhos: adoraria poder gozar este espetáculo com o objeto ideal de meus desejos. Seguia em pensamento o astro do dia; deixava que conduzisse minha beldade a fim de que ela aparecesse radiante a seu lado para as homenagens do universo. O vento do entardecer que rompia as teias estendidas pelo inseto na borda da relva, a cotovia das ericáceas que pousava num seixo me traziam de volta à realidade: eu retomava o caminho da casa, com o coração apertado, o rosto abatido.

Nos dias de tempestade, no verão, eu subia ao alto da grande torre do oeste. O estampido do trovão, sob a cobertura do castelo, a torrente das chuvas que caíam com estrondo, no telhado piramidal das torres, o raio que rasgava a nuvem e marcava com uma flama elétrica os cata-ventos de bronze, excitavam meu entusiasmo: como Ismeno nas muralhas de Jerusalém, eu invocava os raios; esperava que me trouxessem Armida.

O céu estava sereno? Eu atravessava o grande Mail, em volta do qual estavam as pradarias divididas por sebes compostas de salgueiros. Havia fixado um assento, como um ninho, num desses salgueiros: isolado entre o céu e a terra, eu passava horas aí com as toutinegras; minha ninfa ficava a meu lado. Associava igualmente sua imagem à beleza daquelas noites de primavera, muito cheias do frescor do orvalho, dos suspiros do rouxinol e do murmúrio das brisas.

Outras vezes, eu seguia um caminho abandonado, uma onda ornada com suas plantas ribeirinhas, escutava os ruídos que saem dos lugares ermos; prestava ouvidos a cada árvore. Pensava ouvir o clarão da lua cantar nos bosques: eu desejava falar desses prazeres e as palavras expiravam em meus lábios. Não sei de que modo redescobria novamente minha deusa nas inflexões de uma voz, no sussurro de uma harpa, nos sons aveludados ou líquidos de um corne ou de uma harmônica.

Il serait trop long de raconter les beaux voyages que je faisais avec ma fleur d'amour ; comment main en main nous visitions les ruines célèbres, Venise, Rome, Athènes Jérusalem, Memphis, Carthage ; comment nous franchissions les mers ; comment nous demandions le bonheur aux palmiers d'Otaïiti, aux bosquets embaumés d'Amboine et de Tidor. Comment au sommet de l'Himalaya nous allions réveiller l'aurore ; comment nous descendions les *fleuves saints* dont les vagues épandues entourent les pagodes aux boules d'or ; comment nous dormions aux rives du Gange, tandis que le bengali, perché sur le mât d'une nacelle de bambou, chantait sa barcarolle indienne.

La terre et le ciel ne m'étaient plus rien ; j'oubliais surtout le dernier : mais si je ne lui adressais plus mes vœux, il écoutait la voix de ma secrète misère : car je souffrais, et les souffrances prient.

## (10)

### MES JOIES DE L'AUTOMNE.

Plus la saison était triste, plus elle était en rapport avec moi : le temps des frimas, en rendant les communications moins faciles, isole les habitants des campagnes : on se sent mieux à l'abri des hommes.

Un caractère moral s'attache aux scènes de l'automne : ces feuilles qui tombent comme nos ans, ces fleurs qui se fanent comme nos heures, ces nuages qui fuient comme nos illusions, cette lumière qui s'affaiblit comme notre intelligence, ce soleil qui se refroidit comme nos amours, ces fleuves qui se glacent comme notre vie, ont des rapports secrets avec nos destinées.

Eu levaria muito tempo para contar as belas viagens que fazia com minha flor de amor; como visitávamos de mãos dadas as ruínas célebres, Veneza, Roma, Atenas, Jerusalém, Mênfis, Cartago; como atravessávamos os mares; como reivindicávamos a felicidade às palmeiras do Taiti, aos bosques perfumados de Amboine e de Tidor; como no topo do Himalaia íamos despertar a aurora; como descíamos os rios sagrados cujas correntes derramadas cercam os pagodes de bolas de ouro; como dormíamos às margens do Ganges, enquanto o bengali, empoleirado na haste de uma canoa de bambu, cantava sua barcarola indiana.

A terra e o céu não me diziam mais nada, eu esquecia sobretudo este último: mas se eu já não mais lhe dirigia meus pedidos, ele escutava a voz de minha miséria secreta, pois eu sofria, e as dores suplicam.

## Capítulo 10

Minhas alegrias de outono.

Quanto mais triste era a estação, mais ela estava de acordo comigo: a época dos nevoeiros, tornando as comunicações menos fáceis, isola os habitantes dos campos: nos sentimos melhor ao abrigo dos homens.

Um caráter moral corresponde aos cenários do outono: essas folhas que caem como nossos anos, essas flores que fenecem como nossas horas, essas nuvens que fogem como nossas ilusões, essa luz que enfraquece como nossa inteligência, esse sol que esfria como nossos amores, esses rios que congelam como nossa vida têm comunicação secreta com nossos destinos.

Je voyais avec un plaisir indicible le retour de la saison des tempêtes, le passage des cygnes et des ramiers, le rassemblement des corneilles dans la prairie de l'étang, et leur perchée à l'entrée de la nuit sur les plus hauts chênes du grand Mail. Lorsque le soir élevait une vapeur bleuâtre au carrefour des forêts, que les plaintes ou les lais du vent gémissaient dans les mousses flétries, j'entrais en pleine possession des sympathies de ma nature. Rencontrais-je quelque laboureur au bout d'un guéret ? je m'arrêtais pour regarder cet homme germé à l'ombre des épis parmi lesquels il devait être moissonné, et qui retournant la terre de sa tombe avec le soc de la charrue, mêlait ses sueurs brûlantes aux pluies glacées de l'automne : le sillon qu'il creusait était le monument destiné à lui survivre. Que faisait à cela mon élégante démonsse ? Par sa magie, elle me transportait au bord du Nil, me montrait la pyramide égyptienne noyée dans le sable, comme un jour le sillon armoricain caché sous la bruyère : je m'applaudissais d'avoir placé les fables de ma félicité hors du cercle des réalités humaines.

Le soir je m'embarquais sur l'étang, conduisant seul mon bateau au milieu des joncs et des larges feuilles flottantes du nénuphar. Là, se réunissaient les hirondelles prêtes à quitter nos climats. Je ne perdais pas un seul de leurs gazouillis : Tavernier enfant était moins attentif au récit d'un voyageur. Elles se jouaient sur l'eau au tomber du soleil, poursuivaient les insectes, s'élançaient ensemble dans les airs, comme pour éprouver leurs ailes, se rabattaient à la surface du lac, puis se venaient suspendre aux roseaux que leur poids courbait à peine, et qu'elles remplissaient de leur ramage confus.

Eu observava com um prazer indizível o retorno da estação das tempestades, a passagem dos cisnes e das pombas, a reunião das gralhas na pradaria do lago e seu ajuntamento, com a chegada da noite, nos carvalhos mais altos do grande Mail. Quando a noite soltava um vapor azulado na confluência dos bosques, quando as queixas ou os laís do vento se faziam sentir nos musgos ressecados eu me apoderava plenamente, das simpatias de minha natureza. Se eu avistasse um lavrador num canto de uma seara? Eu me detinha a fim de olhar o homem germinado à sombra das espigas no meio das quais ele seria colhido, e, revolvendo a terra de seu túmulo com a relha do arado, misturaria seus suores quentes, com as chuvas gélidas do outono: o sulco que escavava era o monumento destinado a sobreviver-lhe. Que fazia então meu elegante demônio? Mediante sua magia, ela me transportava à beira do Nilo, me mostrando sua pirâmide egípcia enterrada na areia, assim como um dia o sulco armoricano esteve escondido sob as charnecas: me congratulava por haver situado as fábulas de minha felicidade fora do círculo das realidades humanas.

Ao entardecer, eu embarcava pelo lago, conduzindo sozinho meu barco no meio dos juncos e das largas folhas flutuantes do nenúfar. As andorinhas se reuniam, prontas a abandonarem nossos climas. Eu não perdia sequer um de seus gorgeios: Tavernier, menino, era menos atento ao conto de um viajante. Elas se jogavam sobre a água ao cair da tarde, perseguiram os insetos, lançavam-se junto pelos ares, como se testassem suas asas, desciam à superfície do lago, depois se penduravam aos juncos que vergavam ligeiramente com seu peso, e que espalhavam seu confuso gorjeio.

## (11)

## INCANTATION.

La nuit descendait ; les roseaux agitaient leurs champs de quenouilles et de glaives, parmi lesquels la caravane emplumée, poules d'eau, sarcelles, martins-pêcheurs, bécassines, se taisait ; le lac battait ses bords ; les grandes voix de l'automne sortaient des marais et des bois : j'échouais mon bateau au rivage et retournais au château. Dix heures sonnaient. A peine retiré dans ma chambre, ouvrant mes fenêtres, fixant mes regards au ciel, je commençais une incantation. Je montais avec ma magicienne sur les nuages : roulé dans ses cheveux et dans ses voiles, j'allais, au gré des tempêtes, agiter la cime des forêts, ébranler le sommet des montagnes, ou tourbillonner sur les mers. Plongeant dans l'espace descendant du trône de Dieu aux portes de l'abîme, les mondes étaient livrés à la puissance de mes amours. Au milieu du désordre des éléments, je mariais avec ivresse la pensée du danger à celle du plaisir. Les souffles de l'aiglon ne m'apportaient que les soupirs de la volupté ; le murmure de la pluie m'invitait au sommeil sur le sein d'une femme. Les paroles que j'adressais à cette femme auraient rendu des sens à la vieillesse, et réchauffé le marbre des tombeaux. Ignorant tout, sachant tout, à la fois vierge et amante, Eve innocente, Eve tombée, l'enchanteresse par qui me venait ma folie était un mélange de mystères et de passions : je la plaçais sur un autel et je l'adorais. L'orgueil d'être aimé d'elle augmentait encore mon amour. Marchait-elle ? Je me prosternais pour être foulé sous ses pieds, ou pour en baiser la trace. Je me troublais à son sourire ; je tremblais au son de sa voix ; je frémissais de désir, si je touchais ce qu'elle avait touché. L'air exhalé de sa bouche humide pénétrait dans la moelle de mes os, coulait dans mes veines au lieu de sang. Un seul de ses regards m'eût fait voler au bout de la terre, quel désert ne m'eût suffi avec elle ! A ses côtés, l'ancre des lions se fût changé en palais, et des millions de siècles eussent été trop courts pour épuiser les feux dont je me sentais embrasé.

A cette fureur se joignait une idolâtrie morale : par un autre jeu de mon imagination, cette Phryné qui m'enlaçait dans ses bras, était aussi pour moi la gloire et surtout l'honneur, la vertu, lorsqu'elle accomplit ses plus nobles sacrifices, le génie, lorsqu'il enfante la pensée la plus rare, donneraient à peine une idée de cette autre sorte de bonheur.

## Capítulo 11

### Encantamento.

A noite caía; os caniçais agitavam suas extensões de gládios, em meio as quais silenciavam a caravana emplumada, galinhas d'água, cercetas, martins-pescadores, narcejas; o lago atingia a beirada; dos pântanos e dos bosques saíam as grandes vozes do outono: eu ancorava meu barco na margem e voltava ao castelo. Soavam dez horas. Tão logo tendo me retirado ao quarto, abria minhas janelas, fixava meu olhar no céu e iniciava um encantamento. Eu montava nas nuvens com minha feiticeira: enrolando-me nos seus cabelos e seus véus, me punha, à mercê das tempestades, a agitar as copas das florestas, a sacudir o topo das montanhas, ou a revolver os mares. Ao mergulhar no espaço, ao descer do trono de Deus para as portas do abismo, os mundos estavam entregues ao domínio de meus amores. Em meio à desordem dos elementos, eu conjugava, com embriaguez, a idéia do perigo à do prazer. Os sopros do aquilão não me traziam outra coisa senão os suspiros da voluptuosidade; o murmúrio da chuva me convidava ao sono sobre o seio de uma mulher. As palavras que eu endereçava a esta mulher faziam a velhice recobrar seus sentidos, e os mármore das tumbas aquecerem-se. Tudo ignorando, tudo sabendo, ao mesmo tempo virgem e amante, Eva inocente, Eva decaída, a feiticeira causadora de minha loucura era uma mistura de mistérios e paixões: eu a colocava sobre um altar e a venerava. O orgulho de ser por ela amado fazia aumentar ainda mais meu amor. Ela estava caminhando? Prosternava-me para ser pisado por seus pés, ou para beijar seus rastros. Eu tremia diante de seu sorriso; vibrava ao som de sua voz; estremecia de desejo se tocasse no que ela havia tocado. O ar exalado por sua boca úmida penetrava na medula de meus ossos, corria em minhas veias no lugar do sangue. Apenas um de seus olhares me faria voar até a outra extremidade da terra; com ela qualquer deserto me bastaria! A seu lado, um antro de leões se transformaria em palácio, e milhões de séculos seriam pouco para extinguir os fogos que me faziam arder.

A todo esse furor acrescentava-se uma idolatria moral: por um outro jogo de minha imaginação, esta Friné que me estreitava em seus braços era para mim também a glória e, sobretudo, a honra; a virtude, quando empreendia seus mais nobres sacrifícios, o gênio, quando concebia o mais raro dos pensamentos, dariam apenas uma idéia deste outro tipo de felicidade.

Je trouvais à la fois dans ma création merveilleuse toutes les blandices des sens et toutes les jouissances de l'âme. Accablé et comme submergé de ces doubles délices, je ne savais plus quelle était ma véritable existence ; j'étais homme et n'étais pas homme ; je devenais le nuage, le vent, le bruit ; j'étais un pur esprit, un être aérien, chantant la souveraine félicité. Je me dépouillais de ma nature pour me fondre avec la fille de mes désirs, pour me transformer en elle, pour toucher plus intimement la beauté, pour être à la fois la passion reçue et donnée, l'amour et l'objet de l'amour.

Tout à coup, frappé de ma folie, je me précipitais sur ma couche, je me roulais dans ma douleur ; j'arrosais mon lit de larmes cuisantes que personne ne voyait et qui coulaient misérables, pour un néant.

## (12)

### TENTATION.

Bientôt, ne pouvant plus rester dans ma tour, je descendais à travers les ténèbres, j'ouvrais furtivement la porte du perron comme un meurtrier et j'allais errer dans le grand bois.

Après avoir marché à l'aventure, agitant mes mains embrassant les vents qui m'échappaient ainsi que l'ombre objets de mes poursuites, je m'appuyais contre le tronc d'un hêtre ; je regardais les corbeaux que je faisais envoler d'un arbre pour se poser sur un autre, ou la lune se traînant sur la cime dépouillée de la futaie : j'aurais voulu habiter ce monde mort, qui réfléchissait la pâleur du sépulcre. Je ne sentais ni le froid, ni l'humidité de la nuit ; l'haleine glaciale de l'aube ne m'aurait pas même tiré du fond de mes pensées, si à cette heure la cloche du village ne s'était fait entendre.

Dans la plupart des villages de la Bretagne, c'est ordinairement à la pointe du jour que l'on sonne pour les trépassés. Cette sonnerie compose, de trois notes répétées, un petit air monotone, mélancolique et champêtre.



Eu encontrava, ao mesmo tempo, em minha maravilhosa criação todas as blandícias dos sentidos e todos os gozos da alma. Sufocado e como que submerso por esse duplo deleite, eu não sabia mais qual era minha verdadeira existência; eu era homem e não era homem; eu me convertia em nuvem, em vento, em ruído; eu era um puro espírito, um ser aéreo que cantava a felicidade soberana. Despojava-me de minha natureza para me fundir com a jovem de meus desejos, para me transformar nela, para tocar mais intimamente a beleza, para ser, a uma só vez, a paixão recebida e dada, o amor e o objeto do amor.

De repente, tomado por minha loucura, precipitava-me sobre o leito; contorcia-me em minha dor; banhava minha cama com lágrimas ardentes que ninguém via e que corriam miseráveis, por um nada.

## Capítulo 12

### Tentação.

Logo depois, sem conseguir permanecer em minha torre, eu descia atravessando as trevas, abria furtivamente a porta das escadas e, feito um condenado, me punha a errar pelo grande bosque.

Após caminhar a esmo, agitando minhas mãos, abraçando os ventos que iam escapando-me feito uma sombra, objetos de minhas buscas, eu apoiava-me contra o tronco de uma faia; observava os corvos que, com minha presença, esvoaçavam de uma árvore para irem pousar em outra, ou a lua que se arrastava pelo topo das grandes árvores podadas: eu desejava habitar este mundo morto, que refletia a palidez do sepulcro. Não sentia nem o frio, nem a umidade da noite; a brisa glacial da madrugada, não me teria removido do fundo de meus pensamentos, se, neste mesmo instante, o sino da aldeia não houvesse dado seu sinal.

Na maior parte dos vilarejos da Bretanha, é com o raiar do dia que normalmente tocam-se os sinos para os mortos. Esse toque, com base em três notas repetidas, compunha uma breve canção monótona, melancólica e campestre.

Rien ne convenait mieux à mon âme malade et blessée, que d'être rendue aux tribulations de l'existence par la cloche qui en annonçait la fin. Je me représentais le pâtre expiré dans sa cabane inconnue, ensuite déposé dans un cimetière non moins ignoré. Qu'était-il venu faire sur la terre ? moi-même, que faisais-je dans ce monde ? Puisqu'enfin je devais passer, ne valait-il pas mieux partir à la fraîcheur du matin, arriver de bonne heure que d'achever le voyage sous le poids et pendant la chaleur du jour ? Le rouge du désir me montait au visage. l'idée de n'être plus me saisissait le coeur à la façon d'une joie subite. Au temps des erreurs de ma jeunesse, j'ai souvent souhaité ne pas survivre au bonheur : il y avait dans le premier succès un degré de félicité qui me faisait aspirer à la destruction.

De plus en plus garrotté à mon fantôme, ne pouvant jouir de ce qui n'existait pas, j'étais comme ces hommes mutilés qui rêvent des béatitudes pour eux insaisissables, et qui se créent un songe dont les plaisirs égalent les tortures de l'enfer. J'avais en outre le pressentiment des misères de mes futures destinées : ingénieux à me forger des souffrances, je m'étais placé entre deux désespoirs ; quelquefois je ne me croyais qu'un être nul, incapable de s'élever au-dessus du vulgaire ; quelquefois il me semblait sentir en moi des qualités qui ne seraient jamais appréciées. Un secret instinct m'avertissait qu'en avançant dans le monde, je ne trouverais rien de ce que je cherchais.

Tout nourrissait l'amertume de mes dégoûts : Lucile était malheureuse ; ma mère ne me consolait pas ; mon père me faisait éprouver les affres de la vie. Sa morosité augmentait avec l'âge ; la vieillesse raidissait son âme comme son corps ; il m'épiait sans cesse pour me gourmander. Lorsque je revenais de mes courses sauvages et que je l'apercevais assis sur le perron, on m'aurait plutôt tué que de me faire rentrer au château. Ce n'était néanmoins que différer mon supplice : obligé de paraître au souper, je m'asseyais tout interdit sur le coin de ma chaise, mes joues battues de la pluie, ma chevelure en désordre. Sous les regards de mon père, je demeurais immobile et la sueur couvrait mon front : la dernière lueur de la raison m'échappa.

Me voici arrivé à un moment où j'ai besoin de quelque force pour confesser ma faiblesse. L'homme qui attende à ses jours montre moins la vigueur de son âme que la défaillance de sa nature.

Nada convinha mais a minha alma doente e ferida do que ser devolvido às atribuições da existência por este mesmo sinal que anunciava seu fim. Imaginava o pastor expirando na sua obscura cabana, sendo posto depois num cemitério não menos ignorado. O que viera ele fazer sobre a terra? Eu mesmo o que fazia neste mundo? Já que, enfim, eu devia passar, não seria preferível partir com o frescor da manhã, chegar mais cedo do que terminar a viagem sob o peso e durante o calor do dia? O rubor do desejo me subia à face; a idéia de não mais existir, subitamente, me tomava o espírito de um modo alegre. Na época dos erros de minha juventude, muitas vezes desejei não sobreviver à felicidade: havia nos primeiros sucessos um grau de felicidade que me fazia aspirar à destruição.

Cada vez mais garroteado em meu fantasma, não podendo, desfrutar aquilo que não existia, encontrava-me como estes homens mutilados que sonham com beatitudes inalcançáveis ao criarem para eles uma ilusão cujos prazeres equivalem às torturas do inferno. Eu tinha, além do mais, o pressentimento das misérias de minha sorte futura: engenhoso para me forjar sofrimentos, eu me colocava entre dois desesperos; às vezes me via como um ser nulo, incapaz de elevar-me acima do vulgar; outras vezes, percebia em mim qualidades que nunca seriam apreciadas. Um secreto instinto me advertia de que ao avançar pelo mundo não encontraria nada do que buscava.

Tudo alimentava o amargor em meus desgostos: Lucile estava infeliz; minha mãe não me consolava; meu pai me fazia experimentar os horrores da vida. Sua morosidade aumentava com a idade; a velhice enrijecia tanto sua alma como seu corpo; ele me espreitava sempre a fim de me repreender. Quando eu retornava de minhas correrias selvagens e o via sentado à escadaria, seria mais fácil matar-me do que fazer-me entrar no castelo. Mas isso significava apenas adiar meu suplício: sendo obrigado a comparecer para o jantar, confuso, sentava-me num canto da cadeira, com as faces fustigadas pela chuva, a cabeleira em desordem. Diante dos olhares de meu pai, permanecia imóvel e o suor cobria minha fronte: a última luz da razão me fugia.

Eis-me aqui chegado a um momento em que necessito de algumas forças para confessar minha fraqueza. O homem que atenta contra a própria vida mostra menos o vigor de sua alma que a debilidade de sua natureza.

Je possédais un fusil de chasse dont la détente usée partait souvent au repos. Je chargeai ce fusil de trois balles, et je me rendis dans un endroit écarté du grand Mail. J'armai le fusil, j'introduisis le bout du canon dans ma bouche, je frappai la crosse contre terre ; je réitérai plusieurs fois l'épreuve : le coup ne partit pas ; l'apparition d'un garde suspendit ma résolution. Fataliste sans le vouloir et sans le savoir, je supposai que mon heure n'était pas arrivée, et je remis à un autre jour l'exécution de mon projet. Si je m'étais tué, tout ce que j'ai été s'ensevelissait avec moi ; on ne saurait rien de l'histoire qui m'aurait conduit à ma catastrophe ; j'aurais grossi la foule des infortunés sans nom, je ne me serais pas fait suivre à la trace de mes chagrins comme un blessé à la trace de son sang.

Ceux qui seraient troublés par ces peintures et tentés d'imiter ces folies, ceux qui s'attacheraient à ma mémoire par mes chimères, se doivent souvenir qu'ils n'entendent que la voix d'un mort. Lecteur, que je ne connaîtrai jamais, rien n'est demeuré : il ne reste de moi que ce que je suis entre les mains du Dieu vivant qui m'a jugé.

### (13)

#### MALADIE. – JE CRAINS ET REFUSE DE M'ENGAGER DANS L'ÉTAT ECCLÉSIASTIQUE. – PROJET DE PASSAGE AUX INDES.

Une maladie, fruit de cette vie désordonnée, mit fin aux tourments par qui m'arrivèrent les premières inspirations de la muse et les premières attaques des passions. Ces passions dont mon âme était surmenée, ces passions vagues encore, ressemblaient aux tempêtes de mer qui affluent de tous les points de l'horizon : pilote sans expérience, je ne savais de quel côté présenter la voile à des vents indécis. Ma poitrine se gonfla, la fièvre me saisit ; on envoya chercher à Bazouches petite ville éloignée de Combourg de cinq ou six lieues, un excellent médecin nommé Cheftel, dont le fils a joué un rôle dans l'affaire du marquis de La Rouërie. Il m'examina attentivement, ordonna des remèdes et déclara qu'il était surtout nécessaire de m'arracher à mon genre de vie.

Eu possuía um fuzil de caça cujo gatilho gasto às vezes disparava por conta própria. Carreguei este fuzil com três balas, e parti para um lugar afastado no grande Mail. Armei o fuzil, coloquei a extremidade do cano na boca, bati a coronha contra o chão; repeti várias vezes a mesma tentativa: o tiro não disparou; o surgimento de um guarda suspendeu minha decisão. Fatalista sem o querer e sem o saber, supus que minha hora não havia chegado, e adiei para um outro dia a execução de meu projeto. Se tivesse me matado, tudo o que fui teria sido enterrado comigo; nada se saberia sobre a história que iria me conduzir à minha catástrofe; teria engrossado a massa dos infortunados sem nome, não teria feito com que acompanhassem as marcas de minhas tristezas como um ferido a procura de seu sangue.

Aqueles que ficarem tocados por essas cenas e tentados a imitar tais loucuras, aqueles que se afeiçoarem a minha memória pelas minhas quimeras, devem lembrar de que ouvem tão-somente a voz de um morto. Leitor, que jamais conhecerei, nada ficou: de mim resta apenas o que sou entre as mãos do Deus vivo que me tem julgado.

## Capítulo 13

Doença. – Temo e recuso a carreira na ordem eclesiástica. – Projeto de passagem para as Índias.

Uma doença, fruto dessa vida desordenada, pôs fim aos tormentos por que passei durante as primeiras inspirações da musa e os primeiros acessos de paixões. As paixões de que minha alma estava carregada, essas paixões vagas ainda, assemelhavam-se às tempestades do mar que afluem de todos os pontos do horizonte: piloto sem experiência, não sabia de que lado apresentar a vela a ventos indecisos.<sup>1</sup> Meu peito se dilatava, fui tomado pela febre; foram buscar em Bazouches, pequena cidade distando cinco ou seis léguas de Combourg, um excelente médico chamado Cheftel, cujo filho participou do caso do Marquês de la Rouërie. Ele examinou-me atentamente, receitou remédios e anunciou, sobretudo, a necessidade de me afastarem do tipo de vida que levava.

---

<sup>1</sup> N.A. À medida que avanço em minha vida, reencontro personagens de minhas *Memórias*: a viúva do filho do médico Cheftel acaba de ser acolhida pela enfermaria de Maria-Teresa: este é mais um testemunho de minha veracidade. (Nota de Paris, 1834).

Je fus six semaines en péril. Ma mère vint un matin s'asseoir au bord de mon lit, et me dit : « Il est temps de vous décider ; votre frère est à même de vous obtenir un bénéfice ; mais avant d'entrer au séminaire, il faut vous bien consulter, car si je désire que vous embrassiez l'état ecclésiastique, j'aime encore mieux vous voir homme du monde que prêtre scandaleux. »

D'après ce qu'on vient de lire, on peut juger si la proposition de ma pieuse mère tombait à propos. Dans les événements majeurs de ma vie, j'ai toujours su promptement ce que je devais éviter ; un mouvement d'honneur me pousse. Abbé ? je me parus ridicule. Evêque ? la majesté du sacerdoce m'imposait et je reculais avec respect devant l'autel. Ferais-je comme évêque des efforts afin d'acquérir des vertus, ou me contenterais-je de cacher mes vices ? Je me sentais trop faible pour le premier parti, trop franc pour le second. Ceux qui me traitent d'hypocrite et d'ambitieux me connaissent peu : je ne réussirai jamais dans le monde, précisément parce qu'il me manque une passion et un vice, l'ambition et l'hypocrisie. La première serait tout au plus chez moi de l'amour-propre piqué ; je pourrais désirer quelquefois être ministre ou roi pour me rire de mes ennemis, mais au bout de vingt-quatre heures je jetterais mon portefeuille et ma couronne par la fenêtre.

Je dis donc à ma mère que je n'étais pas assez fortement appelé à l'état ecclésiastique. Je variais pour la seconde fois dans mes projets : je n'avais point voulu me faire marin, je ne voulais plus être prêtre. Restait la carrière militaire ; je l'aimais : mais comment supporter la perte de mon indépendance et la contrainte de la discipline européenne ? Je m'avisai d'une chose saugrenue : je déclarai que j'irais au Canada défricher des forêts ou aux Indes chercher du service dans les armées des princes de ce pays.

Par un de ces contrastes qu'on remarque chez tous les hommes, mon père, si raisonnable d'ailleurs, n'était jamais trop choqué d'un projet aventureux. Il gronda ma mère de mes tergiversations, mais il se décida à me faire passer aux Indes. On m'envoya à Saint-Malo ; on y préparait un armement pour Pondichéry.

Estive seis semanas em risco de vida. Certa manhã, minha mãe veio sentar-se à beira de minha cama e disse: “ É hora de você decidir, seu irmão está em condições de lhe obter um benefício; mas antes de fazer você entrar no seminário, devo fazer uma consulta, afinal mesmo querendo vê-lo seguir a carreira eclesiástica, prefiro ainda vê-lo homem do mundo a padre escandaloso.”

Pelo que acabamos de ler, pode-se julgar o quanto à proposta de minha carinhosa mãe me era oportuna. Nos acontecimentos mais importantes de minha vida, eu sempre soube prontamente o que devia evitar; sou compelido por um impulso de honra. Abade? Parecia-me ridículo. Bispo? A majestade do sacerdócio se impunha e eu, respeitosamente, recuava diante do altar. Como bispo, faria eu esforços com a finalidade de adquirir virtudes, ou me contentaria em esconder meus vícios? Sentia-me muito fraco para o primeiro partido, muito franco para o segundo. Os que me tacham de hipócrita e de ambicioso me conhecem pouco: nunca terei êxito no mundo, exatamente porque me faltam uma paixão e um vício, a ambição e a hipocrisia. A primeira teria sido em mim, no máximo, amor-próprio ferido; eu poderia desejar, em certos momentos, ser ministro ou rei para rir de meus inimigos; contudo, depois de vinte e quatro horas teria jogado pela janela minha carteira e minha coroa.

Disse, então, à minha mãe que não me achava fortemente atraído pela carreira eclesiástica. Eu mudava pela segunda vez meus projetos: não desejava tornar-me marinheiro, e não mais queria ser padre. Restava a carreira militar; eu a apreciava: mas como suportar a perda de minha independência e a pressão da disciplina européia? Arrisquei algo disparatado: declarei que iria para o Canadá desbravar florestas ou às Índias buscar serviço nos exércitos dos príncipes deste país.

Por um destes contrastes que observamos em todos os homens, meu pai, sempre tão razoável, nunca ficava muito chocado com um projeto aventureiro. Irou-se com minha mãe, a propósito de minhas tergiversações, mas decidiu mandar-me para as Índias. Fui enviado a Saint-Malo; preparavam ali uma tripulação para Pondichéry.

## (14)

UN MOMENT DANS MA VILLE NATALE. – SOUVENIR DE LA VILLENEUVE  
ET DES TRIBULATIONS DE MON ENFANCE. – JE SUIS RAPPELÉ À COMBOURG. –  
DERNIÈRE ENTREVEUE AVEC MON PÈRE. – J'ENTRE AU SERVICE. – ADIEUX À  
COMBOURG.

Deux mois s'écoulèrent : je me retrouvai seul dans mon île maternelle ; la Villeneuve y venait de mourir. En allant la pleurer au bord du lit vide et pauvre où elle expira, j'aperçus le petit chariot d'osier dans lequel j'avais appris à me tenir debout sur ce triste globe. Je me représentais ma vieille bonne, attachant du fond de sa couche ses regards affaiblis sur cette corbeille roulante : ce premier monument de ma vie en face du dernier monument de la vie de ma seconde mère, l'idée des souhaits de bonheur que la bonne Villeneuve adressait au ciel pour son nourrisson en quittant le monde, cette preuve d'un attachement si constant, si désintéressé, si pur, me brisaient le coeur de tendresse, de regrets et de reconnaissance.

Du reste, rien de mon passé à Saint-Malo : dans le port je cherchais en vain les navires aux cordes desquels je me jouais ; ils étaient partis ou dépecés ; dans la ville, l'hôtel où j'étais né avait été transformé en auberge. Je touchais presque à mon berceau et déjà tout un monde s'était écoulé. Etranger aux lieux de mon enfance, en me rencontrant on demandait qui j'étais, par l'unique raison que ma tête s'élevait de quelques lignes de plus au-dessus du sol vers lequel elle s'inclinera de nouveau dans peu d'années. Combien rapidement et que de fois nous changeons d'existence et de chimère ! Des amis nous quittent, d'autres leur succèdent ; nos liaisons varient : il y a toujours un temps où nous ne possédions rien de ce que nous possédons, un temps où nous n'avons rien de ce que nous eûmes. L'homme n'a pas une seule et même vie ; il en a plusieurs mises bout à bout, et c'est sa misère.

Désormais sans compagnon, j'explorais l'arène qui vit mes châteaux de sable : *campos ubi Troja fuit* . Je marchais sur la plage désertée de la mer. Les grèves abandonnées du flux m'offraient l'image de ces espaces désolés que les illusions laissent autour de nous lorsqu'elles se retirent. Mon compatriote Abailard regardait comme moi ces flots, il y a huit cents ans, avec le souvenir de son Héloïse ; comme moi il voyait fuir quelque vaisseau (*ad horizontis undas*) , et son oreille était bercée ainsi que la mienne de l'unisonance des vagues.



## Capítulo 14

Um tempo em minha cidade natal. – Recordação de Villeneuve e das agruras de minha infância. – Sou chamado a Combourg. – Último encontro com meu pai. – Entro para o serviço. – Adeus a Combourg.

Dois meses se passaram: achava-me sozinho em minha ilha materna; Villeneuve acabava de morrer. Indo pranteá-la à beira da cama vazia e pobre onde ela expirou, avistei o andador de vime em que aprendi a ficar de pé sobre este triste globo. Eu imaginava minha velha criada, deitando seu olhar abatido sobre a corbelha rolante: esse primeiro monumento de minha vida em face do último monumento da vida de minha segunda mãe, a idéia dos votos de felicidade que a criada Villeneuve dirigia ao céu pelo seu bebê ao deixar o mundo, esta prova de dedicação tão constante, tão desinteressada, tão pura, me partia o coração de enternecimento, de saudade, e de gratidão.

De resto, nada mais havia do meu passado em Saint-Malo: no porto eu procurava em vão os navios de cujas cordas eu me lançava; estavam quebrados ou deteriorados; na cidade, o palácio em que havia nascido transformara-se numa hospedaria. Eu mal tocava meu berço e todo um mundo já se encontrava arruinado. Estranho aos lugares de minha infância, ao me reverem, perguntavam quem eu era, pela única razão de elevar a cabeça algumas linhas acima do solo para onde ela deverá inclinar-se de novo dentro de poucos anos. Quantas vezes e com que rapidez nós trocamos de existência e de quimera! Amigos nos deixam, outros os sucedem; nossas ligações variam: há sempre um tempo em que não possuíamos nada daquilo que possuímos, um tempo em que não temos nada daquilo que havíamos tido. O homem não tem uma mesma e única vida; ele possui várias, dispostas lado a lado, e esta é sua miséria.

Desde então sem companheiro, eu explorava a praia que vira meus castelos de areia: *campos ubi Troja fuit*. Caminhava pela praia tornada deserta pelo mar. As areias abandonadas pela maré me ofereciam a imagem daqueles espaços devastados que as ilusões deixam em nosso redor quando se retiram. Meu compatriota Abelardo observava, como eu, essas ondas, há oitocentos anos, com a lembrança de sua Heloisa; como eu, ele via fugir algum barco (*ad horizontis undas*), e seu ouvido era embalado, assim como o meu, pela unissonância das vagas.

Je m'exposais au brisement de la lame en me livrant aux imaginations funestes que j'avais apportées des bois de Combourg. Un cap, nommé Lavarde, servait de terme à mes courses : assis sur la pointe de ce cap, dans les pensées les plus amères, je me souvenais que ces mêmes rochers servaient à me cacher dans mon enfance, à l'époque des fêtes ; j'y dévorais mes larmes, et mes camarades s'enivraient de joie. Je ne me sentais ni plus aimé, ni plus heureux. Bientôt j'allais quitter ma patrie pour émietter mes jours en divers climats. Ces réflexions me navraient à mort et j'étais tenté de me laisser tomber dans les flots.

Une lettre me rappelle à Combourg : j'arrive, je soupe avec ma famille ; monsieur mon père ne me dit pas un mot, ma mère soupire, Lucile paraît consternée ; à dix heures on se retire. J'interroge ma soeur ; elle ne savait rien. Le lendemain à huit heures du matin on m'envoie chercher. Je descends : mon père m'attendait dans son cabinet.

« Monsieur le chevalier, me dit-il, il faut renoncer à vos folies. Votre frère a obtenu pour vous un brevet de sous-lieutenant au régiment de Navarre. Vous allez partir pour Rennes, et de là pour Cambrai. Voilà cent louis ; ménagez-les. Je suis vieux et malade ; je n'ai pas longtemps à vivre. Conduisez-vous en homme de bien et ne déshonorez jamais votre nom. »

Il m'embrassa. Je sentis ce visage ridé et sévère se presser avec émotion contre le mien : c'était pour moi le dernier embrassement paternel.

Le comte de Chateaubriand, homme si redoutable à mes yeux, ne me parut dans ce moment que le père le plus digne de ma tendresse. Je me jetai sur sa main décharnée et pleurai. Il commençait d'être attaqué d'une paralysie, elle le conduisit au tombeau, son bras gauche avait un mouvement convulsif qu'il était obligé de contenir avec sa main droite. Ce fut en retenant ainsi son bras et après m'avoir remis sa vieille épée, que sans me donner le temps de me reconnaître, il me conduisit au cabriolet qui m'attendait dans la Cour Verte. Il m'y fit monter devant lui. Le postillon partit, tandis que je saluais des yeux ma mère et ma soeur qui fondaient en larmes sur le perron.

Expunha-me à arrebatada da onda, me entregando às meditações funestas que trazia dos bosques de Combourg. Um cabo, chamado Lavarde, servia de limite a minhas caminhadas: sentado à extremidade deste pontal, imerso nos mais amargos pensamentos, lembrava-me que, durante minha infância, em época de festas, escondia-me atrás desses mesmos rochedos; ali eu engolia minhas lágrimas, e meus companheiros exultavam de alegria. Já não me sentia mais amado, nem mais feliz. Em breve, deixaria minha pátria para ir moer meus dias em outros climas. Essas reflexões me afligiam mortalmente, e ficava tentado a me deixar levar pelas ondas.

Uma carta me chama a Combourg: vou até lá, janto com minha família; o senhor meu pai não me diz uma só palavra, minha mãe suspira, Lucile parecia consternada; às dez horas nos recolhemos. Faço perguntas a minha irmã; ela de nada sabia. No dia seguinte, às oito horas da manhã, mandam-me buscar. Eu desço: meu pai esperava-me em seu gabinete.

“Senhor cavaleiro, diz-me, deve renunciar às suas loucuras. Seu irmão conseguiu-lhe um título de subcomandante para o regimento de Navarra. Você vai embarcar para Rennes, e, de lá, para Cambrai. Lhe dou cem luíses; empregue-os com parcimônia. Estou velho e doente; não tenho muito tempo de vida. Comporte-se como um homem de bem e nunca desonre seu nome.”

Ele abraçou-me. Senti aquele rosto enrugado e severo apertar o meu com emoção; este era para mim o último abraço paterno.

O conde de Chateaubriand, homem tão temível a meus olhos, neste momento, pareceu-me apenas o pai mais digno de minha ternura. Joguei-me em suas mãos descarnadas e chorei. Ele começava a ser atingido por uma paralisia; ela o levou à tumba; seu braço esquerdo tinha um movimento convulsivo que ele continha com a mão direita. Foi desta forma, retendo seu braço, e, depois de entregar-me sua velha espada, sem dar tempo de agradecer, que me conduziu ao cabriolé que me esperava dentro do Pátio Verde. Fez-me subir diante dele no carro. O postilhão partiu, enquanto com o olhar eu me despedia de minha mãe e de minha irmã, que se desmanchavam em lágrimas sobre as escadas.

Je remontai la chaussée de l'étang ; je vis les roseaux de mes hirondelles, le ruisseau du moulin et la prairie ; je jetai un regard sur le château. Alors, comme Adam après son péché, je m'avançai sur la terre inconnue : le monde était tout devant moi : *and the world was all before him*.

Depuis cette époque, je n'ai revu Combourg que trois fois : après la mort de mon père, nous nous y trouvâmes en deuil, pour partager notre héritage et nous dire adieu. Une autre fois j'accompagnai ma mère à Combourg : elle s'occupait de l'ameublement du château ; elle attendait mon frère, qui devait amener ma belle-soeur en Bretagne. Mon frère ne vint point ; il eut bientôt avec sa jeune épouse, de la main du bourreau, un autre chevet que l'oreiller préparé des mains de ma mère. Enfin, je traversai une troisième fois Combourg, en allant m'embarquer à Saint-Malo pour l'Amérique. Le château était abandonné, je fus obligé de descendre chez le régisseur. Lorsque, en errant dans le grand Mail j'aperçus du fond d'une allée obscure le perron désert, la porte et les enêtres fermées, je me trouvai mal. Je regagnai avec peine le village ; j'envoyai chercher mes chevaux et je partis au milieu de la nuit.

Après quinze années d'absence, avant de quitter de nouveau la France et de passer en Terre-Sainte, je courus embrasser à Fougères ce qui me restait de ma famille. Je n'eus pas le courage d'entreprendre le pèlerinage des champs où la plus vive partie de mon existence fut attachée. C'est dans les bois de Combourg que je suis devenu ce que je suis, que j'ai commencé à sentir la première atteinte de cet ennui que j'ai traîné toute ma vie, de cette tristesse qui a fait mon tourment et ma félicité. Là, j'ai cherché un coeur qui pût entendre le mien ; là, j'ai vu se réunir, puis se disperser ma famille. Mon père y rêva son nom rétabli, la fortune de sa maison renouvelée : autre chimère que le temps et les révolutions ont dissipée. De six enfants que nous étions, nous ne restons plus que trois : mon frère, Julie et Lucile ne sont plus, ma mère est morte de douleur, les cendres de mon père ont été arrachées de son tombeau.

Tomei o caminho do lago, vi o caniçal de minhas andorinhas, o riacho do moinho e a pradaria; dei uma olhada para o castelo. Então, assim como Adão após seu pecado, avancei sobre a terra desconhecida: o mundo encontrava-se todo diante de mim: *and the world was all before him.*<sup>2</sup>

Desde esta época revi Combourg apenas três vezes: depois da morte de meu pai, em luto, aí nos reencontramos para partilhar nossa herança e dar-nos adeus. Uma outra vez, acompanhei minha mãe a Combourg: ela ocupava-se do mobiliário do castelo; esperava meu irmão que deveria trazer minha cunhada à Bretanha. Meu irmão não veio; não tardou em obter, junto com sua esposa, da mão do carrasco, um outro travesseiro diferente da almofada preparada pelas mãos de minha mãe. Atravessei, finalmente, Combourg uma terceira vez, ao ir a Saint-Malo embarcar para a América. O castelo estava abandonado, me vi obrigado a descer à residência do administrador. Quando, ao percorrer o grande Mail, notei ao fundo de uma alameda escura a escadaria deserta, a porta e as janelas fechadas, me senti mal. Retornei com pesar ao vilarejo; mandei buscarem meus cavalos e parti no meio da noite.

Após quinze anos de ausência, antes de abandonar novamente a França e de passar pela Terra Santa, corri para abraçar em Fougères o que restava de minha família. Não tive a coragem de realizar a peregrinação sobre os campos aos quais esteve ligada a parte mais viva de minha existência. Foi nos bosques de Combourg que me tornei o que sou, que comecei a sentir os primeiros sinais deste enfado que arrastei por toda minha vida, desta tristeza que foi meu tormento e minha felicidade. Lá, busquei um coração que pudesse compreender o meu; lá vi minha família se reunir e depois se dispersar. Meu pai sonhou aí com o restabelecimento de seu nome, com a restauração da fortuna de seu lar: outra quimera que o tempo e as revoluções dissiparam. Dos seis filhos que éramos, não restam mais que três: meu irmão, Julie e Lucile não vivem mais, minha mãe morreu de desgosto, as cinzas de meu pai foram arrancadas de sua sepultura.

---

<sup>2</sup> Adaptação de uma passagem do final de *Paraíso perdido*, de John Milton.

Si mes ouvrages me survivent, si je dois laisser un nom, peut-être un jour, guidé par ces *Mémoires*, quelque voyageur viendra visiter les lieux que j'ai peints. Il pourra reconnaître le château ; mais il cherchera vainement le grand bois : le berceau de mes songes a disparu comme les songes. Demeuré seul debout sur son rocher l'antique donjon pleure les chênes, vieux compagnons qui l'entouraient et le protégeaient contre la tempête. Isolé comme lui, j'ai vu comme lui tomber autour de moi la famille qui embellissait mes jours et me prêtait son abri : heureusement ma vie n'est pas bâtie sur la terre aussi solidement que les tours où j'ai passé ma jeunesse et l'homme résiste moins aux orages que les monuments élevés par ses mains.

Se minhas obras sobreviverem a mim, se deverei deixar um nome, talvez um dia, guiado por essas *Memórias*, algum viajante venha visitar os lugares que pintei. Ele poderá reconhecer o castelo; mas procurará em vão o grande bosque: o berço de meus sonhos desapareceu como os sonhos. Sozinho, de pé sobre seu rochedo, o antigo torreão lamenta os carvalhos, velhos companheiros que o cercavam e o protegiam contra a tempestade. Isolado como ele, vi tombar assim como ele, em meu redor, a família que embelezava meus dias e que me emprestava seu abrigo: felizmente minha vida não está fundada sobre a terra com tanta solidez quanto as torres onde passei minha juventude, e o homem resiste menos aos temporais do que os monumentos erguidos por suas mãos.

# LIVRE QUATRIÈME

(1)

*Berlin, mars 1821.*

Revu en juillet 1846.

BERLIN. – POSTDAM. – FRÉDÉRIC.

Il y a loin de Combourg à Berlin, d'un jeune rêveur à un vieux ministre. Je retrouve dans ce qui précède ces paroles : « Dans combien de lieux ai-je commencé à écrire ces *Mémoires* , et dans quel lieu les finirai-je ? »

Près de quatre ans ont passé entre la date des faits que je viens de raconter et celle où je reprends ces *Mémoires* . Mille choses sont survenues ; un second homme s'est trouvé en moi, l'homme politique : j'y suis fort peu attaché. J'ai défendu les libertés de la France, qui seules peuvent faire durer le trône légitime. Avec le *Conservateur* j'ai mis M. de Villèle au pouvoir ; j'ai vu mourir le duc de Berry et j'ai honoré sa mémoire. Afin de tout concilier, je me suis éloigné ; j'ai accepté l'ambassade de Berlin.



# LIVRO IV

## Capítulo 1

Berlim, março de 1821.

Revisto em julho de 1846.

Berlim. – Potsdam. – Frederico.

Há uma longa distância entre Combourg e Berlim, entre um jovem sonhador e um velho ministro.<sup>1</sup> Reencontro isso que precede nas seguintes palavras: “Em quantos lugares comecei a escrever estas Memórias, e em que lugar as terminarei?”

Passaram-se quase quatro anos entre a data dos fatos que acabo de contar e aquela em que retomo estas Memórias. Mil coisas ocorreram; um segundo homem manifestou-se em mim, o homem político: sinto pouco apego por ele. Defendi as liberdades da França, as únicas que podem fazer perdurar o trono legítimo. Com o *Conservador*, coloquei o senhor Villèle no poder; vi morrer o duque de Berry e honrei sua memória. A fim de tudo conciliar, tratei de afastar-me; aceitei a embaixada de Berlim.

---

<sup>1</sup> Chateaubriand é nomeado ministro plenipotenciário junto à corte da Prússia em 1820, aos 52 anos. Ele ocupou seu posto em Berlim de 11 de janeiro a 19 de abril de 1821. Sobre sua embaixada ver livro XXVI.

J'étais hier à Potsdam, caserne ornée, aujourd'hui sans soldats : j'étudiais le faux Julien dans sa fausse Athènes. On m'a montré à *Sans-souci* la table où un grand monarque allemand mettait en petits vers français les maximes encyclopédiques ; la chambre de Voltaire, décorée de singes et de perroquets de bois, le moulin que se fit un jeu de respecter celui qui ravageait des provinces, le tombeau du cheval *César* et des levrettes *Diane* , *Amourette* , *Biche* , *Superbe* et *Pax* . Le royal impie se plut à profaner même la religion des tombeaux, en élevant des mausolées à ses chiens ; il avait marqué sa sépulture auprès d'eux, moins par mépris des hommes que par ostentation du néant.

On m'a conduit au nouveau palais, déjà tombant. On respecte dans l'ancien château de Potsdam les taches de tabac, les fauteuils déchirés et souillés, enfin toutes les traces de la malpropreté du prince renégat. Ces lieux immortalisent à la fois la saleté du cynique, l'impudence de l'athée, la tyrannie du despote et la gloire du soldat.

Une seule chose a attiré mon attention : l'aiguille d'une pendule fixée sur la minute où Frédéric expira ; j'étais trompé par l'immobilité de l'image : les heures ne suspendent point leur fuite ; ce n'est pas l'homme qui arrête le temps, c'est le temps qui arrête l'homme. Au surplus, peu importe le rôle que nous avons joué dans la vie ; l'éclat ou l'obscurité de nos doctrines, nos richesses ou nos misères, nos joies ou nos douleurs ne changent rien à la mesure de nos jours. Que l'aiguille circule sur un cadran d'or ou de bois, que le cadran plus ou moins large remplisse le chaton d'une bague ou la rosace d'une basilique, l'heure n'a que la même durée.

Dans un caveau de l'église protestante, immédiatement au-dessous de la chaire du schismatique défroqué, j'ai vu le cercueil du sophiste à couronne. Ce cercueil est de bronze ; quand on le frappe, il retentit. Le gendarme qui dort dans ce lit d'airain, ne serait pas même arraché à son sommeil par le bruit de sa renommée ; il ne se réveillera qu'au son de la trompette, lorsqu'elle l'appellera sur son dernier champ de bataille, en face du Dieu des armées.

Ontem estava em Potsdam, uma ornada caserna, hoje sem soldados: eu estudava o falso Juliano em sua falsa Atenas. Mostraram-me em *Sans-Souci* a mesa em que um grande monarca alemão compunha em pequenos versos as máximas enciclopédicas; o quarto de Voltaire, decorado com macacos e papagaios de madeira, o moinho, que aquele que devastava províncias regozijou-se em respeitar, a tumba do cavalo *César* e das galgas *Diane*, *Amourette*, *Biche*, *Superbe* e *Pax*. A realeza ímpia se comprazia em profanar até mesmo a religião das tumbas, erguendo mausoléus a seus cachorros; havia fixado sua sepultura próxima a eles, menos por desprezo aos homens do que por ostentação do nada.

Conduziram-me ao novo palácio, já em ruínas. No antigo castelo de Potsdam, as manchas de tabaco, as poltronas rasgadas e sujas, enfim, todas as marcas da imundície do príncipe renegado são respeitadas. Esses lugares immortalizam, ao mesmo tempo, a sujeira do cínico, a impudência do ateu, a tirania do déspota e a glória do soldado.

Uma coisa me chamou a atenção: a agulha de um pêndulo parada no minuto em que Frederico expirou; fui iludido pela imobilidade da imagem: as horas não suspendem sua corrida; não é o homem que detém o tempo, é o tempo que detém o homem. Além do mais, pouco importa o papel que cumprimos na vida; o brilho ou a obscuridade de nossas doutrinas, nossas riquezas ou nossas misérias, nossas alegrias ou nossas dores não mudam em nada a medida de nossos dias. Que a agulha gire sobre um quadrante de ouro ou de madeira, que o quadrante mais ou menos largo receba em seu engaste um anel ou a rosácea de uma basílica, a hora terá sempre a mesma duração.

Numa cripta da igreja protestante, imediatamente abaixo do púlpito do cismático desenclausurado vi o túmulo do sofista de coroa<sup>2</sup>. O túmulo é de bronze; quando se bate nele, ressoa. O gendarme que dorme nesse leito de bronze, não poderia ser arrebatado de seu sono pelo barulho de sua fama; ele despertaria somente ao som da trombeta, quando esta o chamasse a seu último campo de batalha ante o Deus dos exércitos.

---

<sup>2</sup> Referências a Martim Lutero e a Frederico II, respectivamente.

J'avais un tel besoin de changer d'impression que j'ai trouvé du soulagement à visiter la Maison-de-Marbre. Le roi qui la fit construire m'adressa autrefois quelques paroles honorables, quand, pauvre officier, je traversai son armée. Du moins, ce roi partagea les faiblesses ordinaires des hommes ; vulgaire comme eux, il se réfugia dans les plaisirs. Les deux squelettes se mettent-ils en peine aujourd'hui de la différence qui fut entre eux jadis lorsque l'un était le grand Frédéric et l'autre Frédéric-Guillaume ? Sans-Souci et la Maison-de-Marbre sont également des ruines sans maître.

A tout prendre, bien que l'énormité des événements de nos jours ait rapetissé les événements passés, bien que Rosbach, Lissa, Liegnitz, Torgau, etc., etc., ne soient plus que des escarmouches auprès des batailles de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, de la Moskowa, Frédéric souffre moins que d'autres personnages de la comparaison avec le géant enchaîné à Sainte-Hélène. Le roi de Prusse et Voltaire sont deux figures bizarrement groupées qui vivront : le second détruisait une société avec la philosophie qui servait au premier à fonder un royaume.

Les soirées sont longues à Berlin. J'habite un hôtel appartenant à madame la duchesse de Dino. Dès l'entrée de la nuit, mes secrétaires m'abandonnent. Quand il n'y a pas de fête à la cour pour le mariage du grand-duc et de la grande-duchesse Nicolas , je reste chez moi. Enfermé seul auprès d'un poêle à figure morne, je n'entends que le cri de la sentinelle de la porte de Brandebourg, et les pas sur la neige de l'homme qui siffle les heures. A quoi passerai-je mon temps ? Des livres ? je n'en ai guère : si je continuais mes *Mémoires* ?

Vous m'avez laissé sur le chemin de Combourg à Rennes : je débarquai dans cette dernière ville chez un de mes parents. Il m'annonça tout joyeux, qu'une dame de sa connaissance, allant à Paris, avait une place à donner dans sa voiture, et qu'il se faisait fort de déterminer cette dame à me prendre avec elle. J'acceptai, en maudissant la courtoisie de mon parent. Il conclut l'affaire et me présenta bientôt à ma compagne de voyage, marchande de modes, leste et désinvolte, qui se prit à rire en me regardant. A minuit les chevaux arrivèrent et nous partîmes.

Minha necessidade de mudar de impressão era tanta que senti um alívio ao visitar a *Maison-de-Marbre*. O rei que a construiu me havia dirigido, no passado, algumas palavras honrosas quando, ainda sendo um pobre oficial, cruzei com seu exército. Este rei ao menos partilhou as fraquezas comuns dos homens; vulgar como eles, refugiou-se nos prazeres. Por acaso, os dois esqueletos se preocupam hoje com a diferença que houve entre eles antigamente, quando um era o grande Frederico, e o outro, Frederico-Gulherme? *Sans-Souci* e *Maison-de-Marbre*, ambas são igualmente ruínas sem dono.

Pensando bem, ainda que a enormidade dos eventos de nossos dias tenha diminuído os eventos passados, ainda que Rosbach, Lissa, Liegnitz, Torgau, etc., etc., sejam apenas escaramuças perto das batalhas de Marengo, d'Austelitz, d'Iena, de la Moskowa, Frederico sofre menos que outros personagens a comparação com o gigante acorrentado em Santa Helena. O rei da Prússia e Voltaire são duas figuras curiosamente próximas que sobreviverão: o segundo destruía uma sociedade com a filosofia que servia ao primeiro para fundar um reino.

As noites são longas em Berlim. Moro num palacete que pertence à senhora duquesa de Dino. Tão logo chega a noite, meus secretários me deixam. Quando não há festa na Corte pelo casamento do grande duque e da grande duquesa Nicolas<sup>3</sup>, fico em casa. Fechado sozinho junto a uma estufa de aspecto estranho, ouço apenas o grito da sentinela da Porta de Brandeburgo, e os passos sobre a neve do homem que, apitando, anuncia as horas. Como vou fazer passar meu tempo? Com os livros? Quase não os tenho: e se eu continuasse minhas *Memórias*?

Você tinha me deixado no meio do caminho de Combourg a Rennes: desembarquei nesta última me estabelecendo na casa de um de meus parentes. Ele anunciou-me muito feliz que uma senhora de seu conhecimento, tendo ido a Paris, poderia me conceder um lugar em seu carro, e que ele se empenharia para que esta senhora me levasse junto. Eu aceitei, maldizendo a cortesia de meu parente. Ele concluiu o negócio e apresentou-me, a seguir, a minha companheira de viagem, comerciante de modas, lépida e desenvolta, que se pôs a rir examinando-me. À meia-noite, os cavalos chegaram e nós partimos.

---

<sup>3</sup> N.A..Hoje Imperador e Imperatriz da Rússia. (Paris, nota de 1832).

Me voilà dans une chaise de poste, seul avec une femme, au milieu de la nuit. Moi, qui de ma vie n'avais regardé une femme sans rougir, comment descendre de la hauteur de mes songes à cette effrayante vérité ? Je ne savais où j'étais ; je me collais dans l'angle de la voiture de peur de toucher la robe de madame Rose. Lorsqu'elle me parlait, je balbutiais sans lui pouvoir répondre. Elle fut obligée de payer le postillon, de se charger de tout, car je n'étais capable de rien. Au lever du jour, elle regarda avec un nouvel ébahissement ce nigaud dont elle regrettait de s'être emberloquée.

Dès que l'aspect du paysage commença de changer et que je ne reconnus plus l'habillement et l'accent des paysans bretons, je tombai dans un abattement profond ce qui augmenta le mépris que madame Rose avait de moi. Je m'aperçus du sentiment que j'inspirais, et je reçus de ce premier essai du monde une impression que le temps n'a pas complètement effacée. J'étais né sauvage et non vergogneux ; j'avais la modestie de mes années je n'en avais pas l'embarras. Quand je devinai que j'étais ridicule par mon bon côté, ma sauvagerie se changea en une timidité insurmontable. Je ne pouvais plus dire un mot : je sentais que j'avais quelque chose à cacher, et que ce quelque chose était une vertu ; je pris le parti de me cacher moi-même pour porter en paix mon innocence.

Nous avançons vers Paris. A la descente de Saint-Cyr, je fus frappé de la grandeur des chemins et de la régularité des plantations. Bientôt nous atteignîmes Versailles : l'orangerie et ses escaliers de marbre m'émerveillèrent. Les succès de la guerre d'Amérique avaient ramené des triomphes au château de Louis XIV ; la Reine y régnait dans l'éclat de la jeunesse et de la beauté ; le trône, si près de sa chute, semblait n'avoir jamais été plus solide. Et moi, passant obscur, je devais survivre à cette pompe, je devais demeurer pour voir les bois de Trianon aussi déserts que ceux dont je sortais alors.

Enfin, nous entrâmes dans Paris. Je trouvais à tous les visages un air goguenard : comme le gentilhomme périgourdin, je croyais qu'on me regardait pour se moquer de moi. Madame Rose se fit conduire rue du Mail à l' *Hôtel de l' Europe* , et s'empressa de se débarrasser de son imbécile. A peine étais-je descendu de voiture qu'elle dit au portier : « Donnez une chambre à ce monsieur. - Votre servante », ajouta-t-elle, en me faisant une révérence courte. Je n'ai de mes jours revu madame Rose.

Eis-me aqui numa sege de posta, sozinho com uma mulher, no meio da noite. Eu, que em minha vida não havia olhado para uma mulher sem enrubescer, como poderia descer das alturas de meus sonhos em direção a esta verdade amedrontadora? Eu não sabia onde estava; grudei-me no canto do coche com medo de tocar o vestido da senhora Rose. Quando ela falava comigo, eu balbuciava sem poder responder-lhe. Ela viu-se obrigada a pagar o postilhão, a encarregar-se de tudo, já que eu de nada era capaz. Com o raiar do dia, ela observou com renovada estupefação aquele tolo com quem lamentava ter de ficar embaraçada.

Quando os traços da paisagem começaram a mudar e não reconheci mais as vestimentas e o sotaque dos camponeses bretões, caí em profundo abatimento, o que fez aumentar o desprezo que a senhora Rose tinha por mim. Eu notei o sentimento que inspirava e obtive desta primeira amostra do mundo uma impressão que o tempo nunca apagou completamente. Nasci selvagem e não envergonhado, eu tinha a modéstia de minha idade, mas não o embaraço. Quando intuí que eu era ridículo pelo meu lado bom, minha selvageria se transformou numa timidez insuperável. Não conseguia dizer uma palavra sequer: sentia que tinha algo a esconder e que este algo era uma virtude; decidi esconder a mim mesmo, a fim de carregar em paz minha inocência.

Nós avançávamos rumo a Paris. Na descida de Saint-Cyr, fiquei surpreso com a grandiosidade dos caminhos e a regularidade das plantações. Logo alcançamos Versailles: a Orangerie e suas escadas de mármore me deixaram encantado. Os sucessos da guerra da América haviam trazido triunfos ao castelo de Luís XIV; a rainha reinava aí sob o brilho da juventude e da beleza; o trono, tão próximo de sua queda, parecia jamais ter sido tão sólido. E eu, passante obscuro, deveria sobreviver a esta pompa, deveria ficar para ver os bosques do Trianon tão desertos quanto aqueles que eu então havia deixado.

Enfim, entramos em Paris. Vislumbrava em todos os rostos um ar galhofeiro: como o nobre de Perigord, eu pensava que me olhavam para rirem de mim. A senhora Rose se fez conduzir à rua du Mail, no *Hôtel de l'Europe*, apressando-se em se desvencilhar de seu imbecil. Quando eu mal havia descido do coche, ela disse ao porteiro: “Dê um quarto a este senhor. – Sua criada”, acrescentou fazendo-me uma breve reverência. Nunca mais revi a senhora Rose.

## (2)

*Berlin, mars 1821.*

MON FRÈRE. – MON COUSIN MOREAU. –  
 MA SOEUR LA COMTESSE DE FARCY.

Une femme monta devant moi un escalier noir et raide, tenant une clef étiquetée à la main ; un Savoyard me suivit portant ma petite malle. Arrivée au troisième étage, la servante ouvrit une chambre ; le Savoyard posa la malle en travers sur les bras d'un fauteuil. La servante me dit : « Monsieur veut-il quelque chose ? » - Je répondis : « Non. » Trois coups de sifflet partirent ; la servante cria : « on y va ! », sortit brusquement, ferma la porte et dégringola l'escalier avec le Savoyard. Quand je me vis seul enfermé, mon coeur se serra d'une si étrange sorte qu'il s'en fallut peu que je ne reprisse le chemin de la Bretagne. Tout ce que j'avais entendu dire de Paris me revenait dans l'esprit ; j'étais embarrassé de cent manières. Je m'aurais voulu coucher et le lit n'était point fait ; j'avais faim et je ne savais comment dîner. Je craignais de manquer aux usages : fallait-il appeler les gens de l'hôtel ? fallait-il descendre ? à qui m'adresser ? Je me hasardai à mettre la tête à la fenêtre : je n'aperçus qu'une petite cour intérieure profonde comme un puits, où passaient et repassaient des gens qui ne songeraient de leur vie au prisonnier du troisième étage. Je vins me rasseoir auprès de la sale alcôve où je me devais coucher, réduit à contempler les personnages du papier peint qui en tapissait l'intérieur. Un bruit lointain de voix se fait entendre, augmente, approche ; ma porte s'ouvre : entrent mon frère et un de mes cousins, fils d'une soeur de ma mère qui avait fait un assez mauvais mariage. Madame Rose avait pourtant eu pitié du benêt, elle avait fait dire à mon frère, dont elle avait su l'adresse à Rennes, que j'étais arrivé à Paris. Mon frère m'embrassa. Mon cousin Moreau était un grand et gros homme, tout barbouillé de tabac, mangeant comme un ogre, parlant beaucoup, toujours trottant, soufflant, étouffant, la bouche entrouverte, la langue à moitié tirée, connaissant toute la terre, vivant dans les tripots, les antichambres et les salons. « Allons, chevalier, s'écria-il, vous voilà à Paris ; je vais vous mener chez madame de Chastenay ? » Qu'était-ce que cette femme dont j'entendais prononcer le nom pour la première fois ? Cette proposition me révolta contre mon cousin Moreau. « Le chevalier a sans doute besoin de repos, » dit mon frère ; « nous irons voir madame de Farcy, puis il reviendra dîner et se coucher. »



## Capítulo 2

Berlim, março de 1821.

Meu irmão. – Meu primo Moreau. – Minha irmã, a condessa de Farcy.

Uma mulher subiu à minha frente uma escada escura e alta, trazendo à mão uma chave etiquetada; um saboiano me seguia carregando minha pequena mala. Chegando ao terceiro andar, a criada abriu um quarto; o saboiano colocou a mala atravessada sobre os braços de uma poltrona. A criada disse-me: “O senhor deseja alguma coisa?” Respondi: “Não”. Ouviram-se três toadas de apito; a criada berrou: “Estou indo!”, saiu bruscamente, fechou a porta e precipitou-se escada abaixo com o saboiano. Quando me vi só, trancado, meu coração apertou-se de forma tão estranha que por pouco não retomei o caminho para a Bretanha. Tudo o que havia escutado a respeito de Paris me vinha ao pensamento; sentia-me embaraçado de mil maneiras. Eu desejava deitar-me e a cama não estava feita; tinha fome e não sabia de que modo comer. Eu temia faltar com os costumes: devia chamar as pessoas da hospedaria? Era necessário descer? A quem me dirigir? Arrisquei pôr minha cabeça à janela: não vi nada além de um pátio interno profundo como um poço por onde iam e vinham pessoas que em suas vidas jamais pensariam no prisioneiro do terceiro andar. Vim sentar-me junto à alcova imunda onde deitaria, limitando-me a contemplar os personagens de papel pintado que revestia o interior do quarto. Ouve-se um barulho distante de vozes, aumenta, aproxima-se; minha porta se abre: entram meu irmão e um de meus primos, filho de uma irmã de minha mãe, que havia feito um péssimo casamento. A senhora Rose, entretanto, tivera piedade do pateta, ela conseguira comunicar a meu irmão, obtendo em Rennes seu endereço, que eu havia chegado em Paris. Meu irmão abraçou-me. Meu primo Moreau era um homem alto e gordo, todo coberto de manchas de tabaco, comia como um glutão, falava muito, estava sempre saltitante, ofegante, resfolegante, com a boca entreaberta, a língua meio para fora, conhecia todo o mundo, vivia enfurnado nas casas de jogos, nas ante-salas e nos salões. “Vamos, cavaleiro, exclamava ele, o senhor está em Paris; vou levá-lo à casa da senhora de Chastenay!” Quem seria esta senhora cujo nome eu ouvia pronunciarem pela primeira vez? Esta proposta indispos-me contra meu primo Moreau. “O cavaleiro, sem dúvida, precisa de repouso,” disse meu irmão; “nós iremos ver a senhora de Farcy, depois ele voltará para almoçar e deitar-se.”

Un sentiment de joie entra dans mon coeur : le souvenir de ma famille au milieu d'un monde indifférent me fut un baume. Nous sortîmes. Le cousin Moreau tempêta au sujet de ma mauvaise chambre, et enjoignit à mon hôte de me faire descendre au moins d'un étage. Nous montâmes dans la voiture de mon frère, et nous nous rendîmes au couvent qu'habitait madame de Farcy.

Julie se trouvait depuis quelque temps à Paris pour consulter les médecins. Sa charmante figure, son élégance et son esprit l'avaient bientôt fait rechercher. J'ai déjà dit qu'elle était née avec un vrai talent pour la poésie. Elle est devenue une sainte, après avoir été une des femmes les plus agréables de son siècle : l'abbé Carron a écrit sa vie. Ces apôtres qui vont partout à la recherche des âmes, ressentent pour elles l'amour qu'un Père de l'Eglise attribue au Créateur : « Quand une âme arrive au ciel », dit ce Père, avec la simplicité de coeur d'un chrétien primitif, et la naïveté du génie grec, « Dieu la prend sur ses genoux et l'appelle sa fille. »

Lucile a laissé une poignante lamentation : *A la soeur que je n'ai plus* . L'admiration de l'abbé Carron pour Julie explique et justifie les paroles de Lucile. Le récit du saint prêtre montre aussi que j'ai dit vrai dans la préface du *Génie du Christianisme* , et sert de preuve à quelques parties de mes *Mémoires* .

Julie innocente se livra aux mains du repentir ; elle consacra les trésors de ses austérités au rachat de ses frères ; et à l'exemple de l'illustre Africaine sa patronne, elle se fit martyre.

L'abbé Carron, l'auteur de la *Vie des Justes* , est cet ecclésiastique mon compatriote, le François de Paule de l'exil, dont la renommée, révélée par les affligés, perça même à travers la renommée de Bonaparte. La voix d'un pauvre vicaire proscrit n'a point été étouffée par les retentissements d'une révolution qui bouleversait la société ; il parut être revenu tout exprès de la terre étrangère pour écrire les vertus de ma soeur : il a cherché parmi nos ruines, il a découvert une victime et une tombe oubliées.

Um sentimento de alegria invadiu meu espírito: a lembrança de minha família, em meio a um mundo indiferente, foi um bálsamo. Saímos. O primo Moreau ficou enfurecido com o meu horrendo quarto, e ordenou a meu hospedeiro que me fizesse descer pelo menos um andar. Subimos no coche de meu irmão, e nos encaminhamos para o convento em que vivia a senhora Farcy.

Julie encontrava-se há algum tempo em Paris para consultar os médicos. Sua encantadora figura, sua elegância e seu espírito fizeram com que, em pouco tempo, fosse bastante requestada. Já mencionei que ela havia nascido com verdadeiro talento para a poesia. Ela tornou-se uma santa após ter sido uma das mulheres mais fascinantes de seu século: o abade Carron contou sua vida.<sup>4</sup> Estes apóstolos que andam por todos os lugares em busca das almas, sentem por elas o amor que um Pai da Igreja atribui ao Criador: “Quando uma alma chega ao Céu,” diz o Pai, com a simplicidade de coração de um cristão primitivo, e a candura de um gênio grego, “Deus a toma em seus braços e a chama de sua filha.”

Lucile deixou-nos uma pungente lamentação: *À irmã que não mais possuo*. A admiração do abade Carron por Julie explica e justifica as palavras de Lucile. O relato do santo padre também mostra que eu disse a verdade no prefácio de *O Gênio do Cristianismo*, e serve de prova a algumas partes de minhas *Memórias*.

Julie inocente entregou-se às mãos do arrependimento; ela dedicou o tesouro de suas austeridades à redenção de seus irmãos; e, a exemplo de sua ilustre padroeira africana, ela se fez mártir.

O abade Carron, autor de *Vida dos Justos*, é o eclesiástico meu compatriota, o Francisco de Paula do exílio, cujo renome revelado pelos aflitos, manifestou-se mesmo em meio ao renome de Bonaparte. A voz de um pobre vigário proscrito não foi abafada pela repercussão de uma revolução que transformava a sociedade; ele parecia ter voltado da terra estrangeira expressamente para descrever as virtudes de minha irmã: ele rastreou no meio de nossas ruínas, ele descobriu uma vítima e um túmulo esquecidos.

---

<sup>4</sup> Apresentei a vida de minha irmã Julie na parte suplementar destas *Memórias*. (N.A.)

Lorsque le nouvel hagiographe fait la peinture des religieuses cruautés de Julie, on croit entendre Bossuet dans le sermon sur la profession de foi de mademoiselle de Lavallière.

« Osera-t-elle toucher à ce corps si tendre, si chéri, si ménagé ? N'aura-t-on point pitié de cette complexion délicate ? Au contraire ! c'est à lui principalement que l'âme s'en prend comme à son plus dangereux séducteur ; elle se met des bornes ; resserrée de toutes parts, elle ne peut plus respirer que du côté du Ciel. »

Je ne puis me défendre d'une certaine confusion en retrouvant mon nom dans les dernières lignes tracées par la main du vénérable historien de Julie. Qu'ai-je à faire avec mes faiblesses auprès de si hautes perfections ? Ai-je tenu tout ce que le billet de ma soeur m'avait fait promettre, lorsque je le reçus pendant mon émigration à Londres ? Un livre suffit-il à Dieu ? n'est-ce pas ma vie que je devrais lui présenter ? or, cette vie est-elle conforme au *Génie du Christianisme* ? Qu'importe que j'aie tracé des images plus ou moins brillantes de la religion, si mes passions jettent une ombre sur ma foi ! Je n'ai pas été jusqu'au bout ; je n'ai pas endossé le cilice : cette tunique de mon viatique aurait bu et séché mes sueurs. Mais, voyageur lassé, je me suis assis au bord du chemin : fatigué ou non, il faudra bien que je me relève, que j'arrive où ma soeur est arrivée.

Il ne manque rien à la gloire de Julie : l'abbé Carron a écrit sa vie ; Lucile a pleuré sa mort.

### (3)

*Berlin, 30 mars 1821.*

JULIE MONDAINE. – DINER. – POMMEREUL. –  
MADAME DE CHASTENAY.

Quand je retrouvai Julie à Paris, elle était dans la pompe de la mondanité ; elle se montrait couverte de ces fleurs, parée de ces colliers, voilée de ces tissus parfumés que saint Clément défend aux premières chrétiennes. Saint Basile veut que le milieu de la nuit soit pour le solitaire, ce que le matin est pour les autres afin de profiter du silence de la nature. Ce milieu de la nuit était l'heure où Julie allait à des fêtes dont ses vers, accentués par elle avec une merveilleuse euphonie, faisaient la principale séduction.

Quando o novo hagiógrafo faz o retrato dos rigores religiosos de Julie, tem-se a impressão de ouvir Bossuet no sermão sobre a profissão de fé da senhorita de Lavallière.

“Haverá ela de ousar tocar neste corpo tão terno, tão querido, tão protegido? Não haverá de se ter piedade desta delicada compleição? Pelo contrário! É contra ele principalmente que a alma investe como sendo sua mais perigosa tentação; ela se impõe limites; contida de todos os lados, somente em direção ao Céu ela ainda consegue respirar.”

Não posso evitar um certo incômodo ao ver meu nome nas últimas linhas escritas pela mão do venerável historiador de Julie. O que posso eu fazer com minhas fraquezas diante de tão altiva perfeição? Pude cumprir tudo aquilo que o bilhete de minha irmã me havia feito prometer, quando o recebi durante minha emigração em Londres? Um livro é suficiente para Deus? Não é por acaso minha vida que devia apresentar a Ele? Pois bem, essa vida está conforme com *O Gênio do Cristianismo*? Que importa que eu tenha traçado imagens mais ou menos brilhantes da religião, se minhas paixões lançam uma sombra sobre minha fé! Eu não fui ao limite; eu não vesti o cilício: esta túnica de meu viático teria bebido e enxugado meus suores. Porém, viajante cansado sentei-me à beira do caminho: fatigado ou não, vai ser preciso que eu me levante, que chegue aonde minha irmã chegou.

Nada falta à glória de Julie: o abade Carron escreveu sua vida; Lucile chorou sua morte.

### Capítulo 3

Berlim, 30 de março de 1821.

Julie mundana. – Almoço. – Pommereul. – Senhora de Chastenay.

Quando revi Julie em Paris, ela se encontrava em meio à pompa da mundanidade; se apresentava coberta de flores, paramentada de colares, velada por aqueles tecidos perfumados que São Clemente proíbe às primeiras cristãs. São Basílio quer que o meio da noite seja para o solitário, o que a manhã é para os outros, a fim de que se aproveite o silêncio da natureza. Este meio de noite era o momento em que Julie ia às festas, onde seus versos, realçados em sua leitura por uma maravilhosa eufonia, eram o principal atrativo.

Julie était infiniment plus jolie que Lucile ; elle avait des yeux bleus caressants et des cheveux bruns à gaufrures ou à grandes ondes. Ses mains et ses bras, modèles de blancheur et de forme, ajoutaient par leurs mouvements gracieux quelque chose de plus charmant encore à sa taille charmante. Elle était brillante, animée, riait beaucoup sans affectation, et montrait en riant des dents perlées. Une foule de portraits de femmes du temps de Louis XIV ressemblaient à Julie, entre autres ceux des trois Mortemart ; mais elle avait plus d'élégance que madame de Montespan.

Julie me reçut avec cette tendresse qui n'appartient qu'à une soeur. Je me sentis protégé en étant serré dans ses bras, ses rubans, son bouquet de roses et ses dentelles. Rien ne remplace l'attachement, la délicatesse et le dévouement d'une femme ; on est oublié de ses frères et de ses amis ; on est méconnu de ses compagnons : on ne l'est jamais de sa mère, de sa soeur ou de sa femme. Quand Harold fut tué à la bataille d'Hastings, personne ne le pouvait indiquer dans la foule des morts ; il fallut avoir recours à une jeune fille, sa bien-aimée. Elle vint, et l'infortuné prince fut retrouvé par Edith au cou de cygne : « *Editha swanes-hales, quod sonat collum cycni* . »

Mon frère me ramena à mon hôtel ; il donna des ordres pour mon dîner et me quitta. Je dînai solitaire, je me couchai triste. Je passai ma première nuit à Paris à regretter mes bruyères et à trembler devant l'obscurité de mon avenir.

A huit heures, le lendemain matin, mon gros cousin arriva. Il était déjà à sa cinquième ou sixième course. « Eh bien ! chevalier, nous allons déjeuner ; nous dînerons avec Pommereul, et ce soir, je vous mène chez madame de Chastenay. » Ceci me parut un sort, et je me résignai. Tout se passa comme le cousin l'avait voulu. Après déjeuner, il prétendit me montrer Paris, et me traîna dans les rues les plus sales des environs du Palais Royal, me racontant les dangers auxquels était exposé un jeune homme. Nous fûmes ponctuels au rendez-vous du dîner, chez le restaurateur. Tout ce qu'on servit me parut mauvais. La conversation et les convives me montrèrent un autre monde. Il fut question de la cour, des projets de finances, des séances de l'Académie, des femmes et des intrigues du jour, de la pièce nouvelle, des succès des acteurs, des actrices et des auteurs.

Julie era infinitamente mais bela que Lucile; ela tinha olhos azuis delicados e cabelos escuros encrespados ou com grandes ondas. Seus braços e mãos, modelos de brancura e de forma, com seus movimentos graciosos, acresciam algo ainda mais encantador a sua silhueta encantadora. Ela era brilhante, animada, ria muito, sem afetação, e, ao rir, mostrava seus dentes perolados. Uma multidão de retratos de mulheres do tempo de Luís XIV assemelha-se a Julie, dentre os quais os dos três Mortemart; mas ela possuía mais elegância que a senhora de Montespan.

Julie recebeu-me com aquela ternura que somente uma irmã possui. Senti-me protegido, ao ser estreitado em seus braços, fitas, buquê de rosas e rendas. Nada substitui a estima, a delicadeza e a devoção de uma mulher; podemos ser esquecidos por nossos irmãos e amigos, ignorados pelos companheiros; mas nunca o somos pela mãe, irmã ou esposa. Quando Harold perdeu a vida na batalha d'Hastings, ninguém conseguia identificá-lo em meio à multidão de mortos; foi necessário recorrer a uma jovem moça, sua bem-amada. Ela compareceu, e o infeliz príncipe foi encontrado por Edith, a de pescoço de cisne: "*Editha swanes-hales, quod sonat collum cycni.*"

Meu irmão devolveu-me ao hotel; ele ordenou meu almoço e deixou-me. Almocei sozinho, me deitei triste. Passei minha primeira noite em Paris a lamentar minhas charnecas e a tremer diante da incerteza de meu futuro.

Às oito horas da manhã do dia seguinte, chegou meu corpulento primo; esta já era a quinta ou sexta saída que dava. "Então, cavaleiro, vamos tomar o desjejum: nós almoçaremos com Pommereul, e, esta noite, eu te levo à casa da senhora Chastenay." Isso me pareceu um sortilégio, e me resignei. Tudo se passou como meu primo desejara. Após o desjejum, quis mostrar-me Paris, e arrastou-me pelas ruas mais sujas das cercanias do Palais-Royal, explicando-me os perigos a que estava sujeito um jovem rapaz. Fomos pontuais para o encontro do almoço na hospedaria. Tudo o que foi servido pareceu-me ruim. A conversação e os convivas me mostraram um outro mundo. Trataram da Corte, dos projetos de finanças, das sessões da academia, das mulheres e das intrigas do dia, da nova peça, dos sucessos dos atores, das atrizes e dos autores.

Plusieurs Bretons étaient au nombre des convives entre autres le chevalier de Guer et Pommereul. Celui-ci était un beau parleur, lequel a écrit quelques campagnes de Bonaparte, et que j'étais destiné à retrouver à la tête de la librairie.

Pommereul, sous l'empire, a joui d'une sorte de renom par sa haine pour la noblesse. Quand un gentilhomme s'était fait chambellan, il s'écriait plein de joie : « Encore un pot de chambre sur la tête de ces nobles ! » Et pourtant Pommereul prétendait, et avec raison, être gentilhomme. Il signait *Pommereux*, se faisant descendre de la famille Pommereux des lettres de madame de Sévigné.

Mon frère, après le dîner, voulut me mener au spectacle, mais mon cousin me réclama pour madame de Chastenay, et j'allai avec lui chez ma destinée.

Je vis une belle femme qui n'était plus de la première jeunesse, mais qui pouvait encore inspirer un attachement. Elle me reçut bien, tâcha de me mettre à l'aise, me questionna sur ma province et sur mon régiment. Je fus gauche et embarrassé ; je faisais des signes à mon cousin pour abrégier la visite. Mais lui, sans me regarder, ne tarissait point sur mes mérites, affirmant que j'avais fait des vers dans le sein de ma mère, et m'invitant à célébrer madame de Chastenay. Elle me débarrassa de cette situation pénible, me demanda pardon d'être obligée de sortir, et m'invita à revenir la voir le lendemain matin, avec un son de voix si doux que je promis involontairement d'obéir.

Je revins le lendemain seul chez elle : je la trouvai couchée dans une chambre élégamment arrangée. Elle me dit qu'elle était un peu souffrante, et qu'elle avait la mauvaise habitude de se lever tard. Je me trouvais pour la première fois au bord du lit d'une femme qui n'était ni ma mère ni ma soeur. Elle avait remarqué la veille ma timidité elle la vainquit au point que j'osai m'exprimer avec une sorte d'abandon. J'ai oublié ce que je lui dis ; mais il me semble que je vois encore son air étonné. Elle me tendit un bras demi-nu et la plus belle main du monde en me disant avec un sourire : « Nous vous apprivoiserons. » Je ne baisai pas même cette belle main. je me retirai tout troublé. Je partis le lendemain pour Cambrai. Qui était cette dame de Chastenay ? Je n'en sais rien : elle a passé comme une ombre charmante dans ma vie.



Havia vários bretões em meio aos convivas, entre eles o cavaleiro de Guer e Pommereul. Este era um grande conversador, que narrou algumas campanhas de Bonaparte, e a quem eu estava destinado a rever na direção geral da livraria.

Pommereul, sob o Império, obteve uma espécie de renome por seu ódio contra a nobreza. Quando um nobre tornava-se camareiro, ele bradava, cheio de alegria: “Mais um penico na cabeça desses nobres!” E, no entanto, Pommereul afirmava, e com razão, ser nobre. Ele assinava *Pommereux*, fazendo-se descendente da família Pommereux das cartas de madame de Sévigné.

Meu irmão, depois do almoço, quis me levar ao espetáculo, mas meu primo solicitou-me para a senhora de Chastenay, e segui com ele meu destino.

Conheci uma bela mulher que não se encontrava mais em sua primeira juventude, mas que ainda podia inspirar interesse. Ela acolheu-me bem, tentou deixar-me à vontade, quis saber sobre minha província e sobre meu regimento. Fiquei acanhado e sem jeito; eu fazia sinais a meu primo para abreviar a visita. Porém, sem me olhar, ele não cessava de exaltar meus méritos, afirmando que eu havia composto versos ainda junto à minha mãe, e convidando-me a celebrar a senhora de Chastenay. Ela me livrou dessa situação penosa, desculpou-se por ser obrigada a sair, e convidou-me a voltar a vê-la na manhã seguinte, com um tom de voz tão doce que prometi, involuntariamente, obedecer.

Retornei a sua casa, sozinho, no dia seguinte: fui achá-la recostada em um aposento elegantemente arranjado. Disse-me que estava um pouco indisposta, e que tinha o péssimo hábito de se levantar tarde. Encontrei-me pela primeira vez à beira de uma cama de mulher que não era nem minha mãe, nem minha irmã. Ela havia notado minha timidez na véspera, vencida depois a tal ponto que ousei me expressar com uma espécie de abandono. Esqueci o que lhe disse; mas tenho a impressão de ver ainda seu ar de espanto. Ela me estendeu um braço seminu e a mais bela mão do mundo, dizendo-me, com um sorriso: “Nós civilizaremos o senhor.” Eu sequer beijei aquela bonita mão; retirei-me completamente perturbado. Parti no dia seguinte para Cambrai. Quem era aquela dama de Chastenay? Não faço a menor idéia; ela passou como uma sombra encantadora por minha vida.

## (4)

*Berlin, mars 1821.*

CAMBRAI. – LE RÉGIMENT DE NAVARRE. – LA MARTINIÈRE.

Le courrier de la malle me conduisit à ma garnison. Un de mes beaux-frères, le vicomte de Châteaubourg (il avait épousé ma soeur Bénigne, restée veuve du comte de Québriac) m'avait donné des lettres de recommandation pour des officiers de mon régiment. Le chevalier de Guéan, homme de fort bonne compagnie, me fit admettre à une table où mangeaient des officiers distingués par leurs talents, MM. Achard, des Mahis, La Martinière. Le marquis de Mortemart était colonel du régiment, le comte d'Andrezel, major : j'étais particulièrement placé sous la tutelle de celui-ci. Je les ai retrouvés tous deux dans la suite : l'un est devenu mon collègue à la chambre des pairs, l'autre s'est adressé à moi pour quelques services que j'ai été heureux de lui rendre. Il y a un plaisir triste à rencontrer des personnes que l'on a connues à diverses époques de la vie, et à considérer le changement opéré dans leur existence et dans la nôtre. Comme des jalons laissés en arrière, ils nous tracent le chemin que nous avons suivi dans le désert du passé.

Arrivé en habit bourgeois au régiment, vingt-quatre heures après j'avais pris l'habit de soldat ; il me semblait l'avoir toujours porté. Mon uniforme était bleu et blanc comme jadis la jaquette de mes voeux : j'ai marché sous les mêmes couleurs, jeune homme et enfant. Je ne subis aucune des épreuves à travers lesquelles les sous-lieutenants étaient dans l'usage de faire passer un nouveau venu ; je ne sais pourquoi on n'osa se livrer avec moi à ces enfantillages militaires. Il n'y avait pas quinze jours que j'étais au corps qu'on me traitait comme un *ancien* . J'appris facilement le maniement des armes et la théorie ; je franchis mes grades de caporal et de sergent aux applaudissements de mes instructeurs. Ma chambre devint le rendez-vous des vieux capitaines comme des jeunes sous-lieutenants : les premiers me faisaient faire leurs campagnes, les autres me confiaient leurs amours.

## Capítulo 4

Berlim, março de 1821.

Cambrai. – O regimento de Navarra. – La Martinière

A carruagem de correio conduziu-me à guarnição. Um de meus cunhados, o visconde de Châteaubourg, (casado com minha irmã Bénigne, que ficara viúva do conde de Québriac) me havia dado cartas de recomendação para os oficiais de meu regimento. O cavaleiro de Guénan, homem de excelente companhia, fez-me receberem a uma mesa em que ceavam oficiais distintos por seus talentos, os senhores Achard, des Mahis, La Martinière. O marquês de Mortemart era coronel do regimento, o conde d'Andrezel, major: eu estava particularmente sob a tutela deste. Eu reencontrei ambos pouco tempo depois: um tornou-se meu colega na Câmara dos Pares, o outro se endereçou a mim para alguns favores que fiquei feliz em prestar-lhe. Há um triste prazer em rever pessoas que conhecemos em diversas épocas da vida e em constatar a transformação operada na existência delas e na nossa. Como balizas deixadas atrás, elas traçam o caminho que seguimos no deserto do passado.

Chegado em traje civil ao regimento, vinte e quatro horas depois, eu vestia o uniforme de soldado; tive a sensação de sempre tê-lo usado. Meu uniforme era azul e branco, assim como foi antigamente a túnica de meus votos: jovem rapaz e criança, andei com as mesmas cores. Não fui submetido a nenhuma das provas pelas quais os subtenentes costumam fazer passar um recém-chegado; não sei por que não se atreveram a aplicarem essas infantilidades militares comigo. Não fazia sequer quinze dias que me encontrava na corporação e me tratavam como um *veterano*. Aprendi facilmente o manejo das armas e a teoria; passei os graus de cabo e de sargento sob aplausos de meus instrutores. Meu quarto se converteu no lugar de encontro dos velhos capitães e dos jovens subtenentes: os primeiros contavam suas campanhas, os outros me confiavam seus amores.

La Martinière me venait chercher pour passer avec lui devant la porte d'une belle Cambrésienne qu'il adorait ; cela nous arrivait cinq à six fois le jour. Il était très laid et avait le visage labouré par la petite-vérole. Il me racontait sa passion en buvant de grands verres d'eau de groseille, que je payais quelquefois.

Tout aurait été à merveille sans ma folle ardeur pour la toilette ; on affectait alors le rigorisme de la tenue prussienne : petit chapeau, petites boucles serrées à la tête, queue attachée raide, habit strictement agrafé. Cela me déplaisait fort ; je me soumettais le matin à ces entraves, mais le soir, quand j'espérais n'être pas vu des chefs, je m'affublais d'un plus grand chapeau ; le barbier descendait les boucles de mes cheveux et desserrait ma queue ; je déboutonnais et croisais les revers de mon habit ; dans ce tendre négligé, j'allais faire ma cour pour La Martinière, sous la fenêtre de sa cruelle Flamande. Voilà qu'un jour je me rencontre nez à nez avec M. d'Andrezel : « Qu'est-ce cela, monsieur ? » me dit le terrible major : « vous garderez trois jours les arrêts. » Je fus un peu humilié ; mais je reconnus la vérité du proverbe, qu'à quelque chose malheur est bon ; il me délivra des amours de mon camarade.

Auprès du tombeau de Fénelon, je relus *Télémaque* : je n'étais pas trop en train de l'historiette philanthropique de la vache et du prélat.

Le début de ma carrière amuse mes ressouvenirs. En traversant Cambrai avec le Roi, après les Cent-Jours, je cherchai la maison que j'avais habitée et le café que je fréquentais : je ne les pus retrouver ; tout avait disparu, hommes et monuments.

## (5)

### MORT DE MON PÈRE.

L'année même où je faisais à Cambrai mes premières armes, on apprit la mort de Frédéric II : je suis ambassadeur auprès du neveu de ce grand roi, et j'écris à Berlin cette partie de mes *Mémoires* . A cette nouvelle importante pour le public, succéda une autre nouvelle, douloureuse pour moi : Lucile m'annonça que mon père avait été emporté d'une attaque d'apoplexie, le surlendemain de cette fête de l'Angevine, une des joies de mon enfance.

La Martinière vinha buscar-me para que passássemos juntos em frente à porta de uma bela *cambresiana* que ele adorava; fazíamos isso cinco ou seis vezes por dia. Ele era muito feio e possuía o rosto marcado pela varíola. Contava-me sua paixão enquanto bebia enormes copos de refresco de groselha, que às vezes eu pagava.

Tudo teria transcorrido às mil maravilhas se não fosse meu louco entusiasmo com o toalete; à época, adotava-se a austeridade do traje prussiano: chapéu pequeno, pequenas mechas coladas à cabeça, rabo-de-cavalo muito apertado, roupas bem afiveladas. Isso tudo me desagradava bastante; pela manhã me submetia a esses incômodos, mas ao entardecer, quando esperava não mais ser visto pelos chefes, eu me equipava com um enorme chapéu; o barbeiro soltava-me as mechas de cabelo e afrouxava-me o rabo-de-cavalo; desabotoava e cruzava a lapela de minha veste; neste sutil desalinho, ia fazer a corte para La Martinière, sob a janela de sua cruel flamenga. Mas eis que um dia encontro-me cara a cara com o senhor d'Andrezel: "O que é isso, senhor?" diz o terrível major: "o senhor ficará três dias detido." Senti-me um pouco humilhado; mas reconheci a verdade do provérbio que diz que todo mal traz algo de bom; isto me livrou dos amores de meu camarada.

Ao lado da tumba de Fénelon, reli *Telêmaco* : não estava com muita disposição para a historietta filantrópica da vaca e do prelado.

O início de minha carreira alegria minhas recordações. Atravessando Cambrai com o rei, após os Cem Dias, procurei a casa em que tinha vivido e o café que freqüentara: não consegui achá-los; tudo havia desaparecido, homens e monumentos.

## Capítulo 5

### Morte de meu pai.

No mesmo ano em que iniciava minha carreira militar, em Cambrai, tivemos notícia da morte de Frederico II: sou embaixador junto ao sobrinho deste grande rei, e escrevo em Berlim esta parte de minhas *Memórias*. A essa importante notícia para o público, sucedeu uma outra, dolorosa para mim: Lucile me comunicou que meu pai havia sofrido um ataque de apoplexia dois dias depois da festa de Angevine, uma das alegrias de minha infância.

Parmi les pièces authentiques qui me servent de guide, je trouve les actes de décès de mes parents. Ces actes marquant aussi d'une façon particulière le *décès du siècle*, je les consigne ici comme une page d'histoire.

« Extrait du registre de décès de la paroisse de Combourg, pour 1786, où est écrit ce qui suit, folio 8, verso :

« Le corps de haut et puissant messire René de Chateaubriand, chevalier, comte de Combourg, seigneur de Gaugres, le Plessis-l'Epine, Boulet, Malestroit en Dol et autres lieux, époux de haute et puissante dame Apolline-Jeanne-Suzanne de Bedée de La Bouëtardais, dame comtesse de Combourg, âgé de soixante-neuf ans environ, mort en son château de Combourg, le six septembre, environ les huit heures du soir, a été inhumé le huit, dans le caveau de ladite seigneurie placé dans le chateau de notre église de Combourg, en présence de messieurs les gentilshommes, de messieurs les officiers de la juridiction et autres notables bourgeois soussignants. Signé au registre : le comte du Petitbois de Monlouët, de Chateaudassy, Delaunay, Morault, Noury de Mauny, avocat ; Hermer, procureur ; Petit, avocat et procureur fiscal ; Robiou, Portal, Le Douarin de Trevelec, recteur doyen de Dingé ; Sévin, recteur. »

Dans le *collationné* délivré en 1812 par M. Lodin, maire de Combourg, les dix-neuf mots portant titres : *haut et puissant messire*, etc., sont biffés.

« Extrait du registre des décès de la ville de Saint-Servan, premier arrondissement du département d'Ille-et-Vilaine, pour l'an VI de la République, folio 35, recto, où est écrit ce qui suit :

« Le douze prairial, an six de la République française devant moi, Jacques Bourdasse, officier municipal de la commune de Saint-Servan élu officier public le quatre floréal dernier, sont comparus Jean Baslé, jardinier, et Joseph Boulin, journalier, lesquels m'ont déclaré qu'Apolline-Jeanne-Suzanne de Bedée, veuve de René-Auguste de Chateaubriand, est décédée au domicile de la citoyenne Gouyon, situé à La Ballue, en cette commune, ce jour, à une heure après midi. D'après cette déclaration, dont je me suis assuré de la vérité, j'ai rédigé le présent acte, que Jean Baslé a seul signé avec moi, Joseph Boulin ayant déclaré ne le savoir faire, de ce interpellé.

Fait en la maison commune lesdits jour et an. Signé : Jean Baslé et Bourdasse. »

Entre os documentos autênticos que me servem de guia, encontro a certidão de óbito de meus pais. Essas certidões também marcam de modo particular o *óbito do século*, eu as transcrevo aqui como uma página de história.

“Extrato do registro de óbito da paróquia de Combours, para o ano de 1786, onde se lê o que se segue:

“O corpo do alto e poderoso, senhor René de Chateaubriand, cavaleiro, conde de Combours, senhor de Gaugres, le Plessis-l'Épine, Boulet, Malestroit en Dol e outros lugares, esposo da alta e poderosa senhora Apolline-Jeanne-Suzanne de Bedée de La Bouëtardais, senhora condessa de Combours, com idade aproximada de sessenta e nove anos, morto em seu castelo de Combours, em 6 de setembro, por volta das 8 horas da noite, foi inumado no dia 8, na sepultura da dita senhoria, situada na rota de nossa igreja de Combours, em presença dos senhores gentis-homens, dos senhores oficiais da jurisdição e outros notáveis burgueses que subscrevem. Firmado no registro: o conde du Petitbois de Monlouët, de Chateaudassy, Delaunay, Morault, Noury de Mauny, advogado ; Hermer, procurador; Petit, advogado e procurador fiscal; Robiou, Portal, Le Douarin de Trevelec, reitor deão de Dingé; Sévin, reitor.”

Na *cópia* entregue em 1812 pelo senhor Lodin, administrador de Combours, as dezenove palavras trazendo os títulos: *alto e poderoso senhor, etc.*, são riscadas.

“Extrato de registro dos óbitos da cidade de Saint-Servan, primeiro distrito do departamento d'Ille-et-Vilaine, para o ano VI da República, folio 35, frente, onde lê-se o que se segue:

“Em doze prairal, ano sexto da República Francesa, em minha presença, Jacques Bourdasse, oficial municipal da comuna de Saint-Servan, eleito oficial público em quatro floreal último, compareceram Jean Baslé, jardineiro, e Joseph Boulin, jornalista, os quais declararam que Apolline-Jeanne-Suzanne de Bedée, viúva de René-Auguste de Chateaubriand, faleceu no domicilio da cidadã Gouyon, situado em La Ballue, nesta comuna, neste dia, à uma hora da tarde. De acordo com esta declaração, cuja veracidade me foi assegurada, redigi a presente ata que apenas Jean Baslé subscreveu comigo, tendo Joseph Boulin, ao ser interpelado para tal, declarado não saber fazê-lo.

Estabelecido na casa comunal nos referidos dia e ano. Assinado Jean Baslé e Bourdasse.”

Dans le premier extrait, l'ancienne société subsiste : M. de Chateaubriand est un *haut et puissant seigneur*, etc. etc. ; les témoins sont des gentilshommes et de notables *bourgeois* ; je rencontre parmi les signataires ce marquis de Monlouët qui s'arrêtait l'hiver au château de Combourg, le curé Sévin, qui eut tant de peine à me croire l'auteur du *Génie du Christianisme*, hôtes fidèles de mon père jusqu'à sa dernière demeure. Mais mon père ne coucha pas longtemps dans son linceul : il en fut jeté hors quand on jeta la vieille France à la voirie.

Dans l'extrait mortuaire de ma mère, la terre roule sur d'autres pôles : nouveau monde, nouvelle ère ; le comput des années et les noms mêmes des mois sont changés. Madame de Chateaubriand n'est plus qu'une pauvre femme qui obite au domicile de la citoyenne Gouyon ; un jardinier, et un journalier qui ne sait pas signer, attestent seuls la mort de ma mère : de parents et d'amis, point ; nulle pompe funèbre ; pour tout assistant, la Révolution.

## (6)

*Berlin, mars 1821.*

### REGRETS. – MON PÈRE M'EUÛT-IL APPRÉCIÉ ?

Je pleurai M. de Chateaubriand : sa mort me montra mieux ce qu'il valait ; je ne me souvins ni de ses rigueurs ni de ses faiblesses. Je croyais encore le voir se promener le soir dans la salle de Combourg ; je m'attendrissais à la pensée de ces scènes de famille. Si l'affection de mon père pour moi se ressentait de la sévérité du caractère, au fond elle n'en était pas moins vive. Le farouche maréchal de Montluc qui, rendu camard par des blessures effrayantes, était réduit à cacher, sous un morceau de suaire, l'horreur de sa gloire, cet homme de carnage se reproche sa dureté envers un fils qu'il venait de perdre.



Na primeira certidão, a antiga sociedade subsiste: senhor de Chateaubriand é um *alto e poderoso senhor*, etc., etc.; os testemunhos são *gentis-homens e notáveis burgueses*; eu encontro entre as assinaturas esse marquês de Monlouët, que, no inverno, abrigava-se no castelo de Combourg, o cura Sévin, que tanto custou a acreditar-me autor do *Gênio do Cristianismo*, hóspedes fiéis de meu pai até sua última morada. Mas meu pai não repousou muito tempo em seu sudário. Ele foi jogado fora, quando se jogou a velha França na lixeira.

Na certidão de morte de minha mãe, a terra roda sobre outros pólos: novo mundo, nova era; o cômputo dos anos e até os nomes dos meses estão mudados. A senhora de Chateaubriand não é mais que uma pobre mulher que falece no domicílio da *cidadã* Gouyon; um jardineiro e um jornaleiro que não sabe assinar são os únicos a atestarem a morte de minha mãe: parentes e amigos, não há; nenhuma pompa fúnebre; por único assistente, a Revolução.<sup>5</sup>

## Capítulo 6

Berlim, março de 1821.

Saudades. – Teria meu pai me admirado?

Eu chorei pelo senhor de Chateaubriand: sua morte mostrou-me melhor o que ele valia; não me recordei nem de seus rigores nem de suas fraquezas. Parecia vê-lo ainda passear à noite na sala de Combourg; me enternecia ao pensar nessas cenas de família. Se o afeto de meu pai por mim se ressentia pela severidade de caráter, no fundo este sentimento não era menos vivo. O feroz marechal de Montluc que, de nariz achatado por causa de pavorosas feridas, estava condenado a ter de ocultar, sob um pedaço de suário, o horror de sua glória, este homem acostumado com carnificina, censura-se pela severidade, para com um filho que ele acabava de perder.

---

<sup>5</sup> N.A. Meu sobrinho, à moda da Bretanha, Frédéric de Chateaubriand, filho de meu primo Armand, comprou La Ballue, onde morreu minha mãe.

« Ce pauvre garçon, disait-il, n'a rien veu de moy qu'une contenance refoignée et pleine de mespris ; il a emporté cette créance, que je n'ay sceu n'y l'aymer n'y l'estimer selon son mérite. A qui garday-je à descouvrir cette singulière affection que je luy portay dans mon âme ? Estait-ce pas luy qui en devait avoir tout le plaisir et toute l'obligation ? Je me suis contraint et gehenné pour maintenir ce vain masque, et y ay perdu le plaisir de sa conversation, et sa volonté, quant et quant, qu'il ne me peut avoir portée autre que bien froide, n'ayant jamais receu de moy que rudesse, n'y senti qu'une façon tyrannique. »

Ma *volonté ne fut point portée bien froide* envers mon père, et je ne doute point que, malgré sa *façon tyrannique*, il ne m'aimât tendrement : il m'eût j'en suis sûr, regretté, la Providence m'appelant avant lui. Mais lui, restant sur la terre avec moi, eût-il été sensible au bruit qui s'est élevé de ma vie ? Une renommée littéraire aurait blessé sa gentilhommerie ; il n'aurait vu dans les aptitudes de son fils qu'une dégénération ; l'ambassade même de Berlin, conquête de la plume, non de l'épée, l'eût médiocrement satisfait. Son sang breton le rendait d'ailleurs frondeur en politique, grand opposant des taxes et violent ennemi de la cour. Il lisait la *Gazette de Leyde*, le *Journal de Francfort*, le *Mercure de France* et l'*Histoire philosophique des deux Indes*, dont les déclamations le charmaient, il appelait l'abbé Raynal un *maître homme*. En diplomatie il était anti-musulman ; il affirmait que quarante mille *polissons russes* passeraient sur le ventre des janissaires et prendraient Constantinople. Bien que turcophage, mon père avait nonobstant rancune au coeur contre les *polissons russes*, à cause de ses rencontres à Dantzick.

Je partage le sentiment de M. de Chateaubriand sur les réputations littéraires ou autres, mais par des raisons différentes des siennes. Je ne sache pas dans l'histoire une renommée qui me tente : fallût-il me baisser pour ramasser à mes pieds et à mon profit la plus grande gloire du monde, je ne m'en donnerais pas la fatigue. Si j'avais pétri mon limon, peut-être me fussé-je créé femme, en passion d'elles ; ou si je m'étais fait homme, je me serais octroyé d'abord la beauté ; ensuite, par précaution contre l'ennui mon ennemi acharné, il m'eût assez convenu d'être un artiste supérieur, mais inconnu, et n'usant de mon talent qu'au bénéfice de ma solitude. Dans la vie pesée à son poids léger, aunée à sa courte mesure, dégagée de toute piperie, il n'est que deux choses vraies : la religion avec l'intelligence, l'amour avec la jeunesse, c'est-à-dire l'avenir et le présent : le reste n'en vaut pas la peine.

“Aquele pobre rapaz, dizia ele, nunca viu em mim nada além de uma aparência carrancuda e cheia de desprezo; levou consigo a crença de que eu não soube nem amá-lo nem estimá-lo conforme merecia. Por que calei em meu coração este afeto singular que tinha por ele? Não era a ele que cabia o prazer e o benefício de receber este afeto? Refreei-me e sofri muito para conservar esta máscara vã, perdi o prazer de sua conversa, e também, em seu coração, deve ter levado de mim tão somente a frieza, já que, de minha parte, obtivera apenas rudeza e um tratamento tirânico.”

Em *meu coração não levei somente frieza* para com meu pai, e não tenho dúvida de que, mesmo sob seu *tratamento tirânico*, ele me tenha amado com ternura: ele teria, seguramente, lastimado se a Providência me tivesse chamado para si antes dele. Mas, caso permanecesse sobre a terra comigo, seria ele sensível ao ruído que minha vida tem gerado? Uma reputação literária haveria de atingir sua fidalguia; ele não teria visto nas aptidões de seu filho mais do que uma degeneração; mesmo a embaixada de Berlim, conquista da pena, e não da espada, o teria modestamente satisfeito. Seu sangue bretão o havia convertido, aliás, num frondista em política, era um grande adversário dos impostos e inimigo ferrenho da corte. Lia a *Gazette de Leyde*, o *Journal de Francfort*, o *Mercure de France* e a *Histoire philosophique des deux Indes*, cuja eloquência o encantava: ele considerava o abade Raynal como um *senhor homem*. Em diplomacia, era antimuçulmano; dizia que quarenta mil russos safados passariam por sobre o fígado dos janízaros e tomariam Constantinopla. Ainda que turcófago, meu pai trazia no peito um rancor contra os *russos safados*, devido a seus embates em Danzig.

Eu compartilho o sentimento do senhor Chateaubriand sobre as reputações literárias ou outras, mas por razões diferentes das suas. Não conheço na história nenhum tipo de renome que me tente: seria preciso abaixar-se para apanhar a meus pés e em meu proveito a mais imensa glória do mundo, não me daria a este trabalho. Se pudesse modelar meu próprio barro, talvez me tivesse feito mulher, por meu amor a elas; ou, se me fizesse homem, haveria de me conceder a beleza primeiramente; depois, por precaução contra o tédio, meu inimigo visceral, me seria bastante conveniente ser um artista superior, mas desconhecido, usando meu talento em favor de minha solidão. A vida, pesada em seu peso leve, medida em seu curto tamanho, livre de todo engano, traz apenas duas coisas verdadeiras: a religião com a inteligência, o amor com a juventude, ou seja, o futuro e o presente: o resto não vale a pena.

Avec mon père finissait le premier acte de ma vie : les foyers paternels devenaient vides ; je les plaignais, comme s'ils eussent été capables de sentir l'abandon et la solitude. Désormais j'étais sans maître et jouissant de ma fortune : cette liberté m'effraya. Qu'en allais-je faire ? A qui la donnerais-je ? Je me défiais de ma force ; je reculais devant moi.

(7)

*Berlin, mars 1821.*

RETOUR EN BRETAGNE. – SÉJOUR CHEZ MA SOEUR AÎNÉE. –  
MON FRÈRE M'APPELLE À PARIS.

J'obtins, un congé. M. d'Andrezel, nommé lieutenant-colonel du régiment de Picardie, quittait Cambrai : je lui servis de courrier. Je traversai Paris, où je ne voulus pas m'arrêter un quart d'heure. Je revis les landes de ma Bretagne avec plus de joie qu'un Napolitain banni dans nos climats ne reverrait les rives de Portici, les campagnes de Sorrente. Ma famille se rassembla à Combourg ; on régla les partages ; cela fait, nous nous dispersâmes, comme des oiseaux s'envolent du nid paternel. Mon frère arrivé de Paris y retourna ; ma mère se fixa à Saint-Malo. Lucile suivit Julie ; je passai une partie de mon temps chez mesdames de Marigny, de Châteaubourg et de Farcy. Marigny, château de ma soeur aînée, à trois lieues de Fougères, était agréablement situé entre deux étangs parmi des bois des rochers et des prairies. J'y demeurai quelques mois tranquille ; une lettre de Paris vint troubler mon repos.

Com meu pai, terminava o primeiro ato de minha vida: o lar paterno tornava-se vazio; eu o lamentava como se o lugar fosse capaz de sentir o abandono e a solidão. A partir de então, me encontrava sem mestre, desfrutando minha fortuna: esta liberdade me amedrontava. Que faria com ela? A quem a concederia? Eu desconfiava de minhas forças; recuava diante de mim mesmo.

## Capítulo 7 <sup>6</sup>

Berlim, março de 1821.

Retorno à Bretanha. – Estadia na casa de minha irmã mais velha. – Meu irmão me chama a Paris.

Obtive uma licença. O senhor d'Andrezel, nomeado tenente-coronel do regimento da Picardia, estava deixando Cambrai: servi-lhe de correio. Atravessei Paris, onde não desejei ficar sequer quinze minutos; revii as landes de minha Bretanha com mais alegria que um napolitano banido em nossos climas veria as margens de Portici, os campos de Sorrento. Minha família reuniu-se em Combourg; realizamos a partilha; feito isso, nos dispersamos feito pássaros voando do ninho paterno. Meu irmão, vindo de Paris, para lá retornou; minha mãe se instalou em Saint-Malo; Lucile seguiu Julie; eu passei uma parte de meu tempo na casa das senhoras de Marigny, de Chateaubourg e de Farcy. Marigny, o castelo de minha irmã mais velha, a três léguas de Fougères, estava deliciosamente situado entre dois lagos em meio aos bosques, rochedos e pradarias. Aí permaneci tranqüilo por alguns meses; uma carta de Paris veio atrapalhar meu repouso.

---

<sup>6</sup> A partir deste capítulo até o final do Livro quinto, Chateaubriand vive uma carreira militar intermitente (Cambrai, Dieppe) e passa alguns períodos “inativo” entre Paris e Bretanha (Fougères, Rennes, Saint-Malo). Os eventos aí narrados terão primordialmente uma natureza temática; o narrador vai relatar os episódios mais significativos de sua vida, tornando menos rigorosa a linearidade cronológica do texto.

Au moment d'entrer au service et d'épouser mademoiselle de Rosambo, mon frère n'avait pourtant point encore quitté la robe ; par cette raison il ne pouvait monter dans les carrosses. Son ambition pressée lui suggéra l'idée de me faire jouir des honneurs de la cour afin de mieux préparer les voies à son élévation. Les preuves de noblesse avaient été faites pour Lucile lorsqu'elle fut reçue au chapitre de l'Argentière ; de sorte que tout était prêt : le maréchal de Duras devait être mon patron. Mon frère m'annonçait que j'entrais dans la route de la fortune ; que déjà j'obtenais le rang de capitaine de cavalerie, rang honorifique et de courtoisie ; qu'il serait ensuite aisé de m'attacher à l'ordre de Malte, au moyen de quoi je jouirais de gros bénéfices.

Cette lettre me frappa comme un coup de foudre : retourner à Paris, être présenté à la cour, - et je me trouvais presque mal quand je rencontrais trois ou quatre personnes inconnues dans un salon ! Me faire comprendre l'ambition, à moi qui ne rêvais que de vivre oublié !

Mon premier mouvement fut de répondre à mon frère qu'étant l'aîné, c'était à lui de soutenir son nom ; que, quant à moi, obscur cadet de Bretagne, je ne me retirerais pas du service, parce qu'il y avait des chances de guerre, mais que si le Roi avait besoin d'un soldat dans son armée, il n'avait pas besoin d'un pauvre gentilhomme à sa cour.

Je m'empressai de lire cette réponse romanesque à madame de Marigny, qui jeta les hauts cris ; on appela madame de Farcy, qui se moqua de moi ; Lucile m'aurait bien voulu soutenir, mais elle n'osait combattre ses soeurs. On m'arracha ma lettre, et toujours faible quand il s'agit de moi, je mandai à mon frère que j'allais partir.

Je partis en effet ; je partis pour être présenté à la première cour de l'Europe, pour débiter dans la vie de la manière la plus brillante, et j'avais l'air d'un homme que l'on traîne aux galères, ou sur lequel on va prononcer une sentence de mort.

No momento de entrar para o serviço e de desposar a senhorita de Rosambo, meu irmão não havia ainda abandonado a toga; por este motivo ele não podia subir em carruagens. Sua ambição impaciente sugeriu-lhe a idéia de fazer-me usufruir as honras da Corte, a fim de preparar melhor o caminho de sua ascensão. As provas de nobreza haviam sido feitas para Lucile ser aceita no Capítulo de Argentière; de modo que tudo estava preparado: o marechal de Duras seria meu padrinho. Meu irmão anunciava que eu estava entrando para o caminho da fortuna; que eu obteria imediatamente o posto de capitão de cavalaria, posto honorífico e de cortesia; que seria muito fácil, logo a seguir, vincular-me à Ordem de Malta mediante a qual receberia fartos benefícios.

Esta carta atingiu-me como um raio: retornar a Paris, ser apresentado à Corte, - eu que já me via mal quando me encontrava com três ou quatro pessoas desconhecidas num salão! Fazer-me compreender a ambição, a mim que só sonhava em viver esquecido!

Meu primeiro movimento foi o de responder a meu irmão que, sendo ele o primogênito, deveria perpetuar seu nome; que, quanto a mim, um obscuro caçula da Bretanha, não me retiraria do serviço, pois havia possibilidades de guerra; mas que, se o Rei precisasse de um soldado em seu exército, não havia de precisar de um pobre gentil-homem em sua Corte.

Apressei-me em ler esta resposta romanesca à senhora de Marigny, que soltou gritos; chamou-se a senhora de Farcy, que zombou de mim; Lucile teria desejado prestar-me apoio, mas não ousava combater suas irmãs. Arrancaram-me a carta, e, sempre fraco em se tratando de mim mesmo, comuniquei a meu irmão que estava partindo.

Com efeito, parti; parti para ser apresentado à primeira Corte da Europa, para iniciar-me na vida da maneira mais ilustre possível, e tinha o aspecto de um homem que era arrastado para as galés, ou sobre o qual se pronunciava uma sentença de morte.

## (8)

*Berlin, mars 1821.*

## MA VIE SOLITAIRE À PARIS

J'entrai dans Paris par le chemin que j'avais suivi la première fois ; j'allai descendre au même hôtel, rue du Mail : je ne connaissais que cela. Je fus logé à la porte de mon ancienne chambre, mais dans un appartement un peu plus grand et donnant sur la rue.

Mon frère, soit qu'il fût embarrassé de mes manières, soit qu'il eût pitié de ma timidité, ne me mena point dans le monde et ne me fit faire connaissance avec personne. Il demeurait rue des Fossés-Montmartre ; j'allais tous les jours dîner chez lui à trois heures ; nous nous quittions ensuite, et nous ne nous revoyions que le lendemain. Mon gros cousin Moreau n'était plus à Paris. Je passai deux ou trois fois devant l'hôtel de madame de Chastenay, sans oser demander au suisse ce qu'elle était devenue.

L'automne commençait. Je me levais à six heures ; je passais au manège ; je déjeunais. J'avais heureusement alors la rage du grec : je traduisais l' *Odyssee* et la *Cyropédie* jusqu'à deux heures, en entremêlant mon travail d'études historiques. A deux heures je m'habillais, je me rendais chez mon frère ; il me demandait ce que j'avais fait, ce que j'avais vu ; je répondais : « Rien. » Il haussait les épaules et me tournait le dos.

Un jour, on entend du bruit au dehors ; mon frère court à la fenêtre et m'appelle : je ne voulus jamais quitter le fauteuil dans lequel j'étais étendu au fond de la chambre. Mon pauvre frère me prédit que je mourrais inconnu, inutile à moi et à ma famille.



## Capítulo 8

Berlim, março de 1821.

Minha vida solitária em Paris.

Entrei em Paris pelo caminho que havia tomado pela primeira vez; descii na mesma hospedaria, na rua du Mail: conhecia apenas esta. Fui alojado próximo a meu antigo quarto, porém, num aposento um pouco maior e que dava para a rua.

Meu irmão, por ter ficado embaraçado com meus modos, ou por se ter condoído de minha timidez, não me levou para a vida mundana e não me apresentou a ninguém. Ele permanecia na rua de Fossés-Montmartre; eu ia todos os dias almoçar em sua casa às três horas; depois nós nos deixávamos e íamos nos rever somente no dia seguinte. Moreau, meu gordo primo, não se encontrava mais em Paris. Passei duas ou três vezes em frente à residência da senhora de Chastenay, sem me atrever a perguntar ao porteiro a seu respeito.

Principiava o outono. Levantava-me às seis horas; ia ao picadeiro, tomava o desjejum. Felizmente, então, estudava com afinco o grego: traduzia a *Odisséia* e a *Ciropédia* até as duas horas, entremeando com meu trabalho sobre estudos históricos. Às duas horas eu me vestia, e encaminhava-me à casa de meu irmão; ele interrogava-me sobre o que eu havia feito e visto; eu respondia: “Nada.” Ele dava de ombros e me virava as costas.

Um dia ouvimos um barulho que vinha de fora; meu irmão correu à janela e me chamou: eu não quis de jeito nenhum abandonar a poltrona na qual me achava estendido no fundo do quarto. Meu pobre irmão predisse que eu morreria desconhecido, inútil a mim e à minha família.

A quatre heures, je rentrais chez moi ; je m'asseyais derrière ma croisée. Deux jeunes personnes de quinze ou seize ans, venaient à cette heure dessiner à la fenêtre d'un hôtel bâti en face, de l'autre côté de la rue. Elles s'étaient aperçues de ma régularité, comme moi de la leur. De temps en temps, elles levaient la tête pour regarder leur voisin ; je leur savais un gré infini de cette marque d'attention : elles étaient ma seule société à Paris.

Quand la nuit approchait, j'allais à quelque spectacle ; le désert de la foule me plaisait, quoiqu'il m'en coûtât toujours un peu de prendre mon billet à la porte et de me mêler aux hommes. Je rectifiai les idées que je m'étais formées du théâtre à Saint-Malo. Je vis madame Saint-Hubert dans le rôle d'Amide ; je sentis qu'il avait manqué quelque chose à la magicienne de ma création. Lorsque je ne m'emprisonnais pas dans la salle de l'opéra ou des Français, je me promenais de rue en rue ou le long des quais, jusqu'à dix et onze heures du soir. Je n'aperçois pas encore aujourd'hui la file des réverbères de la place Louis XV à la barrière des Bons-Hommes, sans me souvenir des angoisses dans lesquelles j'étais, quand je suivis cette route pour me rendre à Versailles lors de ma présentation.

Rentré au logis, je demeurais une partie de la nuit la tête penchée sur mon feu qui ne me disait rien : je n'avais pas, comme les Persans, l'imagination assez riche pour me figurer que la flamme ressemblait à l'anémone, et la braise à la grenade. J'écoutais les voitures allant, venant, se croisant. Leur roulement lointain imitait le murmure de la mer sur les grèves de ma Bretagne, ou du vent dans mes bois de Combourg. Ces bruits du monde qui rappelaient ceux de la solitude réveillaient mes regrets ; j'évoquais mon ancien mal, ou bien mon imagination inventait l'histoire des personnages que ces chars emportaient : j'apercevais des salons radieux, des bals, des amours, des conquêtes. Bientôt, retombé sur moi-même, je me retrouvais, délaissé dans une hôtellerie, voyant le monde par la fenêtre et l'entendant aux échos de mon foyer.

Às quatro horas, voltei para casa; estava sentado atrás da janela. Duas pessoas jovens, de quinze ou dezesseis anos vinham desenhar, a esta hora, à janela de um albergue em frente, do outro lado da rua. Elas haviam notado minha regularidade, assim como eu a delas. De vez em quando, elas erguiam a cabeça para olhar seu vizinho; eu lhes era infinitamente grato por este sinal de atenção: elas formavam minha única sociedade em Paris.

Quando chegava a noite, eu saía para algum espetáculo; o deserto da multidão me agradava, ainda que sempre me custasse um pouco conseguir meu bilhete à entrada e misturar-me aos homens. Retifiquei as idéias que havia formado sobre o teatro em Saint-Malo. Vi a senhora Saint-Huberti o papel de Armide; senti que algo faltava à feiticeira de minha própria criação. Quando eu não me recolhia à sala do Ópera ou dos Franceses, punha-me a passear de rua em rua, ao longo do cais, até as dez ou onze horas da noite. Ainda hoje não posso avistar a fila de lanternas da praça Luís XV próximo à barreira dos Bons-Homens, sem me recordar das angústias em que me achava quando segui por este caminho para dar em Versailles por ocasião de minha apresentação.

Ao chegar à hospedaria, uma parte da noite, eu me punha com a cabeça inclinada sobre meu fogo, que nada me dizia: não possuía, como os persas, uma imaginação suficientemente rica para conceber a idéia de que a flama assemelhava-se a uma anêmona, e a brasa a uma granada. Eu ouvia as carruagens indo, vindo, cruzando-se ; seu andar distante imitava o murmúrio do mar sobre as areias de minha Bretanha, ou do vento, nos bosques de Combourg. Esses ruídos do mundo, que lembravam os da solidão, despertavam a saudade; eu evocava meus antigos sofrimentos, ou minha imaginação inventava então a história dos personagens que esses carros conduziam: eu vislumbrava salões radiantes, bailes, amores, conquistas. Logo depois, caía em mim mesmo, desamparado numa hospedaria, enxergando o mundo pela janela e o escutando através dos ecos de meu quarto.

Rousseau croit devoir à sa sincérité, comme à l'enseignement des hommes, la confession des voluptés suspectes de sa vie ; il suppose même qu'on l'interroge gravement et qu'on lui demande compte de ses péchés avec les *donne pericolanti* de Venise. Si je m'étais prostitué aux courtisanes de Paris, je ne me croirais pas obligé d'en instruire la postérité ; mais j'étais trop timide d'un côté, trop exalté de l'autre, pour me laisser séduire à des filles de joie. Quand je traversais les troupeaux de ces malheureuses attaquant les passants pour les hisser à leurs entresols, comme les cochers de Saint-Cloud pour faire monter les voyageurs dans leurs voitures, j'étais saisi de dégoût et d'horreur. Les plaisirs d'aventure ne m'auraient convenu qu'aux temps passés.

Dans les XIV<sup>e</sup>, XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, la civilisation imparfaite, les croyances superstitieuses, les usages étrangers et demi-barbares, mêlaient le roman partout : les caractères étaient forts, l'imagination puissante, l'existence mystérieuse et cachée. La nuit, autour des hauts murs des cimetières et des couvents, sous les remparts déserts de la ville, le long des chaînes et des fossés, des marchés, à l'orée des quartiers clos, dans les rues étroites et sans réverbères, où des voleurs et des assassins se tenaient embusqués, où des rencontres avaient lieu tantôt à la lumière des flambeaux, tantôt dans l'épaisseur des ténèbres, c'était au péril de sa tête qu'on cherchait le rendez-vous donné par quelque Héloïse. Pour se livrer au désordre, il fallait aimer véritablement ; pour violer les mœurs générales, il fallait faire de grands sacrifices. Non-seulement il s'agissait d'affronter des dangers fortuits et de braver le glaive des lois, mais on était obligé de vaincre en soi l'empire des habitudes régulières, l'autorité de la famille, la tyrannie des coutumes domestiques, l'opposition de la conscience, les terreurs et les devoirs du chrétien. Toutes ces entraves doublaient l'énergie des passions.

Je n'aurais pas suivi en 1788 une misérable affamée qui m'eût entraîné dans son bouge sous la surveillance de la police ; mais il est probable que j'eusse mis à fin, en 1606, une aventure du genre de celle qu'a si bien racontée Bassompierre.

Rousseau acredita ser um dever para com a sua sinceridade, assim como para o ensinamento dos homens, a confissão das volúpias suspeitas de sua vida; ele supõe inclusive que o interrogam seriamente e que o intimam a prestar contas sobre seus pecados com as *donne pericolanti* de Veneza. Se eu tivesse freqüentado as cortesãs de Paris, não me veria obrigado a instruir a posteridade a esse respeito; mas, por um lado, eu era muito tímido e, por outro, demasiadamente exaltado para me deixar seduzir pelas damas da vida. Quando passava por esses bandos de infortunadas, que atacavam os transeuntes a fim de içá-los a seus cômodos, como os cocheiros de Saint-Cloud fazendo subir os viajantes em seus coches, sentia-me tomado de nojo e de horror. Os prazeres da aventura só me teriam sido convenientes em outros tempos.

Durante os séculos XIV, XV, XVI e XVII, a civilização imperfeita, as superstições, os costumes estranhos e semibárbaros punham o romanesco em toda parte: os caracteres eram fortes, a imaginação poderosa, a existência misteriosa e dissimulada. À noite, em volta das paredes altas dos cemitérios e dos conventos, sob as muralhas desertas do vilarejo, ao longo das correntes e das fossas dos mercados, à entrada dos bairros cercados, nas ruas estreitas e sem candeeiros onde os ladrões e assassinos preparavam a emboscada, onde os encontros aconteciam sob a luz dos archotes ou na densa escuridão, era colocando em risco o próprio pescoço que se buscava um encontro concedido por alguma Heloísa. Para entregar-se à desregramento era preciso amar verdadeiramente; para violar os costumes de todos, era preciso grandes sacrifícios. Não se tratava somente de enfrentar perigos fortuitos e de lutar contra o gládio das leis, mas era-se obrigado a vencer dentro de si mesmo o império dos hábitos regulares, a autoridade da família, a tirania dos costumes domésticos, a oposição da consciência, os terrores e os deveres do cristão. Todos esses entraves redobravam a energia das paixões.

Em 1788, eu não teria seguido uma miserável faminta que me houvesse arrastado para sua espelunca sob a vigilância da polícia; mas é provável que tivesse experimentado, em 1606, uma aventura como aquela que Bassompierre narra tão bem.

« Il y avait cinq ou six mois, dit le maréchal, que toutes les fois que je passais sur le Petit-Pont (car en ce temps-là le Pont-Neuf n'était point bâti), une belle femme, lingère à l'enseigne des *Deux-Anges*, me faisait de grandes révérences et m'accompagnait de la vue tant qu'elle pouvait ; et comme j'eus pris garde à son action je la regardais aussi et la saluais avec plus de soin.

Il advint que lorsque j'arrivai de Fontainebleau à Paris, passant sur le Petit-Pont, dès qu'elle m'aperçut venir, elle se mit sur l'entrée de sa boutique et me dit comme je passais : - Monsieur, je suis votre servante. Je lui rendis son salut, et me retournant de temps en temps, je vis qu'elle me suivait de la vue aussi longtemps qu'elle pouvait. »

Bassompierre obtient un rendez-vous : « Je trouvai, dit-il, une très belle femme, âgée de vingt ans, qui était coiffée de nuit, n'ayant qu'une très fine chemise sur elle et une petite jupe de revesche verte, et des mules aux pieds, avec un peignoir sur elle. Elle me plut bien fort. Je lui demandai si je ne pourrais pas la voir encore une autre fois. - Si vous voulez me voir une autre fois, me répondit-elle, ce sera chez une de mes tantes, qui se tient en la rue Bourg-l'Abbé, proche des Halles, auprès de la rue aux ours, à la troisième porte du côté de la rue Saint-Martin ; je vous y attendrai depuis dix heures jusques à minuit, et plus tard encore ; je laisserai la porte ouverte. A l'entrée, il y a une petite allée que vous passerez vite, car la porte de la chambre de ma tante y répond, et trouverez un degré qui vous mènera à ce second étage. Je vins à dix heures, et trouvai la porte qu'elle m'avait marquée, et de la lumière bien grande, non seulement au second étage, mais au troisième et au premier encore ; mais la porte était fermée. Je frappai pour avertir de ma venue ; mais j'ouïs une voix d'homme qui me demanda qui j'étais. Je m'en retournai à la rue aux ours, et étant retourné pour la deuxième fois, ayant trouvé la porte ouverte, j'entraï jusques au second étage, où je trouvai que cette lumière était la paille du lit que l'on y brûlait, et deux corps nus étendus sur la table de la chambre. Alors, je me retirai bien étonné et en sortant je rencontrai des corbeaux (*enterreurs de morts*) qui me demandèrent ce que je cherchais ; et moi, pour les faire écarter, mis l'épée à la main et passai outre, m'en revenant à mon logis, un peu ému de ce spectacle inopiné. »

“ Havia cinco ou seis meses, disse o marechal, que todas as vezes que eu passava pela Petit-Pont (pois nesse tempo a Pont-Neuf ainda não havia sido construída), uma bela mulher, empregada da loja *Deux-Anges*, me fazia grandes reverências e acompanhava-me com o olhar até onde podia; tendo observado sua atitude, eu também passei a fitá-la, saudando-a com mais desvelo.

Ocorreu que, ao chegar de Fontainebleau a Paris, passando pela Petit-Pont, logo que ela notou que me aproximava, postou-se à entrada de sua boutique e disse-me enquanto eu passava: “Senhor, sou sua criada.” Devolvi-lhe o cumprimento, e, retornando-me de vez em quando, vi que ela me seguia com o olhar tanto quanto podia.”

Bassompierre obteve um encontro : «Deparei-me, disse ele, com uma belíssima mulher, de vinte anos, com a cabeça coberta, vestindo apenas uma camisa muito fina e uma pequena saia de lã verde, com chinelos nos pés, coberta por um lenço. Gostei muito dela. Perguntei-lhe se não poderia vê-la novamente. « Se o senhor deseja ver-me de novo, respondeu-me, deverá ser na casa de uma de minhas tias, que fica na rua Bourg-l’Abbé, perto dos Halles, junto à rua aux Ours, na terceira porta do lado da rua Saint-Martin; estarei esperando entre dez horas e meia-noite, ou um pouco mais; deixarei a porta aberta. Na entrada, há uma pequena alameda que você atravessará rapidamente, pois a porta da casa de minha tia é logo depois, e então verá uma escada que vai conduzi-lo ao segundo andar.” Cheguei às dez horas, e encontrei a porta que ela me havia indicado, e com uma farta iluminação, não somente no segundo andar, mas também no terceiro e no primeiro; mas a porta encontrava-se fechada. Bati para avisar de minha chegada; mas ouvi uma voz de homem que perguntou quem eu era. Retornei à rua aux Ours e, como retornava pela segunda vez e via a porta aberta, subi até o segundo andar, de onde percebi que aquela luz era a palha da cama sendo queimada, e dois corpos nus estavam estendidos sobre a mesa do quarto. Então, retirei-me bastante espantado, e, ao sair defrontei com uns corvos (*enterradores de mortos*) que me perguntaram o que eu procurava; e eu, para dispersá-los, pus a mão na espada e segui em frente, de volta a minha casa, um tanto pasmo com este espetáculo inesperado.”

Je suis allé, à mon tour, à la découverte, avec l'adresse donnée, il y a deux cent quarante ans, par Bassompierre. J'ai traversé le Petit-Pont, passé les Halles, et suivi la rue Saint-Denis jusqu'à la rue aux ours, à main droite ; la première rue à main gauche, aboutissant rue aux ours, est la rue Bourg-l'Abbé. Son inscription, enfumée comme par le temps et un incendie, m'a donné bonne espérance. J'ai retrouvé la troisième petite porte du côté de la rue Saint-Martin, tant les renseignements de l'historien sont fidèles. Là, malheureusement, les deux siècles et demi que j'avais cru d'abord restés dans la rue, ont disparu. La façade de la maison est moderne ; aucune clarté ne sortait ni du premier, ni du second, ni du troisième étage. Aux fenêtres de l'attique, sous le toit, régnait une guirlande de capucines et de pois de senteur ; au rez-de-chaussée, une boutique de coiffeur offrait une multitude de tours de cheveux accrochés derrière les vitres.

Tout déconvenu, je suis entré dans ce musée des Eponine : depuis la conquête des Romains, les Gauloises ont toujours vendu leurs tresses blondes à des fronts moins parés ; mes compatriotes bretonnes se font tondre encore à certains jours de foire, et troquent le voile naturel de leur tête pour un mouchoir des Indes. M'adressant à un merlan, qui filait une perruque sur un peigne de fer : « Monsieur, n'auriez-vous pas acheté les cheveux d'une jeune lingère, qui demeurait à l'enseigne des *Deux-Anges* , près du Petit-Pont ? » Il est resté sous le coup, ne pouvant dire ni oui, ni non. Je me suis retiré, avec mille excuses, à travers un labyrinthe de toupets.

J'ai ensuite erré de porte en porte : point de lingère de vingt ans, me faisant de *grandes révérences* ; point de jeune femme franche, désintéressée, passionnée, *coiffée de nuit, n'ayant qu'une très fine chemise, une petite jupe de revesche verte, et des mules aux pieds, avec un peignoir sur elle* . Une vieille grognon, prête à rejoindre ses dents dans la tombe, m'a pensé battre avec sa béquille : c'était peut-être la tante du rendez-vous.



Eu, por minha vez, de posse do endereço dado há cento e quarenta anos por Bassompierre, parti para a expedição. Atravessei a Petit-Pont, passei pelos Halles, e tomei a Saint-Denis até a rua aux Ours, à mão direita; a primeira rua, à mão esquerda, chegando à rua aux Ours, é a Bourg-l'Abbé. Sua inscrição, parecendo enfumaçada pelo tempo ou por um incêndio, deu-me alguma esperança. Avistei *a terceira portinhola* do lado da rua Saint-Martin, a tal ponto eram fiéis as informações do historiador. Infelizmente, ali, os dois séculos e meio que acreditei no início terem se conservado na rua, haviam desaparecido. A fachada da casa era moderna; nenhuma claridade saía nem do primeiro, nem do segundo, nem do terceiro andar. Nas janelas de ático, sob o telhado, reinava uma guirlanda de capuchinhas e de ervilhas-de-cheiro; ao rés do chão, uma loja de perucas oferecia uma enorme coleção de formas de cabelos presas atrás dos vidros.

Muito desiludido, entrei naquele museu das Eponinas: desde a conquista dos romanos, os gauleses sempre vendem suas tranças loiras a cabeças menos adornadas; meus compatriotas bretões se deixam ainda tosar o cabelo em certos dias de feira, e trocam o véu natural de suas cabeças por um lenço das Índias. Dirigi-me a um peruqueiro, que alisava uma peruca com um pente de ferro: “O senhor por acaso não teria comprado os cabelos de uma jovem costureira, que trabalhava na butique de *Deux-Anges*, perto da Petit-Pont?” Ele ficou surpreso, sem poder dizer nem sim nem não. Eu me retirei, pedindo mil desculpas, atravessando o labirinto de topetes.

Eu, logo depois, andei de porta em porta: nada de costureira de vinte anos me fazendo *grandes reverências*; nada de jovem sincera, desinteressada, apaixonada, *de cabeça coberta, vestindo apenas uma camisa muito fina e uma pequena saia de lã verde, com chinelos nos pés, coberta por um penhoar*. Uma velha rabugenta, prestes a juntar seus dentes na tumba, quis bater-me com sua muleta: talvez fosse a tia do rendez-vous.

Quelle belle histoire que cette histoire de Bassompierre ! Il faut comprendre une des raisons pour laquelle il avait été si résolument aimé. A cette époque, les Français se séparaient encore en deux classes distinctes, l'une dominante, l'autre demi-serve. La lingère pressait Bassompierre dans ses bras, comme un demi-dieu descendu au sein d'une esclave : il lui faisait l'illusion de la gloire, et les Françaises, seules de toutes les femmes, sont capables de s'enivrer de cette illusion.

Mais qui nous révélera les causes inconnues de la catastrophe ? Etais-ce la gentille grisette des *Deux-Anges* dont le corps gisait sur la table avec un autre corps ? Quel était l'autre corps ? Celui du mari, ou de l'homme dont Bassompierre entendit la voix ? La peste (car il y avait peste à Paris) ou la jalousie étaient-elles accourues dans la rue Bourg-l'Abbé avant l'amour ? L'imagination se peut exercer à l'aise sur un tel sujet. Mêlez aux inventions du poète le chœur populaire, les fossoyeurs arrivant, les *corbeaux* et l'épée de Bassompierre, un superbe mélodrame sortira de l'aventure.

Vous admirerez aussi la chasteté et la retenue de ma jeunesse à Paris : dans cette capitale, il m'était loisible de me livrer à tous mes caprices, comme dans l'abbaye de Thélème où chacun agissait à sa volonté ; je n'abusai pas néanmoins de mon indépendance : je n'avais de commerce qu'avec une courtisane âgée de deux cent seize ans, jadis éprise d'un maréchal de France rival du Béarnais auprès de mademoiselle de Montmorency, et amant de mademoiselle d'Entragues, soeur de la marquise de Verneuil, qui parle si mal de Henri IV. Louis XVI, que j'allais voir, ne se doutait pas de mes rapports secrets avec sa famille.

(9)

*Berlin, mars 1821.*

#### PRÉSENTATION À VERSAILLES. – CHASSE AVEC LE ROI.

Le jour fatal arriva ; il fallut partir pour Versailles plus mort que vif. Mon frère m'y conduisit la veille de ma présentation et me mena chez le maréchal de Duras, galant homme dont l'esprit était si commun qu'il réfléchissait quelque chose de bourgeois sur ses belles manières : ce bon maréchal me fit pourtant une peur horrible.

Que bela história, esta de Bassompierre! É preciso entender um dos motivos pelos quais ele fora amado de forma tão resoluta. Nesta época, os franceses dividiam-se ainda em duas classes distintas, uma dominante, a outra, semi-serva. A empregada tomava Bassompierre em seus braços como um semideus caído no seio de uma escrava: ele lhe dava a ilusão de glória, e as francesas são as únicas dentre todas as mulheres capazes de se extasiarem com essa ilusão.

Mas quem vai nos revelar as causas desconhecidas da catástrofe? Seria a gentil costureirinha de *Deux-Anges*, cujo corpo jazia em cima da mesa com o outro corpo? De quem era o outro corpo? Que outro corpo era aquele? Do marido, ou do sujeito de quem Bassompierre escutara a voz? A peste (pois havia peste em Paris) ou o ciúme teriam chegado à rua Bourg-l'Abbé antes do amor? A imaginação pode ser exercida à vontade sobre tal caso. Às invenções do poeta junte-se o coro popular, a chegada dos coveiros, os *corvos* e a espada de Bassompierre, e um soberbo melodrama nascerá da aventura.

Você vai admirar a castidade e a moderação de minha juventude em Paris: nessa capital me seria permitido livrar-me a todos os meus caprichos, como na abadia de Thélème onde cada um agia seguindo sua vontade; entretanto, não abusei de minha independência: mantinha comércio apenas com uma cortesã de duzentos e dezesseis anos, enamorada outrora de um marechal de França rival de Béarnais junto à senhorita de Montmorency, e amante da senhorita d'Entragues, irmã da marquesa de Verneuil, que tanto fala mal de Henrique IV. Luís XVI, que eu ia ver, não suspeitava de minhas relações secretas com sua família.

## Capítulo 9

Berlim, abril de 1821.

Apresentação à Versalhes. – Caçada com o rei.

O dia fatal chegou; foi preciso partir para Versalhes mais morto do que vivo. Na véspera de minha apresentação, meu irmão levou-me até lá e deixou-me na casa do marechal de Duras, homem galante de espírito tão vulgar e óbvio que sugeria algo de burguês em seus bons modos: entretanto, este bom marechal me causou um medo horrível.

Le lendemain matin, je me rendis seul au château. On n'a rien vu quand on n'a pas vu la pompe de Versailles, même après le licenciement de l'ancienne maison du Roi : Louis XIV était toujours là.

La chose alla bien tant que je n'eus qu'à traverser les salles des gardes : l'appareil militaire m'a toujours plu et ne m'a jamais imposé. Mais quand j'entrai dans l'oeil-de-boeuf et que je me trouvai au milieu des courtisans, alors commença ma détresse. On me regardait ; j'entendais demander qui j'étais. Il se faut souvenir de l'ancien prestige de la royauté pour se pénétrer de l'importance dont était alors une Présentation. Une destinée mystérieuse s'attachait au *débutant* ; on lui épargnait l'air protecteur méprisant qui composait, avec l'extrême politesse, les manières inimitables du grand seigneur. Qui sait si ce débutant ne deviendra pas le favori du maître ? on respectait en lui la domesticité future dont il pouvait être honoré. Aujourd'hui, nous nous précipitons dans le palais avec encore plus d'empressement qu'autrefois et, ce qu'il y a d'étrange, sans illusion : un courtisan réduit à se nourrir de vérités est bien près de mourir de faim.

Lorsqu'on annonça le lever du Roi, les personnes non présentées se retirèrent ; je sentis un mouvement de vanité : je n'étais pas fier de rester, j'aurais été humilié de sortir. La chambre à coucher du Roi s'ouvrit : je vis le Roi, selon l'usage achever sa toilette, c'est-à-dire prendre son chapeau de la main du premier gentilhomme de service.

Le Roi s'avança allant à la messe ; je m'inclinai ; le maréchal de Duras me nomma : « Sire, le chevalier de Chateaubriand. » Le Roi me regarda, me rendit mon salut, hésita, eut l'air de vouloir s'arrêter pour m'adresser la parole. J'aurais répondu d'une contenance assurée : ma timidité s'était évanouie. Parler au général de l'armée au chef de l'Etat, me paraissait tout simple sans que je me rendisse compte de ce que j'éprouvais. Le Roi plus embarrassé que moi, ne trouvant rien à me dire, passa outre.

Na manhã seguinte, me dirigi sozinho ao castelo. Nada vimos enquanto não conhecemos a pompa de Versalhes, mesmo após a mudança da antiga casa do Rei: Luís XIV continuava ali presente.

A coisa foi bem enquanto não tive que atravessar as salas dos guardas: o aparato militar sempre me agradou e nunca me constrangeu. Mas quando entrei no Olho-de-Boi e achei-me em meio aos cortesãos, então começou minha angústia. Os outros olhavam-me; escutava perguntarem quem eu era. É conveniente lembrar o antigo prestígio que possuía a monarquia para apreender a importância do ato de apresentação naquele tempo. Um destino misterioso era atribuído ao *iniciante*; poupavam-lhe do ar protetor e depreciativo que formava, junto com a excessiva polidez, os modos inimitáveis do grande senhor. Quem sabe se este iniciante não se tornaria o favorito do senhor? Respeitavam nele a domesticidade futura com a qual ele poderia ser honrado. Hoje, nos precipitamos para dentro do palácio com ainda mais pressa que no passado e, o que é mais estranho, sem ilusão: um cortesão, limitado a alimentar-se de verdades, estaria prestes a morrer de fome.

No momento em que anunciaram que o Rei se levantava, as pessoas não apresentadas retiraram-se; senti um despertar de vaidade: não estava orgulhoso em permanecer, mas teria me sentido humilhado em sair. A alcova do Rei abriu-se: vi o Rei, conforme o costume, terminar sua toalete, isto é, tomar seu chapéu da mão do primeiro gentil-homem de serviço.

O Rei avançava para a missa; eu me inclinei; o marechal de Duras nomeou-me: “Senhor, o cavaleiro de Chateaubriand”. O Rei me olhou e me dirigiu seu cumprimento, hesitou parecendo querer se deter para me endereçar a palavra. Eu teria sido capaz de lhe responder de maneira muito firme: minha timidez dissipou-se. Falar com o general do exército, com o chefe de Estado, me parecia de tal forma simples que sequer sentia o peso do que experimentava, me parecia algo muito simples, sem dar-me conta do que acontecia. O Rei, mais embaraçado que eu, sem ter o que me dizer, seguiu em frente.

Vanité des destinées humaines ! ce souverain que je voyais pour la première fois ; ce monarque si puissant était Louis XVI à six ans de son échafaud ! Et ce nouveau courtisan qu'il regardait à peine, chargé de démêler les ossements parmi des ossements, après avoir été sur preuves de noblesse présenté aux grandeurs du fils de saint Louis, le serait un jour à sa poussière sur preuves de fidélité ! double tribut de respect à la double royauté du sceptre et de la palme ! Louis XVI pouvait répondre à ses juges comme le Christ aux Juifs : « Je vous ai fait voir beaucoup de bonnes oeuvres ; pour laquelle me lapidez-vous ? »

Nous courûmes à la galerie pour nous trouver sur le passage de la Reine lorsqu'elle reviendrait de la chapelle. Elle se montra bientôt entourée d'un radieux et nombreux cortège ; elle nous fit une noble révérence ; elle semblait enchantée de la vie. Et ces belles mains qui soutenaient alors avec tant de grâce le sceptre de tant de rois, devaient, avant d'être liées par le bourreau, ravauder les haillons de la veuve, prisonnière à la Conciergerie !

Si mon frère avait obtenu de moi un sacrifice, il ne dépendait pas de lui de me le faire pousser plus loin. Vainement il me supplia de rester à Versailles, afin d'assister le soir au jeu de la Reine : « Tu seras, me disait-il, nommé à la Reine, et le Roi te parlera. » Il ne me pouvait pas donner de meilleures raisons pour m'enfuir. Je me hâtai de venir cacher ma gloire dans mon hôtel garni, heureux d'être échappé à la Cour, mais voyant encore devant moi la terrible journée des carrosses, du 19 février 1787.

Le duc de Coigny me fit prévenir que je chasserais avec le Roi dans la forêt de Saint-Germain. Je m'acheminai de grand matin vers mon supplice, en uniforme de *débutant*, habit gris, veste et culotte rouges, manchettes de bottes, bottes à l'écuyère, couteau de chasse au côté, petit chapeau français à galon d'or.

Vaidade dos destinos humanos! Este soberano que eu via pela primeira vez, este monarca tão poderoso era Luís XVI, a seis anos de seu cadafalso! E este novo cortesão a quem ele lançara um singelo olhar, encarregado de identificar ossadas em meio a ossadas, após ter sido exposto, sob provas de nobreza, às magnificências do filho de São Luís, haveria de ser um dia apresentado a seu pó sob provas de fidelidade!<sup>7</sup> Duplo tributo de respeito à dupla realeza do cetro e da palma! Luís XVI poderia responder a seus juízes como Cristo aos judeus: “Eu vos entreguei muitas boas obras, por qual delas me lapidais?”

Corremos à galeria para ficarmos no caminho da Rainha no momento em que ela voltasse da capela. Ela se apresentou em seguida cercada por um numeroso e radiante cortejo; fez-nos uma nobre reverência; parecia fascinada com a vida. E aquelas belas mãos que, então, sustentavam com tanta graça o cetro de tantos reis haveriam de remendar, antes de serem atadas pelo carrasco, os farrapos da viúva, prisioneira na Conciergerie!

Se meu irmão obtivera de mim um sacrifício, não haveria de ter ele o poder de levá-lo mais longe. Suplicou-me em vão para que ficasse em Versalhes, a fim de assistir, à noite, ao jogo da Rainha: “Vão referir teu nome à Rainha, e o Rei falará contigo.” Não me podia dar melhores razões, para fugir. Apressei-me a ir esconder minha glória dentro de meu alojamento protegido, feliz de ter escapado à Corte, porém vendo ainda à minha frente a terrível jornada dos coches de 19 de fevereiro de 1787.

O duque de Coigny mandou avisar-me que eu iria caçar com o Rei na floresta de Saint-Germain. De manhã cedo, rumei em direção a meu suplício, com uniforme de *iniciante*, traje cinza, casaco e calças vermelhas, botas de montar, faca de caça, chapéu francês pequeno com galão de ouro.

---

<sup>7</sup> Foi membro de uma comissão encarregada de reconhecer os restos mortais do rei e da rainha, por ocasião de sua exumação em 1815.

Nous nous trouvâmes quatre *débutants* au château de Versailles, moi, les deux messieurs de Saint-Marsault et le comte d'Hautefeuille. Le duc de Coigny nous donna nos instructions : il nous avisa de ne pas couper la chasse, le Roi s'emportant lorsqu'on passait entre lui et la bête. Le duc de Coigny portait un nom fatal à la Reine. Le rendez-vous était au Val, dans la forêt de Saint-Germain, domaine engagé par la couronne au maréchal de Beauvau. L'usage voulait que les chevaux de la première chasse à laquelle assistaient les hommes présentés fussent fournis des écuries du Roi .

On bat aux champs : mouvement d'armes, voix de commandement. On crie : *le Roi !* Le Roi sort, monte dans son carrosse : nous roulons dans les carrosses à la suite. Il y avait loin de cette course et de cette chasse avec le roi de France à mes courses et à mes chasses dans les landes de la Bretagne ; et plus loin encore, à mes courses et à mes chasses avec les sauvages de l'Amérique : ma vie devait être remplie de ces contrastes.

Nous arrivâmes au point de ralliement où de nombreux chevaux de selle tenus en main sous les arbres, témoignaient leur impatience. Les carrosses arrêtés dans la forêt avec les gardes ; les groupes d'hommes et de femmes ; les meutes à peine contenues par les piqueurs ; les aboiements des chiens, le hennissement des chevaux, le bruit des cors, formaient une scène très animée. Les chasses de nos rois rappelaient à la fois les anciennes et les nouvelles mœurs de la monarchie, les rudes passe-temps de Clodion, de Chilpéric, de Dagobert, la galanterie de François Ier, de Henri IV et de Louis XIV.

J'étais trop plein de mes lectures pour ne pas voir partout des comtesses de Chateaubriand, des duchesses d'Etampes, des Gabrielle d'Estrées, des La Vallière, des Montespan. Mon imagination prit cette chasse historiquement, et je me sentis à l'aise : j'étais d'ailleurs dans une forêt, j'étais chez moi.



Encontramo-nos os quatro *iniciantes* no palácio de Versalhes, eu, os dois senhores de Saint-Marsault e o conde d’Hautefeuille.<sup>8</sup> O duque de Coigny nos deu as instruções: advertiu-nos para que não interceptássemos a caça, pois o Rei ficava furioso quando alguém se interpunha entre o animal e ele. O duque de Coigny não possuía um bom renome junto à Rainha. O encontro era em Val, na floresta de Saint-Germain, num domínio arrendado pela Coroa ao marechal de Beauvau. O costume determinava que os cavalos de uma primeira partida de caça da qual participavam os homens apresentados fossem fornecidos pelas cavaliças do Rei.<sup>9</sup>

Batemos continência: movimento de armas, voz de comando. Grita-se: *o Rei!* O Rei sai, sobe em sua carruagem: seguimos nas carruagens em comitiva. Havia uma grande distância entre tal expedição e a tal caçada com o rei de França e minhas expedições e minhas caçadas pelos landes da Bretanha; e, mais distante ainda, de minhas expedições e de minhas caçadas com os selvagens da América: minha vida haveria de estar cheia desses contrastes.

Chegamos ao ponto de reunião, onde numerosos cavalos de sela, presos por rédeas sob as árvores, davam sinais de impaciência. As carruagens mantidas no bosque com os guardas; os grupos de homens e de mulheres; as matilhas contidas pelos montadores; os latidos dos cães, o relincho dos cavalos, o rumor das trombetas de caça formavam uma cena muito animada. As caçadas de nossos reis lembravam, ao mesmo tempo, os antigos e os novos hábitos da monarquia, os rudes passatempos de Clodion, de Chilpéric, de Dagobert, a galanteria de Francisco I, de Henrique IV e de Luís XIV.

Eu estava demasiadamente tomado por minhas leituras para deixar de ver em todos os lugares condessas de Chateaubriand, duquesas d’Etampes, Gabrielles d’Estrées, La Vallières, Montespons. Minha imaginação conferiu a esta caçada um sentido histórico, e me senti à vontade: achava-me, ademais, numa floresta, estava em casa.

---

<sup>8</sup> N.A. Reencontrei o senhor conde d’Hautefeuille ; ele cuidou da tradução de trechos escolhidos de Byron; a senhora condessa d’Hautefeuille é a autora, cheia de talento, de l’Âme exilée [Alma exilada], etc., etc.

<sup>9</sup> N.A. Na *Gazette de France* da terça-feira de 27 de fevereiro de 1787, lemos o que se segue: “O conde Charles d’Hautefeuille, o barão de Saint-Marsault, o barão de Saint-Marsault-Chatellaillon e o cavaleiro de Chateaubriand, que, primeiramente, haviam tido a honra de serem apresentados ao Rei, no dia 19, tiveram a de subir nos carros de Sua Majestade, e de acompanhá-la à caça.”

Au descendu des carrosses, je présentai mon billet aux piqueurs. On m'avait destiné une jument appelée *l'Heureuse*, bête légère, mais sans bouche, ombrageuse et pleine de caprices ; assez vive image de ma fortune, qui chauvit sans cesse des oreilles. Le Roi mis en selle partit ; la chasse le suivit, prenant diverses routes. Je restai derrière à me débattre avec *l'Heureuse*, qui ne voulait pas se laisser enfourcher par son nouveau maître ; je finis cependant par m'élancer sur son dos : la chasse était déjà loin.

Je maîtrisai d'abord assez bien *l'Heureuse* ; forcée de raccourcir son galop, elle baissait le cou, secouait le mors blanchi d'écume, s'avavançait de travers à petits bonds ; mais lorsqu'elle approcha du lieu de l'action, il n'y eut plus moyen de la retenir. Elle allonge le chanfrein, m'abat la main sur le garrot, vient au grand galop donner dans une troupe de chasseurs, écartant tout sur son passage, ne s'arrêtant qu'au heurt du cheval d'une femme qu'elle faillit culbuter, au milieu des éclats de rire des uns, des cris de frayeur des autres. Je fais aujourd'hui d'inutiles efforts pour me rappeler le nom de cette femme, qui reçut poliment mes excuses. Il ne fut plus question que de *l'aventure* du débutant.

Je n'étais pas au bout de mes épreuves. Environ une demi-heure après ma déconvenue, je chevauchais dans une longue percée à travers des parties de bois désertes ; un pavillon s'élevait au bout : voilà que je me mis à songer à ces palais répandus dans les forêts de la couronne, en souvenir de l'origine des rois chevelus et de leurs mystérieux plaisirs : un coup de fusil part ; *l'Heureuse* tourne court, brosse tête baissée dans le fourré et me porte juste à l'endroit où le chevreuil venait d'être abattu : le Roi paraît.

Je me souvins alors, mais trop tard, des injonctions du duc de Coigny : la maudite *l'Heureuse* avait tout fait. Je saute à terre, d'une main poussant en arrière ma cavale de l'autre tenant mon chapeau bas. Le Roi regarde, et ne voit qu'un débutant arrivé avant lui aux fus de la bête ; il avait besoin de parler ; au lieu de s'emporter, il me dit avec un ton de bonhomie et un gros rire : « Il n'a pas tenu longtemps. » C'est le seul mot que j'aie jamais obtenu de Louis XVI. On vint de toutes parts ; on fut étonné de me trouver *causant* avec le Roi. Le débutant Chateaubriand fit du bruit par ses deux *aventures* ; mais, comme il lui est toujours arrivé depuis, il ne sut profiter ni de la bonne ni de la mauvaise fortune.

Le Roi força trois autres chevreuils. Les débutants ne pouvant courre que la première bête, j'allai attendre au Val avec mes compagnons le retour de la chasse.

Ao descermos das carruagens, apresentei meu bilhete aos montadores. Haviam-me destinado uma égua chamada *Heureuse*, animal veloz, mas sem freio de boca, arredia e cheia de caprichos; imagem viva de minha fortuna, que agitava as orelhas sem cessar. O Rei, montado, partiu; o grupo de caçadores o acompanhou, tomando caminhos diversos. Eu fiquei para trás a me debater com a *Heureuse*, que não queria se deixar montar por seu novo mestre; terminei, contudo, por saltar sobre seu lombo: a caçada já ia longe.

No início governei muito bem a *Heureuse*; forçada a encurtar seu galope, ela baixava o pescoço, sacudia o freio embranquecido de espuma, avançava enviesada em pequenos saltos; quando, porém, ela chegou perto do lugar da ação, não houve mais jeito de retê-la. Ela joga a testeira, desloca minha mão para o garrote, dispara a galope até dar num grupo de caçadores, removendo tudo o que se encontrava pelo caminho, e se detém apenas ao chocar-se com o cavalo de uma mulher que quase é lançada por terra, em meio às gargalhadas de alguns e aos gritos de terror de outros. Hoje faço inúteis esforços para recordar o nome desta mulher, que aceitou educadamente os meus pedidos de desculpas. Não se comentou outra coisa que não fosse a *aventura* do principiante.

Eu não havia chegado ao fim de minhas provas. Uma meia-hora depois de minha desventura, eu cavalgava por uma longa clareira atravessando partes desertas de bosques; ao fundo erguia-se um pavilhão: aqui me pus então a pensar naqueles palácios esparramados pelos bosques da Coroa, em memória da origem dos reis de grandes cabeleiras e de seus misteriosos prazeres: dispara um tiro de fuzil; a *Heureuse* muda a direção, corre desenfreadamente para o matagal, e me leva para o local exato em que o cabrito acabara de ser abatido: surge o Rei.

Lembrei-me então, tarde demais, das injunções do duque de Coigny: a maldita *Heureuse* cuidou de tudo. Salto ao chão, com uma mão empurrando minha égua, com a outra segurando o chapéu. O Rei examina; queria dizer alguma coisa; em vez de enfurecer-se, ele me diz, num tom de bonomia e com uma gargalhada: “Não agüentou muito tempo.” Foi a única frase que obtive de Luís XVI. Veio gente de todos os lados; ficaram espantados ao me encontrarem *conversando* com o Rei. O iniciante Chateaubriand fez barulho com suas duas *aventuras*; mas, como tudo o que lhe sucedeu desde então, ele não soube tirar proveito nem da boa nem da má fortuna.

O Rei abateu três outros cabritos. Como os iniciantes participavam somente da caça ao primeiro animal, fui esperar em Val, junto com meus companheiros, o final da caçada.

Le Roi revint au Val ; il était gai et contait les accidents de la chasse. On reprit le chemin de Versailles. Nouveau désappointement pour mon frère : au lieu d'aller m'habiller pour me trouver au débotté, moment de triomphe et de faveur, je me jetai au fond de ma voiture et rentrai dans Paris plein de joie d'être délivré de mes honneurs et de mes maux. Je déclarai à mon frère que j'étais déterminé à retourner en Bretagne.

Content d'avoir fait connaître son nom, espérant amener un jour à maturité, par sa présentation, ce qu'il y avait d'avorté dans la mienne, il ne s'opposa pas au départ d'un frère d'un esprit aussi biscornu .

Telle fut ma première vue de la ville et de la cour. La société me parut plus odieuse encore que je ne l'avais imaginé ; mais si elle m'effraya, elle ne me découragea pas ; je sentis confusément que j'étais supérieur à ce que j'avais aperçu. Je pris pour la cour un dégoût invincible ; ce dégoût, ou plutôt ce mépris que je n'ai pu cacher, m'empêchera de réussir, ou me fera tomber du plus haut point de ma carrière.

Au reste, si je jugeais le monde sans le connaître, le monde, à son tour, m'ignorait. Personne ne devina à mon début ce que je pouvais valoir, et quand je revins à Paris, on ne le devina pas davantage. Depuis ma triste célébrité, beaucoup de personnes m'ont dit : « Comme nous vous eussions remarqué, si nous vous avions rencontré dans votre jeunesse ! » Cette obligeante prétention n'est que l'illusion d'une renommée déjà faite. Les hommes se ressemblent à l'extérieur : en vain Rousseau nous dit qu'il possédait deux petits yeux tout charmants : il n'en est pas moins certain, témoin ses portraits, qu'il avait l'air d'un maître d'école ou d'un cordonnier grognon.

Pour en finir avec la cour, je dirai qu'après avoir revu la Bretagne et m'être venu fixer à Paris avec mes soeurs cadettes, Lucile et Julie, je m'enfonçai plus que jamais dans mes habitudes solitaires. On me demandera ce que devint l'histoire de ma présentation. Elle resta là. - Vous ne chassâtes donc plus avec le Roi ? - Pas plus qu'avec l'empereur de la Chine. - Vous ne retournâtes donc plus à Versailles ? - J'allai deux fois jusqu'à Sèvres ; le coeur me faillit, et je revins à Paris.

O Rei voltou a Val; ele estava alegre e contava os incidentes da caçada. Retomamos o caminho de Versalhes. Outro desapontamento para meu irmão: em vez de ir-me trajar para assistir ao ato de descalçamento, momento de triunfo e de privilégio, precipitei-me para dentro de meu carro e regressei a Paris cheio de contentamento por estar livre de minhas honras e de minhas aflições. Declarei a meu irmão que estava determinado a retornar à Bretanha.

Contente de haver promovido seu nome, que esperava levar algum dia à maturidade por sua apresentação, já que a minha havia falhado, ele não se opôs à partida de um irmão de espírito tão extravagante.<sup>10</sup>

Esta foi minha primeira visão da cidade e da Corte. A vida da sociedade pareceu-me ainda mais odiosa do que havia imaginado; no entanto, se ela me aterrorizou, ela não me desencorajou; senti, de um jeito confuso, que eu era superior àquilo que havia enxergado. Passei a sentir uma aversão insuperável pela Corte; essa aversão, ou melhor, esse desprezo, que não pude ocultar, me impedirá de obter sucesso, ou me fará cair do ponto mais elevado de minha carreira.

Além do mais, se eu julgava o mundo sem conhecê-lo, o mundo, por sua vez, me ignorava. Ninguém suspeitou, nos meus primeiros anos de vida o que eu podia valer, e tampouco o suspeitaram quando voltei a Paris. Depois de conquistada minha triste reputação, muitas pessoas me disseram: “Como o teríamos reparado, se o tivéssemos conhecido na juventude!” Tal obsequiosa presunção é apenas a ilusão de um renome já feito. Os homens se assemelham em seu exterior: em vão Rousseau nos disse que possuía um par de pequenos olhos muito admiráveis: não era menos certo, como testemunham seus retratos, que ele tinha o aspecto de um mestre de escola ou de um sapateiro resmungão.

Para terminar com a Corte, direi que após ter revisto a Bretanha e ter vindo fixar-me em Paris com minhas irmãs mais moças, Lucile e Julie, encerrei-me mais do que nunca em meus hábitos solitários. Perguntar-me-ão sobre o fim da história de minha apresentação. Ela termina aí. – O senhor, portanto, não caçou mais com o Rei? – Não mais do que com o Imperador da China. Portanto, o senhor não retornou mais a Versalhes? Fui duas vezes até Sèvres; faltou-me ânimo para continuar e voltei a Paris.

---

<sup>10</sup> N.A. O *Memorial histórico da Nobreza* publicou um documento inédito anotado de próprio punho pelo rei, extraído dos Arquivos do Reino, sessão histórica, registro M 813 e pasta M 814, que contém as *Entradas*. Vê-se ali meu nome e o de meu irmão: prova de que minha memória me fornecera as datas corretas. (Notas de Paris, 1840.)

- Vous ne tirâtes donc aucun parti de votre position ? - Aucun. - Que faisiez-vous donc ? - Je m'ennuyais. - Ainsi, vous ne vous sentiez aucune ambition ? - Si fait : à force d'intrigues et de soucis, j'arrivai à la gloire d'insérer dans l' *Almanach des Muses* une idylle dont l'apparition me pensa tuer d'espérance et de crainte. J'aurais donné tous les carrosses du Roi pour avoir composé la romance : *O ma tendre musette !* ou : *De mon berger volage* .

Propre à tout pour les autres, bon à rien pour moi : me voilà.

## (10)

*Paris, juin 1821.*

### PASSAGE EN BRETAGNE. – GARNISON À DIEPPE. – RETOUR À PARIS AVEC LUCILE ET JULIE.

Tout ce qu'on vient de lire de ce livre quatrième a été écrit à Berlin. Je suis revenu à Paris pour le baptême du duc de Bordeaux, et j'ai donné la démission de mon ambassade par fidélité politique à M. de Villèle sorti du ministère. Rendu à mes loisirs, écrivons. A mesure que ces *Mémoires* se remplissent de mes années écoulées, ils me représentent le globe inférieur d'un sablier constatant ce qu'il y a de poussière tombée de ma vie : quand tout le sable sera passé, je ne retournerais pas mon horloge de verre, Dieu m'en eût-il donné la puissance.

La nouvelle solitude dans laquelle j'entrai en Bretagne après ma présentation, n'était plus celle de Combourg ; elle n'était ni aussi entière, ni aussi sérieuse, et pour tout dire, ni aussi forcée : il m'était loisible de la quitter ; elle perdait de sa valeur. Une vieille châtelaine armoriée, un vieux baron blasonné gardant dans un manoir féodal leur dernière fille et leur dernier fils, offraient ce que les Anglais appellent des *caractères* : rien de provincial, de rétréci dans cette vie, parce qu'elle n'était pas la vie commune.

– O senhor não tirou, pois, nenhum partido de sua posição? – Nenhum. – O que ficou fazendo, então? – Eu me entediava. – O senhor não alimentava, portanto, nenhuma ambição? – Mas sim, à força de intrigas e de inquietação, atingi a glória de inserir no *Almanach des Muses* um idílio cuja publicação pensei que fosse me matar de esperança e de medo. Teria dado todas as carruagens do Rei para ter composto o romance: *O ma tendre musette!* ou: *De mon Berger volage.*

Prontamente capaz de tudo para os outros, sem préstimo nenhum para mim mesmo: este sou eu.

## Capítulo 10

Paris, junho de 1821.

Passagem pela Bretanha. – Guarnição em Dieppe. – Retorno a Paris com Lucile e Julie.

Tudo o que acabamos de ler no livro precedente foi escrito em Berlim. Voltei a Paris para o batismo do duque de Bordeaux, e ped demissão de minha embaixada por lealdade política ao senhor de Villèle, demitido do ministério. Entregue a meus lazeres, escrevamos. À medida que essas *Memórias* se enchem com meus anos transcorridos, elas me aparecem como o globo inferior de uma ampulheta atestando o que há de pó já caído de minha vida: quando toda a areia tiver passado, não virarei meu relógio de vidro, ainda que Deus me dê forças para fazê-lo.

A nova solidão, para a qual voltei na Bretanha depois de minha apresentação, não era mais a mesma de Combourg; não era nem tão inteira, nem tão grave, e, afinal de contas, nem tão inelutável: me era possível abandoná-la; ela começava a perder seu valor. Uma velha castelã armoriada, um velho barão brasonado guardando num casarão feudal sua última filha e seu último filho, ofereciam aquilo que os ingleses chamam de *caracteres*: nada de provinciano, nada de acanhado, nesta vida, pois ela não era uma vida comum.

Chez mes soeurs, la province se retrouvait au milieu des champs : on allait dansant de voisins en voisins, jouant la comédie dont j'étais quelquefois un mauvais acteur. L'hiver, il fallait subir à Fougères la société d'une petite ville, les bals, les assemblées, les dîners, et je ne pouvais pas, comme à Paris, être oublié.

D'un autre côté, je n'avais pas vu l'armée, la cour, sans qu'un changement se fût opéré dans mes idées : en dépit de mes goûts naturels, je ne sais quoi se débattant en moi contre l'obscurité me demandait de sortir de l'ombre. Julie avait la province en détestation ; l'instinct du génie et de la beauté poussait Lucile sur un plus grand théâtre.

Je sentais donc dans mon existence un malaise par qui j'étais averti que cette existence n'était pas ma destinée.

Cependant, j'aimais toujours la campagne, et celle de Marigny était charmante. Mon régiment avait changé de résidence : le premier bataillon tenait garnison au Havre, le second à Dieppe ; je rejoignis celui-ci : ma présentation faisait de moi un personnage. Je pris goût à mon métier ; je travaillais à la manoeuvre ; on me confia des recrues que j'exerçais sur les galets au bord de la mer : cette mer a formé le fond du tableau dans presque toutes les scènes de ma vie.

La Martinière ne s'occupait à Dieppe ni de son homonyme *Lamartinière* , ni du P. Simon, lequel écrivait contre Bossuet, Port-Royal et les Bénédictins, ni de l'anatomiste Pecquet, que madame de Sévigné appelle le petit Pecquet ; mais La Martinière était amoureux à Dieppe comme à Cambrai : il dépérissait aux pieds d'une forte Cauchoise, dont la coiffe et le toupet avaient une demi-toise de haut. Elle n'était pas jeune : par un singulier hasard, elle s'appelait Cauchie, petite-fille apparemment de cette Dieppoise, Anne Cauchie, qui en 1645 était âgée de cent cinquante ans.

C'était en 1647 qu'Anne d'Autriche, voyant comme moi la mer par les fenêtres de sa chambre, s'amusait à regarder les brûlots se consumer pour la divertir. Elle laissait les peuples qui avaient été fidèles à Henri IV garder le jeune Louis XIV ; elle donnait à ces peuples des bénédictions infinies, *malgré leur vilain langage normand* .

On retrouvait à Dieppe quelques redevances féodales que j'avais vu payer à Combourg : il était dû au bourgeois Vauquelin trois têtes de porcs ayant chacun une orange entre les dents, et trois sous marqués de la plus ancienne monnaie connue.



Na casa das minhas irmãs, a província estava no meio dos campos: íamos dançar num ou noutro vizinho, fazíamos teatro, em que eu era, às vezes, um péssimo ator. Durante o inverno, era preciso suportar em Fougères o convívio de uma pequena cidade, os bailes, as reuniões, os jantares, e eu não podia, como em Paris, ser esquecido.

Por outro lado, eu não havia visto o exército, a Corte, sem que se operasse uma mudança em minhas idéias: a despeito de meus pendores naturais, algo em mim se revoltava contra a obscuridade, me dizendo para sair da sombra. Julie detestava a vida provinciana; o instinto do gênio e da beleza incitavam Lucile a procurar um teatro maior.

Sentia, pois, em minha existência um mal-estar que me advertia de que esta existência não coincidia com meu destino.

Todavia, eu continuava a gostar do campo, e os domínios de Marigny eram encantadores.<sup>11</sup> Meu regimento havia mudado de quartel: o primeiro batalhão tinha a guarnição no Havre, o segundo em Dieppe; dirigi-me a este último: minha apresentação fazia de mim um personagem. Tomei gosto por meu ofício; trabalhava com as manobras; confiaram-me recrutas que eu treinava à beira do mar sobre a praia seixosa: este mar esteve no fundo da paisagem de quase todas as cenas da minha vida.

La Martinière não se ocupava em Dieppe nem de seu homônimo *Lamartinière*, nem do padre Simon, que escrevia contra Bossuet, Port-Royal e os Beneditinos, nem do anatomista Pecquet, que Madame de Sévigné chama de o pequeno Pecquet; mas La Martinière estava amando em Dieppe assim como esteve em Cambrai: ele definhava aos pés de uma robusta *cauchoise*, cuja touca e topete possuíam uma meia-toesa de altura. Ela não era jovem: por um singular acaso, ela se chamava Cauchie, neta, ao que parece, daquela *Dieppoise*, Anne Cauchie, que em 1645, tinha a idade de cento e cinqüenta anos.

Foi em 1647 que Anne d'Autriche, contemplando, como eu, o mar pelas janelas de seu quarto, divertia-se ao ver os brulotes<sup>12</sup> se consumirem em chamas para entretê-la. Ela deixava aos povos que haviam sido fiéis a Henrique IV a tutela do jovem Luís XIV; concedia a esses povos infinitas bênçãos, *apesar de sua linguagem plebéia e normanda*.

Havia, em Dieppe, certos tipos de censos feudais que eu tinha visto serem pagos em Combourg: deviam ao burguês Vauquelin três cabeças de porcos, tendo cada uma delas uma laranja entre os dentes, e três soldos cunhados da mais antiga moeda conhecida.

---

<sup>11</sup> Marigny mudou muito desde a época em que minha irmã lá vivia. Foi vendido, e pertence hoje aos senhores de Pommereul, que refizeram as construções e as embelezaram muito.

<sup>12</sup> Tipo de navio incendiário.

Je revins passer un semestre à Fougères. Là régnait une fille noble, appelée mademoiselle de La Belinaye, tante de cette comtesse de Tronjoli, dont j'ai déjà parlé. Une agréable laide, soeur d'un officier au régiment de Condé, attira mes admirations : je n'aurais pas été assez téméraire pour élever mes vœux jusqu'à la beauté ; ce n'est qu'à la faveur des imperfections d'une femme que j'osais risquer un respectueux hommage.

Madame de Farcy, toujours souffrante, prit enfin la résolution d'abandonner la Bretagne. Elle détermina Lucile à la suivre ; Lucile, à son tour, vainquit mes répugnances : nous prîmes la route de Paris ; douce association des trois plus jeunes oiseaux de la couvée.

Mon frère était marié ; il demeurait chez son beau-père, le président de Rosambo, rue de Bondy. Nous convînmes de nous placer dans son voisinage : par l'entremise de M. Delisle de Sales, logé dans les pavillons de Saint-Lazare, au haut du faubourg Saint-Denis, nous arrêtâmes un appartement dans ces mêmes pavillons.

## (11)

*Paris, juin 1821.*

### DELISLE DE SALES. – FLINS. – VIE D'UN HOMME DE LETTRES.

Madame de Farcy s'était accointée, je ne sais comment, avec Delisle de Sales, lequel avait été mis jadis à Vincennes pour des niaiseries philosophiques. A cette époque, on devenait un personnage quand on avait barbouillé quelques lignes de prose ou inséré un quatrain dans l' *Almanach des Muses* . Delisle de Sales, très brave homme, très cordialement médiocre, avait un grand relâchement d'esprit, et laissait aller sous lui ses années ; ce vieillard s'était composé une belle bibliothèque avec ses ouvrages, qu'il brocantait à l'étranger et que personne ne lisait à Paris. Chaque année, au printemps, il faisait ses remontes d'idées en Allemagne. Gras et débraillé, il portait un rouleau de papier crasseux que l'on voyait sortir de sa poche ; il y consignait au coin des rues sa pensée du moment. Sur le piédestal de son buste en marbre, il avait tracé de sa main cette inscription, empruntée au buste de Buffon : *Dieu, l'homme, la nature, il a tout expliqué* .

Retornei a Fougères para passar um semestre. Reinava ali uma jovem nobre, chamada senhorita de La Belinaye, tia daquela condessa de Tronjoli, de que já falei. Uma feia charmosa, irmã de um oficial do regimento de Condé, atraiu minha atenção: eu não teria sido temerário o suficiente para estender minhas apostas até a beleza; foi graças às imperfeições de uma mulher que ousei arriscar uma respeitosa homenagem.

A senhora de Farcy, sempre indisposta tomou a decisão de abandonar a Bretanha. Ela encorajou Lucile a segui-la; Lucile, por sua vez, fez-me superar minha repulsa: tomamos o caminho de Paris; terna ligação dos três pássaros mais jovens da ninhada.

Meu irmão estava casado; ele residia na casa de seu sogro, o presidente de Rosambo, à rua de Bondy. Combinamos de nos estabelecer em sua vizinhança: por intermédio do senhor Delisle de Sales, habitando os pavilhões de Saint-Lazare, na parte alta do bairro Saint-Denis, nos instalamos num aposento dentro desses mesmos pavilhões.

## Capítulo 11

Paris, junho de 1821.

Delisle de Sales. – Flins. – Vida de um homem de Letras.

A senhora de Farcy tinha se aproximado, não sei como, de Delisle de Sales, que havia sido mandado a Vincennes por causa de ninharias filosóficas. Por esta época, um homem tornava-se um personagem importante quando havia rabiscado algumas linhas de prosa ou incluído um quarteto no *Almanach des Muses*. Delisle de Sales, tão honrado homem, tão cordialmente medíocre, padecia de uma forte negligência de espírito, e deixava passar os anos; este velho homem formara uma bela biblioteca com suas obras, que revendia no exterior e que ninguém lia em Paris. Todo ano, na primavera, ele se reequipava de idéias na Alemanha. Gordo e desalinhado, carregava um rolo de papel imundo que assistíamos ele tirar do bolso; ali anotava, nas esquinas das ruas, seus pensamentos do momento. Sobre o pedestal de seu busto de mármore, havia escrito de seu próprio punho a seguinte inscrição, tomada do busto de Buffon: *Deus, o homem, a natureza, ele tudo explicou.*

Delisle de Sales tout expliqué ! Ces orgueils sont bien plaisants, mais bien décourageants. Qui se peut flatter d'avoir un talent véritable ? Ne pouvons-nous pas être, tous tant que nous sommes, sous l'empire d'une illusion semblable à celle de Delisle de Sales ? Je parierais que tel auteur qui lit cette phrase, se croit un écrivain de génie, et n'est pourtant qu'un sot.

Si je me suis trop longuement étendu sur le compte du digne homme des pavillons de Saint-Lazare, c'est qu'il fut le premier littérateur que je rencontrai : il m'introduisit dans la société des autres.

La présence de mes deux soeurs me rendit le séjour de Paris moins insupportable ; mon penchant pour l'étude affaiblit encore mes dégoûts. Delisle de Sales me semblait un aigle. Je vis chez lui Carbon Flins des Oliviers, qui tomba amoureux de madame de Farcy. Elle s'en moquait ; il prenait bien la chose, car il se piquait d'être de bonne compagnie. Flins me fit connaître Fontanes, son ami, qui est devenu le mien.

Fils d'un maître des eaux et forêts de Reims, Flins avait reçu une éducation négligée ; au demeurant, homme d'esprit et parfois de talent. On ne pouvait voir quelque chose de plus laid : court et bouffi, de gros yeux saillants, des cheveux hérissés, des dents sales, et malgré cela l'air pas trop ignoble. Son genre de vie, qui était celui de presque tous les gens de lettres de Paris à cette époque, mérite d'être raconté.

Flins occupait un appartement rue Mazarine, assez près de Laharpe, qui demeurait rue Guénégaud. Deux Savoyards, travestis en laquais par la vertu d'une casaque de livrée, le servaient ; le soir, ils le suivaient, et introduisaient les visites chez lui le matin. Flins allait régulièrement au Théâtre-Français, alors placé à l'Odéon, et excellent surtout dans la comédie. Brizard venait à peine de finir ; Talma commençait ; Larive, Saint-Phal, Fleury, Molé, Dazincourt, Dugazon, Grandmesnil, mesdames Contat, Saint-Val, Desgarcins, Olivier, étaient dans toute la force du talent, en attendant mademoiselle Mars, fille de Monvel, prête à débiter au théâtre Montansier. Les actrices protégeaient les auteurs et devenaient quelquefois l'occasion de leur fortune.

Flins, qui n'avait qu'une petite pension de sa famille, vivait de crédit. Vers les vacances du Parlement, il mettait en gage les livrées de ses Savoyards, ses deux montres, ses bagues et son linge, payait avec le prêt ce qu'il devait, partait pour Reims, y passait trois mois, revenait à Paris, retirait au moyen de l'argent que lui donnait son père, ce qu'il avait déposé au Mont-de-Piété, et recommençait le cercle de cette vie, toujours gai et bien reçu.

Delisle de Sales tudo explicou! Essas pretensões são bem divertidas, mas bem desalentadoras. Quem pode se orgulhar de ter um talento verdadeiro? Não podemos estar nós todos, sem exceção, sob o império de uma ilusão semelhante a esta de Delisle de Sales? Eu aposto que entre os que lêem esta frase deve haver alguém que se crê um escritor de gênio, quando, na verdade, é apenas um tolo.

Se por acaso me estendi tão longamente sobre a conta do digno homem dos pavilhões de Saint-Lazare, é porque ele foi o primeiro literato que encontrei: ele me introduziu na sociedade dos demais escritores.

A presença de minhas duas irmãs tornou minha estadia em Paris menos insuportável; a inclinação que tinha para o estudo também abrandava meus desconfortos. Delisle de Sales me parecia uma águia. Vi na sua casa Carbon Flins des Oliviers, que se apaixonou pela senhora de Farcy. Ela zombava dele ; ele suportava bem a coisa, dizendo ser de boa educação. Flins me fez conhecer Fontanes, seu amigo, que também tornou-se meu.

Filho de um diretor da Administração das Águas e Florestas de Reims, Flins havia recebido uma educação descuidada; de resto, era um homem de espírito e, às vezes, de talento. Não podia haver algo mais feio: baixo e inchado, com olhos enormes e saltados, cabelos arrepiados, dentes sujos, e, apesar disso, com um aspecto até que não tanto idiota. Seu tipo de vida, que era o de quase todos os homens de letras de Paris nesta época, merece ser contado.

Flins ocupava uma residência na rua Mazarine, bem perto de Laharpe, que morava na rua Guénégaud. Dois saboianos, convertidos em lacaios graças a uma casaca de libré, o serviam; à noite, eles o acompanhavam, e traziam as visitas até ele de manhã. Flins ia regularmente ao Teatro Francês, que ficava então no Odeon, e era sobretudo excelente na comédia. Brizard acabava de sair de cena; Talma estava começando, Larive, Saint-Phal, Fleury, Molé, Dazincourt, Dugazon, Grandmesnil, as senhoras Contat, Saint-Val, Desgarcins, Olivier estavam em plena força de seu talento, à espera da senhorita Mars, filha de Monvel, prestes a iniciar no teatro Montansier. As atrizes protegiam os autores e se convertiam, às vezes, na razão de seu sucesso.

Flins, que não tinha mais que uma pequena pensão de sua família, vivia de empréstimos. Perto do período de férias do Parlamento, empenhava as librés de seus saboianos, seus dois relógios, seus anéis e sua roupa, pagava com o empréstimo aquilo que devia, ia embora para Reims, onde passava três meses, retornava a Paris, retirava, com o dinheiro que lhe dava seu pai, aquilo que tinha depositado em Mont-de Piété, e recomeçava o círculo desta vida, sempre alegre e bem recebido.

## (12)

*Paris, juin 1821.*

## GENS DE LETTRES. – PORTRAITS.

Dans le cours des deux années qui s'écoulèrent depuis mon établissement à Paris jusqu'à l'ouverture des Etats-Généraux, cette société s'élargit. Je savais par coeur les élégies du chevalier de Parny, et je les sais encore. Je lui écrivis pour lui demander la permission de voir un poète dont les ouvrages faisaient mes délices ; il me répondit poliment : je me rendis chez lui rue de Cléry.

Je trouvai un homme assez jeune encore, de très bon ton, grand, maigre, le visage marqué de petite-vérole. Il me rendit ma visite ; je le présentai à mes soeurs. Il aimait peu la société et il en fut bientôt chassé par la politique : il était alors du vieux parti. Je n'ai point connu d'écrivain qui fût plus semblable à ses ouvrages : poète et créole, il ne lui fallait que le ciel de l'Inde, une fontaine, un palmier et une femme. Il redoutait le bruit, cherchait à glisser dans la vie sans être aperçu, sacrifiait tout à sa paresse, et n'était trahi dans son obscurité, que par ses plaisirs qui touchaient en passant sa lyre :

Que notre vie heureuse et fortunée  
Coule en secret, sous l'aile des amours,  
Comme un ruisseau qui, murmurant à peine,  
Et dans son lit resserrant tous ses flots  
Cherche avec soin l'ombre des arbrisseaux,  
Et n'ose pas se montrer dans la plaine.

## Capítulo 12<sup>13</sup>

Paris, junho de 1821.

Homens de letras. – Retratos.

No curso dos dois anos que transcorreram desde meu estabelecimento em Paris até a abertura dos Estados-Gerais, esta sociedade ampliou-se. Eu sabia de cor as elegias do cavaleiro de Parny, e ainda as sei. Escrevi-lhe para solicitar a permissão de ver um poeta cujas obras me proporcionavam um grande deleite; ele respondeu-me educadamente: fui à casa dele na rua Cléry.

Encontrei um homem ainda bastante jovem, de muito boas maneiras, alto, magro, com o rosto marcado pela varíola. Ele retribuiu minha visita; apresentei-o a minhas irmãs. Não gostava muito do convívio social e foi logo afastado de qualquer convívio pela política: ele era então do velho partido. Não conheci escritor que se parecesse mais com suas próprias obras: poeta e crioulo, necessitava somente do céu da Índia, duma fonte, duma palmeira e duma mulher. Repelia o barulho, tentava deslizar pela vida sem ser notado, sacrificava tudo em favor da preguiça, e só traía sua obscuridade quando seus prazeres *en passant*, faziam-no tocar a lira:

Que notre vie heureuse et fortunée  
Coule, en secret, sous l'aile des amours,  
Comme un ruisseau qui, murmurant à peine  
Et dans son lit resserrant tous ses flots,  
Cherche avec soin l'ombre des arbrisseaux,  
Et n'ose pas se montrer dans la plaine.<sup>14</sup>

---

<sup>13</sup> Para informações sobre algumas das personalidades apresentadas aqui, ver nota do capítulo 2 deste trabalho.

<sup>14</sup> *Poésies érotiques* (1778), livre II, « Le Raccomodement » : “Que feliz e afortunada nossa vida passe, em segredo, sob as asas dos amores, como um rio que, apenas murmurando e, encerrando em seu leito todas suas águas, busque com cuidado a sombra dos arbustos, sem ousar mostrar-se na planície.”

C'est cette impossibilité de se soustraire à son indolence qui de furieux aristocrate, rendit le chevalier de Parny misérable révolutionnaire, attaquant la religion persécutée et les prêtres à l'échafaud, achetant son repos à tout prix, et prêtant à la muse qui chanta Eléonore le langage de ces lieux où Camille Desmoulins allait marchander ses amours.

L'auteur de l' *Histoire de la littérature italienne* , qui s'insinua dans la Révolution à la suite de Chamfort, nous arriva par ce cousinage que tous les Bretons ont entre eux. Ginguené vivait dans le monde sur la réputation d'une pièce de vers assez gracieuse, *la Confession de Zulmé*, qui lui valut une chétive place dans les bureaux de M. de Necker ; de là sa pièce sur son entrée au contrôle général. Je ne sais qui disputait à Ginguené son titre de gloire, *la Confession de Zulmé* ; mais dans le fait il lui appartenait.

Le poète rennais savait bien la musique et composait des romances. D'humble qu'il était, nous vîmes croître son orgueil, à mesure qu'il s'accrochait à quelqu'un de connu. Vers le temps de la convocation des Etats-Généraux, Chamfort l'employa à barbouiller des articles pour des journaux et des discours pour des clubs : il se fit superbe. A la première fédération il disait : « Voilà une belle fête ! on devrait pour mieux l'éclairer brûler quatre aristocrates aux quatre coins de l'autel. » Il n'avait pas l'initiative de ces voeux ; longtemps avant lui, le ligueur Louis Dorléans avait écrit dans son *Banquet du comte d' Arête* : « u'il fallait attacher en guise de fagots les ministres protestants à l'arbre du feu de Saint-Jean et mettre le roy Henry IV dans le muids où l'on mettait les chats. »

Ginguené eut une connaissance anticipée des meurtres révolutionnaires. Madame Ginguené prévint mes soeurs et ma femme du massacre qui devait avoir lieu aux Carmes et leur donna asile : elles demeuraient *cul-de-sac Férou*, dans le voisinage du lieu où l'on devait égorger.



Foi esta impossibilidade de subtrair-se à indolência que fez o cavaleiro de Parny, de furioso aristocrata, se converter num miserável revolucionário, atacando a religião perseguida e os padres condenados ao cadafalso, comprando seu repouso a qualquer preço, e emprestando à musa que cantou Eleonora a linguagem daqueles lugares em que Camille Desmoulins ia negociar seus amores.

O autor da *Histoire de la Littérature Italienne*, que entrou para a Revolução seguindo Chamfort, chegou até nós por esse parentesco que todos os bretões têm entre si. Ginguené vivia sob a reputação de uma peça teatral em verso muito simpática, a *Confession de Zulmé*, que lhe valeu um acanhado lugar nos gabinetes do senhor de Necker; vem daí sua peça sobre seu ingresso no Controle Geral de Finanças. Não sei quem disputava com Ginguené seu título de glória, a *Confession de Zulmé*; mas, de fato, ela lhe pertencia.

O poeta de Rennes conhecia música muito bem e compunha romances. De humilde que era, vimos seu orgulho aumentar à medida que se ligava a alguém reconhecido. Pela época da convocação dos Estados-Gerais, Chamfort dedicou-se a escrevinhar artigos para os jornais e discursos para os clubes: mostrou-se soberbo. Na primeira Federação, ele dizia: “Temos aí uma grande festa! Para iluminá-la melhor dever-se-ia queimar quatro aristocratas nos quatro cantos do altar.” Não foi dele a iniciativa de expressar tais votos; muito tempo antes, o membro da Santa Liga, Louis Dorléans, havia escrito em seu *Banquet du comte d’Arête*: “que era preciso amarrar como um feixe de lenha os ministros protestantes à árvore da fogueira de São João e colocar o rei Henrique IV no tonel onde se colocavam os gatos.”

Ginguené teve conhecimento antecipado dos assassinatos revolucionários. A senhora Ginguené preveniu minhas irmãs e minha mulher do massacre que estava para acontecer nas Carmelitas e lhes deu asilo: elas ficaram no beco Férou, muito próximo do local em que seriam feitas as degolas.

Après la Terreur, Ginguené devint quasi chef de l'instruction publique. Ce fut alors qu'il chanta *l'Arbre de la liberté* au Cadran-Bleu, sur l'air : *Je l' ai planté, je l' ai vu naître* . On le jugea assez béat de philosophie pour une ambassade auprès d'un de ces rois qu'on découronnait. Il écrivait de Turin à M. de Talleyrand qu'il avait *vaincu un préjugé* : il avait fait recevoir sa femme en pet-en-l'air à la cour. Tombé de la médiocrité dans l'importance, de l'importance dans la niaiserie, et de la niaiserie dans le ridicule, il a fini ses jours littérateur distingué comme critique, et, ce qu'il y a de mieux, écrivain indépendant dans la *Décade* : la nature l'avait remis à la place d'où la société l'avait mal à propos tiré. Son savoir est de seconde main, sa prose lourde, sa poésie correcte et quelquefois agréable.

Ginguené avait un ami, le poète Lebrun. Ginguené protégeait Lebrun, comme un homme de talent, qui connaît le monde, protège la simplicité d'un homme de génie ; Lebrun, à son tour, répandait ses rayons sur les hauteurs de Ginguené. Rien n'était plus comique que le rôle de ces deux compères, se rendant, par un doux commerce, tous les services que se peuvent rendre deux hommes supérieurs dans des genres divers.

Lebrun était tout bonnement un faux monsieur de l'Empyrée ; sa verve était aussi froide que ses transports étaient glacés. Son Parnasse, chambre haute dans la rue Montmartre, offrait pour tout meuble des livres entassés pêle-mêle sur le plancher, un lit de sangle dont les rideaux, formés de deux serviettes sales, pendillaient sur une tringle de fer rouillé, et la moitié d'un pot à l'eau accotée contre un fauteuil dépaillé. Ce n'est pas que Lebrun ne fût à son aise, mais il était avare et adonné à des femmes de mauvaise vie.

Au souper *antique* de M. de Vaudreuil, il joua le personnage de Pindare. Parmi ses poésies lyriques, on trouve des strophes énergiques ou élégantes, comme dans l'ode sur le vaisseau *le Vengeur* et dans l'ode sur *les Environs* de Paris. Ses élégies sortent de sa tête, rarement de son âme ; il a l'originalité recherchée, non l'originalité naturelle ; il ne crée rien qu'à force d'art ; il se fatigue à pervertir le sens des mots et à les conjoindre par des alliances monstrueuses. Lebrun n'avait de vrai talent que pour la satire ; son épître sur *la bonne et la mauvaise plaisanterie* a joui d'un renom mérité. Quelques-unes de ses épigrammes sont à mettre auprès de celles de J.-B. Rousseau ; Laharpe surtout l'inspirait. Il faut encore lui rendre une autre justice : il fut indépendant sous Bonaparte, et il resta de lui, contre l'opresseur de nos libertés, des vers sanglants.

Depois do Terror, Ginguené se tornou um quase-chefe da Instrução Pública. Foi então que cantou *l'Arbre de la liberté* no Cadran-Bleu, sobre a melodia: *Je l'ai planté, je l'ai vu naître*. Ele foi considerado demasiadamente devoto de filosofia para obter uma embaixada junto a um desses reis que estavam sendo descoroados. Escrevia de Turim ao senhor de Talleyrand dizendo que tinha *vencido um preconceito*: a mulher dele havia sido recebida na Corte com uma veste curta. Saído da mediocridade para a notoriedade, da notoriedade para a insignificância, e da insignificância para o ridículo, terminou seus dias de literato distinto como crítico, e, o que é ainda melhor, escritor independente na *Décade*: a natureza o havia restituído ao lugar de onde a sociedade o tinha tirado. Seu saber era de segunda mão, sua prosa pesada, sua poesia correta e, por vezes, agradável.

Ginguené tinha um amigo, o poeta Lebrun. Ginguené protegia Lebrun, como um homem de talento, que conhece o mundo, protege a simplicidade de um homem de gênio; Lebrun, por sua vez, propagava seus raios sobre as alturas de Ginguené. Nada era mais cômico do que a situação desses dois compadres, prestando, por um sensível comércio, todos os favores que se podem trocar reciprocamente dois homens superiores nas mais diversas atividades.

Lebrun era simplesmente um falso senhor do Império; sua verve era tão fria quanto gélidos eram seus êxtases. Seu Parnaso, um quarto nas alturas da rua Montmartre, tinha por móveis apenas livros empilhados desordenadamente sobre o chão, uma cama de tiras de lona, cujas cortinas, feitas de duas toalhas sujas, pendiam de um varão de ferro enferrujado, e metade de um jarro de água apoiado contra uma poltrona desempalhada. Isso não significa que Lebrun não tivesse meios, mas ele era avaro e dado a relações com mulheres da vida.

Na ceia à *antiga* do senhor de Vaudreuil, ele representou o personagem de Píndaro. Em meio a suas poesias líricas, encontramos estrofes enérgicas ou elegantes, como na ode ao barco *le Vengeur* e na ode *les Environs de Paris*. Suas elegias saem de seu cérebro, raramente de sua alma; ele possui uma originalidade rebuscada, não uma originalidade natural; tudo o que cria sai artificial; empenha-se em perverter o sentido das palavras e em recompô-las fazendo alianças monstruosas. Lebrun só tinha verdadeiro talento para a sátira; sua epístola sobre *la bonne et la mauvaise plaisanterie* obteve uma reputação merecida. Alguns de seus epigramas são comparáveis aos de J.-B. Rousseau; era Laharpe, principalmente, que o inspirava. É preciso ainda lhe render justiça em outra coisa; manteve a sua independência sob Bonaparte, e deixou versos cruéis contra o opressor de nossas liberdades.

Mais, sans contredit, le plus bilieux des gens de lettres que je connus à Paris à cette époque était Chamfort ; atteint de la maladie qui a fait les Jacobins, il ne pouvait pardonner aux hommes le hasard de sa naissance. Il trahissait la confiance des maisons où il était admis ; il prenait le cynisme de son langage pour la peinture des moeurs de la cour. On ne pouvait lui contester de l'esprit et du talent mais de cet esprit et de ce talent qui n'atteignent point la postérité. Quand il vit que sous la Révolution il n'arrivait à rien, il tourna contre lui-même les mains qu'il avait levées sur la société. Le bonnet rouge ne parut plus à son orgueil qu'une autre espèce de couronne, le sans-culottisme qu'une sorte de noblesse, dont les Marat et les Robespierre étaient les grands seigneurs. Furieux de retrouver l'inégalité des rangs jusque dans le monde des douleurs et des larmes, condamné à n'être encore qu'un *vilain* dans la féodalité des bourreaux, il se voulut tuer pour échapper aux supériorités du crime ; il se manqua : la mort se rit de ceux qui l'appellent et qui la confondent avec le néant.

Je n'ai connu l'abbé Delille qu'en 1798 à Londres et n'ai vu ni Rulhière, qui vit par madame d'Egmont et qui la fait vivre, ni Palissot, ni Beaumarchais, ni Marmontel. Il en est ainsi de Chénier que je n'ai jamais rencontré, qui m'a beaucoup attaqué, auquel je n'ai jamais répondu, et dont la place à l'Institut devait produire une des crises de ma vie.

Lorsque je relis la plupart des écrivains du dix-huitième siècle, je suis confondu et du bruit qu'ils ont fait et de mes anciennes admirations. Soit que la langue ait avancé, soit qu'elle ait rétrogradé, soit que nous ayons marché vers la civilisation, ou battu en retraite vers la barbarie, il est certain que je trouve quelque chose d'usé, de passé, de grisailé, d'inanimé, de froid dans les auteurs qui firent les délices de ma jeunesse. Je trouve même dans les plus grands écrivains de l'âge voltairien des choses pauvres de sentiment de pensée et de style.

A qui m'en prendre de mon mécompte ? J'ai peur d'avoir été le premier coupable : novateur né, j'aurai peut-être communiqué aux générations nouvelles la maladie dont j'étais atteint. Epouvanté, j'ai beau crier à mes enfants : « N'oubliez pas le français ! » Ils me répondent comme le Limousin à Pantagruel : « qu'ils viennent de l'alme, inclyte et célèbre académie que l'on vocite Lutèce. »

Mas, sem dúvida, o mais bilioso dos homens de letras que conheci em Paris nesta época era Chamfort; atingido pela doença que deu origem aos Jacobinos, não podia perdoar aos homens o acaso de seu nascimento. Ele traía a confiança das casas em que era recebido; tomava o cinismo de sua linguagem pela pintura dos hábitos da Corte. Não podemos contestar-lhe o espírito e o talento, mas um tipo de espírito e de talento que não atingem a posteridade. Quando viu que sob a Revolução não chegaria a lugar nenhum, dirigiu contra si mesmo as mãos que havia levantado contra a sociedade. O *bonnet rouge* não representou para seu orgulho mais do que uma outra forma de coroa, o *sans-culottisme* era apenas uma espécie de nobreza, em que os Marat e os Robespierre eram os grandes senhores. Furioso para encontrar a desigualdade das classes até mesmo no mundo das dores e das lágrimas, condenado a ser tão-somente um *vilão* no meio do feudalismo dos carrascos, tentou matar-se para escapar à superioridade do crime; não conseguiu: a morte zomba daqueles que a chamam, e que a confundem com o nada.

Conheci o abade apenas em 1798, em Londres e não vi nem Rulhière que viveu da senhora d’Egmont e que a fez viver, nem Palissot, nem Beaumarchais, nem Marmontel. Do mesmo modo, nunca encontrei Chénier, que muito me atacou, mas a quem nunca respondi; a disputa por sua cadeira no Instituto provocou uma das crises de minha vida.

Quando reli a maior parte dos escritores do século XVIII, fiquei perplexo com a repercussão que tiveram e com as minhas antigas admirações. Seja porque a língua tenha avançado, seja porque ela tenha retrocedido, seja porque tenhamos caminhado rumo à civilização, ou batido em retirada em direção à barbárie, o certo é que vejo alguma coisa de gasto, de passado, de cinzento, de inanimado, de frio nos autores que fizeram as delícias de minha juventude. Eu encontro, mesmo entre os maiores escritores do século de Voltaire, coisas pobres de sentimento, de pensamento e de estilo.

A quem culpar o meu desengano? Receio ter sido o primeiro culpado: inovador nato talvez eu tenha contagiado as novas gerações com a doença pela qual estava tomado. Assustado, gritei em vão a meus filhos: “Não esqueçam o francês!” Como Limousin a Pantagruel, eles me responderam: “que venham da ínclita e célebre academia à qual chamam de Lutécia.”

Cette manie de gréciser et de latiniser notre langue n'est pas nouvelle, comme on le voit : Rabelais la guérit elle reparut dans Ronsard. Boileau l'attaqua. De nos jours elle a ressuscité par la science. Nos révolutionnaires grands Grecs par nature, ont obligé nos marchands et nos paysans à apprendre les hectares, les hectolitres les kilomètres, les millimètres, les décagrammes : la politique a *ronsardisé* .

J'aurais pu parler ici de M. de Laharpe, que je connus alors et sur lequel je reviendrai ; j'aurais pu ajouter à la galerie de mes portraits celui de Fontanes ; mais bien que mes relations avec cet excellent homme prissent naissance en 1789, ce ne fut qu'en Angleterre que je me liai avec lui d'une amitié toujours accrue par la mauvaise fortune jamais diminuée par la bonne ; je vous en entretiendrai plus tard dans toute l'effusion de mon coeur, je n'aurai à peindre que des talents qui ne consolent plus la terre. La mort de mon ami est survenue au moment où mes souvenirs me conduisaient à retracer le commencement de sa vie. Notre existence est d'une telle fuite, que si nous n'écrivons pas le soir l'événement du matin, le travail nous encombre et nous n'avons plus le temps de le mettre à jour. Cela ne nous empêche pas de gaspiller nos années, de jeter au vent ces heures qui sont pour l'homme les semences de l'éternité.

### (13)

*Paris, juin 1821.*

FAMILLE ROSANBO. – M. DE MALESHERBES : SA PRÉDILECTION  
 POUR LUCILE. – APPARITION ET CHANGEMENT DE MA  
 SYLPHIDE.

Si mon inclination et celle de mes deux soeurs m'avaient jeté dans cette société littéraire, notre position nous forçait d'en fréquenter une autre ; la famille de la femme de mon frère fut naturellement pour nous le centre de cette dernière société.

Esta mania de grecizar e de latinizar nossa língua não é nova, como se vê: Rabelais curou-a, ela reapareceu em Ronsard. Boileau a atacou. Em nossos dias ela ressuscitou pela ciência; nossos revolucionários, grandes gregos por natureza, obrigaram nossos comerciantes e nossos camponeses a aprenderem os hectares, os hectolitros, os quilômetros, os milímetros, os decagramas: a política *ronsardizou*.

Eu poderia falar aqui também do senhor de Laharpe, que conheci por esta época, mas contarei sobre ele mais adiante; poderia acrescentar à minha galeria de retratos o de Fontanes, mas ainda que minhas relações com este excelente homem tenham nascido em 1789, foi somente na Inglaterra que me uni a ele por uma amizade que aos poucos se fortaleceu devido às nossos infortúnios, e que jamais diminuiu com nossas venturas; sobre eles eu lhes informarei mais tarde com toda a efusão de meus sentimentos. Devo evocar aí então apenas os talentos que não consolam mais a terra. A morte de meu amigo adveio no momento em que minhas recordações me levavam a contar o início de sua vida. Nossa existência é tão fugaz que, se não escrevermos à noite o acontecido pela manhã, o trabalho nos absorve, sem que tenhamos tempo de colocá-lo em dia. Nada disso nos impede de dissipar nossos anos, de jogar ao vento essas horas que são, para o homem, as sementes da eternidade.

## Capítulo 13

Paris, junho de 1821.

Família Rosanbo. – Senhor de Malesherbes: sua predileção por Lucile. – Aparição e transformação de minha sílfide.

Se minha inclinação e a de minhas duas irmãs me haviam inserido neste círculo literário, nossa posição obrigava-nos a freqüentar ainda um outro; a família da mulher de meu irmão foi, naturalmente para nós, o centro deste segundo convívio.

Le président Le Pelletier de Rosambo, mort depuis avec tant de courage, était, quand j'arrivai à Paris, un modèle de légèreté. A cette époque, tout était dérangé dans les esprits et dans les mœurs, symptôme d'une révolution prochaine. Les magistrats rougissaient de porter la robe et tournaient en moquerie la gravité de leurs pères. Les Lamoignon, les Molé, les Séguier, les d'Aguesseau voulaient combattre et ne voulaient plus juger. Les présidentes, cessant d'être de vénérables mères de famille, sortaient de leurs sombres hôtels pour devenir femmes à brillantes aventures. Le prêtre, en chaire, évitait le nom de Jésus-Christ et ne parlait que du *législateur des chrétiens* ; les ministres tombaient les uns sur les autres ; le pouvoir glissait de toutes les mains. Le suprême bon ton était d'être Américain à la ville, Anglais à la cour, Prussien à l'armée ; d'être tout, excepté Français. Ce que l'on faisait, ce que l'on disait, n'était qu'une suite d'inconséquences. On prétendait garder des abbés commandataires, et l'on ne voulait point de religion ; nul ne pouvait être officier s'il n'était gentilhomme, et l'on déblatérerait contre la noblesse ; on introduisait l'égalité dans les salons et les coups de bâton dans les camps.

M. de Malesherbes avait trois filles, mesdames de Rosambo, d'Aulnay, de Montboissier : il aimait de préférence madame de Rosambo, à cause de la ressemblance de ses opinions avec les siennes. Le président de Rosambo avait également trois filles, mesdames de Chateaubriand, d'Aulnay, de Tocqueville, et un fils dont l'esprit brillant s'est recouvert de la perfection chrétienne. M. de Malesherbes se plaisait au milieu de ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants. Mainte fois, au commencement de la Révolution, je l'ai vu arriver chez madame de Rosambo, tout échauffé de politique, jeter sa perruque, se coucher sur le tapis de la chambre de ma belle-soeur, et se laisser lutiner avec un tapage affreux par les enfants ameutés. Ç'aurait été du reste un homme assez vulgaire dans ses manières, s'il n'eût eu certaine brusquerie qui le sauvait de l'air commun : à la première phrase qui sortait de sa bouche, on sentait l'homme d'un vieux nom et le magistrat supérieur. Ses vertus naturelles s'étaient un peu entachées d'affectation par la philosophie qu'il y mêlait. Il était plein de science, de probité et de courage ; mais bouillant, passionné au point qu'il me disait un jour en parlant de Condorcet : « Cet homme a été mon ami ; aujourd'hui, je ne me ferais aucun scrupule de le tuer comme un chien. » Les flots de la Révolution le débordèrent, et sa mort a fait sa gloire. Ce grand homme serait demeuré caché dans ses mérites, si le malheur ne l'eût décelé à la terre. Un noble Vénitien perdit la vie en retrouvant ses titres dans l'éboulement d'un vieux palais.



O presidente Le Pelletier de Rosanbo, que morreu pouco depois, com tanta coragem, era, quando cheguei a Paris, um modelo de leveza. Nessa época, tudo estava baralhado nos espíritos e nos costumes, sintoma de uma revolução próxima. Os magistrados enrubesciam ao ter que vestir a toga e faziam chacota da seriedade de seus pais. Os Lamoignon, os Molé, os Séguier, os d'Aguesseau pretendiam combater e não queriam mais julgar. As presidentes, deixando de serem veneráveis mães de família, saíam de seus sombrios palacetes para se tornarem mulheres de brilhantes aventuras. O sacerdote, no púlpito, evitava o nome de Jesus Cristo e falava somente do *legislador dos cristãos*; um atrás do outro, os ministros caíam; o poder escorria de todas as mãos. O supremo bom tom consistia em ser americano na cidade, inglês na Corte, prussiano no exército; em ser qualquer coisa, menos francês. O que se fazia, o que se dizia, não passava de um amontoado de inconseqüências. Pretendia-se manter os abades comendatários, e não se queria a religião; ninguém podia ser oficial se não fosse nobre, e deblaterava-se contra a nobreza; introduzia-se a igualdade dentro dos salões e pauladas nos acampamentos.

O senhor de Malesherbes tinha três filhas, as senhoras de Rosanbo, d'Aulnay, de Montboissier: ele gostava mais da senhora de Rosanbo, por causa da afinidade das opiniões dela com as suas. O presidente de Rosanbo também tinha três filhas, senhoras de Chateaubriand, d'Aulnay, de Tocqueville, e um filho, cujo brilhante espírito recobriu-se com a perfeição cristã. O senhor de Malesherbes divertia-se junto a seus filhos, netos e bisnetos. No início da Revolução, muitas vezes o vi chegar à casa da senhora de Rosanbo, encharcado de política, jogar a peruca, deitar-se sobre o tapete do quarto de minha cunhada, e entregar-se, num alvoroço infernal, às travessuras das crianças em polvorosa. Seria, de resto, um homem de maneiras muito vulgares, não fosse uma certa intemperividade de gênio que o livrava de uma aparência comum: na primeira frase que deixava escapar da boca entrevíamos um homem de velho nome, o magistrado superior. Suas virtudes naturais eram um pouco contaminadas pela afetação da filosofia que se insinuava. Ele estava cheio de saber, de probidade e de coragem; mas transbordava, apaixonado, a ponto de me dizer, certo dia, a propósito de Condorcet: “Este homem foi meu amigo; hoje, não teria nenhum escrúpulo em matá-lo como a um cachorro.” O fluxo da Revolução o fez exceder-se, e sua morte produziu a sua glória. Este grandioso homem teria seus méritos ocultados, se o infortúnio não o tivesse revelado ao mundo. Um nobre veneziano perdeu a vida ao reencontrar seus títulos de nobreza no desmoronamento de um velho palácio.

Les franches façons de M. de Malesherbes m'ôtèrent toute contrainte. Il me trouva quelque instruction ; nous nous touchâmes par ce premier point : nous parlions de botanique et de géographie, sujets favoris de ses conversations. C'est en m'entretenant avec lui que je conçus l'idée de faire un voyage dans l'Amérique du Nord pour découvrir la mer vue par Hearne et depuis par Mackenzie . Nous nous entendions aussi en politique : les sentiments généreux du fond de nos premiers troubles allaient à l'indépendance de mon caractère ; l'antipathie naturelle que je ressentais pour la cour ajoutait force à ce penchant. J'étais du côté de M. de Malesherbes et de madame de Rosambo, contre M. de Rosambo et contre mon frère, à qui l'on donna le surnom de l' *enragé* Chateaubriand. La Révolution m'aurait entraîné, si elle n'eût débuté par des crimes : je vis la première tête portée au bout d'une pique, et je reculai. Jamais le meurtre ne sera à mes yeux un objet d'admiration et un argument de liberté ; je ne connais rien de plus servile, de plus méprisable, de plus lâche, de plus borné qu'un terroriste. N'ai-je pas rencontré en France toute cette race de Brutus au service de César et de sa police ? Les niveleurs, régénérateurs, égorgeurs, étaient transformés en valets, espions, sycophantes, et moins naturellement encore en ducs, comtes et barons : quel moyen âge !

Enfin, ce qui m'attacha davantage à l'illustre vieillard, ce fut sa prédilection pour ma soeur : malgré la timidité de la comtesse Lucile, on parvint, à l'aide d'un peu de vin de Champagne, à lui faire jouer un rôle dans une petite pièce, à l'occasion de la fête de M. de Malesherbes ; elle se montra si touchante que le bon et grand homme en avait la tête tournée. Il poussait plus que mon frère même à sa translation du chapitre d'Argentièrre à celui de Remiremont, où l'on exigeait les preuves rigoureuses et difficiles *des seize quartiers* . Tout philosophe qu'il était, M. de Malesherbes avait à un haut degré les principes de la naissance.

Il faut étendre dans l'espace d'environ deux années cette peinture des hommes et de la société à mon apparition dans le monde, entre la clôture de la première assemblée des Notables, le 25 mai 1787, et l'ouverture des Etats-Généraux, le 5 mai 1789. Pendant ces deux années, mes soeurs et moi, nous n'habitâmes constamment ni Paris, ni le même lieu dans Paris. Je vais maintenant rétrograder et ramener mes lecteurs en Bretagne.

Os modos sinceros do senhor de Malesherbes me fizeram perder toda a inibição. Ele viu em mim alguma instrução; tivemos afinidade num primeiro ponto: falávamos de botânica e de geografia, assuntos favoritos de suas conversas. Foi confabulando com ele que nasceu a idéia de fazer uma viagem à América do Norte para descobrir o mar visto por Hearne e, depois, por Mackenzie.<sup>15</sup> Nós nos entendemos também em política: os sentimentos generosos vindos do fundo de nossas primeiras agitações iam ao encontro da independência de meu caráter; a antipatia natural que tinha pela Corte fortalecia esta propensão. Encontrava-me do lado do senhor de Malesherbes e da senhora de Rosanbo, contra o senhor Rosanbo e contra meu irmão que foi apelidado de *furioso* Chateaubriand. A Revolução me teria arrastado se não tivesse iniciado por crimes: vi a primeira cabeça sendo levada num pique, e recuei. O homicídio nunca será, a meu ver, um objeto de admiração e um argumento de liberdade; não conheço nada de mais servil, de mais desprezível, de mais covarde, de mais limitado que um terrorista. Pois na França, não me deparei com toda essa raça de Brutus a serviço de César e de sua polícia? Os niveladores, os regeneradores, os degoladores haviam sido transformados em lacaios, espiões, sicofantas, e, de forma menos natural, em duques, condes, barões: que Idade Média!

Finalmente, o que fez ligar-me ainda mais e este ilustre ancião foi a predileção que teve por minha irmã: malgrado a timidez da condessa Lucile, com a ajuda de um pouco de vinho da Champagne, conseguimos fazê-la representar um papel numa singela peça, por ocasião da festa do senhor Malesherbes; ela se mostrou tão encantadora que virou a cabeça daquele grande e bom homem. Ele se mexeu mais que meu irmão em seu traslado do Capítulo d'Argentièrre para o de Remiremont, em que se exigiam as difíceis e rigorosas provas *dos dezesseis quartéis*. Por mais filósofo que fosse, o senhor de Malesherbes tinha em alta conta os princípios de sua origem.

É preciso alongar o tempo em aproximadamente dois anos entre esta descrição dos homens e da sociedade até a minha entrada no mundo, entre o fechamento da primeira Assembléia de Notáveis, em 25 de maio de 1787, e a abertura dos Estados Gerais, em 5 de maio de 1789. Durante esses dois anos, eu e minhas irmãs não moramos de forma permanente nem em Paris, nem no mesmo lugar dentro de Paris. Vou agora retroceder e levar meus leitores de volta à Bretanha.

---

<sup>15</sup> N.A. Nesses últimos anos, navegado pelo capitão Franklin e pelo capitão Parry. (Nota de Genebra, 1831.)

Du reste, j'étais toujours affolé de mes illusions ; si mes bois me manquaient, les temps passés, au défaut des lieux lointains, m'avaient ouvert une autre solitude. Dans le vieux Paris, dans les enceintes de Saint-Germain-des-Prés, dans les cloîtres des couvents, dans les caveaux de Saint-Denis, dans la Sainte-Chapelle, dans Notre-Dame, dans les petites rues de la Cité, à la porte obscure d'Héloïse, je revoyais mon enchanteresse ; mais elle avait pris, sous les arches gothiques et parmi les tombeaux, quelque chose de la mort : elle était pâle, elle me regardait avec des yeux tristes ; ce n'était plus que l'ombre ou les mânes du rêve que j'avais aimé.

De resto, eu continuava enlouquecido com minhas ilusões; ainda que sentisse falta de meus bosques, os tempos vividos, à falta dos lugares distantes, me haviam oferecido uma outra solidão. Na velha Paris, dentro das muralhas de Saint-Germain-des-Près, dentro das clausuras dos conventos, nas criptas de Saint-Denis, na Sainte-Chapelle, dentro da Notre-Dame, nas pequenas ruas da Cité, frente à obscura porta de Heloísa, eu revia minha feiticeira; porém, ela havia assumido, sob os arcos góticos e em meio às tumbas, algo da morte: ela estava pálida, contemplava-me com olhos tristes; não era mais do que a sombra ou os manes do sonho que eu havia adorado.<sup>16</sup>

---

<sup>16</sup> N.A. Revisto em dezembro de 1846.

# LIVRE CINQUÈME

(1)

*Paris, septembre 1821.*

Revu en décembre 1846.

## PREMIERS MOUVEMENTS POLITIQUES EN BRETAGNE. – COUP D’OEIL SUR L’HISTOIRE DE LA MONARCHIE

Mes différentes résidences en Bretagne, dans les années 1787 et 1788, commencèrent mon éducation politique. On retrouvait dans les Etats de province le modèle des Etats-Généraux : aussi les troubles particuliers qui annoncèrent ceux de la nation éclatèrent-ils dans deux pays d'Etats, la Bretagne et le Dauphiné.

La transformation qui se développait depuis deux cents ans touchait à son terme : la France passée de la monarchie féodale à la monarchie des Etats-Généraux, de la monarchie des Etats-Généraux à la monarchie des parlements, de la monarchie des parlements à la monarchie absolue, tendait à la monarchie représentative, à travers la lutte de la magistrature contre la puissance royal.

# LIVRO QUINTO

## Capítulo 1

Paris, setembro de 1821.

Revisto em dezembro de 1846.

Primeiros movimentos políticos na Bretanha. – Uma apanhado da história da monarquia

Minhas diversas residências na Bretanha, nos anos de 1787 e 1788, deram início a minha educação política. Os Estados de Província eram vistos como um modelo de Estados-Gerais: os tumultos locais que anunciaram os de toda a nação eclodiram igualmente em dois Estados Provinciais, a Bretanha e a Dauphiné<sup>1</sup>.

A transformação que vinha se desenvolvendo há duzentos anos chegava a seu termo: a França, que passara da monarquia feudal à monarquia dos Estados-Gerais, da monarquia dos Estados-Gerais à monarquia dos parlamentos, da monarquia dos parlamentos à monarquia absoluta, tendia à monarquia representativa com a luta da magistratura contra o poder Real.

---

<sup>1</sup> Os *pays d'états* designam as províncias que mantiveram seus Estados Provinciais, ou seja, as que possuíam assembléias representativas das três ordens – clero, nobreza e terceiro estado – e que deliberavam com mais autonomia sobre as questões relativas aos Impostos. Estas províncias se caracterizaram, sobretudo um pouco antes da Revolução Francesa, pelos embates contra o poder central devido aos assuntos de tributação.

Le parlement Maupeou, l'établissement des assemblées provinciales, avec le vote par tête, la première et la seconde assemblées des Notables, la Cour plénière, la formation des grands bailliages, la réintégration civile des protestants, l'abolition partielle de la torture, celle des corvées, l'égale répartition du paiement de l'impôt, étaient des preuves successives de la révolution qui s'opérait. Mais alors, on ne voyait pas l'ensemble des faits : chaque événement paraissait un accident isolé. A toutes les périodes historiques, il existe un esprit-principe. En ne regardant qu'un point, on n'aperçoit pas les rayons convergeant au centre de tous les autres points ; on ne remonte pas jusqu'à l'agent caché qui donne la vie et le mouvement général, comme l'eau ou le feu dans les machines : c'est pourquoi, au début des révolutions, tant de personnes croient qu'il suffirait de briser telle roue pour empêcher le torrent de couler ou la vapeur de faire explosion.

Le dix-huitième siècle, siècle d'action intellectuelle, non d'action matérielle, n'aurait pas réussi à changer si promptement les lois, s'il n'eût rencontré son véhicule : les parlements, et notamment le parlement de Paris, devinrent les instruments du système philosophique. Toute opinion meurt impuissante ou frénétique, si elle n'est logée dans une assemblée qui la rend pouvoir, la munit d'une volonté, lui attache une langue et des bras. C'est et ce sera toujours par des corps légaux ou illégaux qu'arrivent et arriveront les révolutions.

Les parlements avaient leur cause à venger : la monarchie absolue leur avait ravi une autorité usurpée sur les Etats-Généraux. Les enregistrements forcés, les lits de justice, les exils, en rendant les magistrats populaires, les poussaient à demander des libertés dont au fond ils n'étaient pas sincères partisans. Ils réclamaient les Etats-Généraux, n'osant avouer qu'ils désiraient pour eux-mêmes la puissance législative et politique ; ils hâtaient de la sorte la résurrection d'un corps dont ils avaient recueilli l'héritage, lequel, en reprenant la vie, les réduirait tout d'abord à leur propre spécialité, la justice. Les hommes se trompent presque toujours dans leur intérêt, qu'ils se meuvent par sagesse ou passion : Louis XVI rétablit les parlements qui le forcèrent à appeler les Etats-Généraux ; les Etats-Généraux, transformés en Assemblée nationale et bientôt en Convention, détruisirent le trône et les parlements, envoyèrent à la mort et les juges et le monarque de qui émanait la justice. Mais Louis XVI et les parlements en agirent de la sorte, parce qu'ils étaient, sans le savoir, les moyens d'une révolution sociale.



O Parlamento Maupeau, o estabelecimento das Assembléias Provinciais, com o voto por cabeça, a primeira e a segunda Assembléia de Notáveis, a Corte Plenária, a formação dos grandes bailiados, a reintegração civil dos protestantes, a abolição parcial da tortura e das corvéias, o pagamento equânime dos impostos eram as sucessivas provas da revolução que se operava. Mas não era possível ver, então, o conjunto dos fatos: cada evento parecia ser um acidente isolado. Em todos os períodos históricos existe um espírito-princípio. Ao nos fixarmos num único ponto, não percebemos os raios convergentes que estão no centro de todos os outros pontos; não conseguimos recuar até o agente oculto que lhe dá vida e movimento geral, assim como a água ou o fogo para as máquinas: esta é a razão pela qual, no início das revoluções, tantas pessoas acreditam que basta quebrar uma das rodas para impedir que a torrente vaze ou que o vapor provoque a explosão.

O século XVIII, século de ação intelectual, não de ação material, nunca haveria de mudar as leis tão prontamente, se não tivesse achado seu veículo: os parlamentos, e notadamente o parlamento de Paris, se converteram em instrumentos do sistema filosófico. Toda opinião morre impotente ou convulsa caso não seja acolhida por uma assembléia que lhe dê poder, lhe dote de vontade, lhe atribua braços e língua. É e sempre será por meio desses corpos legais ou ilegais que chegam e que chegarão as revoluções.

Os parlamentos tinham sua causa para vingar: a monarquia absoluta lhes havia arrebatado uma autoridade usurpada dos Estados-Gerais. Os registros obrigatórios,<sup>2</sup> a tribuna real no Parlamento, os exílios, ao tornarem populares os magistrados, levavam-nos a pedirem liberdades das quais no fundo não eram sinceros partidários. Eles exigiam os Estados-Gerais, sem a audácia de confessarem que queriam o poder legislativo e político para si mesmos; deste modo, eles apressavam a ressurreição de um corpo cuja herança haviam recolhido e que, ao readquirir vida, haveria de reduzi-los imediatamente a sua própria especialidade, a justiça. Os homens quase sempre se enganam sobre seus próprios interesses, sejam eles movidos pela sabedoria ou pela paixão: Luís XVI restabeleceu os parlamentos que o forçaram a convocar os Estados-Gerais; os Estados-Gerais, transformados em Assembléia Nacional, e, logo após, em Convenção, destruíram o trono e os parlamentos, levando à morte os juízes e o monarca, de quem emanava a justiça. Porém, Luís XVI e os parlamentos agiram desta forma, por serem parte, mesmo sem o saber, dos meios de uma revolução social.

---

<sup>2</sup> Votação sem discussão dos projetos apresentados pelo rei.

L'idée des Etats-Généraux était donc dans toutes les têtes, seulement on ne voyait pas où cela allait. Il était question, pour la foule, de combler un déficit que le moindre banquier aujourd'hui se chargerait de faire disparaître. Un remède si violent, appliqué à un mal si léger, prouve qu'on était emporté vers des régions politiques inconnues. Pour l'année 1786, seule année dont l'état financier soit bien avéré, la recette était de 412 924 000 livres, la dépense de 593 542 000 livres ; déficit 180 618 000 livres, réduit à 140 millions, par 40 618 000 livres d'économie. Dans ce budget, la maison du Roi est portée à l'immense somme de 37 200 000 livres : les dettes des princes, les acquisitions de châteaux et les déprédations de la cour étaient la cause de cette surcharge.

On voulait avoir les Etats-Généraux dans leur forme de 1614. Les historiens citent toujours cette forme, comme si, depuis 1614, on n'avait jamais ouï parler des Etats-Généraux, ni réclamé leur convocation. Cependant, en 1651, les ordres de la noblesse et du clergé, réunis à Paris, demandèrent les Etats-Généraux. Il existe un gros recueil des actes et des discours faits et prononcés alors. Le parlement de Paris, tout-puissant à cette époque, loin de seconder le voeu des deux premiers ordres, cassa leurs assemblées comme illégales ; ce qui était vrai.

Et puisque je suis sur ce chapitre, je veux noter un autre fait grave, échappé à ceux qui se sont mêlés et qui se mêlent d'écrire l'histoire de France, sans la savoir. On parle des trois ordres, comme constituant essentiellement les Etats dits généraux. Eh bien, il arrivait souvent que des bailliages ne nommaient des députés que pour *un* ou *deux* ordres. En 1614, le bailliage d'Amboise n'en nomma ni pour le clergé, ni pour la noblesse ; le bailliage de Châteauneuf-en-Thimerais n'en envoya ni pour le clergé, ni pour le tiers-état ; Le Puy, La Rochelle, le Lauragais, Calais, la Haute-Marche Châtellerauld firent défaut pour le clergé, et Montdidier et Roye pour la noblesse. Néanmoins, les Etats de 1614 furent appelés *Etats-Généraux*. Aussi les anciennes chroniques, s'exprimant d'une manière plus correcte, disent, en parlant de nos assemblées nationales, ou les *trois Etats*, ou les *notables bourgeois*, ou les *barons et les évêques*, selon l'occurrence, et elles attribuent à ces assemblées ainsi composées la même force législative.

A idéia dos Estados-Gerais estava, assim, em todas as mentes apenas não era possível perceber aonde isso ia dar. O problema, para a maioria, consistia em equilibrar um déficit, que um simples banqueiro, hoje, se encarregaria de fazer desaparecer. Um remédio tão violento aplicado a uma dificuldade tão superficial prova que estávamos sendo arrastados para zonas políticas desconhecidas. Para o ano de 1786, único ano cuja situação financeira fora realmente averiguada, a receita era de 412, 924, 000 libras, a despesa de 593, 542, 000 libras; déficit 180, 618, 000 libras, reduzido a 140 milhões, fazendo-se 40 milhões e 610 mil libras de economia. Nesse orçamento, a casa do Rei gastou a imensa quantia de 37 milhões e 200 mil libras: as dívidas dos príncipes, as aquisições de castelos e as malversações da Corte estavam na origem desta sobrecarga.

Pretendia-se conferir aos Estados-Gerais a mesma forma que tiveram em 1614. Os historiadores citam sempre esta forma, como se, a partir de 1614, não tivéssemos ouvido falar de Estados-Gerais, nem exigido sua convocação. No entanto, em 1651, as ordens da nobreza e do clero, reunidas em Paris, solicitaram os Estados-Gerais. Existe uma volumosa compilação de atos e de discursos então realizados e pronunciados. O Parlamento de Paris, todo-poderoso nesta época, longe de secundar o desejo das duas primeiras ordens, dissolveu suas assembléias considerando-as ilegais; o que era verdadeiro.

E uma vez me encontrando nesse capítulo, quero assinalar um outro fato grave, ignorado por aqueles que se ocuparam e que se ocupam de escrever a história da França sem conhecê-la. Fala-se das *três ordens*, como se elas constituíssem essencialmente os Estados ditos Gerais. Contudo, ocorria freqüentemente que os bailiados nomeavam deputados somente para *uma* ou *duas* ordens. Em 1614, o bailiado de Amboise não nomeou nem para o clero, nem para a nobreza; o bailiado de Chateaufort-en-Thimerais não enviou nem para o clero, nem para o terceiro-estado; Le Puy, La Rochelle, le Lauraguais, Calais, la Haute-Marche, Châtellerauld deixaram de nomear para o clero, e Montdidier e Roye para a nobreza. Todavia, os Estados de 1614 foram chamados de *Estados-Gerais*. Também as antigas crônicas, exprimindo-se mais corretamente, referem-se, ao referirem nossas Assembléias Nacionais, ou aos *três Estados*, ou aos *notáveis burgueses*, ou aos *barões e os bispos*, conforme o caso, e elas atribuem a essas Assembléias assim compostas uma idêntica força legislativa.

Dans les diverses provinces, souvent le tiers, tout convoqué qu'il était, ne députait pas, et cela par une raison inaperçue, mais fort naturelle. Le tiers s'était emparé de la magistrature ; il en avait chassé les gens d'épée ; il y régnait d'une manière absolue, excepté dans quelques parlements nobles, comme juge, avocat, procureur, greffier, cleric, etc. ; il faisait les lois civiles et criminelles, et, à l'aide de l'usurpation parlementaire, il exerçait même le pouvoir politique. La fortune, l'honneur et la vie des citoyens relevaient de lui : tout obéissait à ses arrêts, toute tête tombait sous le glaive de ses justices. Quand donc il jouissait isolément d'une puissance sans bornes, qu'avait-il besoin d'aller chercher une faible portion de cette puissance dans des assemblées où il n'avait paru qu'à genoux ?

Le peuple, métamorphosé en moine, s'était réfugié dans les cloîtres, et gouvernait la société par l'opinion religieuse ; le peuple métamorphosé en collecteur et en banquier, s'était réfugié dans la finance, et gouvernait la société par l'argent ; le peuple, métamorphosé en magistrat, s'était réfugié dans les tribunaux, et gouvernait la société par la loi. Ce grand royaume de France, aristocrate dans ses parties ou ses provinces, était démocrate dans son ensemble sous la direction de son roi. avec lequel il s'entendait à merveille et marchait presque toujours d'accord. C'est ce qui explique sa longue existence. Il y a toute une nouvelle histoire de France à faire ou plutôt l'histoire de France n'est pas faite.

Toutes les grandes questions mentionnées ci-dessus étaient particulièrement agitées dans les années 1786, 1787 et 1788. Les têtes de mes compatriotes trouvaient dans leur vivacité naturelle, dans les privilèges de la province, du clergé et de la noblesse, dans les collisions du parlement et des Etats, abondante matière d'inflammation. M. de Calonne, un moment intendant de la Bretagne, avait augmenté les divisions en favorisant la cause du tiers-état. M. de Montmorin et M. de Thiard étaient des commandants trop faibles pour faire dominer le parti de la cour. La noblesse se coalisait avec le parlement, qui était noble ; tantôt elle résistait à M. Necker, à M. de Calonne, à l'archevêque de Sens ; tantôt elle repoussait le mouvement populaire, que sa résistance première avait favorisé. Elle s'assemblait, délibérait, protestait ; les communes ou municipalités s'assemblaient, délibéraient, protestaient en sens contraire. L'affaire particulière du *fouage*, en se mêlant aux affaires générales, avait accru les inimitiés. Pour comprendre ceci, il est nécessaire d'expliquer la constitution du duché de Bretagne.

Em diversas províncias, muitas vezes o terceiro-estado, mesmo tendo sido convocado, não deputava, e isso por uma razão pouco aparente, mas bastante natural. O terceiro-estado havia dominado a magistratura; ele havia afastado desse domínio as gens d'épée, nobreza de espada; reinava ali de forma absoluta, exceto em alguns parlamentos nobres, como juiz, advogado, procurador, escrivão, notário, etc.; ele elaborava as leis civis e criminais, e, com o auxílio da usurpação parlamentar, exercia inclusive o poder político. A fortuna, a honra e a vida dos cidadãos dependiam dele: todos obedeciam às suas sentenças, toda cabeça baixava sob a espada de sua justiça. Se ele usufruía sozinho, portanto, de um poder sem limites, por que motivo necessitaria buscar uma pequena porção desse poder nas Assembléia onde havia estado sempre de joelhos?

O povo, metamorfoseado em monge, refugiara-se nos claustros, e governava a sociedade pela opinião religiosa; o povo, metamorfoseado em arrecadador e em banqueiro, refugiara-se nas finanças, e governava a sociedade pelo dinheiro; o povo, metamorfoseado em magistrado, refugiara-se nos tribunais, e governava a sociedade pela lei. Este grande reino de França, aristocrata em suas partes ou províncias, era democrata em seu conjunto, sob a direção de seu Rei, com quem se entendia muito bem e concordava quase sempre. Isso é o que explica sua longa existência. Há toda uma nova história da França a fazer, ou, mais precisamente, a história da França não está feita.<sup>3</sup>

Todas as grandes questões mencionadas acima eram particularmente discutidas nos anos de 1786, 1787 e 1788. As cabeças de meus compatriotas encontravam na sua vitalidade natural, nos privilégios da província, do clero e da nobreza, nos embates do parlamento e dos Estados, matéria inflamável em abundância. O senhor de Calonne, por um momento intendente da Bretanha, havia aprofundado as divisões, favorecendo a causa do Terceiro-Estado. O senhor de Montmorin e o senhor de Thiard eram comandantes demasiadamente fracos para que o partido da Corte pudesse dominar. A nobreza se coligava com o Parlamento, que era nobre; ora ela resistia ao senhor Necker, ao senhor de Calonne, ao arcebispo de Sens; ora ela rechaçava o movimento popular, que sua resistência primeira havia favorecido. Reunia-se, deliberava, protestava; as comunas ou municipalidades se reuniam, deliberavam, protestavam em sentido contrário. O assunto particular do tributo feudal (*fouage*), misturando-se com os assuntos gerais, fez aumentar as inimizades. Para compreender isso, é necessário explicar a constituição do ducado da Bretanha.

---

<sup>3</sup> Esta idéia de que a revolução burguesa se iniciava largamente em 1789 será retomada e sistematizada por Tocqueville.

## (2)

*Paris, septembre 1821.*

CONSTITUTION DES ÉTATS DE BRETAGNE. –  
TENUE DES ÉTATS.

Les Etats de Bretagne ont plus ou moins varié dans leur forme comme tous les Etats de l'Europe féodale, auxquels ils ressemblaient. Les rois de France furent substitués aux droits des ducs de Bretagne. Le contrat de mariage de la duchesse Anne, de l'an 1491, n'apporta pas seulement la Bretagne en dot à la couronne de Charles VIII et de Louis XII mais il stipula une transaction, en vertu de laquelle fut terminé un différend qui remontait à Charles de Blois et au comte de Montfort. La Bretagne prétendait que les filles héritaient au duché ; la France soutenait que la succession n'avait lieu qu'en ligne masculine ; que celle-ci venant de s'éteindre, la Bretagne, comme grand fief faisait retour à la couronne. Charles VIII et Anne, ensuite Anne et Louis XII, se cédèrent mutuellement leurs droits ou prétentions. Claude, fille d'Anne et de Louis XII, qui devint femme de François Ier, laissa en mourant le duché de Bretagne à son mari. François Ier, d'après la prière des Etats assemblés à Vannes unit, par édit publié à Nantes en 1532, le duché de Bretagne à la couronne de France, garantissant à ce duché ses libertés et privilèges.

A cette époque les Etats de Bretagne étaient réunis tous les ans : mais en 1630, la réunion devint bisannuelle. Le gouverneur proclamait l'ouverture des Etats. Les trois ordres s'assemblaient, selon les lieux, dans une église ou dans les salles d'un couvent. Chaque ordre délibérait à part : c'étaient trois assemblées particulières avec leurs diverses tempêtes, qui se convertissaient en ouragan général quand le clergé, la noblesse et le tiers venaient à se réunir. La cour soufflait la discorde, et dans ce champ resserré, comme dans une plus vaste arène, les talents, les vanités et les ambitions étaient en jeu.

## Capítulo 2

Paris, setembro de 1821.

### Constituição dos Estados da Bretanha. – Convocação dos Estados.

Os Estados da Bretanha variavam mais ou menos em sua forma, assim como todos os Estados da Europa feudal, aos quais se assemelhavam. Os reis de França tomaram para si os direitos dos duques de Bretanha. O contrato de matrimônio da duquesa Anne, do ano de 1491, não trouxe somente a Bretanha como dote para a Coroa de Carlos VIII e de Luís XII, mas estipulou também uma transação, mediante a qual se pôs fim a uma contenda que remontava a Charles de Blois e ao conde de Montfort. A Bretanha pretendia que as filhas herdassem o ducado; a França sustentava que a sucessão só poderia ocorrer pela linhagem masculina; que, caso esta se extinguisse, a Bretanha, como grande feudo, retornaria à Coroa. Carlos VIII e Anne, depois Anne e Luís XII cederam mutuamente seus direitos ou pretensões. Claude, filha de Anne e de Luís XII, que se tornou esposa de Francisco I, deixou, ao morrer, o ducado de Bretanha a seu marido. Francisco I, de acordo com a petição dos Estados reunidos em Vannes, uniu, pelo édito publicado em Nantes em 1532, o ducado de Bretanha à Coroa da França, garantindo a este ducado suas liberdades e privilégios.

Naquela época, os Estados da Bretanha reuniam-se todos os anos; mas em 1630 a reunião tornou-se bianual. O governador proclamava a abertura dos Estados. As três ordens se reuniam, dependendo do lugar, numa igreja ou nas salas de um convento. Cada ordem deliberava separadamente: eram três assembléias particulares com suas diversas intempéries, que se convertiam num furacão geral quando o clero, a nobreza e o terceiro-estado se reuniam. A Corte insuflava a discórdia, e nesse território limitado, como numa arena maior, estavam em jogo os talentos, as vaidades e as ambições.

Le père Grégoire de Rostrenen, capucin, dans la dédicace de son *Dictionnaire français-breton*, parle de la sorte à nos seigneurs les Etats de Bretagne :

« S'il ne convenait qu'à l'orateur romain de louer dignement l'auguste assemblée du sénat de Rome, me convenait-il de hasarder l'éloge de votre auguste assemblée qui nous retrace si dignement l'idée de ce que l'ancienne et la nouvelle Rome avaient de majestueux et de respectable ? »

Rostrenen prouve que le celtique est une de ces langues primitives que Gomer, fils aîné de Japhet, apporta en Europe, et que les Bas-Bretons, malgré leur taille, descendent des géants. Malheureusement, les enfants bretons de Gomer, longtemps séparés de la France, ont laissé dépérir une partie de leurs vieux titres : leurs chartes, auxquelles ils ne mettaient pas une assez grande importance comme les liant à l'histoire générale, manquent trop souvent de cette authenticité à laquelle les déchiffreurs de diplômes attachent de leur côté beaucoup trop de prix.

Le temps de la tenue des Etats en Bretagne était un temps de galas et de bals : on mangeait chez M. le commandant, on mangeait chez M. le président de la noblesse, on mangeait chez M. le président du clergé, on mangeait chez M. le trésorier des Etats, on mangeait chez M. l'intendant de la province, on mangeait chez M. le président du parlement ; on mangeait partout : et l'on buvait ! A de longues tables de réfectoire se voyaient assis des Guesclin laboureurs, des Duguay-Trouin matelots portant au côté leur épée de fer à vieille garde ou leur petit sabre d'abordage. Tous les gentilshommes assistant aux Etats en personne ne ressemblaient pas mal à une diète de Pologne, de la Pologne à pied, non à cheval, diète de Scythes, non de Sarmates.

Malheureusement, on jouait trop. Les bals ne discontinuaient. Les Bretons sont remarquables par leurs danses et par les airs de ces danses. Madame de Sévigné a peint nos ripailles politiques au milieu des landes comme ces festins des fées et des sorciers qui avaient lieu la nuit sur les bruyères :



O padre Grégoire de Rostrenen, capuchinho, na dedicatória de seu *Dictionnaire français-breton*, fala do seguinte modo a nossos senhores dos Estados de Bretanha:

“Se convinha apenas ao orador romano fazer dignamente o elogio da augusta assembléia do Senado de Roma, conviria a mim aventurar-me a fazer o elogio de vossa augusta assembléia que tão dignamente nos restitui a idéia daquilo que a antiga e a nova Roma possuíam de majestoso e de respeitável?”

Rostrenen prova que o celta é uma dessas línguas primitivas que Gomer, filho primogênito de Japhet, traz para a Europa, e que, os baixos bretões, apesar de sua estatura, descendem de gigantes. Infelizmente, os filhos bretões de Gomer, por muito tempo separados da França, deixaram perder-se uma parte de seus velhos títulos: suas constituições, às quais não davam tanta importância sem ligar à história geral, carecem, muitas vezes, da autenticidade à qual os decifradores de documentos, de sua parte, atribuem um demasiado valor.

O período de reunião dos Estados na Bretanha era um período de festas de gala e de bailes: comia-se na casa do senhor comandante, comia-se na casa do senhor presidente da nobreza, comia-se na casa do senhor presidente do clero, comia-se na casa do senhor tesoureiro dos Estados, comia-se na casa do senhor intendente da província, comia-se na casa do senhor presidente do Parlamento; comia-se em todos lugares: e bebia-se! Em compridas mesas de refeitório se viam sentados os Du Guesclin lavradores, os Duguay-Trouin marinheiros trazendo consigo sua espada de ferro de antiga guarda ou seu pequeno sabre de abordagem. Todos os gentis-homens que assistiam em pessoa aos Estados assemelhavam-se bastante a uma dieta da Polônia, da Polônia a pé, não a cavalo, dieta de citas, não de sármatas.

Infelizmente jogava-se em excesso. Os bailes não cessavam. Os bretões são notáveis por suas danças e pelas melodias dessas danças. Madame de Sévigné descreveu nossas patuscadas políticas em meio às landes como aqueles festins de bruxas e de fadas que aconteciam à noite pelas charnecas:

« Vous aurez maintenant, écrit-elle, des nouvelles de nos Etats pour votre peine d'être Bretonne. M. de Chaulnes arriva dimanche au soir, au bruit de tout ce qui peut en faire à Vitré : le lundi matin il m'écrivit une lettre ; j'y fis réponse par aller dîner avec lui. On mange à deux tables dans le même lieu ; il y a quatorze couverts à chaque table. Monsieur en tient une et Madame l'autre. La bonne chère est excessive, on remporte les plats de rôti tout entiers ; et pour les pyramides de fruits il faut faire hausser les portes. Nos pères ne prévoyaient pas ces sortes de machines puisque même ils ne comprenaient pas qu'il fallût qu'une porte fût plus haute qu'eux... Après le dîner, MM. de Lomaria et Coëtlogon dansèrent avec deux Bretonnes des passe-pieds merveilleux, et des menuets, d'un air que les courtisans n'ont pas à beaucoup près : ils y font des pas de Bohémiens et de Bas-Bretons avec une délicatesse et une justesse qui charment... C'est un jeu, une chère, une liberté jour et nuit qui attirent tout le monde. Je n'avais jamais vu les Etats ; c'est une assez belle chose. Je ne crois pas qu'il y ait une province rassemblée qui ait un aussi grand air que celle-ci ; elle doit être bien pleine, du moins, car il n'y en a pas un seul à la guerre ni à la cour ; il n'y a que le petit guidon (M. de Sévigné le fils) qui peut-être y reviendra un jour comme les autres... Une infinité de présents, des pensions, des réparations de chemins et de villes, quinze ou vingt grandes tables, un jeu continu, des bals éternels, des comédies trois fois la semaine, une grande braverie : voilà les Etats. J'oublie trois ou quatre cents pipes de vin qu'on y boit. »

Les Bretons ont de la peine à pardonner à madame de Sévigné ses moqueries. Je suis moins rigoureux ; mais je n'aime pas qu'elle dise : « Vous me parlez bien plaisamment de nos misères ; nous ne sommes plus si *roués* : *un* en huit jours seulement, pour entretenir la justice. Il est vrai que la penderie me paraît maintenant un rafraîchissement. » C'est pousser trop loin l'agréable langage de cour : Barrère parlait avec la même grâce de la guillotine. En 1793, les noyades de Nantes s'appelaient des *mariages républicains* : le despotisme populaire reproduisait l'aménité de style du despotisme royal.

“Recebes agora, escreve, as notícias de nossos Estados pagando o tributo de ser bretão. O senhor de Chaulnes chegou domingo à noite, com a maior repercussão possível em Vitré: na manhã de segunda ele me escreveu uma carta; respondi que iria almoçar com ele. Comemos em duas mesas separadas na mesma sala; havia quatorze talheres para cada mesa. O senhor possui uma e a senhora possui a outra. A maravilhosa comida é excessiva, devolvem-se pratos inteiros de assados; e para as pirâmides de frutas, é preciso aumentar as portas. Nossos pais não previam esse tipo de coisa, pois nem mesmo compreendiam a razão de uma porta ser mais alta do que eles... Após a refeição, os senhores de Locmaria e Coëtlogon dançaram com duas bretãs uns *passe-pieds* maravilhosos e uns minuetos, elas com tal destreza que os cortesãos custarão a alcançar : os casais deram passos de boêmios e de baixos-bretões com tal delicadeza e tal precisão que encantaram... Um jogo, uma comida, uma liberdade dia e noite seduzem a todos. Eu nunca havia visto os Estados; é coisa muito bonita. Não creio que exista uma outra província parecida, de uma aparência tão grandiosa como esta; deve estar bem povoada, já que não há um único homem na guerra nem na Corte; apenas o pequeno guião (senhor de Sévigné filho), que talvez um dia retornará como os outros... Uma infinidade de presentes, pensões, reparações de caminhos e de cidades, quinze ou vinte grandes mesas, um jogo contínuo, bailes eternos, comédias três vezes por semana, trajes esplendorosos: eis os Estados. Estava esquecendo as trezentas ou quatrocentas pipas de vinho que ali se bebem.”

Os bretões não conseguem perdoar Madame de Sévigné por essas zombarias. Eu sou menos rigoroso; mas não gosto quando diz: “Você me fala com tanta graça de nossas misérias; nós não somos mais tão *rodados*<sup>4</sup>: apenas *um* a cada oito dias, para entreter a justiça. A verdade é que a força agora parece-me hoje um alívio.” Isso é levar longe demais a gentil linguagem de corte: Barrière falava com a mesma graça da guilhotina. Em 1793, os afogamentos de Nantes eram chamados de *casamentos republicanos*: o despotismo popular reproduzia a amenidade de estilo do despotismo Real.

---

<sup>4</sup> Submetidos ao suplício da roda.

Les fats de Paris, qui accompagnaient aux Etats messieurs les gens du Roi, racontaient que nous autres hobereaux nous faisons doubler nos poches de fer-blanc, afin de porter à nos femmes les fricassées de poulet de M. le commandant. On payait cher ces railleries. Un comte de Sabran était naguère resté sur la place, en échange de ses mauvais propos. Ce descendant des troubadours et des rois provençaux, grand comme un Suisse, se fit tuer par un petit chasse-lièvre du Morbihan, de la hauteur d'un Lapon. Ce *Ker* ne le cédait point à son adversaire en généalogie : si saint Elzéar de Sabran était proche parent de saint Louis, saint Corentin, grand-oncle du très noble *Ker*, était évêque de Quimper sous le roi Gallon II, trois cents ans avant Jésus-Christ.

### (3)

#### REVENU DU ROI EN BRETAGNE. – REVENU PARTICULIER DE LA PROVINCE. – LE FOUAGE. – J'ASSISTE POUR LA PREMIÈRE FOIS À UNE RÉUNION POLITIQUE. – SCÈNE.

Le revenu du Roi, en Bretagne, consistait dans le don gratuit, variable selon les besoins ; dans le produit du domaine de la couronne, qu'on pouvait évaluer de trois à quatre cent mille francs ; dans la perception du timbre, etc.

La Bretagne avait ses revenus particuliers, qui lui servaient à faire face à ses charges : le *grand* et le *petit devoir*, qui frappaient les liquides et le mouvement des liquides fournissant deux millions annuels ; enfin, les sommes rentrant par le *fouage*. On ne se doute guère de l'importance du fouage dans notre histoire ; cependant, il fut à la révolution de France ce que fut le timbre à la révolution des Etats-Unis.

Os fátuos de Paris, que acompanhavam nos Estados a gente do Rei, contavam que, nós, fidalgotes provincianos, forrávamos nossos bolsos com latas a fim de levar a nossas mulheres os fricassês de frango do senhor comandante. Paga-se caro por essas chacotas. Um conde de Sabran, pouco tempo atrás, pagou com a vida. Este descendente dos trovadores e dos reis provençais, alto como um suíço, foi morto por um pequeno caçador de lebres do Morbihan, da altura de um lapão. Este *Ker* não ficava devendo a seu adversário na genealogia: se São Elzéar de Sabran era parente próximo de São Luís, São Corentino, tio-avô do muito nobre *Ker*, era bispo de Quimper sob o Rei Gallon II, trezentos anos antes de Cristo.

### Capítulo 3

Receita do Rei na Bretanha. – Receita particular da Província.. – O tributo feudal. – Assisto pela primeira vez a uma reunião política. – Cena.

A receita do Rei na Bretanha consistia numa doação gratuita, variável segundo as necessidades; no produto do domínio da Coroa, que podia ser avaliado de trezentos a quatrocentos mil francos; no pagamento do selo, etc.

A Bretanha possuía suas receitas próprias, que lhe serviam para cobrir seus encargos: o *grande* e o *pequeno dever*, que tocavam os valores líquidos e a movimentação dos valores líquidos fornecendo dois milhões anuais; finalmente, os montantes vindo do *fouage*. Quase não se percebe a importância do *fouage* em nossa história; contudo, ele foi para a revolução da França aquilo que foi o selo para a revolução dos Estados Unidos.

Le fouage (*census pro singulis focis exactus*) était un cens, ou une espèce de taille, exigé par chaque feu sur les biens roturiers. Avec le fouage graduellement augmenté se payaient les dettes de la province. En temps de guerre les dépenses s'élevaient à plus de sept millions d'une session à l'autre, somme qui primait la recette. On avait conçu le projet de créer un capital des deniers provenus du fouage, et de le constituer en rentes au profit des fouagistes : le fouage n'eût plus été alors qu'un emprunt. L'injustice (bien qu'injustice légale au terme du droit coutumier) était de le faire porter sur la seule propriété roturière. Les communes ne cessaient de réclamer ; la noblesse, qui tenait moins à son argent qu'à ses privilèges, ne voulait pas entendre parler d'un impôt qui l'aurait rendue taillable. Telle était la question, quand se réunirent les sanglants Etats de Bretagne du mois de décembre 1788.

Les esprits étaient alors agités par diverses causes : l'assemblée des Notables, l'impôt territorial, le commerce des grains, la tenue prochaine des Etats-Généraux et l'affaire du collier, la Cour plénière et le *Mariage de Figaro* , les grands bailliages et Cagliostro et Mesmer, mille autres incidents graves ou futiles, étaient l'objet des controverses dans toutes les familles.

La noblesse bretonne, de sa propre autorité, s'était convoquée à Rennes pour protester contre l'établissement de la Cour plénière. Je me rendis à cette diète : c'est la première réunion politique où je me sois trouvé de ma vie. J'étais étourdi et amusé des cris que j'entendais. On montait sur les tables et sur les fauteuils ; on gesticulait, on parlait tous à la fois. Le marquis de Trémargat, jambe de bois, disait d'une voix de Stentor : « Allons tous chez le commandant, M. de Thiard ; nous lui dirons : La noblesse bretonne est à votre porte ; elle demande à vous parler : le Roi même ne la refuserait pas ! » A ce trait d'éloquence les bravos ébranlaient les voûtes de la salle. Il recommençait : » Le Roi même ne la refuserait pas ! " Les huchées et les trépignements redoublaient. Nous allâmes chez M. le comte de Thiard homme de cour, poète érotique, esprit doux et frivole, mortellement ennuyé de notre vacarme ; il nous regardait comme des *boubous*, des sangliers, des bêtes fauves ; il brûlait d'être hors de notre Armorique et n'avait nulle envie de nous refuser l'entrée de son hôtel.

O *fouage* (*census pro singulis focis exactus*) era um censo, ou uma espécie de talha, exigido por cada domicílio, sobre os bens dos plebeus. Com o *fouage*, que era gradualmente aumentado, pagavam-se as dívidas da província. Em tempos de guerra, as despesas se elevavam acima de sete milhões, de uma sessão a outra, quantia que superava a receita. Concebera-se o projeto que criava um capital dos ganhos provindos da *fouage*, constituindo-o em rendas que beneficiavam os *fouagistes*: o *fouage* não passava, neste caso, então, de um empréstimo. A injustiça (ainda que injustiça *legal* nos termos do direito consuetudinário) estava em fazê-lo incidir somente sobre a propriedade plebéia. As comunas não paravam de reclamar; a nobreza, menos apegada a seu dinheiro do que a seus privilégios, não queria ouvir falar de um imposto que lhe tornasse tributária da talha. Tal era a questão no momento em que se reuniram os cruentos Estados de Bretanha do mês de dezembro de 1788.

Os espíritos encontravam-se, então, animados por diversas causas: a Assembléia dos Notáveis, o imposto territorial, o comércio dos grãos, a próxima convocação dos Estados-Gerais e o caso do colar, a Corte plenária e o *Mariage de Figaro*, os grandes bailiados e Cagliostro e Mesmer, mil outros incidentes graves ou fúteis eram objeto de controvérsia de todas as famílias.

A nobreza bretã, valendo-se de sua própria autoridade, reunira-se em Rennes para protestar contra o estabelecimento da Corte plenária.<sup>5</sup> Me dirigi a esta dieta: foi a primeira reunião política em que estive na vida. Fiquei aturdido e bem-humorado com os gritos que ouvia. Subia-se nas mesas e poltronas; gesticulava-se, falavam todos ao mesmo tempo. O marquês de Trémargat, que tinha uma perna de pau, dizia com voz estentórea: “Vamos todos à casa do comandante, o senhor Thiard; nós lhe diremos: A nobreza bretã está a sua porta; e deseja falar com o senhor: nem mesmo o Rei a recusaria!”

A este sinal de eloqüência os bravos sacudiam as abóbadas da sala. E recomeçavam: “Nem mesmo o Rei a recusaria!” Redobravam os clamores e sapateados. Fomos à casa do senhor conde de Thiard, homem de Corte, poeta erótico, de espírito agradável e frívolo, mortalmente agastado com nossa baderna; olhava como se fôssemos corujas, javalis, bestas selvagens; ardia de vontade de estar fora de nossa Armórica e não possuía nenhum desejo de nos recusar a entrada em sua residência.

---

<sup>5</sup> Esta Assembléia precedeu, em junho de 1789, a reunião oficial dos Estados. Um édito havia instituído uma Corte plenária de justiça para substituir em maio do mesmo ano os parlamentos.

Notre orateur lui dit ce qu'il voulut, après quoi nous vînmes rédiger cette déclaration : « Déclarons infâmes ceux qui pourraient accepter quelques places, soit dans l'administration nouvelle de la justice, soit dans l'administration des Etats, qui ne seraient pas avoués par les lois constitutives de la Bretagne. » Douze gentilshommes furent choisis pour porter cette pièce au Roi : à leur arrivée à Paris, on les coffra à la Bastille, d'où ils sortirent bientôt en façon de héros ; ils furent reçus à leur retour avec des branches de laurier. Nous portions des habits avec de grands boutons de nacre semés d'hermine, autour desquels boutons était écrite en latin cette devise : « Plutôt, mourir que de se déshonorer. » Nous triomphions de la cour dont tout le monde triomphait, et nous tombions avec elle dans le même abîme.

(4)

*Paris, octobre 1821.*

#### MA MÈRE RETIRÉE À SAINT-MALO.

Ce fut à cette époque que mon frère, suivant toujours ses projets, prit le parti de me faire agréger à l'ordre de Malte. Il fallait pour cela me faire entrer dans la cléricature : elle pouvait m'être donnée par M. Courtois de Pressigny, évêque de Saint Malo. Je me rendis donc dans ma ville natale, où mon excellente mère s'était retirée ; elle n'avait plus ses enfants avec elle ; elle passait le jour à l'église, la soirée à tricoter. Ses distractions étaient inconcevables : je la rencontrai un matin dans la rue, portant une de ses pantoufles sous son bras, en guise de livre de prières. De fois à autre pénétraient dans sa retraite quelques vieux amis, et ils parlaient du bon temps. Lorsque nous étions tête à tête, elle me faisait de beaux contes en vers, qu'elle improvisait. Dans un de ces contes le diable emportait une cheminée avec un mécréant, et le poète s'écriait :



Nosso orador lhe disse tudo o que quis, e após retornamos para redigir a seguinte declaração: “Declaramos infames todos aqueles que possam aceitar algum posto, seja dentro da nova administração da Justiça, seja dentro das administrações dos Estados, sem contar com a aprovação das leis constitutivas da Bretanha.” Doze gentis-homens foram escolhidos para entregar este documento ao Rei: quando chegaram a Paris, foram encarcerados na Bastilha, de onde, pouco tempo depois, saíram como heróis; foram recebidos com louros em seu retorno. Usávamos trajes com uns grandes botões de nácar feitos de arminho, em torno dos quais estava escrito em latim a divisa: “Antes a morte que a desonra.”<sup>6</sup> Triunfávamos sobre a Corte, sobre a qual todo mundo triunfava, e nos precipitávamos com ela no mesmo abismo.

## Capítulo 4

Paris, outubro de 1821.

Minha mãe retirada em Saint-Malo.

Foi por esta época, que meu irmão, continuando com seus projetos, tomou a decisão de me fazer ingressar na Ordem de Malta. Era preciso, para isso, me fazer entrar para o clericato, que poderia ser-me concedido pelo senhor Courtois de Pressigny, bispo de Saint-Malo. Dirigi-me, então, à minha cidade natal, para onde minha excelente mãe havia se retirado; ela não tinha mais os filhos consigo; passava o dia na igreja, e à noite tricotava. Era espantosamente distraída: encontrei-a certa manhã na rua, trazendo uma de suas pantufas debaixo do braço, no lugar de seu livro de orações. De vez em quando, alguns velhos amigos entravam em seu retiro e conversavam sobre os bons momentos. Quando estávamos sós, ela me dizia bonitos contos em versos, que improvisava. Num desses contos o diabo trazia um candeeiro com um descrente dentro, e o poeta exclamava:

---

<sup>6</sup> Trata-se da divisa das armas da Bretanha.

*Le diable en l'avenue  
Chemina tant et tant,  
Qu'on en perdit la vue  
En moins d'une heure de temps.*

« Il me semble, dis-je, que le diable ne va pas bien vite. »

Mais madame de Chateaubriand me prouva que je n'y entendais rien : elle était charmante, ma mère.

Elle avait une longue complainte sur le *Récit véritable d' une cane sauvage, en la ville de Montfort-la-Cane-lez-Saint-Malo* . Certain seigneur avait renfermé une jeune fille d'une grande beauté dans le château de Montfort à dessein de lui ravir l'honneur. A travers une lucarne elle apercevait l'église de Saint-Nicolas ; elle pria le saint avec des yeux pleins de larmes, et elle fut miraculeusement transportée hors du château ; mais elle tomba entre les mains des serviteurs du félon, qui voulurent en user avec elle comme ils supposaient qu'en avait fait leur maître. La pauvre fille éperdue, regardant de tous côtés pour chercher quelques secours, n'aperçut que des canes sauvages sur l'étang du château. Renouvelant sa prière à saint Nicolas, elle le supplia de permettre à ces animaux d'être témoins de son innocence, afin que si elle devait perdre la vie, et qu'elle ne pût accomplir les vœux qu'elle avait faits à saint Nicolas, les oiseaux les remplissent eux-mêmes à leur façon, en son nom et pour sa personne.

La fille mourut dans l'année : voici qu'à la translation des os de saint Nicolas, le 9 de mai, une cane sauvage, accompagnée de ses petits canetons, vint à l'église de Saint-Nicolas. Elle y entra et voltigea devant l'image du bienheureux libérateur, pour lui applaudir par le battement de ses ailes ; après quoi, elle retourna à l'étang ayant laissé un de ses petits en offrande. Quelque temps après, le caneton s'en retourna sans qu'on s'en aperçût. Pendant deux cents ans et plus, la cane, toujours la même cane est revenue, à jour fixe, avec sa couvée, dans l'église du grand saint Nicolas, à Montfort. L'histoire en a été écrite et imprimée en 1652 : l'auteur remarque fort justement : « que c'est une chose peu considérable devant les yeux de Dieu, qu'une chétive cane sauvage ; que néanmoins elle tient sa partie pour rendre hommage à sa grandeur ; que la cigale de saint François était encore moins prisable, et que pourtant ses fredons charmaient le coeur d'un séraphin. »

Le diable en l'avenue  
Chemina tant et tant,  
Qu'on en perdit la vue  
En moins d'une heur' de tems.<sup>7</sup>

“Parece-me que o diabo, disse eu, não anda tão rápido quanto parece.”

Contudo, a senhora de Chateaubriand provou-me que eu não entendia nada: era uma pessoa encantadora a minha mãe.

Ela conhecia uma longa cantiga sobre a *Historia verdadeira de uma pata selvagem, na cidade de Montfort-la-Cane-lez-Saint-Malo*. Um senhor havia aprisionado uma jovem muito bela dentro do castelo de Montfort com a intenção de desonrá-la. Através de uma lucarna, ela avistou a igreja de São Nicolau; rezou ao santo com os olhos cheios de lágrimas, e viu-se milagrosamente transportada para fora do castelo; mas caiu então nas mãos dos servos do inclemente homem, que desejaram usá-la da mesma forma que supunham que seu senhor havia feito. A pobre donzela, transtornada, procurando socorro por todos os lados, enxergou apenas alguns patas selvagens no lago do castelo. Repetindo sua oração a São Nicolau, suplicou-lhe que permitisse a esses animais serem testemunhas de sua inocência, a fim de que, caso ela viesse a perder a vida sem poder cumprir os votos feitos a São Nicolau, pudessem as aves confirmá-los a seu modo, em seu nome e em seu lugar.

A jovem morreu neste mesmo ano: e eis que durante o traslado dos ossos de São Nicolau, em 9 de maio, uma pata selvagem, acompanhada de suas crias, aparece na igreja de São Nicolau. Ela entra e põe-se a esvoaçar frente à imagem do bem-aventurado libertador, para aplaudí-lo com o bater das asas; depois disso, retornou ao lago, deixando uma de suas crias como oferenda. Após algum tempo, o pequenino foi-se sem ninguém perceber. Durante mais de duzentos anos, a pata, sempre a mesma pata, retornou em dia fixo, com sua ninhada, à igreja do grande São Nicolau, em Montfort. Essa historia foi escrita e impressa em 1652; o autor observa com bastante justeza: “que é algo insignificante aos olhos de Deus esta pobre pata selvagem; e que, todavia, ela faz sua parte em homenagem à sua grandeza; que a cigarra de São Francisco era ainda menos estimável, e, no entanto, seus gorjeios seduziam o coração de um Serafim.”

---

<sup>7</sup> O diabo andou tão depressa pela avenida, que a gente o perdeu de vista em menos de uma hora.

Mais madame de Chateaubriand suivait une fausse tradition : dans sa complainte, la fille renfermée à Montfort était une princesse, laquelle obtint d'être changée en cane, pour échapper à la violence de son vainqueur. Je n'ai retenu que ces vers d'un couplet de la romance de ma mère :

*Cane la belle est devenue,  
Cane la belle est devenue,  
Et s'envola, par une grille,  
Dans un étang plein de lentilles.*

(5)

*Paris, octobre 1821.*

#### CLÉRICATURE. – ENVIRONS DE SAINT- MALO

Comme madame de Chateaubriand était une véritable sainte, elle obtint de l'évêque de Saint Malo la promesse de me donner la cléricature ; il s'en faisait scrupule : la marque ecclésiastique donnée à un laïque et à un militaire lui paraissait une profanation qui tenait de la simonie. M. Courtois de Pressigny, aujourd'hui archevêque de Besançon et pair de France, est un homme de bien et de mérite. Il était jeune alors, protégé de la Reine, et sur le chemin de la fortune où il est arrivé plus tard par une meilleure voie : la persécution.

Mas a senhora de Chateaubriand seguia uma falsa tradição: em sua cantiga, a moça encerrada em Montfort era uma princesa que fora transformada em pata para escapar à violência de seu malfeitor. Não lembro nada mais do que estes versos de uma estrofe da cantiga de minha mãe:

*Cane la belle est devenue,  
Cane la belle est devenue,  
Et s'envola, par une grille,  
Dans un étang plein de lentilles.*<sup>8</sup>

## Capítulo 5

Paris, outubro 1821.

Clericato. – Arredores de Saint-Malo.

Como a senhora de Chateaubriand era uma verdadeira santa, ela obteve do bispo de Saint-Malo a promessa de me conceder o clericato; ele tinha seus escrúpulos quanto a isso: o sinal eclesiástico concedido a um laico e militar parecia-lhe uma profanação que se aparentava à simonia. O senhor Courtois de Pressigny, hoje arcebispo de Besançon e par de França, é um homem de bem e de mérito. Ele era jovem à época, protegido da Rainha, e encontrava-se no caminho da fortuna, à qual chegaria mais tarde por uma via melhor: a da perseguição.

---

<sup>8</sup> “A donzela converteu-se em pata, a donzela converteu-se em pata, e voou através das grades para um lago repleto de lemnas aquáticas.”

Je me mets à genoux, en uniforme, l'épée au côté, aux pieds du prélat ; il me coupa deux ou trois cheveux sur le sommet de la tête ; cela s'appela tonsure, de laquelle je reçus lettres en bonnes formes. Avec ces lettres, 200 mille livres de rentes pouvaient m'échoir, quand mes preuves de noblesse auraient été admises à Malte : abus, sans doute, dans l'ordre ecclésiastique, mais chose utile dans l'ordre politique de l'ancienne constitution. Ne valait-il pas mieux qu'une espèce de bénéfice militaire s'attachât à l'épée d'un soldat qu'à la mantille d'un abbé, lequel aurait mangé sa grasse prieurée sur les pavés de Paris ?

La cléricature, à moi conférée pour les raisons précédentes, a fait dire, par des biographes mal informés, que j'étais d'abord entré dans l'Eglise.

Ceci se passait en 1788. J'avais des chevaux, je parcourais la campagne, ou je galopais le long des vagues, mes gémissantes et anciennes amies ; je descendais de cheval, et je me jouais avec elles ; toute la famille aboyante de Scylla sautait à mes genoux pour me caresser : *Nunc vada latrantis Scyllae* . Je suis allé bien loin admirer les scènes de la nature ; je m'aurais pu contenter de celles que m'offrait mon pays natal.

Rien de plus charmant que les environs de Saint Malo, dans un rayon de cinq à six lieues. Les bords de la Rance, en remontant cette rivière depuis son embouchure jusqu'à Dinan, mériteraient seuls d'attirer les voyageurs ; mélange continu de rochers et de verdure, de grèves et de forêts, de criques et de hameaux, d'antiques manoirs de la Bretagne féodale et d'habitations modernes de la Bretagne commerçante. Celles-ci ont été construites en un temps où les négociants de Saint Malo étaient si riches que, dans leurs jours de goquettes, ils fricassaient des piastres, et les jetaient toutes bouillantes au peuple par les fenêtres. Ces habitations sont d'un grand luxe. Bonabant, château de MM. de Lasaudre, est en partie de marbre apporté de Gênes, magnificence dont nous n'avons pas même l'idée à Paris. La Brillantais, Le Beau, le Mont-Marin, La Ballue, le Colombier, sont ou étaient ornés d'orangeries, d'eaux jaillissantes et de statues. Quelquefois les jardins descendent en pente au rivage derrière les arcades d'un portique de tilleuls, à travers une colonnade de pins, au bout d'une pelouse ; par-dessus les tulipes d'un parterre, la mer présente ses vaisseaux, son calme et ses tempêtes.

Coloquei-me de joelhos, em uniforme, espada à cintura, aos pés do prelado; ele cortou duas ou três mechas de cabelo no topo de minha cabeça; a isso se chama de tonsura, pela qual recebi títulos conforme o previsto. Com esses títulos, 200 mil libras podiam me pertencer no momento em que minhas provas de nobreza fossem admitidas em Malta: abuso sem dúvida dentro da ordem eclesiástica, mas algo útil dentro da ordem política da antiga constituição. Não era preferível que uma espécie de benefício militar servisse à espada de um soldado do que à mantilha de um abade, que teria dilapidado seu farto priorado pelas ruas de Paris?

O clero, a mim conferido pelas razões que acabo de expor, fez alguns biógrafos mal informados dizerem que eu havia, primeiramente, entrado na Igreja.

Isto se passava em 1788. Eu possuía cavalos, eu percorria os campos, ou galopava ao lado das vagas, minhas ruidosas e velhas amigas; eu descia do cavalo e brincava com elas; toda a família ladradora de Cila saltava em minhas pernas a fim de me acariciar: *Nunc vada latrantis Scyllae*. Tenho partido para bem longe para admirar as cenas da natureza; poderia ter-me contentado com aquelas que minha região natal me oferecia.

Não há nada de mais encantador do que os arredores de Saint-Malo, em um raio de cinco a seis léguas. As margens do Rance, elevando-se este rio desde seu desaguardo até Dinan, mereceriam por si só atrair a atenção dos viajantes; mescla continua de rochas e de verdes, de praias e de florestas, de calhetas e de aldeias, de antigos solares senhoriais da Bretanha feudal e de residências modernas da Bretanha mercantil. Estas foram construídas em um tempo em que os negociantes de Saint-Malo eram tão ricos que, nos seus dias de farra, eles fritavam as piastras, e as jogavam ao povo ainda ferventes pelas janelas. Essas residências são de um grande luxo. Bonabant, castelo dos senhores de Lasaudre, é feito em parte de mármore trazido de Gênova, magnificência de que não temos noção mesmo em Paris. La Brillantais, Le Beau, le Mont-Marin, La Ballue, le Colombier eram ou são ornamentados de pomares de laranjeiras, de águas e de estátuas. Algumas vezes os jardins descem em declive em direção à margem por detrás das arcadas de um pórtico de tílias, através de uma colunata de pinheiros num canto de relva; por cima das tulipas de um canteiro, o mar apresenta seus barcos, sua calma e suas tempestades.

Chaque paysan, matelot et laboureur, est propriétaire d'une petite bastide blanche avec un jardin : parmi les herbes potagères, les groseilliers, les rosiers, les iris, les soucis de ce jardin, on trouve un plant de thé de Cayenne, un pied de tabac de Virginie, une fleur de la Chine, enfin quelque souvenir d'une autre rive et d'un autre soleil : c'est l'itinéraire et la carte du maître du lieu. Les tenanciers de la côte sont d'une belle race normande ; les femmes grandes, minces, agiles, portent des corsets de laine grise, des jupons courts de callemandre et de soie rayée, des bas blancs à coins de couleur. Leur front est ombragé d'une large coiffe de basin ou de batiste, dont les pattes se relèvent en forme de béret, ou flottent en manière de voile. Une chaîne d'argent à plusieurs branches pend à leur côté gauche. Tous les matins, au printemps, ces filles du Nord, descendant de leurs barques, comme si elles venaient encore envahir la contrée, apportent au marché des fruits dans des corbeilles, et des caillebottes dans des coquilles : lorsqu'elles soutiennent d'une main sur leur tête des vases noirs remplis de lait ou de fleurs, que les barbes de leurs cornettes blanches accompagnent leurs yeux bleus, leur visage rose, leurs cheveux blonds emperlés de rosée, les Valkyries de l'Edda dont la plus jeune est l'*Avenir*, ou les Canéphores d'Athènes n'avaient rien d'aussi gracieux. Ce tableau ressemble-t-il encore ? Ces femmes, sans doute ne sont plus ; il n'en reste que mon souvenir.

(6)

*Paris, octobre 1821.*

LE REVENANT. – LE MALADE.

Je quittai ma mère, et j'allai voir mes soeur aînées aux environs de Fougères. Je demurai un mois chez madame de Châteaubourg. Ses deux maisons de campagne, Lascardais et Le Plessis, près Saint-Aubin-du-Cormier, célèbre par sa tour et sa bataille, étaient situées dans un pays de roches, de landes et de bois. Ma soeur avait pour régisseur M. Livoret, jadis jésuite, auquel il était arrivé une étrange aventure.



Todo camponês, marinheiro ou lavrador é proprietário de uma pequena quinta branca com um jardim: entre as hortaliças, as groselheiras, as roseiras, os lírios, as calêndulas deste jardim, encontramos plantado algum chá de Caiena, um pé de tabaco da Virgínia, uma flor da China, enfim, alguma recordação de uma outra paragem e de um outro sol: é o itinerário e o mapa do proprietário do lugar. Os proprietários da costa são de uma bela raça normanda; as mulheres altas, esguias, ágeis, vestem corpetes de lã cinza, saíotes curtos de durante e de seda listrada, meias brancas com pontas de cor. O rosto delas é protegido por uma larga coifa de bombazina ou de cambraia de linho, cujas presilhas elevam-se em forma de boina, ou flutuam à maneira de um véu. Uma corrente de prata com várias pontas pende de seu lado esquerdo. Todas as manhãs, na primavera, essas filhas do norte, ao descerem de suas barcas, como se viessem de novo invadir o lugar, trazem, para o mercado, frutas em corbelhas, e coalhadas em conchas: quando elas sustentam, com uma mão sobre a cabeça, os vasos negros cheios de leite ou de flores, quando as rendas de suas toucas brancas seguem seus olhos azuis, sua face rosada, seus cabelos loiros emperlados de orvalho, as valquírias de Edda, das quais a mais jovem é o *Porvir*, ou as canéforas de Atenas, não possuíam tanta graça. Seria este quadro ainda fiel? Estas mulheres, sem dúvida, não mais existem; restam delas somente minhas recordações.

## Capítulo 6

Paris, outubro de 1821.

O espectro. – O enfermo.

Deixei minha mãe, e fui ver minhas irmãs mais velhas nas cercanias de Fougères. Permaneci um mês na casa da senhora de Chateaubourg. Suas duas casas de campo, Lascardais e Le Plessis, perto de Saint-Aubin-du-Cormier, célebre por sua torre e sua batalha, situavam-se em uma região de rochas, de landes e de bosques. Minha irmã tinha por administrador o senhor Livorel, jesuíta em outros tempos, a quem sucedera uma estranha aventura.

Quand il fut nommé régisseur à Lascardais, le comte de Châteaubourg, le père, venait de mourir : M. Livoret qui ne l'avait pas connu, fut installé gardien du castel. La première nuit qu'il y coucha seul, il vit entrer dans son appartement un vieillard pâle, en robe de chambre, en bonnet de nuit, portant une petite lumière. L'apparition s'approche de lâtre, pose son bougeoir sur la cheminée, rallume le feu et s'assied dans un fauteuil. M. Livoret tremblait de tout son corps. Après deux heures de silence, le vieillard se lève, reprend sa lumière et sort de la chambre en fermant la porte.

Le lendemain, le régisseur conta son aventure aux fermiers, qui, sur la description de la lémure, affirmèrent que c'était leur vieux maître. Tout ne finit pas là : si M. Livoret regardait derrière lui dans une forêt il apercevait le fantôme ; s'il avait à franchir un échelier dans un champ, l'ombre se mettait à califourchon sur l'échelier. Un jour, le misérable obsédé s'étant hasardé à lui dire : « Monsieur de Châteaubourg, laissez-moi » ; le revenant répondit : « Non ». M. Livoret, homme froid et positif, très peu brillant d'imaginative, racontait tant qu'on voulait son histoire, toujours de la même manière et avec la même conviction.

Un peu plus tard, j'accompagnai en Normandie un brave officier atteint d'une fièvre cérébrale. On nous logea dans une maison de paysan : une vieille tapisserie prêtée par le seigneur du lieu, séparait mon lit de celui du malade. Derrière cette tapisserie on saignait le patient ; en délassément de ses souffrances, on le plongeait dans des bains de glace. Il grelottait dans cette torture, les ongles bleus, le visage violet et grincé, les dents serrées, la tête chauve, une longue barbe descendant de son menton pointu et servant de vêtement à sa poitrine nue maigre et mouillée.

Quand le malade s'attendrissait, il ouvrait un parapluie, croyant se mettre à l'abri de ses larmes : si le moyen était sûr contre les pleurs, il faudrait élever une statue à l'auteur de la découverte.

Mes seuls bons moments étaient ceux où je m'allais promener dans le cimetière de l'église du hameau, bâtie sur un tertre. Mes compagnons étaient les morts, quelques oiseaux et le soleil qui se couchait. Je rêvais à la société de Paris, à mes premières années, à mon fantôme, à ces bois de Combours dont j'étais si près par l'espace, si loin par le temps ; je retournais à mon pauvre malade : c'était un aveugle conduisant un aveugle.

Na ocasião em que ele foi nomeado administrador em Lascardais, o conde de Chateaubourg, pai, acabara de morrer: o senhor Livorel, que não o havia conhecido, estabeleceu-se como guardião do castelo. Na primeira noite em que dormiu ali sozinho, viu entrar na casa um homem velho pálido, de roupão e touca de dormir, trazendo um pequeno candeeiro. A assombração se aproxima do átrio, deposita a vela sobre a lareira, acende o fogo e se acomoda numa poltrona. O senhor Livorel tremia dos pés à cabeça. Após duas horas de silêncio, o velho se levanta, retoma o candeeiro e sai do quarto, fechando a porta.

No dia seguinte, o administrador contou sua aventura aos moradores, que, diante da descrição do fantasma, afirmaram que se tratava de seu antigo senhor. A coisa não parou aí: se o senhor Livorel espreitasse atrás de si numa floresta via o fantasma; se tinha que subir numa escada nos campos, a sombra metia-se escarrapachada sobre a escada. Um dia, o miserável, acuado, atreveu-se a dizer: “Deixe-me, senhor de Chateaubourg”; a assombração respondeu: “Não”. O senhor Livorel, homem frio e positivo, de imaginação pouco brilhante, contou isso tantas vezes quantas lhe pediam, sempre do mesmo modo e com a mesma convicção.

Pouco tempo depois, acompanhei, na Normandia, um bravo oficial atingido por uma febre cerebral. Fomos hospedados em casa de um camponês: uma velha tapeçaria emprestada pelo senhor do lugar, separava minha cama e a do enfermo. Por detrás dessa tapeçaria faziam a sangria do paciente; para alívio de seus sofrimentos, davam-lhe banhos de água gelada. Ele tiritava em meio a essa tortura, as unhas estavam azuis, a face arroxeadada e crispada, os dentes serrados, a cabeça calva, uma longa barba caía de seu queixo pontudo e servia como abrigo a seu peito nu, magro e molhado.

Quando o enfermo se comovia, ele abria um guarda-chuva, imaginando colocar-se ao abrigo de suas lágrimas: se o artifício fosse eficaz contra o pranto, haveria que se erguer uma estátua ao autor da descoberta.

Meus únicos momentos bons eram aqueles em que ia passear pelo cemitério da igreja da aldeia, construída sobre uma pequena colina. Meus companheiros eram os mortos, algumas aves e o sol que se punha. Eu pensava na vida social de Paris, nos meus primeiros anos, nos meus fantasmas, naqueles bosques de Combourg do qual me encontrava tão próximo pelo espaço e tão longe pelo tempo; voltava para o meu pobre enfermo: era um cego guiando um cego.

Hélas ! un coup, une chute, une peine morale raviront à Homère, à Newton, à Bossuet, leur génie, et ces hommes divins, au lieu d'exciter une pitié profonde, un regret amer et éternel, pourraient être l'objet d'un sourire ! Beaucoup de personnes que j'ai connues et aimées ont vu se troubler leur raison auprès de moi, comme si je portais le germe de la contagion. Je ne m'explique le chef-d'oeuvre de Cervantes et sa gaîté cruelle, que par une réflexion triste : en considérant l'être entier, en pesant le bien et le mal, on serait tenté de désirer tout accident qui porte à l'oubli, comme un moyen d'échapper à soi-même : un ivrogne joyeux est une créature heureuse. Religion à part, le bonheur est de s'ignorer et d'arriver à la mort sans avoir senti la vie.

Je ramenai mon compatriote parfaitement guéri.

(7)

*Paris, octobre 1821.*

ÉTAT DE BRETAGNE EN 1789. – INSURRECTION. –  
SAINT-RIVEUL, MON CAMARADE DE COLLÈGE, EST TUÉ.

Madame Lucile et madame de Farcy, revenues avec moi en Bretagne, voulaient retourner à Paris ; mais je fus retenu par les troubles de la province. Les Etats étaient semoncés pour la fin de décembre (1788). La commune de Rennes, et après elle les autres communes de Bretagne, avaient pris un arrêté qui défendait à leurs députés de s'occuper d'aucune affaire avant que la question des *fouages* n'eût été réglée.

Le comte de Boisgelin, qui devait présider l'ordre de la noblesse, se hâta d'arriver à Rennes. Les gentilshommes furent convoqués par lettres particulières, y compris ceux qui, comme moi, étaient encore trop jeunes pour avoir voix délibérative. Nous pouvions être attaqués, il fallait compter les bras autant que les suffrages : nous nous rendîmes à notre poste.

Desgraça! Um golpe, uma queda, um sofrimento moral arrebataram o gênio de Homero, de Newton, de Bossuet, e esses homens divinos, em vez de despertarem uma profunda piedade, um amargo e eterno lamento, poderiam provocar um sorriso! Muitas pessoas que amei e conheci tiveram a razão obscurecida a meu lado, como se eu carregasse o germe de um contágio. Não me é possível explicar a obra-prima de Cervantes e seu humor cruel senão por uma triste reflexão: considerando o ser em sua inteireza, pesando o bem e o mal, seríamos tentados a desejar todo o acidente que traga o esquecimento, como um meio de escapar a si mesmo: um bêbado alegre é uma criatura feliz. Religião à parte, felicidade é ignorar-se e chegar à morte sem que se tenha sentido a vida.

Voltei com meu compatriota perfeitamente curado.

## Capítulo 7

Paris, outubro de 1821.

Estados de Bretanha em 1789. – Insurreição. – Saint-Riveul, meu companheiro de colégio, é morto.

A Senhora Lucile e a senhora de Farcy, que haviam retornado comigo à Bretanha quiseram voltar a Paris; mas fui detido pelos distúrbios da província. Os Estados haviam sido convocados para o final de dezembro (1788). A comuna de Rennes e a seguir as outras comunas da Bretanha, haviam tomado a resolução de proibir seus deputados de tratar de qualquer assunto antes que a questão do *fouage* tivesse sido resolvida.

O conde de Boisgelin, que devia presidir a ordem da nobreza, se apressou em chegar a Rennes. Os gentis-homens foram convocados mediante cartas particulares, inclusive aqueles que, assim como eu, eram ainda muito jovens para terem voz deliberativa. Podíamos ser atacados, era preciso contar com braços tanto quanto com sufrágios: dirigimo-nos a nossos postos.

Plusieurs assemblées se tinrent chez M. de Boisgelin avant l'ouverture des Etats. Toutes les scènes de confusion auxquelles j'avais assisté, se renouvelèrent. Le chevalier de Guer, le marquis de Trémargat, mon oncle le comte de Bedée, qu'on appelait *Bedée l'artichaut*, à cause de sa grosseur, par opposition à un autre Bedée, long et effilé, qu'on nommait *Bedée l'asperge*, cassèrent plusieurs chaises en grimpant dessus pour pérorer. Le marquis de Trémargat, officier de marine à jambe de bois, faisait beaucoup d'ennemis à son ordre : on parlait un jour d'établir une école militaire où seraient élevés les fils de la pauvre noblesse ; un membre du tiers s'écria : « Et nos fils, qu'auront-ils ? - L'hôpital », répartit Trémargat : mot qui, tombé dans la foule, germa promptement.

Je m'aperçus au milieu de ces réunions d'une disposition de mon caractère que j'ai retrouvée depuis dans la politique et dans les armes : plus mes collègues ou mes camarades s'échauffaient, plus je me refroidissais ; je voyais mettre le feu à la tribune ou au canon avec indifférence : je n'ai jamais salué la parole ou le boulet.

Le résultat de nos délibérations fut que la noblesse traiterait d'abord des affaires générales, et ne s'occuperait du fouage qu'après la solution des autres questions ; résolution directement opposée à celle du tiers. Les gentilshommes n'avaient pas grande confiance dans le clergé, qui les abandonnait souvent, surtout quand il était présidé par l'évêque de Rennes, personnage patelin, mesuré, parlant avec un léger zéaiement qui n'était pas sans grâce, et se ménageant des chances à la cour. Un journal, *la Sentinelle du Peuple*, rédigé à Rennes par un écrivain arrivé de Paris, fomentait les haines.

Les Etats se tinrent dans le couvent des Jacobins sur la place du Palais. Nous entrâmes, avec les dispositions qu'on vient de voir, dans la salle des séances ; nous n'y fûmes pas plus tôt établis, que le peuple nous assiégea. Les 25, 26, 27 et 28 janvier 1789 furent des jours malheureux. Le comte de Thiard avait peu de troupes ; chef indécis et sans vigueur, il se remuait et n'agissait point. L'école de droit de Rennes, à la tête de laquelle était Moreau, avait envoyé quérir les jeunes gens de Nantes ; ils arrivaient au nombre de quatre cents, et le commandant, malgré ses prières, ne les put empêcher d'envahir la ville. Des assemblées, en sens divers, au champ Montmorin et dans les cafés, en étaient venues à des collisions sanglantes.

Antes da abertura dos Estados, foram feitas várias assembléias na casa do senhor de Boisgelin. Todas as cenas de confusão, às quais eu havia assistido, recomeçaram. O cavaleiro de Guer, o marquês de Trémargat, meu tio, o conde de Bedée, chamado de *Bedée alcachofra*, por causa de sua gordura, em oposição a outro Bedée, alto e esguio, nomeado de *Bedée aspargo*, quebraram muitas cadeiras nas quais subiam para perorar. O marquês de Trémargat, oficial da marinha de perna de pau, conquista vários inimigos: falava-se em um dia criar uma escola militar onde seriam educados os filhos da nobreza pobre; um membro do terceiro Estado gritou: « E nossos filhos, o que vão ter? » «– O asilo de indigentes », retrucou Trémargat: resposta que, ao cair sobre a multidão, repercutiu fortemente.

Em meio a essas reuniões, percebi em mim uma disposição de caráter que iria reencontrar posteriormente na política e nas armas: quanto mais se acaloravam meus colegas e companheiros, mais eu esfriava; via com indiferença atear fogo na tribuna ou no canhão: jamais saudei a palavra ou a bala.

O resultado de nossas deliberações foi que a nobreza devia tratar, em primeiro lugar, dos assuntos gerais, para ocupar-se do *fouage* somente após a solução das outras questões; resolução diretamente oposta àquela do terceiro estado. Os gentis-homens não possuíam grande confiança no clero, que muitas vezes os abandonou, principalmente quando foi presidido pelo bispo de Rennes, personagem bajulador, comedido, que falava com um leve ceceio, embora não desprovido de alguma graça, e que fazia suas apostas na Corte. Um jornal, a *Sentinelle du peuple*, redigido em Rennes por um escrevinhador chegado de Paris, começava a fomentar ódios.

Os Estados se reuniram no convento dos Jacobinos à Praça do Palácio. Entramos, com as disposições que acabamos de ver, à sala das sessões; tão mal acabamos de nos estabelecer ali, o povo começou a sitiá-los. 25, 26, 27 e 28 de janeiro de 1789 foram dias infelizes. O conde de Thiard possuía poucas tropas; chefe indeciso e sem vigor, agitava-se bastante, mas não agia. A escola de Direito de Rennes, em cujo comando estava Moreau, havia reclamado a presença dos jovens de Nantes; contavam quatrocentos os que chegaram, e o comandante, apesar dos pedidos, não pôde impedi-los de invadir a cidade. As assembléias, em sentidos diversos, nos campos de Montmorin e nos cafés, haviam terminado em choques sangrentos.

Las d'être bloqués dans notre salle, nous prîmes la résolution de saillir dehors, l'épée à la main ; ce fut un assez beau spectacle. Au signal de notre président, nous tirâmes nos épées tous à la fois, au cri de : *Vive la Bretagne !* et, comme une garnison sans ressources, nous exécutâmes une furieuse sortie, pour passer sur le ventre des assiégeants. Le peuple nous reçut avec des hurlements, des jets de pierres, des bourrades de bâtons ferrés et des coups de pistolet. Nous fîmes une trouée dans la masse de ses flots qui se refermaient sur nous. Plusieurs gentilshommes furent blessés, traînés, déchirés, chargés de meurtrissures et de contusions. Parvenus à grande peine à nous dégager, chacun regagna son logis.

Des duels s'ensuivirent entre les gentilshommes, les écoliers de droit et leurs amis de Nantes. Un de ces duels eut lieu publiquement sur la place Royale ; l'honneur en resta au vieux Keralieu, officier de marine, attaqué, qui se battit avec une incroyable vigueur, aux applaudissements de ses jeunes adversaires.

Un autre attroupement s'était formé. Le comte de Montboucher aperçut dans la foule un étudiant nommé Ulliac, auquel il dit : « Monsieur, ceci nous regarde. » On se range en cercle autour d'eux ; Montboucher fait sauter l'épée d'Ulliac et la lui rend : on s'embrasse et la foule se disperse.

Du moins, la noblesse bretonne ne succomba pas sans honneur. Elle refusa de députer aux Etats-Généraux, parce qu'elle n'était pas convoquée selon les lois fondamentales de la constitution de la province ; elle alla rejoindre en grand nombre l'armée des Princes, se fit décimer à l'armée de Condé, ou avec Charette dans les guerres vendéennes. Eût-elle changé quelque chose à la majorité de l'Assemblée nationale, au cas de sa réunion à cette assemblée ? Cela n'est guère probable : dans les grandes transformations sociales, les résistances individuelles, honorables pour les caractères sont impuissantes contre les faits. Cependant, il est difficile de dire ce qu'aurait pu produire un homme du génie de Mirabeau, mais d'une opinion opposée, s'il s'était rencontré dans l'ordre de la noblesse bretonne.

Le jeune Boishue et Saint-Riveul, mon camarade de collège, avaient péri avant ces rencontres, en se rendant à la chambre de la noblesse ; le premier fut en vain défendu par son père, qui lui servit de second.



Cansados de ficarmos presos em nossa sala, tomamos a decisão de sair, com a espada à mão; foi um admirável espetáculo. Após o sinal de nosso presidente, todos empunhamos as espadas, bradando: *Vive la Bretagne!* e, como uma guarnição sem recursos, fizemos uma saída furiosa, para passarmos sobre os corpos dos sitiados. O povo recebeu-nos aos gritos, com pedradas, golpes de bastões de ferro e tiros de pistola. Forçamos o caminho em meio à multidão que se fechava atrás de nós. Vários gentis-homens foram feridos, arrastados, dilacerados, e acabaram cheios de machucados e de contusões. Tendo nos desvencilhado desses obstáculos todos, cada qual rumou para sua casa.

A isso se seguiram duelos entre os gentis-homens, os estudantes de Direito e seus amigos de Nantes. Um desses duelos foi travado publicamente na Praça Royale; a glória nesses embates ficou com o velho Keralieu, oficial da marinha, que ao ser atacado lutou com um vigor extraordinário, sob os aplausos de seus jovens adversários.

Um outro tumulto se fez. O conde de Montboucher avistou no meio da multidão um estudante de nome Ulliac, a quem disse: “Senhor, este assunto nos diz respeito”. As pessoas os cercam; Montboucher faz saltar a espada de Ulliac e a devolve: abraçam-se e a multidão se dispersa.

Pelo menos, a nobreza bretã não sucumbiu sem honra. Ela recusou-se a deputar nos Estados-Gerais, porque não havia sido convocada de acordo com as leis fundamentais da constituição da província; um grande número juntou-se ao exército dos Príncipes, viu-se dizimado no exército de Condé, ou com Charette nas guerras da Vendéia. Alguma coisa teria mudado na maioria da Assembléia Nacional, caso esta nobreza se reunisse a tal assembléia? É pouco provável: nas grandes transformações sociais, as resistências individuais, honrosas para as pessoas de caráter, são impotentes contra os fatos. Contudo, é difícil imaginar o que um homem com o gênio de Mirabeau, mas de opinião contrária, poderia ter produzido, se se encontrasse na ordem da nobreza bretã.

O jovem Boishue e Saint-Riveul, meu companheiro de colégio, havia perecido antes destas reuniões, ao se dirigirem à Câmara da nobreza; o primeiro foi em vão defendido pelo pai, que lhe servia de protetor.

Lecteur, je t'arrête : regarde couler les premières gouttes de sang que la Révolution devait répandre. Le ciel a voulu qu'elles sortissent des veines d'un compagnon de mon enfance. Supposons ma chute au lieu de celle de Saint-Riveul ; on eût dit de moi, en changeant seulement le nom, ce que l'on dit de la victime par qui commence la grande immolation : « Un gentilhomme, nommé *Chateaubriand*, fut tué en se rendant à la salle, des Etats. » Ces deux mots auraient remplacé ma longue histoire. Saint-Riveul eût-il joué mon rôle sur la terre ? était-il destiné au bruit ou au silence ?

Passes maintenant, lecteur ; franchis le fleuve de sang qui sépare à jamais le vieux monde dont tu sors, du monde nouveau à l'entrée duquel tu mourras.

## (8)

*Paris, novembre 1821.*

ANNÉE 1789. – VOYAGE DE BRETAGNE À PARIS. –  
 MOUVEMENT SUR LA ROUTE. – ASPECT DE PARIS. – RENVOI  
 DE M. NECKER. – VERSAILLES. – JOIE DE LA FAMILLE  
 ROYALE. – INSURRECTION GÉNÉRALE. – PRISE DE LA BASTILLE.

L'année 1789, si fameuse dans notre histoire et dans l'histoire de l'espèce humaine, me trouva dans les landes de ma Bretagne ; je ne pus même quitter la province qu'assez tard, et n'arrivai à Paris qu'après le pillage de la maison Réveillon, l'ouverture des Etats-Généraux, la constitution du tiers-état en Assemblée nationale, le serment du Jeu-de-Paume, la séance royale du 23 juin, et la réunion du clergé et de la noblesse au tiers-état.

Le mouvement était grand sur ma route : dans les villages, les paysans arrêtaient les voitures, demandaient les passeports, interrogeaient les voyageurs. Plus on approchait de la capitale, plus l'agitation croissait. En traversant Versailles, je vis des troupes casernées dans l'orangerie ; des trains d'artillerie parqués dans les cours ; la salle provisoire de l'Assemblée nationale élevée sur la place du palais, et des députés allant et venant parmi des curieux, des gens du château et des soldats.

Leitor, aqui o interrompo: veja como correm as primeiras gotas de sangue que a Revolução haveria de derramar. O céu quis que saíssem das veias de um companheiro de minha infância. Imaginemos que eu sucumbisse no lugar de Saint-Riveul; haveriam de dizer de mim, mudando tão-somente o nome, aquilo que se disse da vítima por quem se inicia a grande imolação: “Um gentil-homem, chamado *Chateaubriand*, foi morto ao dirigir-se para a sala dos Estados.” Essas poucas palavras teriam mudado minha longa história. Teria Saint-Riveul desempenhado o meu papel sobre a terra? Ele estaria destinado ao ruído ou ao silêncio?

Agora passe, leitor; atravesse o rio de sangue que divide para sempre o velho mundo de que você sai, do mundo novo em cuja entrada você morrerá.

## Capítulo 8

Paris, novembro de 1821.

Ano de 1789. – Viagem da Bretanha a Paris. – Movimento no caminho. – Aspecto de Paris. – Demissão do senhor Necker. – Versalhes. – Alegria da família real. – Insurreição geral. – Tomada da Bastilha.

O ano de 1789, tão famoso em nossa história e na história da espécie humana, colheu-me nas landes de minha Bretanha; só pude, na realidade, deixar a província bem mais tarde, e cheguei a Paris somente depois da pilhagem da casa Réveillon, da abertura dos Estados Gerais, da constituição do Terceiro Estado em Assembléia Nacional, do juramento do *Jeu de Paume*, da sessão real de 23 de junho, e da reunião do clero e da nobreza com o terceiro estado.

O movimento no caminho era grande: nos vilarejos, os camponeses interceptavam os coches, pediam passaportes, interrogavam os viajantes. Quanto mais nos aproximávamos da capital, mais crescia a agitação. Ao atravessar Versalhes, vi tropas aquarteladas na Orangerie; trens de artilharia recolhidos dentro dos pátios; a sala provisória da Assembléia Nacional erguida na praça do palácio, e deputados indo e vindo no meio dos curiosos, da gente do castelo e dos soldados.

A Paris, les rues étaient encombrées d'une foule qui stationnait à la porte des boulangers ; les passants discouraient au coin des bornes ; les marchands, sortis de leurs boutiques, écoutaient et racontaient des nouvelles devant leurs portes ; au Palais-Royal s'aggloméraient des agitateurs : Camille Desmoulins commençait à se distinguer dans les groupes.

A peine fus-je descendu, avec madame de Farcy et madame Lucile, dans un hôtel garni de la rue de Richelieu, qu'une insurrection éclate : le peuple se porte à l'Abbaye, pour délivrer quelques gardes-françaises arrêtés par ordre de leurs chefs. Les sous-officiers d'un régiment d'artillerie caserné aux Invalides se joignent au peuple. La défection commence dans l'armée.

La cour tantôt cédant, tantôt voulant résister, mélange d'entêtement et de faiblesse, de bravacherie et de peur, se laisse morguer par Mirabeau qui demande l'éloignement des troupes, et elle ne consent pas à les éloigner : elle accepte l'affront et n'en détruit pas la cause. A Paris, le bruit se répand qu'une armée arrive par l'égout Montmartre, que des dragons vont forcer les barrières. On recommande de dépaver les rues, de monter les pavés au cinquième étage, pour les jeter sur les satellites du tyran : chacun se met à l'oeuvre. Au milieu de ce brouillement, M. Necker reçoit l'ordre de se retirer. Le ministère changé se compose de MM. de Breteuil, de La Galaisière, du maréchal de Broglie, de La Vauguyon, de Laporte et de Foulon. Ils remplaçaient MM. de Montmorin, de La Luzerne, de Saint-Priest et de Nivernais.

Un poète breton, nouvellement débarqué, m'avait prié de le mener à Versailles. Il y a des gens qui visitent des jardins et des jets d'eau, au milieu du renversement des empires : les barbouilleurs de papier ont surtout cette faculté de s'abstraire dans leur manie pendant les plus grands événements ; leur phrase ou leur strophe leur tient lieu de tout.

Je menai mon Pindare à l'heure de la messe dans la galerie de Versailles. L'Oeil-de-Boeuf était rayonnant : le renvoi de M. Necker avait exalté les esprits. On se croyait sûr de la victoire : peut-être Sanson et Simon mêlés dans la foule, étaient spectateurs des joies de la famille royale.

La Reine passa avec ses deux enfants ; leur chevelure blonde semblait attendre des couronnes : madame la duchesse d'Angoulême âgée de onze ans, attirait les yeux par un orgueil virginal ; belle de la noblesse du rang et de l'innocence de la jeune fille, elle semblait dire comme la fleur d'oranger de Corneille, dans la *Guirlande de Julie* :

Em Paris as ruas estavam abarrotadas de grupos que paravam defronte às padarias; os passantes discutiam nos cantos; os vendedores, do lado de fora de suas lojas, ouviam e contavam as notícias em frente a suas portas; no Palais-Royal os agitadores se juntavam: Camille Desmoulins começava a se destacar no interior dos grupos.

Tão logo me havia encaminhado, com a senhora de Farcy e a senhora Lucile, a uma hospedaria na rua de Richelieu, uma insurreição vem eclodir: o povo ia para Abbaye a fim de libertar alguns guardas franceses detidos por ordem de seus chefes. Os suboficiais de um regimento de artilharia aquartelado nos Invalides juntaram-se ao povo. Tem início a defecção no exército.

A Corte, ora cedendo, ora desejando resistir, numa mistura de tenacidade e de fraqueza, de bravata e de medo, deixa-se desdenhar por Mirabeau, que pede o afastamento das tropas, ao que ela não consente: aceita o confronto sem destruir a origem. Em Paris espalha-se o rumor de que um exército se pôs a caminho pelo esgoto de Montmartre, e que os dragões deverão forçar as portas. Recomenda-se desempedrar as ruas, levar as pedras até o quinto andar, a fim de jogá-las nos satélites do tirano: todos se põem ao trabalho. Em meio a toda essa confusão, o senhor Necker recebe a ordem de demissão. O novo ministério passa a ser formado pelos senhores de Breteuil, de la Galaisière, pelo marechal de Broglie, de La Vauguyon, de Laporte e de Foulon. Estes substituíam os senhores de Montmorin, de La Luzerne, de Saint-Priest et de Nivernais.

Um poeta bretão recém chegado me pediu para levá-lo a Versalhes. Há gente que se dedica a visitar jardins e fontes em meio à derrocada dos impérios: os borra-papéis, sobretudo, possuem tal capacidade de se abstraírem em sua própria mania durante os maiores acontecimentos; uma frase ou estrofe toma para eles o lugar de tudo.

Conduzi meu Píndaro para a galeria de Versalhes à hora da missa. O Olho-de-Boi resplandescia: a demissão do senhor Necker havia exaltado os ânimos; estavam todos certos da vitória: é possível que Sanson e Simon, misturados com a multidão, fossem espectadores das alegrias da família real.<sup>9</sup>

A rainha passou com seus dois filhos; a cabeleira loira parecia estar à espera da coroa: a senhora duquesa de Angoulême, com onze anos de idade, com seu orgulho virginal, atraía os olhares; bela por seu nobre nascimento e por sua inocência de jovem donzela, ela parecia falar como a flor de laranjeira de Corneille, na Grinalda de Julie:

---

<sup>9</sup> Respectivamente, o carrasco de Luís XVI e o preceptor e tutor de Luís XVII.

*J'ai la pompe de ma naissance.*

Le petit Dauphin marchait sous la protection de sa soeur, et M. Du Touchet suivait son élève. Il m'aperçut et me montra obligeamment à la Reine. Elle me fit en me jetant un regard avec un sourire, ce salut gracieux qu'elle m'avait déjà fait le jour de ma présentation. Je n'oublierai jamais ce regard qui devait s'éteindre sitôt. Marie-Antoinette, en souriant dessina si bien la forme de sa bouche, que le souvenir de ce sourire (chose effroyable) me fit reconnaître la mâchoire de la fille des rois, quand on découvrit la tête de l'infortunée dans les exhumations de 1815.

Le contre-coup du coup porté dans Versailles retentit à Paris. A mon retour, je rebroussai le cours d'une multitude qui portait les bustes de M. Necker et de M. le duc d'Orléans, couverts de crêpes. On criait : « Vive Necker ! vive le duc d'Orléans ! », et parmi ces cris on en entendait un plus hardi et plus imprévu : « Vive Louis XVII ! » Vive cet enfant dont le nom même eût été oublié dans l'inscription funèbre de sa famille, si je ne l'avais rappelé à la Chambre des pairs ! Louis XVI abdiquant, Louis XVII placé sur le trône, M. le duc d'Orléans déclaré régent, que fût-il arrivé ?

Sur la place Louis XV, le prince de Lambesc, à la tête de *Royal-Allemand*, refoule le peuple dans le jardin des Tuileries et blesse un vieillard : soudain le tocsin sonne. Les boutiques des fourbisseurs sont enfoncées, et trente mille fusils enlevés aux Invalides. On se pourvoit de piques, de bâtons, de fourches, de sabres, de pistolets. On pille Saint-Lazare, on brûle les barrières. Les électeurs de Paris prennent en main le gouvernement de la capitale, et, dans une nuit, soixante mille citoyens sont organisés, armés, équipés en gardes nationales.

*J'ai la pompe de ma naissance.*<sup>10</sup>

O pequeno delfim andava sob a proteção de sua irmã, e o senhor Du Touchet seguia seu aluno. Ele viu-me e, amavelmente, apontou-me à rainha. Lançando-me um olhar sorridente, acenou-me com o mesmo gesto gracioso que me havia dirigido no dia de minha apresentação. Nunca esquecerei este olhar que haveria de se apagar tão cedo. Maria Antonieta, ao sorrir, desenhava tão bem a forma de sua boca, que a lembrança deste sorriso (coisa apavorante!) permitiu-me reconhecer o maxilar da filha dos reis, quando a cabeça da infeliz foi descoberta por ocasião das exumações de 1815.

A repercussão do golpe sofrido em Versalhes se fez ouvir em Paris. No meu retorno, tive de recuar ante uma multidão que carregava os bustos do senhor Necker e do senhor duque d'Orléans, coberto de crepe. Ouviam-se gritos: "Viva Necker! Viva o duque de Orléans!" e, entre esses gritos, um era pronunciado com mais força e de forma um tanto imprevista: « Viva Luís XVII ! » .Viva a criança cujo nome teria sido omitido na inscrição fúnebre de sua família caso eu não o tivesse lembrado à Câmara dos Pares! O que teria acontecido se Luís XVI abdicasse, Luís XVII assumisse o trono, declarando regente o senhor duque de Orléans?

Na Praça Luís XV, o príncipe de Lambesc, à frente do regimento *Royal-Allemand*, faz o povo recuar até o jardim das Tulherias e fere um velho homem: de repente soa o alarme. As lojas dos armeiros são arrombadas, e trinta mil fuzis retirados dos Invalides. Armam-se de piques, bastões, forquilhas, sabres, pistolas; Saint-Lazare é saqueada, as portas são incendiadas. Os eleitores de Paris assumem o governo da capital, e, numa mesma noite, sessenta mil cidadãos são organizados, armados, equipados como guardas nacionais.

---

<sup>10</sup> « Trago a pompa de meu nascimento. »

Le 14 juillet, prise de la Bastille. J'assistai, comme spectateur, à cet assaut contre quelques invalides et un timide gouverneur : si l'on eût tenu les portes fermées, jamais le peuple ne fût entré dans la forteresse. Je vis tirer deux ou trois coups de canon, non par les invalides mais par des gardes-françaises, déjà montés sur les tours. De Launay, arraché de sa cachette, après avoir subi mille outrages est assommé sur les marches de l'hôtel de Ville. Le prévôt des marchands, Flesselles, a la tête cassée d'un coup de pistolet : c'est ce spectacle que des béats sans coeur trouvaient si beau. Au milieu de ces meurtres on se livrait à des orgies, comme dans les troubles de Rome, sous Othon et Vitellius. On promenait dans des fiacres *les Vainqueurs de la Bastille*, ivrognes heureux déclarés conquérants au cabaret ; des prostituées et des sans-culottes commençaient à régner, et leur faisaient escorte. Les passants se découvraient, avec le respect de la peur, devant ces héros, dont quelques-uns moururent de fatigue au milieu de leur triomphe. Les clefs de la Bastille se multiplièrent. On en envoya à tous les niais d'importance dans les quatre parties du monde. Que de fois j'ai manqué ma fortune ! Si, moi, spectateur, je me fusse inscrit sur le registre des vainqueurs, j'aurais une pension aujourd'hui.

Les experts accoururent à l'autopsie de la Bastille. Des cafés provisoires s'établirent sous des tentes. On s'y pressait, comme à la foire Saint-Germain ou à Longchamp ; de nombreuses voitures défilaient ou s'arrêtaient au pied des tours, dont on précipitait les pierres parmi des tourbillons de poussière. Des femmes élégamment parées, des jeunes gens à la mode, placés sur différents degrés des décombres gothiques, se mêlaient aux ouvriers deminés qui démolissaient les murs, aux acclamations de la foule. A ce rendez-vous se rencontraient les orateurs les plus fameux, les gens de lettres les plus connus, les peintres les plus célèbres, les acteurs et les actrices les plus renommés, les danseuses les plus en vogue, les étrangers les plus illustres, les seigneurs de la cour et les ambassadeurs de l'Europe : la vieille France était venue là pour finir, la nouvelle pour commencer.

Tout événement, si misérable ou si odieux qu'il soit en lui-même, lorsque les circonstances en sont sérieuses et qu'il fait époque, ne doit pas être traité avec légèreté : ce qu'il fallait voir dans la prise de la Bastille (et ce que l'on ne vit pas alors), c'était, non l'acte violent de l'émancipation d'un peuple, mais l'émancipation même, résultat de cet acte.



Em 14 de julho, tomada da Bastilha. Assisti, como mero espectador, a este assalto contra alguns inválidos e um governador tímido: se tivessem mantido as portas fechadas, o povo jamais teria entrado na fortaleza. Eu vi dispararem dois ou três tiros de canhão, não pelos inválidos, mas pelos guardas franceses que já haviam subido às torres. De Launay<sup>11</sup>, arrancado de seu esconderijo, é massacrado nas escadarias do Hotel de Ville, após ter sido insultado; o administrador dos comerciantes, Flesselles, teve a cabeça mutilada com um tiro de pistola: foi esse espetáculo que alguns desapiedados achavam tão bonito. Em meio a estes assassinatos havia quem se entregasse a orgias, assim como nos distúrbios de Roma, sob Oton e Vitellius. Desfilavam nos fiacres *os vencedores da Bastilha*, ébrios felizes, conquistadores declarados nos cabarés; as prostitutas e os *sans-culottes* começavam seu reinado, e lhes davam escolta. Pelo respeito ao medo, os passantes descobriam-se diante desses heróis, alguns dos quais chegaram a morrer de cansaço em meio a seu triunfo. As chaves da Bastilha se multiplicaram; foram enviadas a todos os néscios importantes nos quatro cantos do mundo. Quantas vezes deixei de lograr minha fortuna! Se eu, espectador, tivesse me inscrito no registro dos vencedores, hoje teria uma pensão.

Os especialistas acorreram para fazer a autópsia da Bastilha. Cafés improvisados foram montados sob tendas; as pessoas se precipitavam para lá, bem como fazem na feira de Saint-Germain ou em Longchamp; um grande número de coches desfilava ou se detinha ao pé das torres, de onde se lançavam pedras em meio a redemoinhos de poeira. Mulheres elegantemente trajadas, jovens *à la mode*, instalando-se sobre diferentes níveis dos escombros góticos, misturavam-se aos operários seminus que demoliam os muros, diante da aclamação do povo. Para este encontro estavam presentes os oradores mais famosos, os homens de letras mais conhecidos, os pintores mais célebres, os atores e as atrizes mais renomadas, as dançarinas mais em voga, os estrangeiros mais ilustres, os senhores da Corte e os embaixadores da Europa: a velha França havia comparecido ali para findar, a nova para começar.

Nenhum acontecimento, por mais odioso ou miserável que possa ser em si, quando faz época e suas circunstâncias são sérias, pode ser tratado com leviandade: o que se deveria enxergar na tomada da Bastilha (e que, então, não era visto), não era o ato violento da emancipação de um povo, mas a própria emancipação, resultado deste ato.

---

<sup>11</sup> Governador da Bastilha.

On admira ce qu'il fallait condamner, l'accident, et l'on n'alla pas chercher dans l'avenir les destinées accomplies d'un peuple, le changement des moeurs, des idées, des pouvoirs politiques, une rénovation de l'espèce humaine, dont la prise de la Bastille ouvrait l'ère, comme un sanglant jubilé. La colère brutale faisait des ruines et sous cette colère était cachée l'intelligence qui jetait parmi ces ruines les fondements du nouvel édifice.

Mais la nation qui se trompa sur la grandeur du fait matériel, ne se trompa pas sur la grandeur du fait moral : la Bastille était à ses yeux le trophée de sa servitude ; elle lui semblait élevée à l'entrée de Paris, en face des seize piliers de Montfaucon, comme le gibet de ses libertés. En rasant une forteresse d'Etat, le peuple crut briser le joug militaire, et prit l'engagement tacite de remplacer l'armée qu'il licenciait : on sait quels prodiges enfanta le peuple devenu soldat.

## (9)

*Paris, novembre 1821.*

### EFFET DE LA PRISE DE LA BASTILLE SUR LA COUR. – TÊTES DE FOULON ET DE BERTHIER.

Réveillé au bruit de la chute de la Bastille comme au bruit avant-coureur de la chute du trône, Versailles avait passé de la jactance à l'abattement. Le Roi accourt à l'Assemblée nationale, prononce un discours dans le fauteuil même du président ; il annonce l'ordre donné aux troupes de s'éloigner, et retourne à son palais au milieu des bénédictions ; parades inutiles ! les partis ne croient point à la conversion des partis contraires : la liberté qui capitule, ou le pouvoir qui se dégrade, n'obtient point merci de ses ennemis.

Quatre-vingts députés partent de Versailles, pour annoncer la paix à la capitale ; illuminations. M. Bailly est nommé maire de Paris, M. de La Fayette commandant de la garde nationale : je n'ai connu le pauvre, mais respectable savant, que par ses malheurs. Les révolutions ont des hommes pour toutes leurs périodes ; les uns suivent ces révolutions jusqu'au bout, les autres les commencent, mais ne les achèvent pas.

Admirou-se o que havia de ser condenado, o accidental, e não se buscou vislumbrar em direção ao futuro o destino realizado de um povo, a mudança dos costumes, das idéias, dos poderes políticos, uma renovação da espécie humana, cuja era se iniciava com a tomada da Bastilha, como um sangrento jubileu. A cólera brutal fazia suas ruínas, e sob essa cólera se escondia a inteligência que disseminava, entre essas ruínas, os fundamentos da nova construção.

Porém a nação, que se enganou acerca da grandeza do fato material, não se enganou sobre a grandeza do fato moral: a seus olhos a Bastilha representava o troféu de sua servidão; apresentava-se, erguida à entrada de Paris, de frente para os dezesseis pilares de Montfaucon, como o cadafalso de suas liberdades.<sup>12</sup> Ao abater uma fortaleza de Estado, o povo acreditou romper o jugo militar, assumiu tacitamente a tarefa de substituir o exército que expugnava: conhecemos bem os prodígios que o povo engendrou ao tornar-se soldado.

## Capítulo 9

Paris, novembro de 1821.

Efeito da tomada da Bastilha sobre a Corte. – Cabeças de Foulon e de Bertier.

Despertado ante o estrondo da queda da Bastilha, como um estrondo que pressagia a queda do trono, Versalhes havia passado da arrogância ao abatimento. O Rei acorre à Assembléia Nacional, pronuncia um discurso na mesma cadeira do presidente; anuncia a ordem dada às tropas de se afastarem, e retorna a seu palácio em meio a bênçãos; exibições inúteis! Os partidos não acreditam na conversão dos partidos adversários: a liberdade que capitula, ou o poder que se degrada, não obtém clemência de seus inimigos.

Oitenta deputados partem de Versalhes para anunciar a paz na capital; comemorações.<sup>13</sup> O senhor Bailly é nomeado administrador de Paris; senhor La Fayette, comandante da Guarda Nacional: não conheci o pobre, porém respeitável sábio, senão pelas suas desgraças. As revoluções têm homens para todos os seus períodos; uns seguem estas revoluções até o final, outros as iniciam, mas não as concluem.

<sup>12</sup> N.A. Após cinquenta e dois anos, elevaram-se quinze bastilhas para oprimir tal liberdade em nome da qual a primeira Bastilha foi destruída. (Paris, nota de 1841)

<sup>13</sup> A capitulação do rei foi comemorada com festas em Paris e com fogos de artifícios nas províncias.

Tout se dispersa ; les courtisans partirent pour Bâle, Lausanne, Luxembourg et Bruxelles. Madame de Polignac rencontra, en fuyant, M. Necker qui rentrait. Le comte d'Artois, ses fils, les trois Condés, émigrèrent ; ils entraînaient le haut clergé et une partie de la noblesse. Les officiers, menacés par leurs soldats insurgés, cédèrent au torrent qui les charriait hors. Louis XVI demeura seul devant la nation avec ses deux enfants et quelques femmes, la Reine, *Mesdames* et Madame Elisabeth. *Monsieur* qui resta jusqu'à l'évasion de Varennes, n'était pas d'un grand secours à son frère : bien que, en opinant dans l'assemblée des Notables pour le vote par tête, il eût décidé le sort de la Révolution, la Révolution s'en défiait ; lui, *Monsieur*, avait peu de goût pour le Roi, ne comprenait pas la Reine, et n'était pas aimé d'eux.

Louis XVI vint à l'Hôtel de Ville le 17 : cent mille hommes, armés comme les moines de la Ligue, le reçurent. Il est harangué par MM. Bailly, Moreau de Saint-Méry et Lally-Tolendal, qui pleurèrent : le dernier est resté sujet aux larmes. Le Roi s'attendrit à son tour ; il mit à son chapeau une énorme cocarde tricolore ; on le déclara, sur place, *honnête homme, père des Français, roi d'un peuple libre*, lequel peuple se préparait, en vertu de sa liberté, à abattre la tête de cet honnête homme, son père et son roi.

Peu de jours après ce raccommodement, j'étais aux fenêtres de mon hôtel garni avec mes soeurs et quelques Bretons. Nous entendons crier : « Fermez les portes ! fermez les portes !. » Un groupe de déguenillés arrive par un des bouts de la rue. Du milieu de ce groupe s'élevaient deux étendards que nous ne voyions pas bien de loin. Lorsqu'ils s'avancèrent, nous distinguâmes deux têtes échevelées et défigurées, que les devanciers de Marat portaient chacune au bout d'une pique : c'étaient les têtes de MM. Foulon et Berthier. Tout le monde se retira des fenêtres ; j'y restai. Les assassins s'arrêtèrent devant moi, me tendirent les piques en chantant, en faisant des gambades, en sautant pour approcher de mon visage les pâles effigies. L'oeil d'une de ces têtes, sorti de son orbite, descendait sur le visage obscur du mort ; la pique traversait la bouche ouverte dont les dents mordaient le fer : « Brigands ! » m'écriai-je, plein d'une indignation que je ne pus contenir, « Est-ce comme cela que vous entendez la liberté ? » Si j'avais eu un fusil, j'aurais tiré sur ces misérables comme sur des loups. Ils poussèrent des hurlements, frappèrent à coups redoublés à la porte cochère pour l'enfoncer, et joindre ma tête à celles de leurs victimes.

Tudo se dispersou; os cortesãos partiram para Basiléia, Lausanne, Luxemburgo et Bruxelas. Senhora de Polignac encontrou, ao fugir, o senhor Necker que regressava. O conde de Artois, seus filhos, os três Condés, emigraram; arrastaram com eles o alto clero e uma parte da nobreza. Os oficiais, ameaçados pelos seus soldados amotinados, cederam à torrente que os carregava. Luís XVI ficou sozinho frente à nação, com seus dois filhos e algumas mulheres, a Rainha, Senhoras e Senhora Elisabeth. *Monsieur*,<sup>14</sup> que ficou até a fuga de Varennes, não era de grande ajuda a seu irmão: ainda que, ao declarar-se a favor do voto por cabeça na assembléia dos Notáveis, ele tenha decidido a sorte da Revolução, a Revolução desconfiava dele; *Monsieur* gostava pouco do Rei, não compreendia a rainha, e não era apreciado por ambos.

Luís XVI foi ao Hotel de Ville no dia 17: cem mil homens, armados como os monges da Liga, os receberam. Ouvia as arengas dos senhores Bailly, Moreau de Saint-Méry e Lally-Tolendal, que choraram: este último continua propenso às lágrimas. O Rei, por sua vez, enterneceu-se; pôs em seu chapéu um enorme cocar tricolor; no próprio ato, foi declarado *homem honesto, pai dos franceses, rei de um povo livre*, povo que se preparava, em virtude de sua liberdade, para abater a cabeça desse homem honesto, seu pai e seu rei.

Poucos dias depois desta reconciliação, eu estava à janela de minha hospedaria junto com minhas irmãs e alguns bretões; ouvimos gritos: “Fechem as portas! fechem as portas!” Um grupo de maltrapilhos desponta de um dos lados da rua; do meio do grupo elevavam-se dois estandartes que não víamos muito bem de longe. Quando avançaram mais, distinguimos duas cabeças desgrenhadas e desfiguradas que os precursores de Marat levavam sobre ponta de piques: eram as cabeças dos senhores Foulon e Bertier. Todos se retiraram das janelas; eu continuei ali. Os assassinos pararam diante de mim, estenderam-me os piques, cantando, fazendo cabriolas, saltando a fim de aproximar de meu rosto as pálidas efígies. O olho de uma dessas cabeças, fora de sua órbita, caía por sobre a face obscurecida do morto; o pique atravessava a boca aberta e os dentes mordiam o ferro: “Bandidos!”, esbravejei eu, repleto de uma indignação que não pude conter, “então é desse modo que vocês entendem a liberdade?” Se tivesse um fuzil em mãos, teria atirado sobre aqueles miseráveis como se fossem lobos. Eles soltaram urros, bateram com golpes redobrados na porta-cocheira para arrombá-la, e juntar a minha cabeça às de suas vítimas.

---

<sup>14</sup> O futuro Luís XVIII, então conde de Provence.

Mes soeurs se trouvèrent mal. Les poltrons de l'hôtel m'accablèrent de reproches. Les massacreurs, qu'on poursuivait, n'eurent pas le temps d'envahir la maison et s'éloignèrent. Ces têtes, et d'autres que je rencontrai bientôt après, changèrent mes dispositions politiques ; j'eus horreur des festins de cannibales et l'idée de quitter la France pour quelque pays lointain germa dans mon esprit.

(10)

*Paris, novembre 1821.*

RAPPEL DE M. NECKER. – SÉANCE DU 4 AOÛT 1789. –  
JOURNÉE DU 5 OCTOBRE. – LE ROI EST AMENÉ À PARIS.

Rappelé au ministère le 25 juillet, inauguré, accueilli par des têtes, M. Necker, troisième successeur de Turgot, après Calonne et Taboureau, fut bientôt dépassé par les événements, et tomba dans l'impopularité. C'est une des singularités du temps qu'un aussi grave personnage eût été élevé au poste de ministre par le savoir-faire d'un homme aussi médiocre et aussi léger que le marquis de Pezay. Le *Compte-rendu*, qui substitua en France le système de l'emprunt à celui de l'impôt, remua les idées : les femmes discutaient de dépenses et de recettes. Pour la première fois, on voyait ou l'on croyait voir quelque chose dans la machine à chiffres. Ces calculs, peints d'une couleur à la Thomas, avaient établi la première réputation du directeur-général des finances. Habile teneur de caisse, mais économiste sans expédient ; écrivain noble, mais enflé ; honnête homme, mais sans haute vertu, le banquier était un de ces anciens personnages d'avant-scène qui disparaissent au lever de la toile, après avoir expliqué la pièce au public. M. Necker est le père de madame de Staël. Sa vanité ne lui permettait guère de penser que son vrai titre au souvenir de la postérité serait la gloire de sa fille.

Minhas irmãs passaram mal; os covardes da hospedaria encheram-me de reprimendas. Os matadores, que estavam sendo perseguidos, não tiveram tempo de invadir a casa, e se afastaram. Essas cabeças, e outras que encontrei logo depois, modificaram minhas disposições políticas; senti horror dos festins de canibais, e a idéia de abandonar a França por algum país distante germinou em meu espírito.

## Capítulo 10

Paris, novembro de 1821.

Chamada do senhor Necker. – Sessão de 4 de agosto de 1789. – Jornada de 5 de outubro. – O Rei é levado a Paris.

Chamado novamente ao ministério, em 25 de julho, inaugurado e acolhido com festas, o senhor Necker, terceiro sucessor de Turgot, depois de Calonne e Taboureaux, foi em pouco tempo superado pelos acontecimentos, caindo na impopularidade. É uma das singularidades deste tempo o fato de que uma figura tão séria fosse levada ao posto de ministro pelo juízo de um homem tão medíocre e tão frívolo como o marquês de Pezay. O *Relatório* que, na França, substituiu o sistema de empréstimo pelo do imposto, agitou as idéias; as mulheres discutiam despesas e receitas; pela primeira vez, via-se ou acreditava-se ver alguma coisa na engrenagem das cifras. Esses cálculos, pintados de uma cor à la Thomas, haviam estabelecido a primeira reputação do diretor-geral das finanças. Hábil contabilista, mas economista sem recursos; escritor nobre, mas empolado; homem honesto, mas sem virtudes elevadas, o banqueiro era um destes antigos personagens de prosa que desaparecem quando as cortinas se erguem, após terem explicado a peça ao público. O senhor Necker é o pai de Madame de Staël; sua vaidade quase não lhe permitia imaginar que seu verdadeiro título na memória da posteridade seria a glória de sua filha.

La monarchie fut démolie à l'instar de la Bastille, dans la séance du soir de l'Assemblée nationale du 4 août. Ceux qui, par haine du passé, crient aujourd'hui contre la noblesse, oublient que ce fut un membre de cette noblesse le vicomte de Noailles, soutenu par le duc d'Aiguillon et par Matthieu de Montmorency, qui renversa l'édifice, objet des préventions révolutionnaires. Sur la motion du député féodal, les droits féodaux, les droits de chasse, de colombier et de garenne, les dîmes et champarts, les privilèges des ordres, des villes et des provinces, les servitudes personnelles, les justices seigneuriales, la vénalité des offices furent abolis. Les plus grands coups portés à l'antique constitution de l'Etat le furent par des gentilshommes. Les patriciens commencèrent la Révolution, les plébéiens l'achevèrent : comme la vieille France avait dû sa gloire à la noblesse française, la jeune France lui doit sa liberté, si liberté il y a pour la France.

Les troupes campées aux environs de Paris avaient été renvoyées, et par un de ces conseils contradictoires qui tiraillaient la volonté du Roi, on appela le régiment de Flandre à Versailles. Les gardes-du-corps donnèrent un repas aux officiers de ce régiment ; les têtes s'échauffèrent ; la Reine parut au milieu du banquet avec le Dauphin ; on porta la santé de la famille royale ; le Roi vint à son tour ; la musique militaire joue l'air touchant et favori : *O Richard, ô mon roi !* A peine cette nouvelle s'est-elle répandue à Paris, que l'opinion opposée s'en empare ; on s'écrie que Louis refuse sa sanction à la déclaration des droits, pour s'enfuir à Metz avec le comte d'Estaing ; Marat propage cette rumeur : il écrivait déjà l' *Ami du peuple* .

Le 5 octobre arrive. Je ne fus point témoin des événements de cette journée. Le récit en parvint de bonne heure, le 6, dans la capitale. On nous annonce, en même temps, une visite du Roi. Timide dans les salons, j'étais hardi sur les places publiques : je me sentais fait pour la solitude ou pour le forum. Je courus aux Champs-Élysées : d'abord parurent des canons, sur lesquels des harpies, des larronnes, des filles de joie montées à califourchon, tenaient les propos les plus obscènes et faisaient les gestes les plus immondes. Puis, au milieu d'une horde de tout âge et de tout sexe, marchaient à pied les gardes-du-corps, ayant changé de chapeaux, d'épées et de baudriers avec les gardes nationaux : chacun de leurs chevaux portait deux ou trois poissardes, sales bacchantes ivres et débraillées.



A monarquia foi demolida a exemplo da Bastilha, na sessão da tarde da Assembléia Nacional em 4 de agosto. Aqueles que, por ódio ao passado, hoje bradam contra a nobreza, esquecem que foi um membro desta nobreza, o visconde de Noailles, apoiado pelo duque d'Aiguillon e por Mathieu de Montmorency, que pôs abaixo a edificação, objeto das antipatias revolucionárias. A partir da moção do deputado feudal, foram abolidos os direitos feudais, os direitos de caça, de pombal e de tapada, os dízimos e os direitos sobre as colheitas, os privilégios das ordens, das cidades e das províncias, a servidão pessoal, as justiças senhoriais, a venalidade dos cargos. Os golpes mais duros contra a antiga constituição do Estado foram dados pelos gentis-homens. Os patrícios começaram a Revolução, os plebeus a terminarem: da mesma forma que a velha França devia sua glória à nobreza francesa, a jovem França lhe deve sua liberdade, se alguma liberdade há para a França.

As tropas acampadas nas cercanias de Paris haviam sido retiradas, e por um destes conselhos contraditórios que assediavam a vontade do Rei, o regimento de Flandres foi chamado a Versalhes. A guarda real ofereceu uma refeição aos oficiais desse regimento; os ânimos inflamaram-se; a Rainha apresentou-se durante o banquete com o Delfim; brindou-se à saúde da família real; o Rei também mostrou-se; a banda militar tocou a emocionante e favorita música: *O Richard, ô mon roi!* Mal se propagou tal notícia em Paris, e os partidários da oposição tomaram-na para seus fins; alardeia-se que Luís nega sua sanção à declaração dos direitos, partindo em fuga para Metz em companhia do conde d'Estaing; Marat espalha o rumor: já escrevia o *Ami du peuple*.

Chega 5 de outubro. Não testemunhei os acontecimentos neste dia. O relato das notícias chegaram na madrugada do dia 6 na capital. Ao mesmo tempo, uma visita do Rei nos foi anunciada. Tímido nos salões, eu me mostrava ousado em praça pública: sentia que era feito para a solidão ou para o foro. Corri aos Champs-Élysées: no início avistei canhões, sobre os quais encontravam-se montadas harpias, ladras e mulheres da vida que proferiam as maiores obscenidades e faziam gestos ainda mais imundos. Depois, em meio a uma horda de todas as idades e sexos, marchavam a pé os soldados da guarda real, que haviam trocado os chapéus, as espadas e os talabartes pelos da guarda nacional: cada um de seus cavalos levava duas ou três regateiras, sujas bacantes bêbadas e desalinhas.

Ensuite venait la députation de l'Assemblée nationale ; les voitures du Roi suivaient : elles roulaient dans l'obscurité poudreuse d'une forêt de piques et de baïonnettes. Des chiffonniers en lambeaux, des bouchers, tablier sanglant aux cuisses, couteaux nus à la ceinture, manches de chemises retroussées, cheminaient aux portières ; d'autres éqipans noirs étaient grimpés sur l'impériale ; d'autres, accrochés au marchepied des laquais, au siège des cochers. On tirait des coups de fusil et de pistolet ; on criait : *Voici le boulanger, la boulangère et le petit mitron !* Pour oriflamme devant le fils de saint Louis, des hallebardes suisses élevaient en l'air deux têtes de gardes-du-corps, frisées et poudrées par un perruquier de Sèvres.

L'astronome Bailly déclara à Louis XVI, dans l'Hôtel-de-Ville, que le peuple *hautain, respectueux et fidèle*, venait de conquérir son roi, et le Roi de son côté, *fort touché et fort content*, déclara qu'il était venu à Paris de *son plein gré* : indignes faussetés de la violence et de la peur qui déshonoraient alors tous les partis et tous les hommes. Louis XVI n'était pas faux : il était faible. La faiblesse n'est pas la fausseté, mais elle en tient lieu et elle en remplit les fonctions ; le respect que doivent inspirer la vertu et le malheur du Roi saint et martyr rend tout jugement humain presque sacrilège.

## (11)

### ASSEMBLÉ CONSTITUANTE.

Les députés quittèrent Versailles et tinrent leur première séance le 19 octobre dans une des salles de l'archevêché. Le 9 novembre, ils se transportèrent dans l'enceinte du Manège, près des Tuileries. Le reste de l'année 1789 vit les décrets qui dépouillèrent le clergé, détruisirent l'ancienne magistrature et créèrent les assignats, l'arrêté de la commune de Paris pour le premier comité des recherches, et le mandat des juges pour la poursuite du marquis de Favras.

A seguir, vinham os deputados da Assembléia Nacional; os coches do Rei seguiam atrás: rodavam na obscuridade poeirenta de uma floresta de piques e baionetas. Trapeiros em farrapos, carniceiros com avental ensangüentado até as pernas, com facas desnudas aos cintos, e mangas de camisas arregaçadas, passavam junto às portas das carruagens; outros sátiros negros iam montados sobre a imperial do coche; outros iam agarrados aos estribos dos lacaios, aos assentos dos cocheiros. Disparavam-se tiros de fuzil e de pistola; ouvia-se gritar: *Aqui estão o padeiro, a padeira e o aprendiz de padeiro!* Por estandarte, diante dos filhos de São Luís, umas alabardas suíças alçavam duas cabeças da guarda real, com cabelos encaracolados e empoados por um peruqueiro de Sèvres.

O astrônomo Bailly declarou a Luís XVI, no Hotel de Ville, que o povo *humano, respeitoso e fiel*, acabava de *conquistar* seu rei, e o Rei, de sua parte, *muito emocionado e contente*, declarou que tinha vindo a Paris *por sua própria vontade*: indignas falsidades da violência e do medo que então desonravam a todos os partidos e a todos os homens. Luís XVI não era falso: ele era fraco; fraqueza não é falsidade, mas pode assumir lugar dela e cumprir suas funções; o respeito que devem inspirar a virtude e o infortúnio do Rei santo e mártir torna quase sacrílego todo o julgamento humano.

## Capítulo 11

Assembléia Constituinte.

Os deputados deixaram Versalhes e tiveram sua primeira sessão em 19 de outubro, em uma das salas do arcebispado. Em 9 de novembro, se transferiram para os recintos do Manège, perto das Tulherias. O resto do ano de 1789 viu os decretos que despojaram o clero, suprimiram a antiga magistratura e criaram os assinados, o decreto da comuna de Paris para o primeiro comitê de investigação, e o mandato dos juízes para a ação judicial contra o marquês de Favras.

L'Assemblée constituante, malgré ce qui peut lui être reproché, n'en reste pas moins la plus illustre congrégation populaire qui jamais ait paru chez les nations, tant par la grandeur de ses transactions, que par l'immensité de leurs résultats. Il n'y a si haute question politique qu'elle n'ait touchée et convenablement résolue. Que serait-ce, si elle s'en fût tenue aux cahiers des Etats-Généraux et n'eût pas essayé d'aller au-delà ! Tout ce que l'expérience et l'intelligence humaine avaient conçu, découvert et élaboré pendant trois siècles, se trouve dans ces cahiers. Les abus divers de l'ancienne monarchie y sont indiqués et les remèdes proposés ; tous les genres de liberté sont réclamés, même la liberté de la presse ; toutes les améliorations demandées, pour l'industrie, les manufactures, le commerce, les chemins, l'armée, l'impôt, les finances, les écoles, l'éducation publique, etc. Nous avons traversé sans profit des abîmes de crimes et des tas de gloire ; la République et l'empire n'ont servi à rien ; l'empire a seulement réglé la force brutale des bras que la République avait mis en mouvement ; il nous a laissé la centralisation, administration vigoureuse que je crois un mal, mais qui peut-être pouvait seule remplacer les administrations locales alors qu'elles étaient détruites et que l'anarchie avec l'ignorance étaient dans toutes les têtes. A cela près, nous n'avons pas fait un pas depuis l'Assemblée constituante : ses travaux sont comme ceux du grand médecin de l'antiquité, lesquels ont à la fois reculé et posé les bornes de la science. Parlons de quelques membres de cette Assemblée, et arrêtons-nous à Mirabeau qui les résume et les domine tous.

## (12)

*Paris, novembre 1821.*

### MIRABEAU.

Mêlé par les désordres et les hasards de sa vie aux plus grands événements et à l'existence des repris de justice, des ravisseurs et des aventuriers, Mirabeau, tribun de l'aristocratie, député de la démocratie, avait du Gracchus et du don Juan, du Catilina et du Gusman d'Alfarache, du cardinal de Richelieu et du cardinal de Rets, du roué de la Régence et du sauvage de la Révolution ; il avait de plus du *Mirabeau*, famille florentine exilée, qui gardait quelque chose de ces palais armés et de ces grands factieux célébrés par Dante ; famille naturalisée française, où l'esprit républicain du moyen âge de l'Italie et l'esprit féodal de notre moyen âge se trouvaient réunis dans une succession d'hommes extraordinaires.

A Assembléia Constituinte, apesar das ressalvas que lhe podem ser feitas não deixa de ser a mais ilustre assembléia popular que já surgiu nas nações, tanto pela grandeza de seus feitos quanto pela magnitude de seus resultados. Não há questão política importante sobre a qual ela não tenha interferido e resolvido convenientemente. O que haveria de acontecer se tivesse se limitado aos contratos *cahiers* dos Estados Gerais sem pretender ir além! Tudo o que a experiência e a inteligência humanas haviam concebido, descoberto e elaborado durante três séculos encontra-se nestes *cahiers*. Os diversos abusos da antiga monarquia estão neles apontados, assim como os remédios propostos; todos os tipos de liberdade são requeridos, até mesmo a liberdade de imprensa; todas as melhorias solicitadas para a indústria, as manufaturas, o comércio, as estradas, o exército, o imposto, as finanças, as escolas, a educação pública, etc. Atravessamos abismos de crimes e montes de glórias sem tirar proveito; a República e o Império de nada serviram: o Império apenas regulamentou a força bruta dos braços que a República havia posto em movimento; ele nos deixou a centralização, a administração vigorosa, que considero um mal mas que talvez fosse a única a poder substituir as administrações locais, que ficaram destruídas, no momento em que a anarquia e a ignorância tomavam conta de todos os ânimos. Afora isso, nós não demos um passo sequer desde a Assembléia Constituinte: os seus trabalhos são como os do grande médico da antigüidade<sup>15</sup>, os quais fizeram retroceder e, ao mesmo tempo, estabeleceram os limites da ciência. Falemos de alguns membros dessa Assembléia, e detenhamo-nos em Mirabeau, que os resume e os domina a todos.

## Capítulo 12

Paris, novembro de 1821.

Mirabeau.

Enredando-se pelas desordens e acasos de sua vida com os mais relevantes acontecimentos e com a vida de refratários de justiça, de ladrões e de aventureiros, Mirabeau, tribuno da aristocracia, deputado da democracia, tinha algo de Graco e de Don Juan, de Catilina e de Gusman d'Alfarache, do cardeal de Richelieu e do cardinal de Retz, do libertino da Regência e do selvagem da Revolução; trazia, além disso, algo de *Mirabeau*, família florentina exilada, que conservava alguma coisa daqueles palácios armados e daqueles grandes facciosos celebrados por Dante; família naturalizada francesa, em que o espírito republicano da Idade Média da Itália e o espírito feudal de nossa Idade Média se achavam reunidos numa sucessão de homens extraordinários.

---

<sup>15</sup> Hipócrates.

La laideur de Mirabeau, appliquée sur le fond de beauté particulière à sa race, produisait une sorte de puissante figure du *Jugement dernier* de Michel-Ange, compatriote des *Arrighetti*. Les sillons creusés par la petite-vérole sur le visage de l'orateur, avaient plutôt l'air d'escarres laissées par la flamme. La nature semblait avoir moulé sa tête pour l'empire ou pour le gibet, taillé ses bras pour étreindre une nation ou pour enlever une femme. Quand il secouait sa crinière en regardant le peuple, il l'arrêtait ; quand il levait sa patte et montrait ses ongles, la plèbe courait furieuse. Au milieu de l'effroyable désordre d'une séance, je l'ai vu à la tribune, sombre, laid et immobile : il rappelait le chaos de Milton, impassible et sans forme au centre de sa confusion.

Mirabeau tenait de son père et de son oncle qui, comme Saint-Simon, écrivaient à la diable des pages immortelles. On lui fournissait des discours pour la tribune : il en prenait ce que son esprit pouvait amalgamer à sa propre substance. S'il les adoptait en entier, il les débitait mal ; on s'apercevait qu'ils n'étaient pas de lui par des mots qu'il y mêlait d'aventure, et qui le révélaient. Il tirait son énergie de ses vices ; ces vices ne naissaient pas d'un tempérament frigide, ils portaient sur des passions profondes, brûlantes, orageuses. Le cynisme des moeurs ramène dans la société, en annihilant le sens moral, une sorte de barbares ; ces barbares de la civilisation, propres à détruire comme les Goths, n'ont pas la puissance de fonder comme eux : ceux-ci étaient les énormes enfants d'une nature vierge, ceux-là sont les avortons monstrueux d'une nature dépravée.

Deux fois j'ai rencontré Mirabeau à un banquet, une fois chez la nièce de Voltaire, la marquise de Villette, une autre fois au Palais-Royal, avec des députés de l'opposition que Chapelier m'avait fait connaître : Chapelier est allé à l'échafaud, dans le même tombereau que mon frère et M. de Malesherbes.

Mirabeau parla beaucoup, et surtout beaucoup de lui. Ce fils des lions, lion lui-même à tête de chimère, cet homme si positif dans les faits, était tout roman, tout poésie, tout enthousiasme par l'imagination et le langage ; on reconnaissait l'amant de Sophie, exalté dans ses sentiments et capable de sacrifice. « Je la trouvai, » dit-il « cette femme adorable ;... je sus ce qu'était son âme, cette âme formée des mains de la nature dans un moment de magnificence. »

A feiúra de Mirabeau, aplicada sobre o fundo de beleza particular à sua raça, produzia uma espécie de figura imponente do *Julgamento Final* de Michel Ângelo, compatriota dos *Arrighetti*. As marcas deixadas pela varíola sobre o rosto do orador, assemelhavam-se mais a cicatrizes provocadas por uma queimadura. A natureza parecia ter moldado sua cabeça para o império ou para o cadafalso, talhado seus braços para estreitar uma nação ou para raptar uma mulher. Quando sacudia sua juba olhando para o povo, ele o paralisava; quando levantava a pata e mostrava as suas garras a plebe corria furiosa. Em meio à desordem alarmante de uma sessão, o vi na tribuna, sombrio, feio e imóvel: lembrava o caos de Milton, impassível e amorfo no centro de sua confusão.

Mirabeau era feito o pai e o tio, os quais, assim como Saint-Simon, escreviam com desmazelo páginas imortais. Eram-lhe fornecidos discursos para a tribuna: ele aproveitava o que seu espírito podia amalgamar sobre sua própria substância. Se os adotava por inteiro, os pronunciava mal; era possível notar que não eram seus por causa das palavras que adicionava de improviso, e que o denunciavam. Ele tirava sua energia de seus vícios; esses vícios não nasciam de um temperamento gélido eles se ligavam a paixões profundas, ardentes, atormentadas. O cinismo dos hábitos na vida social, ao aniquilar o sentido moral, traz consigo uma espécie de bárbaros; esses bárbaros da civilização, aptos a destruírem como os Godos, não possuem, assim como eles, o poder de fundar: estes eram filhos imensos de uma natureza virgem, aqueles são abortamentos monstruosos de uma natureza depravada..

Duas vezes encontrei Mirabeau em banquetes, uma vez na casa da sobrinha de Voltaire, a marquesa de Villette, outra vez no Palais-Royal, com deputados da oposição que Chapelier me havia apresentado: Chapelier foi para o cadafalso no mesmo carro que meu irmão e o senhor de Malesherbes.<sup>16</sup>

Mirabeau falou muito, e falou sobretudo de si mesmo. Este filho de leões, ele próprio leão com a cabeça de quimera, este homem tão positivo nos fatos, era todo ele romance, todo poesia, todo entusiasmo pela imaginação e linguagem; podia-se reconhecer o amante de Sophie, exaltado nos seus sentimentos e capaz de sacrifício. “Eu encontrei, diz ele, esta mulher adorável;...conheci o que era sua alma, uma alma feita pelas mãos da natureza em um momento de magnificência.”

---

<sup>16</sup> Abril de 1794.

Mirabeau m'enchantait de récits d'amour, de souhaits de retraite dont il bigarrait des discussions arides. Il m'intéressait encore par un autre endroit : comme moi, il avait été traité sévèrement par son père, lequel avait gardé, comme le mien, l'inflexible tradition de l'autorité paternelle absolue.

Le grand convive s'étendit sur la politique étrangère, et ne dit presque rien de la politique intérieure ; c'était pourtant ce qui l'occupait ; mais il laissa échapper quelques mots d'un souverain mépris contre ces hommes se proclamant supérieurs, en raison de l'indifférence qu'ils affectent pour les malheurs et les crimes. Mirabeau était né généreux, sensible à l'amitié, facile à pardonner les offenses. Malgré son immoralité, il n'avait pu fausser sa conscience ; il n'était corrompu que pour lui, son esprit droit et ferme ne faisait pas du meurtre une sublimité de l'intelligence. Il n'avait aucune admiration pour des abattoirs et des voiries.

Cependant, Mirabeau ne manquait pas d'orgueil., il se vantait outrageusement bien qu'il se fût constitué marchand de drap pour être élu par le tiers-état (l'ordre de la noblesse ayant eu l'honorable folie de le rejeter), il était épris de sa naissance : *oiseau hagard, dont le nid fut entre quatre tourelles*, dit son père. Il n'oubliait pas qu'il avait paru à la cour monté dans les carrosses et chassé avec le Roi. Il exigeait qu'on le qualifiât du titre de comte. Il tenait à ses couleurs, et couvrit ses gens de livrée quand tout le monde la quitta. Il citait à tout propos et hors de propos son parent, l'amiral de Colin. Le *Moniteur* l'ayant appelé Riquet : « Savez-vous », dit-il avec emportement au journaliste, « qu'avec votre Riquet, vous avez désorienté l'Europe pendant trois jours ? » Il répétait cette plaisanterie impudente et si connue : « Dans une autre famille, mon frère le vicomte serait l'homme d'esprit et le mauvais sujet. Dans ma famille, c'est le sot et l'homme de bien. » Des biographes attribuent ce mot au vicomte, se comparant avec humilité aux autres membres de la famille.

Le fond des sentiments de Mirabeau était monarchique. Il a prononcé ces belles paroles : « J'ai voulu guérir les Français de la superstition de la monarchie et y substituer son culte. » Dans une lettre, destinée à être mise sous les yeux de Louis XVI, il écrivait : « Je ne voudrais pas avoir travaillé seulement à une vaste destruction. » C'est cependant ce qui lui est arrivé : le ciel, pour nous punir de nos talents mal employés, nous donne le repentir de nos succès.



Mirabeau me encantou com suas histórias de amor, com seus anseios de recolhimento, em que mesclava com discussões áridas. Ele me interessava também por um outro aspecto: assim como eu, ele havia sido severamente tratado por seu pai, o qual havia conservado, como o meu, a inflexível tradição da autoridade paterna absoluta.

O grande conviva estendia-se longamente sobre a política estrangeira, e não dizia quase nada sobre a política interna; era com esta no entanto que mais se ocupava; mas deixou escapar algumas palavras de um soberano desprezo contra aqueles homens que se proclamam superiores em razão da indiferença que ostentam para com as desgraças e os crimes. Mirabeau nascera generoso, era sensível à amizade e perdoava facilmente as ofensas. Apesar de sua imoralidade, não chegara a desfigurar sua consciência; era corrupto somente para si próprio, seu espírito íntegro e firme não se permitia entender o assassinato como um ato sublime da inteligência. Não possuía nenhuma admiração pelos matadouros e monturos

Contudo, a Mirabeau não faltava orgulho; vangloriava-se em demasia; ainda que tenha se tornado comerciante de pano a fim de ser eleito pelo Terceiro Estado (a ordem da nobreza tendo cometido a honrosa loucura de rejeitá-lo), estava impregnado de sua origem: *pássaro feroz, cujo ninho foi posto entre quatro torres*, disse seu pai. Não podia esquecer que havia se mostrado à Corte, montado nos carros do Rei e ido com ele à caça. Exigia que o qualificassem pelo título de conde; tinha apego a suas cores, e cobriu seus criados de libré quando todos já a tinham abandonado. Ele citava a toda hora, e fora de hora, *seu parente*, o almirante de Coligny. O *Moniteur* o havia chamado Riquet: “Saiba”, disse ele com veemência ao jornalista, “que com o seu tal Riquet, o senhor desorientou a Europa durante três dias?” Ele repetia essa pilhéria insolente e tão famosa: “Em outra família, meu irmão, o visconde, seria um homem de talento e um mau sujeito; na minha família, ele é um tolo e um homem de bem.” Certos biógrafos atribuem essa frase ao visconde, comparando-se com humildade aos outros membros da família.

No fundo, os sentimentos de Mirabeau eram monárquicos. Ele pronunciou essas belas palavras: “Eu desejei curar os franceses da superstição da monarquia e substituir seu culto.” Numa carta, destinada a ser posta diante dos olhos de Luis XVI, ele escrevia: “Eu não gostaria de haver trabalhado apenas para uma vasta destruição.” Foi, no entanto, justamente o que lhe sucedeu: o céu, para nos punir do mau uso de nossos talentos, nos oferece o remorso por nossos êxitos.

Mirabeau remuait l'opinion avec deux leviers : d'un côté, il prenait son point d'appui dans les masses dont il s'était constitué le défenseur en les méprisant ; de l'autre, quoique traître à son ordre, il en soutenait la sympathie par des affinités de caste et des intérêts communs. Cela n'arriverait pas au plébéien, champion des classes privilégiées ; il serait abandonné de son parti sans gagner l'aristocratie, de sa nature ingrate et ingagnable, quand on n'est pas né dans ses rangs. L'aristocratie ne peut d'ailleurs improviser un noble, puisque la noblesse est fille du temps.

Mirabeau a fait école. En s'affranchissant des liens moraux, on a rêvé qu'on se transformait en homme d'Etat. Ces imitations n'ont produit que de petits pervers : tel qui se flatte d'être corrompu et voleur n'est que débauché et fripon. Tel qui se croit vicieux n'est que vil ; tel qui se vante d'être criminel n'est qu'infâme.

Trop tôt pour lui trop tard pour elle, Mirabeau se vendit à la cour, et la cour l'acheta. Il mit en enjeu sa renommée devant une pension et une ambassade : Cromwell fut au moment de troquer son avenir contre un titre et l'ordre de la Jarretière. Malgré sa superbe, Mirabeau ne s'évaluait pas assez haut. Maintenant que l'abondance du numéraire et des places a élevé le prix des consciences, il n'y a pas de sautereau dont l'acquêt ne coûte des centaines de mille francs et les premiers honneurs de l'Etat. La tombe délia Mirabeau de ses promesses, et le mit à l'abri des périls que vraisemblablement il n'aurait pu vaincre : sa vie eût montré sa faiblesse dans le bien ; sa mort l'a laissé en possession de sa force dans le mal.

En sortant de notre dîner on discutait des ennemis de Mirabeau. Je me trouvais à côté de lui et n'avais pas prononcé un mot. Il me regarda en face avec ses yeux d'orgueil, de vice et de génie, et, m'appliquant sa main sur l'épaule, il me dit : « Ils ne me pardonneront jamais ma supériorité ! » Je sens encore l'impression de cette main, comme si Satan m'eût touché de sa griffe de feu.

Mirabeau agitava a opinião pública com duas alavancas: de um lado, tinha seu ponto de apoio nas massas, das quais se havia erigido defensor ao mesmo tempo em que as desprezava; de outro lado, tendo traído sua ordem, obtinha mesmo assim sua simpatia pelas afinidades de casta e pelos interesses comuns. Isto não teria acontecido ao plebeu, campeão das classes privilegiadas; ele seria abandonado por seu partido sem ascender à aristocracia, de natureza ingrata e inalcançável, quando a ela não se pertence desde o nascimento. A aristocracia não pode aliás improvisar um nobre, pois a nobreza é filha do tempo.

Mirabeau fez escola. Liberando-se do freio moral, muita gente supunha poder se transformar em homem de Estado. Estas imitações produziram apenas ínfimos perversos: aquele que se orgulha de ser corrupto e ladrão é apenas um libertino e velhaco; o que se julga vicioso é apenas vil; o que se vangloria de ser criminoso é apenas um infame.

Cedo demais para ele, tarde demais para ela, Mirabeau se vendeu à Corte, e a Corte o comprou. Pôs em jogo seu renome por uma pensão e uma embaixada. Cromwell esteve a ponto de trocar seu futuro por um título e pela ordem da Jarreteira. Apesar de sua soberba, Mirabeau não fazia tão alto juízo de si mesmo. Agora que a abundância do numerário e dos cargos elevou o preço das consciências, não há bugiganga cuja aquisição não custe centenas de milhares de francos e as primeiras honras de Estado. A tumba isentou Mirabeau de suas promessas, e o colocou ao abrigo dos perigos que provavelmente não haveria de conseguir enfrentar: sua vida teria revelado sua fraqueza no bem; sua morte o deixou em posse de sua força no mal.

Ao terminarmos nossa refeição, discutia-se a respeito dos inimigos de Mirabeau; eu me encontrava a seu lado e não havia pronunciado uma só palavra. Ele encarou-me de frente com o seus olhos de orgulho, de vício e de gênio, e, pousando a mão sobre meu ombro, falou-me: “Eles jamais perdoarão minha superioridade!” Sinto ainda o efeito daquela mão, como se Satã tivesse tocado em mim com sua garra de fogo.

Lorsque Mirabeau fixa ses regards sur le jeune muet eut-il un pressentiment de mes futuritions ? Pensa-t-il qu'il comparaitrait un jour devant mes souvenirs ? J'étais destiné à devenir l'historien de hauts personnages : ils ont défilé devant moi, sans que je me sois appendu à leur manteau pour me faire traîner avec eux à la postérité.

Mirabeau a déjà subi la métamorphose qui s'opère parmi ceux dont la mémoire doit demeurer, porté du Panthéon à l'égout, et reporté de l'égout au Panthéon, il s'est élevé de toute la hauteur du temps qui lui sert aujourd'hui de piédestal. On ne voit plus le Mirabeau réel, mais le Mirabeau idéalisé le Mirabeau tel que le font les peintres, pour le rendre le symbole ou le mythe de l'époque qu'il représente : il devient ainsi plus faux et plus vrai. De tant de réputations, de tant d'acteurs, de tant d'événements, de tant de ruines, il ne restera que trois hommes, chacun d'eux attaché à chacune des trois grandes époques révolutionnaires, Mirabeau pour l'aristocratie, Robespierre pour la démocratie, Bonaparte pour le despotisme ; la monarchie restaurée n'a rien : la France a payé cher trois renommées que ne peut avouer la vertu.

### (13)

*Paris, décembre 1821.*

#### SÉANCES DE L'ASSAMBLÉ NATIONALE. – ROBESPIERRE.

Les séances de l'Assemblée Nationale offraient un intérêt dont les séances de nos chambres sont loin d'approcher. On se levait de bonne heure pour trouver place dans les tribunes encombrées. Les députés arrivaient en mangeant, causant, gesticulant ; ils se groupaient dans les diverses parties de la salle, selon leurs opinions. Lecture du procès-verbal ; après cette lecture, développement du sujet convenu, ou motion extraordinaire. Il ne s'agissait pas de quelque article insipide de loi, rarement une destruction manquait d'être à l'ordre du jour. On parlait pour ou contre ; tout le monde improvisait bien ou mal. Les débats devenaient orageux ; les tribunes se mêlaient à la discussion, applaudissaient et glorifiaient, sifflaient et huaient les orateurs.

Quando Mirabeau fixou seu olhar no jovem mudo teria tido ele algum pressentimento de minhas possibilidades de realização? Pensava ele que iria comparecer um dia em minhas lembranças? Eu estava destinado a me tornar o historiador dos altos personagens: eles desfilaram diante de mim sem que me tivesse agarrado a seu manto para me fazer arrastar até a posteridade junto a eles.

Mirabeau já sofreu a metamorfose que se opera entre aqueles cuja memória deve permanecer; levado do Panteon para os esgotos, e trazido de volta dos esgotos para o Panteon, ele se elevou à altura máxima do tempo que lhe serve hoje de pedestal. Não vemos mais o Mirabeau real, mas o Mirabeau idealizado, o Mirabeau tal como o fazem os pintores, para convertê-lo em símbolo ou em mito da época que representa: ele torna-se assim mais falso e mais verdadeiro. De tantas reputações, de tantos atores, de tantos eventos, de tantas ruínas, restarão somente três homens, cada qual ligado a cada uma das três grandes épocas revolucionárias, Mirabeau para a aristocracia, Robespierre para a democracia, Bonaparte para o despotismo; a monarquia nada tem: a França pagou caro por três reputações que a virtude não pode aprovar.

## Capítulo 13

Paris, dezembro de 1821.

Sessões da Assembléia Nacional. – Robespierre.

As sessões da Assembléia Nacional criavam um interesse que as sessões de nossas *Câmaras* estavam muito longe de alcançar. As pessoas levantavam-se cedo para achar lugar dentro das tribunas abarrotadas. Os deputados chegavam comendo, conversando, gesticulando; eles se agrupavam em diversos cantos da sala, conforme suas opiniões. Leitura da ata; após esta leitura, desenvolvimento do assunto acordado, ou moção extraordinária. Não se tratava de qualquer artigo de lei insípido, raramente uma demolição não estava na ordem do dia. Falava-se contra ou a favor; bem ou mal, todo mundo improvisava. Os debates eram turbulentos; as tribunas interferiam na discussão, aplaudiam e glorificavam, assobiavam e vaiavam os oradores.

Le président agitait sa sonnette ; les députés s'apostrophaient d'un banc à l'autre. Mirabeau le jeune prenait au collet son compétiteur ; Mirabeau l'aîné criait : « Silence aux trente voix ! » . Un jour, j'étais placé derrière l'opposition royaliste ; j'avais devant moi un gentilhomme dauphinois, noir de visage, petit de taille, qui sautait de fureur sur son siège, et disait à ses amis : « Tombons, l'épée à la main, sur ces gueux-là. » Il montrait le côté de la majorité. Les dames de la Halle, tricotant dans les tribunes, l'entendirent, se levèrent et crièrent, toutes à la fois, leurs chausses à la main, l'écume à la bouche : « A la lanterne ! » . Le vicomte de Mirabeau, Lautrec et quelques jeunes nobles voulaient donner l'assaut aux tribunes.

Bientôt ce fracas était étouffé par un autre : des pétitionnaires, armés de piques, paraissaient à la barre : « Le peuple meurt de faim, disaient-ils ; il est temps de prendre des mesures contre les aristocrates et de s'élever à la hauteur des circonstances. » Le président assurait ces citoyens de son respect : « On a l'oeil sur les traîtres, répondait-il, et l'Assemblée fera justice. » Là-dessus, nouveau vacarme : les députés de droite s'écriaient qu'on allait à l'anarchie ; les députés de gauche répliquaient que le peuple était libre d'exprimer sa volonté, qu'il avait le droit de se plaindre des auteurs du despotisme, assis jusque dans le sein de la représentation nationale : ils désignaient ainsi leurs collègues à ce peuple souverain, qui les attendait au réverbère.

Les séances du soir l'emportaient en scandale sur les séances du matin : on parle mieux et plus hardiment à la lumière des lustres. La salle du Manège était alors une véritable salle de spectacle, où se jouait un des plus grands drames du monde. Les premiers personnages appartenaient encore à l'ancien ordre de choses ; leurs terribles remplaçants, cachés derrière eux, parlaient peu ou point. A la fin d'une discussion violente, je vis monter à la tribune un député d'un air commun, d'une figure grise et inanimée, régulièrement coiffé, proprement habillé comme le régisseur d'une bonne maison, ou comme un notaire de village soigneux de sa personne. Il lut un rapport long et ennuyeux ; on ne l'écouta pas. Je demandai son nom : c'était Robespierre. Les gens à souliers étaient prêts à sortir des salons, et déjà les sabots heurtaient à la porte.

O presidente tocava sua campainha; os deputados se insultavam de um banco ao outro. Mirabeau jovem pegava seu rival pelo colarinho; Mirabeau mais velho gritava: “Façam silêncio as *trinta vozes!*” Um dia, estava eu atrás da oposição monarquista; eu tinha à minha frente um nobre delfinês, de rosto escuro, pequeno de estatura, que saltava sobre o assento de tanta fúria, e dizia a seus amigos: “Vamos de espada na mão em cima destes indigentes.” Ele apontava para o lado da maioria. As senhoras de Halle, que tricotavam nas tribunas, o escutaram, ergueram-se e gritaram todas juntas, com as ceroulas tricotadas às mãos, e espuma na boca: “À força!” O visconde de Mirabeau, Lautrec e alguns jovens nobres queriam lançar-se ao ataque contra as tribunas.

Esse alvoroço logo foi abafado por um outro: os peticionários, armados de piques, apareciam diante da barreira: “O povo está morrendo de fome, diziam eles; é hora de tomar medidas contra os aristocratas e de elevar-se à *altura das circunstâncias.*” O presidente garantia a estes cidadãos seu respeito: “Mantemos o olho sobre os traidores, respondia ele, e a Assembléia fará justiça.” Depois disso, nova baderna: os deputados de direita exclamavam que aquilo se encaminhava para a anarquia; os deputados de esquerda retorquiam que o povo era livre para expressar sua vontade, e que ele possuía o direito de protestar contra os promotores do despotismo, assentados até no seio da representação nacional: designavam assim os seus colegas diante deste povo soberano que os aguardava sob o revérbero.

As sessões da tarde suplantavam em escândalo as sessões da manhã: fala-se melhor e com mais ardor à luz dos lustres. A sala do Manège <sup>17</sup>era, naquele momento, uma verdadeira sala de espetáculo, onde se representava um dos maiores dramas do mundo. Os primeiros personagens pertenciam ainda à antiga ordem das coisas; seus terríveis substitutos, escondidos atrás deles, falavam pouco ou nada. Ao fim de uma discussão violenta, vi subir à tribuna um deputado de aspecto comum, de um rosto sombrio e inexpressivo, penteado de modo trivial, corretamente vestido, como o administrador de uma casa elegante, ou como o tabelião de um vilarejo, zeloso de sua imagem. Ele fez um relato longo e fastidioso; ninguém o escutou; interoguei sobre seu nome: era Robespierre. Os homens de sapatos estavam prestes a deixarem os salões, e já os de tamancos batiam às portas.

---

<sup>17</sup> Local das primeiras assembléias revolucionárias até 1793; consistia num grande retângulo que dava para o Jardim das Tulherias.

**(14)**

*Paris, décembre 1821.*

**SOCIÉTÉ. – ASPECT DE PARIS.**

Lorsqu'avant la Révolution, je lisais l'histoire des troubles publics chez divers peuples, je ne concevais pas comment on avait pu vivre en ces temps-là ; je m'étonnais que Montaigne écrivît si gaillardement dans un château dont il ne pouvait faire le tour sans courir le risque d'être enlevé par des bandes de ligueurs ou de protestants.

La Révolution m'a fait comprendre cette possibilité d'existence. Les moments de crise produisent un redoublement de vie chez les hommes. Dans une société qui se dissout et se recompose, la lutte des deux génies, le choc du passé et de l'avenir, le mélange des moeurs anciennes et des moeurs nouvelles, forment une combinaison transitoire qui ne laisse pas un moment d'ennui. Les passions et les caractères en liberté, se montrent avec une énergie qu'ils n'ont point dans la cité bien réglée. L'infraction des lois, l'affranchissement des devoirs, des usages et des bienséances, les périls même ajoutent à l'intérêt de ce désordre. Le genre humain en vacances se promène dans la rue, débarrassé de ses pédagogues rentré pour un moment dans l'état de nature, et ne recommençant à sentir la nécessité du frein social, que lorsqu'il porte le joug des nouveaux tyrans enfantés par la licence.

Je ne pourrais mieux peindre la société de 1789 et 1790 qu'en la comparant à l'architecture du temps de Louis XII et de François Ier, lorsque les ordres grecs se vinrent mêler au style gothique, ou plutôt en l'assimilant à la collection des ruines et des tombeaux de tous les siècles, entassés pêle-mêle après la Terreur dans les cloîtres des Petits-Augustins : seulement, les débris dont je parle étaient vivants et variaient sans cesse. Dans tous les coins de Paris il y avait des réunions littéraires, des sociétés politiques et des spectacles. Les renommées futures erraient dans la foule sans être connues, comme les âmes au bord du Léthé avant d'avoir joui de la lumière. J'ai vu le maréchal Gouvion-Saint-Cyr remplir un rôle sur le théâtre du Marais, dans la *Altière coupable* de Beaumarchais.



## Capítulo 14

Paris, dezembro de 1821.

Sociedade. – Aspectos de Paris.

Quando, antes da Revolução, eu lia a história das desordens públicas de diversos povos, não podia conceber a vida naqueles tempos; ficava impressionado que Montaigne escrevesse tão galhardamente dentro de um castelo em torno do qual não podia andar sem correr o risco de ser capturado por bandos da Liga ou por protestantes.

A Revolução me fez compreender esta possibilidade de existência. Os momentos de crise produzem um intensificação de vida nos homens. Numa sociedade que se dilui e se recompõe, a luta entre dois gênios, o choque do passado com o futuro, a mistura de costumes antigos e de costumes novos formam uma combinação transitória que não deixa um só instante de aborrecimento. As paixões e os temperamentos em liberdade mostram-se com uma energia de que não dispõem na cidade bem regrada. A infração das leis, a abolição dos deveres, dos usos e das conveniências, e até mesmo os perigos aumentam o interesse por toda essa desordem. O gênero humano em férias passeia pelas ruas, liberado de seus pedagogos, entregue por um momento ao estado de natureza, apenas começando a sentir outra vez a necessidade do freio social, quando sofre o jugo de novos tiranos alimentados pela licenciosidade.

Não poderia pintar melhor a sociedade de 1789 e 1790 senão a comparando com a arquitetura dos tempos de Luís XII e Francisco I, ocasião em que as ordens gregas viram-se misturadas ao estilo gótico, ou, melhor, assimilando-a à coleção de ruínas e de tumbas de todos os séculos, desordenadamente empilhadas após o Terror nos claustros dos Petits-Augustins: a única diferença é que os destroços dos quais falo eram vivos e variavam sem cessar. Em todos os cantos de Paris havia reuniões literárias, sociedades políticas e espetáculos; os futuros renomes erravam pelo meio da multidão sem serem conhecidos, como as almas às margens do Letes antes de terem conhecido a luz. Vi o merechal Gouvion-Saint-Cyr representar um papel, no teatro do Marais, em *Mère Coupable*, de Beaumarchais.

On se transportait du club des Feuillants au club des Jacobins, des bals et des maisons de jeu aux groupes du Palais-Royal, de la tribune de l'Assemblée nationale à la tribune en plein vent. Passaient et repassaient dans les rues des députations populaires, des piquets de cavalerie, des patrouilles d'infanterie. Auprès d'un homme en habit français, tête poudrée, épée au côté, chapeau sous le bras, escarpins et bas de soie, marchait un homme, cheveux coupés et sans poudre, portant le frac anglais et la cravate américaine. Aux théâtres, les acteurs publiaient les nouvelles, le parterre entonnait des couplets patriotiques. Des pièces de circonstance attiraient la foule : un abbé paraissait sur la scène. Le peuple lui criait : « Calotin ! calotin ! » et l'abbé répondait : « Messieurs, vive la nation ! » ; on courait entendre chanter Mandini et sa femme, Viganoni et Rovedino à l' *Opéra Buffa* , après avoir entendu hurler *Ça ira* ; on allait admirer madame Dugazon, madame Saint-Aubin, Carline, la petite Olivier, mademoiselle Contat, Molé, Fleury, Talma débutant, après avoir vu pendre Favras.

Les promenades au boulevard du Temple et à celui des Italiens, surnommé *Coblentz* , les allées du jardin des Tuileries étaient inondées de femmes pimpantes : trois jeunes filles de Grétry y brillaient, blanches et roses comme leur parure : elles moururent bientôt toutes trois. « Elle s'endormit pour jamais, dit Grétry en parlant de sa fille aînée, assise sur mes genoux, aussi belle que pendant sa vie. » Une multitude de voitures sillonnaient les carrefours où barbotaient les sans-culottes et l'on trouvait la belle madame de Buffon, assise seule dans un phaéton du duc d'Orléans, stationné à la porte de quelque club.

L'élégance et le goût de la société aristocratique se retrouvaient à l'hôtel de La Rochefoucauld, aux soirées de mesdames de Poix, d'Hénin, de Simiane, de Vaudreuil, dans quelques salons de la haute magistrature, restés ouverts. Chez M. Necker, chez M. le comte de Montmorin, chez les divers ministres, se rencontraient (avec madame de Staël, la duchesse d'Aiguillon, mesdames de Beaumont et de Sérilly) toutes les nouvelles illustrations de la France, et toutes les libertés des nouvelles mœurs. Le cordonnier en uniforme d'officier de la garde nationale, prenait à genoux la mesure de votre pied ; le moine, qui le vendredi traînait sa robe noire ou blanche, portait le dimanche le chapeau rond et l'habit bourgeois ; le capucin, rasé, lisait le journal à la guinguette, et dans un cercle de femmes folles paraissait une religieuse gravement assise : c'était une tante ou une soeur mise à la porte de son monastère. La foule visitait ces couvents ouverts au monde, comme les voyageurs parcourent, à Grenade, les salles abandonnées de l'Alhambra, ou comme ils s'arrêtent, à Tibur, sous les colonnes du temple de la Sibylle.

Passava-se do clube de Feuillants ao clube dos Jacobinos, dos bailes e das casas de jogos aos grupos do Palais-Royal, da tribuna da Assembléia Nacional às tribunas ao ar livre. Iam e vinham pelas ruas as deputações populares, os piquetes de cavalaria, as patrulhas de infantaria. Junto a um homem em traje ao estilo francês, cabeça empoada, espada à cintura, chapéu embaixo do braço, escarpim e meias de seda, caminhava um homem, com cabelos cortados e sem pó, vestindo o fraque inglês e a gravata americana. Nos teatros, os atores tornavam públicas as notícias; a platéia entoava canções patrióticas. Peças de circunstância atraíam a multidão: um abade aparecia em cena; o povo vociferava contra ele: “Sotaina! Sotaina!” E o abade respondia: “Senhores, viva a Nação!” Todos corriam para ouvir Mandini e sua mulher cantar o Viganoni e Rovedino na *Opera-Buffera*, após ouvirem bramir *Ça ira*; ia-se admirar senhora Dugazon, senhora Saint-Aubin, Carline, a pequena Olivier, a senhorita Contat, Molé, Fleury, a iniciante Talma depois de se ter visto enforcar Favras.

Os passeios no boulevard do Temple e no dos Italiens, chamado de *Coblentz*, as alamedas dos jardins das Tuilherias estavam inundados de mulheres coquetes: três jovens filhas de Grétry brilhavam ali, brancas e rosas tal como seu vestuário: as três morreram pouco tempo depois. “Ela dormiu para sempre”, disse Grétry falando de sua filha mais velha, “sentada em meu colo, tão bela quanto o foi durante toda sua vida.” Uma profusão de coches sulcava os cruzamentos onde resmungavam os *sans-culottes*, e encontrávamos a bela madame de Buffon, sentada sozinha dentro de um faeton do duque d’Orléans, estacionado diante da porta de algum clube.

A elegância e o gosto da sociedade aristocrática podiam ser vistos no palacete de La Rochefoucauld, nas noites de festas das madames de Poix, d’Hénin, de Simiane, de Vaudreuil, em alguns salões da alta magistratura, que continuavam abertos. Na casa do senhor Necker, na casa do senhor conde de Montmorin, na casa de diversos ministros, encontravam-se (com madame de Staël, a duquesa d’Aguillon, as senhoras de Beaumont e de Sérilly) todas as novas figuras ilustres da França, e todas as liberdades dos novos costumes. O sapateiro em uniforme de oficial da guarda nacional tomava, de joelhos, a medida de seu pé; o monge que, na sexta-feira arrastava seu hábito negro ou branco, no domingo portava o chapéu redondo e andava à paisana; o capuchinho, barbeado, lia o jornal numa taberna, e em meio a um círculo de mulheres alegres via-se uma religiosa muito séria sentada: era uma tia ou uma irmã banida de seu monastério. A multidão visitava estes conventos abertos ao mundo, assim como os viajantes percorrem, em Granada, as salas abandonadas de Alhambra, ou como se detêm em Tibur sob as colunas do templo de Sibila.

Du reste force duels et amours, liaisons de prison et fraternité de politique, rendez-vous mystérieux parmi des ruines, sous un ciel serein, au milieu de la paix et de la poésie de la nature ; promenades écartées, silencieuses, solitaires, mêlées de serments éternels et de tendresses indéfinissables, au sourd fracas d'un monde qui fuyait, au bruit lointain d'une société croulante, qui menaçait de sa chute ces félicités placées au pied des événements. Quand on s'était perdu de vue vingt-quatre heures, on n'était pas sûr de se retrouver jamais. Les uns s'engageaient dans les routes révolutionnaires, les autres méditaient la guerre civile ; les autres partaient pour l'Ohio, où ils se faisaient précéder de plans de châteaux à bâtir chez les Sauvages ; les autres allaient rejoindre les Princes : tout cela allègrement, sans avoir souvent un sou dans sa poche : les royalistes affirmant que la chose finirait un de ces matins par un arrêt du parlement ; les patriotes, tout aussi légers dans leurs espérances, annonçant le règne de la paix et du bonheur avec celui de la liberté. On chantait :

*La sainte chandelle d'Arras,  
Le flambeau de la Provence,  
S'ils ne nous éclairent pas,  
Mettent le feu dans la France ;  
On ne peut pas les toucher,  
Mais on espère les moucher.*

Et voilà comme on jugeait Robespierre et Mirabeau ! « Il est aussi peu en la puissance de toute faculté terrienne, dit l'Estoile, d'engarder le peuple françois de parler, que d'enfouir le soleil en terre ou l'enfermer dedans un trou. »

Havia, de resto, muitos duelos e amores, amizades de cárcere e fraternidade política, encontros misteriosos entre as ruínas, sob um céu sereno, no meio da paz e da poesia da natureza; passeios retirados, silenciosos, solitários, misturados de juramentos eternos e de infindáveis ternuras, sob o surdo estampido de um mundo que desaparecia, sob o ruído distante de uma sociedade que desmoronava, ameaçando com sua queda as felicidades que se encontravam à sombra dos acontecimentos. Quando se havia perdido alguém de vista durante vinte e quatro horas, não se tinha mais a certeza de voltar a vê-lo algum dia. Uns tomavam o caminho revolucionário, outros cogitavam a guerra civil; outros partiam para Ohio, munidos, de projetos de castelos a serem erguidos entre os Selvagens; outros, ainda, iam se unir aos príncipes: e tudo isso alegremente, sem geralmente ter um centavo no bolso: os realistas afirmando que a coisa terminaria numa manhã qualquer com uma ordem de detenção do parlamento, os patriotas, igualmente levianos nas suas esperanças, anunciando o reino da paz e do júbilo com o da liberdade. Ouvíamos cantarem:

La sainte chandelle d'Arras,  
Le flambeau de la Provence,  
S'ils ne nous éclairent pas  
Mettent le feu dans la France ;  
On ne peut pas les toucher,  
Mais on espère les moucher.<sup>18</sup>

Eis então como se julgava Robespierre e Mirabeau! “É tão inconcebível para o entendimento humano, diz Estoile, impedir o povo francês de falar como o é querer enterrar o sol na terra ou encerrá-lo dentro de um buraco.”

---

<sup>18</sup> “O santo castiçal de Arras, o archote da Provence, se eles não nos iluminarem, incendeiam a França; não podemos tocá-los, mas esperamos repreendê-los.” Canção monarquista; alusão a Robespierre e a Mirabeau.

Des milliers de brochures et de journaux pullulaient ; les satires et les poèmes, les chansons des *Actes des Apôtres* , répondaient à l' *Ami du peuple* ou au *Modérateur* du club monarchien, rédigé par Fontanes ; Mallet-Dupan, dans la partie politique du *Mercur* , était en opposition avec Laharpe et Chamfort dans la partie littéraire du même journal. Champcenetz, le marquis de Bonnay, Rivarol, Boniface, Mirabeau le cadet (le Holbein d'épée, qui leva sur le Rhin la légion des hussards de la Mort), Honoré Mirabeau l'aîné, s'amusaient à faire, en dînant, des caricatures et le *Petit Almanach des grands hommes* : Honoré allait ensuite proposer la loi martiale ou la saisie des biens du clergé. Il passait la nuit chez madame Jay , après avoir déclaré qu'il ne sortirait de l'Assemblée nationale que par la puissance des baïonnettes. Egalité consultait le diable dans les carrières de Montrouge, et revenait au jardin de Monceaux présider les orgies dont Laclos était l'ordonnateur. Le futur régicide ne dégénérait point de sa race : double prostitué, la débauche le livrait épuisé à l'ambition. Lauzun, déjà fané, soupait dans sa petite maison à la barrière du Maine avec des danseuses de l'opéra, entrecressées de MM. de Noailles, de Dillon, de Choiseul, de Narbonne, de Talleyrand, et de quelques autres élégances du jour dont il nous reste deux ou trois momies.

La plupart des courtisans, célèbres par leur immoralité, à la fin du règne de Louis XV et pendant le règne de Louis XVI, étaient enrôlés sous le drapeau tricolore : presque tous avaient fait la guerre d'Amérique et barbouillé leurs cordons des couleurs républicaines : la Révolution les employa tant qu'elle se tint à une médiocre hauteur ; ils devinrent même les premiers généraux de ses armées. Le duc de Lauzun, le romanesque amoureux de la princesse Czartoriska, le coureur de femmes sur les grands chemins, le Lovelace qui *avait* celle-ci et puis qui *avait* celle-là, selon noble et chaste jargon de la cour, le duc de Lauzun devenu duc de Biron, commandant pour la Convention dans la Vendée : quelle pitié ! Le baron de Bezouval, révélateur menteur et cynique des corruptions de la haute société, mouche du coche des puérités de la vieille monarchie expirante, ce lourd baron compromis dans l'affaire de la Bastille, sauvé par M. Necker et par Mirabeau, uniquement parce qu'il était Suisse : quelle misère ! Qu'avaient à faire de pareils hommes avec de pareils événements ? Quand la Révolution eut grandi, elle abandonna avec dédain les frivoles apostats du trône : elle avait eu besoin de leurs vices elle eut besoin de leurs têtes : elle ne méprisait aucun sang, pas même celui de la du Barry.

Pululavam milhares de panfletos e jornais; as sátiras e os poemas, as canções de *Actes des Apôtres* respondiam ao *Ami du peuple* ou ao *Modérateur* do clube monárquico, redigido por Fontanes; Mallet-Dupan, na parte política do *Mercur*, se opunha a Laharpe e Chamfort na parte literária do mesmo jornal, Champcenetz, o marquês de Bonnay, Rivarol, Boniface Mirabeau o caçula (o Holbein de espada, que conduziu pelo Reno a legião dos hussardos da Morte), Honoré Mirabeau o primogênito se divertiam, enquanto almoçavam, a fazer caricaturas e o *Petit Almanach des grands hommes*: Honoré iria propor mais tarde a lei marcial ou o confisco dos bens do clero. Passava a noite com a senhora Jay, após ter declarado que não sairia mais da Assembléia Nacional senão pela força das baionetas. *Égalité*<sup>19</sup> consultava o diabo nas pedreiras de Montrouge, e retornava ao jardim de Monceaux para presidir as orgias que Laclos organizava. O futuro regicida não desmerecia sua raça: prostituído duplamente, o desregramento o entregava exausto à ambição. Lauzun, já decaído, ceava em sua pequena casa na barreira do Maine com umas dançarinas de l'Opéra, acariciadas pelos senhores de Noailles, de Dillon, de Choiseul, de Narbonne, de Talleyrand e de alguns outros elegantes do dia de que nos restam duas ou três múmias.

Uma grande parte dos cortesãos, célebres por sua imortalidade ao final do reinado de Luís XV e durante o reinado de Luís XVI, arrolaram-se sob a bandeira tricolor: quase todos haviam feito a guerra da América e mancharam seus cordões com as cores republicanas. A Revolução se serviu deles enquanto se manteve num certo nível; eles chegaram mesmo a tornarem-se os primeiros generais de seus exércitos. O duque de Lauzun, o romanesco enamorado da princesa Czartoriska, o grande amante de aventuras amorosas, o Lovelace que *tinha* esta e, logo depois, *tinha* aquela, segundo o nobre e casto jargão da Corte, o duque de Lauzun convertido em duque de Biron, comandante para a Convenção na Vendéia: que lástima! O barão de Bezenval, mentiroso e cínico revelador das corrupções da alta sociedade, alardeador das futilidades da velha monarquia moribunda, aquele pesado barão comprometido no caso da Bastilha, salvo pelo senhor Necker e por Mirabeau, só por que era suíço: que miséria! Que haveriam de fazer semelhantes homens com semelhantes fatos? Quando a Revolução tomou vulto, ela abandonou com todo desdém os frívolos apóstatas do trono: ela precisou de seus vícios, e precisou de suas cabeças: não desprezava nenhum sangue, nem mesmo o da Du Barry.

---

<sup>19</sup> Louis-Philippe, o duque de Orléans.

## (15)

*Paris, décembre 1821.*

CE QUE JE FAISAIS AU MILIEU DE TOUT CE BRUIT. – MES  
JOURS SOLITAIRES. – MADEMOISELLE MONET. – J'ARRÊTE  
AVEC M. DE MALESHERBES LE PLAN DE MON VOYAGE EN  
AMÉRIQUE. – BONAPARTE ET MOI, SOUS-LIEUTENANTS  
IGNORÉS. – LE MARQUIS DE LA ROUËRIE. – JE M'EMBARQUE  
À SAINT-MALO. – DERNIÈRE PENSÉES EN QUITTANT LA TERRE  
NATALE.

L'année 1790 compléta les mesures ébauchées de l'année 1789. Le bien de l'Eglise, mis d'abord sous la main de la nation, fut confisqué, la constitution civile du clergé décrétée, la noblesse abolie.

Je n'assistai pas à la Fédération de juillet 1790 : une indisposition assez grave me retenait au lit ; mais je m'étais fort amusé auparavant aux brouettes du Champ-de-Mars. Madame de Staël a merveilleusement décrit cette scène. Je regretterai toujours de n'avoir pas vu M. de Talleyrand dire la messe servie par l'abbé Louis, comme de ne l'avoir pas vu, le sabre au côté, donner audience à l'ambassadeur du Grand-Turc.

Mirabeau déchet de sa popularité dans l'année 1790 ; ses liaisons avec la cour étaient évidentes. M. Necker résigna le ministère et se retira, sans que personne eût envie de le retenir. Mesdames, tantes du Roi, partirent pour Rome avec un passeport de l'Assemblée nationale. Le duc d'Orléans, revenu d'Angleterre, se déclara le très-humble et très obéissant serviteur du Roi. Les sociétés des Amis de la Constitution, multipliées sur le sol, se rattachaient à Paris à la société mère, dont elles recevaient les inspirations et exécutaient les ordres.

La vie publique rencontrait dans mon caractère des dispositions favorables : ce qui se passait en commun m'attirait, parce que dans la foule je gardais ma solitude et n'avais point à combattre ma timidité. Cependant les salons, participant du mouvement universel, étaient un peu moins étrangers à mon allure, et j'avais, malgré moi, fait des connaissances nouvelles.



## Capítulo 15

Paris, dezembro de 1821.

O que eu fazia no meio de todo este barulho. – Meus dias solitários. – Senhorita Monet. – Estabeleço com o senhor de Malesherbes o plano de minha viagem à América. – Bonaparte e eu, subtenentes ignorados. – O marquês de La Rouërie. – Embarco para Saint-Malo. – Últimos pensamentos ao deixar a terra natal.

O ano de 1790 completou as medidas esboçadas no ano de 1789. Os bens da Igreja, postos inicialmente nas mãos da nação, foram confiscados, a constituição civil do clero foi decretada e a nobreza abolida.

Não assisti à Federação de julho de 1790: uma indisposição bastante séria impediu-me de sair da cama; mas antes disso havia me divertido bastante com os carros de mão do Champ-de-Mars. Madame de Staël descreveu maravilhosamente esta cena. Lamentarei para sempre não ter visto o senhor Talleyrand dizer a missa servida pelo abade Louis, como também de não tê-lo visto, com o sabre à cintura, conceder audiência ao embaixador do Grande Turco.

Mirabeau perdeu sua popularidade no ano de 1790; suas ligações com a Corte eram evidentes. O senhor Necker renunciou ao ministério e retirou-se, sem que ninguém tenha desejado retê-lo. As senhoras, tias do Rei, partiram para Roma com um passaporte da Assembléia Nacional. O duque d'Orléans, de volta, da Inglaterra, declarou-se muito humilde e obediente servidor do Rei. As sociedades de Amigos da Constituição, que proliferavam em solo nacional, ligavam-se à sociedade matriz de Paris, da qual recebiam inspiração e as ordens a serem executadas.

A vida pública encontrava em meu caráter as disposições favoráveis: o que acontecia coletivamente me seduzia, atraía, pois em meio à multidão eu resguardava minha solidão e não precisava lutar contra minha timidez. Os salões, contudo, participando da movimentação geral, eram um pouco menos estranhos a meu modo de ser, e eu havia estabelecido, mesmo a contragosto, novas relações.

La marquise de Villette s'était trouvée sur mon chemin. Son mari, d'une réputation calomniée, écrivait, avec Monsieur, frère du Roi, dans le *Journal de Paris*. Madame de Villette, charmante encore, perdit une fille de seize ans, plus charmante que sa mère, et pour laquelle le chevalier de Parny fit ces vers dignes de l'*Anthologie* :

*Au ciel elle a rendu sa vie,  
Et doucement s'est endormie  
Sans murmurer contre ses lois :  
Ainsi le sourire s'efface,  
Ainsi meurt sans laisser de trace  
Le chant d'un oiseau dans les bois.*

Mon régiment, en garnison à Rouen, conserva sa discipline assez tard. Il eut un engagement avec le peuple au sujet de l'exécution du comédien Bordier, qui subit le dernier arrêt de la puissance parlementaire ; pendu la veille, héros le lendemain, s'il eût vécu vingt-quatre heures de plus. Mais, enfin, l'insurrection se mit parmi les soldats de Navarre. Le marquis de Mortemart émigra, les officiers le suivirent. Je n'avais ni adopté ni rejeté les nouvelles opinions ; aussi peu disposé à les attaquer qu'à les servir, je ne voulus ni émigrer ni continuer la carrière militaire : je me retirai.

Dégagé de tous liens, j'avais, d'une part, des disputes assez vives avec mon frère et le président de Rosambo ; de l'autre, des discussions non moins aigres avec Ginguené, Laharpe et Chamfort. Dès ma jeunesse, mon impartialité politique ne plaisait à personne. Au surplus, je n'attachais d'importance aux questions soulevées alors, que par des idées générales de liberté et de dignité humaines ; la politique personnelle m'ennuyait ; ma véritable vie était dans des régions plus hautes.

A marquesa de Vilette havia cruzado por meu caminho. Seu marido, de uma reputação manchada pela calúnia, escrevia com *Monsieur*, irmão do Rei, para o *Jornal de Paris*. A senhora de Vilette, sempre encantadora, perdeu uma filha de dezesseis anos ainda mais encantadora que a mãe e a quem o cavaleiro de Parny dedicou esses versos dignos da Antologia.

Au ciel elle a rendu sa vie,  
Et doucement s'est endormie,  
Sans murmurer contre ses lois :  
Ainsi le sourire s'efface,  
Ainsi meurt sans laisser de trace  
Le chant d'un oiseau dans les bois.<sup>20</sup>

Meu regimento, na guarnição em Rouen, manteve sua disciplina até bem tarde. Ele teve um embate com o povo a propósito da execução do ator Bordier, que foi submetido à última sentença do poder parlamentar; enforcado às vésperas, teria sido herói no dia seguinte, se tivesse vivido vinte quatro horas a mais. Mas, enfim, a insurreição eclodiu entre os soldados de Navarra. O marquês de Mortemert emigrou, os oficiais o seguiram. Eu não havia adotado nem rejeitado as novas opiniões; menos ainda disposto a atacá-las quanto a servi-la, não desejei nem emigrar nem continuar a carreira militar: retirei-me.

Livre de todo compromisso, eu tinha, de um lado, disputas bastante violentas com o meu irmão e com o presidente de Rosambo; de outro, discussões não menos ásperas com Ginguéné, Laharpe e Chamfort. Desde minha juventude minha imparcialidade política não agradava a ninguém. Além disso, não conferia importância às questões que eram então tratadas, a não ser pelas idéias gerais de liberdade e dignidade humanas; a política pessoal me aborrecia; minha verdadeira vida situava-se em regiões mais elevadas.

---

<sup>20</sup> “Ao céu ela entregou a sua vida, e adormeceu docemente, sem murmurar contra suas leis: assim se apaga o sorriso, assim morre, sem deixar vestígio, o canto de um pássaro nos bosques.”

Les rues de Paris, jour et nuit encombrées de peuple, ne me permettaient plus mes flâneries. Pour retrouver le désert, je me réfugiais au théâtre : je m'établissais au fond d'une loge, et laissais errer ma pensée aux vers de Racine, à la musique de Sacchini, ou aux danses de l'Opéra. Il faut que j'aie vu intrépidement vingt fois de suite, aux Italiens, la *Barbe-bleue* et le *Sabot perdu*, m'ennuyant pour me désennuyer, comme un hibou dans un trou de mur. Tandis que la monarchie tombait, je n'entendais ni le craquement des voûtes séculaires, ni les miaulements du vaudeville, ni la voix tonnante de Mirabeau à la tribune, ni celle de Colin qui chantait à Babet sur le théâtre.

*Qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il neige,  
Quand la nuit est longue, on l'abrège.*

M. Monet, directeur des mines et sa jeune fille, envoyés par madame Ginguené, venaient quelquefois troubler ma sauvagerie : mademoiselle Monet se plaçait sur le devant de la loge ; je m'asseyais moitié content, moitié grognant, derrière elle. Je ne sais si elle me plaisait, si je l'aimais, mais j'en avais bien peur. Quand elle était partie, je la regrettais, en étant plein de joie de ne la voir plus. Cependant j'allais quelquefois, à la sueur de mon front, la chercher chez elle, pour l'accompagner à la promenade : je lui donnais le bras, et je crois que je serrais un peu le sien.

Une idée me dominait, l'idée de passer aux Etats-Unis : il fallait un but utile à mon voyage ; je me proposais de découvrir (ainsi que je l'ai dit dans ces *Mémoires* et dans plusieurs de mes ouvrages) le passage au nord-ouest de l'Amérique. Ce projet n'était pas dégagé de ma nature poétique. Personne ne s'occupait de moi ; j'étais alors, ainsi que Bonaparte, un mince sous-lieutenant tout à fait inconnu ; nous partions, l'un et l'autre, de l'obscurité à la même époque, moi pour chercher ma renommée dans la solitude, lui sa gloire parmi les hommes. Or, ne m'étant attaché à aucune femme, ma sylphide obsédait encore mon imagination. Je me faisais une félicité de réaliser avec elle mes courses fantastiques dans les forêts du Nouveau-Monde. Par l'influence d'une autre nature, ma fleur d'amour, mon fantôme sans nom des bois de l'Armorique, est devenue *Atala* sous les ombrages de la Floride.

As ruas de Paris, dia e noite abarrotadas de gente, não mais permitiam minhas andanças. Para reencontrar o deserto, refugiava-me no teatro: me instalava ao fundo de um camarote, e deixava os pensamentos vagarem com os versos de Racine, a música de Sacchini, ou as danças do Opéra. Assisti intrepidamente, pelo menos vinte vezes seguidas, ao *Barbe-bleue* e ao *Sabot perdu*, nos Italiens, me aborrecendo para enfim me desaborrecer, feito uma coruja em um buraco de parede; enquanto a monarquia desabava não ouvia nem os estalidos das abóbadas seculares, nem os miados dos vaudevilles, nem a voz tonante de Mirabeau na tribuna, nem a de Colin que cantava a Babet no teatro:

Qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il neige,  
Quand la nuit est longue, on l'abrège.<sup>21</sup>

O senhor Monet, diretor de Minas, e sua jovem filha, enviados pela senhora Ginguené, vinham às vezes perturbar meu espírito arredio: a senhorita Monet ficava na parte da frente do camarote; eu me sentava atrás dela entre contente e rabugento. Não sei se gostava dela, se a amava; mas o certo é que me via amedrontado. Quando ela ia embora, eu lamentava e ao mesmo tempo sentia-me muito alegre por não mais vê-la. Contudo, certas vezes eu fui à sua casa, com o rosto suado, para acompanhá-la em seu passeio: oferecia-lhe meu braço e creio que apertava demais o seu.

Uma idéia me dominava, a idéia de viajar aos Estados Unidos: precisava apenas de um objetivo útil a minha viagem; me propus a descobrir (tal como disse nessas *Memórias* e em outras obras) a passagem para o noroeste da América. Este projeto não estava dissociado de minha natureza poética. Ninguém se ocupava de mim; eu era então, assim como Bonaparte, um mísero subtenente completamente desconhecido; saíamos da obscuridade ambos pela mesma época, eu para buscar minha notoriedade na solidão, ele para encontrar sua glória entre os homens. Pois não estando unido a nenhuma mulher, minha sílfide continuava a obsedar minha imaginação. Dava-me muita felicidade pensar em fazer com ela minhas fantásticas incursões pelas florestas do Novo Mundo. Por uma influência de outra natureza, minha flor de amor, meu fantasma sem nome dos bosques da Armórica, tornou-se *Atala* sob as sombras da Flórida.

---

<sup>21</sup> *Que faça chuva, vento ou neve, quando a noite é longa, a abreviamos.*

M. de Malesherbes me montait la tête sur ce voyage. J'allais le voir le matin. Le nez collé sur des cartes, nous comparions les différents dessins de la coupole arctique ; nous supputions les distances du détroit de Berhring au fond de la baie d'Hudson ; nous lisions les divers récits des navigateurs et voyageurs anglais, hollandais, espagnols, français, russes, suédois, danois ; nous nous enquérions des chemins à suivre par terre pour attaquer le rivage de la mer polaire ; nous devisions des difficultés à surmonter, des précautions à prendre contre la rigueur du climat, les assauts des bêtes et le manque de vivres. Cet homme illustre me disait : « Si j'étais plus jeune, je partirais avec vous, je m'épargnerais le spectacle que m'offrent ici tant de crimes, de lâchetés et de folies. Mais à mon âge il faut mourir où l'on est. Ne manquez pas de m'écrire par tous les vaisseaux, de me mander vos progrès et vos découvertes : je les ferai valoir auprès des ministres. C'est bien dommage que vous ne sachiez pas la botanique ! » Au sortir de ces conversations, je feuilletais Tournefort, Duhamel, Bernard de Jussieu, Grew, Jacquin, le Dictionnaire de Rousseau, les Flores élémentaires ; je courais au Jardin du Roi, et déjà je me croyais un Linné.

Enfin, au mois de janvier 1791, je pris sérieusement mon parti. Le chaos augmentait : il suffisait de porter un nom *aristocrate* pour être exposé aux persécutions : plus votre opinion était consciencieuse et modérée, plus elle était suspecte et poursuivie. Je résolus donc de lever mes tentes : je laissai mon frère et mes soeurs à Paris et m'acheminai vers la Bretagne.

Je rencontrai, à Fougères, le marquis de La Rouërie : je lui demandai une lettre pour le général Washington. Le colonel Armand (nom qu'on donnait au marquis, en Amérique) s'était distingué dans la guerre de l'indépendance américaine. Il se rendit célèbre, en France, par la conspiration royaliste qui fit des victimes si touchantes dans la famille des Désilles. Mort en organisant cette conspiration, il fut exhumé, reconnu, et causa le malheur de ses hôtes et de ses amis. Rival de La Fayette et de Lauzun, devancier de La Rochejaquelein, le marquis de La Rouërie avait plus d'esprit qu'eux : il s'était plus souvent battu que le premier ; il avait enlevé des actrices à l'Opéra, comme le second ; il serait devenu le compagnon d'armes du troisième. Il fourrageait les bois, en Bretagne, avec un major américain, et accompagné d'un singe assis sur la croupe de son cheval. Les écoliers de droit de Rennes l'aimaient, à cause de sa hardiesse d'action et de sa liberté d'idées : il avait été un des douze gentilshommes bretons mis à la Bastille. Il était élégant de taille et de manières, brave de mine, charmant de visage, et ressemblait aux portraits des jeunes seigneurs de la Ligue.

O senhor de Malesherbes incitava-me a esta viagem. Ia vê-lo pela manhã: com o nariz colado nos mapas, comparávamos os diferentes desenhos do Pólo Ártico; calculávamos as distâncias do estreito de Bering até o interior da baía de Hudson; líamos as diversas histórias de navegadores e viajantes ingleses, holandeses, franceses, russos, suecos, dinamarqueses; nos instruíamos sobre os caminhos a serem seguidos por terra a fim de se chegar à margem do mar polar; falávamos das dificuldades a enfrentar, das precauções a tomar contra os rigores do clima, os ataques dos animais e a falta de víveres. O ilustre homem me dizia: “Se fosse mais jovem, eu partiria com o senhor, me pouparia dos tantos crimes, covardias e loucuras que me estão oferecendo aqui por espetáculo. Mas na minha idade deve-se morrer onde se está. Não deixe de enviar-me notícias por todas as embarcações, de me contar sobre seus avanços e descobertas: eu os farei valer junto aos ministros. E muita pena que o senhor não conheça a botânica!” Depois dessas conversas, punha-me a folhear Tournefort, Duhamel, Bernard de Jussieu, Grew, Jacquin, o *Dictionnaire* de Rousseau, os livros sobre flora elementar; corria para o Jardim do Rei, e tão logo me sentia-me um Linné.

Finalmente, no mês de janeiro de 1791, assumi com seriedade minha decisão. O caos aumentava: bastava possuir um nome *aristocrático* para estar exposto a perseguições: quanto mais conscienciosa e moderada era sua opinião, mais suspeita e perseguida ela era. Decidi, então, levantar acampamento: deixei meu irmão e minhas irmãs em Paris e rumei para a Bretanha.

Em Fougères, encontrei-me com o marquês de La Rouërie: pedi-lhe uma carta para o general Washington. O *coronel Armand* (nome que se dava ao marquês na América) havia se destacado na Guerra da Independência americana. Ficou célebre na França pela conspiração realista que vitimou pessoas tão estimadas da família de Désilles. Morto ao organizar esta conspiração, ele foi exumado, reconhecido e causou o sofrimento de seus hóspedes e de seus amigos. Rival de La Fayette e de Lauzun, predecessor de La Rochejaquelein, o marquês de La Rouërie tinha mais talento do que eles: lutou muito mais vezes que o primeiro; havia seduzido atrizes do Opéra como o segundo; tornou-se companheiro de armas do terceiro. Vasculhava os bosques na Bretanha com um major americano, e em companhia de um macaco montado na garupa de um cavalo. Os estudantes de Direito de Rennes o admiravam por causa de sua intrepidez na ação e por sua liberdade de idéias: foi um dos doze nobres bretões colocados na Bastilha. Era de talhe e de modos elegantes, de vigoroso aspecto, encantador de rosto, e assemelhava-se aos retratos dos jovens senhores da Liga.

Je choisis Saint-Malo pour m'embarquer, afin d'embrasser ma mère. Je vous ai dit, au troisième livre de ces *Mémoires*, comment je passai par Combourg, et quels sentiments m'oppressèrent. Je demurai deux mois à Saint-Malo, occupé des préparatifs de mon voyage, comme jadis de mon départ projeté pour les Indes.

Je fis marché avec un capitaine, nommé Desjardins : il devait transporter, à Baltimore, l'abbé Nagot, supérieur de séminaire de Saint-Sulpice, et plusieurs séminaristes, sous la conduite de leur chef. Ces compagnons de voyage m'auraient mieux convenu quatre ans plus tôt : de chrétien zélé que j'avais été, j'étais devenu un esprit fort, c'est-à-dire un esprit faible. Ce changement, dans mes opinions religieuses, s'était opéré par la lecture des livres philosophiques. Je croyais, de bonne foi, qu'un esprit religieux était paralysé d'un côté, qu'il y avait des vérités qui ne pouvaient arriver jusqu'à lui, tout supérieur qu'il pût être d'ailleurs. Ce benoît orgueil me faisait prendre le change ; je supposais dans l'esprit religieux cette absence d'une faculté, qui se trouve précisément dans l'esprit philosophique : l'intelligence courte croit tout voir, parce qu'elle reste les yeux ouverts ; l'intelligence supérieure consent à fermer les yeux, parce qu'elle aperçoit tout en dedans. Enfin, une chose m'achevait : le désespoir sans cause que je portais au fond du cœur.

Une lettre de mon frère a fixé dans ma mémoire la date de mon départ : il écrivait de Paris à ma mère, en lui annonçant la mort de Mirabeau. Trois jours après l'arrivée de cette lettre, je rejoignis en rade le navire sur lequel mes bagages étaient chargés. On leva l'ancre, moment solennel parmi les navigateurs. Le soleil se couchait quand le pilote côtier nous quitta, après nous avoir mis hors des passes. Le temps était sombre, la brise molle, et la houle battait lourdement les écueils à quelques encablures du vaisseau.

Mes regards restaient attachés sur Saint-Malo ; je venais d'y laisser ma mère toute en larmes. J'apercevais les clochers et les dômes des églises où j'avais prié avec Lucile, les murs, les remparts, les forts, les tours, les grèves où j'avais passé mon enfance avec Gesril et mes camarades de jeux ; j'abandonnais ma patrie déchirée, lorsqu'elle perdait un homme que rien ne pouvait remplacer. Je m'éloignais également incertain des destinées de mon pays et des miennes : qui périrait de la France ou de moi ? Reverrais-je jamais cette France et ma famille?



Escolhi Saint-Malo para embarcar, a fim de ir abraçar minha mãe. Eu disse-lhe, no terceiro livro destas Memórias, como passei por Combourg e que sentimentos me oprimiam. Permaneci dois meses em Saint-Malo, ocupado com os preparativos de minha viagem, assim como estive um tempo atrás ocupado com meu projeto de viagem para as Índias.

Fiz um acordo com um capitão, chamado Desjardins: ele deveria transportar para Baltimore o abade Nagot, superior do seminário de Saint-Sulpice, e vários seminaristas sob a direção de seu guia. Estes companheiros de viagem me teriam sido mais adequados quatro anos antes: de zeloso cristão que havia sido, me transformei num espírito forte<sup>22</sup>, ou seja, num espírito fraco. Essa mudança em minhas opiniões religiosas produziu-se com leitura dos livros filosóficos. Eu acreditava de boa fé que um espírito religioso encontrava-se paralisado, que existiam verdades inalcançáveis para ele, por mais que se mostrasse superior. Esse bendito orgulho me levava a um engano: supunha no espírito religioso a ausência de uma faculdade que se encontra precisamente no espírito filosófico; a inteligência estreita pensa que tudo vê, porque fica de olhos abertos; a inteligência superior consente em fechar os olhos, porque percebe no seu interior. Por fim, uma coisa me consumia: o desespero sem causa que trazia no fundo do coração.

Uma carta de meu irmão deixou-me na memória a data de minha partida: ele escrevia de Paris a minha mãe, anunciando-lhe a morte de Mirabeau. Três dias após a chegada dessa carta, me desloquei até o porto onde estava o navio a que minhas bagagens haviam sido confiadas. Levantaram âncora, momento solene para os navegadores. O sol se punha quando o piloto costeiro nos deixou, depois de nos fazer passar pelo canal. O tempo estava escuro, a brisa fraca, e a onda batia com força nos escolhos a algumas braças do navio.

Fiquei com os olhos presos em Saint-Malo; tinha acabado de deixar ali minha mãe em prantos. Avistava os sinos e cúpulas das igrejas em que havia rezado com Lucile, as paredes, as fortalezas, os fortes, as torres, as praias onde havia passado a infância com Gesril e meus companheiros de jogos; abandonava minha pátria destroçada no momento em que ela perdia um homem que ninguém poderia substituir. Ia embora igualmente inseguro quanto aos destinos de meu país e aos meus próprios: quem iria perecer, a França ou eu? Chegaria a rever algum dia esta França e minha família?

---

<sup>22</sup> Incrédulo.

Le calme nous arrêta avec la nuit au débouquement de la rade ; les feux de la ville et les phares s'allumèrent : ces lumières qui tremblaient sous mon toit paternel semblaient à la fois me sourire et me dire adieu, en m'éclairant parmi les rochers, les ténèbres de la nuit et l'obscurité des flots.

Je n'emportais que ma jeunesse et mes illusions ; je désertais un monde dont j'avais foulé la poussière et compté les étoiles, pour un monde de qui la terre et le ciel m'étaient inconnus. Que devait-il m'arriver si j'atteignais le but de mon voyage ? Egaré sur les rives hyperboréennes, les années de discorde qui ont écrasé tant de générations avec tant de bruit, seraient tombées en silence sur ma tête ; la société eût renouvelé sa face, moi absent. Il est probable que je n'aurais jamais eu le malheur d'écrire ; mon nom serait demeuré ignoré, ou il ne s'y fût attaché qu'une de ces renommées paisibles au-dessous de la gloire, dédaignées de l'envie et laissées au bonheur. Qui sait si j'eusse repassé l'Atlantique, si je ne me serais point fixé dans les solitudes, à mes risques et périls explorées et découvertes, comme un conquérant au milieu de ses conquêtes !

Mais non ! je devais rentrer dans ma patrie pour y changer de misères, pour y être tout autre chose que ce que j'avais été. Cette mer, au giron de laquelle j'étais né, allait devenir le berceau de ma seconde vie ; j'étais porté par elle, dans mon premier voyage, comme dans le sein de ma nourrice, dans les bras de la confidente de mes premiers pleurs et de mes premiers plaisirs.

Le jusant, au défaut de la brise, nous entraîna au large, les lumières du rivage diminuèrent peu à peu et disparurent. Epuisé de réflexions, de regrets vagues, d'espérances plus vagues encore, je descendis à ma cabine : je me couchai, balancé dans mon hamac au bruit de la lame qui caressait le flanc du vaisseau. Le vent se leva ; les voiles déferlées qui coiffaient les mâts s'enflèrent, et quand je montai sur le tillac le lendemain matin, on ne voyait plus la terre de France.

Ici changent mes destinées : *Encore à la mer ! Again to sea !* (Byron).

A calma, caindo a noite, nos deteve à saída do porto; a iluminação da cidade e os faróis se acenderam: essas luzes que tremeluziam sob o meu teto paterno pareciam ao mesmo tempo sorrirem e dizerem adeus, iluminando-me em meio aos rochedos, às trevas da noite e à escuridão das águas.

Não levava nada mais do que a minha juventude e minhas ilusões; eu desertava de um mundo, em cuja poeira havia pisado e cujas estrelas havia contado, por um mundo de céus e terras desconhecidos. O que haveria de me acontecer caso atingisse o objetivo de minha viagem? Perdido nas margens hiperbóreas, os anos de discórdia que esmagaram tantas gerações com tanto barulho, teriam caído em silêncio sobre mim; a sociedade teria remodelado sua face, comigo ausente. É provável que nunca houvesse tido a infelicidade de escrever; meu nome permaneceria ignorado, ou talvez então se encontrasse ligado a uma dessas reputações tranqüilas abaixo da glória, desdenhadas pela inveja e entregues à felicidade. Quem sabe se tivesse voltado a atravessar o Atlântico, não me teria estabelecido nas solidões, exploradas e descobertas sob meus próprios riscos e perigos, feito um conquistador em meio a suas conquistas!

Mas não! Eu deveria regressar a minha pátria apenas para substituir as misérias, para vir a ser uma coisa distinta daquilo que havia sido. Este mar em cujo colo havia nascido, iria se tornar o berço de minha segunda vida; na primeira viagem, fui posto nele da mesma forma que fui posto no seio de minha ama-de-leite, nos braços da confidente de minhas primeiras lágrimas e de meus primeiros prazeres.

À falta de brisa, a vazante nos arrastou para o largo, as luzes da orla diminuíram pouco a pouco até desaparecerem. Abatido pelos pensamentos, por vagas lamentações e por esperanças mais vagas ainda, desci a minha cabine: deitei-me embalado na minha maca pelo rumor das ondas que batiam no costado do navio. Levantou o vento; as velas despegadas que cobriam os mastros se inflavam, e quando subi para o convés, na manhã do dia seguinte, já não se viam mais as terras da França.

Aqui meu destino muda: “Mais uma vez no mar ! Again to sea!” (Byron).

## PARTIE III

## CHAPITRE 3

### 3. Les mémoires, l'autobiographie et le croisement des genres dans les *Mémoires d'outre-tombe*

#### 3.1 Quelques aspects de l'évolution des mémoires et de l'autobiographie

Nous voulons étudier dans ce chapitre quelques aspects concernant l'instance des genres qu'implique l'écriture des MOT.<sup>1</sup> On va montrer les axes autour desquels tourne le débat théorique qui met en relief la confluence de genres comme une clef pour mieux comprendre notre texte. Confluence, transformation, dépassement, transfiguration : les termes signalent la démarche des chercheurs pour saisir la concentration de formes que revêt le récit des *Mémoires*. Pour le faire, cette partie de notre recherche va se servir de certains travaux théoriques afin de situer historiquement et de comprendre quelques uns des éléments globaux de l'évolution des genres des mémoires et de l'autobiographie, genres qui se trouvent au *carrefour* de la prose du Chateaubriand mémorialiste.

On est conscient qu'une approche visant purement les différents discours génériques en concurrence dans les MOT ne répond point à tous les enjeux de la composition du récit. Ainsi sans vouloir aller trop loin dans cette perspective d'analyse, apparemment inépuisable et pleine de nuances, il nous faut pourtant dégager quelques caractéristiques de la formation historique générale des mémoires et de l'autobiographie dans la mesure où cette perspective discursive des genres peut nous apporter les fondements du cadre littéraire de ce qu'on appelle d'une manière générale les *écritures du moi*. Cette étude doit en outre préparer le terrain pour nos prochaines considérations sur les questions poétiques et compositionnelles des MOT qui auront plus d'espace dans le chapitre 4 de ce travail.

Pour le faire, il nous faut considérer que le contexte général des littératures du moi à l'époque de Chateaubriand contient deux mouvements fondamentaux : en premier lieu, celui qui comprend la longue tradition des mémoires en France, tradition dont les racines nous

---

<sup>1</sup> MOT pour désigner les *Mémoires d'outre-tombe*.

renvoient au quinzième siècle ; en second lieu, le mouvement autobiographique proprement dit qui naît à la fin du dix-huitième siècle marqué par la publication des *Confessions* de Rousseau en 1782. D'autre part, nous essayons de dégager une autre particularité de la composition des MOT toujours à caractère générique mais qui se trouve dans un autre niveau du texte : ce sont les *microgenres* qui forment l'hétérogénéité du récit et sur lesquels porteront quelques unes des nos analyses dans le chapitre suivant.

### **Les mémoires au sein et en marge de l'histoire**

La France a bien formé une tradition longue et prolifique de mémoires. Chateaubriand dans le *Génie du Christianisme* remarquait déjà la forte tendance française à décrire avec compétence le domaine des histoires *partielles* au détriment de la formulation une grande Histoire. Dans un chapitre du *Génie*, intitulé « Pourquoi les Français n'ont que des Mémoires ? », Chateaubriand informe au lecteur le rapport strict entre les caractéristiques de la société française et sa pente pour ce « genre d'histoire » :

« Autre question qui regarde entièrement les Français : pourquoi n'avons-nous que des mémoires au lieu d'histoire, et pourquoi ces mémoires sont-ils pour la plupart excellents ?

Le Français a été dans tous les temps, même lorsqu'il était barbare, vain, léger et sociable. Il réfléchit peu sur l'ensemble des objets ; mais il observe curieusement les détails, et son coup d'œil est prompt, sûr et délié : il faut toujours qu'il soit en scène, et il ne peut consentir, même comme historien, à disparaître tout à fait. Les mémoires lui laissent la liberté de se livrer à son génie. Là, sans quitter le théâtre, il rapporte ses observations, toujours fines, et quelquefois profondes. [...] De plus, dans ce genre d'histoire, il n'est pas obligé de renoncer à ses passions, dont il se détache avec peine. Il s'enthousiasme pour telle ou telle cause, tel ou tel personnage ; et, tantôt insultant le parti opposé, tantôt se raillant du sien, il exerce à la fois sa vengeance et sa malice. » <sup>2</sup>

---

<sup>2</sup> *Génie du christianisme*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1978, Troisième partie, livre III, chapitre 4, p.838-839.

Dans la suite de ces écrits il va encore plus loin en disant que les Italiens avaient des « véritables » historiens, capables de rivaliser avec les Anciens, alors que les Français devaient se contenter des mémorialistes.

En effet, le développement des Mémoires en tant que genre a joué un rôle assez important dans l'évolution de la prose française. Ces textes qui ne sont toujours pas uniformes en leurs procédés narratifs ni sont absolument rigides par rapport à leurs inspirations ou motivations présentent certains ressorts intéressants à observer. Ainsi, les conditions de production et les caractéristiques de ces littératures gardent quelques particularités qu'il nous faut ici éclairer.

Le genre des Mémoires est né en France à la fin du quinzième siècle avec Philippe de Commines et il va se trouver assez bien formulé vers le milieu de seizième siècle. Avec la parution des *Mémoires* de Retz le genre gagne prestige dans la littérature et dans l'histoire. Le cardinal de Retz à la fin du dix-septième siècle serait le premier à faire exploser les limites conventionnelles entre « l'essai politique, la réflexion sur l'action, la réflexion sur le destin du royaume, la conversation au sommet et l'art du grand romancier »<sup>3</sup>. C'est lui qui va alors préparer le terrain pour Saint-Simon et pour le marquis d'Argenson dans le siècle des Lumières, par exemple.

Marc Fumaroli dans un article devenu célèbre scrute l'histoire des Mémoires dans la vie littéraire française, en y distinguant la source principale des textes à la première personne<sup>4</sup>. Il envisage essentiellement la fonction formatrice d'un genre qui se présente comme alternative dans le vide laissé par l'Historiographie officielle d'une part, et par l'épuisement formel de l'épopée, d'autre part. Les Mémoires issus également des milieux aristocratiques s'étaient chargés d'une tâche particulière ; dans ce registre personnel et en principe *privé* il s'établissait un *dialogue* entre le noble et le Roi, ou plus qu'un dialogue, il y avait un règlement de comptes entre les guerriers et la Cour comme arrière-pensée. Cela veut dire que la circulation des Mémoires avait comme but central l'exposition publique des réalisations militaires de la noblesse d'armes.

L'horizon de ces écrits qui racontent et dramatisent l'histoire vécue était l'honneur des nobles guerriers et la postérité, y compris bien sûr leur fortune : « Les Mémoires visent en effet à transmettre la vertu gentille le long de la lignée aristocratique. [...] portraits à la fois

---

<sup>3</sup> FUMAROLI, « Histoire et Mémoires », *Chateaubriand mémorialiste – Colloque du cent cinquantième (1848-1998)*, Genève, Droz, 2000.

<sup>4</sup> FUMAROLI, « Les Mémoires du dix-septième siècle au carrefour des genres en prose », *Dix-septième siècle*, n° 94-95, 1971, p. 5-37.

intimes et officiels, destinés à rappeler aux descendants non seulement les grandes charges et les grands sacrifices de l'ancêtre, mais le génie d'une race qui s'est manifesté à travers lui. »<sup>5</sup>

Ainsi, le terrain vital de la production des Mémoires au long du dix-septième et dix-huitième siècle est l'histoire. Ce sont les méandres de cette histoire avec le triomphe et les défaites des actes guerriers qui produisent cette espèce de réseau d'écrits pour rendre compte des dettes entre le Roi et la Noblesse. Il y a ici une relation directe entre les hauts faits de guerre et la contrepartie du Roi, celle-ci étant la récompense de la Cour d'ailleurs méticuleusement comptabilisée par ces guerriers devenus mémorialistes. C'est ainsi qu'à partir du seizième siècle va se former un amas de textes d'aristocrates désirant faire le bilan de leurs actes d'héroïsme. Les *Commentaires* de Blaise de Montluc de 1521-1576 et les *Mémoires* de Seigneur de Tavannes, publiés en 1625 et puis en 1657, seront deux exemples vifs de ce genre de récit ayant comme objectif le règlement des conflits. Ils présentent la facture avec les dettes que la monarchie avait contractées envers la classe et réclament son paiement ; en certains cas ces héros réels, aucunement romanesques, accusent la Cour d'ingratitude et d'avarice. On peut apercevoir dans l'extrait suivant que cette dispute se trouve au cerne de la problématique des Mémoires à cette époque-là :

« Les complots contre Richelieu, la Fronde, reposent en grande partie, pour ce qui concerne la haute noblesse, sur le sentiment que le pacte de justice a été rompu, et que le sacrifice du sang ne trouve plus à la Cour les récompenses qu'il est en droit d'attendre. Les Mémoires sont donc à prendre dans un sens concret, celui de dossier préparé devant le tribunal de la postérité, mais aussi celui de compte exact de la balance pour ainsi dire des échanges entre une grande famille et la dynastie régnante.

On comprend pourquoi la noblesse avait tant à cœur de prévenir les historiographes royaux et de jeter sur eux mépris et discrédit : si la gloire et l'honneur consistent essentiellement dans le fait d'être quittes, ou même en état de créance, vis-à-vis du Roi, le témoignage direct sur ce que l'on a fait est préférable au récit apprêté, indirect et injuste par principe, de l'historien de profession. »<sup>6</sup>

Voilà comment la société du Grand siècle et les monarchies absolues de cette période se présentent comme un contexte fertile pour la prolifération des récits de ces mémorialistes.

---

<sup>5</sup> *Ibid.*, p.23.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p.17-18.



Mais cette ambiance de règlement de compte ne s'installe pas seulement dans des litiges entre Monarchie et Noblesse ou entre Monarchie et Parlements, nous la retrouvons aussi dans les oppositions entre Catholiques et Protestants, entre factions littéraires divergentes, entre ordres religieux rivaux, entre Gallicans et Ultramontains : la littérature des Mémoires va se développer sur ces zones de conflit et une famille de mémorialistes discordants va naître sur chacune de ces scissions.

D'autre part, sur le plan littéraire, dans l'univers intellectuel de l'Ancien régime, les Mémoires se placent en marge de la littérature et de l'art officiels, une fois que du point de vue social et artistique ils occupent un statut bien distinct de celui des genres épique et historique. Vus comme un genre mineur, les Mémoires ne font pas partie de la haute sphère artistique de l'époque et ne se trouvent donc pas soumis aux règles traditionnelles des genres officiellement reconnus. Les mémorialistes aristocrates cultivés n'avaient pas affaire au monde savant des belles-lettres qui contrôlait l'esthétique artistique ou la rhétorique des œuvres historiques ; de cette manière, sans être visé par les autorités qui établissaient et qui surveillaient les règles artistiques, le registre des mémorialistes ne devait pas répondre aux codes qui structurent les formes littéraires tenues comme supérieurs. Et c'est précisément dans ce manque de *protection* formelle où réside l'une des particularités du genre : en marge des voix officielles, ces récits ont pu largement prospérer en se servant d'une plasticité significative de formes à l'intérieur d'un horizon dégagé des contraintes génériques. Bref, cet univers d'écriture *personnel* va de plus en plus s'écarter des attentes intellectuelles inscrites dans la tradition canonique des belles-lettres.

Les Mémoires aristocratiques forment alors, dans leur ensemble, un lieu de liberté de voix où l'impératif du moi peut s'énoncer en dehors des canons ou des limites imposés par les professionnels de la littérature. Ce registre bénéficiant de cette liberté formelle, éloigné du poids de la tradition classique, va exprimer avec aisance une *conversation* entre ces divers mémorialistes et devra révéler et représenter par là plusieurs niveaux d'expériences sociales. Dans ce sens, il sera remarquable la fécondité du genre pour traduire la complexité sociale et politique de l'époque ainsi que la variété des points de vue à l'égard des événements historiques du moment. Sur ce point Fumaroli trouve que c'est « indéniable que la liberté de ton, l'audace d'être soi-même caractérisent les Mémoires aristocratiques, et leur donnent plus qu'aux autres familles du même genre, une chance de connaître un avenir littéraire. » Ces récits, de la sorte, n'érigent qu'une version ou une vision particulière du monde parmi d'autres, n'ambitionnent pas de rivaliser avec la vérité exemplaire et supérieure de la grande prose historique. Cette représentation littéraire, partielle, libérée du grand style et des artifices

de l'éloquence de l'Histoire aura le mérite de se faire entendre et de servir à une « redistribution moins ambitieuse des valeurs esthétiques. »<sup>7</sup>

Enfin, le dramatisme politique de l'histoire française a favorisé la formation de cette littérature polyphonique, sans prétention littéraire, que sont les Mémoires en incitant les lecteurs de l'époque à confronter les divers témoignages et à se former, dans un même mouvement, leurs idées concernant les questions historiques et les éléments d'une prose de type singulier.

Voici alors quelques unes des caractéristiques des Mémoires devenus un genre assez diffusé : la négation d'une histoire parfaite ou d'une histoire supérieure à toutes les autres, la simplicité et le naturel du langage oral et une perspective individuelle promouvant *une* version de l'histoire, celle vécue et racontée par ce *mémorialiste-acteur* des faits.

Dans une interprétation plus globale, Fumaroli dira que le genre des Mémoires va intégrer de manière exemplaire ce grand organisme que formera l'esprit de conversation typiquement aristocratique à l'époque classique. La multiplicité de ces discours *privés* essaiera de rendre compte d'une histoire brisée par des conflits historiques et va enfin tenter de donner quelques réponses aux interrogations sur les destins politiques du pays.

Le constat du manque, en France, d'une œuvre de l'Histoire grandiose, à la hauteur de la puissance du pays, devient presque un sens commun. La grande rhétorique, suivant le modèle des historiens de l'Antiquité, ne trouve plus de terrain et ne semble guère alors être prise au sérieux. Les deux genres au sommet de la hiérarchie esthétique au dix-septième siècle, l'Épopée et l'Histoire, suffisamment établis en théorie, ne réussissent pourtant pas à matérialiser par leurs œuvres toutes les demandes d'une noblesse qui n'était pas homogène.

Il y a deux visions dominantes de la pensée historique en vigueur à l'époque. Les deux visions principales qui s'établissent alors ont comme point de référence les historiens antiques, celle des cicéroniens valorisant la narration et le style, et celle représentée par Jean Bodin (1566) de l'humanisme anti-cicéronien du seizième siècle français. Cette dernière, tant protestant que catholique, aurait « persuadé les 'honnêtes gens' que leur éducation politique doit se faire dans les historiens anciens et, pour les temps modernes, dans les Mémoires écrits par de grandes âmes indépendantes : il n'y a rien à attendre de solide des Histoires générales, biaisées par la flatterie ou le pédantisme. »<sup>8</sup>

On voit que l'essor des Mémoires à ce moment-là résulte aussi d'une conception d'Histoire qui se construit dans l'espace alternatif à une vision idéalisée ou exemplaire de

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>8</sup> FUMAROLI M., « Histoire et Mémoires », op. cit., p.23.

l'Histoire. Enfin, les mémorialistes considèrent l'histoire concrète, ou leur expérience historique particulière, comme une question trop sérieuse pour être prise en charge par des historiens désignés exclusivement à cette tâche, des historiens qui ne se mêlent pas directement à la vie guerrière. Lesdits Mémoires-récits et les Mémoires-recueils issus des archives d'un personnage-héros réel vont-ils, par exemple, créer un fort esprit de controverse et de débat publique. C'est ainsi que la croyance en la nécessité d'une confrontation des témoignages de ceux qui participaient aux affaires militaires et politiques du royaume va gagner corps, et c'est pourquoi au dix-septième siècle on va compter plus de deux cents et cinquante œuvres de ce genre en France.

### **L'évolution du genre des mémoires : effacement ou triomphe du moi ?**

Au fur et à mesure de son évolution, l'écriture des Mémoires va modifier sa perspective. En grandes lignes, il est possible de diviser en deux les phases importantes de sa longue trajectoire. Fumaroli indique une date cruciale dans cette transformation : 1650. Jusqu'à cette date, la superbe de l'individualisme nourrie dans les champs de batailles et « l'autonomie glorieuse du noble de nom et d'armes » dominaient l'horizon historique du genre<sup>9</sup>. À partir du milieu du siècle c'est la vie mondaine et le commerce du monde qui passe à fournir du contenu à la prose mémorialiste. L'univers mondain, avec ses propres échanges, renfermé sur soi-même fournit d'autres thèmes au genre. Ces intrigues donneront de nouvelles couleurs à des récits naissants.

Deux facteurs sont déterminants dans cette métamorphose. Sous Louis XIV la victoire de la monarchie absolue produit le déplacement de l'aristocratie en direction de l'univers courtisan. Ce mouvement d'attraction vers la vie de Cour va changer considérablement la base des récits. En outre, la traduction des *Confessions* de Saint Augustin par Arnauld d'Andilly, en 1650, touche un grand public et devient une référence importante aux futurs mémorialistes : Dieu va désormais devenir l'un des interlocuteurs des mémorialistes. Fumaroli montre cette métamorphose dans le passage suivant :

« Ici, il ne s'agit plus de comparer les dettes et les créances, mais de compter les dettes contractées envers la Grâce divine. L'exercice de mémoire [...] est devenu

---

<sup>9</sup> *Ibid.*, p.27.

exercice spirituel. Il ne s'agit plus de disputer avec la Cour, mais de dialoguer humblement avec Dieu, en lui rendant grâce pour sa Grâce. Du même coup, l'intériorité du « Je » des Mémoires s'accroît : ce qu'il perd en vitalité vindicative, il le gagne en nuances d'humilité, de reconnaissance, en attention aux petits faits vrais.»<sup>10</sup>

Dans ce cas, le mémorialiste insiste sur le besoin de ne pas oublier les manifestations divines sur la terre. Si les hommes doivent mourir, il faut que la Grâce divine sur lui soit célébrée. Les Mémoires deviennent de la sorte un exercice de souvenance de la part des chrétiens mortels face à l'éphémère de la vie et à la promesse céleste du salut. Ces écrits prennent maintenant en charge la description des sentiments, des visages, des souffrances ; les signes du vécu reflètent les signes de la Providence et méritent donc d'y être gravés. Cette transformation est essentielle, car elle révèle d'une façon différente la flexibilité du genre qui passe à traduire un *je* avec des caractéristiques nouvelles.

Bien qu'on puisse remarquer d'autres petits détours dans l'histoire du genre, cette phase particulière paraît engendrer un mouvement significatif dans les littératures du moi : il s'agit de rendre ici beaucoup plus *d'épaisseur* au moi autobiographe au sens moderne et de problématiser, en même temps, le lieu de ce *je*, ou encore de problématiser les rapports entre le *je* et le monde.

Dans ce changement la prose des Mémoires gagne encore plus de souplesse lorsqu'elle entreprend de montrer le parcours d'une vie ordinaire avec ses faits banales qui n'aboutiront à aucune gloire majeure. Sans l'extraordinaire de l'Epopée, sans l'attachement exclusif à la grave vérité de l'Histoire, sans effets miraculeux, sans rhétorique ni ornements poétiques, cette prose devient peut-être plus autonome en ce sens qu'un conflit interne du moi doit y être étalé. C'est dans cette ligne que quelques mémorialistes vont thématiser le décalage entre les projets individuels et la réalité, entre les rêves héroïques et royaux et le cours de la vie ordinaire, notamment. Cette différence ou soustraction entre désir de l'ordre épico-romanesque et le réel vécu fait l'objet de quelques ouvrages qui doivent d'ailleurs rejoindre en partie les enjeux romanesques.

« Les Mémoires des héros échappaient à la tentation romanesque : rien de plus concret, de plus inscrit dans la réalité politique, militaire, et même financière que ces

---

<sup>10</sup> *Ibid.*, p.29

comptes rendus d'une vie bien remplie dont il s'agit de prouver qu'elle l'a été à tous égards. [...] En se métamorphosant, en s'intériorisant, les Mémoires n'ont pas renoncé à rester l'inscription de la vérité : sous l'influence augustinienne, cette vérité devient maintenant celle de l'homme dans ses rapports avec son Dieu. Le « Je » héroïque affirmait son droit à la face des hommes dans ses Mémoires, le « Je » des Mémoires d'inspiration augustinienne n'affirme que son néant face à la plénitude divine. »<sup>11</sup>

Bref, vus longtemps comme des sources pour l'Histoire, les Mémoires qui s'attachent d'abord au mémoire à caractère documentaire évoluent vers l'expression d'une subjectivité nouvelle. Dans ce mouvement, l'aspiration épique romanesque est supplantée par le désenchantement des limites de la réalité concrète. Progressivement une dimension du récit va effectuer la description d'un univers privé, formé de rêves ou de possibilités non abouties. C'est ainsi que tout un travail de reconfiguration de valeurs, morales et esthétiques, va se réaliser à l'intérieur même du cadre des Mémoires.

### **Les écritures de soi : les mémoires et l'autobiographie**

Dans le siècle des Lumières, les Mémoires aboutissent sur une œuvre capitale parmi les écritures du moi, ce sont les *Confessions*, de Jean-Jacques Rousseau. Les littératures du moi gagnent désormais un nouvel essor avec la création de cette écriture de type particulier : le récit rétrospectif d'un auteur-narrateur centré sur sa propre biographie prend place. On considère les *Confessions* comme l'ouvrage qui concentre le premier les virtualités du genre. Au sens étroit, définie par opposition aux Mémoires et au roman, l'autobiographie serait « la vie d'un individu racontée par lui-même ». On registre la parution du terme *autobiographie* vers 1800 en Angleterre et en Allemagne. En France, il va apparaître dans le vocabulaire de la critique littéraire vers 1830.

Quoique que les études registrent l'existence d'une pratique autobiographique consciente depuis au moins le dix-septième siècle et qu'on trouve en amont des œuvres centrées sur la personnalité ou l'autoportrait comme en sont celles de Saint-Augustin et de

---

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 32.

Montaigne, c'est à Jean-Jacques Rousseau que la théorie littéraire attribue la tâche d'avoir dressé l'autobiographie à un plan de prestige<sup>12</sup>. En mettant au sein de son récit la question « qui suis-je ? », doublée d'une autre question : « comment suis-je devenu moi ? » cette œuvre de référence dans le cadre de la littérature occidentale produit une perspective nouvelle dans la tradition des écritures du moi en particulier. Publiée après la mort de l'auteur, l'autobiographie rousseauiste va suivre rigoureusement le fil d'une vie personnel, mettant l'accent sur le problème de l'aveu et de la sincérité ainsi que sur l'évolution de l'itinéraire de l'autobiographe. Ce faisant Jean-Jacques Rousseau lance les bases pour une littérature dite autobiographique.

Bien que Rousseau affiche dans le titre du livre son projet d'aveu, bien que le lecteur soit attiré par ses intentions purificatrices d'évocation *confessionnelle* apparemment religieuse, les *Confessions* n'ont pas Dieu comme interlocuteur privilégié. Si c'est vrai que le philosophe continue à entretenir en apparence le lien entre le faire autobiographique et le geste confessionnel dans la lignée de Saint Augustin, son livre n'a toutefois point de substance religieuse, tant s'en faut d'ailleurs. Ce sont le règlement de comptes avec les contemporains, la sincérité et la transparence les ressorts de ce texte confessionnel innovateur. Rousseau écrit une œuvre qui doit le justifier et l'expliquer. On peut dire en fait qu'un dialogue *contemporain* et essentiellement *terrain* remplace le dialogue avec la Providence et que, dans ce nouveau processus, l'emphase sur un moi sensible et temporel ( signes d'une identité si chère au projet rousseauiste ) accomplit avec pertinence et beaucoup de répercussion son projet pédagogique séculaire.

Cette intersection des perspectives confessionnelle et autobiographique chez Rousseau, même si en trompe-l'œil, nous apparaît comme la marque du croisement des écritures du moi au long de son évolution, en spéciale de ce que Jacques Borel, dans son *Propos sur l'autobiographie*, considère comme l'inspiration chrétienne de *l'aveu* et de la pratique confessionnelle pour l'autobiographie en général<sup>13</sup>.

Corollaire de la conscience chrétienne, une vaste littérature consacrée à l'aveu va enfin se développer. Tout aveu demande un témoin qui puisse dissoudre le sentiment de culpabilité. Ainsi, ce besoin est-il repérable à l'intérieur du texte de confession à travers les registres d'un *je* particulier: "Nul n'a plus besoin non plus que l'écrivain qui dit je de l'invisible lecteur auquel il s'adresse, et nulle écriture ne fait un plus pressant appel à la lecture. Dire *je*, c'est

<sup>12</sup> Le *Dictionnaire du littéraire* mentionne *Les aventures burlesques de Monsieur d'Assoucy*, d'Assoucy (1677) et *Sa Vie à ses enfants*, d'Agrippa d'Aubigné (1629). ARON, SAINT-JACQUES, VIALA, Paris, PUF, 2002.

<sup>13</sup> BOIREL, Seyssel, Champ Vallon, 1994.

parler au lecteur, s'adresser directement à lui. C'est rêver d'une transparence de l'écriture à la fois et de la conscience. »<sup>14</sup> L'oraison autobiographique dévoilerait les méandres inévitablement religieux (*re-ligere*) de ce parcours. Pour Borel encore, les échos de cet héritage chrétien sur la conscience occidentale demeure toujours vivant, héritage rendu sensible par "une sorte de laïcisation nostalgique du sentiment de la faute et de l'aspiration à l'expiation" qui provoquent la nécessité de la confession<sup>15</sup>. La tradition de la doctrine chrétienne en Occident semble sous-tendre ainsi la tentation autobiographique en fondant l'une de ses croyances essentielles, à savoir l'expiation des péchés par l'intermédiaire de la contrition et de la confession, la pénitence étant par conséquent le terme plus ou moins obligé de cette démarche. C'est dans cette tradition qu'on pourrait comprendre Saint-Augustin lorsqu'il invoque Dieu et le prend directement comme témoin de ses déclarations dans les *Confessions*.

Le rôle de la pensée chrétienne dans l'avènement de la littérature autobiographique est également remarqué par George Gusdorf. La nouvelle anthropologie créée par ce dialogue avec Dieu consisterait à rendre chacun responsable de sa propre existence. Il en découlerait l'intérêt progressif pour les aspects de la vie de chacun : le caractère systématique et obligatoire de l'examen de conscience venant ainsi de cette pratique de la confession d'origine chrétienne et la réflexion sur le passé devenant par conséquent une perspective à être explorée par l'autobiographe. Le cas de Rousseau est aussi exemplaire sur cet aspect, car le philosophe puise en effet dans l'héritage chrétien l'inspiration pour réaliser, dans une œuvre homonyme qui rappelle celle de Saint-Augustin, son geste autobiographique.

### **Les enjeux théoriques de l'autobiographie**

Pour approfondir quelques éléments théoriques de l'autobiographie à partir du dix-neuvième siècle, on est amené à relire quelques auteurs incontournables. Parmi les titres de cette bibliographie théorique de plus en plus vaste, deux travaux capitaux nous aident toujours à éclairer le champ autobiographique. George Gusdorf dans un article classique paru en 1956 pose la discussion sur un plan assez complexe contrariant la vision positiviste qui prédominait

---

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 41.

jusqu'alors<sup>16</sup> ; puis c'est Philippe Lejeune qui va élaborer, au début des années 1970, une étude inédite où il met en place les grandes questions de l'autobiographie en y soulevant les jalons qui organisent le débat<sup>17</sup>.

Les études de Lejeune nous montrent comment le champ des littératures autobiographiques a pris une nouvelle configuration à partir de la deuxième moitié du dix-huitième siècle. En établissant premièrement une définition pour l'autobiographie, il répertorie les ouvrages autobiographiques existants dans le but de rendre compte du genre telle qu'il se présente pour nous aujourd'hui. Certains élargissent beaucoup plus les critères pour qualifier le champ de l'autobiographie en étendant la dénomination du genre jusqu'à des textes de l'Antiquité<sup>18</sup> ; dans notre précis théorique, nous bornons certes ces critères afin d'éviter un historique de l'autobiographie qui puisse devenir anachronique vis-à-vis de notre objet d'étude ou inopérant pour notre analyse postérieure.

Nous souhaitons retenir des théories de Lejeune juste deux points principaux qui fixent le concept de l'autobiographie en tant que genre : 1- la coïncidence entre auteur, narrateur et personnage comme un aspect de distinction du genre ; 2- la vie individuelle ou l'histoire d'une personnalité comme *sujet* principal du récit.

Les liens entre la vie sociale et la vie personnelle sont étroits dans l'autobiographie, et pour Lejeune la proportion entre ces dimensions crée la condition nécessaire pour que le genre autobiographique s'établisse. Dans la configuration narrative autobiographique la vie individuelle devra prévaloir comme *sujet* au détriment de la chronique sociale, d'après l'auteur. La vigueur du récit autobiographique à la fin du dix-huitième siècle correspond non

---

<sup>16</sup> James Olney remarque la coïncidence entre les étapes du développement des études sur l'autobiographie et les trois ordres du mot autobiographie : le *autos*, le *bios*, la *grafé*. Depuis Dilthey jusqu'aux années cinquante, il y a une insistance sur le *bios*, le genre y étant vu comme la reconstruction d'une vie soumise aux autres sources historiques ; dans ce cas-là, la comparaison et la fidélité aux faits sont à la base des préoccupations des théoriciens. Ensuite G. Gusdorf déplacerait la théorie autobiographique vers le plan du *autos* dans la mesure où l'emphase tombe sur un autobiographe pour qui son expérience d'écriture devient elle-même expérience et création ; c'est-à-dire la *lecture* de l'expérience devient aussi important pour la compréhension du moi que l'expérience première elle-même. D'autres théoriciens tels que Weintraub, E. Bruss, Starobinski et Olney lui-même ont largement contribué dans cette dernière perspective. Finalement, l'étape de la *grafé* représentée par De Man et Derrida prône que l'écriture autobiographique constitue une forme textuelle identique à la structure de toute connaissance, en nous apportant la structure réflexive, spéculaire et mutuelle, à travers laquelle les sujets se déterminent.

Elisabeth Bruss examinant les règles constitutives de l'autobiographie estime qu'un texte tire sa force générique du type d'action auquel il est censé se rapporter, du contexte qui l'entoure implicitement, de la nature des éléments qui participent à sa transmission, et de la manière dont ces facteurs réagissent sur le statut de l'information transmise ; elle établit une analogie entre la notion de genre littéraire et celle de « acte illocutoire » en s'interrogeant sur la nature fonctionnelle du genre autobiographique qui se définirait donc par les rôles qu'il joue et les emplois auxquels on l'associe.

<sup>17</sup> LEJEUNE, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975.

<sup>18</sup> C'est le cas du travail monumental fait par George Misch qui établit une longue histoire des écritures du moi comprenant l'Antiquité et le Moyen Âge ; l'œuvre s'intitule *Geschichte der Autobiographie*, 1949-1967.



seulement à la découverte de la valeur de la personne mais aussi à une conception de la personne. Il s'ensuit une esthétique de l'autobiographie résumée en ces termes :

« La personne s'explique par son histoire et en particulier par sa genèse dans l'enfance et l'adolescence. Ecrire son autobiographie, c'est essayer de saisir sa personne dans sa totalité, dans un mouvement récapitulatif de synthèse du moi. Un des moyens les plus sûrs pour reconnaître une autobiographie, c'est donc de regarder si le récit d'enfance occupe une place significative, ou d'une manière plus générale si le récit met l'accent sur la genèse de la personnalité. »<sup>19</sup>

Dans cette quête de l'origine, le récit d'enfance représente pour l'individu ce que le mythe est pour les civilisations. La sentence de Wordsworth : « The child is father to the man », est le postulat de beaucoup d'autobiographes à commencer par Rousseau qui a bien raconté les détails de son enfance. Le récit d'enfance forme ainsi en principe une partie vitale du corps de toute autobiographie.

Mais il faut avertir d'ores et déjà que nous ne ferons pas ici de jugements ou d'analyses selon les critères de l'histoire : de notre point de vue l'important est que l'autobiographe vise authentiquement son passé dans la mesure où tout en cherchant ce qu'il fut, il établit un espace de langage particulier qui met à jour ce qu'il est. Sous ses différentes formes, l'autobiographie se fonde sur une conception du sujet. Ce sujet serait en principe autonome, consistant, capable de se connaître et de s'exprimer du seul fait qu'il dit *je*.

L'approche de Gusdorf signale la nouveauté culturelle que représente cette expérience particulière d'écriture<sup>20</sup>. Il n'envisage pas l'écriture autobiographique comme un simple acte de reconstruction des faits à partir d'une optique objectiviste de récupération historique du passé. Pour lui, la littérature autobiographique résulte d'une manière spéciale de l'homme se voir dans le monde et dans ses rapports aux autres. La création autobiographique a eu lieu dans des conditions culturelles bien cernées et objectivement repérables. L'autobiographie en tant que genre fermement établi n'est point un phénomène de tous les lieux et de tous les temps ; l'intérêt à regarder le propre passé afin de l'écrire et de l'évaluer n'appartient pas depuis toujours à l'humanité en général. En fait, cet enjeu ne deviendra essentiel et effectif que dans la culture occidentale moderne.

<sup>19</sup> LEJEUNE, *L'autobiographie en France*, Paris, Armand Colin, 2003, 2<sup>ème</sup> édition, p.13-14.

<sup>20</sup> GUSDORF, « Condiciones y limites de la autobiografia », *La Autobiografia y sus problemas teoricos, Estudios e investigacion documental, Anthropos*, n°29, Barcelona, Editorial Anthropos, 1991, p.9-18.

En ce qui concerne la perspective culturelle, civilisatrice et novatrice, Gusdorf situe le phénomène autobiographique dans le carrefour d'une radicale transformation dans l'histoire de l'humanité. La *posture* autobiographique devient possible parce que certains présupposés socioculturels ont subi une profonde révolution culturelle. Ce renversement consiste à abandonner le cadre mythique des savoirs traditionnels, celui des similitudes, pour entrer dans l'ordre de l'histoire, « para entrar en el reino peligroso de la historia. »

Pour les sociétés primitives se caractérisant essentiellement par la valorisation de ce qui demeure et non pas de ce qui change, l'idée de changement ne constituerait pas une dimension importante dans leurs cultures traditionnelles, étant donné que le mouvement de retour éternel transmis de génération en génération était le moteur des sociétés anciennes. N'ayant pas une fonction préétablie à l'intérieur du groupe social, chacun ferait partie d'un ensemble sans chercher dans sa propre personne un sens qui transcende la tradition. En revanche, la vision occidentale qui entretient le regard autobiographique envisage chaque individu comme un centre privilégié ayant une conscience unique à être valorisée et révélée. En prenant sa propre existence pour un centre vital à l'intérieur du collectif, ce sujet perçoit son histoire comme un phénomène important, souvent mystérieux, à être entendu et promu. Voilà comment l'auteur définit cette immersion dans la subjectivité moderne entreprise par l'effort autobiographique:

« El hombre que se toma el trabajo de contar su vida sabe que el presente difiere del pasado y que no se repetira en el futuro; se ha hecho sensible a las diferencias mas que a las similitudes; en su renovacion constante, en la incertidumbre de los acontecimientos y de los hombres, cree que resulta útil y valioso fijar su propia imagen, ya que, de outra manera, desaparecera como todo los demas de este mundo. La historia quiere ser la memoria de una humanidad que marcha hacia destinos imprevisibles; lucha contra la decomposicion de las formas y de los seres. Cada hombre es importante para el mundo, cada vida y cada muerte; el testimonio que cada uno da de si mismo enriquece el patrimonio comun de la cultura.»<sup>21</sup>

Enfin, dans cette bataille silencieuse l'autobiographe ne veut pas réaliser la tâche élémentaire de redresser un passé éloigné et achevé; il en va plus loin, il vise à un « ordonnément » de l'identité individuelle et, ce faisant, attribue un statut inédit à l'écriture

---

<sup>21</sup> *Ibid.*, p.10.

personnel produisant de nouvelles connaissances du sujet sur lui-même. Cette expérience où l'historien prend soi-même comme objet devient alors le moment de prendre distance vis-à-vis de ses expériences afin d'établir une unité identitaire cohérente et rationnelle dans le temps. Dans la complexité de son geste, en envisageant son histoire biographique pour mieux la comprendre, l'autobiographe entreprend aussi une prise de conscience de l'originalité de sa propre vie. Selon cette perspective, tout être humain apporte une contribution propre à l'histoire humaine, étant donné que les valeurs sociales ne s'établissent donc plus à partir de la circularité d'un rituel, ni sur une tradition nécessaire qui se bâtit sur l'idée de répétition. La lettre autobiographique moderne grave les questions d'un individu poursuivant les traces d'une identité singulière qui n'est pourtant pas donnée et prête, qui est à construire.

La notion anthropologique sous-jacent au faire autobiographique chez Gusdorf est pour nous précieuse dans la mesure où elle identifie en particulier dans cet acte une expérience cognitive à proprement parler. Le travail réflexif sur sa propre histoire et l'engagement dans la *narration* de soi-même opère la démarche d'une conscience historique inédite dans la construction de l'identité. Voilà pourquoi cette formule qui articule l'histoire, le moi et le discours littéraire en réactualisant dans ce parcours les notions de représentation, d'histoire, d'individu nous intéresse particulièrement dans ce travail. L'incessante mise à jour du passé, ou la soumission permanente du passé au temps présent constitue l'un des enjeux primordiaux des MOT. C'est ce qu'on verra ensuite.

### 3.2. L'architecture des *Mémoires d'outre-tombe* embrasse des formes diverses

#### Histoire et autobiographie chez Chateaubriand

Nous avons vu que l'attachement fondamental des mémoires à la tradition aristocratique affirme un moi héroïque voué à faire l'histoire et à l'écrire. De ce fait ressort la suprématie d'un personnage-auteur qui se voit comme témoin irrécusable de l'histoire. D'autre part, à la différence des mémoires, dans l'autobiographie ce ne sont pas les *versions* de l'histoire qui sont proprement en jeu. L'épanouissement de l'autobiographie se fait dans un contexte où l'expérience personnelle revêt d'une importance centrale ; en l'occurrence le moi de l'écriture autobiographique envisage son existence passée soit pour y saisir une unité, soit pour mieux s'approprier l'histoire, soit pour interpréter ou réfléchir sur le processus de transformation individuel.

Dans l'horizon autobiographique ce qu'on considère parfois comme une aliénation du moi par rapport à son milieu peut correspondre en réalité à un fort attachement à l'histoire. K. Weintraub dans l'article *Autobiografia y conciencia historica* associe l'autobiographie à la forme moderne de conscience historique, l'historicisme, né seulement à partir de 1800.<sup>22</sup> Ici lorsque l'homme occidental avait effectivement acquis une profonde compréhension historique de son existence, le genre autobiographique, passant à assimiler cette vision, aurait pris une forme plus définie et riche. Il n'est pas un hasard si les textes autobiographiques prolifèrent dans un contexte où se produit un profond débat à l'égard du rôle de la subjectivité dans l'historiographie. L'histoire (mouvante) est le lieu où le sujet moderne puise ses repères moraux et les modèles à être suivis ou récusés. L'individu va se trouver alors réinstallé au sein du collectif tout en reconfigurant les espaces et les temps de l'humanité en sa faveur et se réinscrit de cette manière dans l'histoire selon les besoins du présent.

Dans les années 1820, les travaux historiques de Herder, de Hegel, amené en France par Cousin et Ballanche, sont au centre de ce sondage historique. Ces historiens qui construisent des systèmes afin d'élucider les rapports entre l'histoire et le sujet se trouvent à la base des débats auxquels participait Chateaubriand qui projetait lui aussi d'écrire une Histoire de France. Les déclarations de Chateaubriand dans la préface de ses *Études Historiques* préparant la Préface testamentaire, en 1832, méritent d'être rappelées. Les questions

---

<sup>22</sup> WEINTRAUB, *Anthropos*, op. cit., p. 18.

théoriques y présentées distinguent les deux écoles qui partagent l'historiographie à l'époque. D'un côté, les adeptes de la vision descriptive de l'histoire défendent que « l'Histoire doit être écrite sans réflexion ; elle doit consister dans le simple narré des événements et dans la peinture des mœurs ». D'un autre côté, les partisans d'une approche plus philosophique croient qu' « il faut raconter les faits généraux, en supprimant une partie des détails, substituer l'histoire de l'espèce à celle des individus ».

Chateaubriand toutefois se refuse à trancher là-dessus et prône pour une conciliation entre les deux systèmes: « L'histoire descriptive, poussée à ses dernières limites ne rentre-t-elle pas trop dans la nature du Mémoire ? La pensée philosophique, employé avec sobriété, n'est-elle pas nécessaire pour donner à l'Histoire sa gravité [...] ? Au degré de civilisation où nous sommes arrivés, l'histoire de *l'espèce* peut-elle disparaître entièrement de l'histoire de l'individu ? » L'écrivain estime qu'il n'est pas raisonnable d'abandonner l'un des deux côtés, car enfin si un siècle influe sur un homme un homme peut par contre intervenir dans son temps.

En quête d'une unité de l'Histoire, ces historiens ont bien cherché à établir des liens entre les deux approches. Chateaubriand, pour sa part, essaye de résoudre cette articulation entre l'événement et l'idée (et le sujet) par le truchement de la Poésie, plus particulièrement de la poésie des *Mémoires d'outre-tombe*. Voilà alors le point de départ qui oriente la question du faire autobiographique pour l'auteur des MOT : la réflexion historique, la recherche générale sur l'homme historique ainsi que les possibilités de la représentation artistique<sup>23</sup>.

Par ailleurs, du point de vue littéraire, Chateaubriand, homme érudit de son temps, était bien sûr énormément familiarisé avec la tradition des Mémoires aristocratiques. Il a été un lecteur attentif de la formidable éclosion de textes de ces mémorialistes classiques. Mais entre les mémoires aristocratiques du grand siècle et l'imaginaire de l'homme expérimenté, révolutionné, à l'aube du dix-neuvième siècle un profond écart se fait. Entre le cardinal Retz ou Saint-Simon et lui se passe quelque chose. C'est d'ailleurs ce que Jean-Claude Berchet a en vue lorsqu'il élucide le contexte de Chateaubriand : « Néanmoins, entre Saint-Simon et lui, si j'ose dire, un double événement est venu rompre le fil de cette veine mémorialiste 'à la française' : la publication des *Confessions* de Rousseau et la Révolution de 1789 qui, sur le

---

<sup>23</sup> Jean-Christophe Cavallin étudiant l'œuvre de Chateaubriand dans la perspective d'une composition mythographique décrit de manière très fine ce passage d'une problématique de la pensée historiographique chez Chateaubriand à une conception autobiographique passant par l'armature théorique préparée dans le *Génie du Christianisme*. Il situe dans le *Génie* l'équation principale de la poétique qui fonde la composition de ses *Mémoires*. *Chateaubriand mythographe*, Paris, Honoré Champion, 2000.

plan littéraire comme sur le plan historique, ont renouvelé les formes traditionnelles de la conscience de soi.»<sup>24</sup>

Dans l'évolution littéraire en générale et autobiographique en particulier, après cette double rupture que furent la parution des *Confessions* et la Révolution française, il s'ensuit, selon Berchet « une réorganisation globale des hiérarchies littéraires et avec une redistribution des rôles qui affectent toutes les rubriques du tableau des genres. » Il va encore plus loin dans ses conclusions lorsqu'il constate que le romantisme en général se caractérise lui-même par une crise de la codification générique. « La faillite des genres nobles (épopée, tragédie) va entraîner une désagrégation du système dans son ensemble. »<sup>25</sup> Ce travail de recomposition générique réélaborant les éléments du système rend aux expressions littéraires des contours originaux et crée une ambiance tout à fait propice aux littératures intimistes.<sup>26</sup>

C'est dans ce contexte que se pose de manière significative le problème de l'affirmation du récit à la première personne pour Chateaubriand, contexte qu'il convient de prendre en compte pour déchiffrer quelques uns des méandres du récit des MOT.

---

<sup>24</sup> BERCHET J.-Cl., « Les Mémoires d'outre-tombe : une 'autobiographie symbolique' », *Le Moi, l'histoire, 1789-1848*. Textes réunis par Damien Zanone, Grenoble, Univ. Stendhal, Ellug, 2005, p.41.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>26</sup> La gamme de questions concernant les problèmes théoriques des genres dans les MOT est large. Ce débat qui commence par les limites entre les mémoires et l'autobiographie passe aussi par les enjeux du roman et le fictionnel aboutissant enfin aux problèmes de l'épopée et de l'histoire. Dans une longue étude de René Démoris consacrée au roman à la première personne nous pouvons apprendre par exemple les conséquences de la tentation du roman à l'œuvre dans le genre des mémoires. Dans le but de présenter la généalogie du roman à la première personne jusqu'au dix-huitième siècle, époque où la forme romanesque se trouve en plein essor, l'auteur analyse de manière exhaustive le phénomène de la perturbation générique. C'est à dire qu'il examine les glissements successifs par lesquels le roman et les mémoires se sont influencés réciproquement. Au long de cette évolution, il distingue quatre étapes caractéristiques : celles des Mémoires authentiques, des Mémoires ambigus, des pseudo-Mémoires et des romans-mémoires (pour ce dernier, Prévost et Marivaux, notamment). Ces étapes marqueraient le processus de fictionnalisation romanesque du récit de mémoires où ceux-ci adoptent progressivement les recours du roman, sentimental ou picaresque. DEMORIS, *Le roman à la première personne – du Classicisme aux Lumières*, Genève, Droz, 2002.

## Chateaubriand et le problème des genres<sup>27</sup>

Il nous semble clair que Chateaubriand ne refuse pas le legs des mémorialistes classiques pour la construction de ses *Mémoires d'outre-tombe*. Bien que son projet ait assumé de différents visages au long de sa réalisation conforme nous essayions de préciser dans le chapitre 2, il est possible d'affirmer que la perspective générale des mémoires prédomine dans l'ouvrage. L'auteur n'a jamais employé le mot *autobiographie* pour se reporter à l'œuvre, et à ces écrits il réserve exclusivement le terme de Mémoires. « Certaines séquences des MOT sont de toute évidence faites pour nous rappeler que nous avons bien affaire à une écriture de mémorialiste au sens le plus classique du terme. »<sup>28</sup>

C'est de ce point de vue que Yves Coirault va dresser un paradigme des « journées cardinales » à partir des ouvrages de Retz, de Saint-Simon et de Chateaubriand. Il rattache certains passages des MOT à une très ancienne tradition issue des « Mémoires-Journaux » ceux-ci ayant des relations aux troubles de la Ligue. Le récit de la révolution de Juillet faite par Chateaubriand, par exemple, rejoint d'après Coirault cette tradition qui a eu son apogée dans la génération de la Fronde, et a puis brillé sous la Régence<sup>29</sup>.

Mais si dans les méandres du texte Chateaubriand suit cette veine traditionnelle des mémorialistes, force est d'y reconnaître la manifestation réitérée d'une dimension à caractère autobiographique, bien que cette dimension s'écarte essentiellement du modèle

---

<sup>27</sup> Nous pourrions illustrer l'ampleur de cette discussion avec une étude qui porte sur le problème de la confluence des genres et de ses résultats esthétiques et philosophiques. Zanone nous rappelle que Baktine reconnaît dans le travail de stylisation des genres en général la marque d'une conservation de l'ancien canon. Là on serait invité à lire les MOT alors comme une stylisation du genre des mémoires, stylisation qui se ferait par le rattachement à un modèle plutôt épique et non romanesque. Les MOT n'accompagneraient donc pas la « romanisation » des mémoires de l'époque, ils seraient au contraire le produit d'une résistance à cette tendance. Ainsi, la perspective épique en œuvre chez Chateaubriand dresserait une alternative au roman. Il dit qu'au moment où ses contemporains laissent la forme des Mémoires se fondre dans l'ensemble plus vaste de la prose narrative, « Chateaubriand mène sur cette forme un véritable travail d'écrivain et s'applique à rehausser poétiquement ses Mémoires en tant que Mémoires. [...] Chateaubriand préserve le genre des Mémoires en tant que tel, lui évite la dilution dans le roman et en même temps, arrête son évolution. »<sup>27</sup> On peut s'apercevoir combien le genre des Mémoires se transforme lentement et assume des méthodes compositionnelles et un langage poétique propres en empruntant de nouvelles éléments aux formes littéraires diverses afin de mieux traduire les différents niveaux d'expériences humaines – individuel et collectif. Ces interférences sur le plan du récit, ces dialogues des formes ont des implications profondes ; mais les implications théoriques, généralement d'ordre artistique et philosophique, dont l'analyse ne peut pas être développée ici, nous intéressent pour insister sur la pertinence de la perspective artistique sur un plan autobiographique pour analyser les *Mémoires d'outre-tombe*. Zanone constate enfin qu'il ne s'agit pas d'envisager cette interpénétration des genres et les transformations textuelles qui en adviennent dans la seule perspective d'une concession ou d'une perte des mémoires, c'est-à-dire uniquement de la perspective historique.<sup>27</sup> Du point de vue poétique, au contraire, sur le plan de la création littéraire un gain se fait dans les échanges pratiqués entre les compositions diverses. ZANONE, « Les Mémoires et la tentation du roman : l'exception épique des *Mémoires d'outre-tombe* » Chateaubriand mémorialiste, op. cit., p. 35-46

<sup>28</sup> Y. Coirault, « De Retz à Chateaubriand : des Mémoires aristocratiques à l'autobiographique symbolique », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, janv.-mars 1989, p. 63.

<sup>29</sup> Les livres XXXII-XXXIII des MOT.

autobiographique conventionnel. Voyons la déclaration apologétique fameuse de Chateaubriand : « Si j'étais destiné à vivre, je représenterais dans ma personne, représentée dans mes mémoires, les principes, les idées, les événements, les catastrophes, l'épopée de mon temps. »<sup>30</sup>

On voit combien cette affirmation exprime une position forte en faveur du trait *autobiographique*, position qui le détachera considérablement de ses prédécesseurs mémorialistes. Il est vrai qu'il s'agit ici juste d'un projet théorique et on sait – et on le verra – que chez Chateaubriand cette zone est turbulente. En tout cas, il nous paraît évident que la lente et réfléchie élaboration de l'œuvre chemine vers une négociation formelle entre le *je* et « l'épopée du temps ». Et là il s'engage en effet à faire de son activité de mémorialiste un exercice autobiographique singulier cherchant à accomplir un travail d'édification d'une forme particulière de *je*.

Il n'est pas rare que certains chercheurs voient une hétérogénéité générique dans le récit. Il n'y a guère beaucoup de divergences lorsqu'il est question de placer les MOT à la fois dans la lignée des mémoires et dans le chemin du renouvellement autobiographique. Quoique de forme inégale ce texte amalgame incontestablement d'après nous l'histoire sociale et l'histoire individuelle formant un mixte d'autobiographie et de mémoires. Les MOT sont vus, suivant cette perspective, comme un texte hybride.

Mais il est vrai que cette hétérogénéité nous amène à quelques interrogations sur sa *textualité*. De quelle manière ces deux dimensions seraient-elles présentes dans l'œuvre ? Et suffirait-il de chercher dans leurs proportions ou dans la hiérarchie entre ces sphères, suivant toujours les outils de Lejeune, la compréhension de cette articulation et les résultats littéraires qui en découlent ?

Une des caractéristiques apparemment paradoxale de l'autobiographie est le caractère conventionnel de son langage ; c'est au moins ce qu'on peut conclure de l'étude paradigmatique de J. Lecarme comparant les deux versions des *Mémoires* de Chateaubriand (les versions des premiers livres que nous avons examinés dans le chapitre 2, *Mémoires de ma vie* et *Mémoires d'outre-tombe*). La rhétorique de la mémoire, l'ordre imposé du récit biographique, les modes classiques du récit à la première personne semblent laisser peu de marge à l'innovation. De ce point de vue, l'autobiographie chateaubriandesque pour Jacques Lecarme, qui suit les points essentiels de la théorie de Lejeune, se réaliserait mieux dans les *Mémoires de ma vie* que dans les *Mémoires d'outre-tombe*. Sous le premier titre, *Mémoires de*

---

<sup>30</sup> Préface testamentaire, dans les *MOT*, p. 1537.



*ma vie*, le texte garderait les caractéristiques les plus exemplaires du genre, à savoir une crudité du style et la concentration intimiste rendant plus visible l'effet autobiographique proprement dit. La composition des MOT, en revanche, s'éloignerait de ce qu'on tient pour une conception autobiographique : ici la dimension autobiographique deviendrait plutôt le travail d'un styliste. Par rapport au passage des *Mémoires de ma vie* vers les *Mémoires d'outre-tombe* et ses résultats stylistiques changeant la voie générique, Jacques Lacarme écrit : « [...] la prose française n'a sans doute jamais atteint à un tel génie musical et poétique ; mais du point de vue de l'autobiographie, une certaine perte se fait sentir : on est passé de l'ordre du cœur à l'ordre de la scène. Un récit personnel, le plus souvent retenu, se trouve englobé dans une grande épopée, qui se trouve être d'ailleurs la seule grande épopée en prose que connaisse la littérature française. »

L'auteur conclut que dans la modification des procédés narratifs de la première par rapport à la dernière version il y a une subordination du projet autobiographique à une entreprise historique et épique, ce qui va engendrer une héroïsation du protagoniste, ou « une transfiguration par-delà la mort du héros tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change. »<sup>31</sup> Et on y pourrait voir une contradiction évidente entre une fidélité à Rousseau et une rupture avec l'auteur d'*Emile*, mais ce serait une contradiction que « résout le grand style sur tous les modes, narratif, lyrique, épique, démonstratif. » Dans ce cas, le registre autobiographique serait un de ces modes du récit ; il se ne saurait être donc qu'une touche du clavier parmi d'autres.

Outre Lecarme, l'identification de cette espèce de transfiguration du moi dans la scène sociale majeure est faite aussi par Berchet. Pour celui-ci, la richesse de la représentation de l'individu dans les MOT repose sur l'exceptionnelle réalisation formelle du récit rendant sensible un moi qui subit l'histoire mais qui n'est pas réductible à l'histoire. Cette conception littéraire concrétisée dans les *Mémoires*, constitue, d'après Berchet, une représentation singulière de la conscience historique du sujet autobiographique. Cette lecture le conduit à envisager la question du genre du point de vue d'un dépassement générique. Sans que Chateaubriand ait *choisi* entre une prose classique de mémoires ou une autobiographie sur le mode de Rousseau, il aurait élaboré une troisième alternative : c'est ce que Berchet va nommer une « autobiographie symbolique ». Éclairons un peu plus cette notion avec ses propres mots :

---

<sup>31</sup> LECARME J., *L'autobiographie*, Paris, Armand Colin, 2<sup>ème</sup> éd., 2004, p. 168

« Chateaubriand avait voulu réaliser une synthèse qui avait pour objectif principal de ne pas se laisser enfermer dans le dilemme : histoire ou autobiographie. Cette illusoire alternative ne faisait, en effet que reproduire une opposition thématique chère au Romantisme : le moi/le monde ; intériorité/extériorité ; être/faire, etc. Loin de vouloir entériner ce clivage idéaliste de la personnalité, Chateaubriand avait tenu au contraire à préserver la complexité, la richesse, la totalité de la double postulation [...] il avait donc cherché à sonder son « inexplicable cœur » et à représenter un homme-histoire. »<sup>32</sup>

Une question alors s'impose. Quelle est la signification de ce *je* singulier, « stylisé » selon le terme de Lecarme, ou qui incarne une synthèse pour Berchet, et qui tend à *jouer* sur la scène plutôt qu'à manifester de manière plus naturelle les ressorts « du cœur »? Avant de tenter de répondre à cette question sur la forme du *je* autobiographique chez Chateaubriand, nous ne pouvons ici nous dispenser de présenter de manière plus détaillée quelques aspects de la configuration générale du récit afin de mieux connaître les enjeux génériques que matérialise la complexe entreprise des *Mémoires d'outre-tombe*.

### **Les microgenres dans les *Mémoires***

On venait jusqu'ici traitant des mémoires et de l'autobiographie en tant que jalons pour *l'encadrement* narratif des MOT. Mais la complexité du texte se manifeste bien davantage lorsqu'on envisage de plus près la question des genres qui s'entrecroisent dans le récit. Pour traverser les presque soixante ans d'histoire, Chateaubriand n'utilise pas uniquement deux registres - celui d'une perspective *personnelle* pour dire le moi intime et celui de la chronique pour mettre en lumière le tableau historique. Dans le but de dresser l'homme-siècle et toute son épopée, d'autres modes de *récit* donnent du relief au raconté.<sup>33</sup> Les MOT peuvent bien apparaître comme une très riche anthologie des formes narratives. Le texte forme une sorte de mosaïque qui juxtapose des *genres* variés : des portraits, des lettres,

<sup>32</sup> BERCHET, « *Les Mémoires d'outre-tombe* : une 'autobiographie symbolique', *Le moi, l'histoire-1789-1848*, textes réunis par D. Zanone, Grenoble, Univ. Stendhal, Ellug, 2005, p. 44.

<sup>33</sup> Nous détachons là-dessus, le travail de Fabienne Bercegol, intitulé *La poétique de Chateaubriand : Le portrait dans les Mémoires d'outre-tombe*, qui examine le rôle des portraits dans poétique des MOT; Antoine Compagnon écrit un article sur l'économie citationnelle dans l'œuvre de Chateaubriand, et dans le même ouvrage (*Chateaubriand mémorialiste*) Pierre Riberette, responsable de très importantes publications sur la correspondance de Chateaubriand, présente un article qui étudie l'impact de la présence des lettres dans les MOT.

des journaux, des citations, de la chronique et des commentaires soutiennent l'édifice des *Mémoires*.

Pour analyser cet espace littéraire de coexistence des formes, nous nous arrêtons un peu sur quelques livres des MOT qui ne constituent pas notre corpus proprement mais qui révèlent de façon plus vigoureuse l'étendue du projet compositionnel de l'auteur. Nous analyserons brièvement quelques éléments de la dernière partie des *Mémoires*, car c'est surtout à partir du livre 34 que la diversité de registres et l'effet de rupture dans la composition de l'œuvre s'accroissent.

Les cinq premiers livres et puis le groupe des livres de la dernière partie du récit, dessinant respectivement les débuts et le terme de la vie du protagoniste croisent les images du récit de l'enfance avec celles de la vieillesse. Dans ce face-à-face il y a un dialogue entre les images du passé et celles de la déchéance du temps présent. Dans la dernière partie du texte il y a une irrégularité notable dans sa structure, et ce trouble textuel se fait par le moyen des *microgenres* qui émaillent le récit. Là le narrateur reconnaît ses « pages décousues, jetées pêle-mêle sur la table » qui dressent tantôt une écriture diaristique tantôt une écriture épistolaire pour rendre compte des événements si rapides « que nous ont si promptement vieillies, que quand on nous rappelle nos gestes d'une époque passée, il nous semble que l'on nous parle d'un autre homme que de nous : et puis avoir varié, c'est avoir fait comme tout le monde. »<sup>34</sup>

Du point de vue temporel le narrateur passe parfois d'un récit fondamentalement rétrospectif au récit *présent* caractéristique des lettres et des journaux. Pour le narrateur renonçant à suivre une *ligne* d'événements, une écriture au présent sera la bonne stratégie à rendre compte des incertitudes qui se présentent particulièrement dans les années 1830, autour desquelles tournent les épisodes finals du texte. Pour le faire, la *narration* plus ou moins linéaire est abandonnée au profit d'un registre varié se servant d'une multiplicité de genres : les lettres, les volumineuses citations et les journaux rendront voix au narrateur qui est en train de clôturer ses *Mémoires*.

Le livre trente-quatrième est exemplaire de cette fragmentation narrative où se multiplient les instances discursives et les interventions du narrateur, ou les prises de parole. Une thèse de H.-P. Lund soutient que le narrateur se pose constamment « ailleurs » dans le récit, faute de pouvoir enregistrer une expérience historique d'engagement effectif. À propos du renouement de la vieillesse avec la jeunesse établi dans la dernière partie des MOT, le

---

<sup>34</sup> MOT, t. 2, p. 943.

narrateur lui-même nous fait remarquer le jeu de miroir à refléter le début de l'œuvre dans sa fin. Chateaubriand annonce ce projet de *retour* à la jeunesse au début du livre trente-quatrième : « Il ne tiendra qu'à moi de renouer les deux bouts de mon existence, de confondre des époques éloignées, de mêler des illusions d'âges divers [...] »<sup>35</sup>

Mais la *rencontre* des temps de jeunesse et de vieillesse s'avère douteuse, précaire ; c'est qu'en fait la réalité s'oppose à ce renouement et c'est pourquoi il va ensuite changer sa perspective d'écriture qui prendra désormais une forme essentiellement *diaristique* composée par un ensemble de pages de journaux pour plutôt *traduire* les événements que pour les *raconter*. « Je continuerai donc d'écrire les choses au moment actuel de ma vie ; je ferai connaître ces choses par les lettres qu'il m'arrivera d'écrire sur les chemins [...], je lierai les faits intermédiaires par un *journal* [...] »<sup>36</sup>

Le lecteur est en face d'une mosaïque des formes. L'espace littéraire va dorénavant rassembler les vestiges d'une histoire en ruines qui se montre par la « rêverie ambulatoire »<sup>37</sup> d'un narrateur renonçant à l'ancienne forme de narration, tout en soulignant les avantages et les désavantages de la nouvelle :

« [...] c'est là l'inconvénient de tout journal : on y trouve des discussions animées sur des sujets devenus indifférents ; le lecteur voit passer comme des ombres une foule de personnages dont il ne retient pas même le nom : figurants muets qui remplissent le fond de la scène. Toutefois c'est dans ces parties arides des chroniques que l'on recueille les observations et les faits de l'histoire de l'homme et des hommes. »<sup>38</sup>

Dans la dernière partie de l'ouvrage le narrateur travaille sensiblement sur le problème du présent historique en poussant à l'extrême l'impasse envers ses attentes futures. Et là le lecteur peut reconnaître avec justesse que le deuil et le désarroi du narrateur-protagoniste dans un monde devenu incertain répercutent en toute sa profondeur dans l'agencement des formes narratives.

Quand la voix narrative inclut dans la séquence compositionnelle des pages des journaux du personnage, le besoin d'apporter au lecteur une voix nouvelle ou transfigurée moyennant un récit journalier s'accomplit dans une certaine urgence narrative, car la vie

---

<sup>35</sup> *MOT*, p. 491.

<sup>36</sup> *MOT*, t. 2, p. 500.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p.39.

<sup>38</sup> *MOT*, t. 2, p. 517.

quotidienne *narré* dans ces pages est assez diverse de celle qui résulte de l'horizon rétrospectif qui est au fond des *Mémoires*. Le procédé diaristique va produire un discours au présent qui amène le lecteur à une autre forme de représentation laquelle introduit un présent *authentique* d'écriture. Dans ce sens, la rupture avec un certain mode de narrer signale une nouvelle façon de dire la réalité tout en révélant, à chaud, la répercussion des faits racontés, et là le narrateur trouve aussi un moyen de dévoiler toutes les nuances de l'histoire, histoire grande et menue.

D'autre part, il faut bien remarquer que les jugements du narrateur, surtout dans la Conclusion générale des MOT, laissent entièrement de côté les mémoires autobiographiques, c'est-à-dire les mémoires et l'autobiographie. Les perspectives qui s'ouvrent ne le concernent plus, « il est *hors du coup* »<sup>39</sup>, si l'on peut dire ; c'est pourquoi il change de genre, n'ayant plus nécessité de parler de lui, et il ne fait plus que des commentaires ou des portraits. Notons qu'une masse de portraits et d'analyses politiques achève le texte à la suite des lettres et des pages de journaux.

Les genres qui y paraissent font alors essentiellement l'écriture d'une histoire au présent. Le mélange des âges et des tons qui réunit les deux extrémités de l'existence du protagoniste va ainsi caractériser la dernière partie de l'œuvre mettant en scène une sorte de miroir éclaté de la première, comme un espace qui accueille les multiples échos de la temporalité du défunt-narrateur. La multiplicité des thèmes présentés correspond également à une diversité formelle. Ces contrastes sont décrits comme suit par l'auteur lui-même : « Tel livre de mes Mémoires est un voyage, tel autre s'élève à la poésie, tel autre est une aventure privée, tel autre un récit général, une correspondance intime, le détail d'un congrès ; le rendu-compte d'une affaire d'État, une peinture de mœurs, une esquisse de salon, de clubs, de cour, etc. Dans cette variété, un sujet fait passer l'autre. »<sup>40</sup>

Cette hétérogénéité textuelle sert tantôt à problématiser l'histoire, tantôt à déceler le moi autobiographique. L'intempestive intervention du discours épistolaire dans la séquence narrative perturbant le fil continu du narré met en cause la capacité d'un seul registre de narrer toute l'épopée que lui-même était censé représenter. Dans ce sens, l'insertion du moi dans l'histoire et la possibilité d'une écriture autobiographique deviennent problématiques.

De cette manière, se transformant et arrivant transfiguré à son terme, le récit des MOT nous ramène à notre question qui est celle de la relation du moi avec son histoire, et nous fait songer à une histoire/Histoire qui devient presque inénarrable du point de vue particulier de ce

<sup>39</sup> LUND, *Chateaubriand, les 'Mémoires d'outre-tombe' 4<sup>ème</sup> partie*, Paris, Sedes, 1990.

<sup>40</sup> MOT, t. 2, p. 503.

narrateur-personnage qui témoigne le déclin d'un passé qui est celui de ses origines. Il s'agit là de trouver sur le plan du récit une stratégie formelle pour rendre consistance à l'expression de cette expérience de la déchéance politique : « L'ailleurs de l'imagination l'emporte sur l'historique qui avait constitué le fond des MOT, [...] si bien que le genre même des MOT est modifié et perd ses contours si clairs jusqu'ici. »<sup>41</sup> Le besoin d'exprimer *l'impossibilité* politique qui se dessine après 1830 amène l'auteur à créer au terme de son œuvre une forme composite dans laquelle H.-P. Lund saisit une logique de la rupture.<sup>42</sup> Si dans les *Mémoires* un fil narratif plus ou moins linéaire prédomine, demeurant comme la base du récit, il n'en est pas moins vrai que la *narration* se trouve sérieusement et dramatiquement problématisée. Cette stratégie narrative du déséquilibre, (des)organisant textuellement le narré par l'intermédiaire du jeu générique peut être envisagée dans ce cas comme une représentation littéraire de l'échec politique et existentiel du personnage en toute sa profondeur.

Rappelons que la recomposition du texte créant cet effet de *désintégration* a été fait par l'auteur lors de la révision de 1832 qui a quelque peu interrompu la linéarité textuelle. Dans la quatrième partie des MOT, l'auteur approfondit la technique narrative accentuant les effets de rupture (qui se montrent moins fort dans notre corpus), en utilisant des modes génériques plus *directs* (la lettre, le journal, la citation) comme si à une histoire ou à une existence problématique devait correspondre un récit plus décomposé.

---

<sup>41</sup> Lund, p. 76.

<sup>42</sup> « Chateaubriand et les ailleurs de l'écriture », in *Chateaubriand, Les Mémoires d'outre-tombe, 4<sup>ème</sup> partie*, p. 47-79.

## CHAPITRE 4

### 4. *Les Mémoires d'outre-tombe*: une littérature autobiographique dans l'Histoire

Nous souhaitons à présent analyser les rapports entre le moi autobiographique et l'histoire dans la composition de nos cinq premiers livres des *Mémoires*. Ce corpus qui comporte une caractéristique particulière par rapport au reste du texte, présente la formation religieuse et intellectuelle ainsi que l'affirmation du narrateur-protagoniste dans ses premiers contacts avec le monde extérieur. Sans vouloir renfermer notre perspective d'étude dans un cadre artificiel opposant la jeunesse à la vie adulte, il semble toutefois possible de constater sans difficulté que ces livres gardent une relative autonomie dans l'ensemble des MOT, dans la mesure où ils limitent un tableau initial temporel, voire géographique des expériences du narrateur. Rappelons que notre corpus part de la naissance de Chateaubriand en 1768 et qu'il se termine pendant la Révolution française en 1791 lors du départ de Chateaubriand pour l'Amérique du Nord quand il a alors 22 ans. À partir du voyage en Amérique à la fin du livre 5, Chateaubriand fait ses adieux à sa famille et se lance dans le monde : «Il faut étendre dans l'espace d'environ deux années cette peinture des hommes et de la société à mon apparition dans le monde [...] »<sup>1</sup>.

Mais dans ce récit autobiographique qui se déroule en principe comme un typique roman de formation, la Révolution devient une épreuve capitale dans l'existence du personnage et la dimension autobiographique ne pourra se définir que par rapport à la crise révolutionnaire, c'est-à-dire par rapport à l'histoire. Ici le vieux Chateaubriand mémorialiste montre le jeune Chateaubriand entre le vieil ordre et les premiers signes de la France nouvelle. Pour les effets de notre analyse nous considérons qu'un temps historique *complet* se dessine au long de ces cinq premiers livres et qu'une traversée complète se fait : ce sera une traversée du narrateur-protagoniste rendant visible les couches de l'histoire dans lesquelles il se forme. Nos textes ont essentiellement trois axes thématiques : à l'entrée des *Mémoires*, il y a le temps des *morts* exprimé par un récit généalogique entremêlé d'un discours protocolaire,

---

<sup>1</sup> MOT, p. 266.

ensuite le lecteur connaît l'enfance et la jeunesse du personnage, et finalement, le narrateur met en scène l'avènement de la Révolution française.

Ces cinq livres peuvent être perçus comme un ensemble architectural ayant deux murs solides et incontournables à chaque extrémité formés par l'Histoire et au centre l'apparition et la jeunesse du protagoniste. Ainsi, d'un côté, il y a les références à la généalogie de Chateaubriand fondée dans l'Ancien Régime – la tradition – et, à l'autre extrémité du corpus, dans le cinquième livre, le déclenchement de la Révolution française ; au milieu de ces événements, le récit de la naissance de François-René et des épisodes de sa vie familiale et sociale. Bref, l'auteur-narrateur entreprend un voyage vers soi-même.

Ce lieu de mémoires, presque *inactif* du point de vue des interventions du protagoniste, se différencie des livres postérieurs où les actes du protagoniste vont rejoindre les mouvements de l'histoire. Sur un fond ingouvernable, le protagoniste se meut parfois comme une sorte de flâneur abasourdi, étouffé dans son propre cercle familial et social. Les circonstances et les aventures qui précèdent les actes de l'âge de la raison ont lieu dans son pays natal : une Bretagne féodale peut être perçue dans ses antiques manoirs ainsi qu'une Bretagne commerçante est dévoilée dans les habitations modernes. Saint-Malo, sa ville de naissance, a eu un jour les plus attirantes femmes, des femmes grandes, minces, agiles, ces filles du Nord qui descendaient de leurs barques, « comme si elles venaient encore envahir la contrée »<sup>2</sup>. Une ambiance vivante et une atmosphère faite d'histoires individuelles et collectives sont décrites. Mais en même temps lucide le narrateur cherche sans cesse la compréhension de son présent en nous rappelant toujours que ces femmes-là ne sont plus et qu'il n'en reste que les souvenirs. Tourné vers le monde extérieur le narrateur voudra alors fixer un édifice de ces souvenirs à la fois retrouvés et perdus.

Voilà les tonalités du premier monde du mémorialiste qu'on va examiner ensuite.

---

<sup>2</sup> MOT, p. 280.



## 4.1. L'écriture de la généalogie

### L'histoire comme rupture

Que représente l'histoire dans laquelle se situe notre personnage-narrateur?

L'histoire apparaît à Chateaubriand comme l'espace de rupture par excellence. Sa phrase qui synthétise cette situation de partage, de déchirure est fameuse : « Je me suis rencontré entre deux siècles, comme au confluent de deux fleuves ; j'ai plongé dans leurs eaux troublées, m'éloignant à regret du vieux rivage où je suis né, nageant avec espérance vers une rive inconnue. »<sup>3</sup> On sait combien l'histoire de Chateaubriand est directement déterminée par l'histoire de son pays et que c'est dans le passage de l'ancien ordre social à un monde des valeurs nouvelles, donc dans des circonstances historiques très particulières que s'inscrit son parcours de vie. Les événements de 1789 ont été cruciaux dans la vie du protagoniste, et la rupture historique provoquée par la Révolution, avec toutes ses conséquences au long de la première moitié du dix-neuvième siècle, constitue la problématique centrale des MOT.

Ce grand événement révolutionnaire traumatisant et essentiel pour le mémorialiste se trouve donc à la base de ce récit qui retrace son itinéraire. Itinéraire de transition : c'est le moins qu'on puisse dire. La trajectoire équivaut à un mouvement liant les deux côtés de l'histoire, correspondant à la fois à une brisure et à une recomposition des parties dissociées. Pour Chateaubriand, dans le cas particulier des MOT, cette rupture sera l'objet d'une élaboration esthétique privilégiée. Quand il parle d'ailleurs des procédés qu'il a employés pour donner forme à la perspective de *Martyrs*, il montre assez clairement son point de vue sur la mutation des civilisations et de ses virtualités poétiques, c'est-à-dire sur la question de la rupture historique et de ses possibilités poétiques : « aujourd'hui que mes idées sont devenues vulgaires, personne ne nie que les combats de deux religions, l'une finissant, l'autre commençant, n'offrent aux Muses un des sujets les plus riches, les plus féconds et les plus dramatiques. »<sup>4</sup>

Jean-Pierre Richard fait une admirable étude sur l'idée du *choc* de civilisations qui se trouve dans les images et chez les personnages de Chateaubriand. Selon lui, ses personnages romanesques les plus importants sont des figures syncrétiques, hybrides, qui symbolisent la problématique culturelle d'une identité *double*. René, un occidental indianisé, Atala, une mi-

<sup>3</sup> MOT, t.2, p. 1027.

<sup>4</sup> MOT, 830.

indienne et mi-espagnole et Eudore, un chrétien ayant connu le paganisme, représentent, dans les écrits de Chateaubriand, la question sur l'adoption ou non des traits d'une nouvelle culture lorsque le sujet est mis dans un contexte étranger. Ce thème problématise les différences culturelles (qu'elles soient d'ordre religieux, moral, social) et la possibilité (désirable ou non) d'assimiler la culture d'en face au détriment de la culture de départ. Cette situation particulière d'apprentissage des valeurs d'autrui et les différentes manières dont un individu peut répondre à ce dilemme sont en effet au centre de plusieurs textes de Chateaubriand. C'est pourquoi J.-P. Richard s'interroge à propos de l'emploi du terme de *civilisations* au pluriel au lieu d'une civilisation au singulier chez Chateaubriand.

Étant établi sur une zone de frontière, la possibilité d'embrasser simultanément les deux côtés est envisagée : en transformant la limite en une ligne de clivage, « on s'efforcera enfin de faire passer les unes dans les autres les principales qualités des deux civilisations rivales. » De fait, Chateaubriand explore bien les potentialités romanesques du thème et, en ce qui concerne l'aspect physique même de ses personnages, la question aboutit au phénomène du métissage ou à celui que J.-P. Richard considère comme le « thème caractériel du *mixte* ».<sup>5</sup>

Telle nous semble être une formulation adéquate au problème de l'histoire dans les *Mémoires*. Il est possible certes d'établir un parallèle entre le choc des religions dont nous parle Chateaubriand et la Révolution française, événement responsable de la rupture dont il s'agit ici. Dans ce cas, les deux cultures seront formées, d'un côté, par l'univers de l'Ancien Régime en voie de disparition et, de l'autre côté, par la civilisation nouvelle qui surgit. Ainsi il serait pertinent de poser quelques questions à propos du thème du double dans cette situation de scission historique : Que faire devant un tel état de scission ? Franchir le seuil qui sépare les deux cultures ? Adopter la culture de l'autre ou la culture naissante tout en abandonnant celle des aïeux ?

Dans les MOT le récit expose nettement le combat entre l'ancien et l'actuel, entre le passé et le présent, mais cette dimension d'affrontement, de rupture est aussi une dimension de rassemblement, car elle expose en fait des éléments contraires qui doivent coexister et se mettre en rapport. Et cet espace de conflit est récréé esthétiquement sous la plume du mémorialiste. Les dégâts et les fragments de cette histoire fracturée sont mis en place dans la perspective narrative du narrateur-témoin qui cherche enfin à maîtriser une Histoire en miettes et à présenter ses morceaux comme des formes antithétiques dans le récit. J.-P. Richard

---

<sup>5</sup> RICHARD Jean-Pierre. « Chateaubriand, la civilisation, l'histoire », *La Nouvelle Revue française*, n° 164, août 1966, p. 299.

s'exprime à ce propos : « Cet équilibre, Chateaubriand pourra même l'imaginer comme un phénomène de résonance. Mettant en contact en lui deux ensembles antithétiques. »<sup>6</sup>

Enfin, placé dans ce lieu privilégié de clivage historique, le narrateur fait de son récit une composition poétique de transition et module son texte selon les temps révolutionnaires : « Passe maintenant, lecteur ; franchis le fleuve de sang qui sépare à jamais le vieux monde dont tu sors, du monde nouveau à l'entrée duquel tu mourras. »<sup>7</sup>

### **La composition du récit : la préhistoire du protagoniste**

*Les Mémoires d'outre-tombe* s'ouvrent sur la description de la généalogie familiale de François-René de Chateaubriand. Issu d'une famille appartenant à la vieille noblesse française, le narrateur offre, ainsi qu'on le faisait traditionnellement dans les mémoires aristocratiques, les preuves formelles de son appartenance à la noblesse d'épée et présente les particularités de son histoire familiale. Un récit *protocolaire*, contenant la reproduction fidèle des pièces documentaires de sa lignée aristocratique, retrace et authentifie la souche généalogique des Chateaubriand. Le mémorialiste donne ces références bibliographiques, des dictionnaires et des ouvrages d'histoire de la Bretagne où l'on peut « s'enquérir de sa famille ».

Rappelons que, dans le monde ancien de la féodalité, les preuves de noblesse étaient la condition requise pour assurer et pour transmettre les positions sociales dans la société ancienne. Voici Chateaubriand sur son cas particulier : « Les preuves de ma descendance furent faites entre les mains de Chérin, pour l'admission de ma sœur Lucile comme chanoinesse [...] ; elles furent reproduites pour ma présentation à Louis XVI, reproduites pour mon affiliation à l'ordre de Malte et reproduites, une dernière fois, quand mon frère fut présenté au même infortuné Louis XVI. »<sup>8</sup>

La source de la lignée des Chateaubriand se trouve dans un temps reculé dans l'onzième siècle, avec le baron Brien. À partir de là vingt-trois générations se sont succédées jusqu'à l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe*. Cette aristocratie qui n'avait pas de liens directs avec la cour formait une noblesse de province qui s'était même montrée à plusieurs reprises réfractaire à la politique du pouvoir central. Aux informations sur la constitution familiale

---

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 300.

<sup>7</sup> *MOT*, p. 286.

<sup>8</sup> *MOT*, p. 117.

s'ajoutent des anecdotes familiales. Parfois la rapidité de la séquence narrative donne à ces péripéties la caricature du romanesque et la description de ses ancêtres nobles devient source d'humour. Voici un peu du ton narratif de la généalogie et du portrait familial :

« Les *Brien* vers le commencement du onzième siècle communiquèrent leur nom à un château considérable de Bretagne, et ce château devint le chef-lieu de la baronnie de Chateaubriand. Les armes des Chateaubriand étaient d'abord des pommes de pin avec la devise : *Je sème l'or*. Geoffroy, baron de Chateaubriand passa avec saint Louis en Terre-Sainte. Fait prisonnier à la bataille de la Massoure, il revint et sa femme Sybille mourut de joie et de surprise en le voyant.»<sup>9</sup>

L'histoire des Chateaubriand se confond avec les luttes de sa province et avec les coutumes de transmission du pouvoir et de la fortune. Dans cette région, la tradition détermine que le fils aîné héritait les deux tiers de la fortune paternelle, outre le domaine paternel entier, le reste étant divisé entre les autres enfants. De la sorte, nombre de nobles cadets bretons deviennent de plus en plus démunis et la prolifération et l'errance de ces familles changent progressivement la face du pays. Il leur faudra alors récupérer la richesse et la propriété. George Painter décrit ainsi les tentatives d'ascension de ces nobles appauvris: « Certains refaisaient fortune grâce à la guerre ou à un riche mariage, certains entraient dans le clergé et mouraient donc sans descendance, certains s'abaissaient jusqu'à manier la charrue et se fondaient dans la paysannerie ». <sup>10</sup>

Le père de François-René, René-Auguste, était le cinquième enfant et le deuxième fils ; à la suite de la mort de son père il a dû gérer la chétive fortune de la famille.<sup>11</sup> Mais une rupture dans la transmission des titres de noblesse amène René-Auguste à s'engager dans une lutte personnelle pour reconquérir ces titres perdus autrefois - ce qu'il obtient plus tard grâce à sa fortune commerciale. Entouré d'un côté par la Manche et baigné à l'ouest par l'océan Atlantique, le territoire breton possède une géographie naturelle privilégiée qui favorisait le commerce maritime. Cet aristocrate va alors se consacrer à l'une des plus propices et honorables activités dans de telles circonstances: la navigation. L'exploitation maritime constitue une partie essentielle de sa carrière et il se lance à de différentes pratiques de

<sup>9</sup> *MOT*, p. 117.

<sup>10</sup> PAINTER Georges, *Chateaubriand, une biographie – 1768-1793, Les orages désirés*, trad. Suzanne Nétillard, Paris, Gallimard, 1979, p. 16.

<sup>11</sup> Dans ce cas-là, le mode de répartition des biens n'a pas suivi les coutumes des familles bretonnes : le fils aîné a renoncé à son héritage et est entré dans les ordres, passant à son frère, René-Auguste, la prise en charge de la famille.

commerce. La pêche à la morue, la traite des esclaves, le transport de marchandises variées et la construction de navires formaient la plupart des entreprises économiques dont les résultats étaient très incertains, avec beaucoup de profits mais aussi avec beaucoup de pertes. Il participe, par ailleurs, à des campagnes de guerre, mais plusieurs années de batailles contre les Anglais lui apportent autant de soucis que d'honneurs et de fortune.<sup>12</sup> La concurrence avec les Anglais dans la zone de pêche et dans la dispute des colonies en Amérique ouvre le champ à des activités diverses, comme celles d'une piraterie légale dans la capture de bâtiments anglais, par exemple. Il y avait énormément de risques dans de telles entreprises commerciales et guerrières : les circonstances étaient bonnes tantôt pour la pêche, tantôt pour le transport des marchandises, tantôt pour le commerce d'esclaves, tantôt pour les campagnes militaires. Et quelquefois les résultats du bilan ne venaient pour les négociants que plusieurs années après le terme de l'affaire.

Malgré l'intermittence des réussites dans ses affaires dans ce contexte turbulent du commerce maritime au milieu du dix-huitième siècle, René-Auguste arrive avec beaucoup de détermination à gagner une fortune importante qui lui permet d'acheter le château de Combourg en 1761 et, par conséquent, de récupérer les titres de noblesse de sa famille.

Par rapport au centralisme monarchique de la France il va adopter les attitudes typiques d'une part de la noblesse de province dont la particularité était de s'opposer aux mesures gouvernementales, en particulier aux mesures économiques. Son père était assez clair sur ses opinions politiques concernant l'absolutisme du roi de France : « Son sang breton le rendait d'ailleurs frondeur en politique, grand opposant des taxes et violent ennemi de la cour. »<sup>13</sup>

L'autorité paternelle est un sujet récurrent dans le texte. Le narrateur mentionne maintes fois l'influence et la force oppressive du caractère de son père sur lui. Il résume ainsi cette question : « De la naissance de mon père et des épreuves de sa première position, se forma en lui un des caractères les plus sombres qui aient été. Or, ce caractère a influé sur mes idées en effrayant mon enfance, contristant ma jeunesse et décidant du genre de mon éducation. »<sup>14</sup>

L'histoire de François-René comprend l'histoire de son père et il est possible de mesurer la force accablante que son histoire familiale exerce sur lui. Il continue sa réflexion :

---

<sup>12</sup> La guerre de Sept Ans contre l'Angleterre eut lieu de juin 1756 à 1762.

<sup>13</sup> *MOT*, p. 239.

Le tableau est complété par une présentation des problèmes économiques à l'ordre du jour concernant la dette publique. Nous nous y trouvons face au problème très controversé du paiement des impôts par les ordres sociaux – le clergé, la noblesse et le tiers-état –, conflit qui, sous différentes formes, durait depuis le siècle de Louis XIV.

<sup>14</sup> *MOT*, p. 116.

« Je suis né gentilhomme. Selon moi, j'ai profité du hasard de mon berceau, j'ai gardé cet amour plus ferme de la liberté qui appartient principalement à l'aristocratie dont la dernière heure a sonné. »<sup>15</sup> Les deux extraits montrent en fait deux aspects différents, sinon opposés, du legs paternel. La tristesse et la liberté sont deux traits essentiels qui appartiendront à jamais au caractère du protagoniste des *Mémoires*. Observons que le narrateur cherche à identifier l'origine de ses caractéristiques dans son passé en laissant plus ou moins clair au lecteur qu'il ne se débarrassera pas totalement de cette histoire.

Mais ensuite, après l'exposition des lignées d'innombrables ducs, comtes, chevaliers, en descendant jusqu'à son temps, il y a un nouveau rebondissement : Chateaubriand nous informe qu'il ne révère pas tant la noblesse. S'il est né gentilhomme, l'histoire va se charger de forger les transformations concernant son statut social ainsi, le portrait de soi que dresse le narrateur laisse une porte ouverte au renouvellement :

« Au reste, qu'on me pardonne d'avoir été contraint de m'abaisser à ces puérides ré citations, afin de rendre compte de la passion dominante de mon père, passion qui fit le nœud du drame de ma jeunesse. Quant à moi, je ne me glorifie ni ne me plains de l'ancienne ou de la nouvelle société. Si, dans la première, j'étais le chevalier ou le vicomte de Chateaubriand, dans la seconde je suis François de Chateaubriand; je préfère mon nom à mon titre ». <sup>16</sup>

Voyons que le narrateur se trouve à mi-chemin des prérogatives de son père ou de son frère aîné, celui-ci étant le premier héritier du patrimoine paternel. C'est-à-dire François-René s'écarte prudemment de tout attachement au passé ou à la gloire d'appartenir à la noblesse et refuse tout sentiment exagéré de fierté. Il est ici sur un *bord*, celui de l'ancienne société, mais il ne peut pas s'empêcher de distinguer l'autre bord qu'impose le nouvel ordre des choses sur lequel se constitue enfin son horizon d'écriture.

À d'autres moments il va manifester ce même dégoût qu'il exprime ci-dessus devant l'infatuation de son père et de son frère : « Cette hauteur était le défaut de ma famille ; elle était odieuse dans mon père ; mon frère la poussait jusqu'au ridicule ; elle a un peu passé à son fils aîné. – Je ne suis pas bien sûr, malgré mes inclinations républicaines, de m'en être complètement affranchi, bien que je l'aie soigneusement cachée. »<sup>17</sup>

---

<sup>15</sup> *MOT*, p. 117.

<sup>16</sup> *MOT*, p. 121.

<sup>17</sup> *MOT*, p. 179.

Le dédain envers la fierté de son père suggère sinon son mépris de son origine du moins son indifférence par rapport aux vanités liées à sa condition sociale. Chevalier ou monsieur, ancienne ou nouvelle société, l'homme Chateaubriand n'a-t-il pas survécu à tout cela ?

On a dit que les références exhaustives aux titres familiaux étaient courantes dans la tradition des mémoires aristocratiques, mais certes la perspective chateaubriandesque des MOT qui présente des preuves de l'héritage de noblesse – ordre social qui n'est plus le même et qui vit dans un contexte qui ne demande plus des preuves – suscite de l'intérêt. La réponse est donnée par le narrateur lui-même : il les considère comme de « puérides récitations » afin de rendre compte de la passion qui forme le nœud du drame de sa jeunesse.

On voit que le rapport envers son héritage matériel et symbolique est problématisé par le discours du narrateur-protagoniste. Cette voix narrative qui s'efforce de détailler son tableau généalogique et familial va ensuite *actualiser* la fonction de quelques aspects de cette réalité et va faire *représenter* cette histoire personnelle dans la composition du récit. C'est ce que nous allons examiner tout de suite.

### **La composition du récit : la fonction des preuves authentiques**

La reproduction des extraits officiels de naissance, de mort et les preuves de la généalogie jouent un rôle intéressant dans la représentation que fait Chateaubriand du processus de transformation sociale de la France après la Révolution. Par ce procédé le narrateur tantôt se rapproche tantôt s'écarte de l'objet remémoré, en le mettant à jour et en le jugeant. Il transmet par là les deux univers distincts qui sont à la base de l'expérience historique du protagoniste : « Du temps présent au temps que je vais peindre, il y a des siècles. »<sup>18</sup>

Comment peindre ce tableau complexe des mœurs, des règles, du langage et des croyances de deux mondes qui doivent s'opposer l'un à l'autre ?

Chateaubriand a beaucoup insisté sur l'impuissance des mots pour traduire toute la radicalité de son expérience et, dans ce sens, il parle d'une supériorité des souvenirs que la parole est censée exprimer. C'est afin de compenser cette *déficience* descriptive de l'écriture qu'il va utiliser certains procédés formés par des images empruntées au registre des beaux-

---

<sup>18</sup> MOT, p. 194.

arts, par exemple : « Telle est dans les choses matérielles l'impuissance de la parole et la puissance du souvenir ! »<sup>19</sup> Les *Mémoires* ne manquent pas de procédés picturaux pour rendre sensible les images riches et variées qui se trouvent partout dans le récit. Nous pensons que d'un certain point de vue cette démarche qui recherche de l'efficacité figurative du tableau se réalise de manière efficace par le mélange des *genres* dans texte.<sup>20</sup>

Si on prend sérieusement en compte la composition artistique que forment les *Mémoires*, il ne nous paraît pas raisonnable d'envisager les pièces authentiques qui instruisent le lecteur sur les aspects officiels de la naissance et de la mort des personnages uniquement comme des sources d'information ou comme des compte-rendus du noble narrateur. Là une mise en relief d'un autre ordre s'établit. Dans le chapitre 5 du livre quatrième, notamment, le narrateur-témoin va confronter les extraits du registre de décès de son père survenu en 1786 et de sa mère, en 1798, pour montrer les différences fondamentales entre les deux moments historiques, si proches chronologiquement mais si éloignés du point de vue du rituel du langage dans chacun de ces événements. Après avoir montré les actes marquant d'une façon particulière chacun des décès – ces actes que le narrateur consigne comme une page d'histoire –, il fait le commentaire comparatif que nous mentionnons ci-dessous et qui forme les conclusions du chapitre :

« Dans le premier extrait, l'ancienne société subsiste : M. de Chateaubriand est *un haut et puissant seigneur* [...]. Dans l'extrait mortuaire de ma mère, la terre roule sur d'autres pôles : nouveau monde, nouvelle ère [...]. Madame de Chateaubriand n'est plus qu'une pauvre femme qui obite au domicile de la *citoyenne* [...] nulle pompe funèbre ; pour tout assistant, la Révolution. »<sup>21</sup>

Voilà comment *l'avant* et *l'après-Révolution* avec leurs univers d'éléments antithétiques sont exploités ici sur l'aspect du langage changeant : lors de sa mort M. de Chateaubriand était un *puissant seigneur*, tandis que Mme. de Chateaubriand ayant l'infortune de mourir après 1789 devient juste une *citoyenne* dans la Révolution.

<sup>19</sup> *MOT*, 160.

<sup>20</sup> Il y a quelques travaux qui analysent comment la peinture intervient dans l'écriture des MOT : c'est le cas notamment de l'article d'A. Verlet, « Images de la décomposition », *Chateaubriand. Le tremblement du temps*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1994, p. 355-377, et d'un chapitre du livre de F. Bercegol intitulé *La Poétique de Chateaubriand : le portrait dans les 'Mémoires d'outre-tombe'*, Paris, Honoré Champion, 1997, p.151-186.

<sup>21</sup> *MOT*, p. 238.



Mais il faut bien analyser dans tout son détail et dans toute son étendue les effets que produit la reproduction de ces extraits. Voyons comment l'une de ces pièces est présentée au début de l'ouvrage :

« Je fus le dernier de ces dix enfants. Il est probable que mes quatre sœurs durent leur existence au désir de mon père d'avoir son nom assuré par l'arrivée d'un second garçon ; je résistais, j'avais aversion pour la vie.

Voici mon extrait de baptême.

'Extrait des registres de l'état civil de la commune de Saint-Malo pour l'année 1768.

François-René de Chateaubriand, fils de René de Chateaubriand et de Pauline-Jeanne Suzanne de Bedée, son épouse, né le 4 septembre 1768, baptisé le jour suivant par nous [...]. »<sup>22</sup>

Comment devons-nous interpréter cet expédient narratif ? Peut-il garder un rapport aux stratégies des genres qu'on a vues plus haut, visant l'étrangeté dans la composition narrative ? Pour y répondre il convient de considérer l'extrait dans sa relation avec les autres éléments du récit ; d'après nous, dans la perspective globale de l'ouvrage, le procédé constitue l'un des premiers signes de la forme hybride des *Mémoires*. Mais quel est en réalité son rôle dans le cadre de la transformation envisagée par le narrateur ?

Le registre des extraits qui servirait à attester la véracité des faits se trouve partiellement privé de sa fonction originelle dans ce contexte narratif. Par contre, tout en perdant ses fonctions de *preuves* il acquiert, en compensation, une valeur esthétique. Pour décrire et pour prendre ses distances par rapport au passé, le narrateur-personnage utilise une forme (apparemment) *conventionnelle* mais qu'il sait déjà morte. Ainsi, une contradiction sous-tend cette écriture de l'ancienne société. L'exposition détaillée de l'arbre généalogique du protagoniste dans la séquence narrative va enfin devenir une petite pièce rare, désuète, mettant en valeur les procédés disparus des temps anciens. Et le récit devient de la sorte un espace littéraire comportant cet anachronisme qui ressort du contraste entre les deux sociétés, contraste que le récit met en relief et qui va progressivement s'approfondir dans l'œuvre.

Cette formule contrastive sera d'ailleurs essentielle pour composer la mosaïque de formes que sont les *Mémoires*. Les mots et le poème à madame Récamier autant que les

---

<sup>22</sup> MOT, p. 127.

lettres à madame la duchesse de Berry transcrits dans le livre trente-quatrième, ou les journaux de Paris à Prague du 14 au 24 mai 1833 aux côtés des extraits d'arrêts ou de baptême qu'on a analysés formeront la symphonie des modes qui vont coexister dans ce « temple de la mort élevé à la clarté de *ses* souvenirs. »<sup>23</sup> Chateaubriand enterre ses *objets* et passe à faire le deuil d'un monde dont la représentation s'établit curieusement par l'intermédiaire de cette sorte de *stérilité* des formes et des contours.

Mais un autre aspect dans la composition du passage cité ci-dessus renforce encore plus cet effet d'étrangeté : c'est le décalage entre le document devenu objet superflu de démonstration et la réflexion du narrateur qui l'accompagne. Remarquons que l'encadrement de la pièce officielle, dans notre dernière citation, plus précisément la phrase qui précède la pièce, expose une perspective subjective, intime, d'une teneur un peu différente de celle du langage formel : elle va révéler au lecteur le refus et l'aversion du protagoniste envers la vie. C'est à l'aube de ses jours qu'il se présente comme un étranger et aussi comme un être résistant au monde. Il avertit qu'il est né, malgré lui. Et dans ce même énoncé, sombre, le narrateur anticipe des informations concernant les ravages que la Révolution de 1789 va produire dans sa famille: de ses quatre sœurs les deux aînées ont seules survécu aux orages de la Révolution.

De cette forme, ce petit mouvement du récit présente une hétérogénéité de *voix*. L'acte de l'état civil côtoie la voix grave et révélatrice du narrateur annonçant (le verbe à l'imparfait) son sentiment envers sa propre existence : « je résistais, j'avais aversion pour la vie. »

Mais résistance et aversion sont aussi des états d'âme par lesquels commence la définition de l'individualité du protagoniste. Et notons que, dès le début, elle se fait *contre* les choses : François-René tourne le dos à la vie tout en annonçant sa perspective posthume. La phrase semble en outre nous donner la clef pour mieux connaître l'instance subjective que le narrateur va développer : elle suggère par l'idée de résistance qu'une nature psychologique va désormais prendre forme en créant une sorte de *préhistoire* de la psychologie du protagoniste. Bref, si sa préhistoire (et son histoire) familiale et sociale suivait normalement son cours dans la tradition aristocratique et féodale, le narrateur, pour sa part, va créer un point de disjonction dans ce cours tout en faisant de sa propre naissance un événement d'une solitude singulière : morbide et mélancolique mais aussi récalcitrante et fière.

Enfin, s'il est certain que le passé imprime ses marques dans le moi du récit et qu'il l'*amène* quelque part, il faut reconnaître, d'après ce que nous avons vu, qu'il y a en revanche

---

<sup>23</sup> *MOT*, p. 116.

tout un homme encore à se faire, et à cet égard Chateaubriand explicite sa définition d'intégrité du sujet comme suit : « Chaque homme renferme en soi un monde à part, étranger aux lois et aux destinées générales des siècles. »<sup>24</sup>

Alors, scrutons encore davantage la manière dont cet homme *étranger*, portant ses propres énigmes, est représenté par le narrateur des MOT.

## 4.2 La formation d'une subjectivité autobiographique dans les *Mémoires d'outre-tombe*

On a vu comment Chateaubriand a modifié son projet de *Mémoires* pour y introduire d'abord sa jeunesse et ensuite l'histoire. Et de la même manière que pour sa perspective historique, dans l'écriture de sa jeunesse l'auteur ne se borne pas à décrire le tourbillon du monde extérieur. La période de l'enfance n'est pas seulement le récit des souvenirs chers au protagoniste. Par delà la remémoration et la restauration de l'ambiance familiale de province, toute une conception artistique qui cherche à récréer un être naissant au milieu des agitations de l'histoire est matérialisée dans ce texte. C'est un vrai travail d'enfancement.

Comment surgit-il ce garçon dont l'existence individuelle se transforme en un parcours symbolique qui relie Troie à Rome ? Quelle doit être la *nature* du personnage qui doit traverser les orages de la Révolution et en devenir le témoin ? Comment va se dessiner son mouvement psychologique dans ses relations avec le monde extérieur ? Et finalement quelle est la démarche narrative qui unit la subjectivité du protagoniste à la mobilité vertigineuse de la transformation historique ?

Nous avançons ici une première réponse : le mémorialiste est soucieux de montrer un François-René scindé dès le début, et pour ce faire il crée des stratégies poétiques qui distinguent ce qui est de l'ordre de sa subjectivité elle-même et ce qui constitue la force des choses, ou le mouvement de l'histoire. Nous voyons que le Chateaubriand enfant et adolescent porte depuis sa naissance une forte disposition à refuser le monde : un peu étranger dans sa famille, ensuite à Paris, ou devant la cour à Versailles, François René va concentrer en soi-même une résistance farouche envers les choses. Tout un univers métaphorique est mis alors en corrélation étroite avec les mouvements de son cœur et de son esprit en produisant de

---

<sup>24</sup> MOT, I, 706.

la sorte un jeu permanent de contradictions à plusieurs niveaux. Ces contradictions avec leurs images antithétiques sont à la base de la création du portrait de soi que Chateaubriand dresse dans ses *Mémoires* : son inconsistance, sa mobilité fuyante, son cœur inexplicable, ses rébellions au sein de sa famille et à l'école, puis la naissance de sa sexualité établissent les fondements de la subjectivité du personnage-narrateur. Pour nous, le dessin de cette dimension subjective dont l'autonomie est constamment soulignée par le narrateur constitue en partie l'essence du sujet autobiographique. Par ailleurs, d'autres aspects concernant ce moi autobiographique nous intéressent : il faut s'interroger aussi sur la solitude et la transformation comme éléments internes chez le personnage.

### **Les images de la naissance**

En 1768, à Saint-Malo François-René, faible, « presque mort », vient au monde ; il est confié par sa mère aux soins de Villeneuve, sa nourrice durant ses sept premières années de vie à Plancoët, village de sa grand-mère maternelle. Au cours des *Mémoires* le narrateur revient plusieurs fois aux couleurs sombres du paysage breton dans lequel il situe ses premières années de vie. Dans le livre premier, à la fin du chapitre 2, on voit le narrateur rapprocher la scène de sa naissance et la nature dure et impitoyable qui l'entoure : « Le mugissements des vagues, soulevées par une bourrasque annonçant l'équinoxe d'automne, empêchait d'entendre mes cris : on m'a souvent conté ces détails ; leur tristesse ne s'est jamais effacée de ma mémoire. » Le nouveau-né est accueilli par une bourrasque. Cet accident de la nature devient l'un des symboles de la fatalité que fut son apparition au monde et du mauvais destin du personnage :

« Il n'y a pas de jour où, rêvant à ce que j'ai été, je ne revoie en pensée le rocher sur lequel je suis né, la chambre où ma mère m'infligea la vie, la tempête dont le bruit berça mon premier sommeil, le frère infortuné qui me donna un nom que j'ai presque toujours traîné dans le malheur. Le Ciel sembla réunir ces diverses circonstances pour placer dans mon berceau une image de mes destinées. »<sup>25</sup>

---

<sup>25</sup> MOT, p. 128.

L'arrivée de l'enfant, l'ambiance grisâtre et les intempéries de la nature, images *originelles* du personnage, sont mises en correspondance pour signaler l'avenir bouleversant et incertain du nouveau-né.

À la suite d'un vœu pour assurer l'amélioration de son état de santé, il faut que l'enfant s'habille durant sept ans en bleu et blanc. Étant finalement relevé du vœu à la Vierge de Nazareth, il retourne à Saint-Malo auprès de ses parents. De nouveau, au sein de sa famille, le petit garçon retrouve sa place de fils cadet et vit désormais auprès de la mer tout en jouant sur les rochers et sur les bruyères où il se livre en toute liberté, de manière contradictoire, à cette atmosphère qui lui inspirera de l'austérité, d'une part, et qui produira en lui les meilleures sensations d'indépendance et de souplesse d'esprit, d'autre part : « Cette butte s'appelle la Hoguette : [...] les piliers nous servaient à jouer aux quatre coins ; nous les disputions aux oiseaux de rivage. Ce n'était cependant pas sans une sorte de terreur que nous nous arrêtions dans ce lieu. »<sup>26</sup>

Le narrateur fait encore correspondre le mouvement des phénomènes naturels et les dispositions de son esprit : « J'en doute : ces flots, ces vents, cette solitude qui furent mes premiers maîtres, convenait peut-être mieux à mes dispositions natives ».<sup>27</sup>

Cette nature mouvante typique de la Bretagne qui entoure le jeune François-René donne forme ainsi à son univers intime qui apparaîtra souvent sous une forme *malléable*. Cette intériorité de l'enfant se construirait-elle en vue d'une adaptation à l'histoire que l'avenir lui prépare ?

Symbole d'agitation et de mouvement, la mer reflète une image de l'imprécision de sa figure, ou éventuellement une image imprécise de sa figure : « Salut, ô mer, mon berceau et mon image ! » Et le narrateur continue : « Je te veux raconter la suite de mon histoire : si je mens, tes flots, mêlés à tous mes jours, m'accuseront d'imposture chez les hommes à venir. »<sup>28</sup>

Voilà que le spectacle des eaux tumultueuses reflète ce qui deviendra le cours de l'existence de Chateaubriand. Dans ce dialogue avec la mer, sa semblable, où par une légère raillerie il assure la bonne version de l'histoire aux générations futures, le personnage se fonde dans références marines et dans la violence des vents. Mais les eaux qui traduisent les mouvements du temps du narrateur-protagoniste inspirent aussi une rêverie sur son

---

<sup>26</sup> *MOT*, p. 132.

<sup>27</sup> *MOT*, p. 151.

<sup>28</sup> *MOT*, p. 152.

tempérament et sur les impulsions du cœur ;<sup>29</sup> repère du monde réel, la mer lui permet de mêler la géographie de la région à son histoire personnelle, mais lui permet surtout de décrire sa propre position sur la terre, dans son lieu de naissance. Ici les nuances des couleurs de cet univers sont importantes. Ces éléments du monde extérieur établissent un lien fondamental entre l'être qui vient au monde et la particularité de sa scène originelle. Cette alliance construite de manière à réunir les marques de son milieu a un rapport essentiel à son écriture, étant donné que c'est par la singularité du tracé du paysage que l'écrivain va fabriquer l'image de son existence individuelle et qu'il va organiser les références de ses propres signes et de ses symboles. De cette façon, le monde extérieur fournit très tôt un riche matériel qui sert à bâtir l'autoportrait du mémorialiste, sans qu'il se dispense pour autant de redonner un sens à ces images pérennes, qui sont là depuis toujours, mais qui ne renaissent temporellement et artistiquement qu'avec lui.

Il s'agit enfin de la conquête de l'espace brut par l'écrivain, travail qui exprime par la force du cadre d'origine toute la vigueur et les nuances du personnage en train de se faire. D'ailleurs, un autre énoncé de Chateaubriand peut être mis en rapport avec citations que nous venons de présenter. Rappelons que dans une des *Incidences des Mémoires* abordant les rapports entre la littérature et les langues, l'écrivain va soutenir que « le style n'est pas, comme la pensée, cosmopolite : il a une terre natale, un ciel, un soleil à lui. »<sup>30</sup> Le mémorialiste façonne de cette manière les figures d'un espace langagier propre, dans une terre natale qui est la sienne et qui doit lui fournir les instruments d'une écriture singulière. Ses instincts premiers épousent les oscillations pures des phénomènes naturellement fluides et ce jeu de miroir entre l'instance du moi et du milieu extérieur forme la voix *authentique*, locale, si l'on peut en dire, ainsi que les fuites rêveuses du protagoniste.

Dans ces métaphores vertigineuses et rapides, le décentrement est tel que le narrateur poursuit cette idée de fusion jusqu'à la fin de ses *Mémoires* et il dira à ce propos : « les lieux semblent voyager avec moi, aussi mobiles, aussi fugitifs que ma vie ». <sup>31</sup> On verra comment ces figures du changement et de la mobilité deviendront ensuite le langage particulier, la langue même de l'écrivain.

---

<sup>29</sup> Jean-Claude Bonnet fait une analyse intéressante liant certaines métaphores fluviales à l'idée de la crise révolutionnaire chez Chateaubriand. Mais ici nous voulons surtout vérifier le rapport entre ces mouvements de la nature et les premières dispositions de l'esprit du protagoniste.

<sup>30</sup> Dans le livre douzième, chapitre 3, *MOT*, p. 571.

<sup>31</sup> *MOT*, t. 2, p. 618.

## Entre la mélancolie et la révolte : une jeunesse en suspens

Le corollaire immédiat de la fatalité de la naissance et de l'âme *malléable* qui sont exposées par les métaphores servant à expliquer le monde intérieur du protagoniste, c'est le détachement vis-à-vis des certaines croyances et des postures typiques de la tradition familiale du protagoniste et une sorte d'indépendance d'esprit qui réapparaîtra d'ailleurs de temps en temps mêlée à sa solitude.

Le jeune Chateaubriand, le cadet, qui ne bénéficie de l'héritage paternel, ni ne se trouve soumis à une sévère surveillance paternelle va bientôt ressentir les effets d'une vie dégagée des contraintes et des responsabilités familiales et sociales. Cette situation qui lui permet d'éprouver une relative liberté et de prendre son temps sur les grèves et les rochers de sa ville a ses contradictions. *Oublié* de ses parents, il sera relégué aux « mains des gens », quoiqu'il ait « comme garçon, comme le dernier venu, comme *le chevalier* quelques privilèges sur ses sœurs [...] »<sup>32</sup>.

Livré à soi dorénavant, le chevalier va continuer à confondre à son gré l'espace géographique de la ville natale avec les désordres de son âme. Fuyant de toutes les rigueurs de la discipline et de l'obéissance, Chateaubriand rejoint son camarade Gesril et, avec lui, défie l'autorité familiale et transgresse les règles scolaires et sociales. Les aventures des deux polissons consistaient souvent à braver les dangers de la nature. Voilà comment les manifestations de son mauvais esprit étaient perçues par sa famille :

« Je commençais à passer pour un vaurien, un révolté, un paresseux, un âne enfin. Ces idées entraient dans la tête de mes parents : mon père disait que tous les chevaliers de Chateaubriand avaient été des fouetteurs de lièvres, des ivrognes et des querelleurs. Ma mère soupirait et grognait en voyant le désordre de ma jaquette. [...] je me sentais disposé à faire tout le mal qu'on semblait attendre de moi. »<sup>33</sup>

Mais on verra que *le mal qu'on attendait de lui* aura lieu surtout dans un moment où se croisent la religion et une sexualité en ébullition chez le personnage.

C'est à Dol, en 1778, que Chateaubriand commence ses études. Très tôt il se montre un bon écolier et suit des cours avec des jeunes prêtres cultivés dans les classes de philosophie et de rhétorique. Jusqu'en 1780, il se relayait entre Dol, pour la période scolaire, Saint-Malo,

<sup>32</sup> *MOT*, p. 130.

<sup>33</sup> *MOT*, p. 131.

ville où la famille prenait ses vacances et Combourg où se trouvait la résidence des Chateaubriand. En ce temps-là, le garçon va s'initier dans la vie religieuse, et les doctrines et les rituels de la vie spirituelle vont se mêler à la pédagogie scolaire et aux changements de l'adolescence.

Ce jeune chrétien se voit alors partagé entre les passions de sa virilité naissante et le respect à Dieu. Ici le lecteur connaît quelques-unes de ses hésitations et de ses craintes résultant de ce conflit religieux : il raconte sa confession au père Delaunay lors de sa première communion après avoir passé la veille à lire et à relire avec terreur le livre interdit des *Confessions mal faites* tout en faisant des prières désespérées : « C'est le premier homme qui ait pénétré le secret de ce que je pouvais être. Il devina mes futures passions ; il ne me cacha pas ce qu'il croyait voir de bon en moi, mais il me prédit aussi mes maux à venir. »<sup>34</sup> Après quoi le prêtre, toujours perplexe, aurait prononcé la formule d'une absolution qu'il aurait préféré différer.

Il se passera une séquence d'expériences troublantes dans lesquelles le sentiment religieux se heurte contre les emportements venus des découvertes du corps et de l'imagination. Le personnage-narrateur rapporte, l'un après l'autre, les événements révélant les particularités de son caractère et présente les différentes faces de ses premiers rapports avec le monde : soient les amitiés, soit la perception intérieure des mouvements du corps, soit la révolte contre les maîtres, soit le repli sur soi ; c'est tout un univers de scènes qui vont composer le monde concret du Chateaubriand enfant. Et c'est dans ce monde, animé de diverses anecdotes et de couleurs variées, qu'il va produire ses premières réponses et réactions, ses premiers signes de vie qui pourtant malheureusement ne expriment pas la même fierté et gaieté des enfants du lieu : « J'étais le seul témoin de ces fêtes qui n'en partageât pas la joie. »<sup>35</sup>

La peinture du tableau de la première enfance mènera le narrateur à une réflexion sur son éducation et sur les influences familiales et il aboutit alors à une synthèse sur soi-même. D'après sa conclusion, les humeurs et les rigueurs de ses parents ont rendu ses idées « moins semblables à celles des autres hommes » et imprimé à ses sentiments « un caractère de mélancolie née chez moi de l'habitude de souffrir à l'âge de la faiblesse, de l'imprévoyance et de la joie. »<sup>36</sup> Voilà comment le personnage-narrateur encore en bas âge se distingue de ses

---

<sup>34</sup> *MOT*, p. 180.

<sup>35</sup> *MOT*, p. 143.

<sup>36</sup> *MOT*, p. 150.



pairs et fonde peu à peu dans son récit autobiographique une image d'étranger dans son propre milieu.

Après avoir éprouvé ces désaccords entre le corps et l'âme, puis entre son cercle familial et lui, la mélancolie et l'isolement découlant de ces incompatibilités vont créer une situation singulière et assez féconde dans l'imaginaire du Chateaubriand adolescent. Ce penchant à la mélancolie et au sentiment d'étrangeté va faire évoluer la dimension du moi autobiographique vers de nouvelles formes, mais toujours en entérinant la nature flexible ou inachevée du protagoniste.

### **Le tableau de l'enfance dans les *Mémoires***

À première vue, la construction du récit de l'enfance dans les *Mémoires d'outre-tombe* se montre fidèle aux modèles traditionnels. Pour Marc Fumaroli, en exposant d'abord sa généalogie de noble d'épée et ensuite son enfance dérégulée, Chateaubriand obéirait en principe à la règle traditionnelle de la 'seconde conversion' : « son enfance est pieuse, sa jeunesse vagabonde cesse de l'être, et il revient à la foi, sinon aux mœurs de son enfance, à l'âge de trente et un ans. »

Cependant, ce serait une illusion de croire à une fidélité pleine de Chateaubriand aux modèles traditionnels, car « l'ampleur et la splendeur de ses souvenirs d'enfance et de jeunesse sont sans commune mesure avec ce qu'avait requis jusqu'alors le genre noble des *Mémoires*. » Et à la différence de ses prédécesseurs, « qui passaient au plus vite sur la période informe de leur enfance pour dessiner les traits nets de leur caractère adulte, Chateaubriand s'attarde longuement sur la genèse orageuse, dans ses 'années profondes', de son 'inexplicable moi'. » Confrontée à ce qu'étaient les procédés conventionnels des *Mémoires* des aristocrates contemporains de l'auteur, la particularité du tableau des premières années du mémorialiste serait remarquable. Voilà ce que Fumaroli nous en dit : « Aussi les *Mémoires* que nous ont laissés les nobles d'Ancien Régime passent-ils régulièrement de la généalogie de leur famille à leurs débuts dans la vie adulte, sans s'attarder sur une enfance ni une adolescence par définition non nobles, c'est-à-dire inconnues et indignes d'être publiées. »<sup>37</sup>

L'approche de l'enfance et de la jeunesse à l'entrée des *Mémoires* et ses reflets dans l'ensemble de l'œuvre a trait, selon Fumaroli, à la problématique de la re-création du *royaume*

---

<sup>37</sup> FUMAROLI Marc, *Chateaubriand, poésie et terreur*, Paris, éditions de Fallois, 2003, p. 53.

*perdu*. Il souligne l'importance du mot famille dans le texte. Les enfants y appartiennent à « une famille universelle extra-historique qui, à chaque génération, perd l'innocence en pénétrant dans le monde adulte, civil et historique des adultes », leur vie se fait plutôt auprès des camarades « à l'extérieur d'une ancienne famille d'adultes. »<sup>38</sup> Les repères de l'univers de la jeunesse chez Chateaubriand correspondraient ainsi à la mémoire de ce royaume et c'est surtout dans cet aspect que Fumaroli voit la richesse du texte.

Suivant cette interprétation, Chateaubriand situerait dans sa jeunesse le monde « dépositaire d'un mode supérieur du connaître en voie d'atrophie chez les Modernes »<sup>39</sup> et il discernerait dans ce monde le principe de liberté de la noblesse humaine en voie de disparition.

Fumaroli développe son analyse sur les traces de mélancolie qui se trouve un peu partout dans le récit. Il la considère comme étant le résultat de la perte de la vie printanière, colorée et généreuse de l'ancien monde. Et toujours à propos de ces scènes de la vie enfantine dépeintes par l'écrivain, il ajoute une autre observation qui rejoint ce même esprit :

« Il marque sa préférence pour les troubles et les contradictions fécondes de cet état inachevé de lui-même, et son sentiment d'être l'héritier fidèle, mais penchant sur le déclin, de ces commencements mémorables pour lui seul. Les 'jeux interdits' [...] préfigurent les courses, les aventures, les voyages de Chateaubriand adulte ne tenant pas en place ; les orgies et les transports imaginaires auxquels il s'était livré, adolescent épris d'indépendance et de solitude, [...] laissent prévoir le talent maudit, 'le mal sacré' [...]. Les chimères, les 'félicités d'imagination', mais aussi les souffrances du 'coin de sa vie' dont il reste le seul témoin, il ne les reniera jamais ; bien au contraire, il mesurera toujours davantage combien elles sont supérieures aux tristes et stériles 'vérités' que l'âge lui a fait découvrir. »<sup>40</sup>

Il est intéressant de souligner, dans notre perspective, ce dernier aspect concernant la caractéristique du moi « inachevé » que Fumaroli souligne ; néanmoins notre lecture n'apprécie pas cette subjectivité nostalgique exactement de la même façon que cet auteur. Il est vrai que les marques de ce qu'on pourrait nommer « royaume perdu » sont récupérées et soigneusement mises en place dans le processus narratif des *Mémoires* et il semble plus

---

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 50-52.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 204.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 202.

évident encore que tout un discours mélancolique, ou d'ironie mélancolique, s'étale dans le récit, mais nous n'estimons pas que ce regard envers ce qu'il fut se pose exclusivement dans une perspective passéiste. Promouvoir le passé pour mieux l'envisager semble être tout d'abord le propos de Chateaubriand.

Le narrateur nous laisse voir que deux *rives* sont depuis toujours dans le jeune Chateaubriand et dans la complexité narrative du récit il n'y a pas qu'un sujet monolithique issu uniquement de l'univers aristocratique traditionnel. Au contraire, le narrateur nous apprend qu'il n'avait pas les outils nécessaires pour gouverner sa vie conformément aux besoins et aux attentes de sa famille. Accusé d'indécision et de faiblesse dans ses convictions, le personnage ne se montre pas suffisamment doué pour prendre le devant dans les affaires familiales. En plus, ses intérêts et ses orientations individuels vont à l'encontre de la fierté aristocratique. Ni ses aptitudes ni sa situation à l'intérieur de la famille n'étaient favorables à une sauvegarde pleine des intérêts de son rang : peu de fortune, oubli affectif, indifférence envers son titre : « Je ne sache pas dans l'histoire une renommée qui me tente. »<sup>41</sup> Par ailleurs, les mouvements de révolte et d'opposition envers son milieu renforcent la dimension particulière du caractère du protagoniste.

C'est un être scindé qui ressort en fait de cette écriture. Ce jeune homme, en transformation permanente, à la recherche d'une forme pour décrire sa propre subjectivité trouvera plus tard dans le paradoxe une définition de soi-même :

« Dans l'existence intérieur et théorique, je suis l'homme de tous les songes ; dans l'existence extérieur et pratique, l'homme des réalités. Aventureux et ordonné, passionné et méthodique, il n'y a jamais eu d'être à la fois plus chimérique et plus positif que moi, de plus ardent et de plus glacé ; androgyne bizarre, pétri des sangs divers de ma mère et de mon père. »<sup>42</sup>

Voici donc de quelle manière les relations entre les instances de l'histoire et du moi autobiographique commencent à s'établir. Il y a un temps révolu de la vie familiale et social inaugurant une histoire personnelle. Réunissant et recomposant les souvenirs du pays breton, la voix autobiographique traduit le temps passé : elle est formée par la mémorisation des liens d'amitiés, de la famille, des mœurs locales, des tempêtes et des rochers, d'une ambiance hostile et imposante. Dans ce sens, l'autobiographie n'est pas le résultat d'un refus du

---

<sup>41</sup> *MOT*, p. 240.

<sup>42</sup> *MOT*, p. 534.

culturel, puisqu'elle devient le réceptacle d'une histoire construite et expérimentée. En contrepartie, nous avons insisté parallèlement jusqu'ici sur les images qui rendent visible un type particulier d'isolement, isolement fondé sur un degré remarquable d'autonomie et d'indépendance de ce même sujet autobiographique par rapport à son milieu. Et c'est ce point que nous voulons développer un peu plus maintenant.

### **Une traversée individuelle : le protagoniste dans le château de Combourg**

En 1781, Chateaubriand part pour Rennes et pour Brest où il va demeurer pendant deux ans afin de recevoir son brevet pour intégrer la Marine royale. Il se produit alors une sorte de hiatus géographique et temporel. Le protagoniste, soucieux de son avenir, tarde à prendre une décision sur sa carrière, décision particulièrement difficile dans une phase de distension des événements politiques et militaires.<sup>43</sup> Enfin, que reste-t-il au cadet, sans un gros héritage à rapporter, libéré des regards des parents qui se sont même montrés indulgents par rapport à l'indétermination de sa carrière?

Accaparé par ses doutes, il flirte avec la possibilité de devenir prêtre, puis de suivre l'armée ou la marine, ou encore d'entreprendre un voyage aux Indes (possibilité qui sera envisagée par son père dans une finalité commerciale). Mais le jeune chevalier n'essaye en fait que de gagner du temps : « J'aurais beaucoup aimé le service de la marine si mon esprit d'indépendance ne m'eût éloigné de tous les genres de services : j'ai en moi une impossibilité d'obéir. »<sup>44</sup> Son sentiment le plus profond est sans doute la conscience qu'il ne s'était pas encore trouvé lui-même, et qu'un rendez-vous avec ce moi inconnu l'attendait dans la solitude de Combourg.

La question de l'embaras du choix à propos de sa carrière s'associe symboliquement aux identifications spécifiques de l'univers de ses parents. Le carrefour que forment le foyer

---

<sup>43</sup> PAINTER G, op. cit., p. 81-82, Painter décrit de forme brillante ce moment d'attente:

« Le 17 juin 1783, François-René alla se promener sur le bord de la mer, et marcha vers l'ouest jusqu'à ce qu'il aperçoive le large. Le soleil cuisait ; en songeant aux espaces infinis de l'océan et aux mondes inconnus qui s'étendaient au-delà, il s'allongea sur le sable chaud et s'endormit. [...]. L'escadre du marquis de Vaudreuil rentrait triomphante des Antilles. La guerre avec l'Angleterre était finie. [...]. Son brevet n'arriva jamais. Avec la fin des hostilités, les besoins en hommes diminuaient, peu étaient acceptés, aucun ne pouvait espérer les promotions rapides du temps de guerre. La France royale avait créé une vaste république au-delà des mers, et n'en tira rien que la liberté de l'Amérique, la haine de l'Angleterre et les germes de sa propre révolution. François-René sentait croître sa répugnance. Si la marine ne voulait pas de lui, pourquoi voudrait-il de la marine ? Il aurait aimé se battre, mais les combats avaient cessé ; il désirait ardemment voyager, mais voyager seul et à sa fantaisie. »

<sup>44</sup> MOT, p. 190.

paternel et la famille de sa mère serait à la source des images représentant les chemins possibles de Chateaubriand. Rappelons que les principaux repères des deux mondes distincts se situent tantôt à Monchoix tantôt à Combourg. Le récit de la jeunesse de Chateaubriand dans son ensemble présente les rapports sociaux et familiaux ayant comme fond ces deux villages. Les deux côtés de l'univers parental sont dépeints par le narrateur : le côté paternel et le côté maternel clôturant chacun ses caractéristiques diverses mais en communication vive avec l'enfant.

La lignée paternelle était le château de Combourg plongé dans son ambiance féodale et les inspirations mythiques de Brocéliande où le petit chevalier cultivait l'esprit de solitude et la mélancolie. La famille de sa mère, d'autre part, comblée par les lectures de Fénelon, représentait davantage la gaieté, la légèreté, la souplesse. Selon Fumaroli, Plancoët et Monchoix signifient les atours des âges plus récents de la France royale, ambiance qui reflétait l'esprit prospère et généreux du premier dix-huitième siècle. Un tel milieu paisible et joyeux contrastera avec les profondeurs du passé lourd et profond de Combourg. Chateaubriand envisage le contraste en ces termes : « Ce contraste devient plus frappant, lorsque ma famille fut fixée à la campagne : passer de Combourg à Monchoix, c'était passer du désert dans le monde, du donjon d'un baron du moyen âge à la villa d'un prince romain. »<sup>45</sup>

Voilà comment Fumaroli analyse l'importance de ce *carrefour* dans le trajet du personnage :

« Il aurait pu s'attacher de préférence à Monchoix, rompre avec Combourg, tout quitter pour se faire marin et s'embarquer à Saint-Malo ou à Brest. Dans un geste de retrait qui en préfigure tant d'autres, et qui dessine d'avance son destin, il a soudain abandonné Brest, où il s'apprêtait enfin pour lui un avenir dans la marine royale, il a laissé en plan tous ces préparatifs et il a regagné le château paternel, où pendant deux années de vacances sauvages, en compagnie de sa sœur Lucile, 'il est devenu ce qu'il est'. »<sup>46</sup>

En 1784, au lieu d'accomplir ses humanités et de poursuivre ses études à Dinan pour entrer dans les ordres, il décide de rentrer à Combourg. À propos des expériences qui s'y déroulent, Chateaubriand se réfère à ces jours comme étant « mes deux années de délire. »

<sup>45</sup> MOT, p. 136.

<sup>46</sup> FUMAROLI, *Chateaubriand : Poésie et Terreur*, p. 52.

C'est la période où il rentre au foyer paternel pour se livrer à ses rêveries d'amour.<sup>47</sup> Vivant sous le toit paternel, à côté de sa mère et de sa sœur Lucile, dans une espèce de laxisme familial, notre protagoniste prend son temps afin de se consacrer à ses propres volontés et à ses inclinations qu'il imaginait voir un jour révélées, et peut-être reconnues.

Toujours dans une situation limite, entre l'état mélancolique et le désir de mobilité, le jeune homme se livre à une espèce de vie sauvage alternant le vague du sublime, la peur du père et l'envie de liberté. Les mots qui décriront plus tard son égarement après la mort de son père sont bien adéquats à présent où la liberté et la solitude deviennent presque la même chose : « Cette liberté m'effraya. Qu'en allais-je faire ? À qui la donnerais-je ? Je me défiais de ma force ; je reculais devant moi. »<sup>48</sup>

À côté de cette solitude, les effluves du pur désir, apparemment sans objet, font se manifester son goût de la poésie et de l'écriture. Mais la veine poétique devra à la fois exprimer la mélancolie et s'inspirer de toute la solitude du poète méditatif et retiré au sein de sa petite famille : « C'est dans les bois de Combourg que je suis devenu ce que je suis, que j'ai commencé à sentir la première atteinte de cet ennui que j'ai traîné toute ma vie. »<sup>49</sup> Le calme morne du château du Combourg va alors abriter l'expérience singulière du jeune homme en état d'attente, en suspens ; ces expériences qui formeront ses souvenirs de jeunesse sont ainsi annoncées par le narrateur : « En commençant à parler de Combourg, je chante les premiers couplets d'une complainte qui ne charmera que moi ; [...]. »<sup>50</sup>

Dans cet ajournement dans la demeure paternelle il va entretenir un exercice incessant de rêverie qui se mêle à la sexualité dans la puberté. Le symbole de cet univers ineffable est l'image des sylphides, celles-ci transfigurées selon les inspirations du jeune chevalier dans les jeux de ses chimères et des désirs incontrôlables du corps où il puisera d'ailleurs son énergie poétique.

Au point de vue social le château de Combourg est un achat capital pour la famille Chateaubriand. Son père, comte de Combourg, devient désormais un seigneur du pays, possesseur d'une seigneurie avec tous les droits féodaux que ce domaine et cette position lui assurent. Le seigneur du lieu veut bien contribuer à la vie idyllique de Combourg : il fait ressusciter les divertissements villageois qui avaient leurs racines au Moyen Âge. Le lundi de Pâques, le mardi après la Pentecôte, la foire Angevine, ayant lieu une fois par an, était l'occasion pour revivre les coutumes anciennes. Les jeux et les fêtes avec des acrobaties, des

<sup>47</sup> Ces passages se trouvent entre les chapitres 3 et 12 du livre troisième.

<sup>48</sup> *MOT*, p. 240.

<sup>49</sup> *MOT*, p. 223.

<sup>50</sup> *MOT*, p. 160.

chants, des danses et des nourritures attiraient les gens du village : « Du moins, une fois l'an, on voyait à Combourg quelque chose qui ressemblait à de la joie. »

Hormis ces rares moments de gaiété, tout le reste du temps était rempli par le rituel lourd des habitudes du quotidien de sa famille. Tout prenait un contour sombre dans cette ambiance médiévale : les silences, les entêtements et l'humeur taciturne du père, les mouvements prévisibles, le donjon isolé du garçon. Mais à force d'inspirer la peur et de stimuler la croyance aux fantômes, le foyer familial a poussé le jeune chevalier à endurer les revenants, « on me força à les braver. »<sup>51</sup>

Ainsi, dans le récit du mémorialiste, le château fait figure d'emblème annonçant une transition, ou plutôt deux transitions, car il s'agit en réalité du début et de la fin de deux parcours, celui de l'enfant et celui de l'histoire. Dans les domaines de Combourg le jeune chevalier ressent le passage de son propre temps, le passage de l'enfant à l'homme, et c'est là aussi où le narrateur va faire résonner métaphoriquement la fin du monde féodal et l'attente d'un futur incertain. Ce n'est pas un hasard si les pas de son père gardent le rythme du pendule du château : « Dix heures sonnaient à l'horloge du château : mon père s'arrêtait ; le même ressort [...] semblait avoir suspendu ses pas. »<sup>52</sup>

C'est un sujet en crise, divisé ou en suspens, qui se prépare à *choisir*, un sujet fragilisé qui semble avoir pourtant plus d'outils pour affronter un monde changeant et pour accompagner les oscillations de la démarche de l'histoire, de la force des choses. Enfin, si le changement et la vulnérabilité deviennent son *naturel*, le narrateur-protagoniste peut se mettre à la merci des temps. Les mots de Chateaubriand qui résument son trajet troublé sont incontournables : « Tandis que ma mère soupirais, mes sœurs parlaient à perdre haleine, je regardais de mes deux yeux, j'écoutais de mes deux oreilles, je m'émerveillais à chaque tour de roue : premier pas d'un Juif errant qui ne se devait plus arrêter. Encore si l'homme ne faisait que changer de lieux ! mais ses jours et son cœur changent. »<sup>53</sup> Voilà que l'enchantement et la curiosité du jeune homme lors du départ de Combourg rejoignent la conclusion désenchantée du vieillard.

Dans le texte, on peut saisir une idée obsédante du changement dans laquelle le narrateur synthétise toute son expérience, double et simultanée, du monde et de lui-même. La transformation se trouve à l'intérieur et à l'extérieur du personnage, et elle est le thème et la forme dans le récit. Dans une étude qui est devenue une référence importante parmi les

---

<sup>51</sup> *MOT*, p. 201.

<sup>52</sup> *MOT*, p. 199.

<sup>53</sup> *MOT*, p. 156.

travaux sur Chateaubriand, André Vial examine la notion de changement dans les MOT. Bien qu'il ne s'agisse pas d'une analyse qui vise le plan de la subjectivité du personnage proprement dit, il est pertinent d'ajouter à notre perspective cette analyse qui porte sur la problématique de la temporalité et de la transformation comme catégories centrales de l'ouvrage. Sa thèse est plus ou moins simple : Chateaubriand aurait subsumé la totalité de l'expérience du monde et de lui-même sous la catégorie du changement. Il faut, pour comprendre cela, discerner les époques qui s'entremêlent dans la durée particulière du récit ; Vial saisit différentes formes d'articulation temporelles. Parmi ces formes d'association (du temps de l'événement à celui de l'écriture), il est possible de distinguer : 1- le moment d'autrefois, remémoré au moment où le récit en atteint la date, - parfois plusieurs moments d'autrefois, l'un d'entre eux étant déjà un moment où Chateaubriand se remémorait un moment plus ancien ; 2- le moment où Chateaubriand se remémore, qui est à la fois un moment de son existence et le moment où il écrit ; 3- le moment où il relit, corrige, augmente, ce qui est vrai de toute la première partie, réécrite au lendemain de 1830.<sup>54</sup>

Vial propose une interprétation de cette opération colossale qui fait le relais des éléments épars du temps, des lieux et des images dans le récit : « Il n'accepte de ses souvenirs que les symboles d'un état présent de sensibilité et de jugement qui s'est constitué en lui par la vertu de toute une expérience. Et il les teinte selon que l'exige son besoin. ». C'est qu'un fort sens de relativisme s'instaure dans sa conscience angoissée par le changement et le devenir. Et cette conscience qui va faire le bilan de ses *morts* successives ne fait pas seulement le constat de son propre devenir, elle établit là-dessus, en plus, une « philosophie, et une mélancolie, de la fragilité, de l'inanité et de la mort. »<sup>55</sup> Bref, cette esthétique du changement dégage une dimension narrative dans la superposition des plans ayant la *transformation* comme moteur.

Après ce petit détour qui amplifie un peu plus notre perspective, nous revenons à l'analyse des changements concrets du cœur et du corps du protagoniste. Pour nous, la force de l'idée de mutation est également importante dans la constitution du *caractère* de notre personnage, et ce que nous allons analyser ensuite peut bien être vu comme une espèce de matrice de la subjectivité autobiographique dans le texte.

---

<sup>54</sup> VIAL André, *Chateaubriand et le temps perdu : devenir et conscience individuelle dans les 'Mémoires d'outre-tombe'*, Paris, René Julliard, 1963, p. 110.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 67-68.



## Les sylphides : une dimension psychologique formant le moi autobiographique

Dans le but d'analyser la structure de l'individualité constituant la dimension autobiographique, maintenant nous voulons dégager la fonction de la sylphide en tant que figure essentielle. Cette composante narrative qui contribue à donner forme à la psychologie du protagoniste amplifie et revivifie son espace imaginaire.

Rappelons que la littérature romantique récupère et développe des mythes variés d'origines diverses, dans son refus de la mythologie classique : c'est le cas des sylphides apparaissant dans la mythologie romantique comme une nouvelle source d'inspiration.<sup>56</sup> Jusqu'au dix-neuvième siècle cette ancienne figure de la mythologie celto-gauloise constituait un mythe mineur. N'apparaissant au début que dans une version masculine, le sylphe doit attendre l'année de 1670 pour avoir son correspondant féminin de l'abbé Montfaucon de Villars dont l'esprit cartésien a doté les corps élémentaires de la nature de son équivalent féminin – la sylphide pour le sylphe, la Gnomide pour le gnome, etc. Son ouvrage eut un grand succès.<sup>57</sup> Et à partir de là, la sylphide va petit à petit gagner de l'importance dans la littérature.

Le romantisme est l'âge d'or de la sylphide<sup>58</sup>. Hugo va écrire *Le Sylphe* en 1823 ; mais c'est le ballet de Nourrit, reprenant quelques caractéristiques préexistantes de la sylphide de Montfaucon et de Trilby, qui va fournir l'image visuelle saisissante de la femme idéale qui séduira les écrivains de cette époque. Roulin affirme qu'empruntant « l'image de la femme idéale à Montfaucon, il [le ballet] la met au goût du jour romantique en la rendant inaccessible à l'homme. »<sup>59</sup>

Sans nous attarder sur le contenu du mythe dans toute son évolution, il nous faut juste retenir que le héros est attiré par la beauté et par la pérennité des plaisirs qu'offre la sylphide. Certaines qualités du mythe se transforment mais il représente essentiellement la beauté féminine idéale. Ainsi, la question de savoir si la sylphide est accessible aux hommes ou dans quelles conditions cette relation peut s'établir est une question persistante qui va produire de différentes réponses.

---

<sup>56</sup> Pour l'historique du mythe des sylphides nous nous appuyons sur le travail de Jean-Marie Roulin intitulé « La sylphide, rêve romantique », *Romantisme*, n° 58, 1987.

<sup>57</sup> Le livre de Villars est *Le Comte de Gabalis ou entretiens sur les sciences secrètes*.

Les Anglais et les Allemands, notamment W. Scott et Hoffmann, ne mettent en scène la figure de la sylphide qu'à partir des traductions de Montfaucon et ils reprennent la figure des esprits élémentaires dans une direction tout autre que les Français.

<sup>58</sup> La première œuvre romantique consacrée à la sylphide date de 1832 : c'est le ballet de Nourrit. Le ballet, développant ce mythe, le renforce et marque les débuts de l'ère romantique de la sylphide.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 29.

Se montrant frappé par ce ballet qui est en plein essor dans les années 1830, Chateaubriand semble avoir retenu le mot *sylphide* dans cette circonstance précise. On ne le trouve pas encore dans le « manuscrit de 1826 ». Si la figure de la femme idéale apparaissait déjà dans les *Mémoires de ma vie*, cette créature imaginaire incarnant l'amour sera baptisée seulement après la mise en scène de *La Sylphide* : « Frappé par ce spectacle et par la danseuse étoile, Chateaubriand en restera marqué bien plus que par ses lectures. »<sup>60</sup> La première mention des sylphides chez Chateaubriand nous sera donnée par Sainte-Beuve dans la lecture publique des MOT qui eut lieu en 1834.

Mais essayons enfin de définir le rôle de la sylphide dans les *Mémoires*.

Qu'est-ce qu'en fait la sylphide de Chateaubriand ? Contrairement à ce qu'elle représentait dans son évolution jusqu'alors, dans les MOT la sylphide devient une « singulière création », et avant tout une « création » : elle n'est plus un personnage qui *s'impose* au héros, elle est créée par lui. Et cette création se réalise selon les caprices du narrateur qui sont annoncés à l'entrée du chapitre 8, du livre troisième: « Je me composai donc une femme de toutes les femmes que j'avais vues. » Et il continue à décrire son processus de *création* : « Je changeais aussi ses parures ; j'en empruntais à tous les pays, à tous les siècles, à tous les arts, à toutes les religions. Puis, quand j'avais fait un chef-d'œuvre, j'éparpillais de nouveau mes dessins et mes couleurs ; ma femme unique se transformait en une multitude de femmes, dans lesquelles j'idolâtrais séparément des charmes que j'avais adorés réunis. »<sup>61</sup>

Si la *fabrication* de la sylphide vient, « faute d'objet », remplir un espace vide en représentant la femme idéale et la beauté sublime inaccessible aux mortels et si elle correspond parfaitement aux désirs et aux plaisirs du personnage, elle n'a pas trait en revanche à l'au-delà ou au surnaturel. Dans les *Mémoires* cette figure ne constitue jamais une dimension surnaturelle. Elle vient précisément satisfaire les désirs de son créateur ; elle ne lui fait pas d'exigences ni ne lui promet l'immortalité. Roulin estime que son sens réside plus dans la connotation que dans la dénotation. La sylphide, qui ne vient pas de *l'extérieur*, n'affirme jamais ici sa pérennité ni ne garantit au héros qu'il connaîtra « une jouissance éternelle, toujours nouvelle et parfaite » et que dans ses embrassements ses « vœux irréalisables deviendront à jamais une réalité possible. » Il n'y a pas de recette comme celle donnée par le comte de Gabalis pour qu'elle apparaisse: « [...] il suffit d'un tout petit effort de la part de l'homme pour entrer en communication avec eux (les esprits élémentaires) »<sup>62</sup>.

---

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>61</sup> MOT, p. 210.

<sup>62</sup> Roulin, p. 31.

Dans les MOT la sylphide n'a pas de *voix* : elle est *imagination* pure et se fond donc entièrement avec le protagoniste. En outre, Chateaubriand ne mentionne pas son appartenance à l'élément air, ni n'envisage la chasteté comme condition pour mériter l'amour de la sylphide : « Je me dépouillais de ma nature pour me fondre avec la fille de mes désirs, pour me transformer en elle. »<sup>63</sup>

Pour le jeune Chateaubriand l'apparition de la sylphide arrive généralement dans un moment de solitude ; son évocation dispense la présence de la femme réelle. Dans une certaine mesure, selon nous suggère Roulin, on peut bien percevoir la sylphide, sa femme rêvée, comme la dimension de l'Éternité en opposition à la femme réelle liée à la finitude ou au Temps. Mais dans la négation de toute possibilité d'une vie après la mort, ne nous serait-il pas possible d'interpréter le mythe de la sylphide chez Chateaubriand comme l'amour sous forme d'impasse ? Et dans ce cas-là, ne pourrions-nous associer cette situation limite du protagoniste aux autres contradictions où nous jettent constamment les embarras *terrestres* du narrateur (par exemple, les figures des contrastes et les affrontements qu'on a déjà vus) ?

En ce qui concerne l'image de la sylphide comme aspiration à un idéal féminin, voyons comment le narrateur explique lui-même les ressources de son tempérament produisant ces passions imaginaires : « Si j'avais fait ce que font les autres hommes, j'aurais bientôt appris les peines et les plaisirs de la passion dont je portais le germe ; mais tout prenait en moi un caractère extraordinaire. L'ardeur de mon imagination, ma timidité, la solitude firent qu'au lieu de me jeter au dehors, je me repliai sur moi-même. »<sup>64</sup>

Plutôt que de reconnaître dans les mouvements éthérés de son esprit l'exil de sa propre âme à travers l'amour sublime, il semble plus approprié de placer ces exaltations de la passion et du sexe à l'intérieur même d'une subjectivité *nécessaire* en train d'être définie. La sylphide serait en l'occurrence l'une des composantes qui forme le moi dans le récit. Le narrateur reconnaît en lui la même passion que celle tous les hommes dont il « portait le germe », cependant d'autres traits singuliers de son caractère vont déterminer son inclination à se renfermer en soi-même. Œuvre de la solitude et d'un déchirement psychique douloureux, la sylphide devient, sur le plan autobiographique, un élément vital dans la construction du narrateur-protagoniste qui, dans son trajet, ne se montre pas proprement tributaire de l'évasion des choses terrestres. C'est ainsi que la composition narrative des *Mémoires* va comporter une

---

<sup>63</sup> MOT, p. 215.

<sup>64</sup> MOT, p. 213.

strate psychologique fondamentalement primaire qui mêle le sexuel et l'imaginaire dans la composition du personnage.<sup>65</sup>

Par ailleurs, il est remarquable comment les formes métaphoriques dessinent l'univers de la masturbation chez le jeune homme. Outre le rôle de la sylphide qui a été évoqué ci-dessus, on peut voir dans le passage suivant comment le narrateur concentre à merveille quelques-unes de ces métaphores :

« Accablé et comme submergé de ces doubles délices, je ne savais plus quelle était ma véritable existence ; j'étais homme et n'étais pas homme ; je devenais le nuage, le vent, le bruit ; j'étais un pure esprit, un être aérien, chantant la souveraine félicité. [...] . Tout à coup, frappé de ma folie, je me précipitais sur ma couche ; je me roulais dans ma douleur ; j'arrosais mon lit de larmes cuisantes que personne ne voyait et qui coulaient misérables, pour un néant. »<sup>66</sup>

Il y aura deux conséquences graves de cette jouissance et de ce dérèglement psychique : la maladie et le vertige suicidaire. D'un œil clinique, Chateaubriand décrit les manifestations de ce qu'il appelle lui-même sa folie ou son délire : « J'avais tous les symptômes d'une passion violente ; mes yeux se creusaient ; je maigrissais ; je ne dormais plus ; j'étais distrait, triste, ardent, farouche. »<sup>67</sup> Ces événements arrachent définitivement François-René à son adolescence. Mais il va avouer tout de suite ce qui fut en réalité son péché majeur lié au désespoir moral et psychique: l'acte suicidaire : « De plus en plus garrotté à mon fantôme, ne pouvant jouir de ce qui n'existait pas, j'étais comme ces hommes mutilés qui rêvent des béatitudes pour eux insaisissables, et qui se créent un songe dont les plaisirs égalent les tortures de l'enfer. [...] . Me voici arrivé à un moment où j'ai besoin de quelque force pour confesser ma faiblesse »<sup>68</sup>

La sylphide joue un rôle déstabilisateur chez notre personnage. Elle agit comme élément constitutif de l'imagination de Chateaubriand en le conduisant à un état de folie et de désespoir absolu. Plongé dans une relation amoureuse sublimée, il s'approprie poétiquement le mythe des sylphides lequel concentre les instances du vouloir et du pouvoir, forces qui vont

---

<sup>65</sup> Il existe une étude opportune de J. Cl. Berchet qui rapproche les expériences de l'onanisme dans les textes de Rousseau et de Chateaubriand. « Quoiqu'il en soit, ce qui rapproche Chateaubriand de Rousseau, à cette époque, ne se manifeste pas que dans la structure de leur désir (la relation à des objets imaginaires), mais aussi dans son mode de réalisation : un plaisir solitaire, dans tous les sens du terme. », « Le modèle rousseauiste dans les trois premiers livres des *Mémoires-d'outre-tombe* », Société Chateaubriand, n° 30, 1987, p. 68.

<sup>66</sup> MOT, 215.

<sup>67</sup> MOT, p. 211.

<sup>68</sup> MOT, p. 217.

progressivement prendre de nouveaux visages tout en se prolongeant dans et par les souvenirs du mémorialiste. Ainsi, loin de concevoir la sylphide comme une pure tentative d'évasion, comme une quête de la femme idéale, il convient de remarquer que cette créature éthérée est liée à d'autres éléments de ce qu'on peut considérer comme une subjectivité autobiographique (*l'inachèvement*, les rébellions, la solitude, les délires, la tristesse, le désir, puis le désespoir et la tentative de suicide), et elle va devenir le centre même des métaphores formant l'imagination du jeune homme.

D'autre part, n'étant pas une figure de l'Éternité qui peut garantir l'immortalité du héros, la sylphide ne correspond pas à une figure salvatrice ; elle n'assure donc aucun réconfort au protagoniste : « Je reçus mal ma Sylphide généreusement accourue pour consoler un infidèle. » Dans ce sens, il n'existe ni éloge ni apaisement : la fonction du mythe est précisément de traduire le tourbillon que fut l'apprentissage de l'amour, expérience que le mémorialiste ne recommande pas au lecteur : « [...] ceux qui s'attacheraient à ma mémoire par mes chimères, se doivent souvenir qu'ils n'entendent que la voix d'un mort. » Voilà enfin comment cet amour spiritualisé contribue à présenter, dans les *Mémoires*, la subjectivité forte et nuancée de Chateaubriand.

En outre, remarquons que le narrateur envisage ces expériences comme des symptômes, comme des folies, et, après ce constat, le narrateur met en place un mouvement réflexif qui traverse la composition du récit. Cette dimension réflexive donne une direction interprétative (ou démonstrative) au texte et par là il sera possible de percevoir le recul que prend la conscience réflexive du mémorialiste : « [...] j'étais comme ses hommes mutilés qui rêvent des béatitudes. » Soit par la perplexité, soit par l'autodérision, le protagoniste va prendre ses précautions vis-à-vis de ses propres illusions.

La non soumission absolue du protagoniste aux strictes conditions du monde extérieur a été soulignée dans notre analyse du rapport de Chateaubriand avec sa généalogie et sa tradition. On a vu qu'une relation ambiguë s'établit entre un sujet qui narre (et se construit) et le monde d'où il sort. Il reste encore à étudier le récit de la Révolution et à savoir comment cette subjectivité non univoque évolue dans le texte.

### 4.3 - Le moi autobiographique règle ses comptes avec l'histoire : la construction d'une conscience réflexive sur soi et sur l'Histoire

À présent la question centrale est de comprendre comment notre narrateur-personnage présente une conscience réflexive qui ponctue le narré. Nous croyons que la caractéristique de la dualité elle-même s'ébauchant dès l'origine de la construction du protagoniste forme une stratégie compositionnelle significative d'un personnage qui doit être *disponible* psychologiquement aux vicissitudes du temps historique. En d'autres termes, la structure même du protagoniste correspond aux possibilités d'une nouvelle époque en même temps qu'elle préserve certaines qualités propres à la *nature* ou au caractère du personnage.

De cette façon, le sujet autobiographique devenant en partie réceptacle d'un monde qui change se définit aussi par les règles et par le rythme de l'histoire. Dans les MOT, l'histoire n'est pas écrite par un biographe ou par un historien, il s'en faut de beaucoup ; ici le mémorialiste devient tout d'abord un interprète de son temps présent et sa perspective se construit en fonction de cette adaptation nécessaire à un présent et au futur.

Passons maintenant à ce que nous considérons comme le problème de la constitution du sujet autobiographique *historicisé* dans le texte ; voyons de quelle façon ce sujet singulier parfois irréductible envisage l'histoire, précisément la Révolution française, et se situe face à elle.

#### Les premiers signes de la Révolution

À côté des *lois* du moi autobiographique présentées jusqu'ici, il a été possible de percevoir le montage narratif qui précède le récit des événements de 1789. Dans les livres second, troisième et quatrième une succession d'épisodes familiaux et de représentations du moi, ayant comme nœud les années de délire dans la puberté du protagoniste nous ont laissé entrevoir l'évolution et la construction de notre récit.<sup>69</sup>

D'une façon générale, les épisodes des cinq premiers livres sont chronologiquement organisés. Le récit des années 1788-1789, et précisément celui des événements de juillet

---

<sup>69</sup> Berchet voit dans ce passage du récit de l'adolescence à la Révolution un processus de *naturalisation* de la Révolution comme « une étape biologique dans une crise de croissance ». BERCHET, « Le corps malade de la France : nosographie de la Révolution dans les *Mémoires d'outre-tombe* », Bulletin Société Chateaubriand, n°32, 1989, p. 61-54.

1789, se situent dans le livre cinquième. Du point de vue du déroulement factuel, après le récit de la vie du narrateur à Combourg et des premières études à Dol et à Rennes, nous prenons connaissance de son service militaire à Cambrai et à Dieppe. Ensuite nous avons la présentation du jeune Chateaubriand à la cour de Versailles et l'exposition de la vie solitaire et désenchantée qu'il mène à Paris en 1787. Après une brève galerie de figures littéraires, l'auteur décrit le cadre prérévolutionnaire en présentant les méandres des rapports politiques ainsi que la vulnérabilité des instances représentatives de l'époque.<sup>70</sup>

Chateaubriand a environ vingt ans lorsque commencent les premiers mouvements politiques qui précipitent la formation des États Généraux en 1789. Il se trouve en Bretagne lorsque les premiers signes de la Révolution éclatent – de la fin de 1788 à juin-juillet 1789. L'agitation se manifeste par d'innombrables assemblées et par des débats politiques. Chateaubriand nous montre ici son apprentissage politique : « Mes différentes résidences en Bretagne, dans les années 1787 et 1788, commencèrent mon éducation politique. On retrouvait dans les États de province le modèle des États-Généraux : aussi les troubles particuliers qui annoncèrent ceux de la nation éclatèrent-ils dans deux pays d'États, la Bretagne et le Dauphiné. »<sup>71</sup>

Cet extrait précise l'insertion du protagoniste dans l'horizon politique de la France à l'époque : il signale que c'est précisément en ce moment critique qu'il fait ses débuts dans la vie politique et, plus important encore, le narrateur expose la situation de la Bretagne dans le contexte politique national et son rôle dans le déclenchement des épisodes révolutionnaires.<sup>72</sup>

Les chapitres des MOT qui portent sur la Révolution française sont d'une formidable richesse. Le narrateur-protagoniste crée à la fois un mouvement de fusion et de refus envers sa réalité. Ce mouvement se bâtit littérairement tantôt à partir des métaphores du texte, tantôt dans une composition qui privilégie la place du narrateur-témoin. Composition mobile, mouvementée, dans laquelle une mosaïque sociale s'établit et s'impose. Des images diverses représentant l'ancien et le neuf apparaissent dans cette écriture de la Révolution où l'éclat et la vigueur montrent la variété du tableau. Et le protagoniste définit comme suit, encore une fois, la particularité de son temps : « Ainsi j'ai été placé assez singulièrement dans la vie pour avoir assisté aux courses de la *Quintaine* et à la proclamation des *Droits de l'Homme* ; pour avoir vu la milice bourgeoise d'un village de Bretagne et la garde nationale de France, la

<sup>70</sup> À ce propos, Chateaubriand considère que les parlements, entre autres, servirent pour une large part d'instrument au système philosophique du dix-huitième siècle : ils auraient permis à ces idées de gagner espace et pouvoir.

<sup>71</sup> MOT, p. 267.

<sup>72</sup> Aussitôt après il va participer à la première réunion politique de sa vie lors de sa convocation à Rennes par la noblesse bretonne qui proteste contre l'établissement de la cour plénière.

bannière des seigneurs de Combourg et le drapeau de la révolution. Je suis comme le dernier témoin des mœurs féodales. »<sup>73</sup>

Mais ce témoin des mœurs féodales ne se borne plus à dépeindre le royaume perdu de la féodalité, chose qu'il nous fait bien voir. Et la première exigence pour accomplir son trajet consiste à se situer dans le présent. Il faut tout d'abord savoir où l'on en est dans le présent : « Il faut dans la vie partir du point où l'on est arrivé. Un fait est un fait. »<sup>74</sup> Et pour ne pas obscurcir la vision du présent il est indispensable de chercher chaque jour un nouveau regard, une nouvelle perspective pour trouver enfin le sens historique du moment présent. C'est pourquoi Chateaubriand va parfois examiner les faits en historien, et cette histoire sera incontestablement envisagée.

« Le parlement Maupeou, l'établissement des assemblées provinciales, avec le vote par tête, la première et la seconde assemblée des Notables, la Cour plénière, la formation des grands bailliages, la réintégration civile des protestants, l'abolition partielle de la torture, celle des corvées, l'égalité de répartition du paiement de l'impôt, étaient des preuves successives de la révolution qui s'opérait. Mais alors, on ne voyait pas l'ensemble des faits : chaque événement paraissait un accident isolé.»<sup>75</sup>

Dans cette introduction à la Révolution ouvrant le livre cinq, le Chateaubriand pédagogue décrit et évalue les nombreux signes avant-coureurs du mouvement révolutionnaire. Les premiers mouvements politiques en France, le coup d'œil sur l'histoire de la monarchie, la constitution des états de Bretagne, la tenue des états, les revenus du Roi et de la province, les États de Bretagne en 1789 : ces chapitres apportent au lecteur un ensemble de faits historiques pour mieux situer les épisodes traumatisants de 1789. Le narrateur voit dans la *synthèse* révolutionnaire l'aboutissement inévitable du cours politique des dernières années : chaque événement paraissait *un accident isolé*. Ce type de synthèse forme une dimension analytique importante dans le récit ; sa teneur et son objectif interprétatifs aboutissent d'ailleurs à des « Conclusions » fermant le livre quarante-deux, le dernier livre de l'œuvre.

Alors, comment Chateaubriand, en tant que mémorialiste, va-t-il à l'essence de cette histoire? Comment construire cette sphère discursive inédite qui place notre témoin « entre

<sup>73</sup> MOT, p. 165.

<sup>74</sup> *Réflexions politiques*, dans *Grands écrits politiques*, éd. J. P. Clément, Imprimerie nationale, 1993, t.I, p. 215.

<sup>75</sup> MOT, p. 267-268.



deux univers pour en être le lien, pour consoler les derniers moments d'une société expirante, et soutenir les premiers pas d'une société au berceau » ?<sup>76</sup>

L'auteur va tout de suite occuper son poste de mémorialiste-poète en quête d'un contour narratif particulier afin de rendre compte de tous les niveaux du *désastre*. Du répertoire global des faits le mémorialiste descend aux incidents du quotidien révolutionnaire. Il fait un saut narratif pour décrire les faits bouleversants qui ont lieu à Paris en 1789, y compris les épisodes qui sont devenus les symboles de la marche révolutionnaire.

Le narrateur-témoin passe en revue tous les coins de Paris : les tribunes, les lieux publics, les théâtres. L'euphorie prend tous les esprits. Jour et nuit encombrées de peuple, les rues ne lui permettent plus ses flâneries et pour retrouver le désert il se réfugie au théâtre.

Les descriptions expriment à merveille la complexité du moment. Nous voyons dans le détail Paris prise maintenant par le peuple et en proie aux agitations de juin et juillet 1789, date à laquelle le protagoniste a rejoint la capitale. Il scrute ce paysage troublé où régner les mutineries. L'esprit de rébellion générale paraît stimuler les rendez-vous privés et le monde artistique. Partout avaient lieu des spectacles, des réunions littéraires et des rassemblements politiques. Des personnalités connues – en ascension ou sur le déclin – sont observées dans leurs milieux respectifs et leur portrait nous est tracé : tels Mirabeau ou le ministre Necker. Toutes leurs qualités, leurs faiblesses et leurs ambiguïtés sont exposées. Le narrateur examine la profondeur des transformations dans les menus détails de la vie quotidienne. La construction du récit expose les traits de la France nouvelle qui effacent ceux de la France ancienne :

« Chez M. Necker, chez M. le comte de Montmorin, chez les divers ministres, se rencontraient [...] toutes les nouvelles illustrations de la France, et toutes les libertés des nouvelles mœurs. [...]. Du reste, force duels et amours, liaisons de prison et fraternité de politique, rendez-vous mystérieux parmi des ruines, sous un ciel serein, au milieu de la paix et de la poésie de la nature ; promenades écartées, silencieuses, solitaires, mêlées de serments éternels et de tendresses infinissables, au sourd fracas d'un monde qui fuyait, au bruit lointain d'une société croulante, qui menaçait de sa chute ces félicités placées au pied des événements. »<sup>77</sup>.

---

<sup>76</sup> *MOT*, p. 644-645.

<sup>77</sup> *MOT*, p. 304-305.

Cette époque de transition est rapprochée de l'architecture du temps de Louis XII et de François Ier où les ordres grecs mêlés au style gothique réunissaient les ruines et les tombeaux des siècles passés. Sur cette expérience singulière qui, dans la mémoire historique du narrateur, se rapproche d'une image architecturale qui mêle le classique au gothique, le narrateur livre ses réflexions en ces termes :

« Les moments de crise produisent un redoublement de vie chez les hommes. Dans une société qui se dissout et se recompose, la lutte des deux génies, le choc du passé et de l'avenir, le mélange des mœurs anciennes et des mœurs nouvelles, forment une combinaison transitoire qui ne laisse pas un moment d'ennui. Les passions et les caractères en liberté se montrent avec une énergie qu'ils n'ont point dans la cité bien réglée. L'infraction des lois, l'affranchissement des devoirs, des usages et des bienséances, les périls même ajoutent à l'intérêt de ce désordre. Le genre humain en vacances se promène dans la rue, débarrassé de ses pédagogues, rentré pour un moment dans l'état de nature, et ne recommençant à sentir la nécessité du frein social que lorsqu'il porte le joug des nouveaux tyrans enfantés par la licence».

Ainsi le livre cinq des *Mémoires* reproduit l'instant où les « gens à souliers étaient prêts à sortir des salons, et déjà les sabots heurtaient à la porte »<sup>78</sup>, soit l'heure de la révolte des pauvres.

Dorénavant, le narrateur ne peut plus en quelque sorte être le protagoniste de l'Histoire, il n'est au contraire qu'un spectateur des événements. A peine a-t-il été présenté à la cour, à peine se place-t-il dans la société parisienne en créant ses premiers liens, et voilà qu'il se trouve doublement déplacé par une profonde révolution sociale. Le narrateur se retrouve comme observateur, comme dans cette scène d'ailleurs exemplaire dans laquelle avec ses sœurs et des amis il observe depuis la fenêtre de leur hôtel les rébellions qui éclatent et les têtes que l'on emporte en guise de trophées dans les rues.

Il y a un autre aspect exemplaire concernant les contradictions de la société française qui révèle ce que le mémorialiste considère comme une perception tenant compte de « tant d'idées, qui, par une gradation plus ou moins sensible, faisaient le passage de la société antique à la société moderne »<sup>79</sup> Il est question de la prise de la Bastille et des interprétations sur cet événement qui est devenu un symbole du bouleversement social. Pour Chateaubriand,

---

<sup>78</sup> *MOT*, p. 302.

<sup>79</sup> *MOT*, p. 644.

la Bastille réunit emblématiquement ce que la révolution a de pire et ce qu'elle peut apporter de meilleur, à savoir la violence et la rénovation de l'espèce humaine.

Toujours en spectateur des événements (« Si moi, spectateur [...] ; j'assistai comme spectateur »<sup>80</sup>), il raconte comment les gens accouraient à la Bastille avec le sentiment des vainqueurs et constate qu'une vieille France y comparaisait pour s'éteindre et une nouvelle pour y naître. Dans les rues parisiennes où tout est pêle-mêle, les passants et les héros révolutionnaires se croisent, les prostituées et les sans-culottes commencent à régner. À ce rendez-vous se retrouvent les orateurs les plus fameux, les gens de lettres, les peintres les plus connus, les danseuses et les acteurs les plus célèbres. L'ambiance concentre une exubérance de vie et place côte à côte les meurtres, les orgies et « le respect de la peur ». La *retraite des pédagogues* laisse la route ouverte au peuple délesté des lois et des contraintes sociales, et le mémorialiste ne laisse pas de dépeindre en détail ce choc révolutionnaire. La vivacité du coloris de ce tableau est d'ailleurs la même du portrait de Mirabeau dont les caractéristiques « appliquées sur le fond de beauté particulière à sa race, produisaient une sorte de puissante figure du *Jugement dernier* ». <sup>81</sup>

De ce tableau vif le narrateur passe à une autre dimension du récit qui est celle de la réflexion. La scène des créatures humaines en vacances et égarées reçoit les lumières des commentaires du narrateur.

En évaluant l'épisode de la Bastille Chateaubriand ébauche une digression sur cette expérience sociale inoubliable. D'après lui, un événement, aussi odieux soit-il, si les circonstances sont sérieuses et ont marqué l'époque, ne doit jamais être pris à la légère : « ce qu'il fallait voir dans la prise de la Bastille (et ce que l'on ne vit pas alors), c'était non l'acte violent de l'émancipation d'un peuple, mais l'émancipation même, résultat de cet acte. »<sup>82</sup> Dans cet événement symbolique il veut repérer sa signification authentique et historiquement renouvratrice avec toutes les répercussions que cette transformation entraînait dans les habitudes, les idées et les pouvoirs politiques. Il condamne le fait que l'on apprécie brutalement le simple aspect accidentel et matériel de l'événement au détriment de sa grandeur morale, plaçant ainsi au second plan le rôle de l'intelligence qui avait lancé les fondements du nouvel édifice social.

---

<sup>80</sup> *MOT*, p. 288-289.

<sup>81</sup> *MOT*, p. 296.

<sup>82</sup> *MOT*, p. 289.

Enfin, il y a une distanciation et un rapprochement du narrateur-personnage par rapport aux scènes et aux figures de la Révolution. Par ailleurs, le narrateur ne cache pas sa perplexité ni son entrain gardant toujours son regard en mouvement.

Voilà comment et pourquoi le récit de la Révolution conserve dans une certaine mesure la perspective qui est celle de l'immobilité ou du *regard*, perspective qui ressemble d'ailleurs celle de la solitude et du détachement des premiers pas du jeune Chateaubriand en Bretagne.

### **Dans la traversée historique : le protagoniste dans le *théâtre* de la Révolution**

La voix produite par un narrateur-personnage devenu spectateur peut aussi revêtir le caractère métaphorique du drame. En tant qu'observateur des événements, le narrateur crée une perspective qui peut s'associer, dans le cas de la Révolution, à un procédé particulier : celui de la métaphore théâtrale. Dans les dernières séquences narratives de notre corpus, il y a bien des métamorphoses de la période révolutionnaire qui évoquent la représentation théâtrale. Le langage dramatique s'y trouve instaurée. Cette stratégie du drame n'est pas nouvelle dans les descriptions littéraires faites sur la Révolution, mais, chez Chateaubriand, ce procédé traduisant les effets de la convulsion de 1789 nous semble ici spécialement pertinent puisqu'il sert à révéler le terrain instable où se situe le protagoniste destitué de l'histoire.

Dans cet espace narratif privilégié qui montre la société française en ébullition, Chateaubriand nuance les couleurs, les mimiques, les illuminations différentes pour décrire l'explosion révolutionnaire dans toute son extension. Pour exemplifier les signes de cette stratégie théâtrale nous retenons la manière dont se fait la transition du chapitre 12 au chapitre 13, du livre cinq. Ici c'est Robespierre qui va monter sur les planches. Comment? Son nom apparaît précisément dans le dernier paragraphe de ces deux chapitres. À la fin du chapitre 12, il est brièvement annoncé, non sans amertume et ironie, comme le représentant de la démocratie. Puis, il réapparaît dans le chapitre 13, quand les séances de l'Assemblée nationale deviennent le lieu de la scène suivante avec leurs tribunes encombrées, leurs débats orageux, leurs apostrophes, leurs crises : « Les députés arrivaient en mangeant, causant, gesticulant ; ils se groupaient dans les diverses parties selon leurs opinions ». Dans ce lieu agité et un peu nébuleux, le protagoniste finalement interroge un collègue sur le nom du député, une figure « grise » et « inanimé », qui montait à la tribune : c'était Robespierre. Dans une ambiance où

Chateaubriand avait du mal à discerner les acteurs, le révolutionnaire Robespierre reçoit les lumières du spectacle. Le narrateur nous incite à *voir* le drame en train d'être représenté :

« Les séances du soir l'emportaient en scandale sur les séances du matin : on parle mieux et plus hardiment à la lumière des lustres. La salle du Manège était alors une véritable salle de spectacle, où se jouait un des plus grands drames du monde. Les premiers personnages appartenaient encore à l'ancien ordre de choses ; leurs terribles remplaçants, cachés derrière eux, parlaient peu ou point. »<sup>83</sup>

Dans un article qui examine les procédés de Chateaubriand pour narrer la Révolution dans le *Mémoires*, G. Gengembre analyse les effets narratifs du récit qui s'apparente à un spectacle de théâtre. Il reconstitue le phénomène révolutionnaire à plusieurs niveaux et Paris concentre la *géographie* complète de la Révolution. La transgression, la décomposition, le désordre sont évoqués par le narrateur comme suit : « Tout devient spectacle, car tout se défait et se refait. Métamorphose perpétuelle, Paris est une fête où la vieille France assiste à sa propre mort et la nouvelle va se voir naître »<sup>84</sup>. Tous les éléments sont a priori préparés. La métaphore théâtrale signale à la fois la distance entre le spectateur et le spectacle, et le rapport intime de la fiction au réel, « rapport qui peut aller jusqu'à abolir la distance et les confondre. ». Gengembre va encore plus loin dans son interprétation du déploiement narratif dans cette esthétique du drame:

« Il décèle des tendances fortes de la société française, l'impact de l'événement révolutionnaire, il met en évidence le rapport inédit entre l'accélération historique et la métamorphose sociale, la déstructuration et les recompositions. Par le choix d'une distinction opérée entre ancienne et nouvelle France, Chateaubriand fait de Paris, au sens propre, un microcosme révolutionnaire, il dégage un principe de lisibilité »<sup>85</sup>.

Dégager un principe de lisibilité ne signifie pas être le témoin oculaire des épisodes narrés – en réalité Chateaubriand a *vu* peu de choses de ce qu'il nous raconte – ni n'équivaut à

---

<sup>83</sup> *MOT*, p. 300-301.

<sup>84</sup> GENGEMBRE Gérard, « Le Paris révolutionnaire des *Mémoires d'outre-tombe* ou la scène prodigieuse », in *Paris et la Révolution, Actes du Colloque de Paris I*, n°22, Paris, Publications de la Sorbonne, p. 378.

<sup>85</sup> *Ibid.* p. 384-385.

un témoignage véridique ; le principe de lisibilité signifie en fait la construction d'une traduction essentielle, d'une interprétation authentique de la mutation historique.

Il est vrai que, dans les MOT, le narrateur-spectateur du torrent révolutionnaire en devient aussi son historien. Mais ici Chateaubriand n'est plus l'historien de l'*Essai sur les révolutions* où il remonte le fil du temps en vrai historien et place la Révolution dans cours de l'histoire de l'humanité. Dans notre récit, l'historien devient un narrateur-témoin, c'est-à-dire qu'il s'installe et se dépeint au milieu de la tempête et qu'il veut montrer au lecteur le cours précipité des faits et le spectacle de la brusque transformation sociale. Il faut enfin que la Révolution et lui soient le matériel historique vivant des *Mémoires*. Dans ce sens, dans la perspective de ce narrateur-témoin, la Révolution est le point sensible du récit, une perspective difficile à saisir, un lieu d'où tout ressort et vers où tout s'abyme, et au milieu duquel l'écriture du mémorialiste doit aussi créer son propre cours. La révolution est une longue histoire au présent. Elle est le *présent* proprement dit, en ce sens que le narrateur ne réussit pas toujours à apercevoir complètement ni son étendue ni son terme.

Le phénomène de 1789 étant lui-même le nœud du récit et le matériau du narrateur-protagoniste, comment pourrait-il se placer *narrativement* par rapport au spectacle ? À quoi cela servirait-il de se mettre à la loge du théâtre pour décrire la bourrasque ?

La Révolution ne se réduit pas seulement à la création de nouvelles relations sociales, elle ne s'exprime pas simplement par un savoir nouveau. La distance qu'implique le point de vue théâtral ne traduit pas le problème de façon théorique, objective ou *extérieure*. C'est que la réflexion du témoin qui se veut représentant d'une conscience historique passe par un recul discursif vital et stratégique. Et alors nous pouvons dire, à l'aide de Berchet, qu'il s'agit d'engager un imaginaire global qui se situe à « un niveau du discours où la pensée politique est contrainte de parler par métaphores pour pouvoir rendre intelligible la réalité sociale »<sup>86</sup>.

En ce qui concerne la perspective de l'observateur, éloigné, mais toujours concentré sur la scène du drame, le chemin est double. Dans cette position on peut voir non seulement une distanciation « thérapeutique », selon le terme de Berchet,<sup>87</sup> par rapport à la réalité, attitude d'ailleurs cohérente et qui préserverait *l'unité* de son caractère, mais on peut repérer aussi un arrangement compositionnel propice à l'échange et à la réciprocité, le spectateur étant en tout cas partie du processus de reconnaissance et d'exploration de la scène révolutionnaire. Et voilà comment se réalise le mouvement du sujet de l'écriture

---

<sup>86</sup> BERCHET, « Le corps malade de la France : nosographie de la révolution dans les *Mémoires d'outre-tombe* », op. cit, p. 65.

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 65.

autobiographique par rapport à l'histoire : à côté et dans l'histoire. La tâche du narrateur ne consiste pas à peindre la Révolution d'une seule et même distance mais de la recomposer en ses plusieurs niveaux dans un encadrement complexe. Ainsi, pour aboutir à des perspectives différentes et pour pouvoir représenter ce que la Révolution a été au quotidien sans perdre de vue le cadre général, il a fallu déployer dans toute son ampleur une voix autobiographique conçue esthétiquement.

Par ailleurs, le lecteur apprend dès le début, par le titre même, les *Mémoires d'outre-tombe*, que celui qui parle est déjà le spectre d'un narrateur-défunt qui préserve ses distances par rapport aux événements. Il faut bien réussir sa mort pour continuer à vivre, nous dira Chateaubriand. Il s'agit là de cette façon d'une réponse à une nécessité existentielle : dans la mesure du possible le narrateur formule, rationalise tout ce qui a été vécu comme douleur, folie ou mort dans cette expérience. Les variations de perspective et la superposition des dimensions du récit pourront enfin être surmontées par la position posthume du narrateur.

Mais il ne suffit pas d'accepter la mort ou la métamorphose historique du sujet, choses qui deviennent ici synonymes, il faut également rendre perceptible et acceptable la mort du corps social afin d'en assurer la résurrection. Et le processus de la mort (et de la renaissance) des sociétés suit le même trajet que celui des hommes : « Quand elle sera expiré, elle se décomposera afin de se reproduire sous des formes nouvelles, mais il faut d'abord qu'elle succombe ; la première nécessité pour les peuples, comme pour les hommes, est de mourir. »<sup>88</sup> La Révolution deviendrait-elle une maladie nécessaire ?

Il ressort bien sûr de cette idée une vision sur la Révolution mais aussi une posture artistique de l'écrivain ; et c'est à partir de cette position, en narrateur-poète, que Chateaubriand ira concevoir l'antagonisme social extérieur comme un phénomène intérieur de résonance.

### **Dans la fracture de l'histoire : quelle est la place du poète ?**

Le problème de la contradiction entre le passé et le présent laisse percer dans les MOT la quête d'une synthèse. Les contrastes sur des plans divers qui sont tellement explorés indiquent la recherche d'une forme de coexistence des deux univers contraires, l'ancien et le

---

<sup>88</sup> MOT, p. 824.

neuf.<sup>89</sup> Il nous semble que la problématique identitaire essentielle réside dans le choix entre le principe d'identité d'origine sociale, l'hérédité du Chateaubriand noble, et celui de la volonté individuelle, ou d'une rationalité politique. Que faire pour demeurer fidèle à la complexité de l'Histoire ? S'attacher à la royauté qui a été renversée, puis restaurée, ou adhérer au nouveau jeu politique créé par la Révolution ? C'est-à-dire restituer les formes politiques et sociales anciennes ou accepter les nouveaux chemins de la vie démocratique et républicaine ?

À partir de 1804 le choix politique de Chateaubriand paraît clair : le légitimisme. Il va personnellement s'engager pour le retour de la monarchie des Bourbons, option où il retrouve au moins l'intégrité et le respect de son passé. Mais le mouvement de retour vers le passé que représente cette fidélité envers ses aïeux a des implications plus graves. Postuler en faveur du gouvernement des Bourbons signifiait défendre le rétablissement d'un état de choses qui arrêterait tout le mouvement vers le futur. Dans la France impériale et post-révolutionnaire, restaurer la monarchie traditionnelle impliquait la résurrection d'idées anachroniques, impopulaires, ainsi que la défense d'une vision contre-révolutionnaire dans tous les domaines.

Mais Chateaubriand va plus tard avoir l'occasion d'être au pouvoir pendant la Restauration si désirée ; il mettra ses forces dans une conquête militaire réussie que sera l'expédition d'Espagne en 1823 et luttera pour une monarchie libérale. Mais sa carrière d'ambassadeur et de ministre d'État sera courte et difficile et elle va enfin s'avérer une expérience décevante pour le Chateaubriand homme d'État<sup>90</sup>. Ainsi, quand il s'attaque au légitimisme restauré surtout après 1824, ce sera principalement pour dénoncer sa stérilité et sa paralysie : « Ce fut à l'infécondité de l'évêque d'Autun que les premières œuvres de la Restauration furent confiées : il frappa cette Restauration de stérilité, et lui communiqua un germe de flétrissure et de mort. »<sup>91</sup> Dans les dernières années de la Restauration c'est le tour de Charles X, le dernier roi légitime qui sera également attaqué par Chateaubriand. Puis, il y a Louis-Philippe, en 1830, ce « sergent de ville » qui peut se laisser cracher au visage par l'Europe.<sup>92</sup>

---

<sup>89</sup> Dans la préface qui ouvre la quatrième partie des MOT, J.-Cl. Berchet fait une brève analyse du renouvellement du vocabulaire de Chateaubriand. Le thème du multiple particulièrement dans cette dernière partie a des reflets sur le style de l'écrivain : "il convoque tous les registres, du plus noble au plus familier, du plus poétique au plus technique; il mélange à plaisir les archaïsmes, les provincialismes, les néologismes même." Berchet constate que presque tous les mots rares se concentrent dans la première et dans la quatrième partie de son oeuvre.

<sup>90</sup> Une synthèse de cette démarche politique de Chateaubriand se trouve dans le deuxième chapitre de ce travail.

<sup>91</sup> MOT, p.1080.

<sup>92</sup> Le portrait de Louis-Philippe se trouve dans le livre quarante-deux des MOT, p.941-948.



Où se trouvait alors l'issue politique ? Dans la Révolution qui tue le passé, mais qui aurait quand même séduit Chateaubriand « si elle n'eût débuté par des crimes »<sup>93</sup> ? Dans la Restauration qui fige le présent et empêche le futur ? Ou finalement dans l'Empire de Napoléon qui, tantôt se précipitant vers l'avenir, tantôt reculant vers le passé, se termine sur une catastrophe selon Chateaubriand<sup>94</sup> ?

Comment répondre au problème d'une option en politique prenant vraiment en compte le présent, sans pour autant mourir déchiré entre le parti du progrès qui tire en avant et le parti rétrograde qui tire en arrière. Le roi bourgeois, Louis-Philippe, loin de représenter pour Chateaubriand le rassemblement du passé et du futur, ne fait que tacher et détruire l'un et l'autre. Jugé fort sévèrement par le mémorialiste, Louis-Philippe, ce régicide corrompu par sa liaison avec les forces mercantiles de son temps devient une figure totalement négative qui « conduit sa barque sur une boue liquide »<sup>95</sup>. Ce n'est donc pas ce dirigeant du *juste milieu* qui va réunir les termes contradictoires des deux époques nouvelles pour les surmonter.

Étant écartés les rigueurs de la Révolution, la politique impériale et le faux roi bourgeois des années 1830, le *métissage historique* dont nous parle J.-P. Richard ne peut se faire que par l'intermédiaire d'un « parfait aristocrate révolutionnaire »<sup>96</sup> : Chateaubriand. Face à une double impossibilité, celle du passé et de l'avenir, l'écrivain se voudra l'incarnation du paradoxe, l'homme capable d'entretenir en lui la fidélité la plus complète à l'ancien et au nouveau : « Le monde actuel, le monde sans autorité consacrée, semble placé entre deux impossibilités : l'impossibilité du passé, l'impossibilité de l'avenir. »<sup>97</sup>

Sur ce point nous nous trouvons déjà sur le terrain de la représentation que l'écrivain fait de lui-même. Il n'est plus question ici du Chateaubriand politique qui a connu les méandres du pouvoir, qui a eu affaire aux grands dirigeants et aux hommes éminents de la nation, ni du Chateaubriand qui a été un publiciste combattant : il ne s'agit pas enfin du Chateaubriand qui se consacre aux vérités de l'histoire. Sa conduite et son œuvre politiques, qui d'ailleurs ont été assez bien étudiées par des historiens et des biographes, ne constituent pas notre objet direct d'analyse, il va de soi. C'est de sa mythologie dont il est question ici.

---

<sup>93</sup> MOT, p. 265.

<sup>94</sup> Rappelons qu'en 1804 l'exécution du duc d'Enghien par Napoléon est la cause d'une rupture irréparable entre Chateaubriand et l'empereur.

<sup>95</sup> MOT, t. 2, p. 942

<sup>96</sup> RICHARD, « Chateaubriand, la civilisation, l'histoire », op. cit, p. 486. L'article de J.-P. Richard nous a beaucoup aidé à élaborer la question concernant les *choix* politiques de Chateaubriand. À ce sujet, d'autres textes sont importants ; j'en cite deux : AUREAU Bertrand, *Chateaubriand, penseur de la Révolution*, Paris Honoré Champion, 2001 ; J. -P. RICHARD, *Paysage de Chateaubriand*, Paris, Seuil, 1967.

<sup>97</sup> MOT, t. 2, p. 1010.

Le Chateaubriand mémorialiste invente esthétiquement et symboliquement une image propre dans son texte autobiographique, image dont le fondement historique, on l'a vu, ne cesse pas développer la dimension du *caractère* ou de la psychologie du personnage. De cette manière, les situations concrètes de sa vie et l'homme politique qu'il fut ne correspondent pas nécessairement à l'historicité des *Mémoires* ni forcément à l'image de soi que le narrateur bâtit dans le texte. Ce *décalage* serait pour H. P. Lund la différence essentielle entre « le fait de vivre l'Histoire et le fait de l'écrire ».<sup>98</sup>

Ce point concernant la distance entre la pensée du mémorialiste et celle de l'homme vivant nous semble important pour la fondation du moi autobiographique historicisé que nous essayons analyser dans ce travail. Ici nous pouvons rejoindre Vial pour qui, dans les MOT, il s'agit d'une disposition de la conscience « qui admet dans la conscience ceci plutôt que cela, qui l'y retient, qui le soumet au jugement, à la sublimation du mythe ». Nous lisons ici non le *journal* de toute une vie, mais les *mémoires* qu'écrit ou réécrit un vieillard : « Son passé, cet homme l'a devant lui, - seule présence capable d'en conjurer une autre : ce qu'il lui reste de vieillesse et la mort – seule compensation d'une absence, l'avenir. Il n'accepte de ses souvenirs que les symboles d'un état présent de sensibilité et de jugement qui s'est constitué en lui par la vertu de toute une expérience. » Dans ce sens, on décèlerait une volonté vitale, « la volonté d'ordonner son destin à l'énorme autrui collectif de son temps (ce n'est affaire que d'ambition spirituelle et d'orgueil) de tous les temps. »<sup>99</sup>.

Certes, la voix du narrateur investit dans les écarts entre l'homme de l'écriture et l'homme politique qui diffuse ses enseignements sur les réalités du monde. Cette dualité produit un jeu de bascule entre le poète et l'acteur de la vie mondaine. L'écriture qui ressort de cette idée réserve une place au poète autant qu'à l'homme public et met côte à côte le songes et le savoir, le chimérique et les choses vues.<sup>100</sup> Enfin, Chateaubriand n'a-t-il pas maintes fois lui-même divisé le monde entre celui des songes et du réel ?

Suivons la base de cette formulation *fictionnelle* de soi dans deux citations curieuses du poète : « Dès ma jeunesse, mon impartialité politique ne plaisait à personne [...]; la politique personnelle m'ennuyait ; ma véritable vie était dans des régions plus hautes. »<sup>101</sup> Ainsi, le lecteur apprend que dans l'esprit du grand combattant politique il y a un *refus* de l'Histoire, un désir de pouvoir se passer d'elle ou alors de passer à côté d'elle. Et ce souhait de se soustraire à l'histoire réapparaît à la fin des *Mémoires*, cette fois-ci pour se dispenser de

<sup>98</sup> LUND Hans Peter, *François-René de Chateaubriand : « Mémoires d'outre-tombe »*, Paris, PUF, 1986, p. 63.

<sup>99</sup> VIAL, *Chateaubriand et le temps perdu*, op. cit., p. 68.

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>101</sup> *MOT*, p. 308.

son histoire personnelle : « L'homme n'a pas besoin de voyager pour s'agrandir ; il porte avec lui l'immensité. »<sup>102</sup> C'est frappant : ce voyageur infatigable, « le juif errant » qui a éprouvé le plus grand plaisir de connaître les coins du monde les plus variés (« Je m'avançais vers Athènes avec une espèce de plaisir qui m'ôtait le pouvoir de la réflexion. »), de s'être baigné dans presque toutes les eaux fameuses (« ainsi j'ai bu des eaux du Mississipi, de la Tamise, du Rhin, du Pô, du Tibre, de l'Eurotas, du Céphise [...] »)<sup>103</sup>, cet apprenti errant défend après tout l'immobilité des hommes.<sup>104</sup> Ce chrétien qui se regarde toujours comme un voyageur reconnaît dans une sorte de fixisme le cœur qui fait vivre toute la pensée. Ce ne sont donc plus les repères du monde réel qui orientent l'esprit éclairé : « si dans l'oubli profond de vous-même, dans votre immobilité, dans votre silence vous ne trouvez pas l'infini, il est inutile de vous égarer aux rivages du Gange. »<sup>105</sup>

Il semble évident que l'isolement vis-à-vis du torrent des événements est fécond pour la création du mémorialiste, et il n'en est pas moins vrai que cela se réalise dans les *Mémoires* par le détachement de la subjectivité autobiographique engendrant sa propre autonomie et sa propre dynamique.

### **Dans la fracture de l'histoire : quelle est la voix du poète ?**

Nous avons beaucoup parlé de l'hétérogénéité narrative engendrée par la diversité des genres dans les *Mémoires* et on a vu comment cette stratégie opère dans la perspective du narrateur par rapport à son expérience historique. Mais nous percevons un autre aspect textuelle fort remarquable allant toujours dans le sens de la formulation d'un moi dans/à côté de l'histoire. Cette couche du récit qui nous semble assez intéressante à décrypter forme la perspective textuelle des *Mémoires* que nous avons parfois ici nommée la dimension réflexive ou les commentaires. Il nous faut développer davantage cette question, car plus qu'un fil homogène du récit, plus qu'une strate d'ordre simplement conclusif ou réflexif cette perspective revêt aussi une structure poétique par le moyen de métaphores variées.

---

<sup>102</sup> *MOT*, t. 2, p. 1012.

<sup>103</sup> *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, in : Œuvres romanesques et voyages, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t.2, p.856-857.

<sup>104</sup> J.-Cl. Berchet, à ce propos, constate que chez Chateaubriand « le désir du voyage repose sur cette homologie du désir et du voyage ». Voir « Le voyageur et le poète, Chateaubriand et la découverte des deux mondes », Société Chateaubriand Bulletin, n°35, 1992, p.36.

<sup>105</sup> *MOT*, t.2, p. 1012.

Ce narrateur-protagoniste qui n'est pas toujours en accord avec lui-même, qui s'ennuie et qui doute, et qui a mis des années à faire et à refaire la monumentale image de cet *alter ego* que sont ses *Mémoires*, il compose un moi qui cherche son historicité à un autre niveau <sup>106</sup>. Pour composer des *médiations* dans son écriture (médiation entre songe et réalité, passé et présent, intervention et renoncement, souvenir et disparition, vie et mort) il crée une conscience réflexive qui analyse, interprète, généralise et démontre ; mais pour cela il ne repousse pas le travail poétique. Au contraire, c'est ici surtout que mémorialiste-poète intervient en parfaissant la forme pour rendre sensible, si l'on peut dire, son esthétique du paradoxe.

Ces *médiations* textuelles, qui se situent généralement à la fin de chaque chapitre et qui clôturent le raconté, ouvrent le récit à un exercice de réflexion où la solitude se présente comme une condition stratégique et la mélancolie se manifeste comme un état d'esprit récurrent du narrateur. C'est le cas précisément de l'extrait suivant qui ferme le chapitre 1 du livre trente-quatre :

« Bénie soyez-vous, ô ma native et chère indépendance, âme de ma vie ! Venez, rapportez-moi mes *Mémoires*, cet *alter ego* dont vous êtes la confidente, l'idole et la muse. [...]. Le cercle de mes jours, qui se ferme, me ramène au point du départ. [...]. Qui sait ? peut-être retrouverai-je d'étape en étape les rêveries de ma jeunesse ? J'appellerai beaucoup de songes à mon secours, pour me défendre contre cette horde de vérités qui s'engendrent dans les vieux jours, comme des dragons se cachent dans des ruines. Il ne tiendra qu'à moi de renouer les deux bouts de mon existence, de confondre des époques éloignées, de mêler des illusions d'âges divers, puisque le prince que je rencontrais exilé en sortant de mes foyers paternels, je le rencontre banni en me rendant ma dernière demeure. »<sup>107</sup>.

Voilà une des formes caractéristiques par lesquelles s'expriment les réflexions du narrateur. On voit ici la bataille intime du protagoniste qui n'a des dettes qu'envers sa propre indépendance. L'écrivain cherche du réconfort dans son écriture même : il lui demande de fournir à l'homme égaré dans ses propres souvenirs une image coïncidente entre le présent du vieillard et le passé du jeune chevalier. Le mémorialiste fouille dans le passé les repères d'une identité qui se trouve éparpillée. Mais au-delà d'une réciprocité entre le passé et le présent, le

<sup>106</sup> Lund conclut à ce sujet que le Je-narrateur du texte se dissout en une série d'identités différentes. *Ibid.*, p.62.

<sup>107</sup> *MOT*, t. 2, p. 490-491.

narrateur, libre et voyageur, revenu maintenant à ses instincts primitifs, veut fermer son itinéraire comme il l'avait commencé et sur ce point les deux bouts de son existence se rejoignent.

Mais une autre chose doit être soulignée dans cette réflexion : il ne tient qu'à lui de rattacher ses souvenirs par l'écriture ; car si le monde, de l'extérieur, se charge de ronger son intégrité, c'est l'homme des songes qui doit prendre en charge le travail de réintégration (appeler les songes contre la horde de vérités). D'autre part, on sent percer dans *l'âme de sa vie*, c'est-à-dire dans son *indépendance*, le sentiment de solitude et d'exil, sentiment de fragilité dans le processus perpétuel de recomposition de l'intégrité du sujet autobiographique. On voit alors se dessiner dans cette tension persistante le conflit entre l'homme des réalités et le poète des songes.

Ensuite, un mouvement plus accentué d'échec s'ébauche et le rassembleur de souvenirs va enfin céder à l'autodérision, car le prince exilé ne peut rencontrer qu'un prince banni, et de l'exil au bannissement les songes probablement s'avèreront aussi insuffisants ou contraignants que les vérités.

Toute recomposition du moi se montre ainsi irréalisable puisque les souvenirs ne coïncident plus les uns avec les autres, et que l'écrivain du présent se rend compte de cet inutile voyage vers soi : « Ô misère de nous ! notre vie est si vaine qu'elle n'est qu'un reflet de notre mémoire. »<sup>108</sup> C'est sûrement pour cela que le narrateur avait renoncé à son présent et qu'il avait dès le début placé son moi dans une tombe. Le travail de la mémoire entraîne un travail de destruction : la mémoire « oppose sans cesse mes voyages à mes voyages, montagnes à montagnes, fleuves à fleuves, forêts à forêts, et ma vie détruit ma vie »<sup>109</sup>.

Aussitôt que chacune des images remémorées deviennent matière du langage poétique un mouvement de chute se produit. Les lumières de l'esprit à la recherche du passé sont soumises à l'ombre de leur propre finitude : « Les événements effacent les événements ; inscriptions gravées sur d'autres inscriptions, ils font des pages de l'histoire des palimpsestes. »<sup>110</sup>

Il serait possible de multiplier les exemples de cette voix solitaire qui ambitionne parfois de traverser la crudité et le réalisme des choses.

La mort du temps historique recouvre la mort de l'homme qui correspond aussi à la mort des souvenirs eux-mêmes. La récupération des souvenirs par l'écriture, le seul recours

---

<sup>108</sup> *MOT*, p. 164.

<sup>109</sup> *MOT*, t. 2, p. 603.

<sup>110</sup> *MOT*, p. 140.

du poète, n'est pas susceptible d'assurer la solidité de l'esprit ni de fournir des repères pour une interrogation essentielle qui se retrouve d'ailleurs partout dans le texte. La formulation est faite dans les termes suivants: « Inconnus ce matin, plus inconnus ce soir, nous ne nous en persuadons pas moins que nous effaçons ce qui nous précéda. Et toutefois, chaque minute, en fuyant, nous demande : Qui es-tu ? et nous ne savons que répondre. »<sup>111</sup>

Le passage d'un moi (« ma vie », « mon existence », « j'appellerai ») vers un *nous* est remarquable dans ce dernier extrait. À proportion que le narrateur insiste sur son désenchantement et sur sa mélancolie un rapport d'un autre type s'établit envers le monde, cette fois-ci, envers ses congénères. Le pronom pluriel *nous* signale que cette problématique concerne tous les êtres. En évoquant un destin qui dépasse la singularité du narrateur, le *nous* va produire une généralisation qui franchit le terrain individuel et embrasse une contradiction existentielle censée être commune à tous les hommes.

Observons que, dans cette fusion, entre le moi et les autres le narrateur va ouvrir ses réflexions vers d'autres directions ou d'autres identifications (d'autres renouements ?). Cet effet de réverbération permet de mieux faire entendre la voix de ce narrateur-personnage « aveugle » qui est en train de construire un plan discursif plus large dans l'espace et dans le temps<sup>112</sup>. C'est ainsi que la langue dans son fil syntagmatique va elle-même tâtonner à la recherche d'une solidarité : « Inconnus ce matin, » « et toutefois, », « chaque minute, » « en fuyant, » : les termes interrompus, dans des phrases courtes presque allégoriques, exige que le lecteur s'arrête dans la discontinuité du langage qui traduit dans le niveau syntaxique les disjonctions du parcours du protagoniste. Le rythme discontinu de l'énoncé (la présence remarquable d'asyndètes et d'anacoluthes, par exemple) reflétant la rupture fondamentale du récit forme d'ailleurs l'une des caractéristiques de la prose des MOT.<sup>113</sup>

Dans le cas particulier de notre citation, Chateaubriand se situe lui-même dans l'immensité, dans la grandeur de l'horizon où il devient maître d'un temps et d'un espace sans frontières. Mais, en revanche, cette absence de limites, cette extension indéfinie est contrecarré par une discontinuité syntaxique et métaphorique. Bref, la dilatation de l'espace créant une complicité des êtres – le *nous* – est énoncée, en compensation, par une structure dilacérée, par un sujet qui recherche dans cette communion humaine la correspondance avec

---

<sup>111</sup> *MOT*, t.2, p. 998.

<sup>112</sup> «C'était un aveugle conduisant un aveugle », *MOT*, p.282.

<sup>113</sup> Il y a un ouvrage de Jean Mourot consacré exclusivement à l'étude du style (rythme et sonorité) chez Chateaubriand ; bien que ce livre n'aille pas dans le même sens de notre travail, cette étude se montre assez utile pour connaître minutieusement les rapports de la prose de Chateaubriand avec les structures lyriques. *Le Génie d'un style : Chateaubriand, rythme et sonorité dans les 'Mémoires d'outre-tombe'*, Paris, Armand Colin, 1969.

les fractures irrésolues du moi dans l'écriture. C'est ainsi que dans la dimension autobiographique peut s'installer « une voix qui chante » tout au long du processus narratif.<sup>114</sup>

On vient de voir combien la conscience réflexive du narrateur est présente par une mélancolie qui découle de la perturbation qui traverse le moi et l'histoire, le souvenir et la disparition. Et à cet égard il y a encore un point intéressant à expliciter; car Chateaubriand lui-même n'a pas laissé de théoriser ce problème. C'est dans un chapitre du *Génie du christianisme* intitulé « Du vague des passions » qu'il expose avec beaucoup de netteté sa vision sur cette disposition mélancolique comme caractéristique de l'homme moderne. La mélancolie d'après lui est un état d'âme des hommes dont les facultés actives se trouvent renfermées, sans but et sans objet.

Suivant son raisonnement, plus la civilisation avance, plus cet état « du vague des passions » s'accroît. L'homme qui enrichit son esprit et nourrit son intelligence sans cesse devient un connaisseur des sentiments humains sans qu'il ait vraiment une vie active correspondant à cette capacité longuement mûri dans la solitude. La multitude d'exemples et de livres qui traite de l'homme rend cet être habile sans expérience. Dans ce cas-là, un cœur plein habite un monde vide : « On est détrompé sans avoir joui ; il reste encore des désirs, et l'on a plus d'illusions. » L'imagination est alors abondante et merveilleuse, mais l'existence est « pauvre, sèche et désenchantée. » Cet état d'âme garde une amertume impressionnante ; le cœur se retourne et se replie afin d'employer les forces qu'il ressent comme inutile.

L'un des soulagements pour ce mal est la religion ; « formée pour nos misères et pour nos besoins », mais tout en divisant des chagrins de la terre d'une part, et des joies célestes d'une autre part, « elle fait dans le cœur une source de maux présents et d'espérances lointaines, d'où découlent d'inépuisables rêveries. »<sup>115</sup> Et quand ces âmes ne se rendent pas aux monastères, elles demeurent égarées partout dans le monde sans pouvoir se livrer au monde, dégoûtées par leur siècle. Devenant la proie des chimères, ces êtres voient naître une « coupable mélancolie qui s'engendre au milieu des passions, lorsque ces passions, sans objet, se consomment d'elles-mêmes dans un cœur solitaire. »<sup>116</sup>

Ce qui est déterminant dans cet état mélancolique, c'est l'insuffisance de l'*expérience* : cette maladie est la maladie de l'homme qui n'exerce pas ses facultés *dans* le monde. De quel genre d'expérience s'agit-il ? Pour Chateaubriand l'exercice indispensable à l'intelligence est essentiellement l'exercice politique. Avoir une vraie vie collective, créer une

---

<sup>114</sup> À propos de *Natchez*, Chateaubriand parle d'une « voix qui chante et qui semble venir d'une région inconnu », *MOT*, p. 853

<sup>115</sup> *Génie du christianisme*, op. cit., chapitre intitulé « Du vague des passions », p. 714-716.

<sup>116</sup> *Ibid.*, p. 716.

exubérante existence politique, ce sont des conditions indispensables à tout homme. Une vie politique pleine ne laisserait pas de place à l'ennui ou aux craintes sans objet. « Habiter un monde vide » signifie donc habiter un monde sans pouvoir établir des rapports politiques effectifs.

Faudra-t-il en dire plus? La correspondance entre ces idées et notre question paraît évidente. Chateaubriand a considéré son *Génie*, cet ouvrage paru peu après la Révolution, comme un simple moment dans l'évolution de sa pensée, mais ce texte conservateur que l'auteur n'aurait pas fait de la même façon plus tard nous semble élucider une idée capitale dans notre analyse. La mélancolie disséminée dans notre texte ne trouve-t-elle pas un rapport direct à l'isolement du Chateaubriand politique, à l'impossibilité enfin d'intervenir dans le cours de l'histoire? « Nous autres, vieux serviteurs de la légitimité, nous aurons bientôt dépensé le petit fonds d'années qui nous reste, nous reposerons incessamment dans notre tombe, endormis avec nos vieilles idées, comme les anciens chevaliers avec leurs anciennes armures que la rouille et le temps ont rongées, armures qui ne se modèlent plus sur la taille et ne s'adaptent plus aux usages des vivants. »<sup>117</sup>

Chateaubriand élabore lui-même sa théorie du *vide* politique tout en associant l'absence ou l'impuissance de l'action publique de l'homme politique aux ennuis du cœur. Et, d'autre part, par rapport aux *Mémoires* il se peut constater que l'impossibilité d'agir et d'avoir une place effective dans le cours de l'histoire constitue l'une des questions centrales du récit. D'autant plus que cette impossibilité du présent se joint à une disparition totale du passé, y compris ce tableau *originel* et complet de ses souvenirs familiaux avec tous ses vestiges. Il ne reste qu'un présent stérile et un passé mort, et un historiographe devenu la mémoire vivante et vertigineuse de ces deux univers disparates.

### **Dans la fracture de l'histoire : transformation et discontinuité métaphorique du sujet autobiographique**

Nous continuons à examiner la voix réflexive qui *chante* dans d'autres passages du texte. Outre sa tonalité mélancolique exprimant le rapport du moi autobiographique et du monde (dans le mouvement double de solitude et d'intégration qu'on examinait tout à l'heure,

---

<sup>117</sup> *MOT*, t. 2, p. 811.



par exemple), cette voix nous renvoie à la question du changement qui a été déjà soulevée dans ce travail.<sup>118</sup> Pour fermer notre travail nous avons choisi quelques passages illustratifs de cette idée de mutation dans le texte où l'on verra s'associer admirablement la notion du changement à l'univers métaphorique du récit.

Pour Chateaubriand la transformation est à la fois la nécessité et le malheur de tout homme. Instance en mouvement, l'individu autant que l'histoire pourra bien être caractérisé par la discontinuité: « L'homme n'a pas une seule et même vie ; il en a plusieurs mises bout à bout, et c'est sa misère. »<sup>119</sup> Chateaubriand continue : « Ce fut cette vie étrange qui me perdit. J'avais la simplicité de rester tel que le ciel m'avait fait, et parce que je n'avais envie de rien, on crut que je voulais tout. Aujourd'hui, je conçois très bien que ma vie à part était une grande faute. »<sup>120</sup>

Le discours de mémorialiste aborde directement les écarts que la transformation produit dans le sujet historicisé. C'est *cette vie étrange* qui conduit Chateaubriand à accompagner les rigueurs de son temps, c'est l'impondérable de cette existence changeant qui le pousse dans le tourbillon des événements. Par contre, il conçoit une vie à part. D'ailleurs, la *neutralité* d'une vie parallèle apparaît en effet comme hypothèse ou comme désir dans quelques-unes de ses réflexions (S'il ne s'était pas marié... ; s'il était mort au lieu du camarade Riveul...), mais il n'y a pas de choix possible à côté de l'histoire. Le protagoniste a bien voulu garder la *simplicité* de rester tel que le ciel l'avait fait, c'est dire qu'il a essayé de conserver son ennui dans l'immutabilité de son caractère (« parce que je n'avais envie de rien, on crut que je voulais tout »). Autrement dit, il voulait croire à la consistance et à la constance de son refus du monde, il voulait donc croire à son âme indépendante.

En plus, il a beau insisté sur la vanité des choses, question qui appartient d'ailleurs au vaste répertoire d'idées du mémorialiste.<sup>121</sup> Mais le monde lui-même imposait ses exigences et ses règles et Chateaubriand devra *expliquer* ce dégoût envers les choses qui a l'air d'être une offense pour les autres : « Nous ne voulons pas qu'un homme méprise ce que nous adorons, et qu'il se croie en droit d'insulter à la médiocrité de notre vie. »

Et il en résulte l'instabilité, le changement nécessaire dans un même homme où l'on peut repérer plusieurs vies mises bout à bout, sans qu'il ne soit même possible d'y saisir une

<sup>118</sup> Cette question nous avons présenté dans notre chapitre sur le château de Combourg.

<sup>119</sup> *MOT*, p. 220.

<sup>120</sup> *MOT*, t. 2, 124.

<sup>121</sup> Bernard Sève examine la question de la vanité du monde, thème d'essence théologique, dans ses rapports avec la mélancolie chez Chateaubriand. « Chateaubriand, la vanité du monde et la mélancolie », *Romantisme*, n° 23, 1979, p.31-42.

cohérence. Il lui faudra procéder au ramassage, à l'identification et à la reconstitution des fragments que nous voyons en exécution précisément sur le plan métaphorique.

Dans le livre quatre, en guise de réflexion conclusive, on voit réapparaître la sylphide, image chère au jeune Chateaubriand qui a déjà fait ici l'objet de nos analyses. Cette figure imaginaire liée aux rêveries et aux voluptés se présente ici sous une forme nouvelle. Elle prend maintenant le visage de la mort : « je revoyais mon enchanteresse ; mais elle avait pris, sous les arches gothiques et parmi les tombeaux, quelque chose de la mort : elle était pâle, elle me regardait avec des yeux tristes ; ce n'était plus que l'ombre ou les mânes du rêve que j'avais aimé. »<sup>122</sup>

Ce qui était une création de l'adolescent, ses délires amoureux à Combourg, va réapparaître, quelques années plus tard, dans le jeune homme affolé de ses illusions en pleine solitude dans le vieux Paris. Le nouveau décor parisien remplaçant les bois de la Bretagne et le temps passé forme la toile de fond du fantôme. Le lecteur se trouve dans un va-et-vient, entre les souvenirs de la province et la nouvelle ambiance parisienne où le jeune Chateaubriand éprouvait un profond malaise sans pouvoir cacher complètement son ennui. Replié sur soi-même et transformé par ses nouvelles expériences familiales et sociales (la famille Malesherbes et la petite société intellectuelle de Paris ; la présentation à Versailles), il s'éloigne peu à peu de son passé et de sa ville natale. Dans cette transition, il revoit l'image de ses désirs interdits portant un nouveau masque. La figure devient l'ombre de son passé : « ce n'était plus que l'ombre ou les mânes du rêve ». Maintenant la sylphide revient sans forces, chétive, métamorphosée devant les arches gothiques et les tombeaux parisiens. La figure se détériore et, déformée, elle prend la place d'une composante vitale de la subjectivité du protagoniste d'autrefois.

Les images du passé peuvent en quelque sorte fixer brièvement une perception du présent, en mettant les sylphides en rapport avec la mort et les arches gothiques en rapports avec les bois de Combourg. Mais un élément est constant et participe toujours à cette traversée : la solitude ; c'est pourquoi dans le même paragraphe peu avant d'évoquer le retour de la sylphide prenant « quelque chose de la mort », le narrateur déclare que « si mes bois me manquaient, les temps passés, au défaut des lieux lointains, m'avaient ouvert une *autre solitude* ». <sup>123</sup>

Cette *recomposition* constitue en fait l'expression de la quête d'une continuité *artistique* qui résoudrait la discontinuité réelle et fondamentale du destin du protagoniste dans

---

<sup>122</sup> MOT, p. 266.

<sup>123</sup> Ibid.

l'idée même périodiquement reprise de la contradiction et du devenir universels.<sup>124</sup> De cette manière, les formes changeantes de sa vie peuvent finalement « entrer les unes dans les autres. [...] se croisant et se confondant », là où son berceau porte sa tombe, sa tombe porte son berceau, et où le narrateur lui-même étourdi pourra avouer son vertige devant une espèce d'unité indéfinissable sans savoir plus « en achevant de lire ces Mémoires, s'ils sont d'une tête brune ou chenue. »<sup>125</sup>.

La littérature autobiographique de Chateaubriand se fonde, ainsi, en grande partie sur la reproduction d'une discontinuité et expose une élaboration particulière par ses figures métamorphosées.

---

<sup>124</sup> BERCHET, *Les Mémoires d'outre-tombe: une 'autobiographie symbolique'*, *ibid.*, p. 53.

<sup>125</sup> *MOT*, p. 111.

## CONCLUSION

Connaître le sujet autobiographique des *Mémoires d'outre-tombe* a été notre objectif dans ce travail.

Comment articuler la dynamique des événements (la perspective historique) et l'invention d'une subjectivité propre (la perspective intimiste) ? Quel est le moi des *Mémoires d'outre tombe* et quel est l'aspect que prend l'histoire racontée par ce moi ? Comment le narrateur-protagoniste préserve-t-il son intégrité de sujet dans une histoire devenue à la fois problématique et incontournable ? « Peut-on échapper au temps ? Faut-il épouser son temps, ou bien, au contraire, lui résister ? »<sup>1</sup>

Dans notre parcours il a fallu faire face à ces interrogations qui touchent la composition poétique afin de mieux préciser le sens de la voix autobiographique dans le récit. L'idée selon laquelle le narrateur-protagoniste ne se pense pas en dehors du champ historique ou politique se trouve à la base de notre vision sur la constitution de ce sujet dans les *Mémoires*. Ici, la vision autobiographique ne se fait pas sans la dimension historique.

L'ensemble des livres a présenté une caractéristique spéciale, dans ce propos, étant donné qu'il comprend le début de la trajectoire du protagoniste révélant au lecteur la naissance – et l'invention – d'une subjectivité dans ses premiers contacts avec le monde extérieur.

Mais, d'après nous, la perspective autobiographique des *Mémoires* n'est pas constituée simplement par la description d'une dimension *privée*. Nous ne nous sommes pas consacrés à décrire les différents espaces du récit qui thématisent tantôt l'espace individuel tantôt l'espace social, car il ne s'agissait pas de dresser une cartographie des *Mémoires* pour y distinguer, d'une part, ce qui appartient à l'ordre du monde familial ou intime du personnage, et, d'autre part, ce qui correspond à l'histoire sociale et politique. Autrement dit, ce n'est pas sur une hiérarchie ou une proportion de base thématique concernant la présence du *personnel* et du *social* que s'est situé notre problème. Nous avons voulu poser la question incontournable de la place du narrateur-mémorialiste dans et à côté d'une histoire qu'il est censé représenter ainsi que la signification de l'insertion de cette voix individuelle dans le collectif.

Si court que puisse nous paraître l'espace que Chateaubriand consacre aux épisodes de la Révolution dans les *Mémoires*, les événements révolutionnaires avec toutes leurs

---

<sup>1</sup>BERCHET, « Les *Mémoires d'outre-tombe* : 'une autobiographie symbolique' », op. cit., p. 45.

conséquences n'y ont pas représenté moins un événement fondateur pour l'écrivain : à partir de là le sujet autobiographique ne peut plus se voir comme un individu pleinement autonome ou immuable. Le débat et les *dégâts* de la crise révolutionnaire sont partout dans le texte. La rupture provoquée par la Révolution forme la voix narrative des *Mémoires* et c'est au long de ce trajet que le narrateur-personnage va puiser une conscience particulière du devenir. C'est pour traduire cette expérience originale de ce deuil identitaire qu'il va fabriquer une composition également singulière dans laquelle une réflexion dense à caractère autobiographique est mise en place. Une écriture du moi, d'un seul individu insérée dans les méandres du récit d'une révolution qui suit furieusement son cours est, d'après nous, l'une des questions essentielles posées par le protagoniste : « Que le passé d'un homme est étroit et court, à côté du vaste présent des peuples et de leur avenir immense ! »<sup>2</sup>

Mais on sait que dans cette épopée moderne l'action politique devient pour Chateaubriand de plus en plus improbable. La forme épique est en l'occurrence écartée, car enfin la poésie épique ne s'accorde plus avec ces décors sociaux qui s'écroulent. Et face aux nouveautés de cette histoire la poésie épique « ne peut rien faire des sociétés qui agonisent dans la médiocrité ».<sup>3</sup>

La posture énonciative du narrateur-personnage dans toute sa complexité devient ainsi un enjeu dans l'écriture. J. M. Roulin à cet égard nous en propose une interprétation. Ici, le narrateur, héritant des aspirations à la gloire dans un monde dont les accès sont fermés doit recourir à un travail poétique pour pouvoir réaliser cette ambition. Mais calquer l'écriture autobiographique sur l'histoire s'avère une entreprise ardue pour le poète épique devenu mémorialiste, d'autant plus que la gloire devra, dans ce cas, couronner non une figure de l'Histoire, mais celle même de « l'écrivain sacré héros. »<sup>4</sup> À défaut d'une histoire d'allure épique, dans la direction de la gloire héroïque, d'épée, Chateaubriand va ériger alors un nouveau genre d'œuvre remplaçant la construction autobiographique ciselée au trophée de l'héroïsme efficace. Acte que Roulin considère comme la « difficile épopée de l'homme de

---

<sup>2</sup> *MOT*, p. 178.

<sup>3</sup> Manuel de Diéguez dans un livre intitulé *Chateaubriand ou le poète face à l'histoire* voit dans la formulation du refus du meurtre un élément qui conduit les réactions ultérieures de l'écrivain, mais il y aurait chez Chateaubriand un conflit essentiel entre ce refus criminel et le besoin de la grandeur historique et cosmique propre à l'épopée qui se construit en réalité sur l'acceptation du meurtre. Rappelons que Chateaubriand dans un article célèbre paru dans le *Mercur de France* en 1807 et qui lui valut la disgrâce impériale affirme que « les actions magnanimes sont celles dont le résultat prévu est le malheur et la mort. » Cité par André Wartelle, « Chateaubriand et le rôle de l'historien », *Société Chateaubriand, Bulletin* n°41, 1998.

<sup>4</sup> Paul Bénichou va parler du « sacre de l'écrivain » dans son livre intitulé *Romantismes français I – Le Sacre de l'écrivain, le temps des prophètes*, Paris, Gallimard, 2004.

lettres ».<sup>5</sup> Et c'est dans cet héroïsme virtuel que la conscience réflexive, toujours présente, va dévoiler sous l'éclat héroïque « le vêtement d'Arlequin »<sup>6</sup>, et que le geste narratif va reproduire les effets d'un miroir qui renvoie la vanité pour reflet à la gloire et à l'éphémère comme écho à l'éternité.

Mais si les aventures de l'histoire moderne ne sont plus compatibles avec l'idéologie des vertus aristocratiques et de l'héroïsme, elles ne vont pourtant pas empêcher le mouvement autobiographique. Au contraire : quoique celui-ci constitue parfois une zone trouble du récit, la relation entre le *moi* et le temps historique, (temps qui le mémorialiste témoigne et dans lequel il se situe, ce vrai lieu de mémoires) devient en effet le matériau d'une écriture *personnelle*.

Mais cette voix autobiographique des *Mémoires*, on l'a bien vu dans les observations de J. Lecarme, n'est pas *limpide*, ni ne constitue ce qu'on tient en général pour une autobiographie conventionnelle. Ainsi, dans notre perspective, sans prendre les *Mémoires* pour un texte pleinement autobiographique, nous avons suivi la construction du moi en ce qu'il a de particulier. Et c'est dans ce sens qu'on a exploré le contour de la voix narrative et que nous avons constaté que le moi comprend quelques éléments fondateurs d'une subjectivité *autobiographique* ainsi qu'un mouvement réflexif qui vient avec. Nous avons saisi fondamentalement deux aspects de ce moi : les caractéristiques d'une subjectivité du personnage et sa couche réflexive, celle-ci concentrant les paradoxes du narrateur-protagoniste en différents niveaux.

Une des fonctions de la voix narrative est de promouvoir les nuances de la subjectivité et la vision du monde du protagoniste. Prenant souvent la forme de l'ironie, de la perplexité ou de la mélancolie elle jouera plus d'un rôle dans le texte. Tantôt elle prétend mettre en cause les circonstances insaisissables de l'histoire des hommes, tantôt elle essaie de formuler des réponses pour l'« avenir du monde »<sup>7</sup> ou des interprétations sur les sociétés nouvelles en train de se former, tantôt elle narre le travail des *ruines* dans le récit. Ce moi narratif va se définir selon un univers significatif d'images véhiculant tantôt une scission, tantôt une étrangeté. Mais remarquons que là, dans ce rapport étroit entre le moi et l'histoire, tout n'est pas assujettissement à la tradition aristocratique ou au monde nouveau révolutionné : le moi cherche malgré tout à préserver une intériorité propre, à l'intérieur même du tourbillon de l'histoire.

---

<sup>5</sup> ROULIN J.M., « La difficile épopée de l'homme de Lettres - la vie d'Alfieri et les *Mémoires d'outre-tombe* », *Europe*, n°775-776, nov.-déc. 1993, p. 93-107.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 105.

<sup>7</sup> « L'avenir » est le titre du chapitre 14 du livre quarante-deuxième des *Mémoires*.

Comment cette subjectivité autobiographique se présente-t-elle? *Vidée* et *remplie* à la fois de tout contenu préétabli, du poids de toute définition reçue, de toute charge marquée ou déterminée uniquement par la tradition, par l'idée clef de changement permanent qui porte le récit, le personnage se trouvera en état de prendre en charge son histoire d'un mode critique, et, plus que cela, il deviendra lui-même la conscience vivante de l'histoire en représentant dans sa personne, représentée dans ses mémoires, les principes, les idées, les événements, les catastrophes, enfin le mouvement complexe de son temps.

D'autre part, nous l'avons déjà mentionné, une sphère réflexive de cette voix narrative concentre l'analyse des expériences du protagoniste, tout en transformant parfois le mouvement réflexif en une sorte de rêverie transformée en littérature. Et là, les contradictions qui meuvent le processus narratif sont encore plus visibles, car ces réflexions deviennent une forme d'expression que choisit un homme détaché de l'histoire, homme solitaire en transformation difficile et nécessaire: « Abandonnons-les, ces souvenirs ; les souvenirs vieillissent et s'effacent comme les espérances. Ma vie va changer, elle va couler sous d'autres cieus, dans d'autres vallées ».<sup>8</sup>

Aussi, dans cette perspective d'une conscience réflexive on peut évaluer toute la distance du narrateur par rapport à la grandeur épique ; plus la posture se fait contemplative, plus l'œuvre parle sans pathétique ni fureur, « comme si le poète, sorte de rédempteur discret, prenait à sa charge toute horreur du monde pour une manière de rachat ? »<sup>9</sup>

Enfin, le déploiement du moi se fait sans se retenir, ce qui peut paraître inévitable dans l'orientation naturellement rétrospective du mouvement autobiographique où en principe tout devient parole dans l'optique d'un auteur-narrateur-personnage. Chez Chateaubriand, cependant, la voix individuelle possède un contenu saisissant et, de la même façon que chez Rousseau d'ailleurs, une interrogation existentielle qui jalonne le texte. On retrouve disséminée la question « qui suis-je ? », ou encore : « [...] ai-je une patrie ? Dans cette patrie ai-je jamais goûté un moment de repos ? », « Dois-je continuer ces Mémoires ? »<sup>10</sup>

Voilà que le lecteur retrouve sous différentes formes cette quête identitaire dont le prolongement est l'interrogation sur son propre lieu : lieu individuel, lieu historique. Ces questions qui circonscrivent les inquiétudes du narrateur, ce moi qui pose des questions sur soi se retrouvent dans les séquences les plus inattendues du texte. Le personnage-témoin erre, traverse les pays et les coins du monde, et porte une voix réflexive qui s'exprime dans tous les

---

<sup>8</sup> *MOT*, p. 381.

<sup>9</sup> DIEGUEZ, *op.cit.* p. 49.

<sup>10</sup> *MOT*, t. 2, p. 938, 939.

lieux. À cet égard, on pourra alors dire que le souci de révéler son *intérieur* est indissociable du besoin de vérifier le lieu de sa propre énonciation.<sup>11</sup>

La définition de cette perspective énonciative apparaît déjà dès les premiers livres où une dualité se manifeste à partir des relations difficiles entre les deux pôles temporels, le passé et le présent, et d'une tension importante entre ces univers qui s'opposent. L'esprit du narrateur ne coïncide jamais ni avec le présent ni avec le passé de ses aïeux, situation de laquelle va ressortir le dilemme de l'autobiographie dans l'histoire. Et l'écrivain pousse à la limite cette situation de conflit. La conséquence esthétique significative en est le renouvellement permanent de la voix narrative soutenant le narré. Sur le plan textuel ce lien entre les limites du réel et la force créatrice du récit se voit dans les formes compositionnelles que nous avons analysées.

Bref, nous synthétisons ainsi le point de vue qui a organisé notre étude : le narrateur-protagoniste en rapport permanent à l'histoire établit une subjectivité autobiographique qui conserve une autonomie *relative* par rapport à l'histoire. Et cela se réalise essentiellement par la fondation d'un sujet qui garde une indépendance et qui veut prendre ses distances par rapport à son histoire. Mais ce mouvement ne se réalise curieusement pas sans que le narrateur ait d'abord assumé de la forme la plus radicale les effets de cette même histoire sur soi.

Sur ce point, il faut dire que notre analyse rejoint une des conclusions de Jean Claude Berchet pour qui le récit des *Mémoires* forme une « synthèse organique » où il reconnaît un fonctionnement dialectique des parts avec la totalité (entre individu et société, nature et histoire, action et rêve, par exemple). Et cette relation dialectique du fragment avec la totalité qui consisterait à reconstituer des « ensembles avec des parties » caractériserait la démarche intellectuelle de ce qu'on pourrait appeler la crise des Lumières. Chateaubriand aurait su alors « créer dans cette 'autobiographie symbolique' une unité formelle assez *productive* pour exprimer la variété du réel. »<sup>12</sup>

Quelle serait encore la réflexion possible concernant le rapport entre l'écriture des *Mémoires* et le geste politique ? Serait-il possible de renouer ce dernier *acte* littéraire de l'écrivain aux besoins d'une intervention de l'homme politique ? La fibre héroïsante se trouverait-elle dans le travail du mémorialiste là où l'on entrevoit les valeurs de l'engagement

---

<sup>11</sup> BERCHET, *op. cit.*, p. 48.

<sup>12</sup> BERCHET, *MOT*, p. LXIII.



et du sacrifice de soi ? Cette fibre sera-elle responsable en partie de cette admiration du narrateur-protagoniste pour l'exaltation subjective ?<sup>13</sup>

Ce qui nous semble sûr, c'est qu'à côté de cette voix qui « chante » il y a une voix forte qui *parle*. Le renoncement à la gloire ancienne, on l'a dit, ne signifie pas nécessairement le renoncement complet à toute forme *d'action* et dans le cas des *Mémoires* celle-ci est au moins mise en œuvre par la voix littéraire d'un moi puissant bien que divisé. Il nous semble que ce moi ne se rend pas au nihilisme ni renonce entièrement à *l'action*, en ce sens que le discours autobiographique, en tant qu'acte autobiographique, peut créer un langage propre d'intervention sociale.

---

<sup>13</sup> John JACKSON parle de ces valeurs aristocratiques, de cette « fibre héroïsante » afin de développer une analyse qui va dans un autre sens. *Mémoire et subjectivité romantiques (Rousseau, Hölderlin, Chateaubriand, Nerval, Coleridge, Baudelaire, Wagner)*, Paris, José Corti, 1999.

## BIBLIOGRAPHIE

### 1. Oeuvres de Chateaubriand

*Mémoires d'outre-tombe*, éd. établie par Jean-Claude Berchet, 2 t., Paris, LGF, 2003-2004.

*Mémoires de ma vie*, in *Mémoires d'outre-tombe*, t.1, Paris, LGF, 2003.

*Mémoires d'outre-tombe*, éd. établie par Maurice Levaillant et Georges Moulinier, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1951, 2 volumes.

*Memorias de ultratumba (libros I-XII)*, trad. J. R. Monreal, Acantilado, Barcelona, 2006

*Génie du christianisme*, éd. établie par Maurice Regard, Paris, Gallimard, Coll. Bibliothèque de la Pléiade », 1978.

*Essai sur les révolutions*, éd. établie par Maurice Regard, Paris, Coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1978.

*Atala*, in Oeuvres romanesques et voyages, tome 1, éd. établie par Maurice Regard Paris, Gallimard, Coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1969.

*René*, in Oeuvres romanesques et voyages, tome 1, éd. établie par Maurice Regard Paris, Gallimard, Coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1969.

*Les Natchez*, in Oeuvres romanesques et voyages, tome 1, éd. établie par Maurice Regard, Paris, Gallimard, Coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1969.

*Vie de Rancé*, in Oeuvres romanesques et voyages, tome 1, éd. établie par Maurice Regard, Paris, Gallimard, Coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1969.

*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Oeuvres romanesques et voyages, tome 2, éd. établie par Maurice Regard, Paris, Gallimard, Coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1969.

- *Les aventures du dernier Abencérage*, Paris, Gallimard, Textes e dossier, 2006.

## **2-Ouvrages critiques sur les *Mémoires d'outre-tombe* et sur Chateaubriand**

*Actes du Congrès de Winsconsin pour le 200è anniversaire de la naissance de Chateaubriand*, éd R. Switzer, coll. Histoire des idées et critique littéraire, Genève/Madison, Droz/University of Winsconsin,1968.

AUREAU Bertrand, « Chateaubriand et la Révolution de l'athéisme », Société Chateaubriand, *Bulletin* n°41, 1998, p 47-53.

\_\_\_\_\_, *Chateaubriand, penseur de la Révolution*, Paris, Honoré Champion, 2001.

BARBERIS Pierre, *Chateaubriand, une réaction au monde moderne*, Paris, Larousse, coll. « Thèmes et textes », 1976.

BAUDE Michel, « Le moi au futur : l'image de l'avenir dans l'autobiographie », *Romantisme*, n°56, 1987, p. 29-36.

BENICHOU P. *Romantismes français I. Le sacre de l'écrivain. Le Temps des Prophètes*, Gallimard, 2004.

BENREKASSA Georges, « L'énigme, le secret, l'oubli », *Romantisme*, n°56, 1987, p. 21-27.

BERCEGOL Fabienne. *La poétique de Chateaubriand: le portrait dans les "Mémoires d'outre-tombe"*. Champion, 1996.

BERCHET J.-Claude, « Le corps malade de la France : nosographie de la Révolution dans les *Mémoires d'outre-tombe* », Société Chateaubriand, *Bulletin* n°32, 1989, p.61-65.

\_\_\_\_\_, « Le Moi, l'histoire », 1789-1848, textes réunis par D. Zanone, Grenoble, Univ. Stendhal, Ellug, 2005, p. 39-69.

\_\_\_\_\_, « Le modèle rousseauiste dans les trois premiers livres des *Mémoires d'outre-tombe* », Société Chateaubriand, *Bulletin* n°30, 1987, p.56-70.

\_\_\_\_\_, « Chateaubriand et Mirabeau », Société Chateaubriand , *Bulletin* n° 29, 1986, p. 35-42.

\_\_\_\_\_, « Un voyage vers soi », Poétique, Seuil, n°53, février 1983, p. 91-108.

\_\_\_\_\_, « Le rameau d'or : les emblèmes du narrateur dans *Les Mémoires d'Outre-Tombe* », *CAIEF*, n° 40, mai 1988, p. 79-95.

\_\_\_\_\_, « Le 'juif errant' des *Mémoires d'outre-tombe* », *Revue des sciences humaines*, n°245, janvier-mars 1997, p. 129-150.

\_\_\_\_\_, «Et in Arcadia Ego», *Romantisme*, n°51, 1986, p. 85-104.

\_\_\_\_\_, « Dossier Chateaubriand », *Romantisme*, n° 13-14, 1976, p. 243-53.

\_\_\_\_\_, « Du nouveau sur le manuscrit des *Mémoires de ma vie* », Société Chateaubriand, *Bulletin* n° 39, 1997, p. 31-41.

\_\_\_\_\_, « Le manuscrit autographe du livre I des *Mémoires de ma vie* de Chateaubriand *RHLF*, 1987, p . 713-32.

\_\_\_\_\_, « Le voyageur et le poète » Société Chateaubriand, *Bulletin* n° 35. 1992, p. 35-39.

\_\_\_\_\_, « La dernière partie des *Mémoires d'outre-tombe* », *Chateaubriand et les Mémoires d'outre-tombe, 4<sup>e</sup> partie*, Paris, CDU/Sedes, coll. « XIXe siècle », Paris, 1990, p. 5-45.

BERCHET, Jean-Claude (dir.), *Chateaubriand et le tremblement du temps*, Colloque de Cerisy, Presses universitaires du Mirail, Toulouse, 1995.

BERGER Guy, « Chateaubriand face à l'histoire », CAIEF, n°47, mai 1995, p. 283-303.

BERTHIER Philippe, « Le genre humain en vacances », Société Chateaubriand, *Bulletin* n°32, 1989, p. 42-47.

\_\_\_\_\_, « Ut pictura memória », Société Chateaubriand, *Bulletin* n° 38, 1996, p. 73-80.

\_\_\_\_\_, *Stendhal et Chateaubriand, Essai sur les ambiguïtés d'une antipathie*, Histoire des idées et critique littéraire, 1987.

\_\_\_\_\_, « Dernières italiques », *Chateaubriand et les Mémoires d'outre-tombe*, 4<sup>e</sup> partie, Paris, CDU/Sedes, coll. « XIXe siècle », Paris, 1990, p. 111-142.

\_\_\_\_\_, (dir.), *Chateaubriand mémorialiste. Colloque du cent cinquantième (1848-1998)*, Droz, Genève, 2000.

BERTIER de SAUVIGNY, Guillaume de, *Chateaubriand, homme d'Etat*, Cristel, 2001.

BONNET Jean-Claude, « Le nageur entre deux rives : la traversée comme expérience révolutionnaire », Société Chateaubriand, *Bulletin* n°32, 1989, p.55-60.

CAVALLIN Jean-Christophe, *Chateaubriand cryptique ou Les confessions mal faites*, Paris, Champion, 2003.

\_\_\_\_\_, *Chateaubriand et 'l'homme aux songes' : l'initiation à la poésie dans les 'Mémoires d'outre-tombe' : l'initiation dans Mémoires d'outre-tombe*, PUF, Paris, 1999.

\_\_\_\_\_, *Chateaubriand mythographe, autobiographie et allégorie dans les 'Mémoires d'outre-tombe'*, Paris, Honoré Champion, 2000.

CHAOUAT Bruno, « Comment on maquille l'histoire, Chateaubriand inconnu », *Revue des Sciences Humaines*, n°247, juil-sept 1997, p. 133-151.

\_\_\_\_\_, « Restaurer les *Mémoires d'outre-tombe* : une fiction éditoriale », *Romantisme*, n° 91, 1996, p. 99-110.

CLARAC P., *À la recherche de Chateaubriand*. Paris, Nizet, 1975.

CLÉMENT Jean-Paul, « Chateaubriand et la liberté », Société Chateaubriand, *Bulletin* n°29, 1986, p. 43-50.

\_\_\_\_\_, *Chateaubriand politique*. Hachette, "Pluriel", 1987.

\_\_\_\_\_, *Chateaubriand, biographie morale et intellectuelle*, Grandes biographies, Flammarion, 1998.

COIRAULT Yves, « De Retz à Chateaubriand : des mémoires aristocratiques à l'autobiographie symbolique », *Revue d'histoire littéraire de la France*, n°1, janvier/février, 1989.

COMPAGNON A., « Poétique de la citation », *Chateaubriand Mémorialiste, Colloque du cent cinquantième (1848-1998)*, textes réunis par J.-Cl. Berchet et Ph. Berthier, Genève, Droz, 2000, p. 235-250.

DELON Michel, « Une voix au carrefour des siècles », *Europe*, n°775-776, nov-déc 1993, p. 3-6.

DIDIER Béatrice, « Le roman noir et la mise en scène de la Révolution dans les *Mémoires d'outre-tombe* », Société Chateaubriand, *Bulletin* n°32, 1989, p. 48-54,

\_\_\_\_\_, « De l'émigration à l'exil intérieur. Chateaubriand, les *Mémoires d'Outre-tombe* », p. 59-80, *CAIEF*, n° 43, mai 1991.

DIEGUEZ M. de, *Chateaubriand et le poète face à l'histoire*, Paris, Plon, 1963.

DIESBACH Ghislain de, *Chateaubriand*, Perrin, coll. Tempus, Paris, 2004.

DUBÉ Pierre A., *Nouvelle bibliographie refondu et augmentée de la critique sur F. R. de Chateaubriand (1801-1999)*, Paris, Nizet, 1999.

FUMAROLI Marc, *Chateaubriand – Poésie et terreur*, Paris, Éd. de Fallois, 2003.

GAUTIER Jean-Maurice, *Le style de 'Mémoires d'outre-tombe' de Chateaubriand*, Droz, Librairie Minard, 1959.

GENGEMBRE Gérard, « De Mme Staël à Chateaubriand via Bonald : une nouvelle poétique », Société Chateaubriand, *Bulletin* n°43, 2000, p. 53-61.

\_\_\_\_\_, « Le naufrage du monde moderne », *Europe*, n°775-776, nov-déc 1993, p. 119-128.

\_\_\_\_\_, « Le Paris révolutionnaire des *Mémoires d'outre-tombe*, ou la scène prodigieuse », in *Paris et la Révolution*, Actes du Colloque de Paris I, 14-16 avril 1989, présentés par Michel Vovelle, Paris, Publications de la Sorbonne, n° 22, 1989, p. 377-386.

GREVLUND Merete, *Paysage intérieur et paysage extérieur dans les 'Mémoires d'Outre-Tombe'*, Paris, Nizet, 1968.

HERON Pierre-Marie, « L'autoportrait en jeu dans *Mémoires d'outre-tombe* », *Romantisme*, n°81, 1993.

HOFFENBERG Juliette, « L'Enchanteur malgré lui », *Poétique*, Seuil, n°70, avril 1987, p. 193-207.

JACKSON J., *Mémoire et subjectivité romantiques (Rousseau, Hölderlin, Chateaubriand, Nerval, Coleridge, Baudelaire, Wagner)*, Paris, José Corti, 1999.

LEHTONEN Maija, « Le narrateur et la situation narrative dans *Les Mémoires d'Outre-Tombe* », *Nineteenth-Century French Studies*, vol.18, n°3/4, 1990, p. 315-329.

LOGE Tanguy, « Chateaubriand et les milieux littéraires pendant l'émigration », Société Chateaubriand, *Bulletin* n°32, 1989, p. 72-79.

\_\_\_\_\_, « Chateaubriand et les milieux littéraires en 1789 », Société Chateaubriand, *Bulletin* n°31, 1988, p. 78-83.

LOTTMAN H. R, *L'écrivain engagé et ses ambivalences : De Chateaubriand à Malraux*, Paris, Odile Jacob, 2003.

LUND Hans Peter, « Aux origines des *Mémoires d'outre-tombe*, Les beaux arts et le *Voyage en Italie* », *Europe*, n°775-776, nov-déc 1993, p. 74-84.

\_\_\_\_\_, *Chateaubriand, Mémoires d'outre-tombe* Paris, PUF, "Études littéraires", 1986.

\_\_\_\_\_, « Chateaubriand et les ailleurs de l'écriture », *Chateaubriand et les Mémoires d'outre-tombe, 4<sup>e</sup> partie*, Paris, CDU/Sedes, coll. « XIXe siècle », 1990, p. 46-79.

MACCHIA Giovanni, « L'homme de la mort », *Europe*, n°775-776, nov-déc 1993, p. 7-21.

MICHAUD Stéphane, « Dogmes et cauchemars dans l'Apologétique romantique », *Romantisme*, n° 52, 1986, p. 69-75.

MONTALBETTI Christine (dir), *Chateaubriand, la fabrique du texte*, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 1999.

MOREAU Pierre, « Chateaubriand entre Montaigne et Pascal », *CAIEF*, n°21, 1969, p. 225-233.

\_\_\_\_\_, « Chateaubriand et la jeune France », *Revue d'histoire littéraire de la France*, n°6, nov-déc 1968, p. 1018-1031.

MOUROT Jean, « Chateaubriand devant la nouvelle critique. Examen d'un livre récent », Société Chateaubriand, *Bulletin*, n°11-12, 1968-1969, p. 67-72.

\_\_\_\_\_, « Chateaubriand satirique : quelques aspects de son style », *CAIEF*, n°21, 1969, p.167-191.



\_\_\_\_\_, *Le génie d'un style. Chateaubriand: rythme et sonorité dans les "Mémoires d'outre-tombe"*. Paris, A. Colin, 1969.

NEEFS Jacques, « De main vive : trois versions de la transmission des textes », *Littérature*, décembre 1986, p. 30-46.

PAINTER George D. *Chateaubriand. Une biographie*, Paris, Gallimard, 1979.

PENOT Christophe (dir.), *Chateaubriand aujourd'hui*, Saint-Malo, Cristel, Bibliothèque Chateaubriand, 1998.

Quaderni del Seminario di Filologia Francese, Chateaubriand i 'Mémoires d'outre-tombe', Edizioni Ets, Pisa, Editions Slatkine, Suisse, 1998

RICHARD Jean-Pierre, *Paysage de Chateaubriand*, Paris, Seuil, 1967.

\_\_\_\_\_, « Chateaubriand, la civilisation, l'histoire », *La Nouvelle Revue Française*, n°164, août 1966, p. 298-487.

RINCÉ D., « Les premières œuvres de Chateaubriand : la genèse d'un projet autobiographique », *Revue d'histoire littéraire de la France*, n°1, jan-fév 1977, p. 30-47.

ROULIN Jean-Marie. *Chateaubriand. L'exil et la gloire. Du roman familial à l'identité littéraire dans l'oeuvre de Chateaubriand*, Paris, Champion, 1994.

\_\_\_\_\_, « L'Age de la mélancolie », un débat littéraire au seuil de la modernité, Société Chateaubriand, *Bulletin* n°43, 2000, p. 14-23.

\_\_\_\_\_, « La difficile épopée de l'homme de Lettres – La Vie d'Alfieri et les *Mémoires d'outre-tombe* », *Europe*, n° 775-776, nov. 1993, p. 93-107.

\_\_\_\_\_, « La Sylphide, rêve romantique », *Romantisme*, n°58, 1987, p. 23-38.

SÈVE Bernard, « Chateaubriand, la vanité du monde et la mélancolie », *Romantisme*, n°23, 1979, p. 31-42.

SIMONETTI Pascal, « Partir, Revenir. Chateaubriand en révolution », Société Chateaubriand, *Bulletin* n°41, 1998, p. 10-15.

TAPIÉ V.-L., *Chateaubriand par lui-même*. Seuil, « écrivains de toujours », 1965.

TROUBETZKOY Wladimir, « Le nouvel aristocrate », *Romantisme*, n°70, 1990, p. 47-58.

TUZET H., « Alfieri et Chateaubriand », *Revue de littérature comparée*, n°3, 1953, p. 274-286.

VADÉ Yves. *L'Enchantement littéraire. Écriture et Magie de Chateaubriand à Rimbaud*. NRF, Bibliothèque des idées, Gallimard, 1990.

VIAL André, *Chateaubriand et le temps perdu, devenir et conscience individuelle dans les 'Mémoires d'outre-tombe'*, Paris, Julliard, 1963.

\_\_\_\_\_, *La dialectique de Chateaubriand : transformation et changement dans les 'Mémoires d'outre-tombe'*, Paris, CDU / SEDES, 1978.

WARTELLE André, « Chateaubriand et le rôle de l'historien », Société Chateaubriand, *Bulletin* n°41, 1998, p. 5-9.

### **3. Ouvrages historiques et textes théoriques**

BARJOT D., CHALINE J.-P., ENCREVÉ, *La France au XIXe siècle, 1814-1914*, Paris, PUF, 2005.

BONY J. *Lire le Romantisme*, Paris, Dunod, 1992.

BOREL J., *Propos sur l'autobiographie*, Mayenne, Champ Vallon, 1994.

BRUSS, Elisabeth W., « L'autobiographie considérée comme acte littéraire », *Poétique : Revue de théorie et d'analyse littéraire*, Seuil, 1974

CARPENTIER J., LEBRUN F., *Histoire de France*, Paris, Seuil, Points Histoire, 1987.

COMPAGNON A., *Les antimodernes, de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, Paris, Gallimard, NRF, 2005.

DEMORIS R. *Le Roman à la première personne, du classicisme aux Lumières*, Genève, Droz, 2002.

DUBY G. (dir) *Histoire de la France de 1348 à 1852*, Paris, Larousse, 1989.

FUMAROLI Marc, « Les Mémoires du XVIIe siècle au carrefour des genres en prose », *XVIIe siècle Revue*, Paris, n. 94-95, 1971, p. 7-37.

\_\_\_\_\_, « Histoire et Mémoires », *Chateaubriand Mémorialiste, Colloque du cent cinquantième (1848-1998)*, textes réunis par J.-Cl. Berchet et Ph. Berthier, Genève, Droz, 2000, p. 11-34

FURET F., OZOUF M., *Dictionnaire critique de la révolution française*, Paris, Flammarion, 1992 (4 volumes).

GENGEMBRE G, *Le Romantisme*, Paris, Ellipses, Thèmes et études, 1995.

GODECHOT J., *A Revolução Francesa : cronologia comentada (1787-1799)*, trad. Julieta Leite, Rio de Janeiro, Nova Fronteira, 1988.

GOUBERT P., *L'Ancien Régime*, t.1, Paris, Armand Colin, collection U, 1969.

\_\_\_\_\_, *Initiation à l'histoire de France*, Paris, Fayard/Tallandier, 1990.

GOUBERT P., ROCHE D., *Les Français et l'Ancien Régime*, t. 1, 2<sup>ème</sup> éd., Paris, Armand Colin, 1992.

GUSDORF G., “Conditiones y límites de la autobiografía”, *La Autobiografía y sus problemas teóricos* – *Estudios e investigación documental*, Suplementos, n.29, Barcelona, Editorial Anthropos, 1991, p. 9-17.

LECARME Jacques, LECARME-TABONE, Eliane, *L'autobiographie*, Paris, Armand Colin, 2<sup>e</sup> éd, 2004.

LEJEUNE Ph, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975.

\_\_\_\_\_, *Je est un autre*, Paris, Seuil, 1980.

\_\_\_\_\_, *L'autobiographie en France*, 2e éd., Paris, Armand Colin, 2003.

LOUREIRO A., *Problemas teóricos de la autobiografía*, *La Autobiografía y sus problemas teóricos* – *Estudios e investigación documental*, Suplementos, n.29, Barcelona, Editorial Anthropos, 1991, p. 2-8.

MALET et ISAAC, *L'histoire, Les Révolutions : 1789-1848*, Hachette, 1960.

MANENT P., *Histoire intellectuelle du libéralisme*, Pluriel, Paris, Hachette, 2004.

NEYRAUT, M., PONTALIS, J.-B., LEJEUNE, P., DE MIJOLLA-MELLOR, S., SCHAEFFER, P., JACKSON, J.-E, *L'autobiographie* (VI Rencontres psychanalytiques d'Aix-en-Provence, 1987), Paris, Les Belles Lettres, 1990.

OLNEY, James. “Autobiography and the Cultural Moment: A Thematic, Historical, and Bibliographical Introduction.” In *Autobiography: Essays Theoretical and Critical*. New Jersey, Princeton University Press, 1980, p. 3-27.

\_\_\_\_\_, “Algunas versiones de la memoria/ algunas versiones del *bios*: La ontología de la autobiografía”, *La Autobiografía y sus problemas teóricos* – *Estudios e investigación documental*, Suplementos, n.29, Barcelona, Editorial Anthropos, 1991, p. 33-47

PONGE R., « Os últimos anos do Antigo Regime e as causas da Revolução Francesa », Ciências e Letras, Revista da FAPA, n°15, Porto Alegre, 1995.

\_\_\_\_\_, “1789, Ano I da Revolução”, Revista da FAPA, n°17, Porto Alegre, 1996.

REMOND R., *L’Ancien Régime et la Révolution – 1750-1815*, Introduction à l’histoire de notre temps – 1, Paris, Seuil, 1974.

SIRINELLI J. -F. , *Les Droites françaises : de la Révolution à nos jours*, Paris, Gallimard, Folio, 1992.

TULARD, FAYARD, FIERRO, *Histoire et Dictionnaire de la Révolution française 1789-1799*, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1987.

VIGUERIE J. de, *Histoire et Dictionnaire du Temps des Lumières 1715-1789*, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2003.

VOVELLE Michel, *Breve história da Revolução Francesa*, trad. Ana Falcão e Luis Leitão, Lisboa, Editorial Presença, 1986.

WEINTRAUB K., “Autobiografía y conciencia histórica”, *La Autobiografía y sus problemas teóricos* – *Estudios e investigación documental*, Suplementos, n.29, Barcelona, Editorial Anthropos, 1991, p. 18-33.

ZANONE D. « Les Mémoires et la tentation du roman: l’exception épique des *Mémoires d’outre-tombe* », *Chateaubriand Mémorialiste, Colloque du cent cinquantième (1848-1998)*, textes réunis par J.-Cl. Berchet et Ph. Berthier, Genève, Droz, 2000, p. 35-46.

#### **4. Dictionnaires consultés**

AQUIEN M., MOLINIÉ, *Dictionnaire de Rhétorique et de Poétique*, Paris, LGF, « La Pochothèque », 1999.

ARON Paul, SAINT-JACQUES Denis, VIALA Alain, *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF, 2002.

BAUMGARTNER E., MÉNARD P., *Dictionnaire étymologique et historique de la langue française*, Paris, LGF, « La Pochothèque », 1996.

BEAUMARCHAIS J. P. de, COUTY Daniel, REY Alain, *Dictionnaire des littératures de langue française*, Paris, Bordas, 1987, 4 vol.

*Dicionário de Português-Francês e Francês-Português*, Porto Editora, 1999.

*Dictionnaire du Français Classique: XVIIe siècle*, Paris, Larousse, 1989.

HOUAISS, *Dicionário eletrônico da Língua Portuguesa*, Editora Objetiva, versão 1.0, 2001.

LITTRÉ Émile, *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Gallimard Hachette, 1958, 7 vol.

Nouveau PETIT ROBERT, version électronique, version 1.3, *Dictionnaire analogique et alphabétique de la langue française*, Paris, 1996-1997.

PICOCHÉ J. *Dictionnaire étymologique du français*, Le Robert, coll. Les usuels, 2002

ROBERT Paul, *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, 1958, 6 vol.